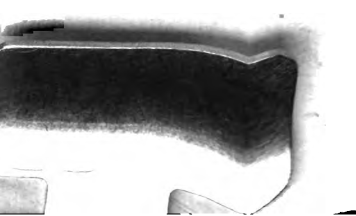
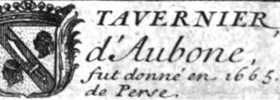
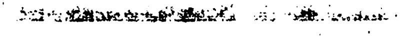


J.B. Scotin min. Sculp.



JEAN BAPTISTE TAVERNIER,
Baron d'Aubone,
en habit Persien, qui lui fut donné en 1665.
par le Roy de Perse.


LES SIX
VOYAGES
de Jean Baptiste Tavernier,
Ecuyer, Baron d'Aubone,
qu'il a fait
en TURQUIE, en PERSE,
et aux INDES,
pendant quarante ans.
NOUVELLE EDITION
reveüe et corrigée.
1712.
EUROPE
Mescovie
TURC
ASIE
PERSE
Spahan
Agra
INDE
AFFRIQUE
Surate
Golconda
Cap de bonne
OCE AN



LES SIX VOYAGES DE MONSIEUR JEAN-BAPTISTE TAVERNIER,

Ecuyer Baron d'Aubonne ;

EN TURQUIE, EN PERSE, ET AUX INDES,

Pendant l'espace de quarante ans, & par toutes les routes que l'on peut tenir : accompagnez d'observations particulieres sur la qualité, la Religion, le Gouvernement, les Coûtumes & le Commerce de chaque païs, avec les Figures, les Poids, & la valeur des Monnoyes qui y ont cours,

NOUVELLE EDITION.

Revûë, corrigée par un des amis de l'Autheur ; compagnon de ses Voyages, & augmentée de Cartes & d'Estampes curieuses,

TOME I.

A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, à la décente du Pont neuf, à l'Image S. Loüis.

Avec Aprobation & Privilege.
M. DCC. XIII.



AU ROY.



IRE,

Le zéle que j'ai pour le service de VÔTRE MAJESTÉ *& pour l'honneur de la France, ne m'a pas laissé joüir du repos où je croyois être parvenu aprés de si longues fatigues. Mon âge ne me permettant plus d'entreprendre de nouveaux voyages, j'ai eu une espéce de honte de me voir inutile à mon Païs, & de ne m'aquiter pas de tout ce qu'il attendoit de moi. J'ai crû Lui devoir rendre compte de mes observations sur ce que j'ai vû, & que je ne pouvois me dispenser de les mettre au jour. J'espere,* SIRE, *que ces Relations exactes & fidel-*

les, que j'ai écrites depuis mon retour sur les Memoires que j'avois recueillis, ne seront pas moins utiles à ma Nation que les riches marchandises que j'ai rapportées de mes voyages. Car mon but dans cet Ouvrage n'est pas simplement de contenter la curiosité publique. Je me suis proposé une fin plus noble & plus élevée en toutes mes actions. Comme le seul espoir d'un gain légitime ne m'a pas fait parcourir tant de regions, ainsi le seul desir de mettre mon nom dans ce Livre, ne m'engage pas aujourd'hui à le faire imprimer. En tous les païs que j'ai parcourus, ma plus forte passion a toujours été de faire connoître les qualitez héroïques de VÔTRE MAJESTÉ, *& les merveilles de son Régne, de donner une haute idée de sa puissance; & de montrer combien ses Sujets excellent par leur industrie & par leur courage sur les autres peuples de la terre. J'ose dire à* VÔTRE MAJESTÉ *que je l'ai fait avec plus de hardiesse, & même avec plus de succez que ceux qui avoient un titre & un caractére pour en parler. Ma façon d'agir ennemie de toute dissimulation, & peut-être un peu trop libre, m'a exposé à plusieurs dangers parmi les Nations jalouses de nôtre prosperité, qui nous décrient autant qu'elles peuvent, pour*

nous exclure du commerce. J'ai hazardé souvent & ma fortune & ma vie, en élevant par mes discours VÔTRE MAJESTE' *au dessus de tous les Princes de l'Europe & de ces Rois d'Orient, même en leur presence. Je suis sorti avec avantage de tous ces périls, en imprimant le respect de vôtre Nom dans le cœur de ces Barbares. A l'abri de ce Nom Auguste, respecté dans tout le monde, j'ai fait plus de soixante mille lieuës par terre avec une entiere seureté. J'ai traversé six fois la Turquie, la Perse & la meilleure partie des Indes, & j'ai tenté le premier d'aller aux fameuses Mines de diamans. Trop heureux d'en avoir apporté des pierres précieuses que* VÔTRE MAJESTE' *a bien voulu joindre aux pierreries de sa Couronne; mais plus heureux encore d'avoir fait des remarques dans tous ces lieux, que* VÔTRE MAJESTE' *ne jugera peut-être pas indignes de l'occuper quelques momens. Elle y trouvera beaucoup de particularitez des trois plus puissans Empires de l'Asie; Elle y verra les mœurs & les coutumes des Peuples qui l'habitent presentement. J'ai mis en de certains endroits des histoires qui peuvent délasser l'esprit aprés le recit d'une marche ennuyeuse des Caravanes, imitant en cela les Orientaux qui établis-*

ſent des Carvanſeras d'eſpace en eſpace dans leurs deſerts pour le ſoulagement des Voyageurs. Je me ſuis attaché principalement à la deſcription des Etats du Turc, du Perſan, & du Mogol, afin de faire obſerver dans cinq routes differentes que l'on peut prendre pour y aller, les erreurs des Geographes ſur la ſituation des lieux. Quoi-que ces Relations ſoient dépourvuës des graces & de la politeſſe du langage, j'eſpére que la diverſité des choſes curieuſes & importantes qu'elles contiennent, & ſur tout la verité que j'y ai ſoigneuſement obſervées, ne laiſſeront pas de les faire lire, & peut-être de les faire eſtimer. Je me trouverai bien récompenſé de mon travail, s'il a le bonheur de plaire à Vôtre Majesté, *& ſi Elle agrée ce témoignage du profond reſpect avec lequel je ſuis,*

SIRE,

De Vôtre Majesté,

Le très-humble, très-obëïſſant & très-fidéle ſerviteur & ſujet,
J. B. Tavernier.



LE LIBRAIRE AU LECTEUR

Au sujet de cette nouvelle Edition.



E nombre des Editions qui ont été faites des Voyages de feu Mr. Tavernier, montre assés l'estime qu'on en a faite; & la rareté de leurs Exemplaires est une marque qu'on n'en est pas ennuyé. C'est ce qui nous a fait penser à une nouvelle Edition. Le mérite de l'Ouvrage, & la réputation de l'Auteur que l'on peut justement nommer le chef des Voyageurs François dans l'Asie, demandoient que l'on fit sur cela quelque chose qui contentât l'atente du Public, & qui surpassât même ce qui a paru. Mais comme l'Auteur est mort, il y a déja plusieurs années, nous n'avons pû avoir rien de lui pour augmenter l'Ouvrage, & nous

l'avons seulement fait revoir par une personne qui est du métier, qui a connu Mr. Tavernier, & l'a même acompagné dans une grande partie de son sixiéme voyage, & l'a beaucoup frequenté depuis son retour, jusqu'à ce qu'il a tout-à-fait quité la France. Quoi-qu'il ne nous ait rien apris de nouveau sur les voyages que nous donnons ici de l'Auteur, il nous a néanmoins dit beaucoup de choses de ce qui lui est arrivé depuis qu'il est revenu des Indes, & qu'il est parti pour y retourner par la Moscovie, où il est mort. C'est ce que l'on ne peut savoir par les précédentes Editions de ses Livres, qui n'en disent rien, & qu'aparemment on sera bien aise d'aprendre par celle-ci. Car les personnes illustres ne sont point indifferentes aux honnêtes gens. Leur bonne & mauvaise fortune touche ; & on en prend connoissance avec plaisir. Voici donc ce que nous avons apris.

Mr. Tavernier, dit dans la Préface de ses Livres, qu'Anvers étoit sa Patrie; & en un autre endroit, que ses pere & mere étoient Protestans. Peut-être étoit il venu en France dés sa premiere jeunesse; car son langage & son accent, marquoient un François naturel. Pour la Religion dans laquelle il avoit été élevé, il est dificile de croire que

ce n'eût pas été la Catholique ; car outre qu'il fut Page pendant quatre ans d'un Vice-Roi de Hongrie, & qu'il avoit été toûjours ataché aux Capucins à Constantinoples, à Smirne, à Alep, à Tauris, à Ispahan & à Surate, il paroissoit trés-bien instruit de tout le culte, & de l'Ofice Eclésiastique de l'Eglise-Romaine. Mais la longue fréquentation des Anglois & des Hollandois dans les Indes, avoient sans doute alteré ou éteint cette premiére Religion, lui laissant toûjours néanmoins son inclination pour les Capucins, ausquels il a fait beaucoup de bien dans ces Païs Orientaux.

Il eût trois freres ; Melchior un des premiers qui nous ait fait des Cartes Geographiques à Paris ; Daniel qui fut aux Indes, & dont il est parlé dans le cours de ces Livres-ci : & celui qui demeuroit à Usez en Languedoc ; tous trois ont vécu & sont morts Protestans. Ce dernier étoit Orfévre, & pere du jeune Tavernier, qui à l'âge de quinze ans fut emmené en Perse, par Mr. Tavernier son oncle au sixiéme de ses voyages, & ramené par lui à son retour.

On voit dans la Préface de cét Ouvrage-ci, toutes les courses de l'Auteur en diverses contrées de l'Europe, avant

que de paſſer en Aſie. Quand il y fut, la fréquentation des Orfévres & des Joüailliers, le mit dans le goût de cette profeſſion, à laquelle il s'atacha entiérement, pour en faire ſon métier & ſon négoce ; & il l'exerça toûjours depuis, mais noblement, & y fit ſa fortune.

Elle étoit déja bien avancée au retour de ſon cinquiéme voyage ; & cela lui fit penſer à prendre en mariage Mademoiſelle Madeleine Goiſſe, quoi-qu'alors il n'eût pas loin de ſoixante ans. Il la prit en reconnoiſſance de pluſieurs ſervices, que lui avoit rendu le pere de cette Damoiſelle, qui étoit Joüaillier-Dïamantaire. Il ne regarda pas au bien, mais au mérite de la perſonne, qui aſſûrement en avoit beaucoup. Comme elle étoit fort atachée à la Religion Réformée, elle y rendit auſſi ſon Epoux plus ataché qu'il n'avoit été ; mais étant trop âgée, elle ne pût lui donner d'héritiers.

Peu de temps aprés ce mariage, Mr. Tavernier entreprit ſon ſixiéme voyage aux Indes, & le voulut rendre plus célébre que tous les précédens. Dans ce deſſein, il fit une magnifique Carguaiſon, de la valeur de plus de quatre cens mille livres, compoſée d'horlogerie rare, de curioſités, de Vaſes de Criſtal, d'Agates

travaillées, de toute ſorte de Bijoux, de Pierreries en œuvre, & de Perles; dont une coutoit à Paris plus de dix mille écus. Elle étoit en poire; & il faut ſçavoir à ce propos, que quoi-que l'on aporte des Indes les Perles & les Pierreries, on y en peut reporter auſſi, & les bien vendre, pourvû qu'elles ſoient belles & enjolivées de monture & de beau travail. Mr. Tavernier emmena auſſi avec lui dix perſonnes, dont il y en avoit d'Orfévres, de Diamantaires, d'Horlogers, & un Chirurgien, tous Religionaires, excepté un ſeul Catholique, qui éprouva ſouvent à ſes dépens, que ceux de ſa Religion ne doivent jamais s'aſſocier avec ceux qui n'en ſont pas, ſur tout hors les Païs de Chrêtienté.

Ce voyage dura depuis la fin de 1663. juſque vers le mois d'Octobre de 1669. Car Mr. Tavernier avoit pouſſé dans les Indes, plus loin qu'il n'avoit encore fait. Etant de retour à Paris avec la plus belle partie de Diamans qu'on y eût vûë, entre leſquels, il y en avoit un fort extraordinaire, d'un violet foncé, bien net, & de la grandeur d'une piece de ſix blancs. Le Roi prit toute la partie, & lui fit payer comptant environ neuf cens & tant de mille livres, l'annoblit, & lui

permit de porter pour Armes : *d'Or, à la bande de Gueule, chargée d'un Cimeterre d'Argent, posé en bande, la pointe vers le Chef, & acompagnée de deux têtes de More de sable, tortillées d'Argent, l'une au Chef de la partie senestre de l'Ecu, & l'autre en pointe de la partie dextre ; l'Ecu timbré d'une Couronne de Marquis.*

Mr. Tavernier aprés avoir fait la répartition de ce qui revenoit à chacun des Intéressés à sa Carguaison ; (car il y en avoit plusieurs,) eût de reste pour lui plus de quatre cens mille livres, sans compter beaucoup d'autres bonnes nipes. Aussi-tôt, comme il aimoit à paroître, il prit maison, se mit en bel équipage de Carosse & de Valets. Ce fut ensuite entre les Grands Seigneurs à qui l'auroit, pour l'entendre parler de ses voyages & de ses avantures. Comme il avoit entendu & tâché de parler tant de Langues differentes, il étoit impossible que la sienne n'en fût un peu alterée ; mais la rareté & la curiosité des choses qu'il disoit, faisoient même trouver bon ce qui lui échapoit de défauts dans son langage. Le Hollandois lui étoit le plus familier. Pour l'Italien, le Franc, le Turc, le Portugais & le Ba-

niane, il n'en sçavoit que pour demander ce qui lui étoit necessaire. Mais à l'égard des afaires en Turquie, en Perse & aux Indes, il se servoit d'un Truchement, qu'il menoit presque toûjours avec lui, soit Arménien, soit Baniane.

Comme l'on crût Mr. Tavernier encore plus riche qu'il n'étoit, il se trouva bien-tôt assés de gens qui lui proposerent des Terres à acheter. La Baronie d'Aubonne à trois lieuës de Genéve, lui ayant été indiquée, le voisinage de cette Ville flâta Madame Tavernier, & les beaux droits de la Seigneurie, determinerent son Epoux à l'acheter quarante mille écus de Monsieur de Montpoüillan. Comme c'étoit un Château à l'antique & en désordre, qui demandoit de grandes réparations, Mr. Tavernier se laissa aller au conseil qu'on lui donna, d'abatre les vieux bâtimens, & d'en faire d'autres à la moderne. La dépense fut si grande, qu'il se trouva que la Terre étoit payée deux fois.

Cependant les revenus de la Baronie étant bien moindre que ceux du négoce de Perles & de Diamans, Mr. Tavernier s'aperçût bien-tôt, que pour soûtenir l'état qu'il avoit pris assés haut, il y faloit

pourvoir par d'autres moyens, que ceux que lui pouroient fournir les rentes qu'il avoit en France. Le négoce des Indes lui étant revenu à l'esprit, & son Neveu qui avoit fait le voyage de Perse avec lui étant à Paris, il résolut de s'en servir pour le continuer. On a dit, qu'il avoit mené ce Neveu dans son sixiéme voyage. Il l'avoit laissé à Tauris en Perse, chés les Capucins, pour y aprendre le Turc & l'Armenien. Il y réüssit, & fit plus; car s'étant instruit dans la Religion Catholique, il l'embrassa. Mais son oncle étant repassé par Tauris en revenant des Indes; le ramena à Paris, où l'entretien des Catholiques lui ayant été interdit par l'Oncle & la Tante, on eût lieu de croire, ou qu'il étoit redevenu Protestant, ou qu'il n'avoit plus de Religion.

Mr. Tavernier lui prépara donc une Carguaison de plus de cent mille livres en Bijoux, & autres Marchandises propres pour l'Orient; & comme il n'étoit pas en état de la faire seul, il eût des gens qui y prirent intérêt.

On donna pour Conducteur & Inspecteur à ce jeune homme, le Sieur Zachara Armenien de Zulpha, Négociant habile & connu. Ils partirent & arriverent heureusement à Ispahan, en Perse, ou Za-

chara qui avoit une fille, fit si bien qu'il persuada le jeune Tavernier de l'épouser : Puis ils continuerent leur voyage jusques au Mogol. Là sans se soucier de donner de leurs nouvelles à leurs Intéressés, ni même à Mr. Tavernier, quoiqu'il leur eût écrit plusieurs fois. Ils firent leur négoce pour leur compte propre, & ne sont plus retournés en Europe.

Plusieurs avis sûrs & venus d'ailleurs, ayant enfin découvert cette prévarication à Mr. Tavernier, il en fût désolé ; car cela dérangeoit beaucoup ses affaires, & lui faisoit craindre qu'une telle perte ne le fit déchoir ; ses revenus ordinaires ne pouvant suffire, il n'y avoit plus de moyen de paroître & d'agir en homme aisé. Il y avoit aussi un chagrin domestique au sujet de la sœur de Madame Tavernier, qui s'étant entêtée d'un certain Etranger, nommé *Sani*, venu à Paris, où il se faisoit passer pour un Persien de qualité, & avoit même trouvé moyen d'entrer dans les Mousquetaires, l'avoit épousée. C'étoit à la vérité avec l'agrément de Mr. & de Madame Tavernier, mais trop legérement donné, dont quelques avis, & certaines railleries les faisoient repentir. Tout cela joint avec le bruit de la cassation de l'Edit de Nantes qui se répan-

doit, alarmoit & consternoit les Religionnaires, fit prendre à ce vieillard plus qu'octogenaire, l'étrange résolution de s'en aller aux Indes courir aprés son Neveu, & d'y aller par la Moscovie, à cause, disoit-il, qu'il n'avoit point encore fait cette route.

Si Mr. Tavernier étoit résolu de quiter l'Europe, Madame son Epouse pensoit aussi à quiter la France, à cause de la cassation de l'Edit de Nantes, que l'on prévoyoit devoir arriver infailliblement, il falut donc penser à vendre tout. Mais comme les Acheteurs se doutoient bien qu'on étoit pressé de le faire, tout fut mal vendu. La Baronie d'Aubonne fut venduë à Monsieur du Quesne bien moins qu'elle n'avoit coûté. Le reste ne le fut pas mieux. Madame Tavernier avec sa sœur, & *Sani* son mari, se retirerent d'abord en Suisse, & de-là à Berlin, capitale de Brandebourg. On n'a pas sçû si la grande réputation de Mr. Tavernier leur auroit procuré dans ce Païs un meilleur sort, que n'ont eu les autres Réfugiés.

Mr. Tavernier resta donc à Paris encore quelque temps dans une Auberge sans équipage, n'éprouvant que trop en sa personne la vérité de ce que dit le Poëte,

Donec eris fœlix, multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila, solus eris.

Cependant, sa résolution de retourner aux Indes étant devenuë publique, certain Avanturier-Joüaillier s'offrit à lui pour l'acompagner, & s'interresser au négoce qu'ils pouroient faire. La proposition fut aceptée; on chercha & on trouva moyen de faire un fonds pour une Carguaison. Mais quelle difference d'aprêt & de fracas pour un tel voyage? Quelle difference des Marchandises, & de ces Bijoux précieux & magnifiques d'autrefois? On se prépara à petit bruit; on partit de même pour Hollande, puis pour Hambourg, & de-là en Pologne; un reste de ce nom célébre de *Tavernier*, lui fit peut-être trouver encore quelque agrément en quelque endroit de sa route. Enfin, il passa en Moscovie comme il s'étoit mis en tête d'y passer. Mais ce fut-là le terme des voyages de ce grand Voyageur. Il y mourût, soit à Moscou, comme on l'a dit communément; soit en décendant le Volga, suivant ce que d'autres ont raporté. Il y mourût, & nous ne sçavons point comment: ce fut vers l'an 1685. ou 1686. fin peu digne

d'un tel homme, qui assûrement en méritoit une plus heureuse & plus honorable; car il étoit, comme disent les Espagnols: *hijo de sus obras*; l'Artisan & l'Ouvrier de sa fortune, qui n'étoit ni médiocre, ni dépourvûë de mérite.

Il étoit de moyenne taille, de bonne mine, belle tête avec ses cheveux naturels, toûjours propre, d'humeur gaye & vive, prompt & violent, mais facile à revenir. Les Turcs même qui n'ont que du mépris pour tous les Chrêtiens, lui pardonnoient ses saillies. Tant ils avoient de considération pour son exterieur. Il étoit de constitution robuste, fait à toute sorte de fatigues, & ne les craignant point, adroit, intrépide, franc, sobre, liberal & bien-faisant, sur tout aux Voyageurs; sans façon, mais sçachant bien vivre, & nullement embarassé avec les gens de Qualité; d'un grand sens, & d'une mémoire merveilleuse. Son Ecriture étoit belle; mais ne pouvant s'assujétir à bien rédiger ses Mémoires, ni a tout écrire, il eût besoin d'un Secrétaire qui les a compilés & rangés sous ses yeux, tant sur ce qui étoit écrit, que sur ce qui a été dicté de vive voix. Il avoit gagné son bien en en faisant aux autres, & en n'a-

n'apauvrissant personne. Tout lui avoit réüssi jusques aux dernieres années de sa vie, qui n'ont pas répondu au commencement. Enfin, ç'a été un illustre Voyageur, à qui l'on peut apliquer dans la vérité, ce que le Poëte Grec a dit de son Heros fabuleux,

Πολλῶν δ᾽ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω.

Oüi, Mr. Tavernier a plus vû de Païs, & connu le genie de plus de Nations, que n'a jamais fait l'Ulysse d'Homere. Tellement qu'on peut dire avec raison qu'

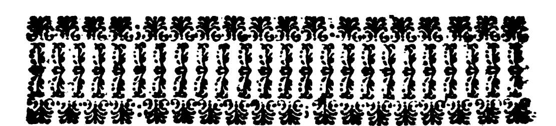
Homere eût aquis plus de gloire,
Et l'Odyssée auroit mieux réüssi
Si le Heros eût valu celui-ci;
Pour un Roman, nous aurions une histoire.

Ce que Mr. Tavernier a écrit de la Turquie, de la Perse & des Indes, mérite croyance; car on ne peut en être guére mieux instruit qu'il l'étoit; parce qu'il a parcouru ces Païs, qu'il y a demeuré long-tems, qu'il a eu relation avec les principaux Négocians, les Princes, & les Cours de ces Etats; qu'il étoit curieux à s'informer de tout; qu'il payoit grassement les Mémoires qu'on

lui fournissoit, & qu'il étoit franc & sincere à dire ce qu'il sçavoit. Sa Rélation du Sérail vient de bon endroit. Celle du Tunquin est de son frere Daniel, témoin oculaire. Mr. Tavernier avoit vû une bonne partie de ce qu'il raporte de l'établissement de la Compagnie Françoise dans l'Orient. Ce qu'il dit du Japon n'est que trop vrai dans le fonds. Mais il ne peut pas être garant du reste qu'il tenoit d'un Capitaine Hollandois. Comme il connoissoit les Messieurs de cette Compagnie dans l'Orient, à cause qu'il les y avoit frequentés long-temps, il n'a pû ignorer leur conduite ; & il étoit trop sincere & trop ouvert, pour n'en avoir pas parlé. Aussi s'est-il un peu étendu là-dessus à leur désavantage. Mais ils ont si bien senti les choses dures qu'il en a dites, qu'ils ont fait en sorte que celui qui a compilé ces Mémoires, a chanté une espéce de Palinodie en leur faveur, dans un Livre qu'il a depuis fait imprimer en Hollande, où il s'est réfugié pour cause de la Religion. Mr. Tavernier en avoit pourtant toûjours assés bien usé envers lui, pour qu'il tournât mieux les choses, dans ce qu'il a retracté sur son sujet ; & il le pouvoit & devoit faire, puisque la maniére dont il

a diſpoſé & écrit ces voyages, montre qu'il eſt capable.

On peut s'aſſurer que cette nouvelle Edition ſera beaucoup meilleure, plus inſtructive & plus agréable que toutes les autres, même que la premiere; car les anciennes Figures y ſont réformées, & mieux gravées. On y en a ajoûté de nouvelles fort curieuſes, avec des Cartes.



DESSEIN DE L'AUTEUR.

Où il fait une bréve relation de ses premiers Voyages dans les plus belles parties de l'Europe, jusqu'à Constantinople.

SI la premiére éducation est comme une seconde naissance, je puis dire que je suis venu au monde avec le desir de voyager. Les entretiens que plusieurs sçavans avoient tous les jours avec mon pére sur les matiéres de Geographie qu'il avoit la réputation de bien entendre, & que tout jeune que j'étois j'écoutois avec plaisir, m'inspirerent de bonne heure le dessein d'aller voir une partie des païs qui m'étoient representez dans les Cartes, où je ne pouvois alors me lasser de jetter les yeux. A l'âge de vingt-deux ans j'avois vû les plus belles regions de l'Europe, la France, l'Angleterre, les Pais-bas, l'Allemagne, la Suisse, la Pologne, la Hongrie

grie & l'Italie, & je parlois raisonnablement les langues qui sont les plus necessaires & qui y ont le plus de cours.

Ma premiere sortie du Royaume fut pour aller en Angleterre, où regnoit alors Jaques I. du nom VI. Roi d'Ecosse, & qui se fit appeller Roi de la Grand' Bretagne, pour satisfaire les Anglois & les Ecossois, par un nom commun à ces deux nations. D'Angleterre je passai en Flandre pour voir Anvers la patrie de mon pere : de Flandre je continuai mon voyage dans les Provinces-Unies, où l'inclination que j'avois, à voyager s'accrut par le concours de tant d'étrangers qui se rendent à Amsterdam de tous les côtez du monde.

Aprés avoir vû ce qu'il y a de plus considerable dans l'étenduë des dix-sept Provinces j'entrai en Allemagne, & m'étant rendu par Francfort & Augsbourg à Nuremberg, le bruit des armées qui marchoient en Boheme pour reprendre Prague, me donna l'envie d'aller à la guerre, & d'apprendre quelque chose d'un métier qui pouvoit me servir dans la suite de mes voyages. Je n'étois qu'à une journée de Nuremberg lorsque je rencontrai un Colonnel de Cavalerie nommé *Hans Brener*, fils de Philippe Brener Gouverneur de Vienne, qui m'engagea à le suivre en

Boheme étant bien aise d'avoir un jeune François auprès de lui. Mon dessein n'est pas de dire ici ce qui se passa à la journée de Prague, le discours en seroit long & l'histoire de ce siecle en parle assez. Quelques années après je suivis ce Colonnel à Vienne, il me presenta au Gouverneur de Raab son oncle à qui l'on donnoit la qualité de Viceroi de Hongrie. Ce Gouverneur me reçût dans sa maison pour être un de ses pages. On peut servir en Allemagne en cette qualité jusques à l'âge de vingt-cinq ans, & l'on ne quite point ce service que l'on ne soit en état de porter les armes, & qu'on n'obtienne ou une cornette ou un drapeau. J'avois été quatre ans & demi auprés du Viceroi, lorsque le Prince de Mantoüe arriva à Vienne pour porter l'Empereur aux choses que le Duc son pere souhaitoit, mais il n'en put rien obtenir, & même la negociation de Monsieur de Sabran Envoyé du Roi à Sa Majesté Imperiale pour l'accommodement de l'Investiture dont il étoit question, y fut aussi inutile. Pendant les années que je passai en Hongrie j'eus le temps d'aprendre quelque chose de la guerre, m'étant trouvé avec le maître que je servois en plusieurs belles occasions. Mais je ne dirai rien des affaires que nous eûmes avec les Turcs.

puisque tant de gens en ont écrit, & qu'elles ne font rien au sujet de mes voyages. Le Viceroi avoit épousé en secondes nopces une sœur du Comte d'Arc, premier Ministre d'Etat du Duc de Mantoüe, & Envoyé à Vienne avec le Prince son fils; & ce Comte étoit allié de l'Imperatrice qui étoit de la Maison de Gonzague. Le Comte étant venu voir le Viceroi je fus ordonné pour le servir pendant son sejour à Javarin, & étant sur son départ il témoigna au Viceroi que le Prince de Mantoüe n'ayant personne auprés de lui qui sçût la langue, il lui feroit plaisir de permettre que je le vinsse servir pendant qu'il demeureroit à la Cour de l'Empereur. La chose fut aisément accordée au Comte d'Arc qui me mena à Vienne, & ayant eu le bonheur de ne déplaire pas au Prince, il me témoigna à son départ qu'il seroit bien aise de me voir à Mantoüe, où comme il jugeoit que la guerre seroit bonne, il se souviendroit du service que je lui avois rendu. C'en fut assez pour me faire naître incontinent le desir de passer en Italie, & de poursuivre les voyages que je méditois.

Je tâchai de faire trouver bon mon dessein au Viceroi, qui d'abord eut de la peine à y consentir; mais enfin satisfait de mon service il m'accorda mon congé de

bonne grace, & me donna selon la coûtume une épée, un cheval, & une paire de pistolets, y ajoûtant un fort honnête present d'une bourse pleine de ducats. Monsieur de Sabran partoit alors pour Venise, & souhaitant d'avoir en sa compagnie un François qui sçût parler Allemand, je me servis de l'occasion & nous nous rendîmes à Venise en huit jours. Monsieur le Comte d'Avaux étoit alors Ambassadeur de France auprés de la Serenissime Republique, & il fit un grand accuëil à Monsieur de Sabran qui le venoit trouver par l'ordre du Roi. Comme les Venitiens n'avoient pas moins d'interêt à la guerre de Mantoüe que la Maison de Gonzague, la Republique reçût trés-bien Monsieur de Sabran, & lui fit present de huit grands bassins de confitures, sur l'un desquels il y avoit une grosse chaîne d'or qu'il mit à son col pour un moment & ensuite dans sa poche. Monsieur le Duc de Rohan étoit alors à Venise avec sa famille; & deux de ces bassins aiant été distribuez à ceux qui se trouverent dans la Sale, Monsieur de Sabran me donna ordre d'aller porter les six autres de sa part à Mademoiselle de Rohan qui les reçût de trés-bonne grace. Pendant quelques jours que nous demeurâmes à Venise, je considerai avec plaisir cette

ville si celebre & si particuliere entre toutes les villes de l'univers, & comme elle a beaucoup de choses communes avec Amsterdam, l'assiette, la grandeur, la magnificence, le commerce & le concours d'étrangers, elle ne contribua pas moins à acroître toûjours le desir que j'avois de bien connoître l'Europe & l'Asie.

De Venise je me rendis à Mantoüe avec Monsieur de Sabran, & le Prince qui me témoigna de la joye de me revoir me donna d'abord le choix ou d'un Drapeau, ou d'une place dans la Compagnie d'Ordonnance du Duc son pere. J'acceptai la derniere offre, & fus bien aise d'être sous le commandement de Monsieur le Comte de Guiche qui en étoit Capitaine, & qui est à present le Maréchal de Grammont. Un long sejour à Mantoüe ne s'accordoit pas avec la passion que j'avois de voyager: Mais l'armée Imperiale ayant assiegé la ville, avant que de penser à mon départ je voulus voir quelle seroit l'issuë de cette guerre. Nous réduisîmes enfin les Imperiaux à la necessité de lever le siege, ce qu'ils firent une veille de Noël, & le lendemain on fit sortir quelques gens pour voir s'il n'i avoit point de feinte, & s'ils s'étoient entierement retirez.

Le siege ne dura pas long-temps, & il

ne s'i passa rien de considerable, ni qui pût fort instruire de jeunes soldats. Je dirai seulement qu'un jour dix-huit hommes aiant été commandez pour aller reconnoître la largeur & la hauteur du fossé que l'ennemi avoit fait en coupant la digue pour la deffense d'un petit Fort d'où il nous avoit chassez, & huit Cavaliers de nôtre Compagnie étant de ce nombre, j'obtins du Prince avec trés-grande peine la permission d'être un des huit, aiant eu la bonté de me dire en particulier qu'il y auroit un grand feu à essuier. En éfet, de dix-huit que nous sortîmes il n'en retourna que quatre; & nous étant coulez le long de la digue entre les roseaux, dés que nous parumes sur le bord du fossé, les ennemis firent une si furieuse décharge qu'ils ne nous donnerent pas le temps de nous reconnoître. J'avois choisi dans le magasin des armes une cuirasse fort legere mais de bonne étofe; ce qui me sauva la vie, aiant été frapé de deux bales, l'une qui donna à la mamelle gauche, & l'autre au dessous, le fer s'étant enfoncé aux deux endroits. Je souffris quelque douleur du coup qui avoit donné à la mamelle, & lorsque nous vinmes faire nôtre rapport, Monsieur le Comte de Guiche qui vit quelle étoit la bonté de ma cuirasse la fit enjoliver, &

la garda sans que je l'aie vûë depuis.

Quelque temps aprés j'obtins mon congé du Prince, qui m'avoit promis de me le donner quand je le souhaiterois, & il l'accompagna d'un passeport honorable, à la faveur duquel cinq ou six Cavaliers vinrent avec moi jusqu'à Venise où je les quittai. De Venise je fus à Laurette, de Laurette à Rome, & de Rome à Naples, d'où revenant sur mes pas je passai encore à Rome dix ou douze jours. Aprés je fus voir Florence, Pise, Ligourne & Gennes, où j'entrai dans une Barque pour gagner Marseille. Pour ce qui est du reste de l'Italie j'ai eu occasion de la voir en d'autres voyages que j'i ai faits, & je ne dis rien de cette belle region ni de ses villes, parce qu'il y a assez de gens qui en ont écrit.

De Marseille je vins à Paris où je ne m'arrêtai guere, & voulant voir la Pologne je rentrai en Allemagne par la Suisse, aprés avoir fait un tour dans les principaux Cantons. Je décendis sur le Rhin pour me rendre à Brisac & à Strasbourg; puis remontant par la Suabe je passai à Ulme & à Augsbourg, pour aller à Munich. J'i vis le magnifique Palais des Ducs de Baviere, que Guillaume V. avoit commencé, & où Maximilian son fils mit la derniere main dans la chaleur des guerres qui troubloient

l'Empire. Delà je fus pour la deuxiéme fois à Nurenberg & à Prague, & sortant de Boheme j'entrai en Silesie, & passai l'Oder à Breslau. De Breslau je fus à Cracovie une des plus grandes villes de l'Europe, ou plûtôt un composé de trois villes, & l'ancien sejour des Rois de Pologne. Je me rendis ensuite à Varsovie sur la gauche de la Vistule, & vis la Cour du Roi Sigismond qui étoit belle & splendide.

De Varsovie je retournai à Breslau, & me mis en chemin vers la basse Silesie pour aller voir un des principaux Officiers de la maison de l'Empereur que je connoissois fort particulierement. Mais à deux lieuës de Glogau je fus détourné de mon dessein par la rencontre & les pressantes sollicitations du Colonnel Butler Ecossois, qui commandoit un Regiment de Cavalerie pour l'Empereur, & qui depuis tua Walestein par l'ordre qu'il en reçût. Sa femme qui étoit avec lui aimoit les François, & l'un & l'autre m'ayant fait beaucoup de caresses accompagnées de quelques presens pour m'obliger à m'arrêter auprés d'eux, je ne pus résister à tant de témoignages de bienveillance. Le Roi de Suede avançoit alors dans la Pomeranie, & l'armée de l'Empereur marchant vers Stetin pour lui en défendre l'entrée, nous

n'en étions plus qu'à quatre lieuës lorsque nous apprîmes que les Suedois étoient dedans. Cette nouvelle causa de grands desordres dans l'armée Imperiale, de laquelle Tureste-Conte étoit General, & de quarante mille hommes dont elle étoit composée il s'en débanda neuf ou dix mille, ce qui obligea le reste à se retirer à Francfort sur l'Oder & aux environs.

Ce fut alors que j'appris que l'Empereur alloit à Ratisbone avec son Fils Ferdinand III. pour le faire couronner Roi des Romains. Je l'avois vû couronner Roi de Hongrie & Roi de Boheme, & étant bien-aise de me trouver à cette troisiéme ceremonie qui devoit être plus belle que les précedentes, je pris congé de mon Colonnel & me rendis promptement à Ratisbone. Toutes choses s'y passerent avec beaucoup de magnificence, & plusieurs jeunes Seigneurs montrerent leur adresse dans les tournois. Vis-à-vis de la carriere où l'on couroit la bague on avoit dressé deux échafauts. Le plus grand étoit pour l'Empereur & l'Imperatrice & pour toutes les Dames de la Cour. L'autre ressembloit à une grande boutique, où étoient pendus plusieurs joyaux de grand prix. Il se faisoit des parties de sept ou huit Cavaliers, qui avec une gaule touchoient la piece pour laquel-

se ils vouloient courre, & il y en avoit de dix mille écus & au delà. Celui qui avoit eu le bonheur de la gagner étoit franc de tout, & c'étoit aux autres qui avoient couru avec lui à la paier au marchand. Le vainqueur la recevoit des mains du Prince d'Ekemberg premier Ministre d'Etat de l'Empereur, & l'ayant mise au bout de sa lance l'alloit presenter à l'Imperatrice qui ne l'acceptoit pas; ce qui laissoit au Cavalier la liberté de l'offrir à celle des Dames de la Cour pour laquelle il avoit le plus d'estime.

Il se rendit alors à Ratisbone des Joüailliers de divers endroits, & l'un d'eux périt malheureusement à son arrivée par une avanture si tragique que toute la Cour en fut touchée de compassion. C'étoit le fils unique du plus riche marchand de l'Europe qui demeuroit à Francfort, & son pere l'avoit envoyé au Couronnement pour vendre des pierreries. De peur qu'il ne fut volé en chemin il les fit tenir par une voie sûre à un Juif de Ratisbone son correspondant, avec ordre de les remettre entre ses mains de son fils. Ce jeune homme arrivant à Ratisbone alla trouver le Juif, qui lui dit qu'il avoit reçû de son pere un petit coffre plein de pierreries, & qu'il pouvoit le prendre quand il voudroit. En

même-tems il l'invite à boire, & le méne au logis du Dauphin sur le quai de Ratisbone où ils s'entretinrent jusqu'à une heure de nuit. Ils sortirent ensemble, & le Juif menant ce jeune homme par une ruë où il n'y a point de boutiques & où il ne passe guere de monde, il lui perça le ventre de huit ou dix coups de coûteau & le laissa étendu sur le pavé. Ce malheureux Juif croyoit en être quite en écrivant au Joüailler de Francfort qu'il avoit remis le petit coffre à son fils, & que jamais on le soupçonneroit de l'avoir tué. Mais Dieu permit que dés le même soir le crime fut découvert, & le coupable fut mis entre les mains de la Justice. La chose se découvrit de cette sorte. Un moment aprés ce cruel meurtre un trompette de l'Empereur nommé *Jean-Marie* passant par cette ruë dans l'obscurité, rencontre à ses pieds le corps de ce jeune homme qui respiroit encore, & tombe dessus. Sentant quelque moiteur sous sa main il crut d'abord que c'étoit un homme yvre qui avoit rendu gorge & qui ne pouvoit plus se soûtenir. Mais il lui vint aussi une seconde pensée, & s'imaginant que ce pouvoit être un homme blessé il courut pour s'en éclaircir à une boutique de Maréchal qui fait le coin de la ruë. Le Maréchal & ses compagnons prirent

une lanterne, & venant sur le lieu avec le trompette virent le pitoyable spectacle d'un jeune homme baigné dans son sang, & qui n'avoit plus que quelques momens de vie. Le Maréchal ne voulut pas permettre qu'on le portât chez lui pour n'avoir pas l'embarras de la Justice, & ils ne trouverent point de lieu plus propre pour un promt secours que le même logis du Dauphin qui n'étoit pas éloigné. Il y fut incontinent porté, & dés qu'on lui eut lavé le visage qui étoit tout plein de sang & de bouë, la mere & la fille du logis le reconnurent d'abord pour celui qui venoit de boire chez elles avec le Juif. Il expira un moment aprês sans avoir pû parler ni donner le moindre signe de connoissance, & ce fut de cette sorte que l'on découvrit le meurtrier, qui fut pris chez lui dès le soir même & qui confessa d'abord son crime. L'énormité de cette action meritoit que le coupable fût condanné à un très-rude suplice, & la sentence porta qu'il seroit pendu à une potence la tête en bas entre deux gros chiens pendus de même tout près de lui, afin que dans la rage ils lui devorassent le ventre, & lui fissent souffrir plus d'une mort par la longueur du tourment. C'est le genre du suplice ordonné par les loix Imperiales pour un Juif qui a tué un

Chrétien, & la maniere de cet assassinat avoit quelque chose de plus horrible que les meurtres ordinaires. Neanmoins les Juifs de Ratisbone firent de si grands presens à l'Imperatrice & aux deux Princesses qu'ils obtinrent que la sentence seroit changée, & le coupable condamné à un suplice plus court, mais qui n'étoit pas moins rigoureux. Il fut tenaillé avec des fers chauds en divers endroits de son corps & en divers endroits de la ville, & à mesure que les tenailles arrachoient la chair on jetoit du plomb fondu dans l'ouverture; après quoi il fut mené hors de Ratisbone, & rompu vif au lieu destiné à l'execution.

La ceremonie du Couronnement achevée, j'appris que l'Empereur envoyoit le Sieur Smit pour Resident à la Porte du Grand-Seigneur. Sur la nouvelle que mes amis m'en donnerent, j'esperai qu'il me feroit la grace de souffrir que je passasse avec lui. Je ne voulois pas lui être à charge, & j'avois pour faire le voyage un nombre suffisant de ducats, dont j'avois profité pendant que je servois sous le Colonnel Butler qui me témoignoit une grande affection. J'étois sur le point de partir de Ratisbone, lorsque le Pere Joseph qui y étoit de la part du Roi & qui m'avoit

connu à Paris, me proposa d'aller avec Monsieur Bachelier que sa Majesté envoyoit au Duc de Mantouë, ou d'accompagner Monsieur l'Abbé de Chapes frere de feu Monsieur le Maréchal d'Aumont & Monsieur de Saint Liebau dans le voyage qu'ils avoient dessein de faire à Constantinople & jusqu'en la Palestine. Je goûtai fort cette derniere proposition, n'ayant pas dessein de retourner en Italie & voulant voir de nouveaux païs. Sans balancer sur le choix je témoignai au Pere Joseph l'obligation que je lui avois de l'offre qu'il me faisoit, & je me joignis avec ces deux Messieurs, dont je ne me séparai point que lorsqu'ils voulurent partir de Constantinople pour la Sirie.

Avant que de quiter l'Allemagne ces Messieurs voulurent aller voir la Cour de Saxe, où nous nous rendîmes en peu de jours. On passe sur cette route à *Freyberg* petite ville, mais très-digne d'être vûë, parce qu'elle enferme les tombeaux des Electeurs, qui soit pour la matiere, soit pour l'ouvrage, sont des plus superbes de l'Europe. De là nous fûmes voir le magnifique Château d'*August-bourg* qui est sur une haute montagne, où entre plusieurs choses remarquables, il y a une sale qui n'a pour tout ornement de haut en bas

qu'une infinité de cornes de toutes sortes d'animaux appliquées contre le mur, & on y voit une tête de lievre avec deux petites cornes, qui fut envoiée à l'Electeur pour une grande rareté par le Roi de Danemarc. Il y a dans une des Courts de ce Château un arbre si extraordinairement grand & dont les branches sont si étenduës, qu'on a pû ranger dessous une grande quantité de tables. Je ne les ai pas contées, mais le Concierge nous dit qu'il y en a autant que de jours en l'an. Ce qui rend cet arbre plus merveilleux est son espece qui est de bouleau, & qu'il est rare de voir parvenir à une telle grandeur. Il y a encore dans ce Château un puits si profond qu'on n'en peut tirer de l'eau en moins d'une demi-heure, & à considerer la hauteur du lieu on ne peut assez s'étonner de la hardiesse de l'Entrepreneur.

Toute l'Allemagne est si connuë, que je ne dois pas m'arrêter long-tems à faire la description de *Dresde* qui est la Residence ordinaire de l'Electeur. Je dirai seulement que la ville n'est pas grande, mais qu'elle est très-belle & très-bien fortifiée, & que l'Elbe sur lequel il y a un grand pont de pierre fait la separation de la vieille & de la nouvelle ville. Le Palais Electoral est un des plus grands & des plus beaux

d'Allemagne ; mais il lui manque une place au devant, & sa principale porte est au fond d'un cul-de-sac. Les chambres du Tresor jusques au nombre de seize sont ouvertes à tous les étrangers de qualité, & on a donné en Allemand & en d'autres Langues un catalogue de tout ce qu'il y a de beau & de rare dans chacune. Messieurs l'Abbé de Chapes & de Saint Liebau furent très-bien reçûs de l'Electeur pere de celui qui regne aujourd'hui ; il les retint à soupé & leur fit bien des caresses. On avoit dressé ce soir-là un grand bufet, dont toutes les pieces étoient d'une pierre parfaitement belle & reluisante qui se trouve dans les mines d'argent qui sont en Saxe, & il y avoit au gradin d'en-bas plusieurs gobelets de vermeil doré de differente grandeur. L'Electeur voulant porter à ces Messieurs la santé du Roi, il leur permit de choisir celui de ces gobelets dans lequel ils voudroient boire, à condition de le boire plein à la mode du païs. Monsieur l'Abbé de Chapes s'en fit aporter un qui ne paroissoit pas grand, & Monsieur de Saint Liebau en demanda un autre qui pouvoit tenir quelque peu plus. Mais l'Abbé de Chapes fut bien surpris, lors qu'ayant pris le gobelet qu'il avoit choisi, il s'élargit entre ses mains par un ressort qu'il toucha

comme une tulipe qui s'ouvre au soleil, & devint à l'instant une grande coupe qui pouvoit tenir près d'une pinte. Il ne fut pas obligé de le boire plein, & l'Electeur lui fit grace se contentant d'avoir ri de sa surprise.

De Dresde nous fûmes à *Prague*, & ce fut pour la troisiéme fois que je vis cette grande & belle ville, où si l'on veut ces trois villes, que sépare la Molde qui se jette dans l'Elbe cinq ou six lieuës au dessous. Ayant traversé la Boheme par le milieu & touché un coin de la Moravie, nous entrâmes en Autriche, & vinmes à *Vienne* dans le dessein de nous embarquer bientôt, le froid se faisant déja sentir. Ces Messieurs se reposant sur moi de la conduite de leur voyage, je fus prier le Gouverneur de Vienne d'écrire en leur faveur au Viceroi de Hongrie son frere, afin qu'il nous donnât les passeports necessaires; ce qu'il m'accorda de bonne grace, & même il donna deux bâteaux à ces Messieurs, l'un pour leurs personnes où il y avoit une bonne chambre avec son poëlle, & l'autre pour leur cuisine. Nous demeurâmes un jour à *Presbourg* pour voir la grande Eglise & quantité de Reliques que l'on y montre, & de-là nous décendîmes à Altembourg.

Altembourg est une ville & un Comté qui apartient au Comte d'Arach. Elle étoit de l'apanage d'une Reine de Hongrie, qui la donna en mourant au Seigneur de sa Cour, à condition que lui & ses successeurs entretiendroient incessamment dans le Château certain nombre de Paons que cette Reine aimoit fort, & que si on venoit à y manquer le Comté reviendroit à la Couronne.

Nous arrivâmes à *Sighet* après midi, & aussi-tôt je pris un petit bateau, & fus en diligence à *Raab* nommé autrement Javarin, qui n'en est éloigné que de deux heures. Je rendis au Viceroi la lettre que son frere m'avoit donnée, & lui fis sçavoir l'arrivée de Messieurs de Chapes & de saint Liebau. Comme j'avois eu l'honneur d'être quelques années à son service, il me témoigna qu'il étoit bien-aise de me revoir, & qu'il feroit toutes choses pour la satisfaction des personnes que son frere lui recommandoit. Dès le lendemain il commanda trois cens Cavaliers & deux carosses pour les aller prendre & les amener à Javarin. Il les reçût fort civilement, & pendant le sejour qu'ils y firent, les principaux Officiers tâcherent de leur faire passer agreablement le tems. Il falut s'y arrêter huit ou dix jours pour avoir répon-

se du

se du Bacha de Bude, & l'on avoit mandé au Gouverneur de Comorre de lui envoier un exprès pour sçavoir s'il accorderoit le passage à deux Gentils-hommes François & à leur suite. Pour faciliter la chose on les fit passer pour parens de Monsieur de Cesi Ambassadeur de France à la Porte, & la réponse du Bacha étant venuë telle qu'on la souhaitoit nous décendîmes à *Comorre*, où le Gouverneur nous donna d'autres bâteaux. Ils nous menerent jusqu'à moitié chemin de Bude où nous en trouvâmes d'autres, qui sur l'avis qu'on avoit eu de nôtre départ, étoient partis de Bude pour nous venir prendre. Ces bâteaux sont comme une maniere de Brigantins bien armez & fort commodes, & l'on fait dessus à force de rames beaucoup de chemin en peu de temps, parce qu'ils sont fort legers. C'est entre Comorre & Bude, aux frontieres des deux Empires où se font les échanges des Ambassadeurs, qui vont d'ordinaire de part & d'autre tous les six ans, & en même temps renouveller l'alliance, & il faut que des deux côtez le nombre des personnes soit égal.

De Vienne à *Javarin* nous demeurâmes trois jours sur l'eau, parce que le Danube fait un grand détour, & on peut faire en deux heures le chemin par terre. De Java-

tin on va coucher à *Comorre*, & de Comorre nous décendîmes à *Bude* en moins de deux jours. Le chemin se fait rarement par terre de Raab à Bude, parce que le païs étant frontiere il y a des coureurs de part & d'autre qu'il seroit dangereux de rencontrer. Dans la belle saison on peut se rendre de Bude à *Belgrade* en moins de huit jours, mais nous y en mîmes huit, le froid & les neiges nous empêchant d'avancer. Nous eûmes un pareil temps jusques à *Constantinople*, où nous ne pûmes arriver que le vingt-neuviéme jour de nôtre depart de Belgrade, parce que les jours étoient fort courts & les chemins trés-mauvais.

C'est la coûtume en Hongrie, sur tout dans les lieux de traverse & peu frequentez des étrangers, de ne prendre point d'argent des voyageurs; un Bourgeois les loge & les traite bien, & le Bourgmestre du lieu le rembourse au bout de l'an des deniers publics, de la dépense qu'il peut avoir faite. Mais il faut considerer qu'ils ne sont pas chargez d'un grand nombre de passans, & qu'en Hongrie, qui est un des meilleurs païs de l'Europe, les vivres se donnent à si grand marché, que nous ne dépensions pas à Belgrade pour quatorze bouches deux écus par jour.

Bude est à la droite du Danube, éloignée du fleuve d'environ une demie heure de chemin. Dés que le Bacha eut eu avis de nôtre arrivée il envoya son Ecuyer, avec des chevaux menez en main par des esclaves fort bien couverts pour nous conduire à la ville. Entre ces esclaves il y avoit deux Parisiens, & nos Messieurs s'étant informez de leurs familles offrirent inutilement pour leur liberté jusques à huit cens écus.

Nous demeurâmes douze jours à Bude avant qu'on pût avoir audience du Bacha qui étoit indisposé. Il nous envoyoit tous les matins nos provisions de bouche, un mouton, des poules, du beurre, du ris, du pain, avec deux sequins pour les autres menus frais; & le jour qu'il donna audience à Messieurs de Chapes & de Saint Liebau, ils lui firent present d'une horloge de poche dont la boëte étoit couverte de diamans. Ce Bacha étoit un homme de belle taille & de bonne mine; il les reçût fort civilement, & à leur départ pour Belgrade qui fut le quatorziéme jour de leur arrivée à Bude, il leur envoya six Caleches avec deux Spahis pour les conduire, & ordre par tout de les défrayer de la dépense de bouche, dequoi ils ne voulurent pas se prévaloir.

A nôtre arrivée à *Belgrade* nous mîmes pied à terre dans un vieux Carvanſera : mais quatre des principaux Marchands de Raguſe, qui ſont grand trafic en ce lieu-là, nous tirerent de ce méchant poſte pour nous mener au logis d'un bon bourgeois. Les Raguſiens portent des draps à Belgrade, & prennent en échange de la cire, & du vif argent qu'on tire de la Haute-Hongrie & de la Tranſilvanie.

Si nous avions eu lieu de nous louër du bon accueil du Bacha de Bude, nous eûmes de quoi nous plaindre de la rude maniere dont le Sangiac de Belgrade en uſa avec nous, & il nous falut conteſter quinze ou ſeize jours ſur la ridicule demande qu'il nous fit d'abord de deux cens ducats par tête. Nos Marchands de Raguſe furent lui parler, & tout ce qu'ils purent obtenir fut que nous lui donnerions chacun cinquante ducats. Enfin le Sangiac continuant de faire le mauvais, je fus le trouver avec nôtre truchement & lui parlai d'abord en termes civils. Mais voyant qu'il n'en faiſoit point de cas & qu'il faloit lui parler d'une autre ſorte, je l'intimidai ſi bien par les menaces que je lui fis d'envoyer un exprès à la Porte pour me plaindre de ſon rude procedé envers

deux Gentils-hommes parens de l'Ambassadeur de France, que des deux cens ducats qu'il nous demandoit par tête il se contenta de cinquante pour le tout, qui lui furent aussi-tôt portez. Pendant ces quinze jours de retardement nous eûmes cette petite consolation de faire très-bonne chere. Le pain, le vin, les viandes, tout est excellent & à bon marché en ce lieu-là; & Belgrade étant bâtie à une pointe de terre, où deux grandes rivieres le Danube & le Save se viennent joindre, il s'y prend une si grande quantité de grands brochets & de grosses carpes, que nous ne mangions que les foies & les laitances, donnant le poisson aux pauvres gens. Deux Peres Jesuites Chapelains des Marchands de Raguse contribuerent beaucoup à dissiper le chagrin que ces Messieurs avoient du retardement que l'injustice du Sangiac aportoit à leur voyage. Les Marchands mêmes ne se contenterent pas des bons offices qu'ils leur avoient rendus en plusieurs occasions, il y ajoûterent une collation magnifique où ils les inviterent la veille de Noël; après quoi ils furent à la Messe de minuit, qui fut accompagnée d'une musique & d'instrumens qu'ils trouverent assez bonne.

Nous prîmes à Belgrade des chevaux

de selle & des chariots pour Andrinople; chacun choisissant la voiture qu'il croyoit la plus commode. Pour moi je trouvai mieux mon compte à un chariot, où m'enfonçant dans la paille le corps enveloppé d'une bonne fourrure de mouton je ne sentois point de froid. Nous passâmes à *Sophie*, grande ville & bien peuplée, la capitale des anciens Bulgares & la résidence du Bacha de Romeli. On y voit une assez belle Mosquée qui a été une Eglise de Chrétiens, avec une tour faite avec tant d'art que trois personnes y peuvent monter en même-tems sans se voir.

De Sophie on vient à *Philippopoli*, & entre cette derniere ville & Andrinople nous fîmes rencontre de deux Compagnies de Tartares assez bien montez. Ils viennent faire des courses jusqu'au deçà du Danube, & bien avant dans les terres de Hongrie qui apartiennent à la maison d'Autriche. Dès qu'ils nous eurent aperçûs ils se rangerent en haie de côté & d'autre pour nous laisser passer au milieu d'eux, dans le dessein sans doute de se jetter sur nous, ne pouvant esperer de nous vaincre que par le nombre & par la surprise. Ils n'avoient pour toutes armes qu'un méchant sabre, & nous avions de nôtre côté dequoi leur défendre l'aproche, chacun

ayant son mousqueton avec sa paire de pistolets, & la plûpart de très-beaux fusils de chasse. Dans la crainte qu'ils ne vinssent nous ataquer si nous negligions nôtre défense, nous mîmes tous pied à terre & fîmes une barricade de nos chariots. Cependant nos deux Spahis avec nôtre truchement furent envoiez à celui qui commandoit ces Tartares, pour lui dire que nous ne bougerions point qu'ils n'eussent décampé, & qu'étant soldats comme eux il n'y avoit rien à gagner avec nous. Le Commandant répondit qu'il n'avoit rangé ses gens de la sorte que pour nous faire honneur; & que puisque nous souhaitions qu'ils passassent outre, nous leur donnassions dequoi avoir du tabac. On les contenta bien-tôt, & nôtre truchement leur aiant porté quatre Sequins, ils s'éloignerent de nous & nous laisserent le passage libre.

Nous arrivâmes à *Andrinople* le vingt-troisiéme jour de nôtre départ de Belgrade, & nous y prîmes d'autres chevaux & d'autres chariots pour Constantinople. *Andrinople* tire son nom de l'Empereur Adrian qui l'acrut & l'embellit, aiant été auparavant apellée *Oreste*. Elle est agreablement située à l'embouchure de trois rivieres qui se vont jeter ensemble dans

l'Archipel. La vieille ville n'eſt pas fort grande, mais les Turcs y ont ajouté de grands fauxbourgs, & c'eſt une des réſidences des Empereurs Otomans qui y viennent aſſez ſouvent, ſoit pour les affaires qui les y apellent, ſoit pour le plaiſir de la chaſſe, particulierement du canard & du heron. Quand ces trois rivieres d'Andrinople viennent à ſe déborder dans les marais & les campagnes voiſines, elles en font une mer qu'on voit couverte d'une infinité de ces oiſeaux, comme auſſi de gruës & d'oies ſauvages, & le Grand-Seigneur les prend avec l'Aigle & le Faucon qui ſont admirablement bien inſtruits à cette chaſſe.

Le cinquiéme jour de nôtre départ d'Andrinople, & le quarante-deuxiéme de nôtre ſortie de Vienne, nous arrivâmes heureuſement à *Conſtantinople* à huit heures du matin. Ayant traverſé la ville & paſſé à *Galata*, on nous mena à l'Hôtel de l'Ambaſſadeur de France, d'où nous ne ſortîmes qu'aprés le dîné, & dès le ſoir nous fûmes prendre poſſeſſion du logis qu'on nous avoit préparé chez un Grec, auprès de celui de Monſieur l'Ambaſſadeur. Meſſieurs de Chapes & de Saint Liebau ſe repoſerent deux mois à Conſtantinople, où ils firent une aſſez belle dépen-

retenant toûjours table ouverte. Nous fîmes pendant l'hiver un petit voyage aux *Dardanelles* & aux ruïnes de Troie, où on ne voit que des pierres, ce qui ne vaut pas assurément la peine d'aller jusques-là.

La curiosité de voir une chambre meublée à la Françoise dont on nous fit grand recit, nous obligea d'aller voir le Serrail de *Scutaret*. Deux Eunuques qui le gardent firent beaucoup de mistere pour nous y donner entrée, laquelle il nous falut bien paier, & nous ne vîmes autre chose qu'un lit à nôtre mode d'assez riche étofe avec les chaises & les tapis qui faisoient l'assortiment. Un autre jour nous prîmes trois barques avec des amis pour passer à *Calcedoine* qui est sur le bord de la mer. Il y a une fort ancienne Eglise où on voit la Sale du Concile avec les mêmes chaises qui servoient alors. C'est aujourd'hui un Monastere; & deux Evêques qui s'y trouverent, après nous avoir conduits par tout, nous presenterent civilement la collation.

Nous fûmes voir ensuite la colonne de *Pompée* à l'embouchure de la Mer-noire, & allant de Serrail en Serrail, qui sont des Maisons Royales du Grand-Seigneur, nous emploiâmes huit jours à cette agrea-

ble promenade. Mais on le peut faire en deux, si on veut se contenter de voir la colonne sans s'arrêter nulle part. Nous rencontrâmes dans un de ces Serrails un vieux Eunuque François, qui fut ravi de nous voir & nous fit toute la bonne-chere qu'il lui fut possible.

Je ferai ici une remarque du Canal de la Mer-noire. Il n'y a point de détroit de mer qui n'ait un courant, & celui-ci en a deux tout oposez. Celui qui est du côté de l'Europe emporte le vaisseau vers la Mer-noire, & celui qui est du côté de l'Asie le reporte vers la Mediterranée. Ainsi dans la promenade qu'on fait souvent de Constantinople à l'emboucheure du Canal, & en allant & en revenant on trouve l'eau favorable, & on n'a qu'à passer d'un rivage à l'autre.

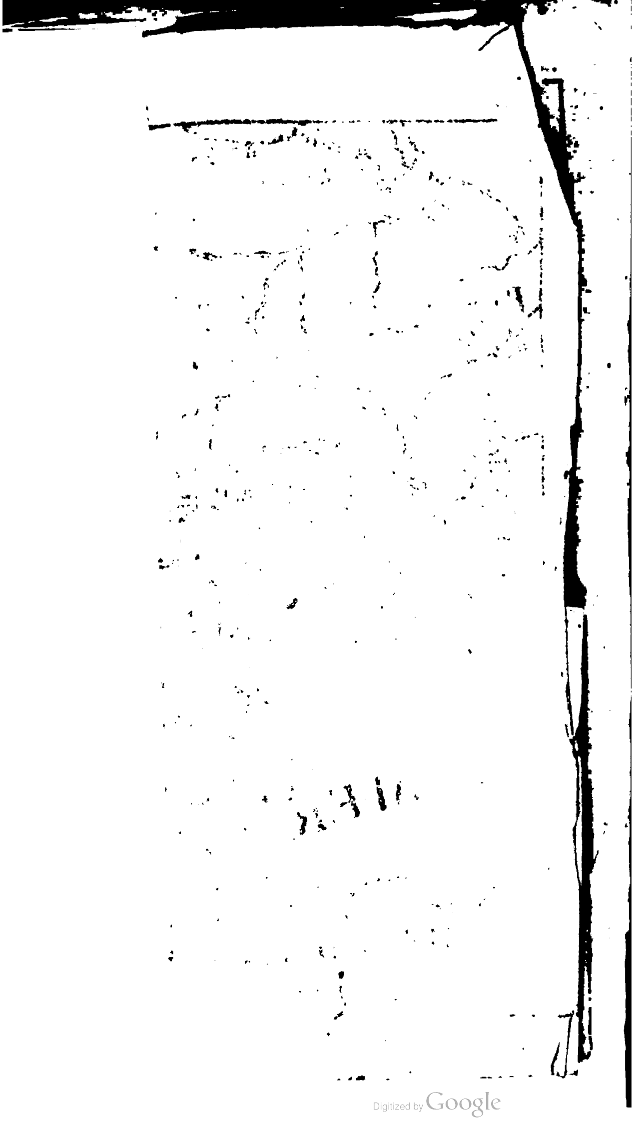
La rigueur de l'hiver étant passée, Messieurs de Chapes & de Saint Liebau poursuivirent leur voyage, & accompagnez de deux Spahis prirent deux brigantins pour aller à Alexandrette. J'ai sçû depuis qu'ils virent ce qu'il y a de plus remarquable dans l'Archipel & le long des côtes de la Natolie; que d'Alexandrette ils furent à Alep, d'Alep à l'Euphrate, & qu'étant retournez sur leurs pas à Alep, ils se rendirent à Damas, & de Damas à Jerusalem.

Pour moi, qui avois un autre voyage dans l'esprit & qui voulois voir la Perse, je demeurai à Constantinople dans l'atente d'une Caravane qu'on me faisoit esperer de mois en mois. J'étois alors peu instruit des choses, & ne sçavois pas qu'il partoit tous les ans cinq ou six Caravanes de Burse lesquelles j'aurois pû joindre. Que sans cela même il arrivoit souvent que huit ou dix Marchands se mettoient ensemble, & faisoient sûrement le voyage d'Ispahan. Mon ignorance fut cause que je fis à Constantinople un sejour bien plus long que je ne m'étois proposé ; j'y demeurai onze mois, pendant lequel tems j'y vis arriver Monsieur de Marcheville qui venoit pour relever Monsieur de Cesi. Il eut audience du Grand Seigneur en qualité d'Ambassadeur de France ; mais Monsieur de Cesi, qui n'avoit pas envie de quiter son poste, fit si bien par ses intrigues avec le Grand-Vizir qu'il demeura Ambassadeur à la Porte, & que Monsieur de Marcheville fut contraint de s'en retourner en France. Je fus de son cortege le jour qu'il eut audience de sa Hautesse comme je l'ai dit dans ma relation du Serrail.

Enfin après onze mois d'attente une belle & nombreuse Caravane partit de

Constantinople pour Ispahan, & je me mis avec elle en chemin pour mon premier voyage d'Asie. Il a été suivi de cinq autres, dans lesquels j'ai eu le tems de bien connoître la qualité des païs & le genie des peuples. J'ai poussé les trois derniers jusques au delà du Gange & à l'Ile de Java, & pendant l'espace de quarante ans j'ai fait plus de soixante mille lieuës par terre, n'étant revenu qu'une fois d'Asie en Europe par l'Ocean. Ainsi j'ai vû avec loisir dans mes six voyages & par differens chemins toute la Turquie, toute la Perse, & toutes les Indes, & particulierement les fameuses mines de diamans où aucun homme de l'Europe n'avoit été avant moi. C'est de ces trois grands Empires dont je me propose de donner une ample & exacte relation, & je la commencerai par les diverses routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris en Perse.







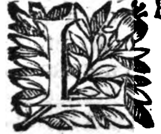
VOYAGES DE PERSE.

LIVRE PREMIER.

Des diverses routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris à Ispahan ville capitale de la Perse, par les Provinces septentrionales de la Turquie.

CHAPITRE PREMIER.

Des routes que l'on peut prendre en partant de France pour aborder en Asie, & aux lieux d'où l'on part d'ordinaire pour Ispahan.



LEs Voyages ne se font pas dans l'Asie comme dans l'Europe, ni à toutes les heures, ni avec la même facilité. On n'i trouve pas des voitures ordinaires toutes les semaines de ville en ville, & de province en province, & les païs sont fort differens. On voit dans l'Asie des

regions entieres incultes & dépeuplées, ou par la malignité du climat & du terroir, ou par la pareſſe des hommes qui aiment mieux vivre pauvrement que de travailler. Il y a de vaſtes deſerts à traverſer & dont le paſſage eſt dangereux par le manque d'eau & par les courſes des Arabes. On ne trouve pas dans l'Aſie des gîtes reglez, ni des hôtes qui prennent ſoin de loger & de bien traiter les paſſans. Vôtre meilleur gîte, particulierement en Turquie, eſt la Tente que vous portez, & vos hôtes ſont vos valets qui vous apprêtent à manger de ce que vous avez pris de proviſions dans les bonnes villes. Vous leur faites dreſſer vôtre tente en pleine campagne, ou dans quelque place de ville où il n'i a point de Carvanſera, & même on ſe paſſe bien de tente quand le temps eſt doux, & qu'il ne fait ni ſoleil ni pluie. Dans les Carvanſeras, qui ſont plus frequens & plus commodes en Perſe qu'en Turquie, il y a des gens qui vous fourniſſent des vivres, & les premiers venus ſont les mieux logez. D'ailleurs toute la Turquie eſt pleine de voleurs qui vont par groſſes bandes, & attendent les Marchands ſur les chemins: S'ils ſe trouvent les plus forts ils les dépoüillent, & bien ſouvent leur ôtent la vie; ce qu'on ne craint point en Perſe, où il y a un bel ordre pour la commodité des Voyageurs. Toutes ces incommoditez & ces riſques qu'il leur faut eſſuier les obligent à ſuivre les Caravanes qui vont en Perſe & aux Indes, & qui ne partent que de certains lieux, & en certains temps.

Ces Caravanes, dont je ferai ailleurs la deſcription avec celle des Carvanſeras, partent de Conſtantinople, de Smirne, & d'Alep: Et c'eſt à l'une de ſes trois villes où ſe doivent

rendre ceux qui ont dessein d'aller en Perse, soit qu'ils se joignent aux Caravanes, soit qu'ils veüillent se hazarder de faire seuls le chemin avec un guide, ce que j'ai fait une fois. Voici les routes que l'on peut tenir en partant de Paris pour se rendre à ces trois villes.

Je commencerai par Constantinople, où l'on peut aller par terre & par mer; & par l'une & l'autre de ces voies il y a deux routes. La premiere de celles de terre, est la route que j'ai tenuë avec Messieurs de Chapes & de Saint Liebau, ce qu'il n'est pas necessaire de repeter, & je dirai seulement que lors qu'on est à Vienne, on est à peu près à moitié chemin de Paris & de Constantinople. La seconde route est moins frequentée, mais elle est d'ailleurs moins incommode & moins dangereuse, parce qu'on n'a pas besoin de passeports de l'Empereur, ce qu'il n'acorde pas facilement, & qu'on ne court point de risque des Corsaires de Tunis, ou d'Alger, ou d'autres lieux, comme quand on s'embarque à Marseille ou à Ligourne. Par cette route il faut se rendre à Venise, & de Venise à Ancone, d'où il part toutes les semaines plusieurs barques pour Raguse; au lieu que de Venise il en part rarement pour le même lieu. De Raguse on va le long de la côte à Durazzo ville maritime d'Albanie, d'où le reste du chemin se fait par terre. On passe à Albanopoli éloignée de trois journées de Durazzo, à Monestier dans une égale distance d'Albanopoli: & de Monestier on peut prendre à la gauche par Sophie & Philippopoli, ou à la droite par Inguischer à trois journées de Monestier, & à dix d'Andrinople, d'où en cinq jours on se rend par Selivrée à Constantinople.

Cette derniere route est en partie par mer & en partie par terre. Mais il y en a deux autres entierement par mer, au-dessus & au-dessous de l'Italie, selon la distinction que l'antiquité faisoit des deux mers qui en font une presqu'Ile. On peut s'embarquer à Venise, & faisant voile le long du Golfe où il n'entre point de Corsaires, on va doubler le Cap de Matapan, qui est la pointe la plus meridionale de l'Europe, pour passer dans l'Archipel. L'autre route est par Marseille ou Ligourne, d'où il part bien souvent des vaisseaux pour le Levant. Pour être plus en sureté contre les Corsaires, il faut prendre occasion du passage des deux flottes Angloise ou Hollandoise, qui se rendent d'ordinaire à Ligourne au Printems & à l'Automne, & qui se partagent vis-à-vis de la Morée, pour se rendre aux lieux ou chaque vaisseau est destiné. Selon les vents qui regnent, ces flotes passent quelquefois entre l'Ile d'Elbe & l'Italie, & par le Phare de Messine; quelquefois aussi elles prennent le large au-dessous de la Sardagne & de la Sicile, & vont reconnoître l'Ile de Malte. Ainsi jusqu'à la vûë de Candie il n'i a qu'une même route pour Constantinople, pour Smirne, & pour Alexandrette, dont Alep n'est éloigné que de trois petites journées. Et c'est à l'une de ces trois villes d'Asie ou il faut necessairement aborder pour aller en Perse.

Il y en a quelques-uns qui prennent la route d'Egipte par Alexandrie, le Caire, & Damiette, d'où il part souvent des Barques pour Jaffa ou Saint Jean d'Acre qui en est proche; & delà ils vont à Jerusalem & à Damas; d'où ils se rendent à Bagdat ou Babilone, comme je dirai ailleurs.

Quand on ne veut pas attendre le départ des flotes, & qu'on ne veut pas se hazarder sur un vaisseau seul de peur des Corsaires, on peut prendre un Brigantin de Ligourne à Naples, & de Naples à Messine, sans s'éloigner des côtes, & allant tous les soirs coucher à terre. J'ai fait aussi cette route, & je fus de Messine à Siracuse, où l'on voit de beaux restes d'Antiquité. C'est comme une ville sous terre, & assez près de là est un grand rocher qu'on a creusé, sous lequel en parlant bas, ceux qui sont sur le haut entendent ce qui se dit. On apelle ce rocher, l'*Oreille de Denis le Tiran*, parce qu'étant au-dessus il entendoit aisément tout ce qui se disoit de lui, & tous les conseils des Principaux de Siracuse qu'il avoit fait mettre prisonniers en ce lieu-là. Siracuse n'a plus rien de la splendeur qui la faisoit renommer lors qu'elle commandoit à toute la Sicile, & que la Grece jalouse de sa puissance lui faisoit la guerre: Mais son terroir est toujours bon, on y fait grande chere, & c'est où les Galeres de Malte viennent souvent pour prendre des vivres. Auprès de la ville il y a un beau convent de Capucins, à la sortie duquel on peut aller plus d'une demie heure entre deux roches fort hautes, & qui ont assez de pente pour faire place à de petites cellules accompagnées chacune de leur jardin, où ces Religieux vont quelquefois en retraite, & cette solitude est des plus agreables que l'on puisse voir. De Siracuse je fus à Malte sur les Galeres qui y retournoient chargées de provisions de bouche: & il faut attendre-là l'ocasion de quelque vaisseau qui aille au Levant.

Je parlerai plus exactement de cette navigation de la Mediterrannée pour Smirne &

Alexandrette, quand je viendrai à la relation de quelques-uns de mes Voyages en particulier. Il est tems d'entrer en Asie, & de parcourir toutes les routes qui peuvent conduire à Ispahan ville capitale de la Perse.

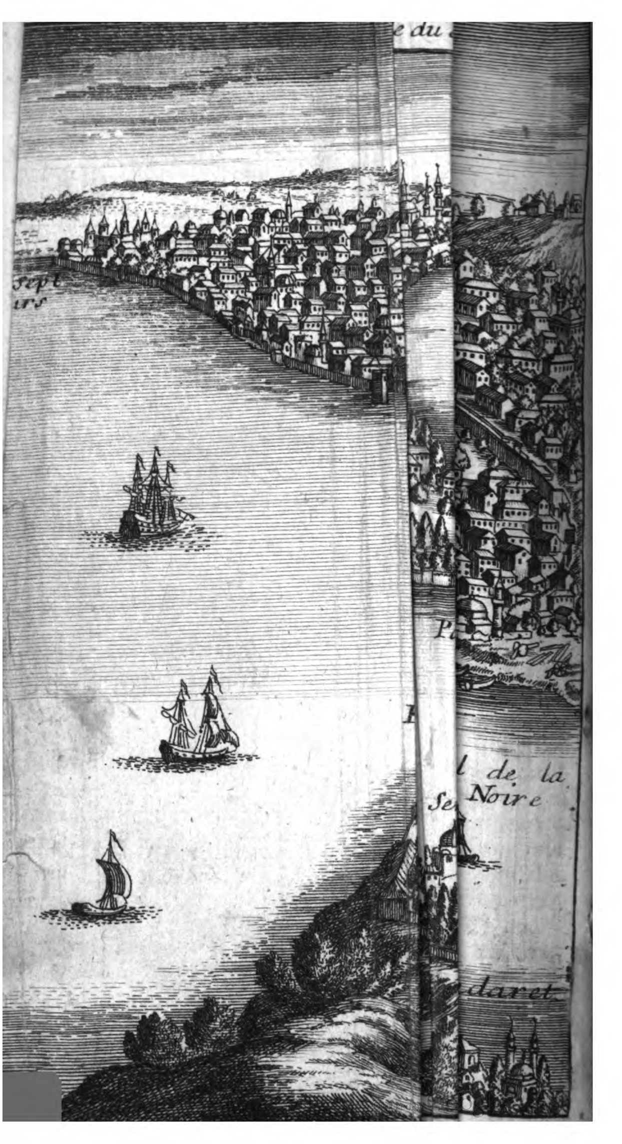
CHAPITRE II.

De la route de Constantinople à Ispahan, qui est celle que l'Auteur a tenuë dans son premier voyage de Perse.

IL part rarement des Caravanes de Constantinople pour la Perse : Mais il en part de Burse presque tous les deux mois : & cette ville qui est la capitale de Bithinie, n'est éloignée de Constantinople que de trois journées, ou un peu plus. Ces deux routes se viennent joindre à *Chabangi*, où l'on se peut rendre en deux jours de Burse, & ainsi il me suffit de parler de la route de Constantinople à Ispahan. On fait ce voyage, ou avec la Caravane de chameaux, comme je le fis la premiere fois, ou en se joignant dix ou douze hommes ensemble bien montez & bien armez.

De Constantinople on passe à Scutaret sur la côte d'Asie, & l'on y emploie ordinairement le reste du jour à achever de se pourvoir de ce qui est necessaire pour le voyage. Si l'on a oublié quelque chose à Constantinople, le trajet est court, & on peut l'aller querir.

En partant de Scutaret, la premiere journée est fort agreable, & l'on traverse de belles campagnes qui sont couvertes de fleurs dans la saison. D'abord pendant quelque tems de côté & d'autre du chemin on voit quan-


e du
Sept
urs
Pi
l de la
Noire
Se
daret

tiré de belles sepultures avec leurs piramides, & l'on discerne aisément les sepultures des hommes d'avec celles des femmes. Les premieres ont un Turban au bout de la piramide, & les autres une coëfure dont les femmes se servent en ce païs-là. On couche ce soir-là à *Carthali* village de Bithinie, & le lendemain à *Gebise* où étoit l'ancienne Libissa, que le sepulcre d'Annibal rendit celebre. Il y a en ce lieu-là deux Carvanseras & deux belles fontaines.

Le troisiéme jour on vient à *Isnich*, que plusieurs croient être l'ancienne ville de Nicée: Une partie de la ville est bâtie sur la pente d'une colline; & l'autre dans une plaine qui va jusqu'à la mer, qui fait en cet endroit-là un cul-de-sac que l'on apelle la Golfe d'Isnich. Il y a au port deux Moles de grandes pierres de taille, & trois grands clos fermez de murailles, qui sont comme autant d'Arsenaux, dans lesquels sous de longues galeries on voit quantité de bois dégrossi pour bâtir des maisons & des galeres. La chasse étant belle aux environs de la ville, & son terroir portant toutes sortes d'excellens fruits & de très-bon vin. Sultan Amurat fit bâtir un Serrail au lieu le plus éminent, d'où l'on découvre à la fois & la mer & la campagne. Les Juifs occupent la plus grande partie de la ville, & les bleds avec le bois à bâtir sont leur principal négoce. Quand le vent est favorable, on peut aller par mer de Constantinople à Isnich en sept ou huit heures, & le trajet n'est pas dangereux.

Le quatriéme jour on s'arrête à *Chabangi*, petite ville bâtie sur le bord d'un lac apellé *Charbangioul*, & il y a deux Carvanseras. Depuis le commencement du lac jusqu'à la ville, on marche environ deux lieuës, en par-

tie dans la montagne, en partie ſur le bord du lac ou en quelques endroits le cheval va dans l'eau juſques au ventre. Ce lac n'a gueres moins de dix lieues de tour, & il s'y pêche une ſi grande quantité de gros poiſſon, que j'y achetai un brochet de deux pieds & demi pour la valeur de trois ſols. Pluſieurs Empereurs Turcs ont eu deſſein de conduire un canal de ce Lac juſqu'au Golfe, parce qu'on tranſporteroit plus aiſément à Conſtantinople le bois à bâtir qu'on tire des montagnes qui environnent le lac. Si le grand Vizir, qui par un prodige eſt mort dans ſon lit, & a eu ſon fils pour ſucceſſeur dans ſa Charge, eût vécu encore quelques années, il auroit ſans doute ajouté ce bel ouvrage à de magnifiques réparations qui rendront ſa memoire éternelle dans l'Empire.

Pour dire les choſes en moins de mots, j'avertirai le Lecteur que tous les lieux par où je le vais mener, ne ſont éloignez les uns des autres que d'une journée de Caravane de Chameau, pourvû qu'il ne ſurvienne aucun empêchement, ſoit par le mauvais tems, ſoit par la neceſſité de ſe détourner pour éviter la rencontre des voleurs.

De Chabangi on va camper le ſoir ſur le bord d'une aſſez grande riviere apellée *Zacarat*. Elle court au Nord & ſe va jeter dans la mer-Noire. On la paſſe ſur un pont de bois, & on y pêche beaucoup de poiſſon. Il n'y a en ce lieu-la ni village, ni Carvanſera: mais à une lieuë de la riviere on trouve une grande ville apellée *Ada* dont la plûpart des habitans ſont Armeniens. Nous y envoyâmes prendre de fort bon vin, & d'autres rafraîchiſſemens qui nous étoient neceſſaires.

De cette riviere à *Cancoli* où l'on couche le

lendemain, & où l'on a le choix de quatre Carvanſeras, on marche preſque tout le jour au milieu des marets ſur un pont de bois & des chauſſées.

Tuskebazar vient après petit village avec deux Carvanſeras. Voici de ſuite les autres lieux où l'on paſſe.

Carguestar eſt un gros village avec un Carvanſera, ſur une petite riviere où l'on prend une ſorte de poiſſon que les habitans apellent *Bourna balouki*, c'eſt-à-dire poiſſon au long nez. Il eſt marqueté comme des truites, mais il eſt meilleur & plus eſtimé.

Polia, ou *Polis*, eſt une ville au pied des montagnes, dont la plûpart des habitans ſont Grecs. Ces montagnes ſont fort hautes, & continuent le long de la route pendant deux journées de chemin. Elles ſont remplies de toutes ſortes d'arbres, qui ſont droits & hauts comme des Sapins, & traverſées de quantité de torrens qu'il ſeroit difficile de paſſer ſans les ponts que le Grand Viſir Kurpigli y a fait bâtir. Comme dans toutes ces montagnes le terroir eſt gras, il n'y auroit pas moyen que les chevaux s'en puſſent tirer, quand il tombe de groſſes pluies, ou quand les neiges viennent à fondre, ſi le même Viſir n'eût eu ſoin de faire paver tous les mauvais chemins de ces montagnes juſqu'à Conſtantinople. Cela ne s'eſt pû faire qu'avec une très-grande dépenſe, parce qu'il a falu charrier la pierre de fort loin, & qu'il ne ſe trouve pas un caillou dans toutes ces montagnes. Il y a une grande quantité de colombes groſſes comme des poules & de très-bon goût, & nous en fimes bonne chere durant deux jours après avoir eu le divertiſſement de les tirer. Entre la ville & les montagnes il y a une belle

plaine qui dure près de deux lieües ; après laquelle on passe une riviere qui l'arrose & contribuë à sa grande fertilité. C'est un terroir excellent, & qui produit en abondance tout ce qui est necessaire pour la vie. Des deux côtez du chemin je contai plus de vingt grands cemetieres. C'est la coutume des Turcs de se faire enterrer sur les grands chemins, & ils croient que les passans font des prieres pour les ames des défunts. Sur chaque tombeau on voit une colonne de marbre qui est à moitié en terre ; & il y en a une si grande quantité de differentes couleurs, qu'on peut juger par là qu'il y a eu un grand nombre de belles Eglises chrétiennes à Polia & aux environs. On m'assura qu'il y a encore une grande quantité de ces colonnes en plusieurs villages de ces montagnes, & que les Turcs en abatent tous les jours pour en mettre sur leurs tombeaux.

Bendourlour est un village dans les montagnes, & il y a un Carvansera.

Gerradar est au-delà des montagnes, & il y a deux Carvanseras.

Cargeslar a de même deux Carvanseras, & est dans un bon païs.

Caragalar est un bourg où l'on trouve encore deux Carvanseras.

Cosizar n'est qu'un village avec un Carvansera.

Tocia est une grande ville sur des colines enchaînées avec de hautes montagnes. Du côté du couchant d'hiver on découvre une large campagne baignée d'une riviere qui se va perdre dans une autre plus grande apellée *Guselarmac*. Sur la plus haute de ces collines qui regarde le levant il y a une forteresse ou demeure le Bacha, & dans la ville un des plus beaux Carvanseras de la route. La pluspart de

les habitans sont Chrétiens Grecs, qui ont l'avantage de boire de très-bon vin que le terroir leur fournit en abondance.

Agisensalou est auprés d'une riviere, & il y a un Carvansera & une belle Mosquée.

Ozeman est une petite ville assise au pié d'un côteau, sur lequel il y a un fort Château, & au bas deux Carvanseras des plus commodes. La riviere de *Guselarmac* large & profonde passe le long de la ville du côté du midi, & on la traverse sur un des plus beaux ponts que l'on puisse voir. Il a quinze grandes arches toutes de pierre de taille, & c'est un ouvrage qui marque la hardiesse de l'Entrepreneur. A quelque distance du pont il y a six moulins à bled joints ensemble comme s'ils n'en faisoient qu'un, & l'on s'y rend par un petit pont de bois, comme nous en voyons dans nos rivieres. Celle dont nous parlons se va jetter dans le Pont-Euxin, environ à huit journées d'Ozeman.

Azilar est un gros bourg où il y a deux Carvanseras.

Delekiras est un grand village avec un Carvansera.

Ces quatre dernieres journées sont fort dangereuses, parce que les passages sont étroits & avantageux pour les voleurs. Il y en a quantité en ce païs-là, & sur l'avis que nous eûmes qu'une troupe de ces gens-là nous attendoient pour nous attaquer, nous envoyâmes demander escorte au Bacha de Tocia, qui nous donna cinquante Cavaliers pour nous deffendre.

Amasia est une grande ville dans un enfoncement de montagne, bâtie sur un penchant. Elle n'a de vûë que du côté du midi, sur une belle campagne. La riviere qui y passe vient

de Tocat,& va se dégorger dans la mer Noire à quatre journées d'Amasia. On la passe sur un pont de bois, qui est si étroit qu'il n'y peut passer que trois personnes de front. Pour faire venir de l'eau de fontaine dans la ville on coupa autrefois une lieuë de roches dures comme du marbre,& ce fut un travail prodigieux. Du côté du levant sur une haute montagne on voit une forteresse,où l'on ne peut avoir d'autre eau que celle de la pluye que l'on conserve dans une cîterne. Au milieu de la montagne on trouve une belle source d'eau, & au même endroit on voit plusieurs chambres taillées dans le roc, où quelques Dervis font leur demeure. Il n'y a que deux méchans Carvanseras dans Amasia, mais son terroir est bon, & il y croît le meilleur vin & les meilleurs fruits de Natolie.

Ambazar est le nom d'un Carvansera, éloigné d'un quart de lieuë d'un gros village où l'on va prendre des provisions.

Turcal est un gros bourg auprés d'une montagne, sur laquelle il y a une forteresse. La riviere qui vient de Tocat baigne les maisons, & nous y prîmes de fort bon poisson. Il y a en ce lieu-là un des beaux Carvanseras de la route.

De *Turcal* on peut aller d'une traite jusqu'à *Tocat*, & c'est où se viennent joindre la route de Smirne à Ispahan, comme je dirai ensuite.

Tocat est une assez grande ville, bâtie au pié d'une haute montagne, & s'étendant autour d'un grand rocher qui est presque au milieu, sur lequel est assis un fort château où il y a garnison. Il est fort ancien & reste seul de trois autres qui étoient moindres. Cette ville est fort peuplée, & a pour habitans des Turcs qui en sont les maîtres, des Armeniens, des

Grecs & des Juifs. Ses ruës sont fort étroites, mais les maisons y sont assez bien bâties, & entre plusieurs Mosquées il y en a une magnifique & qui paroît toute neuve. On voit auprés un trés-beau Carvansera, qui à mon dernier voyage n'étoit pas encore bien achevé. Ce qu'il y a de singulier & de commode à Tocat, & que l'on ne trouve guere en d'autres lieux de la route, est qu'autour de ce Carvansera & des autres qui sont en cette ville, il y a plusieurs logis qu'on loue aux Marchands qui veulent être en leur particulier & hors du bruit des Carvanseras, pendant le sejour que les Carvanes font à Tocat. Joint qu'en ces logis particuliers on a la liberté entiere de boire du vin & d'en faire provision pour le reste du voyage, & de se réjoüir avec ses amis; ce qu'on ne peut faire que difficilement dans les Carvanseras, où des Turcs malins viennent quelquefois épier les actions des Marchands, pour tâcher de tirer quelque chose de leur bourse. Les Chrétiens ont douze Eglises à Tocat, & il y réside un Archevêque qui a sous lui sept suffragans. Il y a aussi deux Convents d'hommes & autant de filles; & quatorze ou quinze lieuës aux environs de Tocat ce sont tous Chrétiens Armeniens, y ayant très-peu de Grecs. La plus-part de ces Chrétiens sont gens de métier, & presque tous forgerons. Une assez belle riviere passe à un demi-quart de lieuë de la ville. Elle prend sa source dans le voisinage d'Erzerom, & on la traverse à Tocat sur un très-beau pont de pierre. Au Nord de cette ville elle arrouse une valée de trois ou quatre journées de long & de deux ou trois lieuës de large. Elle est trés fertile, & remplie de quantité de beaux villages qui sont fort peuplez.

On vit à bon marché à Tosçat; le vin y est excellent, toutes sortes de fruits en abondance. C'est le seul endroit de l'Asie où il croît du safran en quantité: c'est la meilleure marchandise qu'on puisse porter aux Indes, & la livre se vend sur le lieu treize ou quatorze francs selon les années, quoiqu'il y ait autant pesant de cire que de safran, que sans cela on ne pourroit le conserver. Cette ville avec ses dépendances est l'appanage des Sultanes meres. Il n'y a qu'un Aga & un Cadi qui y commandent de la part du Grand Seigneur, & le Bacha de qui ils prennent les ordres demeure à *Sivas*, qui est l'ancienne Sebaste, & très-grande ville, environ à trois journées de Tocat. Ce qu'il y a enfin de plus remarquable de Tocat, est que cette ville est un des plus grands passages de l'Orient; & qu'il y arrive incessamment des Caravanes de Perse, de Diarbequir, de Bagdat, de Constantinople, de Smirne, de Sinopé & d'autres lieux. C'est d'ordinaire où ces Caravanes se separent quand elles viennent de Perse. Celles qui vont à Constantinople prennent à main droite au couchant d'hiver, & celles qui vont à Smirne tirent à la gauche au couchant d'été. A la sortie de Tocat de côté & d'autre de la ville, il y a un Receveur qui lors que les Caravanes passent contre tous les chameaux & les chevaux qui portent des marchandises, se faisant payer un quart de Richdale pour chaque chameau, & la moitié moins pour chaque cheval. Pour ce qui est des chameaux & des chevaux qui portent les hommes & les provisions de bouche ils ne payent rien. Ce grand & continuel passage de Caravanes fait que l'argent roule en ce lieu-là, & que Tocat est une des meilleures villes de la Turquie.

A mon premier voyage de Perse, la Caravane qui étoit fort grosse ne pût loger à Tocat. Le Grand Visir qui revenoit de Bagdat où il avoit été contraint de lever le Siege, occupoit tous les Carvanseras, ou pour mieux dire la ville entiere. C'est ce qui obligea nôtre Caravan-bachi de traverser la ville sans s'i arrêter, & d'aller camper à *Charkliquen*, dequoi les Armeniens ne furent pas fâchez, aiant par ce moien plus de temps à emploier à leurs devotions, & pour faire provision de vin; ce lieu-là en produisant de trés-bon.

En sortant de Tocat pour aller à Erzerom on voit la ville pressée au midi par une haute montagne, & entre cette montagne & la riviere qui est au Nord le chemin où la Caravane doit passer est fort étroit. Ce fut dans ce chemin où nous rencontrâmes le Grand Visir qui revenoit de la chasse avec quatre ou cinq cens de ses gens. Dés qu'il nous eût apperçûs il fit ranger tout son monde en haie & voulut voir passer la Caravane. Nous n'étions que quatre Francs sur qui il jetta particulierement les yeux, & aiant fait venir auprés de lui nôtre Caravan-bachi, il lui demanda qui nous étions? Le Caravan-bachi pour éviter les mauvaises suites du soupçon que des Francs auroient pû donner au Grand Visir en un temps que le Grand Seigneur faisoit la guerre à la Perse, lui dit que nous étions Juifs; surquoi le Visir branlant la tête repartit seulement que nous n'en avions pas la mine, & ce fut un bonheur qu'il n'en dit pas davantage. Peut-être se seroit-il avisé de renvoier aprés nous & de nous faire arrêter, mais il n'en eut pas le temps, parce qu'arrivant à son logis il trouva un Capigi qui l'y attendoit, avec ordre du Grand Seigneur de lui

envoier ſa tête, ce qui fut executé ſans aucune reſiſtance. Sultan Amurat qui regnoit alors, fâché de ce que ſon armée étoit perie, & que le Grand Viſir avoit ſi mal reüſſi, ne ſe pût conſoler de cette diſgrace que par la mort de celui qui l'avoit cauſée.

Quoi que les Caravanes ſe ſoient repoſees quelque tems à Tocat, elles s'arrêtent encore deux ou trois jours à *Charkliqueu* qui n'en eſt éloigné que de deux lieues, & en voici la raiſon. *Charkliqueu* eſt un gros village dans un beau païs, entre des côteaux fertiles où il croît d'excellent vin. Il n'eſt habité que par des chrétiens qui la plûpart ſont Taneurs, les beaux marroquins bleus ſe faiſant à Tocat & au voiſinage. On tient que les eaux y contribuent, & en effet Tocat eſt renommé pour les marroquins bleus, comme Diarbequir & Bagdat pour les rouges, Mouſſul ou l'ancienne Ninive pour les jaunes, & Ourfa pour les noirs. A deux mille pas de ce village au milieu d'une campagne on voit une groſſe roche, où du côté du levant on monte huit ou neuf degrez qui menent à une petite chambre où il y a un lit, une table & une armoire, le tout taillé dans le roc: Du côté du couchant on monte cinq ou ſix autres degrez qui menent à une petite galerie d'environ ſix pieds de long & de trois de large, le tout encore taillé dans le roc quoi qu'il ſoit d'une dureté extraordinaire. Les Chrétiens du païs aſſurent que cette roche a ſervi de retraite à Saint Jean Chriſoſtome durant ſon exil; que de cette galerie il prêchoit au peuple; & que dans ſa petite chambre il n'avoit pour matelas & pour chevet que le roc même, où l'on a pratiqué la place d'un homme pour s'y repoſer. Les Marchands Chrétiens faiſant toûjours le

plus grand corps dans les Caravanes, elles s'arrêtent comme j'ai dit, deux ou trois jours à ce village de Charkliqueu, pour donner le tems aux Chrétiens d'aller faire leurs devotions à cette roche, où l'Evêque du lieu suivi de quelques Prêtres, chacun un Cierge à la main, vient dire la Messe. Mais il y a encore une autre raison qui oblige la Caravane à faire ce petit sejour à Charkliqueu. J'ai dit qu'il y croît d'excellent vin, & comme il coute la moitié moins qu'à Tocat, c'est-là où les Marchands Armeniens en font provision pour le voyage.

A deux lieuës de *Charkliqueu* on passe de hautes montagnes où il y a des précipices de tous côtez. Je me souviens qu'au retour d'un de mes voyages de Perse, trois Armeniens y furent fort mal traitez, ce qui leur fut cause par leur précipitation & leur imprudence. La chose se passa de cette sorte. Quand on sçait qu'une Caravane aproche, c'est la coutume des Armeniens d'aller un jour ou deux au-devant de leurs confreres, & de leur porter quelques rafraîchissemens. Ceux de Charkliqueu étant venus joindre nôtre Caravane, & ayant aporté de leur bon vin, les trois Armeniens dont je veux parler en bûrent ce matin-là assez amplement, ce qui leur donna de la hardiesse, & leur fit venir l'envie de gagner les premiers le village de Charkliqueu. Ils se détacherent de la Caravane, & ayant pris le devant sur leurs chevaux de bagage sans songer aux accidens qui en pouvoient arriver, ils furent ataquez à la décente par six Cavaliers qui venoient du côté du Nord, où il y a d'autres montagnes plus hautes que celle que nous avions à passer. Ils lancerent d'abord leurs demi-piques contre les

Armeniens, dont il y en eut deux qui tomberent de cheval blessez à mort, le troisiéme s'étant sauvé & caché dans des rochers. Ces voleurs se saisirent d'abord des chevaux & des marchandises que portoient les Armeniens. Elles étoient en petit volume, & l'on faisoit conte qu'il y en avoit pour près de dix mille écus. La Caravane qui étoit sur le haut de la montagne vit de loin cette infortune que leur imprudence leur avoit atirée, mais sans qu'elle y pût remedier, parce que les passages sont étroits, & que ces voleurs qui sçavent tous les détours de ces montagnes se déroberent aussitôt à nôtre vûë. Il y a beaucoup à risquer quand on s'éloigne du gros de la Caravane, soit qu'on demeure derriere, soit qu'on prenne le devant, & bien des gens se sont mal trouvez de s'en être écartez seulement de cinq cens pas.

Les journées des Caravanes ne sont pas toujours égales, & elles arrivent au gîte plûtôt ou plus tard, selon qu'on trouve des eaux & des Carvanseras, ou des endroits propres à camper, où l'on sçait qu'on doit aporter des vivres & du fourrage des montagnes. Il y a des lieux où il est besoin de faire provision de paille & d'orge pour deux ou trois jours. Quand on marche au mois de Mai & que l'herbe est haute, les chameaux & les chevaux ne coutent rien à nourrir, on ne leur donne alors ni orge ni paille; & dès que la Caravane est arrivée les valets vont couper de l'herbe dans les côteaux où elle est beaucoup meilleure que dans la plaine? Mais pendant que ces bêtes de service ne mangent que de l'herbe, elles ont beaucoup moins de force, & ne peuvent faire de grandes journées, ce qui n'est pas agreable aux Voyageurs.

De là montagne où les Armeniens furent ataquez on vient à *Almons*, petit village sur une riviere qu'on passe sur un pont de bois.

A la sortie d'*Almons* on traverse une grande plaine, après laquelle on vient camper auprès d'une assez belle riviere apellée *Tousanlü-sou* qui se rend dans celle de Tocat.

De cette riviere on marche vers une haute montagne que les gens du païs apellent *Karabebir beguiendren*, c'est-à-dire la montagne qui arrête les grands Seigneurs, parce qu'elle est rude & que de necessité il faut mettre pié à terre à la décente. Dans les mauvais pas qui s'y rencontrent, deux des chevaux de la Caravane qui portoient chacun deux bales de drap d'Angleterre, creverent sous leur charge, & il se trouva bien-tôt des gens qui en firent bonne chere. Nous avions fait nôtre conte d'aller camper ce jour-là dans une prairie où coule un petit ruisseau, laquelle n'est éloignée que d'une lieuë de l'endroit où nos chevaux étoient demeurez. Mais une compagnie de Tartares qui en attendoit deux ou trois autres s'étoit saisie du poste avant nous, & leur voisinage ne nous pouvant être avantageux, nous fûmes camper à un demi-quart de lieuë plus loin dans un endroit qui étoit assez commode. Nôtre Caravan-bachi fit present au Capitaine de ces Tartares de deux ou trois livres de Tabac, d'un peu de biscuit & de deux flacons de vin, dequoi il lui sçût bon gré. Mais l'avis qu'il lui donna de nos deux chevaux morts dans la montagne causa tant de joie à ces Tartares, que d'abord quinze ou vingt d'entr'eux coururent à toute bride pour les aller dépiecer. Deux heures après nous les vîmes revenir, & la curiosité me portant à les aller voir de près, je fus seul sur

une mule avec mon fusil faisant mine de chasser, & m'aprochai d'eux. Ils avoient écorché ces deux chevaux, & en avoient mis chacun une piece entre la selle & le cheval qu'il montoit. De cette maniere la chair se mortifie & se cuit en quelque sorte par le mouvement & la chaleur du cheval, & ces Tartares la mangent souvent comme cela sans la faire autrement cuire. J'en vis un qui prit une piece de ces chevaux, & après l'avoir bien batuë entre deux linges fort sales avec un morceau de bois, y mit les dents en ma presence & en mangea goulument, ce qui me dégouta plus de huit jours de toute sorte de viande.

Au-dessus de la montagne dont je viens de parler, il y a une plaine, & au milieu de la plaine une fontaine apellée *Chesmebeler*, c'est-à-dire *fontaine de cristal*: & assez près delà du côté du midi on y voit un village.

Du lieu où nous campâmes ce jour-là on vient à petit bourg apellé *Adras*, dont tous les habitans sont Armeniens.

Aspidar n'est éloigné d'Adras que de deux lieuës, & n'est qu'un village.

Izbeder est un autre village dans les montagnes où la Caravane s'arrête d'ordinaire un jour ou deux, tant pour payer le droit qui est un quart de Richdale pour chaque chameau, & la moitié moins pour chaque cheval, que parce qu'on y trouve d'excellent vin & à grand marché dont chacun emplit ses oudres. Mais de plusieurs fois que j'ai été en ce lieu-là j'ai passé deux fois sans rien payer, parce que la Caravane étoit si forte de monde, que nous nous moquions de ceux qui venoient prendre les droits; & n'étoit le bon vin dont chacun se veut pourvoir on passeroit souvent outre sans rien payer.

D'*Irbeder* on vient à un autre gros village dans les montagnes. Toutes ses maisons sont taillées dans le roc sur lequel il est assis, de même que les degrez par ou on y monte. De ce village, après avoir passé une riviere sur un pont de bois, au bout duquel on voit un Carvansera, on arrive à *Zacapa* autre village, d'où par des passages fort étroits où il faut décharger les chameaux en deux endroits, & durant vingt-cinq ou trente pas porter les balots de marchandises à force d'hommes, on vient camper dans une petite plaine. Elle est au pié d'une haute montagne qu'on apelle *Dikmebel*, & au-delà on trouve le village de *Kourdaga*, après lequel on passe à gué trois rivieres. A deux lieuës au-delà on en rencontre une quatriéme qu'on passe trois fois, une à gué, deux autres fois sur deux ponts, après quoi suit un village qu'on apelle *Garmeru*.

De *Garmeru* on vint à *Seukmen* autre village; de Seukmen à *Louri*; de Louri à *Chaouqueu*, qui sont aussi deux villages assez bien entretenus. Je vis un vieillard à Chaouqueu de l'âge de cent trente ans, qui lors que Sultan Amurat fut assieger Bagdat, donna toute l'avoine qui fut necessaire pour un jour à l'armée du Grand-Seigneur. Sa Hautesse pour récompense l'exemta lui & ses enfans de tous droits pendant leur vie.

En sortant de *Chaouqueu* on trouve une haute & rude montagne, ce qui lui a donné le nom *d'Aggi dogii*, c'est-à-dire *montagne amere*. Comme les passages sont forts étroits, il faut que la Caravane fasse un défilé, & c'est alors que l'on conte tous les chameaux & les chevaux, chaque chameau & chaque cheval payant au Caravan-bachi un certain droit, qui monte à une assez bonne somme quand

la Caravane est grosse. Une partie de cet argent est employée au paiement de sept ou huit Armeniens qui font la garde autour de la Caravane dans toute la route ; depuis son arrivée au gîte jusqu'à son départ ; une autre partie s'en va à d'autres frais ; & ce qui en peut rester est au profit du Capitaine de la Caravane.

Après que l'on a passé cette montagne on vient camper dans une plaine qu'on apelle *Giogandereſi* : & de cette plaine jusqu'à Erzerom on ne rencontre plus que trois villages ; Achekala, Ginnis & Iligia, qui sont autant de gîtes pour les Caravanes. Pendant ces trois dernieres journées on côtoye presque toujours l'Euphrate, qui est encore foible & qui prend sa source au Nord d'Erzerom. C'est une chose admirable de voir la quantité de grosses asperges qui croissent le long de cette riviere, & dont on pourroit charger plusieurs chameaux.

A une lieuë au deça d'Erzerom la Caravane est obligée de s'arrêter, & le Doüanier de cette ville acompagné du Lieutenant du Bacha vient pour lier tous les balots & les coffres d'une corde en croix, où il met son cachet, afin que quand les Marchands sont dans la ville ils ne puissent tirer quelques sacs d'argent ou quelques pieces d'étofe pour les cacher jusqu'à leur départ. Le Lieutenant du Bacha vient particulierement au-devant de la Caravane, pour prendre garde si les Marchands ont bonne provision de vin ; & quand il en demande quelques bouteilles, soit alors, soit dans la ville, où ni lui ni le Doüanier n'ont point de honte de faire la ronde chez les Marchands, on n'ose guere les refuser. Car il faut remarquer qu'il ne croît point de

vin à Erzerom, & que celui qu'on y boit est un petit vin blanc de Mengrelie qui est toujours vert ; ce qui oblige les Marchands de se fournir de vin à Tocat où il est bon pour tout le voyage jusques en Perse. Le Doüanier laisse d'ordinaire trois jours à la Caravane pour se reposer, pendant lesquels il envoye aux principaux Marchands quelques fruits & autres petits rafraîchissemens, dont ensuite il sçait bien se rembourser. Les trois jours passez il vient visiter tous les balots, & les ayant fait ouvrir il prend le conte de toutes les marchandises. Cela ne se peut faire en si peu de tems que la Caravane, tant pour cette visite que pour changer de chameaux, ne demeure d'ordinaire vingt ou vingt-cinq jours à Erzerom.

Erzerom ville frontiere de Turquie du côté de la Perse est assise au bout d'une grande plaine remplie de bons villages & environnée de hautes montagnes. En comprenant les fauxbourgs & la forteresse elle peut passer pour une grande ville ; mais les maisons y sont mal bâties, n'étant que de bois & de terre sans aucun ageancement. On y voit seulement quelques restes d'Eglises & de bâtimens des anciens Armeniens, par où l'on peut juger qu'il n'y avoit pas grande beauté. La forteresse est sur une éminence, & entourée d'une double ceinture de murailles, avec un méchant fossé & des tours quarrées qui sont assez près l'une de l'autre. Le Bacha y fait sa demeure, & y est très-mal logé, tous les bâtimens qu'enferme la forteresse étant en mauvais état. Dans la même enceinte il y a une bute sur laquelle on a élevé un petit fort, qui est la demeure du Janissaire-Agi, & où le Bacha n'a aucun pouvoir.

Quand le Grand-Seigneur veut avoir la tête de ce Bacha, ou de quelque personne considerable de la Province, il envoye un Capigi avec ordre au Janissaire-Aga de faire monter au petit fort celui de qui la mort est concluë, & l'execution s'en fait sur le champ. J'en ai vû un exemple à mon dernier voyage de Perse, le Bacha d'Erzerom n'ayant pas envoyé assez-tôt douze mille hommes que le Grand-Seigneur lui demandoit pour la guerre de Candie: Le même Capigi qui lui avoit porté l'arrêt de sa mort, venoit d'en faire autant au Bacha de Kars, pour n'avoir pas aussi envoyé le nombre complet de six mille hommes pour la même guerre, & ayant rencontré dans un village ce Capigi qui retournoit à Constantinople, il me fit voir malgré moi les têtes de ces deux Bachas qu'il portoit dans un sac au grand Seigneur.

Entre la premiere & la seconde porte de la forteresse on voit à main droite vingt-quatre pieces de canon qui sont parfaitement belles, mais sans affust & les unes sur les autres. On les mena à Erzerom pour s'en servir aux occasions des guerres que le Grand Seigneur peut avoir contre la Perse, qui sont assez ordinaires entre ces deux Empires.

Il y a dans Erzerom plusieurs grands Carvanseras, cette ville étant comme Tocat un des plus grands passages de la Turquie. Il croît du vin dans le voisinage, mais il n'est pas des plus excellens, & comme il est étroitement défendu d'en boire, il faut l'acheter en cachette, & sans que cela vienne à la connoissance du Cadi. Quoi qu'il fasse presque toûjours froid à Erzerom, l'orge y croît en quarante jours, & le blé en soixante, ce qui est une chose digne de remarque. La Doüa-

ne se paye rigoureusement en ce lieu-là pour la sortie de l'or & de l'argent, & pour toutes les marchandises. La soie qui vient de Perse paye quatre-vingts écus par charge de chameau, & la charge pese huit cens livres. On n'en donne pas davantage à chaque chameau à cause des montagnes qu'il faut passer ; mais dans les païs de plaines on leur donne jusqu'à dix quintaux. La charge des toiles d'Inde paye jusqu'à cent écus ; mais ces charges-là sont beaucoup plus fortes que celles des soies. Pour ce qui est des autres marchandises, elles payent six pour cent de leur valeur. Si les Marchands veulent donner quatre-vingt-dix écus, tant pour le Doüanier que pour le Bacha & les Janissaires, ils ont le privilége qu'on ne leur ouvre point leurs balots, quand ils seroient pleins d'or & de pierreries ; & ces Marchands s'acordent quelques fois avec les Chameliers pour réduire trois charges à deux, & payer moins de doüane. Les soies qui viennent de *Chamaqui*, de *Gengea*, & de *Teflis* payent deux écus par *Batman*. Un Batman pese seize livres, & la livre est de seize onces. Celle qui vient de *Guilan*, quoi que beaucoup plus fine & plus chere, ne paie par Batman qu'un écu & demi. La raison de ceci est, que toutes les soies de Guilan se rendent à Tauris, & qu'il y a d'autres chemins que par Erzerom pour se rendre à Alep ou à Smirne, qui sont les deux villes où l'on porte toute la soie pour la vendre aux Francs. Je dirai en passant qu'il vient de *Guilan* trois sortes de soie. La premiere s'apelle *Charbasi*, la seconde *Carvari*, la troisiéme *Logo*. Pour ce qui est du prix des soies, il n'y a rien de fixe, il hausse & baisse selon les années. De *Chamaqui*, de *Gengea* & de *Teflis*

il en vient de deux sortes. La fine est apellée *Charbasi*, & la grosse *Ardache*, & quand celle-ci vaut dix, l'autre vaut dix-huit. Quand il arrive que le Doüanier d'Erzerom veut prendre au-delà des droits ordinaires (ce que l'on sçait par les Caravanes qui ont passé) les Marchands au lieu de suivre la route ordinaire, vont de Tocat à Diarbequir, de Diarbequir à Van, de Van à Tauris, & de cette maniere ils punissent le Doüanier de son injustice. Mais celui-ci n'y trouvant pas son compte, pour les rapeler à Erzerom il va mettre une grosse somme en dépôt entre les mains du Kam d'Erivan, ce qui lui sert de caution pour assurer les Marchands qu'il ne les traitera pas rudement à l'avenir.

Erzerom a été anciennement une des principales villes d'Armenie. Il y a encore aujourd'hui dans les faux-bourgs plusieurs familles Armenienes qui ont l'exercice libre de leur religion dans une fort vieille Eglise. Le gouvernement de cette ville est d'autant plus important & lucratif, que c'est une des principales portes de Turquie pour entrer en Perse. Le grand passage des Caravanes enrichit & le Bacha & le Doüanier, comme je dirai bien-tôt, & de quelque adresse dont les Marchands se puissent servir il leur est difficile de les tromper. Ils mettent à part pour payer les droits toutes les especes legeres qu'ils peuvent avoir, & quelquefois le Doüanier n'est pas si rude que de les refuser, il les prend pour bonnes & comme si elles étoient de poids. C'est à Erzerom qu'on commence à voir de la monnoie de Perse.

J'ai remarqué qu'en ce lieu-là on est fort sujet aux maladies des yeux ; mais il n'y a point de gens experts pour les guerir, & à

mon dernier voyage le Chirurgien que j'avois pris en France pour me servir, eut beaucoup de pratique pendant mon sejour à Erzerom.

Pour ne rien oublier il faut dire ici un mot d'une autre route de Constantinople à Erzerom, mais qui est peu frequentée.

Il n'y a que cinq journées d'Erzerom à l'ancienne Trebizonde, apellée aujourd'hui *Tarabosan*, assise sur la mer Noire; & s'embarquant à Constantinople on pourroit s'y rendre avec un vent favorable en quatre ou cinq jours. De cette maniere on feroit en dix ou douze jours & à peu de frais le chemin de Constantinople à Erzerom: Et quelques-uns ont essaié cette route; mais ils ne s'en sont pas bien trouvez, & n'ont pas eu envie d'y retourner. C'est une navigation très-dangereuse, & qui se fait rarement, parce que cette mer est pleine de broüillards, & sujette aux orages; & c'est pour cette raison plutôt que pour la couleur de son sable qu'on lui a donné le nom de *Mer-noire*; tout ce qui est funeste & obscur étant apellé *noir*, selon le genie universel de toutes les langues mortes & vivantes.

Le jour que la Caravane part d'Erzerom elle ne peut faire qu'une demi-lieuë, le Bacha & le Doüanier l'obligeant de s'arrêter près de la ville pour visiter une seconde fois les sacs & les caisses, & voir s'il n'y a point d'argent dedans. Il leur est dû deux pour cent de tout l'argent qui se transporte hors de Turquie, & les Marchands n'aiant pû cacher le leur pendant leur sejour à Erzerom, ou chez un ami, ou dans quelque trou fait en terre, le Bacha & le Doüanier qui partagent ces droits-là tâchent de les recouvrer

par une seconde visite dans la campagne. Le Doüanier y vient en personne avec ses gens ; mais comme il ne veut pas rebuter les Marchands qui peuvent, comme j'ai dit, prendre une autre route, il ferme souvent les yeux à beaucoup de choses, & le plus qu'il emporte est un pour cent. Sans l'interêt du Bacha il n'iroit peut-être pas les inquieter de peur de les dégouter de ce passage, & il se contenteroit de ce qu'il en a tiré à Erzerom. Il traite ce jour-là à dîner les principaux de la Caravane après la visite faite, & à l'issue du repas qui est d'ordinaire achevé sur le midi, les gens du Bacha crient à haute voix, *Marchands, il vous est permis de passer outre.* La Caravane part d'ordinaire de ce lieu-là sur le soir, & ces gens du Bacha qui sont rusez y demeurent jusqu'au lendemain pour tâcher de surprendre quelque Marchand, qui pour frauder les droits pourroit s'être arrêté dans la ville, & venir ensuite avec son argent joindre la nuit la Caravane.

De ce dernier poste où campe la Caravane on passe à une forteresse apellée *Hassan Kala.* Il faut payer-là une demi piastre pour chaque charge de chameau ou de cheval quand on va d'Erzerom à Erivan, mais au retour on ne paye que la moitié.

De cette forteresse on vient camper à un pont qui est auprès d'un village apellé *Choban-kupri.* C'est sur ce pont, qui est un des plus beaux de la route, où l'on passe deux rivieres qui s'y viennent joindre, à sçavoir celle de *Kars*, & une autre qui sort d'une montagne qu'on apelle *Binguiel*, & toutes deux se vont perdre dans l'*Aras.* La Caravane s'arrête d'ordinaire un jour ou deux à ce pont, parce qu'elle se separe souvent en ce

lieu-là, & que les Marchands, dont les uns continuent de suivre la grande route, & les autres prennent le chemin de Kars, se réjouissent ensemble avant que de se quitter. On prend ce chemin de Kars, tant pour éviter de passer plusieurs fois l'Aras à gué, ce qui est fort incommode, qu'à cause d'une Doüane qui est sur la grande route où l'on páye quatre piastres pour chaque chameau chargé de marchandises, & deux pour chaque cheval, au lieu qu'à Kars on en est quitte pour la moitié.

J'ai fait deux fois le chemin par Kars, & il est plus long & plus ennuyeux que l'autre. En partant du pont, pendant les quatre premieres journées ce ne sont que des montagnes couvertes de bois, & des païs fort deserts où on ne rencontre qu'un seul village; mais quand on aproche de Kars on découvre un païs plus riant, & des terres défrichées; où les grains & les fruits viennent à souhait.

Kars est à soixante & dix-huit degrez, quarante minutes de longitude; & à quarante-deux degrez, quarante minutes de latitude, dans un bon terroir. Cette ville est fort grande, mais mal peuplée, quoique les vivres y soient excellens & à grand marché. Mais le Grand-Seigneur ayant souvent choisi ce lieu-là pour le rendez-vous de son armée, toutes les fois qu'il a voulu le remettre en bon état, & y envoyer du monde pour y bâtir des villages, le Roi de Perse a tout ruïné, comme il a fait à Zulfâ, & en plusieurs autres lieux de la frontiere, durant huit ou neuf journées de chemin.

De Kars à Erivan il y a neuf journées de Caravane, & on campe dans les lieux qu'on trouve les plus commodes, n'y ayant point

de gîtes reglez. Le premier jour on passe à un Monastere accompagné d'un village, qui ne sont pas moins deserts l'un que l'autre. Le lendemain on vient aux ruïnes d'une grande ville apellée *Anikagaë*, c'est-à-dire en langage Armenien *la ville d'Ani*, qui étoit le nom d'un Roi d'Armenie son fondateur. Le long des murailles qui regardent le levant il passe une riviere fort rapide qui vient des montagnes de Mengrelie, & se va perdre dans la riviere de Kars. L'assiette de cette ville étoit forte, étant bâtie dans un marais où l'on voit des restes de deux chaussées par lesquelles seulement on la pouvoit approcher. On voit aussi des marques de plusieurs beaux Monasteres, entre lesquels il y en a deux entiers, & l'on tient qu'ils étoient de fondation royale. Delà à Erivan pendant deux journées de chemin on ne trouve plus que deux villages; & à la derniere on côtoye une grande montagne, d'où lors que la Caravane passe on améne des chevaux à vendre de divers endroits.

Il faut maintenant reprendre la grande route, & retourner au pont où la Caravane s'est separée selon les affaires & les inclinations des Marchands.

A deux lieuës de ce pont on voit à main droite vers le midi une grande montagne que ceux du païs appellent *Mingol*, c'est une montagne d'où sort quantité de sources, & d'où se forment d'un côté l'Euphrate, & de l'autre la riviere de Kars que l'Aras reçoit quatorze ou quinze lieuës ou environ au deçà d'Erivan. *L'Aras*, que les anciens apelloient *Araxes*, sort d'autres montagnes au levant de celle de Mingol, & aprés avoir serpenté dans la haute Armenie, où il se grossit de plusieurs autres rivieres, il se va décharger dans la mer

Caspienne, à deux journées de Chamaqui, aux frontieres des anciens Medes.

Tout le païs qui est entrecoupé de ces rivieres d'Aras & de Kars, & de plusieurs autres qui s'i viennent joindre, n'étant presque habité que par des Chrétiens, le peu de Mahometans qui s'i trouvent sont si superstitieux qu'ils ne boivent point de l'eau d'aucune de ces rivieres, & ne s'i lavent point, les tenant impures & soüillées par les Chrétiens qui s'en servent. Ils ont des puits & des citernes en leur particulier, & ils ne souffrent pas que les Chrétiens en approchent, tant il y a de superstition & de folie parmi les Mahometans de ces quartiers-là. Mais il n'i en a pas moins parmi les femmes Armeniennes de Zulfa, dont je parlerai dans la suite de mes Relations; lesquelles aussi sont si scrupuleuses qu'elles ne veulent point boire de l'eau de la riviere de Senderou, qui passe à Ispahan, parce que les Mahometans s'i lavent, & elles ne boivent que de l'eau de leurs puits, ne voulant pas même manger des viandes qui ont été tuées par les Mahometans.

Coumasour est le premier village où l'on vient camper en partant du pont de Choban-kupri pour Erivan.

Halicarcara est le gîte qui suit aprés Coumasour. C'est un gros village dont tous les habitans sont Chrétiens, & les maisons y sont bâties sous terre comme des caves. Je me souviens qu'i arrivant le septiéme de Mars 1655. au retour de mon troisiéme voiage de Perse, les néges étoient encore si hautes qu'on eut bien de la peine à en tirer les balots des marchandises qui y étoient demeurez. Il falut nous y arrêter huit jours entiers, & le Doüanier d'Erzerom qui eût avis du fâcheux état

où le mauvais temps avoit mis la Caravane, vint en personne avec cinq cens Cavaliers pour lui faire le chemin, & fit assembler quantité des païsans des environs pour tirer les marchandises des néges. Mais ce n'étoit pas le desir de nous rendre service qui faisoit agir le Doüanier, c'étoit son pur interêt, parce qu'un nouveau Doüanier devant entrer en sa place le 22. de Mars, & nôtre Caravane se trouvant fort grosse, ce lui auroit été une perte de plus de cent mille écus, si elle ne fut pas arrivée à Erzerom avant ce jour-là. Nous souffrîmes beaucoup dans cette marche, & les néges nous empêchant d'avancer, toute la Caravane étoit souvent dispersée. La plus-part de nos gens avoient comme perdu la vûë de la forte reverberation de ces néges qui gâtent les yeux, & ne croiant pas qu'il en dût tomber une telle quantité au mois de Mars, ils ne s'étoient pas précautionnez, selon la coûtume de ces païs-là. Quand on a à marcher plusieurs journées dans des païs pleins de néges, les Voyageurs pour se conserver la vûë se couvrent le visage d'un mouchoir de soie fait exprés pour cet usage, comme une maniere de crespe noir. D'autres ont de grands bonnets fourrez, dont la bordure est de poil de chévre, & les poils qui sont longs leur tombant sur le visage leur rend le même office que feroit un crespe.

La Caravane est d'ordinaire douze jours en chemin d'Erzerom à Erivan. La deuxiéme journée aprés *Halicarcara* on passe trois fois l'Aras à gué, & le lendemain on le passe encore, parce que cette riviere serpente beaucoup. A une lieuë & demie de l'endroit où on la passe pour la quatriéme fois, il y a dans la montagne une forteresse apellée *Kaguisgnan*,

& c'est la derniere place des Turcs de ce côté-là. Les Doüaniers, qui y demeurent, viennent delà à la Caravane prendre leurs droits, qui sont quatre piastres par charge de chameau, & deux piastres d'un cheval chargé. En la même année 1655. la Caravane étant campée à une lieuë de cette forteresse de Kaguisgnan, toutes les montagnes n'étant habitées que par des Chrétiens Armeniens, nous vîmes arriver un pauvre Evêque, suivi de quinze ou seize personnes, entre lesquelles il y avoit quelques Prêtres, & ils nous apporterent du pain, des poules & quelques fruits, demandant la charité aux Marchands qui les renvoierent satisfaits. Il n'i avoit que quatre ou cinq mois que ce pauvre Evêque avoit perdu un œil par un coup qu'il reçût d'un Janissaire. Ce brutal étant venu au village où cet Evêque demeure, vouloit par force qu'il lui donnât de l'argent, & voiant qu'il n'en avoit point, il lui donna de rage un coup de poignard dans l'œil, qui lui sortit de la tête. La plainte en fut portée à l'Aga, qui peut-être auroit châtié le Janissaire, mais celui-ci avoit pris la fuite, & l'Evêque ne pût avoir justice de cet attentat.

Du dernier lieu où nous campâmes auprés de l'Aras, on va camper encore le jour d'aprés sur le même fleuve, à la vûë d'un village qui n'en est éloigné que d'un quart de lieuë. Le lendemain on passe la riviere qui vient de Kars, & qui fait la separation de la Perse d'avec la Turquie. Le jour suivant on s'arrête au bord de l'Aras, environ à demie lieuë d'un petit village, & c'est la derniere fois qu'on voit cette riviere qu'il a falu si souvent passer.

De l'Aras on vient camper dans une plaine à la vûë d'un village qui n'est pas fort loi-

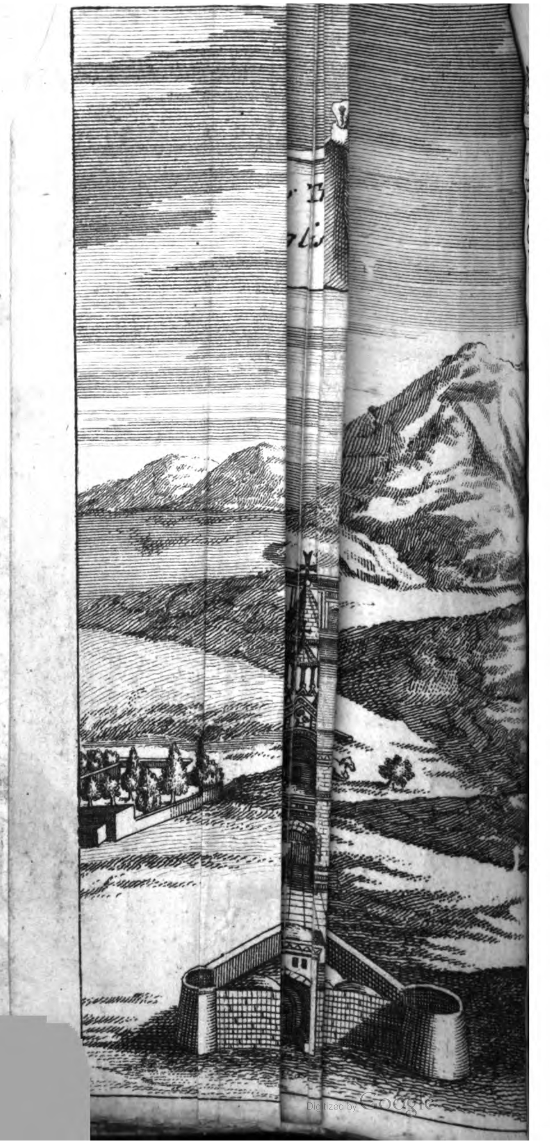
Le lendemain la Caravane s'arrête dans une campagne, & le jour d'aprés elle arrive aux *trois Eglises*, d'où il n'i a plus qu'une demie journée jusqu'à Erivan.

Puisque nous sommes à la fin de la Turquie que nous avons quittée au passage de la riviere de Kars, je mettrai fin aussi à ce chapitre pour délasser le Lecteur, & j'en commencerai un nouveau en commençant d'entrer en Perse.

CHAPITRE III.

Suite de la route de Constantinople à Ispahan, depuis les premieres terres de Perse jusqu'à Erivan.

LE premier lieu digne d'être remarqué en entrant en Perse par l'Armenie est celui qu'on apelle *les trois Eglises* à trois lieuës d'Erivan, & ce sont trois Monasteres à quelque distance les uns des autres. Le plus grand & & le plus beau est la résidence du grand Patriarche des Armeniens; il y en a un autre au midi qui n'est éloigné du premier que d'une portée de mousquet; & un troisiéme à un quart de lieuë delà vers le levant, qui est un Monastere de filles. Les Armeniens apellent ce lieu-là *Egmiasin*, c'est-à-dire, *Fils unique*, qui est le nom de la principale Eglise. On trouve dans leurs Chroniques, qu'environ trois cens ans après la venuë de JESUS-CHRIST on commença à l'a bâtir, & que les murailles étant déja à hauteur d'appui, le Diable venoit défaire la nuit tout ce qu'on avoit fait le jour; que cela dura près de deux ans; mais qu'une nuit JESUS-CHRIST aparut, & que dès ce moment-là le Diable ne put plus em-



pêcher que l'on n'achevât l'Eglise. Elle est dédiée à saint Gregoire pour lequel les Armeniens ont une grande veneration, & on y voit une table de pierre, qui est selon leurs mêmes Chroniques, la pierre où JESUS-CHRIST se posoit quand il aparoissoit à saint Gregoire. Ceux qui entrent dans l'Eglise vont baiser cette table en grande devotion.

Le second Monastere a été bâti à l'honneur d'une Princesse qui vint d'Italie avec quarante filles de qualité pour voir saint Gregoire. Un Roi d'Armenie l'avoit fait jetter dans un puits avec des serpens dont il ne reçut aucun dommage. Il y vêcut quatorze ans par un grand miracle, & depuis ce tems-là les serpens de deux ou trois lieuës des environs ne font aucun mal. Ce Roi idolâtre ayant voulu joüir de cette Princesse qui étoit très-belle & de ses compagnes, elles surmonterent par leur vertu la violence qu'il leur vouloit faire, & de rage de ne pouvoir venir à bout de son dessein, il les fit toutes mourir. Voilà ce que les Armeniens racontent au sujet de la fondation de ce Monastere.

C'est la coutume de tous les Armeniens, tant de ceux qui vont en Perse, que de ceux qui en viennent par la route que je décris, d'aller faire leurs devotions aux trois Eglises, & la Caravane s'y arrête d'ordinaire cinq ou six jours, pendant lesquels ils se confessent & reçoivent l'absolution du Patriarche.

Le Patriarche a sous lui quarante-sept Archevêques, & chaque Archevêque a quatre ou cinq suffragans, avec lesquels il vit en communauté dans un Convent, où ils ont la conduite de plusieurs Moines. Dès qu'ils ont dit l'Office & la Messe, ce qui d'ordinai-

re est achevé à une heure de jour, ils vont tous travailler à la terre pour leur entretien. Le revenu du grand Patriarche est de six cens mille écus ou environ, & tous les Chrétiens Armeniens qui passent quinze ans lui doivent annuellement la valeur de cinq sols. Il y en a toutefois plusieurs qui ne payent pas, n'en ayant pas le moyen; mais les riches suppléent à ce défaut, & il y en a qui donnent jusqu'à deux ou trois écus. Tout cet argent ne demeure pas dans la bourse du Patriarche; il y a des années où il faut qu'il y ajoûte de son épargne, & qu'il s'engage même pour le soulagement des pauvres Armeniens, qui n'ont pas le moyen de payer le *carage*; c'est-à-dire le tribut annuel qu'ils doivent aux Princes Mahometans qui les tiennent sous leur domination; autrement il seroit à craindre que la necessité ne forçât ces pauvres gens à se faire Mahometans, & qu'ils ne fussent vendus avec leurs femmes & leurs enfans; à quoi le grand Patriarche apporte tout le remede qui lui est possible. Chaque Archevêque lui envoye un état de ce qui est necessaire pour ce sujet dans l'étenduë de sa jurisdiction, & ainsi ce que le Patriarche prend d'un côté il l'emploie de l'autre, ne profitant point en son particulier du revenu qu'il tire de quatre-vingt mille villages que l'Archevêque de saint Etienne m'a assuré qu'il avoit sous lui. Je parlerai ailleurs de la religion des Armeniens & de quelques autres Chrétiens du levant, selon la connoissance que j'en ai pû avoir sur les lieux: & je n'entretiendrai le Lecteur dans ce premier livre que de ce qu'il y a de plus remarquable dans chacune des routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris à Ispahan.

A mon

A mon retour de Perſe en 1655. je paſſai aux trois Egliſes ſur la fin de Février. Nôtre Caravane s'y arrêta onze jours, tant à cauſe des grandes néges qui nous fermoient les chemins, que parce que les Armeniens vouloient paſſer-là le carnaval & y faire enſuite leurs devotions. Le lendemain de nôtre arrivée je fus viſiter le Patriarche, & on me fit entrer dans une petite chambre où il étoit aſſis ſur une natte à la mode du levant, les jambes croiſées comme nos Tailleurs d'habits. Il y avoit quatre Archevêques & neuf Evêques en même ſituation autour de la chambre, & entre ces Evêques il s'en trouva un qui parloit aſſez bien Italien. Le Patriarche me fit un très-bon accueil, & je demeurai avec lui environ trois heures. Dans l'entretien que nous eûmes enſemble il me témoigna qu'il auroit bien voulu voir quelque religieux François pour converſer amiablement avec lui, parce qu'il ſçavoit que la nation Françoiſe eſt douce & civile, & qu'au contraire l'Italienne veut tout emporter de haute lute. Nous étions ſur ce diſcours lors qu'il entra un des Moines du Convent, qui depuis vingt-deux ans n'avoit parlé à qui que ce fût par une penitence qu'il s'étoit impoſée lui-même, & il y a pluſieurs Moines dans le levant qui en font ſouvent de plus rudes que celles-là. Il n'y eut jamais d'homme plus hideux & plus décharné qu'étoit ce Moine, & le Patriarche l'avoit fait venir exprès. Il uſa de ſon autorité pour lui faire rompre ce long ſilence, & lui ayant commandé de parler il obeït à l'inſtant.

Comme je voulois prendre congé du Patriarche, il fit aporter la collation qui conſiſtoit en du fromage, des poires, des pom-

mes & une sorte d'oignon. Quand le tout fut mis sur le *Sofra*, qui est un cuir étendu par terre, le Patriarche fit la priere & benit le pain, après quoi il le rompit, & en donnant un morceau à chacun il n'en prit pour lui qu'une bouchée. Il benit aussi le vin, mais il n'en but point, & moi ayant mangé une poire & bù un coup, je pris congé du Patriarche & me retirai. Je dirai en son lieu quelle est la maniere de vie & la grande austerité du Clergé Armenien, & avec quelle rigueur ils observent le Carême & leurs autres jours de jeûne, qui emportent plus de six mois de l'année.

Pendant le tems que la Caravane demeura aux trois Eglises, le Patriarche me fit l'honneur de m'envoyer tous les jours du vin, des melons & d'autres fruits, & il y ajoûtoit souvent de bonnes truites de deux ou trois piés de long.

Le Samedi veille du Dimanche gras, le Patriarche envoya inviter toute la Caravane, maîtres & valets, à venir à la Messe le Dimanche, & à dîner ensuite dans le Convent. Ce Dimanche-là est aux Armeniens le dernier jour de leur carnaval, & le lendemain ils commencent le Carême. Le service achevé tout le monde passa dans une longue galerie, voutée de 15. à 20. pieds de large. De côté & d'autre il y a une table faite de plusieurs pierres de la longueur de la galerie, avec un banc de même le long du mur pour s'asseoir. A un des bouts de la galerie il y a une autre table de quatre piés en quarré, au-dessus de laquelle il y a une voute soutenuë par quatre piliers qui prennent les quatre coins, & elle sert comme de daix à la table. Il y a en face une chaise pour le Patriarche, d'où il peut voir

le long de la galerie, & deux autres à droite & à gauche pour deux Archevêques, & la table & les chaises sont aussi de pierre. Les autres Archevêques, les Evêques, les Moines, & les Conviez étoient assis aux deux longues tables. A l'autre bout de la galerie vis-à-vis de la table du Patriarche, il y a un petite porte par où en montant trois degrez on aporte les viandes de la cuisine. Celle qu'on nous servit alors étoient plusieurs sortes de pilau de diverses couleurs, comme je l'ai dépeint dans ma relation du Serrail; on nous donna aussi plusieurs sortes de poissons, & entr'autres de fort belles truites. On servit en tout quarante plats, mais chaque plat étoit si grand & si bien rempli, que c'étoit tout ce qu'un homme pouvoit porter. On les mit tous à terre devant la table du Patriarche, qui après qu'ils furent découverts se leva de son siege, ce que firent aussi tous les assistans, puis fit la priere & benit les viandes. Alors six Evêques avec de grandes cuilleres prirent les viandes de ces grands plats pour les mettre dans de mediocres, & on en couvrit les deux longues tables. Chacun avoit son grand gobelet de terre qu'on remplissoit de vin dès qu'on avoit bû, & le vin étoit très-bon. Pour ce qui est du Patriarche & des deux Archevêques qui étoient à sa table, on ne leur servit qu'à chacun deux œufs avec quelques herbes, de même qu'aux autres Archevêques qui étoient à la table des conviez. Il y eut mêmes quelques Evêques qui ne mangerent qu'un peu de poisson, & ne burent point de vin.

Sur la fin du repas un Evêque avec un papier en sa main & une écritoire vint le long des tables d'un à l'autre demander ce qu'on

vouloit donner pour l'Eglise, chacun donnant selon sa devotion. L'Evêque ne fait alors qu'écrire les noms des conviez & la qualité du present qu'ils veulent faire, dequoi ils s'aquitent le lendemain. Il y a de riches Marchands qui donnent jusqu'à deux *Tomans*, & le moins qu'un valet donne va à un *Or*. Le Toman & l'Or sont expliquez au chapitre des monnoies. Pour moi je fis écrire à l'Evêque quatre Tomans, qui passent soixante écus, à condition que le lendemain à l'issuë de l'Office on feroit priere pour mon Roi, & pour Monseigneur le Duc d'Orleans à qui j'avois l'honneur d'apartenir. Sur cela il ne me répondit rien, mais il fut trouver le Patriarche qui le renvoya aussi-tôt pour me dire, qu'encore que je ne leur donnasse rien, ils étoient tenus de prier Dieu pour le premier Roi Chrétien, pour Monsieur le Duc d'Orleans, & pour toute la famille Royale. L'Evêque ayant achevé d'écrire on leva les viandes & le Patriarche rendit graces; puis on aporta des fruits & quantité de Melons. Peu de tems après on sonna les Vêpres & chacun fut à l'Eglise; car nous ne sommes plus en Turquie où on ne souffre point de Cloches aux Chrétiens, le Roi de Perse leur permet tout, & il y en a dans toutes les Eglises des Armeniens qui ont le moyen d'en faire venir de la Chrétienté.

Les Vêpres finies le Patriarche m'envoya querir, pour me dire que ce n'étoit pas leur coûtume de se divertir ce jour-là plus qu'un autre jour; mais qu'il sçavoit bien que les Chrétiens d'Europe faisoient de grandes réjoüissances, & qu'il vouloit aussi que moi & tous les autres Marchands qui alloient en Chrétienté eussions le divertissement d'un

combat de bufles. Ils ont en ce païs-là grande quantité de ces animaux qui leur servent au labourage, & ils tirent des femelles beaucoup de lait dont ils font du beurre & du fromage, & qu'ils mêlent avec toute sorte d'autre lait. Il y a des femelles qui en rendent par jour jusqu'à vingt-deux pintes.

Pour voir ce combat on nous mena dans une grande place fermée de murailles où il y avoit huit de ces bufles. Pour les irriter l'un contre l'autre on leur montra un drap rouge, ce qui les fit entrer d'abord en une telle furie, qu'aux premiers coups de corne il y en eut deux qui demeurerent sur la place, & il n'y en eut aucun des autres qui ne fut estropié. Le combat achevé on aporta quantité de bois qu'on entassa l'un sur l'autre pour y mettre le feu, comme l'on fait en France la veille de la saint Jean. Après que le bois fut rangé, un des Archevêques presenta un Cierge de Cire blanche à tous les assistans, & aux maîtres & aux valets, qui lui dirent ce qu'ils donneroient le lendemain pour la Cire. Les Cierges allumez, & chacun tenant le sien en la main, le Patriarche avec un bâton fait en maniere de crosse d'Evêque, marcha en chantant un Himne, & suivi de tous les Ecclesiastiques & Seculiers fit trois fois le tour de cette pile de bois. Comme il étoit question d'y mettre le feu, un des Marchands dit, que pour avoir cet honneur il donneroit une certaine quantité d'huile pour les lampes de l'Eglise; un autre vint encherir sur lui & en promit davantage; un troisiéme en offrit encore au-delà de ce dernier, & enfin l'honneur d'y mettre le feu fut au plus offrant. Aussi-tôt chacun éteignit son Cierge pour le garder fort soigneusement, parce qu'ils tiennent pour une chose

certaine que quand ils sont sur mer & ou un orage survient, en allumant un de ces Cierges & le jettant en la mer après avoir dit quelque priere la tempête cesse aussi-tôt. J'eus la curiosité de leur demander quelle étoit l'origine de la ceremonie de ce feu & de ces Cierges, & voici la réponse qui me fut faite. La Vierge, me dirent-ils, quarante jours après son enfantement, vint à Jerusalem avec JESUS son Fils & Joseph, & allant au temple où étoit Simeon, ce Saint vieillard prit le Sauveur entre ses bras & commença le Cantique : *Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix selon ta parole*, & ce qui suit. Le Cantique fini, le peuple se prit à crier, que le Seigneur étoit né; & sortant du temple fut le publier à haute voix par toute la ville. Comme il étoit nuit chacun accouroit au temple avec des chandelles à la main, & plusieurs faisoient des feux devant leurs portes par où ils croyoient que le Seigneur devoit passer. Voilà ce qui me fut dit alors. Cette ceremonie parmi les Armeniens est comme une fête de la Chandeleur, & ils l'appellent en leur langue, *Ter en areche*, c'est-à-dire, *ou est le Seigneur*. La ceremonie achevée on sonna la cloche, ils retournerent à l'Eglise, & après chacun se retira. Toute la nuit les Armeniens, maîtres & valets, ne manquerent pas de boire pour finir le carnaval, tandis que de son côté le Patriarche prit le soin de faire parer l'Eglise de ses plus beaux ornemens.

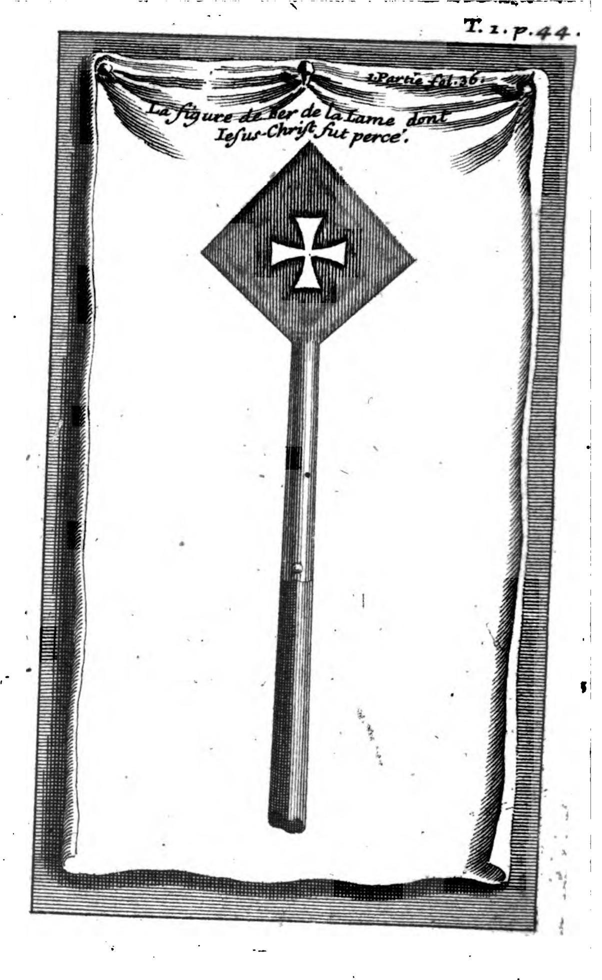
Je n'aurois jamais cru qu'il y eut tant de richesses dans des Eglises Chrétiennes qui sont sous la domination des Mahometans. Il y a cent ans que cette Eglise Patriarchale n'étoit pas si bien ornée, & ce n'est que

depuis que le Grand Cha-Abas Roi de Perſe a pouſſé les Armeniens dans le negoce où ils ſe ſont enrichis. Comme ils faiſoient d'abord de grands gains, ils faiſoient ſouvent des vœux & donnoient beaucoup à cette Egliſe, où il y a aujourd'hui d'auſſi riches ornemens qu'en aucune Egliſe de la Chrétienté. Le tour du cœur de l'Egliſe étoit paré d'un brocard d'or de Veniſe, & tout le pavé tant du chœur que de la nef avec les marches pour monter à l'Autel étoit couvert de riches tapis. Car avant que d'entrer dans l'Egliſe chacun ôte ſes ſouliers, & les Armeniens ne ſe mettent point à genoux comme l'on fait en Europe, mais ils ſe tiennent debout. Quand ils entendent la Meſſe ils ſont aſſis à la mode du païs; mais quand on lit l'Evangile chacun ſe leve. Pendant tout le ſervice ils ont la tête couverte, ſinon lors de l'élevation du Saint Sacrement; car alors ils ôtent leurs toques & baiſent la terre par trois fois. Il y avoit ſur l'Autel une croix avec ſix chandeliers d'or, & ſur les marches quatre chandeliers d'argent d'environ cinq piés de haut. Après qu'on eut chanté pluſieurs Himnes, le Patriarche ſe vint mettre dans une chaiſe couverte d'un tapis de ſoie, & à un pilier qui étoit à ſa main droite il y avoit quatre Archevêques aſſis. Tout le ſervice fut ſolemnellement celebré par un Archevêque avec deux Evêques à ſes côtez; & je parlerai des ceremonies qui s'i obſervent au diſcours de la religion des Armeniens. Le Patriarche fit faire enſuite les Prieres pour le Roi & pour Monſieur le Duc d'Orleans, après quoi l'Archevêque prit le livre où il avoit lû l'Evangile qu'il donna à baiſer au Patriarche, aux Archevêques, aux

Evêques & à tout le peuple. Sur un des côtez de la couverture de ce Livre il y a des Reliques enchassées & couvertes d'un Cristal, & c'est le côté du livre qu'on donne à baiser. Toute la ceremonie achevée le Patriarche donna la benediction au peuple, plusieurs furent lui baiser les mains, & chacun se retira.

Avant que de venir à Erivan je dirai un mot de quelques singularitez qui se trouvent aux environs de cette ville. Il y a un lac vers le nord à dix lieuës d'Erivan dans lequel on voit une Ile où on a bâti un beau Convent. Les Moines qui y demeurent vivent si austerement qu'ils ne mangent que quatre fois l'année de la viande ou du poisson. Ils ne se parlent point l'un à l'autre que dans ces quatre jours-là, & le reste de l'année ils ne mangent que des herbes comme on les cueille au jardin, parce qu'ils disent, que ce n'est pas jeûner que de manger du beure où de l'huile. Le pain qu'ils mangent leur est apporté des villages circonvoisins, & dans cette petite Ile il croît toutes sortes de bons fruits.

Du côté de ce lac & plus prés d'Erivan on voit une grande plaine dans laquelle il y a six Monasteres, l'un desquels est tout entier taillé dans le roc avec l'Eglise & les piliers qui la soutiennent, étant assis sur une roche fort dure. Les Armeniens apellent cette Eglise *Kickart* en leur langue, & les Turcs en la leur *Guieurghiéche*, c'est-à-dire, *Voi & passe*. C'est dans cette Eglise où selon la Tradition des Armeniens est gardé le fer de la lance dont JESUS-CHRIST fut percé, & ils le montrent à ceux qui y vont, pourvû qu'ils s'y trouvent à l'issuë du service. *En voici la figure que j'ai*


T. 1. p. 44.
1 Partie fol. 36.
La figure de fer de la Lame dont
Iesus-Christ fut percé.

eu la curiosité de tirer sur le lieu. Les Armeniens ont cette lance en grande veneration, & disent qu'elle fut aportée par saint Matthieu en ce païs-là.

A cinq lieuës d'Erivan tirant au Sud-est ou à l'Orient d'Hiver commence la montagne d'Ararat, que l'Arche de Noë, qui s'arrêta sur sa Cime, rendra à jamais fameuse, & dont je ferai plus bas la description. A demi-lieuë de cette montagne où le païs commence à s'aplanir, il y a un Eglise sur un côteau, & à côté de l'Eglise une grotte où on voit comme une forme de puits. On croit que c'est la fosse où le Roi d'Armenie nommé Cerda, fit jeter saint Gregoire, parce qu'il ne voulut pas se mettre à genoux devant ses faux-Dieux. Entre cette Eglise & Erivan on voit les ruïnes de l'ancienne *Artaxate* siege des Rois d'Armenie, qui témoignent que ç'a été une grande ville, & il y a aussi quelques restes d'un grand Palais.

Il est tems de venir à Erivan, qui n'est qu'à trois lieuës des trois Eglises; & c'est de ce côté-là la premiere ville de Perse, comme Erzerom qu'elle a en face est la derniere de Turquie, sur la route de Constantinople à Ispahan.

Erivan est au 64. degré 20. minutes de longitude, & au 41. degré 15. minutes de latitude, dans un païs abondant en toutes choses pour la vie de l'homme, sur tout en bon vin. C'est une des bonnes Provinces de la Perse, dont le Roi tire de grands revenus, tant à cause de l'excellence du terroir, que pour le grand passage des Caravanes. Le Gouverneur seul, apellé autrement le Kan d'Erivan, a de revenu tous les ans plus de vingt mille Tomans, qui font huit cens quarante mille

D v

livres de nôtre monnoie. Cette ville étant frontiere des deux Empires a été prise & reprise diverses fois par les Turcs & les Persans, & la vieille ville étant toute ruïnée on a bâti la nouvelle huit cens pas au deçà sur une roche, au pié de laquelle du côté du couchant passe une riviere fort rapide. On l'apelle *Sangui-Cija*, & en plusieurs endroits elle est fort profonde & pleines de roches, ce qui fait que l'eau en paroît noire. On la passe sur un beau pont de pierre de trois arches sous lesquelles on a pratiqué des chambres, où le Kan vient quelquefois en été passer la chaleur du jour. On y prend une grande quantité de poisson de plusieurs sortes, & principalement de belles truites, & à grand marché. Cette riviere sort d'un lac appellé *Gigaguni* qui est environ à vingt-cinq lieuës d'Erivan du côté du Nord, & elle se va jeter dans l'*Aras* qui n'en passe qu'à trois lieuës vers le Midi. Quoi que la ville ait cette riviere qui lui sert de fossé à l'Occident, elle n'en est pas plus forte; car de l'autre côté de la riviere ce ne sont que des collines bien plus hautes que la ville. Comme elle est bâtie sur le roc, les fossez de la forteresse ne sont au plus que de trois ou quatre piés de profondeur. La ville en quelques endroits a une double ceinture de murailles avec plusieurs tours; mais ces murailles n'étant que de terre comme toutes les maisons, la pluie y feroit plus de mal que le canon. Le quartier d'Erivan qui est au Nord-oüest est comme un fauxbourg où il y a vingt fois plus de monde que dans la ville. C'est la demeure de tous les Marchands & Artisans, comme aussi de tous les Chrétiens Armeniens qui y ont quatre Eglises avec un grand Monastere. On

y a bâti aussi depuis peu un très-beau Carvansera. Pour ce qui est de la Ville, il n'y a que le Kan qui y demeure avec les Officiers de guerre & les Soldats, & le logis du Kan regarde sur la riviere. Ce Gouverneur est puissant, & a toujours des forces suffisantes pour garder la frontiere. L'Eté étant fort chaud à Erivan il va d'ordinaire le passer à la montagne sous des tentes. Dés qu'il arrive une Caravane, il est obligé d'en donner avis au Roi; & s'il passe quelque Ambassadeur, il faut qu'il fournisse à toute sa dépense, & qu'il le fasse conduire jusques sur les terres d'un autre Gouverneur qui en fait autant. De cette maniere les Ambassadeurs ne dépensent rien s'ils ne veulent sur les terres du Roi de Perse. A quatre lieuës de la Ville vers le Midi il y a de hautes montagnes, où les païsans qui habitent le païs chaud du côté de la Chaldée, viennent jusqu'au nombre de plus de vingt mille tentes, c'est-à-dire de familles, chercher en Eté le bon pâturage pour leur bétail; & sur la fin de l'Automne ils reprennent le chemin de leur païs. Je ne puis mieux comparer cet endroit de montagnes, soit pour ses valons & ses rivieres, soit pour la qualité du terroir, qu'à cette belle portion de la Suisse que l'on apelle, *Le Païs de Vaux*; & même par une ancienne tradition on tient que les Peuples qui habitoient entre les Alpes & le Mont-Jura; & dont une des Legions d'Alexandre étoit composée, aprés qu'il eurent servi dans ses Conquêtes, s'arrêterent en cet endroit de l'Armenie, qu'ils trouverent si ressemblant à leur païs, qu'ils voulurent y établir leur demeure. Depuis Tocat jusqu'à Tauris le païs n'est presque habité que par des Chrétiens, & comme ce large espace de terre est ce que

les anciens apelloient la province d'Armenie ; il ne faut pas s'étonner si dans les Villes & la campagne on trouve cinquante Armeniens pour un Mahometan. Il y a plusieurs anciennes familles Armeniennes à Erivan qui est leur païs natal ; mais elles sont souvent maltraitées par les Gouverneurs, qui étans loin de la Cour font tout ce qu'ils veulent. Cette Ville n'étant pas éloignée de la Province d'où viennent les soies, c'est le lieu où elles s'assemblent toutes : & ni à Erivan ni dans les autres passages de Perse, on n'est point sujet comme en Turquie à l'incommodité d'ouvrir à la doüane les balots de marchandise. Il faut payer certains droits pour les gardes des chemins, & ces droits s'apellent *Raderies*, & *Raders* ceux qui les levent.

Les Kans ou Gouverneurs de Province en Perse sont civils aux étrangers, particulierement quand ce sont des personnes qui leur plaisent, & qui leur font voir quelque chose de curieux. En partant de Constantinople pour mon premier voyage de Perse, Monsieur Smit, Resident à la Porte pour l'Empereur, avoit un jeune homme de Zurich à son service nommé Rodolfe qui étoit un bon Horloger, & il me pria de le prendre avec moi dans mon voyage. Etant arrivez à Erivan, le Kan, qui gouvernoit alors la Province & que nous fûmes saluër d'abord, nous témoigna qu'il étoit bien-aise de nous voir. En ce tems-là les montres étoient rares dans le levant ; & Rodolfe, à ce que nous dit le Kan, étoit le premier Horloger qui étoit entré en Perse. Il lui fit rajuster une montre qu'il avoit euë de quelque Marchand, & tant pour avoir le plaisir de le voir travailler, qu'afin que nous lui tinssions tous les jours compa-

gnie à boire, il nous fit loger dans une chambre proche de la sienne. Il aimoit fort la débauche, & pour gagner son amitié dés que la chaleur commençoit à passer, depuis quatre heures du soir jusques bien avant dans la nuit, il nous faloit lui tenir tête à boire. C'étoit d'ordinaire dans un beau jardin qu'il avoit hors de la ville, & aux quatre coins d'un vivier qui est au milieu il faisoit mettre quatre grandes bouteilles de verre d'excellent vin blanc & clairet, toutes les quatre pouvant tenir plus d'un demi muids. Entre ces grandes bouteilles il y en avoit environ cinquante de moindre grandeur & toutes égales, qui bordoient tout le vivier, & chacune étoit de cinq ou six pintes. La terre tout autour étoit couverte de grands tapis qui venoient jusqu'aux bouteilles; & à un des bouts du vivier il y avoit un amphiteâtre couvert aussi de riches tapis. C'est l'endroit où se faisoit la débauche, & tout ce grand appareil n'étoit que pour la magnificence que ce Kan aimoit en toutes choses.

Il avoit un grand genie, & c'est le même dont j'ai parlé dans ma Relation du Serrail du Grand Seigneur, lequel aprés avoir livré Erivan à Sultan Amurat le suivit à Constantinople, & devint son favori en lui apprenant à boire. Il eut, comme je l'ai dit alors, une fin funeste, & telle que meritoit la trahison qu'il avoit faite à son Roi.

Amurat laissa dans Erivan une garnison de vingt-deux mille hommes, qui étoient pressez & n'avoient presque point de place pour se loger. Mais Cha-Sefi Roi de Perse vint bien-tôt aprés avec une forte armée; & s'étant mis à couvert sur une des collines qui commande la ville, il la batit incessamment de

huit pieces de canon, qui furent plantées sur un petit Fort qu'il fit jetter en peu de temps. Dés le quatriéme jour il fit brêche, & ce Prince qui n'avoit pas auparavant la réputation d'être vaillant, fut le premier à l'assaut & prit la ville, où il y avoit, comme j'ai dit, jusqu'à vingt-deux mille Turcs. Comme il les avoit fait sommer de se rendre, & qu'ils n'avoient voulu venir à aucune composition, il ne leur donna point de quartier, & ils furent tous taillez en pieces. Amurat prit depuis sa revanche contre Cha-Sefi, mais peu noblement, & entrant victorieux dans Bagdat il fit passer au fil de l'épée tous les Persans, contre la parole qu'il leur avoit donnée de leur conserver la vie.

Voici le Plan d'Erivan & de ses fauxbourgs.

A. La Ville & la Forteresse.
B. Fauxbourg habité par les Chrétiens Armeniens.
C. Eglise.
D. Convent.
E. Riviere de Sangui-cija.
F. Pont de pierre.
G. Le grand chemin des Caravanes.
H. Le Fort que fit faire Cha-Sefi pour battre la ville.
I. Ruisseau qui sort de la montagne.
K. Chemin de Tauris.
L. Chemin de Teflis ville capitale de la Georgie; & c'est aussi le chemin de la montagne où le Kan d'Erivan va passer deux ou trois mois d'été pour boire à la glace.
M. Places vuides qui servent de marché pour le debit de toutes sortes de denrées.



CHAPITRE IV.

Continuation de la même route, depuis Erivan jusqu'à Tauris.

D'Erivan à Tauris il y a d'ordinaire dix journées de Caravane, & *Nakſivan* eſt ſur le chemin dans une diſtance preſque égale de l'une & de l'autre. La premiere journée on paſſe de grandes pleines ſemées de ris & traverſées de quantité de ruiſſeaux. La ſeconde on continuë de marcher dans de mêmes plaines à la vuë de la montagne d'Ararat que l'on laiſſe au midi, & autour de laquelle il y a quantité de Monaſteres. Les Armeniens appellent cette montagne *Meſeſouſar*, c'eſt à dire montagne de l'Arche, parce que l'Arche de Noë s'i arrêta lors que les eaux du Deluge s'abaiſſerent. Elle eſt comme détachée des autres montagnes de l'Armenie qui font une longue chaîne; & depuis le milieu juſqu'au ſommet elle eſt continuellement couverte de nége. Elle paſſe en hauteur toutes les montagnes voiſines, & en mon premier voyage je la vis de cinq journées. Auſſi-tôt que les Armeniens la découvrent ils baiſent la terre, puis levant les yeux au Ciel, ils font un ſigne de croix & diſent quelques prieres. Mais il faut remarquer que la montagne depuis le milieu juſqu'à la cime eſt ſouvent cachée par des nuages pendant trois ou quatre mois, & ayant paſſé pluſieurs fois par la même route, je n'ai vû que trois fois le haut de la montagne découvert. Dans les plaines qu'on traverſe cette deuxiéme journée, on voit au midi à une lieuë & demie du grand chemin une

bute qui apparemment est un ouvrage de l'art. Il y a au dessus de grandes ruines qui témoignent que ç'a été un magnifique Château, & c'est où les Rois d'Armenie alloient prendre le divertissement de la chasse, particulierement pour la gruë & le canard.

La troisiéme journée on campe prés d'un village où il y a de bonne eau, ce qui oblige la Caravane de s'i arrêter, parce qu'on n'en trouve point que fort loin de là. Le lendemain il faut marcher en défilé dans un détroit de montagnes, & passer une assez grosse riviere nommée *Arpa-sou*, qui se jette dans l'Aras. On la passe à gué quand elle est basse; mais les néges venant à fondre & à la grossir, il faut se détourner d'une lieuë, & l'aller passer sur un pont de pierre qui est au midi. Delà on vient camper prés d'un village appellé *Kalisakiend*, d'où il faut aller chercher de l'eau bien loin. La cinquiéme journée on est toûjours dans la plaine, au bout de laquelle on trouve un Carvansera appellé *Karabagler*, sur un ruisseau, & on achevoit de le bâtir à mon dernier voyage en 1664. Ce ruisseau prend sa source trois ou quatre lieuës plus haut du côté du Nord, & demie lieuë au dessous de Karabagler, une partie de l'eau se congele & se petrifie; & c'est des mêmes pierres qui s'i forment que le Carvansera a été bâti. Cette pierre est fort legere, & quand on en a besoin on fait le long du ruisseau des fosses que l'on emplit de son eau, qui huit ou dix mois aprés se tourne en pierre. Cette eau est fort douce & n'a point de mauvais goût; neanmoins les païsans des environs font difficulté d'en boire, & même n'en veulent pas arrouser leurs terres. Les Armeniens disent que Sem fils de Noë fit creuser le rocher d'où sort ce

ruisseau, qui à quatre ou cinq lieuës de sa source, & à deux ou environ du Carvansera, se va jetter dans l'Aras. De ce Carvansera à Naksivan il n'i a plus qu'une petite journée.

Naksivan alias naxivan, selon l'opinion des Armeniens est la plus ancienne ville du monde, bâtie environ à trois lieuës de la montagne sur laquelle s'arrêta l'Arche de Noë. C'est d'où elle a pris son nom : car *Nak* en Armenien signifie *Navire*, & *Sivan*, *posé* ou *demeuré*. C'est une assez grande ville, qui fut toute ruïnée par l'armée de Sultan Amurat. On y voit les restes de plusieurs belles Mosquées que les Turcs ont abatues, parce que les Sectateurs de Mahomet ne veulent point entrer dans les Mosquées des Sectateurs de Hali, ni ceux-ci reciproquement dans les Mosquées des autres, & que les Turcs & les Persans les détruisent tour à tour selon le sort de la guerre. Cette ville est trés ancienne, & les Armeniens tiennent que ce fut le lieu où Noë vint habiter en sortant de l'Arche. Ils disent qu'il y fut enterré, & que sa femme eut son tombeau à Marante sur le chemin de Tauris. Il passe à Naksivan un petit ruisseau dont l'eau est bonne, & dont la source est peu éloignée de celle du ruisseau de Karabagler. Les Armeniens faisoient autrefois un grand négoce de soye en cette ville qu'on rebâtit à present, & il y a un Kan qui y commande. Tout le païs entre Erivan & Tauris fut entierement ruïné par Cha-Abas le I. du nom, Roi de Perse, afin que l'armée des Turcs qui marchoit de ce côté-là, ne trouvant rien dequoi subsister, se détruisit d'elle-même. Il voulut rendre le païs desert, & emmena en Perse tous les habitans de Zulfa & des environs, jeunes & vieux, les peres, les meres & les

enfans, dont il fit de nouvelles Colonies en divers endroits de ſon Royaume. Il fit paſſer juſqu'à vingt-ſept mille familles d'Armeniens dans la province de Guilan d'où viennent les ſoyes, & dont le rude climat fit mourir beaucoup de ces pauvres gens, accoûtumez à un air plus doux. Les plus conſiderables furent envoyées à Iſpahan, où le Roi les pouſſa dans le negoce, & il leur avançoit les ſoies qu'ils lui payoient à retour du voyage, ce qui mit bien-tôt les Armeniens ſur pied. Le Roi leur accorda en même temps de grands privileges, & entr'autres qu'ils auroient leur Chef & leurs Juges particuliers ſans dépendre de la juſtice de Perſe. Ce ſont eux qui ont bâti la ville de Zulfa, qui n'eſt ſeparée d'Iſpahan que par la riviere de Senderou, & qu'ils appellent Zulfa la neuve, pour la diſtinguer de la vieille Zulfa d'Armenie, qui eſt la patrie de leurs Ancêtres, ce que je dirai ailleurs plus amplement. Une troiſiéme partie de ce peuple fut diſperſé dans pluſieurs villages entre Iſpahan & Sciras; mais les vieillards étant morts, tous les jeunes peu à peu ſe firent Mahometans, & à peine trouveroit-on aujourd'hui deux Chretiens Armeniens dans toutes ces belles plaines où leurs peres furent envoyez pour les cultiver.

Entre les ruïnes de Nakſivan on voit celles d'une grande Moſquée qui étoit une des plus ſuperbes de l'Aſie, & on croit qu'elle fut bâtie en memoire de la ſepulture de Noë. En ſortant de la ville on voit auprés du même ruiſſeau qui y paſſe une tour dont l'architecture eſt des plus belles. Ce ſont comme quatre dômes joints enſemble, qui ſupportent une eſpece de Piramide qui ſemble être compoſée de douze petites tours; mais vers le

milieu, elle change de figure & montre quatre faces, qui vont en diminuant & finissent en aiguile. Tout l'édifice est de brique, & tant le dehors que le dedans est un beau vernis, avec plusieurs fleurs de relief. On croit que c'est un ouvrage de Temur-leng, quand il fut à la conquête de la Perse.

Avant que d'aller plus loin, il faut s'écarter un peu de la route, pour voir plusieurs Monasteres qui sont à droit & à gauche, & où il se trouve plusieurs choses dignes d'être remarquées.

Entre Naksivan & Zulfa de côté & d'autre au Septentrion & au Midi, il y a dix Convents de Chrétiens Armeniens éloignez de deux ou trois lieuës, plus ou moins, les uns des autres. Ils reconnoissent le Pape, & sont gouvernez par des Religieux Dominiquains de leur nation. Pour en avoir toûjours un nombre suffisant, on envoye de tems en tems à Rome, des enfans du païs qu'on juge les plus propres à l'étude : & ils y aprennent la langue Latine & l'Italienne, avec les sciences necessaires pour leur profession. On compte en ce quartier-là environ six mille ames qui suivent l'Eglise Romaine en toutes choses, à la reserve de l'Office & de la Messe qu'on chante en Armenien, afin que tout le peuple l'entende. L'Archevêque étant élu, on l'envoye à Rome, où le Pape le confirme. Il fait sa résidence à un gros bourg, qui est un des plus beaux lieux de toute l'Asie. Le vin & les fruits y sont excellens, & on y trouve en abondance tout ce qui est necessaire pour la vie. Chaque Convent est accompagné d'un bourg ou gros village, dont voici les noms. Le premier & le principal des dix, qui est du côté du Nord, & où j'ai été exprés

deux fois, s'apelle *Abarener*, le second *Abraghbonnex*, le troisiéme *Kerna*, le quatriéme *Soletak*, le cinquiéme *Kouckacben*, le sixiéme *Giaouk*, le septiéme *Chiabounex*, le huitiéme *Araghouche*, le neuviéme *Kauzuk*, le dixiéme *Kisouk*, & ce dernier est aux frontieres du Curdistan ou de l'Assirie. C'est où les Armeniens croyent que saint Barthelemi & saint Matthieu ont été martirisez : & ils disent, qu'ils en ont encore quelques Reliques. Plusieurs Mahometans y viennent en devotion, & principalement ceux qui ont des fiévres. Il y a deux ou trois de ces Convents où l'on reçoit charitablement les Chrétiens qui viennent de l'Europe, quoi que les Moines y soient fort pauvres. Ils vivent d'ailleurs avec une grande austerité, & ils ne mangent presque jamais que des herbes. Ce qui les rend si pauvres est la tirannie des Gouverneurs qui viennent de temps en temps, & à qui il faut qu'ils fassent quelques presens. Comme ils n'ont pas le moyen de donner beaucoup, ces Gouverneurs ne les aiment pas, & poussez par les autres Armeniens qui peuvent leur faire de grands presens, ils traitent ceux-ci d'une maniere à les obliger d'en venir faire leur plainte au Roi, ce que j'ai vû plusieurs fois à Ispahan.

A une lieuë & demie du principal de ces dix Convents il y a une haute montagne separée de toutes les autres, & faites en pain de sucre comme le Pic de l'Ile de Tenerife. Au pié de cette montagne il y a quelques sources qui ont la vertu de guerir ceux qui ont été mordus d'un serpent, & même si l'on porte quelques serpens à cette montagne ils y meurent aussi-tôt.

Quand la Caravane est sur son départ de

Nakſivan pour Zulfa qui n'en eſt éloigné que d'une journée, les principaux Armeniens ſe détournent d'ordinaire de la route pour aller au Convent de ſaint Etienne qui eſt au Midi. J'i ai été deux fois; la premiere au retour de mon quatriéme voyage de Perſe, ne voulant pas deſobliger les Armeniens avec qui j'étois, & qui ſouhaitoient d'y aller paſſer le carnaval : Joint que nous n'étions pas alors en Caravane, & que nous avions fait une compagnie pour marcher à nôtre aiſe ſur nos chevaux. La ſeconde fois fut en 1668. le 12. de Février au retour de mon dernier voyage des Indes, croyant y trouver un Evêque Polonois avec qui j'avois affaire, & comme il n'y étoit plus, quelques inſtances que l'Archevêque me fit pour m'obliger de m'i repoſer un jour ou deux, je ne m'i arrêtai que quelques heures, & en partis à minuit pour Nakſivan. Voici la route qu'on tient pour aller de Nakſivan à ſaint Etienne.

Il faut paſſer premierement à un gros village apellé *Ecclifia*, où demeurent pluſieurs riches Armeniens qui font un grand négoce de ſoie, & qui y ont bâti une belle Egliſe.

A deux lieuës d'Ecclifia on paſſe l'Aras en bâteau, & il eſt preſſé en ce lieu-là entre des montagnes. Une fois je l'ai paſſé ſur la glace. A deux portées de mouſquet on paſſe ſur un pont une autre riviere qui vient du Midi & ſe jette dans l'Aras. Du pié du pont on commence à monter un côteau ſur lequel on trouve un gros village apellé *Chambé*, dont tous les habitans tant hommes que femmes dés l'âge de dix-huit ans entrent comme en folie; mais d'une eſpece de folie qui n'eſt pas méchante. Ceux du païs croyent que c'eſt un châtiment du Ciel, depuis que leurs ancêtres

eurent persecuté dans ces montagnes saint Barthelemi & saint Matthieu.

De ce village à saint Etienne il n'y a plus qu'une lieuë; mais le chemin est fâcheux, & il y a presque par tout des précipices où il faut necessairement mettre pié à terre.

Saint Etienne est un Convent que l'on n'a commencé à bâtir, que depuis trente ans. Il est dans les montagnes en un lieu desert & de difficile accez; & la raison qui a porté les Armeniens à choisir ce lieu-là plûtôt qu'un autre, est qu'ils ont par tradition que ce fut où saint Matthieu & saint Barthelemi se retirerent quand on les persecutoit. Ils ajoûtent que saint Matthieu y fit un miracle, & que n'i ayant point d'eau en ce lieu-là, il frapa de son bâton en terre d'où il sortit d'abord une source d'eau. Elle est environ à un demi-quart de lieuë du Convent, cachée sous une voute avec une bonne porte, de maniere que l'on ne peut gâter l'eau. Les Armeniens vont voir cette source en grande devotion, & on méne l'eau au Convent par un canal qu'on a fait sous terre. Ils disent aussi qu'ils ont trouvé en ce lieu-là plusieurs Reliques que saint Barthelemi & saint Matthieu y ont aportées, ausquelles ils en ont ajoûté d'autres, & voici les principales & pour lesquelles ils ont le plus de veneration.

Une croix faite du bassin où JESUS-CHRIST lava les pieds à ses Disciples. Au milieu de cette croix il y a une pierre blanche, & ils disent qu'en mettant la pierre sur un malade, s'il doit mourir elle devient noire, & qu'aprés sa mort elle se retrouve blanche comme auparavant.

Une machoire de saint Etienne martir.

Le crane de saint Matthieu.

Un os du col & un os du doigt de ſaint Jean-Baptiſte.

Une main de ſaint Gregoire Diſciple de ſaint Denis l'Areopagite.

Un petit coffre où il y a quantité de petits morceaux d'os, qu'ils croyent être des Reliques des Septante-deux Diſciples.

L'Egliſe eſt bâtie en croix comme le ſont toutes les Egliſes des Armeniens, & au milieu s'éleve un beau dôme, autour duquel ſont les douze Apôtres. Et l'Egliſe & le Convent tout eſt de pierre de taille, & quoi que l'édifice entier ne ſoit pas fort ample, on y a conſumé une grande quantité d'or & d'argent. Il y a beaucoup de familles Armeniennes qui en ſont encore incommodées, & on leur avoit inſpiré une telle devotion pour ce lieu-là, que la plûpart des femmes à l'inſçû de leurs maris ont vendu leurs joyaux & juſques à leurs habits pour fournir aux frais du bâtiment.

La premiere fois que je fus à ſaint Etienne en la compagnie de quelques Armeniens avec qui je revenois d'Iſpahan, deux Evêques ſuivis de pluſieurs Moines vinrent nous recevoir, & nous menerent dans une grande ſale où nous fûmes bien traitez. Le vin étoit excellent, & il ne nous manqua rien ſelon le païs pour la bonne chere. C'eſt la coutume parmi les Armeniens de preſenter aux conviez un peu avant le repas une grande coupe d'eau de vie, avec des dragées de pluſieurs ſortes, & des écorces confites d'Orange & de Citron dans ſept ou huit pourcelaines arrangées dans un grand baſſin de ces laques de la Chine. C'eſt un petit prélude pour exciter l'apeti : les Armeniens & les femmes mêmes vuident de grandes taſſes d'eau de vie. Aprés

le repas on fut à l'Eglise où on chanta quelques Himnes, & au retour on trouva dans la sale un nombre suffisant de matelas pour se coucher. Il n'y a point d'autres sortes de lits dans toute l'Asie, la nuit on étend des matelas sur des tapis, & on les serre le jour. Nous ne vîmes point l'Archevêque ce soir-là que dans l'Eglise.

Sur le minuit toutes les cloches sonnerent, & chacun se leva pour aller à l'Eglise. Je crois qu'on y fut plûtôt que de coûtume à cause du carnaval; car tant l'Office que la Messe, tout fut achevé à la pointe du jour. Entre huit & neuf heures du matin on se mit à table, & nous avions vû arriver auparavant quantité de païsans des lieux circonvoisins avec du vin, des fruits, & des viandes, dont ils firent present à l'Archevêque, qui mangea avec nous.

Nous n'étions pas à la moitié du repas, lorsqu'il vint nouvelle qu'un Evêque étoit mort à Zulfa en s'en retournant aux trois Eglises; d'où il avoit été envoyé par le Patriarche pour recevoir quelques droits sur des villages. L'Archevêque se leva incontinent de table avec tous les assistans, & ils firent la priere pour le mort. Ensuite l'Archevêque ordonna à deux Evêques & à six Moines d'aller querir le corps & de l'amener au Convent. Ils partirent aussi-tôt, mais ils ne furent pas loin, & ayant rencontré en chemin des gens qui le portoient, ils retournerent au Convent un peu aprés la minuit. Le corps fut mis incontinent dans l'Eglise sur un tapis étendu par terre, & le visage tourné vers l'Autel. On alluma en même-tems quantité de Cierges, & le reste de la nuit deux Moines se relevoient l'un l'autre pour faire des prieres

auprés du mort. Le jour venu l'Archevêque, les Evêques & tous les Religieux dirent l'Office des morts, ce qui dura bien une heure; & à l'issuë de la Messe on aporta le corps proche de l'Autel que les piés touchoient. Aprés on leva le linceul qui couvroit la tête, & la sainte huile ayant été aportée, l'Archevêque l'oignit en six endroits, disant à chaque fois quelques prieres. Cela fait on recouvrit la tête, puis tous ensemble firent des prieres qui durerent demi-heure. Ces premieres ceremonies achevées on sortit de l'Eglise avec des croix & des bannieres, & tous les assistans avoient un Cierge à la main. Quand le corps vint à passer, un Evêque lui mit dans la main droite un papier où ces mots étoient écrits. *Je suis venu du Pere, & je m'en retourne au Pere.* Ensuite il fut porté à la sepulture qui étoit sur une petite montagne prés du Convent, & l'ayant posé sur le bord de la fosse ils firent des prieres durant un quart d'heure. Cependant un Evêque décendit dans la fosse, & ôtant toutes les pierres qu'il y trouvoit, fit le lieu uni; aprés quoi on y devala le corps envelopé d'un grand linceul. Alors l'Evêque l'ajusta selon leur coutume, lui leva la tête un peu haut, & lui tourna la face vers le levant. Ensuite l'Archevêque & tous les assistans prirent chacun une poignée de terre que l'Archevêque benit, & la donnant à l'Evêque il l'épandit par-dessus le corps. Enfin l'Evêque sortit de la fosse, on la remplit de terre, & nous retournâmes au Convent pour y achever le carnaval.

De saint Etienne on décend une lieuë jusqu'à l'Aras, que l'on côtoye presque toûjours jusques à Zulfa où on regagne la route. Si l'on veut on peut prendre un autre chemin

plus court d'une lieuë, & couper (comme j'ai fait quelque fois) droit par la montagne, où on ne vient tomber à l'Aras qu'à une demi-lieuë de Zulfa. Mais le chemin est trés-fâcheux & plein de mauvais pas, ce qui rend l'autre plus frequenté & plus ordinaire.

Mais il faut revenir à Nakſivan pour reprendre la grande route dont je me suis détourné pour aller voir tous ces Monasteres Armeniens.

A demie lieuë de Nakſivan on trouve une riviere qui se jette dans l'Aras, & on la passe sur un pont de pierre de douze arches, quoi que d'ordinaire il y ait peu d'eau. Mais quand les néges viennent à fondre, ou qu'il tombe de grandes pluyes, elle grossit aussi-tôt & on ne pourroit la passer à gué. Dans une prairie qui suit le pont, & où nous campâmes à mon dernier voyage, il y a une fontaine dont l'eau est tiede, & elle lâche le ventre à ceux qui en boivent. C'est à ce pont-là où le Maître du peage de Nakſivan vient prendre les droits, quand la Caravane n'arrête point dans la ville. On paye pour charge de chameaux dix Abassis qui reviennent à neuf livre de nôtre monnoie, & c'est pour la garde des chemins. Cette sorte de droits qui vont du plus au moins se payent en divers lieux de la Perse sans que l'on visite les marchandises. Les Gouverneurs chacun dans son ressort en répondent si elles étoient volées; ce qui rend la sûreté des chemins trés-grande dans toute la Perse: & si on veut on n'a pas besoin de s'assembler en Caravane pour voyager.

De ce pont qui est prés de Nakſivan jusques à Zulfa il n'y a qu'une journée; & parce que cette ville est toute en ruïne; les Ca-

ravanès campent d'ordinaire à cinq cens pas au-deçà sur le bord de la riviere.

Zulfa l'ancienne patrie des Armeniens que Cha-Abas emmena en Perse, est une ville pressée entre deux montagnes où passe l'Aras qui laisse trés-peu de terrain de côté & d'autre. Il ne commence à porter bâteau qu'à deux lieuës ou environ au-dessous (car au-dessus il ne peut guere souffrir que des radeaux) & comme le païs s'abaisse & s'étend en plaines, il n'i a plus de roches à craindre, & le cours du fleuve est plus tranquille. Il y avoit un beau pont de pierre que Cha-Abas fit rompre, & la ville entiere fut détruite pour ne rien laisser aux Turcs. Ni par ce qui en reste ni par son assiete on ne voit pas qu'elle ait jamais eu aucune beauté, les pierres étoient grossierement assemblées sans ciment, & les bâtimens ressembloient mieux à des caves qu'à des maisons. Le côté du Nord-oüest étoit le plus habité, & il n'y avoit presque rien de l'autre. Les terres qui sont au voisinage de Zulfa étant trés-fertiles, il y est revenu quelques familles Armeniennes qui y vivent doucement. Cotgia Nazar l'un des principaux Armeniens qui sortirent de Zulfa s'étant rendu puissant dans le negoce, & ayant aquis un grand crédit auprés de Cha-Abas & de Cha-Sefi son successeur qui le firent *Kelonter*, c'est-à-dire Chef & Juge de la nation Armenienne, fit bâtir en faveur de sa patrie deux grands Carvanseras qu'on voit à Zulfa de côté & d'autre de la riviere. Il y a fait une dépense de plus de cent mille écus, & ce sont deux beaux ouvrages qui par sa mort sont demeurez imparfaits.

A une demie lieuë au deça de Zulfa avant que de passer un torrent qui se jete dans l'A-

ras, on peut prendre deux chemins pour aller à Tauris. L'un est à main droite tirant au Sud-est, & par la route ordinaire; l'autre à la gauche vers le Nord-est, que nous prîmes huit ou dix de compagnie à cheval à mon quatriéme voyage à Ispahan. Nous laissâmes la Caravane qui suit la grande route, & ne prend jamais l'autre chemin quoi qu'il ne soit pas plus long, parce qu'il est plein de roches & de cailloux qui gâtent le pié des chameaux. Je fus bien-aise de voir un nouveau païs, & j'en ferai en peu de mots la description avant que de poursuivre la grande route,

Du torrent où nous quittâmes la Caravane nous fûmes coucher à un village qui n'en est éloigné que d'une lieuë & demie.

Le lendemain aprés avoir côtoyé l'Aras cinq ou six heures, nous arrivâmes à *Astabat* qui est à une lieuë de la riviere, & nous y demeurâmes prés de deux jours à nous divertir. Ce n'est qu'une petite ville, mais qui est trés-belle; il y a quatre Carvanseras & chaque maison à sa fontaine. L'abondance des eaux rend le terroir excellent, & sur tout il y croît de trés-bon vin. C'est le seul païs du monde qui produit le *Ronas*, dont il se fait un si grand debit en Perse & aux Indes. Le *Ronas* est une racine qui court dans la terre comme la reglise, & qui n'est guere plus grosse. Elle sert à teindre en rouge, & c'est ce qui donne cette couleur à toutes ces toiles qui viennent de l'Empire du Grand Mogol. Quoi qu'on en tire de terre des morceaux fort longs, on les coupe de la longueur de la main pour en faire des paquets & en mieux remplir des sacs dans quoi on transporte cette marchandise. C'est une chose

étonnante de voir arriver à Ormus des Caravanes entieres chargées de ce Ronas pour l'envoyer aux Indes dans les navires qui y retournent. Cette racine donne une forte & prompte teinture, & une barque d'Indiens qui en étoit chargée ayant été brisée par leur negligence à la rade d'Ormus où j'étois alors, la mer le long du rivage où les sacs flottoient parut toute rouge durant quelques jours.

En partant d'Astabat il nous falut pourvoir de paille & d'orge pour nos chevaux, sur l'avis qu'on nous donna que nous n'en trouverions pas de tout le jour. D'abord on décend une heure entiere jusqu'à l'Aras qu'on passe en bâteau, & le reste de la journée on marche entre des montagnes parmi des torrens & des cailloux. Nous campâmes ce soir-là prés d'un ruisseau.

Le jour suivant aprés avoir marché deux ou trois heures dans un valon, nous passâmes une haute montagne, au-dessus de laquelle on trouve trois ou quatre méchantes maisons où nous fîmes nôtre gîte.

Le lendemain qui fut le cinquiéme jour de nôtre séparation d'avec la Caravane, nous marchâmes en décendant prés de trois heures jusqu'à un gros village dans une belle assiette, & où il y a d'excellens fruits. Nous y prîmes une heure ou deux de repos, & delà nous vinmes à un grand pont de pierre sur une riviere où il n'y a guere d'eau que lors qu'il tombe des pluies. Elle va tomber dans le lac de *Roumi* dont je parlerai plus bas, & l'eau de cette riviere particulierement quand elle est basse, est si âcre & de si mauvais goût que personne n'en peut boire. Un quart de lieuë au-deçà du pont on trouve trois longues pierres plantées en terre comme des piliers.

Les gens du païs disent qu'elles ont été posées pour monument au même lieu où Darius fils d'Histaspès fut élu Roi de Perse, par l'industrie de son Palfrenier, selon que l'histoire le raconte, & de ce lieu-là jusqu'à Tauris il n'y a plus guere qu'une demi-lieuë.

Les montagnes des Medes que nous traversâmes par cette route, & celles qui courent au levant vers les anciens Parthes, sont les plus fertiles de toute la Perse. Elles portent des grains & des fruits en abondance, & sur le haut des montagnes il y a de belles plaines toutes semées de bled, & qui sont de grand raport. Les sources qui s'y trouvent, & les pluyes qui y tombent y rendent toutes choses beaucoup meilleures & d'un goût plus relevé qu'en d'autres Provinces de la Perse qui manquent d'eau, & elles sont aussi beaucoup plus cheres.

Nous avons laissé la Caravane à une demie lieuë de Zulfa, & c'est-là où il nous faut retourner pour reprendre la grande route.

La Caravane ayant passé le torrent où nous la quitâmes vint camper au bord de l'Aras, qu'elle passa le lendemain en bâteau. Elle n'entra point dans Zulfa, quoi qu'elle en fut proche, parce qu'au delà de cette ville il y a deux ou trois lieuës de chemin trés-rude & peu frequenté, où il faut incessamment monter & décendre, & pour mieux dire il n'y a point de chemin. Ainsi on laisse Zulfa à la droite pour en prendre un moins rude, & on ne fait pas un grand détour. Aprés deux heures de marche on passe prés d'un village nommé *Sugiac*: puis on entre dans des bruyeres entourées de hauts rochers. Et cette premiere journée on ne trouve d'autre eau que d'une petite fontaine, mais une eau si mau-

vaise que les bêtes ont de la peine d'en boire.

Le jour suivant on traverse un païs uni, mais fort desert, où on ne trouve qu'un grand Carvansera abandonné, quoi qu'on y ait fait de la dépense, & qu'il soit bâti de belle pierre de taille qu'il a falu lui aporter de fort loin. Delà on vient au gîte à *Marante*, celebre pour la sepulture de la femme de Noé. Ce lieu-là n'est pas grand, & il ressemble plûtôt à un bocage qu'à une ville : mais d'ailleurs il est dans une situation trés agreable, au milieu d'une plaine fertile & remplie de villages bien peuplez. Cette plaine ne s'étend que une lieuë aux environs de Marante, & tout le païs d'alentour est presque desert. Il n'est pas toutefois entierement inutile, & étant comme une bruyere continuelle, qui ressemble à nos landes de Bourdeaux, il fournit à la nourriture des chameaux qu'on y éleve pour les Caravanes. C'est ce qui fait le grand nombre de Chameliers qui sont à Sugiac & à Marante, & qui selon la police qui est entre ces gens-là fournissent une partie de cette route. On paye à Marante treize Abassis, qui font prés de quatre écus pour charge de chameau, & c'est, comme j'ai dit plus haut, un droit qui se leve pour la garde des chemins.

De Marante on vient camper le troisiéme jour à une lieuë de Sophiana, dans une lande où l'eau ne vaut rien : aprés avoir traversé un païs mêlé & assez desert, où on ne trouve qu'un beau Carvansera dans un vallon. *Sophiana* est une assez grande ville qu'on ne peut voir à moins que d'être dedans, à cause de la quantité d'arbres plantez dans les ruës & aux environs, ce qui lui donne plûtôt la face d'une forêt que d'une ville.

Le lendemain qui est la dixiéme journée

de marche ordinaire depuis Erivan, après avoir traversé de grandes plaines belles & fertiles la Caravane arrive à Tauris. Ces plaines sont entrecoupées de plusieurs ruisseaux qui viennent des montagnes des Medes du côté du Nord; mais l'eau n'en est pas également bonne, & il y en a quelques-unes dont on ne peut boire.

A moitié chemin de Sophiana & de Tauris il y un côteau d'où l'on a la vûë sur ces belles plaines; & c'est où vint camper l'armée de Sultan Amurat, quand il assiegea Tauris. La nouvelle étant venuë à Cha-Sefi Roi de Perse qu'il l'avoit brûlée, & qu'il avançoit dans le païs avec plus de cent mille hommes, il dit sans s'émouvoir qu'il faloit le laisser approcher, & qu'il sçavoit le moyen de se vanger de l'invasion des Turcs sans beaucoup de peine. Ils n'étoient plus qu'à quinze journées ou environ d'Ispahan, & ce fut alors que Cha-Sefi fit promptement détourner devant & derriere toutes les eaux, qui ne viennent que de sources, & qui ne se conduisent que par canaux, dans l'interieur de la Perse, où il n'i a point de rivieres, & l'armée des Turcs perit aussi-tôt de soif dans des païs vastes & arides où elles s'étoit imprudemment engagée.

Tauris est au 83. degré 30. minutes de longitude, & au 40. degré 15. minutes de latitude, dans une plaine découverte où on ne voit aucun arbre, & environnée de montagnes hors du côté du couchant. La plus éloignée n'est qu'à une lieuë de la ville, & il y en a une qui la touche presque au Nord, n'en étant separée que par la riviere. Le païs est bon & fertile en grains, les herbages y sont excellens, & on y recüeille en abondance

toutes ſortes de legumes. On croit que Tauris étoit l'ancienne *Ecbatane*, capitale de l'Empire des Medes, & c'eſt encore aujourd'hui une grande ville & fort peuplée, comme étant l'abord de la Turquie, de la Moſçovie, des Indes & de la Perſe. Il s'i trouve une infinité de Marchands & de toutes ſortes de marchandiſes, mais particulierement des ſoyes qu'on y aporte de la Province de Guilan & d'autres lieux. Il s'i fait un grand trafic de chevaux qui y ſont bons & à bon marché. Le vin, l'eau de vie, & generalement tous les vivres n'i ſont pas chers, & l'argent y roule plus qu'en autre lieu de l'Aſie. Pluſieurs familles Armeniennes qui s'i ſont habituées ont acquis du bien dans le trafic, & l'entendent mieux que les Perſans.

Une petite riviere dont l'eau eſt aſſez bonne court au milieu de Tauris; elle s'appelle *Scheinkaïe*, & il y a trois ponts qui n'ont qu'une arche chacun, pour paſſer d'un côté de la ville à l'autre. Cette eau, pour la mieux nommer, n'eſt qu'un ruiſſeau ou un torrent qui fait quelquefois de grands ravages, & quand il vient à groſſir il inonde une partie de la ville. Je parlerai plus bas d'une riviere aſſez grande qui n'en eſt éloignée que d'une demie heure de chemin.

La plûpart des bâtimens de Tauris ſont de brique cuite au Soleil, & les maiſons des particuliers n'ont la plûpart qu'un étage ou deux au plus. Le toit eſt en terraſſe, & au-dedans elles ſont voutées & enduites de terre détrempée avec de la paille bien hachée qu'on blanchit aprés avec de la chaux. En 1638. la ville fut preſque toute ruïnée par Sultan Amurat Empereur des Turcs comme je l'ai dit plus haut: mais il s'en faut peu qu'elle

ne soit toute rebâtie. Il y a des Bazars ou Halles pour les marchandises qui sont bien bâtis, & plusieurs Carvanseras trés-commodes dont il s'en voit à double étage. Le plus beau est celui de Mirza-Sadé Intendant de la Province, qui l'a fait bâtir depuis peu avec un Bazar tout proche : à quoi il a joint une Mosquée & un College avec de bons revenus.

Le grand trafic de Tauris rend cette ville renommée par toute l'Asie, & elle a un commerce continuel avec les Turcs, les Arabes, les Georgiens, les Mengreliens, les Persans, les Indiens, les Moscovites & les Tartares. Ses Bazars qui sont couverts, sont toûjours remplis de trés-riches marchandises, & il y en a de particuliers pour les artisans. La plûpart sont forgerons, dont les uns font des scies, les autres des haches, & d'autres enfin des limes & des fusils pour batre le feu & pour prendre du tabac. Il y en a aussi qui font des cadenats ; car pour des serrures les Levantins n'en ont que de bois. On y voit des tourneurs qui fournissent tous les lieux circonvoisins de tours à filer & de berceaux, & quelques orfévres qui ne font guere d'autre besogne que de méchantes bagues d'argent. Mais il y a quantité d'ouvriers en soye qui sont habiles & font de belles étofes, & il y en a plus de ceux-là que de toute autre sorte d'artisans. C'est à Tauris où se fait la plus grande partie des peaux de chagrin qui se consument en Perse ; & il s'i en consume une grande quantité, n'i ayant personne hors les païsans qui n'ait des botes & des souliers de chagrin. Ces peaux se font de cuir de cheval, d'âne ou de mule, & seulement du derriere de la bête, & celui qui se fait de la peau de l'âne à le plus beau grain.

On voit à Tauris plusieurs restes de beaux édifices autour de la grande place & au voisinage, & on laisse tomber en ruïne quatre ou cinq belles Mosquées d'une grandeur & d'une hauteur prodigieuse. La plus superbe de toutes & la plus belle qui soit à Tauris est en sortant de la ville sur le chemin d'Ispahan. Les Persans l'abandonnent & la tiennent immonde comme une Mosquée d'heretiques, ayant été bâtie par les *Sounnis* sectateurs d'Omar. C'est un grand bâtiment d'une trés-belle structure, & dont la face qui est de cinquante pas est relevée de huit marches de l'assiette du chemin. Il est revétu par dehors de briques vernissées de differentes couleurs; & par dedans orné de belles peintures à la Moresque, & d'une infinité de chiffres & lettres Arabes en or & azur. Des deux côtez de la facade il y a deux *Minarets*, ou tours fort hautes, mais qui ont peu de grosseur, & dans lesquelles toutefois on a pratiqué un escalier. Elles sont aussi revétuës de ces briques vernissées, ce qui est l'ornement qu'on donne en Perse à la pluspart des beaux bâtimens, & chacune est terminée par une boule taillée en turban, de la maniere que le portent les Persans. La porte de la Mosquée n'a que quatre pieds de large, & est taillée dans une grande pierre blanche & transparente, de vingt-quatre pieds de haut & de douze de large, ce qui paroît beaucoup au milieu de cette grande facade. Du vestibule de la Mosquée on entre dans le grand dôme de trente-six pas de diametre, élevé sur douze piliers qui l'appuyent par dedans, seize autres le soûtenans par dehors; & ces piliers sont fort hauts & de six pieds en quarré. Il y a en bas une balustrade qui regne autour,

avec des portes pour passer d'un côté à l'autre, & le pied de chaque pilier de la balustrade qui est de marbre blanc est creusé en petites niches à rez du pavé de la Mosquée, pour y mettre les souliers qu'on ôte toûjours pour y entrer. Ce dôme est revêtu par dedans de carreaux d'un beau vernis de plusieurs couleurs, avec quantité de fleurons, de chifres & lettres, & d'autres moresques en relief, le tout si bien peint, si bien doré & ajusté avec tant d'art, qu'il semble que ce ne soit qu'une piece & un pur ouvrage du cizeau. De ce dôme on passe dans un autre plus petit, mais qui est plus beau en son espece. Il y a au fond une grande pierre de la nature de celle de la facade, blanche & transparente, & taillée comme une maniere de porte qui ne s'ouvre point. Ce dôme n'a point de piliers, mais à la hauteur de huit pieds il est tout de marbre blanc, & on y voit des pierres d'une longueur & d'une largeur prodigieuse: toute la coupe est un émail violet où sont peintes toutes sortes de fleurs plates. Mais le dehors des deux dômes est couvert de ces briques vernissées, avec des fleurons en relief. Sur le premier ce sont des fleurons blancs à fond verd, & sur le second des étoiles blanches à fond noir, & ces diverses couleurs frapent agreablement la vûë.

Proche de la porte par où l'on va du grand dôme à l'autre, on voit à gauche une chaise de bois de noyer peu curieusement travaillée, & qui est appuyée contre le mur. Elle est élevée de six marches, & n'est point couverte. Il y a à main droite une autre chaise de même bois & d'un assez bel ouvrage, couverte d'un petit daix de même étofe, & appuyée aussi contre le mur. Il y a un petit

balustre autour, & on y monte par quatorze marches. Du côté du Midi de la Mosquée il y a deux grandes pierres blanches & transparentes, que le Soleil quand il donne dessus fait paroître rouges, & même quelque temps aprés qu'il est couché on peut lire au travers par sa reverberation. Cette sorte de pierre est une espece d'albâtre, & elle se trouve dans le voisinage de Tauris, comme je dirai plus bas.

Vis à vis de la Mosquée, de l'autre côté du chemin, on voit une grande facade, qui reste seule d'un bâtiment qu'on a laissé ruiner. C'étoit la demeure du Schec-Iman, ou du Grand-Prêtre. Il y avoit de grands bains qui sont aussi tout détruits, & il y en reste quelques-uns qui étoient les moins beaux qu'on a encore soin d'entretenir.

Dans la grande place de Tauris & aux environs il y a une belle Mosquée, un College & un Château qui tombent en ruine, & tous ces édifices sont abandonnez, parce qu'ils ont servi aux *Sounnis* sectateurs d'Omar. Assez prés de la même place il y a une Eglise d'Armeniens ruinée, où ils disent que sainte Helene envoya une partie de la vraie Croix. On voit encore une Mosquée qui fut autrefois une Eglise dediée à saint Jean Baptiste, & on croit qu'une de ses mains y a été conservée long-temps.

Les Capucins ont une maison assez commode à Tauris, & celui qui a le plus contribué à leur établissement, & qui les a toûjours appuyez de sa protection est Mirza-Ibrahim, à present Intendant de la Province, & dont le crédit égale celui du Kan de Tauris, qui est le premier gouvernement de la Perse. Cét Intendant s'est rendu considerable à la Cour, & s'est mis trés-bien auprés

du Roi par ses soins infatiguables & son adresse particuliere à augmenter les finances, ayant trouvé pour cela des secrets qui n'étoient pas entrez dans l'esprit d'aucun de ceux qui l'ont precedé dans la même charge. Il est curieux de toutes les belles sciences, ce qui est rare parmi les Orientaux, & il a pris plaisir à s'appliquer aux Mathematiques & à la Philosophie, dans l'entretien qu'il avoit souvent avec le Pere Gabriel de Chinon Gardien du Convent des Capucins de Tauris. Mais le desir que Mirza-Ibrahim a eu de faire aussi instruire ses deux fils qui ont profité des leçons du Pere Gardien, est le principal motif qui l'a porté à faire du bien aux Capucins. Il leur a acheté une place pour bâtir une maison, & fourni liberalement à une partie de la dépense.

Dans le *Meidan*, où la grande place de la ville, tous les soirs quand le Soleil se couche, & tous les matins quand il se leve, il y a des gens gagez pour faire pendant une demie heure un terrible concert de trompettes & de tambours. Ils se rangent à un côté de la place dans une galerie un peu élevée, & cela se pratique dans toutes les villes de Gouvernement en Perse.

En sortant de Tauris du côté du Nord il y a une montagne qui en est tout proche, n'i ayant que la riviere entre-deux. Elle s'appelle *Einali-Zeinali*, & il y avoit autrefois au dessus un bel hermitage d'Armeniens que les Mahometans ont converti en Mosquée. Au bas de la montagne on voit une forteresse & une Mosquée qu'on laisse tomber en ruine, parce qu'elles ont été bâties par les Othomans. Il en est de même d'un Monastere qui est un peu plus loin sur le bord d'un précipi-

té ; & proche delà il y a deux caves où l'on voit quelques sepultures & des colomnes de marbre couchées par terre. Il y a aussi dans la Mosquée quelques tombeaux des anciens Rois des Medes ; & ce qui en reste montre assez que l'ouvrage en étoit beau.

Sur la route de Tauris à Ispahan, environ à une demie lieuë des derniers jardins de la ville, entre plusieurs croupes de montagnes qu'on laisse à main droite, on voit sur la plus haute, où jamais il n'i eut d'eau, & où même il est impossible d'en conduire, un Pont de cinquante pas de long, dont les arches sont fort belles, mais qui peu à peu tombent en ruine. Ce fut un *Moullah* qui le fit bâtir sans que personne pût juger de son dessein, & on ne peut de ce côté-là venir à Tauris sans voir ce Pont, parce qu'il n'i a point d'autre chemin, & qu'à droit & à gauche ce sont des eaux & des precipices. On sçût depuis par son propre aveu qu'une pure vanité lui avoit fait entreprendre cet ouvrage, sçachant que Cha-Abas I. du nom devoit venir à Tauris. Le Roi y vint en effet quelque temps aprés, & voyant sur le haut de cette montagne un Pont qui ne pouvoit être utile à quoi que ce fût, il demanda qui étoit celui qui l'avoit fait faire, & quel étoit son dessein. Le Moullah qui étoit venu au devant du Roi, & qui se trouva prés de sa personne quand il fit cette demande : Sire, lui dit-il, je n'ai fait bâtir ce Pont qu'afin que vôtre Majesté venant à Tauris, elle s'informât de celui qui l'a fait faire. On peut juger par là que le Moullah n'avoit autre ambition que d'obliger le Roi à parler de lui.

A une lieuë de Tauris, au couchant d'Eté on trouve au milieu d'un champ une grosse

Tourd e brique apellée *Kanbazun*. Elle a environ cinquante pas de diametre, & quoi qu'elle soit à demi ruïnée, elle est encore fort haute. Il semble que ç'a été le donjon de quelque Château, & il reste encore autour de hautes murailles, qui pour n'être que de gazon paroissent neanmoins être fort anciennes. On ne sçait pas certainement par qui cette Tour a été bâtie, mais plusieurs lettres Arabes qui sont sur la porte font juger que c'est un ouvrage des Mahometans. En l'année 1651. il y eut à Tauris & aux environs un grand tremblement de terre, plusieurs maisons furent renversées, & cette Tour se fendant de haut en bas, il en tomba une partie dont le dedans fut rempli.

Outre la petite riviere qui court dans Tauris, il en passe une autre plus grande à demie lieuë de la ville; sur laquelle au même endroit il y a un assez beau pont de pierre. On voit tout proche une sepulture couverte d'un petit dôme, où les Persans disent que la sœur d'Iman-Riza est enterrée, & ils l'ont en grande veneration. La riviere qui passe sous le pont vient des rivieres des montagnes du Nord, & se va rendre dans le lac de *Roumi*, à treize ou quatorze lieuës de Tauris. On l'apelle *Aggisou*, c'est à dire *Eau-amere*, parce que son eau est trés mauvaise, & qu'il ne s'i trouve aucun poisson. Il en est de même du Lac, qui a environ quinze lieuës de tour, & dont l'eau est comme noire. Les poissons qui s'i rendent, avec plusieurs ruisseaux qui tombent dedans, deviennent d'abord aveugles, & au bout de quelques jours on les trouve morts sur le rivage. Ce Lac prend son nom d'une Province & d'une petite ville qui s'apellent *Roumi*, & n'est éloigné de Tauris que de dix ou onze lieuës,

Au midi du Lac, sur le chemin qui méne à une petite ville nommée *Tokoriam*, on voit un côteau qui s'abaisse insensiblement, & dont le doux penchant forme un terrein uni, où boüillonnent plusieurs sources. Elles s'étendent à mesure qu'elles s'éloignent du lieu où elles commencent à se montrer; & la terre où elles coulent a quelque chose d'assez singulier pour tenir lieu entre nos remarques. Elle est de differente nature: La premiere terre qui se leve sert à faire de la chaux; celle qui est au dessous est une pierre troüée & spongieuse, qui n'est bonne à rien; & celle qu'on trouve aprés comme un troisiéme lit est cette belle pierre blanchâtre & transparente, au travers de laquelle on voit le jour comme au travers d'une vître, & qui étant bien taillée sert d'ornement aux maisons. Cette pierre n'est proprement qu'une congelation des eaux de ces sources, & il s'i est trouvé quelquefois des reptiles congelez. Le Gouverneur de la Province envoya en present pour une grande rareté à Cha-Abas une de ces pierres, où il se trouva un lezard d'un pied de long. Celui qui la presenta au Gouverneur eut pour reconnoissance vingt tomans, ou trois cens écus, & depuis j'en ai offert mille pour la même piece. En certains endroits de la province de Mazandran, où la mer Caspie s'avance le plus dans les terres de Perse, on trouve aussi de ces pierres congelées, mais en bien moindre quantité que vers le Lac de Roumi, & on voit quelquefois des morceaux de bois & des vermisseaux pris dans la pierre. J'ai eu la curiosité d'aporter la charge d'un chameau, c'est à dire prés de dix quintaux de ces pierres transparentes, & je les ai laissées à Marseille jusqu'à ce que j'aie vû à quoi je pourrai mieux les employer.

CHAPITRE V.

Suite de la grande route de Constantinople en Perse, depuis Tauris jusqu'à Ispahan par Ardueil & Casbin.

DE Tauris à Ispahan on compte d'ordinaire vingt-quatre jours de marche de Caravane.

Le premier jour on passe des montagnes arides, & on trouve à quatre lieuës de Tauris un des plus beaux Carvanseras de la Perse. C'est Cha-Sefi qui l'a fait bâtir ; Il est spacieux & fort commode ; & il y peut loger cent personnes avec leurs chevaux. Dans toute la Perse, & particulierement depuis Tauris jusqu'à Ispahan, & delà jusqu'à Ormus, on trouve tous les jours des Carvanseras dans une juste distance. Je ferai ailleurs la description de ces hôtelleries du levant.

Le second jour on décend une montagne fort rude & où le chemin est fort étroit. C'est au bas de cette montagne où les Marchands ont à choisir de deux chemins pour se rendre à Ispahan, & chacun suit en cela son inclination ou ses affaires. Ceux qui veulent suivre la route ordinaire & le droit chemin par les villes de Kom & de Kachan, laissent à gauche un étang qui separe les deux routes, & ceux qui veulent aller par Ardeüil & Casbin deux autres bonnes villes, laissent l'étang à droite & prennent le long de la montagne. De Tauris à Ardeüil il n'y a guere moins de douze lieuës, depuis l'étang le païs est assez bon, & je décrirai cette route la premiere.

Ardeüil étant si peu éloignée de Tauris, est

à quelques minutes prés, aux mêmes degrez de longitude & de latitude. Cette ville est renommée, tant pour le grand & premier abord des soies qui viennent de la Province de Guilan dont elle est voisine, que pour la sepulture de Cha-Sefi I. du nom Roi de Perse, & d'autres Princes de sa maison. Les avenuës en sont agreables, & ce sont des allées de grands arbres apellez Tchinar, plantez en droite ligne dans une juste distance. Elle est d'une grandeur mediocre, & assise dans une belle ouverture de montagnes. Celle qui est la plus proche de la ville, apellée *Sevalan*, est une des plus hautes de la Medie. Les maisons d'Ardeüil sont bâties de terre comme dans toutes les autres villes de la Perse, & les ruës y sont fort inégales, sales & étroites. Il n'y en a qu'une qui est assez belle, à un des bouts de laquelle est bâtie l'Eglise des Armeniens. Une petite riviere passe au milieu de la ville, qui sortant des montagnes voisines prend son cours d'Orient en Occident. On la divise en plusieurs canaux pour arrouser les jardins, & en divers endroits on a planté de beaux arbres qui réjoüissent la vûë, & rendent la ville plus agreable. Le Meidan ou la place du marché est grande, plus longue que large, & un beau Carvansera que le Kan a fait bâtir répond sur un des côtez de cette place. Il y en a d'autres assez commodes en d'autres endroits de la ville, aux environs de laquelle on voit de beaux jardins, particulierement celui du Roi où on se rend par une belle & longue allée de quatre rangs d'arbres, au bout de laquelle on découvre un grand portail qui y donne entrée. Quoi que le terroir d'Ardeüil soit bon pour la vigne, on n'y en voit point, & on ne fait point de

vin qu'à plus de quatre ou cinq lieuës loin de la ville. Les Armeniens qui demeurent à Ardeüil en ont toûjours bonne provision ; mais il n'y a point de lieu dans la Perse où il faille aporter tant de précaution pour y en faire entrer, & même pour y en boire, la chose devant être fort secrete. Il faut s'en cacher comme on feroit d'une mauvaise action, & cette contrainte est un effet de la superstition Mahometane, les Persans ayant une si particuliere veneration pour ce lieu-là, qu'ils croiroient pecher de souffrir qu'on bût du vin ouvertement.

On vient de toute la Perse en pelerinage au sepulcre de Cha-Sefi, qui avec le grand abord des soyes dont je parlerai plus bas, rend Ardeüil une des plus considerables villes du Royaume. La Mosquée dans laquelle il est enterré est acompagnée de plusieurs bâtimens, dont l'entrée donne sur le Meidan qu'elle vient joindre au Midi par un grand portail. La porte est croisée de chaînes de fer attachées à de grosses boucles, & quand un criminel peut les toucher & entrer dans la premiere court, il est en sureté & on n'oseroit le prendre. C'est une grande court plus longue que large, & au-dehors du côté qui regarde le Meidan on a bâti le long du mur des boutiques pour des Marchands & des Artisans.

De cette grande court on passe à une seconde de moindre étenduë & pavée de pierres plates, avec un ruisseau qui court au milieu. On y entre par une grande porte croisée de chaînes de fer comme la premiere, & qui est à main gauche au coin de la grande court. Elle conduit d'abord sous un portique, où il y a de grands balcons élevez à la façon du païs,

ſur leſquels on voit pluſieurs perſonnes, pelerins ou autres gens que de mauvaiſes affaires obligent à rechercher cet azile. C'eſt en ce lieu-là où il faut quiter l'épée & le bâton avant que de paſſer outre, & donner quelque choſe à un *Moullah* qui eſt toûjours là avec des livres.

Dans cette ſeconde court où coule un ruiſſeau, d'un côté ſont les bains, de l'autre les greniers à riz & à bled; & à main gauche au bout de la même court il y a une petite porte qui conduit au lieu où tous les jours ſoir & matin on diſtribuë aux pauvres les aumônes Royales; ce qui ſe fait vis-à-vis des cuiſines. Cette porte eſt couverte de lames d'argent, & il y a dans ces cuiſines vingt-cinq ou trente fourneaux pratiquez dans l'épaiſſeur du mur, avec autant de chaudieres où on aprête quantité de viandes & de Pilau, tant pour les pauvres que pour les Officiers de la Moſquée. Pendant qu'on fait cette diſtribution, le maître Cuiſinier qui commande à tous les autres eſt aſſis dans une chaiſe couverte de lames d'argent, & prend garde que tout ſe faſſe avec ordre. Il fait tous les jours meſurer le riz pour les marmites, & couper les viandes en ſa preſence, & tout ſe gouverne dans cette maiſon Royale avec une grande œconomie.

Au bout du portique qui ſuit la premiere court, il y a deux portes l'une aprés l'autre de moyenne grandeur, couvertes toutes deux de lames d'argent, & qui donne paſſage à un Corridor. Entre ces deux portes on voit à main droite une petite Moſquée où il y a quelques tombeaux de Seigneurs Perſans. Quand on a paſſé le Corridor on entre dans une petite court, & à main gauche eſt la porte de la Moſquée où ſont les tombeaux des

Princes de la maiſon Royale de Perſe. Il ſe faut bien garder de marcher ſur le ſeuil des portes qui d'ordinaire eſt couvert de lames d'argent ; c'eſt un crime à ne pouvoir être expié, que par un châtiment trés-ſevere. On paſſe d'abord par une petite allée qui méne à la Nef fort richeſſement tapiſſée, autour de laquelle il y a des pupitres chargez de gros livres, où liſent continuellement les Moullahs ou Docteurs de la Loi, gagez pour le ſervice de la Moſquée. Au bout de la Nef qui n'eſt pas grande, il y a un petit dôme en octogone comme une maniere de Chœur d'Egliſe, au milieu duquel eſt le ſepulcre de Cha-Sefi. Il n'eſt que de bois, mais bien travaillé, & c'eſt un bel ouvrage de marqueterie. Il n'excede pas la hauteur d'un homme de la taille ordinaire, & paroît comme un grand cofre, dont les quatre coins d'enhaut portent quatre groſſes pommes d'or. On le tient couvert d'un brocart rouge, & les autres tombeaux qui l'accompagnent ſont couverts de même de riches étofes. Tant au Chœur qu'en la Nef il y a quantité de lampes ; les unes d'or, les autres d'argent, & la plus grande de toutes eſt d'argent vermeil doré d'une belle cizelure. Il y a auſſi ſix grands chandeliers d'un bois exquis couverts de lames d'argent, & ils portent de gros Cierges, qu'on n'allume qu'à leurs grandes fêtes.

Du dôme où eſt le tombeau de Cha-Sefi, on paſſe ſous une petite voûte, qui enferme une autre ſepulture d'un Roi de Perſe, duquel je n'ai pû ſçavoir le nom. C'eſt comme un autre grand cofre de bois d'un aſſez beau travail, & couvert auſſi d'un brocart de ſoie. La voûte de la Moſquée eſt ornée au-dedans d'une peinture à la Moreſque d'or & d'azur,

& au-dehors d'un beau vernis de diverses couleurs comme à la superbe Mosquée de Tauris.

Il y a aux environs d'Ardeüil plusieurs sepultures antiques, qui sont dignes d'être vûës & quelques-unes qui sont ruïnées montrent encore des restes du soin qu'on avoit eu de les enrichir d'un beau travail. A un quart de lieuë de la ville on voit la Mosquée où sont les tombeaux du pere & de la mere de Cha-Sefi. Elle est assez belle, & a ses jardins & ses cours, dans l'une desquelles il y à un beau bassin d'eau fort claire où on nourrit du poisson.

Ardeüil n'est pas renommé seulement, comme j'ai dit, par les sepultures Royales qui sont dans son enceinte, & par le pelerinage qui s'i fait de toutes les Provinces de la Perse. Le grand abord des Caravanes de soye, qui montent quelquefois à huit ou neuf cens chameaux, contribuë encore beaucoup à la réputation de cette ville. Comme elle est voisine du Guilan d'où sort l'abondance des soyes, & du païs de Chamaqui d'où il en vient aussi en quantité, & que c'est le grand passage de ces deux lieux-là pour Constantinople & pour Smirne, c'est un abord continuel de Marchands, & on y trouve aussi comme à Tauris toutes sortes de marchandises.

D'Ardeüil à Casbin le païs est assez bon. De trois en trois lieuës, ou de quatre en quatre, on trouve de petites rivieres qui viennent des montagnes du côté du Nord, & qui humectent la terre. La Caravane met d'ordinaire cinq jours d'Ardeüil à Arion : d'Arion à Taron deux : & de Taron à Casbin deux autres. Une demie lieuë au deçà de Taron on passe

une grande riviere sur un pont de pierre; & deux lieuës au delà on trouve Kalcal.

Arion est une petite ville, *Taron* & *Kalcal* sont deux gros bourgs, & il n'y a que ces trois lieux dans toute la Perse où il croît des olives & d'où l'on tire de l'huile.

En sortant de Kalcal on marche trois heures dans une plaine, qui vient finir à une haute montagne qu'on ne sçauroit passer en moins de quatre heures. Elle est si rude qu'à peine les chevaux & les mules y peuvent monter; mais pour les chameaux il faut qu'ils prennent par le bas, qui est encore un chemin fâchéux & plein de cailloux que les torrens y entraînent, & ce détour est de trois ou quatre lieuës. Je perdis deux de mes chevaux au passage de cette montagne, au-dessus de laquelle il y a un village où on peut loger. Aprés l'avoir décenduë le païs est uni, & il n'y a plus que trois lieuës jusqu'à Casbin.

Casbin est au 87. degré, 30. minutes de longitude; & au 36. degré, 15. minutes de latitude. C'est un grand village dont les maisons sont basses & mal bâties, à la reserve de sept ou huit qui accompagnent les jardins du Roi, & qui ont quelque aparence. Elle n'a point de murailles, & plus de la moitié de la ville est en jardinages. Il y a trois Carvanseras avec des Bazars autour, & il y en a un des trois qui est fort grand & commode. Elle n'est habitée que par des Mahometans, & s'il y a quelques Chrétiens mêlez parmi eux, ils sont en trés-petit nombre.

Le terroir de Casbin produit des pistaches. L'Arbre qui les porte n'est jamais guere plus grand qu'un Noyer de dix ou douze ans, & elles viennent par bouquets qui ressemblent à une grape de raisin. La grande quan-

tiré de pistaches qui sort de la Perse vient de *Malavert*, petite ville à douze lieuës d'Ispahan en tirant au levant : Ce sont les meilleures pistaches du monde, & le terroir qui est de grande étenduë en produit dans une telle abondance, qu'il y en a dequoi fournir toute la Perse & toutes les Indes.

De Casbin on vient camper à un petit village acompagné d'un Carvansera, & on marche ce jour-là environ six lieuës dans des campagnes assez fertiles, & traversées de quantité de ruisseaux.

Le lendemain on traverse encore un bon païs, & aprés neuf ou dix heures de marche on vient à *Denghé*. C'est un gros village au pié d'une montagne, & au milieu duquel passe un beau ruisseau. Il y a d'excellent vin tant blanc que clairet, & les voyageurs ne manquent pas d'en remplir leurs oudres. On ne s'arrête pas toutefois à ce village, mais d'ordinaire on pousse une lieuë plus loin, pour gagner un beau Carvansera qui est un assez bon gîte.

C'est à ce village de *Denghé* où se viennent joindre les deux routes de Tauris à Ispahan : celle que j'ai décrite par Ardeüil & Casbin, est la route ordinaire & la plus courte par Kom & Cachan, laquelle il nous faut reprendre. C'est à ce même village où se rendent aussi les Caravanes qui vont aux Indes par Méchéed & Candahar, & où elles laissent la route d'Ispahan pour prendre à gauche & tirer droit au Levant.

CHAPITRE VI.

Suite de la route ordinaire de Tauris à Ispahan par Zangan, Sultanie & autres lieux.

IL faut retourner à l'étang qu'on trouve au pié d'une montagne à six lieuës de Tauris, où ceux qui veulent suivre la route ordinaire d'Ispahan par Zangan & Sultanie, laissent à gauche le chemin d'Ardeüil & de Casbin. Cet étang est d'ordinaire couvert de gros canards rouges & qui sont fort bons.

Delà aprés douze ou treize heures de marche, dans laquelle on trouve trois Carvanseras, on vient à *Karachima*, bon village dans un profond vallon qui paroît bien cultivé. Il n'y a qu'un petit Carvansera de terre, dont les portes sont si basses qu'il y faut presque entrer à genoux.

Le lendemain on vient à un autre gros village nommé *Turcoma*, dont le terroir est fertile, quoi qu'il y fasse bien froid. Il y a plusieurs Carvanseras bâtis comme une allée couverte, & qui ne sont que de terre; les hommes sont à un bout, & les chevaux sont à l'autre.

Le jour suivant on passe un païs bossu & desert, & aprés avoir marché huit heures on arrive à *Miana* petite ville située dans un lieu marécageux, & où on paye un droit pour la garde des chemins. C'est où mourut Monsieur Thevenot en revenant d'Ispahan. Il avoit ramassé plusieurs livres Persiens & Arabes, & le Cadi de Miana retint les meilleurs. Il y a dans cette ville un des plus beaux Carvanseras de la Perse.

A deux heures de Miana on passe une ri-

viere sur un beau pont de pierre qu'on laisse ruiner, & dont les arcades sont creusez par dedans : il est bâti de brique & de pierre de taille, & est aussi long que le Pont-neuf de Paris. Ce pont est presque au pié d'une haute montagne apellée *Kaplenton*. Cha-Abas en fit paver tout le chemin ; parce que la terre y est si grasse, que dans le dégel, ou lors qu'il tomboit la moindre pluye, il étoit impossible que les Caravanes y pûssent passer. Il y a en Perse une sorte de chameaux, qui dans une terre grasse où il vient à pleuvoir n'ont point de force pour se tenir, & avec la grosse charge qu'ils ont sur le dos ils s'écartelent & s'ouvrent le ventre. Avant que le chemin fut pavé il falloit étendre des tapis dans les pas les plus glissans où ces chameaux devoient passer, & il faut recourir encore à ce remede en quelques endroits où le pavé est rompu.

Presque au bas de la décente du côté d'Ispahan, sur la croupe d'une petite montagne détachée de toutes les autres, il y a un Fort abandonné. Il est proche du grand chemin & d'une riviere, qui de même que celle qui est de l'autre côté de la montagne à deux heures de Miana, va se perdre dans la Mer Caspienne aprés avoir traversé la Province de Guilan, où on les coupe en plusieurs canaux. Mais en general tous les grains & les fruits qui croissent en Perse par le seul secours de l'eau des canaux qu'on derive des rivieres sont de peu de garde, moins bons & beaucoup moins chers, que ceux qui viennent dans les Provinces où il pleut & dont la fecondité ne doit rien à l'artifice. Le bled sur tout ne se peut guere garder au delà d'un an ; & si on le garde davantage il s'y engendre une vermine qui le mange. Il en est de même

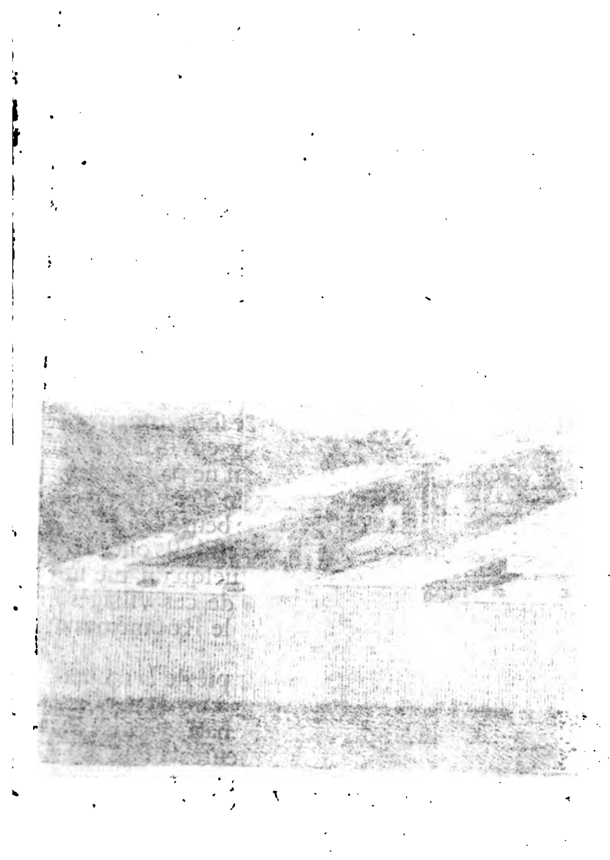
ſi le bled eſt en farine, & un ver qui s'y met auſſi, la rend ſi amere, qu'il eſt impoſſible d'en manger.

Au deçà de la montagne de Kaplenton on en voit de loin deux autres fort hautes, l'une vers le Nord apellée *Saveland*, & l'autre au midi qu'on nomme *Sehant*. Il y en a une troiſiéme de même nature, mais qu'on ne peut voir de la route d'Iſpahan, parce qu'elle eſt trop éloignée du chemin, & prés de la ville de Hamadan. C'eſt de ces trois montagnes remplies d'une infinité de ſources d'où ſortent la plûpart des eaux qui arroſent la Perſe, & les Perſans diſent que le nombre de ces ſources étoit bien plus grand, mais que depuis cent ans il s'en eſt perdu pluſieurs, ſans qu'on ſçache où elles ſe ſont diſperſées.

Il y a pluſieurs villages aux environs de la montagne de Kaplenton, qui ne payent rien au Roi, mais ils ſont obligez d'envoyer une certaine quantité de riz & de beure pour l'entretien de la Moſquée d'Ardeiiil. Ils ont auſſi un beau privilege, & ſi quelqu'un tuë un homme, & ſe retire à l'un de ces villages, on n'oſe l'i rechercher, & le Roi même ne le peut punir.

De la riviere qui paſſe au pié de la montagne de Kaplenton on vient à un beau Carvanſera apellé *Tchamalava* bâti depuis peu d'années, & aprés treize heures de marche dans un païs fort ſterile, on trouve un autre Carvanſera qu'on nomme *Sartcham* dans un lieu entierement ſolitaire: c'eſt ce qui rend inſolens les *Raders* qui ſe tiennent-là pour la garde des chemins, & ils ne craignent rien ſe voyant éloignez des villes & des villages.

De Sartcham on vient à une riviere qu'on côtoye fort long-tems, aprés quoi on trouve



T. 1. pag. 89.

a Perse,

un Carvanſera nommé *Digbé* aſſez prés d'un grand village : L'édifice en eſt beau, & les fondemens ſont de pierre de taille rouge & blanche fort dure & ondée.

Le jour ſuivant on paſſe un païs fort inégal, d'où on tombe dans un vallon au bout duquel on vient à *Zangan* grande villace & trés-mal bâtie. Il y a toutefois un fort beau Carvanſera, qui à mon dernier voyage à Iſpahan ſe trouva ſi plein, que nonobſtant une forte pluye, j'aurois été obligé de coucher dehors, ſans deux Armeniens qui me reçûrent dans leur chambre avec tous mes gens ; pour nos chevaux ils demeurerent à l'air. De Zangan on vient à un Carvanſera où on paye les droits qui ſont dûs au Kan de Sultanie.

Sultanie eſt une villace qu'on laiſſe à demie lieuë du grand chemin, & qui eſt proche d'une montagne. Il y a eu autrefois de belles Moſquées à ce qu'on en peut juger par ce qui en reſte, & ce ne ſont plus que des ruïnes que le temps acheve de conſumer. Pluſieurs Egliſes de Chrétiens furent converties en ces Moſquées, & s'il en faut croire les Armeniens tant d'Egliſes que de Chapelles il y en avoit dans Sultanie juſques à prés de huit cens.

A trois lieuës de Sultanie on trouve un Carvanſera, & un peu plus loin un gros bourg nommé *Ija*, où il y a auſſi un Carvanſera aſſez commode, & on y trouve du vin qui n'eſt pas fort excellent.

Habar vient enſuite, ville ancienne & de grande étenduë, mais fort ruïnée, dans laquelle habitent pluſieurs Armeniens : comme ils font de bon vin les voyageurs ont ſoin d'en remplir leurs oudres.

De Habar aprés ſept heures de marche on

arrive à un village nommé *Partin*. Le chemin de Zangan à Partin se fait en deux jours. C'est une plaine fertile, & on y découvre plusieurs villages. Elle est bordée des deux côtez au levant & au couchant d'une chaîne de hautes montagnes, & sa plus grande largeur n'est que de trois lieuës.

Cette plaine est suivie d'une campagne sterile & mal habitée, & qui dure tout un jour jusqu'à *Sexava*. On passe aux ruïnes d'un village dont il n'est resté que deux maisons, avec une tour de Mosquée qui est fort haute & menuë. Le village est sur le bord d'un torrent. On trouve ensuite un Carvansera de terre bâti depuis peu de temps, & assez prés de là un grand Château appellé *Khiara*, qui est sur une butte & fort mal construit.

Sexava est une petite ville dont le terroir porte d'excellentes noix. Ses Carvanseras pour n'être que de terre & trés-petits, sont fort propres & commodes, & le nombre supplée au defaut de la grandeur.

De Sexava aprés sept heures de marche en païs desert on vient à un grand Carvansera appellé *Idgioup*, qui a été autrefois plus beau qu'il n'est à present, & qu'on voit seul dans une campagne. A trois heures de là on en trouve un autre fort spacieux apellé *Kochberia*, & quatre heures plus loin on arrive au Carvanserá de *Denghé*, où se joignent les deux routes, dont j'ai parlé au chapitre precedent.

De Denghé à Kom il y a trois grandes journées de méchant païs, desert & aride, sans autre eau que de citerne, à la reserve de quelques endroits qui sont assez bons. On trouve à quatre lieuës de Denghé un beau Carvansera, & à trois lieuës plus loin un autre, éloigné de mille pas d'un village vers le midi,

entre des côteaux où croît de bon vin blanc & clairet. De ce dernier Carvanſera à Sava il n'i a plus que trois heures de marche pour la Caravane.

Sava eſt une bonne ville, dans une plaine fertile & remplie de villages. Son plus grand negoce eſt de petites peaux d'agneaux griſes, dont la friſure eſt fort belle & dont on fait des fourures. Deux ou trois lieuës au delà de Sava le païs eſt aſſez bien cultivé, & aprés avoir guayé une riviere à une demie heure de la ville, on trouve deux heures plus loin un des plus beaux Carvanſeras de la Perſe, qu'on achevoit de bâtir à mon dernier voyage à Iſpahan. Delà à Kom il y a encore ſept ou huit heures de marche dans des terres ſeches & des ſables ſalez: mais à une demie lieuë de Kom la terre eſt bonne & de grand raport.

Kom eſt une des grandes villes de la Perſe, dans un païs plat & fort abondant en riz. Il y croît auſſi de bons fruits, & particulierement de groſſes & excellentes grenades. Elle n'a que des murailles de terre avec de petites tours fort prés les unes des autres, & les maiſons pour n'être auſſi que de terre n'en ſont pas moins propres au dedans. A l'entrée de la ville on paſſe une riviere ſur un pont de pierre, d'où en tournant à droite ſur un fort beau quai on trouve un Carvanſera bien bâti & fort commode.

Ce qu'il y a de plus remarquable à Kom eſt une grande Moſquée, que les Perſans n'ont pas en moindre veneration que celle d'Ardeüil. C'eſt où on voit les ſepultures de Cha-Sefi & de Cha-Abas ſecond, & celle de *Sidi-Fatima* fille de *Iman-Hocen*, qui étoit fils d'Ali & de Fatima Zubra fille de Mahomet. La

La grande porte de cette Mosquée répond sur une place plus longue que large, où il y a un Carvansera & des boutiques qui au dehors ont quelque beauté. Un des côtez de la place est comme fermé d'une muraille fort basse, par dessus on voit la greve & la petite riviere qu'on passe sur un pont où la même place vient aboutir. Sur le grand portail de la Mosquée on voit de l'écriture en lettres d'or à la loüange de Cha-Abas second. On entre d'abord dans une court qui est plus longue que large, & qu'on pourroit apeller jardin, puisque des deux côtez de l'allée du milieu qui est pavée il y a des quarrez de fleurs; & j'i ai vû entr'autres de beau jasmin jaune, quantité de fileria, & plusieurs sortes de plantes. Un balustre de bois qui regne des deux côtez le long de l'allée, empêche que les passans ne puissent rien cueillir, & on a grand soin de tenir le lieu en bon état. Les Chrétiens n'y entrent pas bien aisément, sur tout ceux dont l'habit ni la mine ne donnent pas dans la vûë: mais de la maniere que j'ai toûjours voyagé en Perse & aux Indes on ne m'a jamais refusé la porte en aucun lieu.

Dans cette premiere court on voit à gauche en entrant de petites chambres, où ceux qui reçoivent les aumônes que par la fondation de la Mosquée on y distribuë tous les jours, vont manger leur portion, aprés quoi ils se retirent. Ces mêmes chambres servent d'asile à ceux qui ne peuvent payer leurs dettes, comme à la Mosquée d'Ardeüil. Ces lieux de franchise ne sont pas comme les nôtres, où il faut que celui qui s'i retire se nourrisse à ses dépens. En Perse ceux qui ont de méchantes affaires, & qui peuvent se sauver dans ces lieux d'asile, sont nourris

des revenus de la Mosquée ; & n'étant point en souci de leur entretien, leurs amis trouvent plus de facilité à traiter avec les parties, & à les porter à un acommodement.

De la premiere court on passe dans une autre qui est plus grande & toute pavée, & de celle-ci à une troisiéme qui est quarrée & relevée en terrasse. On y entre par une porte qui est au bout d'un large perron ; & c'est où sont les logemens des Moullahs ou Prêtres de la Mosquée.

De cette troisiéme court, par un escalier de brique de dix ou douze marches, on passe à une quatriéme qui est aussi relevée en terrasse, & au milieu de laquelle il y a un beau bassin. Il se remplit continuellement par de petits canaux d'eau courante qui tombe dedans, & se vuide à mesure par d'autres canaux qui vont donner de l'eau à divers lieux de ce grand enclos. Il y a quelques bâtimens en cette court, & un des côtez est ocupé par la face de la Mosquée qui n'est pas desagreable. Ce sont trois grandes portes assez bien étenduës à la mode du païs, & il y a au devant une muraille de brique à hauteur d'homme, & percée à jour en maniere de lozange. Le seüil de la porte du milieu est couvert d'une plaque d'argent, & il y a entre ces trois portes & celle du dôme de la Mosquée plusieurs Moullahs ou Docteurs qui tiennent des livres où ils lisent incessamment.

Cette Mosquée est un octogone, & à chaque angle il y a une petite porte de bois de noyer vernissé de gris & de jaune. La sepulture de Sidi-Fatima, petite fille de Mahomet est au fond de la Mosquée, n'i ayant que pour passer un homme entre la muraille & le tombeau. Il est entouré d'une grande

grille d'argent de ſeize pieds en quarré, de laquelle les barreaux ſont ronds & pommetez aux endroits où ils ſe croiſent, & avec la lumiere qui ſort de quantité de lampes d'or & d'argent, tout cela enſemble ne peut produire qu'un trés-bel effet. Le dedans de la Moſquée juſqu'à l'élevation des angles de l'octogone qui ſupportent le dôme, eſt de carreaux d'un beau vernis de diverſes couleurs; & la coupe du dôme comme la voute du portique de la Moſquée, eſt une peinture en Moreſque d'or & d'azur. De chaque côté de la Moſquée, & prés du lieu où eſt le tombeau de Sidi-Fatima, on voit une grande ſale où on diſtribuë aux pauvres les aumônes Royales, qui conſiſtent, comme j'ai dit ailleurs, en pilau & autres viandes apprêtées fort proprement. De ce tombeau on tourne à gauche vers un eſcalier, qui en eſt éloigné de vingt-cinq ou trente pas, & cét eſcalier même a une porte, au deſſus de laquelle il y a encore quelque écriture à la gloire de Cha-Abas II. La porte étant ouverte, on voit le lieu où repoſe le corps de ce Roi, & par une autre porte grillée on découvre ſous un petit dôme le tombeau de Cha-Sefi ſon pere, qui eſt couvert d'un drap d'or. On travaille inceſſamment à la ſepulture de Cha-Abas, qu'on veut rendre magnifique, & les gens de la Moſquée me dirent que la voûte du dôme ſera revétuë par dedans de lames d'argent.

Etant arrivez à Kom nous fûmes nous placer au Carvanſera, & il n'i avoit pas deux heures que nous y étions entrez quand nous vîmes paſſer devant la porte grande quantité de monde qui s'empreſſoit à courir, & que tous ceux qui étoient au Carvanſera ſuivirent en même temps. Ce fut à mon premier

voyage de Perse, & m'étant informé de ce qui causoit ce concours de gens ; il me fut répondu que c'étoit le jour qu'on avoit destiné depuis long-temps à un grand spectacle, qui étoit de faire battre les deux Prophétes, & qu'il étoit temps de se rendre à la place, parce que le combat alloit commencer. Dans le dessein que j'avois de m'instruire des mœurs & coûtumes du païs, je voulus voir le spectacle dont en me parloit, & quand je fus sur le lieu je trouvé la place de la ville qui est fort grande si pleine de monde, que j'eus de la peine à percer la foule jusqu'au milieu où se dévoit faire le combat de deux Taureaux. Voici en peu de mots comme la chose se passa. Quantité de bâteleurs divisez en deux bandes occupoient le milieu de la place, où ils faisoient faire large pour avoir l'espace necessaire pour le combat. Chaque bande tenoit un taureau, dont l'un portoit le nom de Mahomet, & l'autre celui d'Ali, & soit que ce fut un effet du hasard, ou de l'adresse des maîtres des taureaux, aprés un combat opiniâtre où on voyoit ces bêtes écumer d'ardeur & de colere, Mahomet enfin quitta la partie, & laissa à Ali toute la victoire. Aussi-tôt tout le peuple donna de grandes marques de joye, toute la place fut remplie du son des flutes & des hautbois, chacun vint comme adorer Ali, & tous s'écrierent, *Voila les œuvres de Dieu qu'Ali a faites.* Ensuite on mena le taureau Ali sous une porte la tête tournée vers le peuple, & aprés l'avoir bien froté pour le delasser du combat où il s'étoit courageusement porté ; chacun lui envoya des presens qui vont au profit des bâteleurs. Le Kan ou Gouverneur de Kom qui assistoit à ce spectacle avec cent

cavaliers fort richement équipez, fit present de cinquante tomans qui montent à sept cens cinquante écus. Ceux qui l'accompagnoient, & les principaux de Kom, donnerent les uns une robe, les autres une ceinture, & jusques au petit peuple, il n'i en eut aucun qui ne portât ou des fruits ou d'autres choses, chacun selon ses moyens.

Le Kan étoit un Seigneur tout à fait civil, & il n'i avoit point d'étranger qui ne se loüât de sa maniere d'agir qui étoit entierement obligeante. Dés qu'il fut arrivé à la place, soit qu'il m'eût apperçû avec l'Allemand que j'avois amené de Constantinople, soit que quelqu'un l'eût averti qu'il y avoit-là des étrangers auprés de lui, il nous fit incontinent appeller, & aprés nous avoir fait quelques questions sur le sujet de nôtre voyage, il ordonna qu'on nous apportât un banc pour nous asseoir. Il s'informa d'où nous venions & ce que nous allions faire à Ispahan, & lui ayant répondu que nous allions voir le Roi, il approuva nôtre dessein, & se plaignit seulement de ce que nous ne lui avions pas donné avis de nôtre arrivée. Le soir étant de retour au Carvansera, nous vîmes arriver quatre de ses gens, qui nous apporterent de sa part quelques rafraichissemens de bouche, & entr'autres six beaux melons & quatre grandes bouteilles d'excellent vin.

Ce Gouverneur me parut si brave & si galant homme, & je reçûs tant de marques de sa courtoisie, que je ne pûs que m'affliger du malheur qu'il eut de tomber dans la disgrace du Roi, ce qui lui causa une mort trés-cruelle. Quelques années aprés mon départ de Kom, le Kan pour quelques reparations dont les murailles de la ville qui ne sont que de terre,

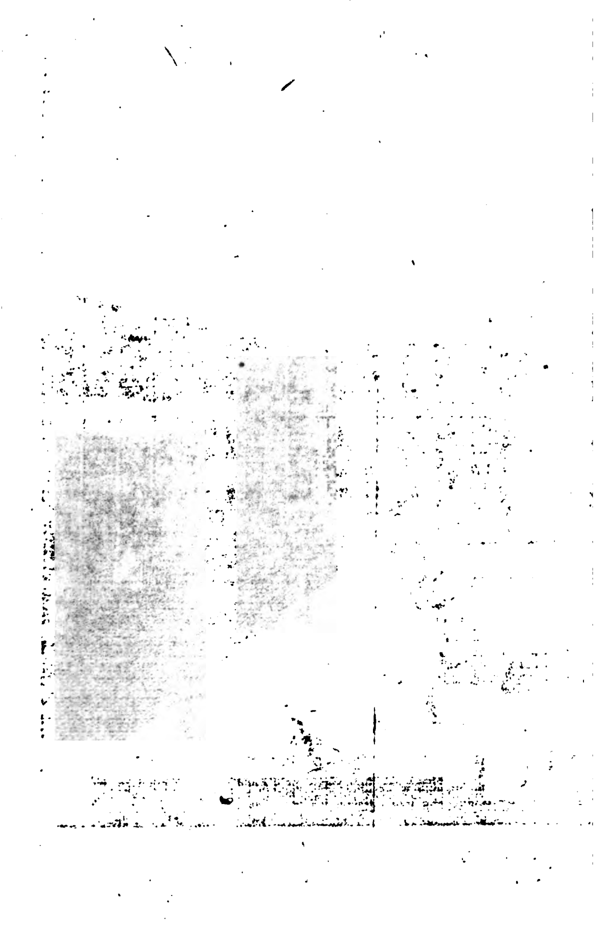
& le pont qui est sur la riviere, avoient besoin en quelques endroits ; sans en écrire au Roi mit de son chef un leger Impôt sur chaque corbeille de fruit qui entroit dans la ville. Il y a dans toutes les villes de Perse des gens gagez du Roi pour avoir l'œil toutes les semaines à ce que les denrées peuvent valoir, & donner ordre que chaque chose ne passe pas un certain prix qu'ils taxent entr'eux, & que par une bonne police pour le bien du peuple ils font crier tous les premiers jours de la semaine. Cha-Sefi regnoit alors, & ce que je raconte arriva sur la fin de l'année 1631. Le Roi ayant eu bien-tôt avis par ces gens-là de l'Impôt que le Kan avoit mis sur le fruit à son insçû, en fut tellement indigné qu'il le fit venir enchaîné à Ispahan, & usa envers lui d'une severité extraordinaire. Le fils du Kan jeune Seigneur bien fait étoit auprés de la personne du Roi, & lui donnoit la pipe & le tabac, ce qui est une charge fort honorable à la Cour de Perse. Quand le Kan fut arrivé, le Roi le fit amener à la porte du palais en presence de tout le peuple, & commanda au fils d'arracher la moustache de son pere. Il lui ordonna ensuite de lui couper le nez, les oreilles, puis de lui crever les yeux, & enfin de lui couper la tête. Cette execution faite le Roi dit au fils d'aller prendre possession du gouvernement de son pere, & lui donnant un habile vieillard pour Lieutenant l'envoia à Kom avec ces mots: *Si tu ne gouvernes mieux que n'a fait ce chien mort, je te ferai mourir plus cruellement que lui.*

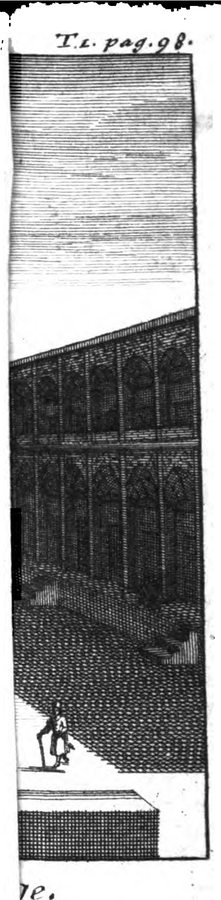
En sortant de Kom on marche quatre heures dans une grande campagne, aprés laquelle on trouve un bon village avec cinq ou six Carvanseras. Delà on n'a presque que des sables jusqu'à un lieu nommé *Abschirim*,

c'est à dire *Eau-douce*, où il y a trois Carvanseras éloignez de tous villages. D'Abschirim à Cachan il y a six heures de marche, dans un bon païs de grains, où on trouve deux gros villages.

Cachan est une grande ville bien peuplée & fournie de toutes les choses necessaires à la vie: Elle a une vieille ceinture de murailles qui sont tombées en beaucoup d'endroits, & on n'a pas besoin de chercher les portes pour y entrer. Du côté d'Ispahan son terroir est bon, & produit en quantité des fruits & du vin que les Juifs qui demeurent à Cachan prennent soin de faire. On compte de ces Juifs dans Cachan jusques à mille familles, & dans Ispahan prés de six cens: à Kom ils n'ont au plus que neuf ou dix maisons. Ce n'est pas qu'il n'i ait d'autres Juifs en Perse; mais ceux de Kom, de Cachan & d'Ispahan, se disent particulierement décendus de la Tribu de Juda.

Il y a dans Cachan quantité d'ouvriers en soye qui travaillent bien, & qui font toutes sortes de brocards d'or & d'argent des plus beaux qui sortent de la Perse. On y bat aussi monnoye, & on y fabrique de la vaisselle de cuivre dont il se fait grand debit. Les Bazars y sont beaux & bien voutez, les Carvanseras grands & commodes; mais il y en a un entr'autres qui étoit fort magnifique, proche des jardins du Roi à l'entrée de la ville dans lequel je logeai à mon dernier voyage d'Asie. Tant le Carvansera que les Jardins sont des ouvrages de Cha-Abas I. du nom, & il y fit une fort grande dépense. Ce Carvansera a environ cent pas en quarré, est bâti de briques, il à deux étages, & contient prés de six-vingt chambres vou-





ne.

tées & d'une raisonnable grandeur. Cét edifice étoit assez beau pour meriter qu'on l'entretient mieux que l'on ne fait; mais on le néglige fort & il commence à tomber en ruine. Il y avoit au milieu de la court un beau reservoir d'eau qui à present est gâté; les Persans & les Turcs ayant cette mauvaise coûtume d'aimer mieux faire de nouveaux bâtimens que d'entretenir les vieux. On a fait depuis à Cachan quatre ou cinq Carvanseras aussi grands & aussi commodes que celui de Cha-Abas, qu'on laisse insensiblement perir. Cette coûtume va si avant, que bien loin que les enfans prennent le soin d'entretenir & de réparer les maisons que leurs peres ont fait bâtir, ils tiennent comme à deshonneur d'i habiter aprés leur mort, & veulent avoir la gloire de bâtir aussi pour eux-mêmes.

Avant que de quiter Cachan, il faut remarquer que pour aller de cette ville au Gullan on ne peut éviter de marcher douze heures dans des plaines qui ne sont que de pur sel, & on ne trouve au milieu du chemin que une cîterne dont l'eau ne peut être que trés mauvaise. Poursuivons la route d'Ispahan.

En sortant de Cachan on passe une plaine de trois lieuës, aprés laquelle on entre dans les montagnes, où se presente d'abord un fort beau Carvansera de brique. Delà on passe dans un vallon agreable où on marche assez long-temps le long d'un ruisseau par un chemin fort étroit. Au bout du vallon on voit une grande muraille qui le traverse & qui joint les deux montagnes. Cette muraille a plus de cent pas de long, son épaisseur est de plus de trente pieds, & sa hauteur de plus de cinquante. C'est encore un ouvrage

du grand Cha-Abas qui voulut arrêter les eaux qui tombent de plus haut, & faire là un grand reservoir pour s'en servir au besoin. Au pied de la muraille il y a une écluse qu'on tient fermée quand on veut garder l'eau, & qu'on ouvre quand on la veut laisser aller dans les terres de la plaine de Cachan. Du reservoir à Courou il y a environ deux heures de marche.

Corou est un village fort grand & fort peuplé, dans un terroir environné de hautes montagnes, & planté de quantité de noyers. Ses maisons n'ont qu'un étage fort bas, & ne sont bâties que de cailloux, & son Carvansera est beau & commode. Ce village n'a qu'une ruë, mais qui est longue de prés d'une demie lieuë, & fort mauvaise en hiver, à cause d'un gros ruisseau qui y passe, & des gros cailloux dont il est plein. Autour du village, comme en plusieurs autres lieux de la Perse, il y a un grand nombre de *Chacales*. C'est une espece de Renard qui fait la nuit un bruit incommode, parce que quand il y en a un qui crie, tous les autres lui répondent.

De Corou on marche encore trois lieuës entre les montagnes, & quand on les quitte il n'i a plus que douze lieuës jusqu'à Ispahan. C'est une plaine continuelle qui dure encore au delà, & en plusieurs endroits il y a de bonnes terres. De trois en trois lieuës on y trouve des Carvanseras. Le premier s'appelle *Acbaba Agakamala*, & le second qui est à moitié chemin de Corou à Ispahan se nomme *Michiacour*. Ce n'est pas un seul Carvansera, mais il en a plusieurs qui font la meilleure partie d'un gros village. De Michiacour on vient à *Aganura* autre Carvansera assez mal bâti; & d'Aganura aprés avoir

fait trois lieuës dans des campagnes grasses & fertiles on arrive à Ispahan.

Je ferai la description de cette grande ville, capitale de la Perse & le sejour du Roi, aprés que j'aurai conduit le Lecteur par toutes les routes qu'on peut tenir pour s'i rendre, ne m'étant proposé que cette seule matiere pour le Tome I. & II. de mes Relations.

CHAPITRE VII.

De la route de Smirne à Ispahan par la Natolie.

SMirne est aujourd'hui pour le negoce, soit par mer, soit par terre, la ville la plus celebre de tout le Levant, & le plus grand abord de toutes les marchandises qui passent de l'Europe en Asie, & de l'Asie en Europe. C'est où arrivent le plus regulierement les flotes du Ponant qui viennent moüiller auparavant à la rade de Ligourne, & d'où partent aussi en des temps reglez les plus belles Caravanes.

Cette ville est au 50. degré de longitude, & au 38. degré 45. minutes de latitude, dans le fond d'un golfe de l'Archipel, qui a environ sept lieuës de long, & au côté droit de l'Isthme, d'où commence à se former la presqu'Isle de Clazomene qui fait face à l'Ile de Schio. Elle est dans cette partie de la petite Asie, que les Grecs possedoient sous le nom d'Ionie, & dans une distance presque égale d'Ephese & de Sardes; & c'est à Smirne où étoit une des sept principales Eglises dont il est parlé dans la Revelation de saint Jean. C'est encore aujourd'hui une grande Ville, bâtie en amphitéâtre, sur la pante

d'une colline qui regarde l'occident d'Eté. Mais elle n'eſt plus ſi grande ni ſi belle qu'elle a été autrefois, comme il eſt aiſé de le juger par les ruïnes de quelques édifices qui reſtent ſur ce côteau, qui du milieu juſqu'au haut où étoit bâtie l'ancienne ville de Smirne, n'eſt plus du tout habité: On y voit encore les murailles d'un grand Château, & au deſſous les ruïnes d'un amphitéâtre où on croit que ſaint Policarpe fut expoſé aux lions. Cet amphitéâtre n'étoit pas de la forme des autres qui d'ordinaire ſont ronds ; il ne faiſoit qu'un demi-cercle, & du côté de la mer on l'avoit laiſſé ouvert. Les Turcs l'ont preſque entierement abbatu, & ſe ſont ſervis des pierres pour bâtir un Fort à deux lieuës de la ville, ſur le golfe, en un lieu où le paſſage eſt étroit, & où les vaiſſeaux ſont obligez de ſaluer en entrant, & de raiſonner à la ſortie. Pour n'avoir pas la peine d'aller querir des pierres ſi loin, ils mirent en deliberation s'ils ſe ſerviroient des tombeaux Chrétiens & des Juifs qui ſont prés du rivage: mais ils n'en prirent que peu, ſoit qu'ils ne vouluſſent pas les fâcher, ſoit qu'ils ne trouvaſſent pas les pierres ſi propres que celles de l'amphitéâtre. Ce Fort n'a été bâti que depuis peu, & par une occaſion digne d'être remarquée. Dans les dernieres guerres des Turcs avec les Venitiens, la flôte Othomane ayant été batuë dans l'Archipel, le Grand Seigneur voulut la remettre en état, & envoya dans tous les Ports de l'Empire où il ſçait qu'il y a d'ordinaire des vaiſſeaux Anglois & Hollandois, pour les ſolliciter de le ſervir en les payant. Il faiſoit fond particulierement ſur les vaiſſeaux de Smirne, où il y en toujours beaucoup plus qu'ailleurs. Mais les Capitai-

nes qui rejetterent d'abord la proposition qui leur fut faite d'aller en mer contre les Venitiens, voyant qu'on les y vouloit comme forcer, leverent promptement les ancres sans qu'on pût les retenir, n'i ayant alors ni forteresse ni canon à Smirne. Le grand Vizir piqué de ce refus fait à son Maître, & de ce que les vaisseaux pouvoient ainsi entrer & sortir sans aucun empêchement, s'avisa pour les tenir desormais en bride de bâtir un Fort sur le golfe en un endroit où il faut necessairement que les vaisseaux le viennent raser, & on y voit de gros canons qui batent à fleur d'eau & défendent le passage. Depuis ce temps-là les vaisseaux de convoi qui escortent les flotes ne vont plus jusqu'à Smirne comme ils avoient accoûtumé, mais ils s'arrêtent plus bas que la forteresse & hors de la portée de son canon.

Assez proche de l'Amphitéâtre on voit aussi quelques restes d'une Eglise, dont les deux côtez paroissent comme distinguez en Chapelles, par de petites murailles qui sont encore sur pied: mais ceux du païs doutent si ce sont les ruïnes de l'Eglise de saint Policarpe Evêque de Smirne, ou d'un ancien Temple de Janus.

Smirne a été ruïnée plusieurs fois, soit par les guerres, soit par les tremblemens de terre qui y sont frequens. Pendant le sejour que j'i fis à un de mes voyages, il en survint un qui ne dura que fort peu, mais qui fut fort rude. Environ soixante pas de la mer on voit des restes de grosses murailles cachées deux pieds sous l'eau, & au bout de la ville qui regarde le couchant d'hiver, il y a au bord de la mer des ruïnes d'un môle & de quelques vieux magasins.

Les Marchands Anglois ont fait foüiller dans les ruïnes de Smirne, & y ont trouvé quantité de belles ſtatuës qu'ils ont tranſportées en leur païs. On y en trouve encore tous les jours, mais lors que les Turcs y foüillent ils défigurent toutes les ſtatuës. On peut juger qu'il y en a eu d'une prodigieuſe grandeur par un arteüil monſtreux rompu du pied de quelques ſtatuës, & que l'envie que j'eus de l'avoir me fit bien payer. Je l'envoyai à Paris à une perſonne de qualité qui trouva la choſe curieuſe. Cet arteüil eſt d'une pierre blanche & dure, & trés-bien formé, & à proportion de ſa grandeur il faloit que la ſtatuë fut à peu prés auſſi haute que le Coloſſe de Rhodes.

Du même côté de la ville où étoit le môle il y a un vieux château de peu de défenſe, au pied duquel la mer forme une petite anſe où ſe viennent quelquefois retirer les galeres du grand Seigneur.

La ville eſt fort peuplée & ne contient guere moins de quatre-vingt dix mille ames. On y conte plus ou moins 60000. Turcs, 15000. Grecs, 8000. Armeniens, & ſix ou ſept mille Juifs. Pour ce qui eſt des Chrétiens d'Europe, qui y font tout le commerce & dont je parlerai incontinent, le nombre en eſt fort petit. Chacune de ces nations y a l'exercice de ſa Religion entierement libre. Les Turcs ont à Smirne quinze Moſquées, les Juifs ſept Sinagogues, les Armeniens n'ont qu'une Egliſe, les Grecs en ont deux, & les Latins trois. Les Capucins François y ont un fort beau Convent, & leur Egliſe ſert de Paroiſſe où ils font les fonctions curiales. Il y a auſſi des Jeſuites François & des Obſervantins Italiens. Les Turcs, les Grecs, les Arme-

miens & les Juifs demeurent sur la colline, & tout le bas qui est le long de la Mer n'est habité que par des Chrêtiens d'Europe; François, Anglois, Hollandois & Italiens. Les Grecs ont dans le même quartier une ancienne Eglise, & quelques petites maisons où les matelots vont prendre quelques repas.

Tous ces differens peuples d'Europe sont connns generalement en Asie sous le nom de *Francs*, par la raison que j'ai dite ailleurs, mais il y a beaucoup plus de François que d'autres. Chaque Nation a son Consul ou Agent, & le Consul François a deux Vice-Consuls sous lui, l'un à *Scalanove* & l'autre à *Chio*.

Scalanove, c'est-à-dire *le port neuf*, est à deux lieuës au delà d'Ephese, & comme c'est un bon havre les vaisseaux y venoient décharger leurs marchandises, ce que les Turcs ne permettent plus. La raison est que ce lieu-là étant d'ordinaire l'apanage de la mere du Grand Seigneur, le Vice-Consul s'accordoit avec le Gouverneur de Scalanove, qui permettoit le transport des marchandises à Smirne qui n'en est qu'à trois petites journées de Caravane; ce qui gâtoit le commerce de cette ville, & faisoit tort particulierement aux Doüaniers. Ils firent ensorte d'obtenir du Grand Seigneur qu'il ne feroit plus rien déchargé à Scalanove, & les vaisseaux n'i vont plus que pour y prendre quelques rafraîchissemens.

Chio est une des grandes Iles de l'Archipel dont je parlerai ailleurs, & le Vice-Consul qui s'i tient n'a guere plus d'ocupation que celui de Scalanove; parce que les vaisseaux qui y touchent, ni déchargent ni n'en emportent aucune marchandise.

Le quartier des Francs n'eſt qu'une longue ruë, dont l'un des côtez donne ſur la Mer qui bat au pied des maiſons; & tant pour la vuë que pour la commodité de la décharge des marchandiſes, les maiſons qui répondent ſur la mer ſont de beaucoup plus cheres que celles qui regardent la colline.

Le terroir de Smirne eſt fertile & abondant en toutes choſes neceſſaires à la vie, mais particulierement en excellens vins & en bonnes huiles. Il y a des ſalines à demie lieuë de la ville du côté du Nord. La Mer fournit quantité de bon poiſſon, toute ſorte de chaſſe y eſt à trés-grand marché; en un mot, Smirne eſt une ville de bonne chere. Il n'y en a guere en Europe où on ſe divertiſſe mieux, ce qu'il faut entendre du quartier des Francs, on fait des parties de promenade, on s'y donne ſouvent à manger les uns aux autres; & il y a deux ou trois traiteurs François qui y tiennent auberge. On jouë beau jeu à Smirne, & cela alloit autrefois juſqu'à des ſommes conſiderables, mais il y a eu depuis peu quelque moderation. Il y a auſſi des jeux de billard & d'autres ſortes de divertiſſemens agreables. La promenade eſt fort belle le long de la Mer juſques aux ſalines, & du côté de la terre ce ſont de beaux jardinages. Il y va d'ordinaire beaucoup de monde en Eté pour prendre la fraîcheur, & la liberté étant plus grande à Smirne qu'en aucun lieu de Turquie, on n'a pas beſoin comme ailleurs de prendre avec ſoi un Janiſſaire quand on veut ſortir & s'aller promener au voiſinage. Si quelqu'un aime la chaſſe, il prend une petite barque qui le met à terre à deux ou trois lieuës de la ville, vers les montagnes, à l'endroit où elle eſt bonne; il y a par tout

tant de gibier qu'il ne retourne guere au logis ſans en être bien fourni. Pour la valeur de deux ou trois ſols on a à Smirne une perdrix rouge, & le reſte du gibier à proportion.

Mais ſi Smirne a de ſi grands avantages, elle a auſſi ſes incommoditez : les chaleurs y ſont grandes en Eté, & elles ſeroient inſuportables ſans un vent de mer qui rafraîchit l'air : Il ſe leve d'ordinaire à dix heures du matin & dure juſques au ſoir, & quand il vient à manquer on ſouffre beaucoup. D'ailleurs il ne ſe paſſe guere d'années que cette ville ne ſoit ataquée de la peſte, qui toutefois n'y eſt pas ſi forte qu'en Chrétienté. Les Turcs ne la craignent ni ne la fuyent, parce qu'ils ſe fondent ſur la prédeſtination. Mais je crois que ſi ceux de Smirne avoient ſoin de faire écouler quantité d'eaux croupiſſantes qui s'amaſſent durant l'Hiver autour de la ville, la peſte n'y ſeroit pas ſi ſouvent. Elle y regne d'ordinaire les mois de Mai, Juin & Juillet ; mais les fiévres malignes qui ne manquent pas de la ſuivre en Septembre & Octobre, ſont bien plus à craindre, & tuent beaucoup plus de gens que ne fait la peſte. Dans tous mes voyages j'ai eu le bonheur de ne me trouver jamais à Smirne dans les mauvaiſes ſaiſons. Il n'y a point de Bacha en cette ville, & elle n'eſt gouvernée que par un Cadi qui n'eſt pas rude aux Chrétiens comme on leur eſt en pluſieurs autres lieux de la Turquie : S'il abuſoit de ſa charge, on n'eſt pas loin de Conſtantinople pour aller ſe plaindre au grand Moufti, & avec quelque preſent qu'on lui fait on le porte aiſément à dépoſer le Cadi, étant bien-aiſe d'avoir occaſion de donner ſa place à un autre.

La Doüane de Smirne raporte beaucoup

au Grand Seigneur, & elle se paye en ce lieu-là fort exactement. Si les choses étoient taxées, les Marchands ne rechercheroient pas comme ils font, tant d'artifices pour tromper quelquefois la vigilance des Doüaniers, autrement ils ne se pourroient sauver; car ces gens-là prisent comme ils veulent les marchandises, & estiment mille écus ce qui n'en vaut que trois cens, étant maîtres absolus de cette taxe. A mon dernier voyage quatre Hollandoises qui étoient venuës de leur païs dans nôtre vaisseau, me porterent à terre sous leurs juppes ce que j'avois de plus précieux, & les Turcs ont tant de retenuë pour le sexe, qu'ils n'oseroient aprocher d'une femme pour la foüiller. Quand on est surpris à faire passer secrettement de la marchandise elle n'est pas confisquée, & toute la punition va à payer double droit.

Le commerce est grand à Smirne, & les principales marchandises que les Francs y viennent enlever, sont les soyes cruës que les Armeniens aportent de Perse; des fils & des camelots de poil de chevre qui viennent d'une petite ville apellée *Angouri*, à quinze ou seize journées de Smirne, du coton filé, des cuirs & des cordoans ou marroquins de plusieurs couleurs, des toiles de coton blanches & bleuës, quantité de laines pour des matelas, des tapis, des couvertures piquées, du savon, de la rhubarbe, des noix de gale, de la valanede, de la scamonée & de l'opium: ces quatre dernieres sortes de marchandises se recueillent au voisinage de Smirne, mais non pas en grande quantité. Les Caravanes arrivent d'ordinaire en cette ville aux mois de Février, de Juin & d'Octobre, & en partent pour les païs d'où elles viennent dans les
mêmes

mêmes mois. Les Marchands qui sont la plûpart Armeniens, aiment mieux vendre leurs marchandises aux François qu'aux autres Nations de l'Europe, parce qu'ils les payent tout en argent, au lieu que les Anglois & les Hollandois les obligent de prendre une moitié de leur payement en draps.

Ephese n'étant éloignée de Smirne que d'une journée & demie de cheval, & me trouvant obligé au retour de mon quatriéme voyage d'attendre quelques semaines le départ de la flotte pour Ligourne, je voulus profiter du temps & aller voir ce qui reste d'une ville & de son Temple dont l'antiquité a fait tant de bruit. Nous nous joignîmes douze de compagnie tant François que Hollandois, & prîmes trois Janissaires pour nous conduire avec trois chevaux chargez de vin & d'autres provisions de bouche.

Ce petit voyage se fit en Eté, & étant partis de Smirne sur les trois heures aprés midi, nous marchâmes dans un païs de plaines & de côteaux jusques à un gros village où nous soupâmes, & où un Marchand Anglois à une belle maison pour s'y retirer en temps de peste.

Aprés y avoir demeuré deux ou trois heures nous remontâmes à cheval & marchâmes jusques à minuit pour éviter les chaleurs: nous trouvâmes en chemin neuf ou dix arcades fort étroites, & nous n'en pûmes juger autre chose sinon que ç'a été un Aqueduc. Quelques jeunes gens de nôtre compagnie qui n'étoient pas acoutumez à la fatigue reposerent sur des coussins jusques à trois ou quatre heures du matin, & les Janissaires & moi eûmes de la peine à en éveiller une partie pour remonter à cheval & marcher à la

fraîcheur. Delà jusques à Ephese c'est un chemin agreable parmi de petits bocages arrosez de quantité de ruisseaux.

A un quart de lieuë d'Ephese on trouve une Mosquée, qui fut autrefois une Eglise de Chrétiens qui la bâtirent des ruïnes du Temple d'Ephese. Cette Mosquée est dans un enclos de murailles, & on y monte par deux escaliers de douze marches chacun, qui menent à un perron. On entre ensuite dans une maniere de cloître dont les arcades sont soûtenuës par de petits piliers de marbre de diverses couleurs, fort délicatement travaillez, & le bas des galeries qui regnent de trois côtez est de grands carreaux de pierre. La Mosquée ocupe tout le quatriéme côté qui est à main droite, & la porte est au milieu. Cette Mosquée est une grande voûte soûtenuë par cinq colomnes qui sont parfaitement belles. Il y en a quatre de marbre & chacune de differente couleur; mais la cinquiéme est une piece trés-rare, parce qu'elle est de porphire, & sa grandeur fait qu'elle est d'autant plus à admirer.

Aprés avoir bien vû tout ce qu'il y a de remarquable en ce lieu-là, nous étalâmes une partie de nos provisions sur le perron, & déjunâmes sans qu'on nous dit mot. Mais ayant voulu faire la même chose au retour, nôtre repas fut interrompu par une avanture que je conterai ensuite.

Ephese n'a plus la face d'une ville, puis qu'elle est entierement ruïnée, & qu'il n'y a aucune maison sur pied. Elle étoit bâtie sur la pante d'une colline, dans une situation à peu prés pareille à celle de Smirne, & un ruisseau coule au bas aprés avoir serpenté dans des prairies où il fait mille contours. Il paroît que

cette ville a été fort grande, & on voit encore sur le haut de la colline l'enceinte de ses murailles, avec quantité de tours quarrées dont quelques-unes sont encore assez entieres: Il y en a une entr'autres fort remarquable & qui a deux chambres, dont l'une est trés-belle & revétuë de marbre. Les gens du païs croyent que c'est le lieu où Saint Paul fut mis en prison, & que par un privilege particulier le temps qui devore toutes choses n'a pû jusques à present causer aucun détriment à cette chambre.

Le Temple si renommé de Diane est au bas de la colline auprés d'une porte de la ville. Il n'en reste autre chose que le grand portail qui est entier. Les voûtes des caves subsistent encore & sont fort grandes, mais toutes pleines d'ordure. Nous y fûmes avec des lanternes, & il faut se courber pour y entrer, parce que le vent chasse la terre qui bouche presque l'entrée. Mais quand on est dedans on marche à son aise, & les voûtes sont hautes & belles sans qu'il y ait presque rien de gâté. Prés du grand portail on voit quatre ou cinq grandes colomnes couchées par terre, & tout proche un bassin de dix pieds de diametre & de deux de profondeur. Les gens du païs disent, que c'est le bassin où saint Jean venoit baptiser les Chrétiens. Pour moi qui ai vû aux Indes plusieurs Pagodes ou Temples d'Idolâtres, & des édifices plus beaux que ne pouvoient être le Temple d'Ephese, je crois que ce bassin servoit plûtôt à mettre les offrandes du peuple, comme il y en a de semblables aux Pagodes des Indiens. Les Grecs & les Armeniens, & sur tous les Francs quand ils vont à Ephese, tâchent de rompre un petit morceau de ce bassin pour l'emporter avec

eux comme une Relique; mais la pierre en est si dure qu'ils n'ont pû encore en guere ôter.

Assez proche du Temple on voit une autre porte de ville, au-dessus de laquelle il y a une grande pierre de sept à huit pieds en quarré, avec la figure en relief de Curtius, ce fameux Romain qui se jetta à cheval & tout armé dans un goufre en faveur de sa patrie. Plusieurs negotians ont offert de l'argent au Gouverneur de la Province pour avoir cette pierre & la porter en Europe; mais ils n'ont pû l'obtenir : On voit encore à cinq cens pas d'Ephese la grote qu'on apelle des sept Dormans, au bas de la même colline où la ville étoit bâtie.

D'Ephese nous fûmes à *Scalanove* qui n'en est éloigné que de deux lieuës. A moitié chemin la petite riviere qui passe à Ephese entre dans la mer, & il y a toûjours à son embouchûre quantité de barques de Grecs pour la pêche de l'Eturgeon. Ils font des œufs de ce poisson, ce qu'ils apellent le *Caviard*, & prennent les boyaux les plus délicats qu'ils emplissent de ces mêmes œufs pour en faire une espece de boudin plat de la longueur de nos biscuits, ce qu'ils apellent *Boutarde*. On fait secher ce boudin à la fumée, & on le coupe aprés par trenches pour le manger. C'est de cela seulement & du poisson qu'on apelle *Seche* qui n'a point de sang, dont les Grecs font toute leur nourriture pendant leur Carême qui est fort austere; & ainsi il se fait en ces quartiers-là un grand negoce du Caviard.

Scalanove est un port dont j'ai parlé ci-dessus, & nous y arrivâmes sur les sept heures du soir. Le Gouverneur du lieu se trouva beaucoup plus civil que ne sont ordinaire-

ment les Turcs, & nous fit bien des caresses. Le Vice-Consul nous reçût tout-à-fait bien; & entre les mets qu'il nous presenta il y eut un bassin de melons qui sont excellens à Scalanove.

Le soir un de nos Janissaires ayant eu querelle avec un de nos valets de qui il fut maltraité, & s'en étant plaint le lendemain à son maître qui ne lui en fit pas raison, medita d'abord de s'en vanger aux dépens de toute la compagnie, & prit le devant sous quelques prétextes pour venir à bout de son dessein. Nous partîmes le matin à la fraîcheur de Scalanove, & arrivâmes avec bon apetit à la Mosquée où nous avions déjûné le jour precedent. Quelques-uns de nôtre compagnie qui cherchoient leurs aises, ne voyoient point de lieu plus propre que le même perron qui nous avoit déja servi de table pour y aller manger une seconde fois à l'abri du Soleil qui donnoit par tout ailleurs. Par un secret presentiment que j'avois de ce qui nous arriva, je n'étois point du tout de cet avis, & je tâchai de leur persuader de prendre nôtre repas sur quelques roches qui me paroissoient assez commodes. Mais enfin le plus de voix l'emporta, nous fûmes prendre encore une fois possession du perron de la Mosquée, nous y fîmes aporter nos provisions avec un oudre de vin & un oudre d'eau, & nous nous mîmes à manger & à boire sans songer plus loin. Nous en étions encore aux premiers morceaux, lors que j'aperçûs à deux cens pas trois ou quatre Turcs qui venoient du village qui est assez proche de la Mosquée. Connoissant le païs mieux qu'aucun de ceux de la compagnie, je les avertis d'abord qu'on venoit nous faire une querelle, & fis promtement cacher nôtre

oudre de vin : car il faut remarquer que les Turcs étoient alors dans leur Ramezan qui est leur Carême, pendant lequel le vin est beaucoup plus étroitement défendu. Je ne me trompai pas dans l'opinion que j'eus de l'arrivée de ces Turcs & de la trahison du Janissaire, qui se doutant bien que nous ne manquerions pas d'aller manger au retour sur le perron fut en donner avis au Cadi, pour se vanger par l'avanie qu'il nous suscita du peu de raison qu'on lui avoit fait du valet dont il s'étoit plaint avec justice. Ces Turcs mal-faits & fort mal vétus étoient des Janissaires du lieu, que le Cadi envoyoit pour nous surprendre buvant du vin dans un lieu qu'ils estiment sacré, & où par conséquent, selon eux, nous faisions un sacrilege. *Chiens de Chrétiens*, nous dirent-ils en abordanr, *que n'allez-vous boire & manger tout-à-fait dans la Mosquée, & profâner davantage que vous ne faites un lieu saint dans un tems qui rend encore vôtre action plus criminelle? Chiens*, poursuivirent-ils, *vous buvez du vin? Non*, repartis-je, aussi-tôt prenant la parole pour les autres, & sçachant un peu la langue, *nous n'en buvons point* (car je l'avois fait cacher) *nous ne buvons que de l'eau ; en veux-tu goûter ?* dis-je à celui qui faisoit le plus le mauvais. Et en même-tems j'en fis verser par un valet de l'oudre que j'en avois fait emplir. Je fis aussi-tôt signe de l'œil à un de ces Turcs, qui comprît aisément que je lui promettois quelque chose en particulier, & se tournant aussi-tôt vers ses camarades : *Hé bien*, leur dit-il, *il est vrai, ils ne boivent point de vin.* Cela n'empêcha pas que selon l'ordre qu'ils avoient de nous mener au Cadi, il nous falut les suivre, & je pris la commission accompagné de trois

autres d'aller au village pour répondre à ce qu'il avoit à nous demander. Il nous fit assez rudement les mêmes reproches par où les Janissaires avoient debuté ; mais il fut bien surpris & bien fâché tout ensemble, quand ils lui dirent unanimement que nous n'avions point de vin, ce qu'il ne vouloit pas croire les soupçonnant d'être d'intelligence avec nous. En effet, j'avois mis adroitement en chemin huit ducats dans la main du Turc à qui j'avois fait signe de l'œil, & ravi d'un si honnête present qu'il ne croyoit pas devoir monter si haut, il avoit mis ses camarades à la raison pour ne rien dire à nôtre desavantage. Le Cadi sur ce raport qui ne lui plût pas ne laissa pas de nous faire aporter le caffé selon la coutume du païs, & nous renvoya à son Lieutenant, qui ayant souvent reçû de petites gratifications des Consuls & negotians de Smirne, nous reçût tout-à-fait bien, & fit aussi-tôt couvrir la table. Il nous fit entendre que le Cadi étant nouveau venu, & ne faisant que d'entrer en charge, il avoit besoin de tout, & que peu de chose le contenteroit. Pour apaiser l'affaire nous donnâmes vingt-cinq ducats au Lieutenant qui apparemment s'accommoda avec le Cadi, & fûmes rejoindre nôtre compagnie, qui avoit bien peur que nous ne pussions pas sortir si aisément de ce mauvais pas.

Nous voulûmes regagner Smirne par un autre chemin que celui par où nous étions venus, & nous en prîmes un fort agreable, en partie entre des sables fermes, & en partie entre des prairies, où on trouve de temps en temps plusieurs digues étroites & bien pavées. Ensuite nous passâmes une rude & haute montagne, & fûmes coucher à une grange de Mahometans.

Le lendemain à dix heures du matin nous fûmes de retour à Smirne de nôtre petit voyage d'Ephese qui fut achevé le cinquiéme jour. Sur le raport que nous fîmes aux Consuls de la trahison du Janissaire, ils envoyerent faire leur plainte au Janissaire Aga & au Cadi, qui pour son châtiment l'ôterent du service des Consuls, c'est-à-dire d'une place qui lui étoit fort avantageuse. Aussi est-elle fort briguée par cette sorte de gens : car outre que les Janissaires qu'on donne aux Consuls pour les servir sont exemts de la guerre, ils ont un fort bon apointement, & il n'i a point de Marchand de qui ils ne reçoivent de temps en temps quelque douceur; particulierement le jour de l'an & les autres bonnes fêtes, prétendant que ce qui leur est donné par grace leur est comme dû, & faisant une loi d'une coûtume. Ainsi le Janissaisaire fut puni par la partie la plus sensible parmi les Turcs qui préferent l'argent à toutes choses; & pour ce qui est de nous, nous n'eûmes point de peine à nous consoler de la petite avanie qui nous avoit été faite, étant les premiers à en rire bien loin de nous en fâcher.

Il est temps de partir de Smirne pour la Perse, & de parler de la route qu'il faut tenir. Le rendez-vous de toute la Caravane est d'ordinaire à deux lieuës de la ville, où elle campe prés d'un village apellé *Pongarbachi*. Le jour du départ étant fixé, chacun se pourvoit de tout ce qui lui est necessaire pour le voyage, & se trouve la veille au lieu de l'assemblée, pour partir quelquefois dés la nuit suivante ou le lendemain.

De Smirne à Tocat il y a à peu prés trente-cinq journées de Caravane, & à mon dernier

voyage nous y en mîmes trente-huit de Pongarbachi.

Le premier jour nous marchâmes huit heures dans un païs qui n'est pas desagreable à la vûë, laissant des villages à plus d'une lieuë du chemin, & nous vinmes camper dans un parc prés du Pactole, qui n'est qu'une petite riviere dont le sable est luisant de toutes sortes de couleurs. C'est ce qui a donné lieu à l'antiquité de la tant vanter, & de dire que l'or roule parmi son sable. Elle sort de la montagne de Tmole, & aprés avoir arrosé le territoire de Sardes, elle entre dans le fleuve Hermus qui se va jetter dans l'Archipel au golfe de Smirne. Son embouchûre n'est qu'à deux ou trois lieuës de la ville en tirant au Nord.

Le second jour la marche ne fut que de six heures pour gagner *Durgont* petite ville assez agreable dans une plaine. Tous les Chrêtiens qui sont hors des états du Grand Seigneur & qui passent par ce lieu-là, y payent une fois l'an *carrage*, c'est-à-dire le tribut de quatre ou cinq écus; mais les Francs en sont exempts, & à *Durgont* & par toute la Turquie. Il y a un Bacha en cette ville, & nous fûmes obligez de nous y arrêter un jour entier, parce que la Caravane qui venoit de Perse y arriva, & qu'il falut faire échange de chameaux.

Le troisiéme jour aprés cinq heures de marche dans une extrême chaleur, nous vinmes camper proche d'un méchant village.

Le quatriéme jour on marcha six heures, & on s'arrêta assez prés d'une petite riviere. Le matin nous avions passé sur les ruïnes de l'ancienne Sarde ville capitale de Lidie, & le sejour du Roi Cresus. On voit encore les

restes d'un grand Palais & deux belles Eglises, avec quantité de colomnes & de corniches de marbre. Cette ville ayant resisté six ans aux armes de Temurleng qui l'avoit assiegée, dés qu'il s'en fut rendu maître, pour se venger il la ruina de fond en comble. Il y a un village auprés de Sarde du même nom; & c'est en cette ville où étoit une des sept Eglises dont saint Jean fait mention dans son Apocalipse.

Le cinquiéme jour nous traversâmes pendant sept heures un païs peu cultivé, & prîmes nôtre gîte dans une plaine au bord d'un ruisseau.

Le sixiéme jour nous passâmes le long des murs de l'ancienne Philadelphie apellée à present *Allachars*, où étoit aussi une des sept Eglises de l'Asie. Ces murs ont encore quelque beauté, & la ville est grande, mais mal peuplée. Elle est assise sur quatre collines au pied d'une haute montagne, & a en face au Nord une belle plaine qui produit d'excellens fruits. Pour toute antiquité on y voit encore un reste d'amphitéâtre, avec quelques sepultures d'où ceux du païs disent qu'on a transporté en Europe plusieurs corps que les Chrétiens reveroient & tenoient pour Saints. Elle a été toute détruite, & les Turcs l'ont rebâtie de terre à leur mode. C'étoit autrefois une des principales villes de Misie, & comme elle a toûjours été fort sujette aux tremblemens de terre, la plûpart de ses anciens habitans demeuroient le plus souvent à la campagne. Quand j'y passai à mon dernier voyage de 1664. le 17. Juin, les Turcs faisoient une fête pour une nouvelle qu'ils avoient, disoient-ils, d'une défaite des Chrétiens en Candie. Mais la nouvelle étoit fausse & con-

trouvée par politique pour donner courage aux peuples, parce qu'on faiſoit alors des levées de ſoldats. Nous nous arrêtâmes ce jour-là aprés une marche de ſept heures ſur le bord d'une petite riviere à une lieuë & demie de Philadelphie.

Le ſeptiéme jour nous marchâmes onze heures dans une grande montagne pleine de ces arbres qui portent la noix de gale & la velanede, qui eſt la coquille du gland dont les conroyeurs ſe ſervent pour accommoder leurs cuirs. Nous campâmes dans un pré ſur le haut d'une montagne qui s'appelle *Iiagli-bogaſe*, c'eſt à dire, *montagne de voleurs*.

Le huitiéme jour nous continuâmes de marcher dans la même montagne; c'eſt un païs fort deſert, & on n'i trouve aucunes proviſions. Nous ne fîmes que ſix heures de chemin, & nous nous arrêtâmes auprés d'un ruiſſeau dans une plaine apellée *Sarroucabaqui*.

Le neuviéme jour la Caravane marcha neuf heures dans des terres ſeches où on ne trouve qu'un ſeul village, & vint camper proche d'un pont qui eſt ſur une riviere appellée *Copli-ſou*, dans la plaine d'*Inaby*.

Le dixiéme jour aprés avoir marché huit heures dans un païs boſſu & ſterile nous fîmes halte dans un valon prés d'un ruiſſeau appellé *Bana-ſou*, & dont l'eau n'eſt guere bonne. La nuit nous fûmes ſurpris d'un orage qui nous mit tous en deſordre, & la pluye qui tomba étoit ſi froide qu'elle ne l'eſt pas d'avantage au cœur de l'hiver. Nous en fûmes percez juſqu'à la peau, & on étendit des tapis ſur les balots de peur que les marchandiſes ne fuſſent gâtées.

L'onziéme jour nous marchâmes dix heures dans un beau païs entre des valons pleins

de verdure, & nous vîmes en passant des bains chauds, mais fort mal entretenus. Nous campâmes auprés d'une petite riviere que nous avions suivie pendant quelques heures.

Le douziéme jour nous continuâmes nôtre route durant six heures dans les mêmes valons, & nous vinmes camper prés d'un ruisseau.

Le treiziéme jour on marcha huit heures, & on s'arrêta proche d'un village dans une campagne appellée *Douagasse*.

Le quatorziéme jour aprés une marche de sept heures, nous passâmes le long des murailes d'*Aphiom-Carassar*, c'est-à dire, *ville noire d'Aphiom*, parce qu'elle regarde une belle & grande campagne trés-bien cultivée, & on seme principalement quantité de pavots dont on tire l'*Opium* ou l'*Aphiom*, comme l'appellent les Turcs. C'est le lieu de toute la Turquie où il s'en fait le plus grand debit; il s'en trouve peu en Perse, mais dans les terres du Grand Mogol il en croît aussi quantité.

Aphiom-Carassar est une grande villace sale & mal bâtie, de laquelle je n'ai pû sçavoir le nom ancien, parce que l'ignorance est grande parmi les Grecs & les Armeniens. Mais selon les apparences & l'assiette des lieux ce doit être l'ancienne Hierapolis sur le Meandre, riviere fameuse de la petite Asie, & qui va serpentant plus que riviere du monde. Ce qui fait encore la difficulté plus grande, est que les Turcs changent les anciens noms à leur mode, & n'en donnent point d'autres aux rivieres que de la ville principale où elles passent, ou de la couleur qu'elles semblent prendre de leur sable. On voit en cette ville un ancien Château de pierre de

taille, ſur la pointe d'un haut rocher ſeparé des montagnes qui en ſont proches du côté du midi, & qui en font un demi-cercle. Tous les Chrétiens Armeniens ſujets du Roi de Perſe, & qui paſſent à Aphiom-Caraſſar y doivent payer *Carrage*, & ils ne s'en peuvent exemter quand même ils l'auroient payé à Erzerom où ailleurs. Il me ſouvient qu'au retour d'un de mes voyages j'eus une grande diſpute en ce lieu-là au ſujet de quelques Armeniens que j'avois à mon ſervice. Ceux qui tirent le tribut vouloient que je payaſſe pour eux, & je m'en défendis ſi bien en vertu du privilege des Francs, que mes valets Armeniens paſſerent ſans que je miſſe la main à la bourſe. La Caravane ne s'arrête point à Aphiom-Caraſſar, tant parce qu'il n'i a point de Carvanſeras qui ne ſoient ruïnez, que parce qu'à une lieuë plus loin on peut faire grande chere en poiſſon & à bon marché, & ceux de la ville apportent à la Caravane de l'orge, de la paille, & d'autres choſes dont elle a beſoin. Elle va donc camper ce jour-là le long du Meandre, que l'on paſſe ſur un pont peu éloigné d'un petit village. On y trouve quantité d'écrevices & de carpes, & les pêcheurs s'i rencontrent d'ordinaire quand la Caravane arrive. Il y a de ces carpes d'une groſſeur monſtrueuſe, & qui ont juſqu'à trois pieds de long.

Le quinziéme nôtre Caravane commença à ſe partager entre les deux routes de Tocat & d'Alep, une partie prenant à droit vers l'Orient d'hiver pour la Sirie, & l'autre à gauche entre le Septentrion & le Levant pour l'Armenie.

Aprés que nous nous fûmes ſeparez nous marchâmes encore deux ou trois heures à

la vûë les uns des autres. Ceux qui prennent le chemin d'Alep vont tomber à Tarse, la patrie de saint Paul, & de Tarse se rendre à Alexandrette, dont je parlerai dans le chapitre suivant. Nous continuâmes donc nôtre route pour Tocat, & aprés avoir traversé une grande plaine de six heures de chemin, nous vinmes camper proche d'un petit village dans un lieu marécageux. Il y a une chose à remarquer dans cette route & en beaucoup d'autres, qui montre qu'il y a de la charité parmi les Turcs. Sur la plûpart des grands chemins qui sont fort éloignez des rivieres ils ont fait des cîternes, où quand la pluye vient à manquer en de certaines années on apporte des villages voisins de l'eau pour les passans, qui sans cela souffriroient beaucoup.

Le seiziéme nous marchâmes huit heures dans un païs fort uni, mais peu cultivé, où nous vîmes une petite ville nommée *Boulavandi*, bâtie à peu prés comme les villages de Beausse. Il y a quelques Mosquées que les Turcs ont fait des ruïnes des anciennes Eglises des Grecs, & ils en ont tiré des colomnes de marbre & d'autres pieces d'architecture, pour orner sans aucun ordre leurs sepultures qu'on trouve de temps en temps sur les grands chemins; il y en a en grand nombre parce qu'ils ne mettent jamais deux corps dans un même lieu. On voit aussi dans cette ville un Carvansera couvert de plomb, ce qui en fait toute la beauté, & les voyageurs ne s'i retirent guere que quand il fait mauvais temps. Nous campâmes à un quart de lieuë de la ville, & y demeurâmes tout le lendemain.

Le dix-septiéme nous marchâmes onze heures dans un païs mêlé & inégal, & vin-

mes camper proche d'un village qui n'a que trois ou quatre maisons, quoi qu'il y ait abondance de pâturage. Il n'i a point d'eau que celle qui se tire de trois puits profonds, ce qui fait appeller ce lieu-là *Euche-de-rin giu.*

Le dix-huitiéme nôtre marche ne fut que de cinq heures dans des campagnes desertes, & nous prîmes nôtre gîte dans une espece de marais proche d'un méchant village.

Le dix-neuviéme aprés avoir marché huit heures dans de grandes plaines toutes en friche, nous passâmes par un gros village dont tous les habitans generalement s'étoient retirez avec leurs troupeaux dans les montagnes, pour chercher le frais durant l'Eté selon leur coûtume. Il y a une assez belle Mosquée de pierre de taille, & ce village qu'on me nomma *Tchasstelou* a été bien plus grand qu'il n'est aujourd'hui, comme on le peut juger par plusieurs ruïnes. Nous fûmes camper à deux lieuës au-delà dans une prairie proche d'un ruisseau.

Le vingtiéme nous traversâmes des campagnes desertes, mais qui paroissoient avoir été autrefois bien cultivées, & aprés dix ou onze heures de marche nous nous arrêtâmes dans un fond proche d'une méchante eau.

Le vingt & uniéme nous n'eûmes pendant dix heures de marche qu'un païs de même nature, desert & aride, & nous vinmes camper au bout d'une longue plaine qui dure encore tout le lendemain, proche de deux puits dont l'eau ne vaut guere.

Le vingt-deuxiéme nous marchâmes huit heures dans la même plaine, & on trouve ce jour-là de petits valons remplis de bons pâturages. La Caravane s'arrêta proche d'un méchant village & d'un méchant puits.

Le vingt-troisiéme nôtre marche ne fut que de cinq heures à cause du *Bairam*, qui est comme la Pâque des Turcs, & nôtre Caravan-bachi étant Turc la voulut solemniser. Nous passâmes ce jour-là par un assez beau païs & assez bien cultivé, où nous découvrîmes plusieurs villages, & nous vinmes camper sur une petite éminence d'où la vûë se peut étendre fort loin.

Le vingt-quatriéme nous marchâmes six heures, & vinmes camper dans un pré où il n'i à que de méchante eau. Assez prés de là on découvre une grande plaine qui s'étend huit ou dix lieuës en longueur, & qui n'en a qu'une ou deux de large : Elle paroît comme un lac, & c'est en effet une eau salée qui se congele & se forme en sel, qu'on ne peut dissoudre qu'avec peine, si ce n'est dans l'eau chaude. Ce lac fournit de sel presque toute la Natolie, & la charge d'une charette tirée par deux bufles ne coûte sur le lieu qu'environ quarante-cinq sols de nôtre monnoye. Il s'appelle *Douslac*, c'est à dire la place de sel, & le Bacha de *Couchahar*, petite ville qui en est à deux journées, en retire vingt-quatre mille écus par an. Sultan Murat fit faire une digue d'une rive à l'autre, quand son armée passa en 1638. pour aller mettre le siege devant Bagdat qu'il a repris sur le Roi de Perse.

Le vingt-cinquiéme la marche fut de neuf ou dix heures sans trouver aucun village, & dans un païs desert. On campa sur une éminence proche d'une bonne fontaine appellée *Cara-datbe-cesme*, c'est à dire *Fontaine de la pierre noire*.

Le vingt-sixiéme nous passâmes par un grand village nommé *Tchekenagar*, dans une belle assiette, mais trés-mal bâti ; & aprés

avoir marché huit heures nous campâmes dans un pâturage fort agreable, proche d'un autre village qu'on appelle *Romcouché*.

Le vingt-septiéme nous marchâmes neuf heures dans des campagnes pleines de regliſſe, & aprés avoir paſſé par un gros village appellé *Beſerguenlou*, nous nous arrêtâmes dans une prairie.

Le vingt-huitiéme nous paſſâmes ſur un pont de pierre fort long & bien bâti, une groſſe riviere qu'ils appellent *Iechil-irma*, c'eſt à dire *riviere verte*. Au bout du pont appellé *Keſſré-kupri*, il y a un gros village dont la plus grande partie des maiſons eſt bâtie ſous terre comme des tanieres de renard. Nous pouſſâmes plus loin, & aprés une marche de ſept heures nous vinmes camper au bas d'un autre grand village nommé *Mouchiour*, où il y a quantité de Grecs qu'on force tous les jours de ſe faire Turcs. Comme il y a des Chrétiens en ce lieu-là, & que le terroir eſt bon pour la vigne, il n'i manque pas de vin, & ils en ont d'aſſez bon, mais qui ſent le tuffe comme nos vins d'Anjou. Ce village eſt bien ſitué mais mal bâti comme le précedent, la pluſpart des maiſons étant ſous terre, & il s'en falut peu qu'un de nos gens paſſant à cheval ſur une de ces maiſons ne tombât dedans.

Le vingt-neuviéme la marche fut de ſept heures dans un beau païs, où nous vîmes pluſieurs villages, proche de l'un deſquels la Caravane campa dans un pré où on trouve une fontaine.

Le trentiéme nous marchâmes neuf heures dans un païs plat & aſſez bien cultivé, & nous nous arrêtâmes auprés d'un ruiſſeau où il y a fort peu d'eau. On l'appelle *Caraſou*, c'eſt à dire *riviere noire*. Deux ou trois

jours durant nous vîmes dans ces plaines de deux en deux lieuës certaines motes de terre artificielles, & on nous dit qu'elles furent élevées pendant les guerres des Grecs pour découvrir de loin & pour y bâtir des forts.

Le trente & uniéme on trouve un païs bossu & inégal, mais fort abondant en bleds; & aprés avoir marché neuf heures on vint camper dans un pré proche d'une riviere que nous passâmes le lendemain avant le jour sur un pont de pierre.

Le trente-deuxiéme aprés une marche de huit heures nous campâmes le long d'une petite riviere où nous vîmes quantité de Turcomans. C'est une nation qui vit sous des tentes comme les Arabes, & ils quittoient alors ce païs-là pour aller ailleurs, chargeant leur bagage sur des chariots traînez par des bufles.

Le trente-troisiéme nous rentrâmes dans les montagnes & les bois, n'en ayant point vû depuis dix-huit jours, ce qui nous avoit obligé de faire porter sur les chameaux quelque peu de bois pour cuire nos viandes: nous l'épargnions fort, & nous nous servions quelquefois de fientes seches de vache ou de chameau, quand nous en trouvions proche des eaux où ces bêtes viennent boire. Ce jour-là nous marchâmes huit heures, & vinmes camper dans un pré où l'herbe étoit haute, & où il y avoit eu autrefois quelques maisons.

Le trente-quatriéme nous passâmes à gué une riviere profonde & rapide appellée *Iangou*, du nom d'un village qui en est proche. Un peu au dessus de l'endroit où nous la guayâmes, nous vîmes un pont ruïné qui avoit été bâti dessus.

Le trente-cinquiéme nous marchâmes huit

heures dans un beau valon bien cultivé, & laissâmes à main gauche un Château élevé sur un rocher. La Caravane campa ce jour-là sur une éminence proche d'un village.

Le trente-sixiéme nous continuâmes de marcher huit ou neuf heures dans le même vallon, où il y a plusieurs bons villages, & nous nous arrêtâmes auprés d'une petite riviere.

Le trente-septiéme on ne marcha que six heures, entre des montagnes, où il y a quelques passages étroits & quantité d'eaux, & on vint camper dans un vallon abondant en pâturage.

Le trente-huitiéme on passe une montagne fort rude de quatre ou cinq heures de chemin, & aprés l'avoir décenduë on trouve un village nommé Taquibac, d'où il n'y a plus que pour cinq heures de marche jusqu'à Tocat.

La route de Tocat à Ispahan a été décrite aux chapitres précedens; & voilà tout ce qui regarde les diverses routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris à Ispahan par les Provinces septentrionales de la Turquie. Le livre suivant marquera tous les chemins que l'on veut prendre par les Provinces du midi. Mais avant que de finir ce premier livre la charité m'oblige de donner un avis salutaire à ceux qui voudront aller en Perse par la route de Tocat. Je veux aussi leur apprendre de quelle maniere on voyage en Orient, par une exacte description de Carvanseras & des Caravanes, & un discours des monnoyes dont la connoissance est absolument necessaire à un voyageur.

CHAPITRE VIII.

D'un vol qui fut fait à l'Auteur proche de Tocat, & d'une sorte de laine trés-rare & trés-belle qu'il aporta le premier en France.

TAquibac, dont je viens de parler en aprochant de Tocat, est le lieu où la Caravane de Perse a acoutumé de s'assembler quand elle part de Tocat pour Smirne, & c'est l'endroit de toute la route où il faut le plus se tenir sur ses gardes, à cause des voleurs, qui courent en ces quartiers-là, & qui sont subtils sur tous ceux de leur métier. J'en vis une experience au retour d'un de mes voyages de Perse, & malgré toutes mes précautions je ne pûs éviter qu'ils ne me joüassent un tour d'adresse. Nous étions trois ou quatre qui avions pris le devant avec nos valets pour aller atendre la Caravane à Taquibac, où elle ne se devoit rendre que le lendemain, & dés que nous fûmes arrivez chacun fit dresser sa tente sur le bord d'une petite riviere. J'avois alors quantité de bales de laine, dont je fis faire comme une double muraille autour de ma tente, de sorte qu'il n'y restoit autre ouverture que le passage d'un homme entre ces bales. Il y en avoit quatre où j'avois mis du musc dans des boëtes de plomb environ pour dix ou douze mille écus, & je fis mettre ces bales en dedans, de sorte qu'elles touchoient ma tente & le chevet de mon lit : c'est ce qui trompa les voleurs qui ne manquerent pas de nous venir voir cette nuit-là qui se trouva fort obscure : car les bales qui étoient en dehors & fai-

foient la premiere ceinture, se ressentant toutes de la forte odeur du musc, ils crûrent que s'ils en pouvoient dérober quelqu'une ils feroient un butin considerable. Les bales étoient toutes attachées les unes aux autres par une corde qui les tenoit fermes, & il étoit difficile de les défaire sans bruit. Les Gardes de la Caravane n'étoient pas là puis qu'elle ne devoit arriver que le lendemain; & c'est ce qui m'empêchoit de dormir profondement, ne me fiant pas trop à des valets qui n'ont pas toûjours le soin qu'ils doivent avoir du bien de leurs maîtres. Au bruit sourd qui m'éveilla je leur criai qu'ils se levassent & fissent la ronde autour de ma tente; mais n'ayant pû dans l'obscurité découvrir ces voleurs qui furent se coucher sur le ventre quelques pas plus loin, ils se rendormirent incontinent, & leur laisserent le champ libre pour achever leur dessein. Ils s'y prirent si adroitement, qu'enfin ils détacherent deux bales en coupant les cordes & les emporterent avec eux. Le jour venu ayant reconnu le vol, & un chamelier nous servant de guide par le chemin qu'il jugeoit qu'ils avoient pris; nous les suivîmes quatre ou cinq bien armez, & trouvâmes une demie heure aprés les premieres marques de leur larcin. De dépit qu'ils eurent de n'avoir trouvé dans ces bales que de la laine qu'ils ne crûrent pas de grande valeur, & n'osant l'aller vendre de peur d'être accusez de l'avoir volée, ils l'épandirent par le chemin, & pendant deux ou trois lieuës nous en trouvâmes de petits monceaux en divers endroits. Je la fis toute ramasser dans des sacs, & il ne s'en trouva de perdu que quinze ou vingt livres. Les Marchands qui ont des bales de brocards doi-

vent bien prendre garde la nuit que les voleurs n'en aprochent : car ils viennent subtilement en se traînant sur le ventre, & coupant les bales avec des rasoirs ils les vuident quelquefois jusqu'à la moitié.

J'ai dit que ces voleurs ne crûrent pas que la laine qu'ils avoient dérobée fut de grande valeur, parce qu'ils ne la connoissoient pas, ou qu'en effet elle ne valoit guere pour leur usage. Mais au fond c'étoit une sorte de laine fort rare & fort belle, que je portai de Perse jusqu'à Paris où jamais il n'en avoit été vû de si fine. Or quelques personnes curieuses & de condition m'ayant prié de découvrir le lieu d'où l'on tiroit ces laines, me trouvant à Ispahan sur la fin de l'année 1647. à mon troisiéme voyage, j'y rencontrai un de ces Gaures ou anciens Persiens qui adoroient le feu, qui m'en montra un échantillon, & m'aprit d'où elles venoient, leurs qualitez, & la maniere de les conserver. Je sçûs donc de lui que la plus grande partie de ces laines se trouvent dans la Province de Kerman, qui est l'ancienne Caramanie, & que la meilleure se prend dans les montagnes voisines de la ville qui porte le même nom de la Province; que les moutons de ces quartiers-là ont cela de particulier, que lors qu'ils ont mangé de l'herbe nouvelle depuis Janvier jusqu'en Mai la toison entiere s'enleve comme d'elle-même, & laisse la bête aussi nuë & avec la peau aussi unie que celle d'un cochon de lait qu'on a pelé dans l'eau chaude, de sorte qu'on n'a pas besoin de les tondre comme on fait en France; qu'ayant ainsi levé la laine de leurs moutons, ils la batent, & le gros s'en allant il ne demeure que le fin de la toison. Que si on veut en faire amas pour les transporter

ailleurs, il faut auparavant que de les emballer jetter de l'eau salée par dessus, ce qui empêche que les vers ne s'y mettent & qu'elles ne se corrompent. Mais il faut remarquer qu'on ne teint point ces laines, & que naturellement elles sont presque toutes d'un brun clair ou d'un gris cendré, & qu'il s'en trouve fort peu de blanches : aussi sont-elles beaucoup plus cheres que les autres, tant par la raison de leur rareté, que parce que les Mouftis, les Moullahs, & autres gens de Loi ne portent que du blanc à leurs ceintures, & aux voiles dont ils se couvrent la tête dans leurs prieres ; car hors delà ils les tiennent autour du col, comme les femmes en France portent leurs écharpes.

C'est dans cette Province de Kerman où presque tous les Gaures se sont retirez, & ce sont eux aussi qui ont tout le negoce de ces laines & qui les travaillent. Ils en font des ceintures dont on se sert dans la Perse, & quelques petites pieces de serge qui sont presque aussi douces & aussi lustrées que si elles étoient de soie. J'ai eu la curiosité d'en aporter deux pieces en France, dont j'en presentai une à la feuë Reine mere, l'autre à Madame la Duchesse d'Orleans.

Je ne pûs aller faire emplette de ces laines qu'en l'année 1654. à mon retour des Indes par Mer depuis Surate jusqu'à Ormus. Car y étant arrivé, & voulant m'en retourner par terre en Europe, je pris la résolution de m'en venir à Ispahan, non pas par la route ordinaire de Schiras, mais par celle de Kerman, qui est tout-à-fait extraordinaire. Je partis donc d'Ormus dans ce dessein, & pris des gens pour me conduire à Kerman, où je ne pûs me rendre à cheval à moins de vingt-

ſept jours. Je crois aiſément que ce ne fut pas par ce chemin qu'Alexandre fut aux Indes : car dans toute l'étenduë de ce païs on ne trouve de l'eau qu'en de certains endroits & dans le creux de quelques rochers, où bien ſouvent il n'i a pas pour abreuver huit ou dix chevaux. De plus il ſe rencontre des lieux où les montagnes obligent à faire de grands contours, & un homme de pied qui coupe par les roches fait en demie heure, ce qu'à peine un homme de cheval peut faire en quatre heures.

Kerman eſt une grande villace qui a été ruïnée à pluſieurs repriſes, & où on ne voit rien de beau qu'une maiſon & un jardin où les derniers Kans ont fait de la dépenſe pour rendre le lieu agreable. On y fait d'une ſorte de vaiſſelle de terre qui aproche fort de la porcelaine, & qui paroît auſſi belle & auſſi fine. A mon arrivée je fus voir le Kan qui me fit careſſe, & qui ordonna d'abord aux Gaures de me fournir du pain & du vin, des poules & des pigeonneaux, qui en ces quartiers-là ſont excellens, gros & gras comme de petits chapons. Ce ſont ces Gaures qui font le vin, & pour le rendre doux & agreable ils ôtent la rafle, & ne preſſent que le grain.

Le Kan entroit alors en poſſeſſion de ſon gouvernement, & voulant avoir, ſelon la coutume des nouveaux Gouverneurs, une belle épée & un poignard, avec un riche harnois de cheval qui demandoit quelques pierreries, je lui fis preſent d'un diamant de la valeur de huit cens écus qu'il fit mettre au pommeau de ſon poignard. Il voulut de plus en avoir de moi pour ſept ou huit mille livres, & tant le preſent que la vente faciliterent l'achat des laines que je voulois faire.

Deux

Deux jours aprés mon arrivée à Kerman il m'invita au festin d'entrée qu'il faisoit aux principaux de la ville, & à mon départ ayant sçû que je cherchois une mule pour mon voyage, il m'en fit present d'une qui valoit bien cent écus. C'est la monture la plus honorable en Perse, & les Grands s'en servent plûtôt que de chevaux, sur tout quand ils sont sur l'âge. Mais ce ne fut pas du Kan seul que je reçûs à Kerman des marques de la civilité des Persans. Un jeune Seigneur qui demeuroit à Kerman, & dont le pere en avoit eu autrefois le gouvernement, étant aussi au festin du Kan prit plaisir à s'entretenir avec moi de mes voyages, & me fit des offres de service d'une maniere entierement obligeante. Comme les Persans sont curieux & aiment tout ce qui vient de rare des regions étrangeres, il me demanda si je n'avois point quelque belle arme à feu, & me dit qu'il me la payeroit ce que je voudrois. Dés le lendemain je lui fis present d'une carabine & d'une paire de pistolets qu'il trouva fort à son gré; & n'en voulant point d'argent, non plus que d'une petite montre que j'ajoutai au present, je vis par la suite que cela l'inquietoit, & il fit inutilement tout ce qu'il pût pour m'obliger à en prendre. Enfin il m'envoya un present que je ne pûs refuser, & ce fut un beau cheval de dix ou douze tomans, c'est-à-dire d'environ deux cens écus. Ce jeune Seigneur étoit tout-à-fait de belle humeur, civil, poli & fort genereux, faisant toutes choses de trés-bonne grace. Quand il m'envoya le cheval ce fut en me faisant prier, que s'il ne me plaisoit pas, je vinsse choisir celui de son écurie que je trouverois le plus à mon gré; ne pouvant, disoit-il, assez reconnoître le present qu'il avoit reçû de moi.

M'étant insinué de la sorte dans l'affection du Kan & de cet autre Seigneur, cela me servit beaucoup à l'achat des laines que je voulois faire. Car en ayant déja amassé une grande quantité, le peuple murmura & fut en faire ses plaintes au Kan. Ils lui representerent que j'enlevois toute la laine du païs, & que les pauvres gens demeureroient sans rien faire; ce qui causeroit un préjudice considerable à la Province. Sur ces plaintes le Kan me fit apeller, & me dit qu'il ne me pouvoit pas permettre d'acheter davantage de laine, parce que le peuple crioit fort, & que cela causeroit de la pauvreté dans le païs. Pour parer ce coup, je fis acroire au Kan que le Roi de Perse vouloit essayer si on pourroit faire en France des draps de cette laine, aussi beaux & aussi fins que ceux d'Angleterre & de Hollande, afin que si la chose réüssissoit on pût se passer des étofes des Anglois & des Hollandois, en amenant de France des ouvriers pour établir des manufactures de draps en Perse. Sous ce prétexte le Kan donna les mains à la continuation de mon achat, & je l'aurois poussé plus loin que je ne fis, si les gens du Kan avec lesquels je traitai m'eussent tenu parole. Mais depuis ayant apris qu'ils ne vouloient pas satisfaire à ce qu'ils m'avoient promis, & qu'ils croyoient assurément qu'étant arrivé à Ispahan je ne prendrois pas la peine de revenir à Kerman pour me plaindre; Je n'i retournai pas à la verité, mais j'i envoyai un exprés avec une lettre au Kan dans des termes si forts & si pressans, & jusqu'à lui faire sentir que j'en porterois ma plainte au Roi & à son premier Ministre, que la crainte qu'il eut de s'attirer quelque disgrace l'obligea de me faire justice, & de

me faire envoyer promtement à Iſpahan toutes les laines qu'on m'avoit promis, & dont j'avois fait les avances.

Voilà ce que j'avois à remarquer ſur le ſujet du vol qui fut fait à Tocat, & de la nature des laines de la Province de Kerman. J'ai dit qu'aprés avoir fait mon emplette je devois partir pour Iſpahan, & je ferai un chapitre de cette route particuliere qui eſt une traverſe, & par conſequent moins frequentée que les grandes routes.

CHAPITRE IX.

Route de Kerman à Iſpahan, & de la fortune du Nazar Mahamed-Ali-Beg.

DE Kerman à Iſpahan il n'y a guere moins de vingt-cinq journées de cheval. Dans les lieux où il ſe trouve de l'eau le païs eſt aſſez bon, mais ces lieux-là ſont rares, & dans la plus grande partie de cette route il n'i a que des ſables ennuyeux. Tout ce qui conſole un voyageur eſt qu'il trouve tous les ſoirs un Carvanſera avec une ou deux citernes, ce qui eſt un grand ſoulagement dans des païs ſi deſerts. La plûpart de ces logis ont été bâtis depuis peu d'années par les ſoins de Mahamed-Ali-Beg, Nazar ou Grand-Maître de la maiſon du Roi & du Treſor, & le plus honnête homme que la Perſe ait eu depuis pluſieurs ſiecles. Il étoit genereux, favoriſoit les Francs en toutes choſes & les aimoit beaucoup. Il ſervoit parfaitement bien ſon Roi, & apuyoit le peuple dans l'équité contre l'ópreſſion & les inſultes des Grands, ce qui lui attira la haine de pluſieurs, laquelle

il surmonta par sa sincerité & par sa prudence, comme on le verra par son histoire qui est remarquable, & que je ferai en peu de mots.

Le Grand Cha-Abas I. du nom étant un jour à la chasse dans les montagnes & éloigné de ses gens, trouva un jeune garçon joüant d'une flûte auprés d'un troupeau de chevres. Le Roi lui ayant fait quelques questions, il répondit si à propos à chaque chose sans sçavoir qui lui parloit, que Cha-Abas surpris de ses reparties fit signe de loin à Iman-couli-Kan Gouverneur de Schiras qui le vint joindre, de ne rien dire qui pût faire connoître au Berger que c'étoit le Roi à qui il parloit. Il continua de lui faire d'autres questions, ausquelles le jeune homme répondit toûjours d'une maniere à donner de plus en plus de l'étonnement au Roi. Sur cela le Roi demandant au Kan ce qu'il jugeoit de l'esprit de ce Berger? il lui répondit, qu'il croyoit que s'il sçavoit lire & écrire il pourroit rendre trés-bon service à sa Majesté. Le Roi le remit aussitôt entre ses mains avec ordre de le faire instruire, & ce jeune homme qui avoit naturellement l'esprit solide, un jugement net & une memoire heureuse, se perfectionna en si peu de tems, & s'aquita si bien de plusieurs charges que le Kan lui donna dans sa maison, que sur le raport qu'il en fit au Roi sa Majesté l'avança d'abord à la charge de Nazar ou de Grand Maître de sa maison, & lui fit l'honneur de lui donner le nom de *Mahamed-Ali-Beg*. Le Roi ayant reconnu sa fidelité & sa bonne conduite en toutes choses l'envoya deux fois en Ambassade au Grand Mogol, & toutes les deux fois il fut trés-satisfait de sa negotiation. Mahamed aimoit la Justice, & n'étoit pas d'humeur à se laisser

corrompre par des presens., puis qu'il n'en prenoit jamais, ce qui est fort rare parmi les Mahometans. Cette grande integrité lui atira pour ennemis tous les Grands de la Cour, & particulierement les Eunuques & les femmes qui ont à toute heure l'oreille du Roi. Mais du vivant de Cha-Abas il n'i eut personne qui osât ouvrir la bouche contre le Nazar, & il étoit trop bien & avec justice dans l'esprit du Roi, pour esperer de lui pouvoir rendre de mauvais Offices. Cha-Sefi ayant succedé à Cha-Abas son ayeul, comme je dirai ailleurs, & étant fort jeune, les ennemis de Nazar crurent avoir plus beau jeu, & pouvoir plus aisément donner à ce jeune Roi de mauvaises impressions de la conduite du Grand Maître. Les Eunuques qui sont toûjours auprés de la personne du Roi lui dirent beaucoup de choses au desavantage de Mahamed; mais toutes les fois qu'ils lui en parlerent le Roi ne fit pas semblant de les écouter. Enfin un jour que le Roi prenoit plaisir à voir quelques sabres & poignards couverts de pierreries, un des Eunuques lui dit, qu'il faloit faire aporter un sabre qui avoit été envoyé à Cha-Abas par le Grand Seigneur, & qui étoit tout couvert de diamans & d'autres pierres de prix. Il est vrai que le Grand Seigneur avoit envoyé un riche sabre à Cha-Abas; mais long-temps avant que Mahamed fut à son service Cha-Abas l'avoit fait rompre, & des pierreries dont il étoit garni il avoit fait faire un trés-beau joyau. On chercha ce sabre dans le Tresor dont Mahamed avoit l'intendance, & ne s'i pouvant trouver, puisqu'il y avoit plusieurs années qu'il n'i étoit plus, le Roi se fâcha, parce qu'il se trouvoit dans le livre où on enregître les presens.

Quelques Eunuques & autres Grands de la Cour qui se trouverent alors auprés du Roi, prirent leur temps pour lui rendre odieuse la conduite du Nazar, & lui firent une méchante peinture de sa personne. Ils tâcherent de décrier toutes ses actions, & representerent au Roi que Mahamed faisant bâtir en son nom plusieurs beaux Carvanseras, des ponts & des digues, & pour soi-même une maison Magnifique qui meritoit que sa Majesté la vit; il ne pouvoit faire tous ses grands ouvrages sans une notable diminution des deniers publics, dont il seroit bon de lui faire rendre compte. Sur cet entretien Mahamed arrive, & le Roi ne le recevant pas comme il avoit accoûtumé, lui dit quelques fâcheuses paroles sur ce que le sabre ne se trouvoit point: Il ajoûta qu'il vouloit voir si tout ce qui étoit dans le Tresor se trouvoit conforme à ce qui étoit couché sur le regître, & qu'il lui donnoit quinze jours de temps pour mettre le tout en ordre. Mahamed sans s'émouvoir répondit au Roi, que s'il plaisoit à sa Majesté elle pouvoit venir au Tresor dés le lendemain, ce qu'il obtint; quoi que le Roi lui eût dit pour la deuxiéme fois qu'il vouloit lui donner quinze jours pour mettre toutes choses en bon état. Le Roi fut donc le lendemain au Tresor où il trouva chaque chose en trés-bel ordre, ayant déja été informé de ce qu'étoit devenu le sabre qu'il demandoit. Du Tresor il fut au logis de Mahamed qui lui fit un present fort mediocre: car c'est la coûtume que celui que le Roi honore de sa visite fasse un present à sa Majesté. Aprés que le Roi eut reçû en arrivant celui du Nazar, il se promena par toutes les sales & les chambres, & fut bien surpris de les voir si mal ornées de

simples feutres & tapis grossiers, au lieu que dans les maisons des autres Seigneurs on ne marche que sur des tapis d'or & de soye. Le Roi selon qu'on lui avoit dépeint la maison du Nazar, s'attendoit d'y trouver tout autre chose, & s'étonna de cette grande moderation dans une si haute fortune. Au bout d'une galerie il y avoit une porte fermée avec trois gros cadenats. Le Roi l'avoit passée sans y prendre garde; mais au retour le *Meter* qui est un Eunuque blanc chef de la chambre du Roi, lui fit remarquer cette porte avec les gros cadenats, ce qui donna la curiosité au Roi de demander à Mahamed ce qu'il y avoit dans ce lieu-là fermé avec tant de soin. Sire, lui dit Mahamed, c'est une chambre que je dois tenir bien fermée, parce que tout mon bien est la dedans. Tout ce que sa Majesté a vû dans ce logis est à elle : mais ce qui est dans cette chambre est à moi, & je suis assuré qu'elle aura la bonté de ne me l'ôter jamais. Ce discours augmenta la curiosité que le Roi avoit de voir ce qui étoit dans cette chambre, & ayant commandé à Mahamed de l'ouvrir, il fut étrangement surpris de n'i trouver que les quatre murailles, sans autre ornement que de la houlette de Mahamed qui reposoit sur deux clous, de sa besace où il mettoit son manger, de son oudre qu'il remplissoit d'eau, de sa flûte & de son habit de berger, chacune de ces pieces pendant à un clou contre la muraille. Le Nazar ne voulant pas laisser long-tems le Roi dans l'étonnement & le silence où il étoit à la vûë de cette chambre; Sire, lui dit-il, quand le Roi Cha-Abas m'a trouvé dans la montagne gardant mon troupeau de chevres, voilà tout ce que j'avois alors, il ne m'en à rien ôté, ne

me l'ôtez pas aussi : mais laissez-moi le reprendre, & que je m'en aille faire mon premier métier, ce que je recevrai de vôtre Majesté comme une trés-grande grace. Le Roi touché d'une si haute vertu se fit ôter ses habits à l'heure même & les donna au Nazar, ce qui est le plus grand honneur que les Rois de Perse puissent faire à un sujet ; & on lui en aporta d'autres avec lesquels il retourna au Palais. Mahamet continua d'exercer sa charge, dans laquelle il est mort glorieusement, & ses ennemis n'ont eu que la honte & le chagrin d'avoir si mal réüssi dans l'injuste complot qu'ils avoient fait pour sa perte. Ce brave Seigneur étoit le pere & le protecteur de tous les Francs qui étoient en Perse, & toutes les fois qu'il me rencontroit dans les ruës, ou quelqu'autre Francs qui lui fut connu, il nous faisoit bon visage, & nous demandoit si nous avions du vin : quand nous disions qu'il nous manquoit, il nous en envoyoit aussi-tôt & du meilleur de Schiras. Il ne pouvoit souffrir qu'on nous fit le moindre tort, & si nous allions nous plaindre de quelqu'un il nous rendoit sur le champ bonne justice. Il arriva un jour qu'étant à la chasse aux canards avec deux valets en un endroit de la riviere d'Ispahan où ils se tiennent, & qui est le long des jardins de la maison du Nazar, cinq ou six de ses gens qui ne me connoissoient pas vinrent me faire insulte, & se mirent en devoir de m'ôter mon fusil, que je ne leur abandonnai qu'aprés avoir rompu la croce sur le dos de l'un, & jetté le canon à la tête d'un autre qui en fut blessé. Il me restoit mes deux pistolets sans quoi nous ne marchons guere en Perse, mais je ne voulus pas tirer sur les gens du Nazar pour le respect que je

portois au maître qui aimoit les Francs, & m'étant débarassé de cette affaire je repris sur ma mule le chemin de mon logis. Les Francs qui sçûrent comme la chose s'étoit passée, voulurent d'abord tous en corps en témoigner du ressentiment, & le Consul Hollandois qui m'étoit ami vint m'accompagner chez le Nazar pour nous plaindre de l'insolence de ses valets. Il nous témoigna qu'il en étoit fort fâché, & nous en vîmes des marques certaines par les coups de bâton qu'il fit aussi-tôt donner à ceux qui avoient entrepris de me maltraiter.

Je ferai voir par un autre exemple plus considerable, comme ce Seigneur étoit juste & prudent dans toutes ses actions. Cha-Sefi revenoit de la Province de Guilan, & ses tentes étoient dressées proche de Zulfa dans l'Armenie où il vouloit avoir le plaisir de chasser deux ou trois jours. Comme il y à toûjours des Courtisanes qui suivent la Cour, & qui viennent divertir le Roi par leurs danses & leurs mommeries, il s'en trouva une parfaitement belle, que le Roi regardoit de trés-bon œil, & à qui il avoit déja fait de beaux presens. C'étoit une chose qui ne pouvoit être ignorée d'aucun Seigneur de la Cour, & le fils du Nazar par un emportement de jeunesse ne laissa pas de faire venir cette belle Courtisane dans sa tente, où se trouva aussi un autre jeune Seigneur. Celui-ci eut la retenuë de ne la point toucher, mais l'autre coucha avec elle, & dés le lendemain son pere le sçût. Le Nazar, soit par un pur effet de sa prudence, soit par le motif de son zele & de son respect envers le Roi, pour prévenir sa colere, qui auroit cause infailliblement la mort de son fils, voulut en faire

promtement le châtiment qui fut rude : Il lui fit donner à la mode du païs tant de coups de bâtons par tout le corps, que toutes les ongles lui tomberent des pieds, & que ſon corps entier n'étoit qu'une ſeule meurtriſſeure. Il faillit à en mourir, & le Roi qui ſçût l'action du fils & le châtiment que le pere en avoit fait faire, ne dit autre choſe ſinon que le Nazar avoit fait ſagement de punir lui-même ſon fils, & de prévenir la juſtice qui en auroit été faite.

Je reviens à la route de Kerman à Iſpahan, je n'en ai interrompu le diſcours, que pour faire connoître aux voyageurs le merite & la fortune de celui qui la leur a renduë moins incommode, par les belles réparations des grands chemins, & des grands Carvanſeras qu'on trouve tous les ſoirs en faiſant des journées raiſonnables de cheval.

Le premier jour que je partis de Kerman je fis rencontre le ſoir au gîte d'un riche Moullah, qui voyant que j'avois du vin m'offrit civilement de la glace pour le rafraîchir. Je lui fis part en revanche de mon oudre, & le lendemain au ſoir je ne pûs réſiſter aux preſſantes ſollicitations qu'il me fit d'aller paſſer la nuit dans ſa maiſon, qui ſe trouvoit fort proche de la grande route. Elle étoit raiſonnablement bien bâtie & enjolivée avec un jardin où il y avoit de l'eau. Il me traita à ſouper à la mode du païs le mieux qu'il lui fut poſſible, & le lendemain à mon départ il me remplit mon oudre d'aſſez bon vin. J'achetai même une mule de lui qui me couta ſix tomans, dequoi je me trouvai bien, parce que mes chevaux étoient trop chargez, & qu'un peu de ſoulagement leur étoient fort neceſſaire.

Les jours suivans il ne m'arriva rien qui soit digne d'être remarqué & le païs en general est tel que je l'ai dépeint au commencement de ce chapitre.

Yezd est sur cette route dans une distance presque égale de Kerman & d'Ispahan, à 93. degrez 15. minutes de longitude, & à 33. degrez 45. minutes de latitude. C'est une grande villace au milieu des sables qui s'étendent deux lieuës à la ronde, & en sortant d'Yezd il faut prendre un guide, parce qu'au moindre vent le sable se porte de côté & d'autre, & couvrant tous les chemins on court risque de tomber dans des trous, qui semblent être d'anciennes citernes ou des ruïnes de vieux bâtimens. Entre les sables & la ville il y a un peu de bonne terre qui produit d'excellens fruits, & sur tout de bons melons de differentes especes; les uns ont la chair verte, les autres l'ont jaune & vermeille, & il y en a dont la chair est ferme & dure comme celle d'une pomme de rainette. Il s'i recueille aussi de bons raisins & en quantité; mais les habitans en font peu de vin, parce que le Gouverneur ne le permet pas : Ils en font secher une partie, & de l'autre ils en font de la resinée. Ils ont aussi abondance de figues qui sont fort grosses & de trés-bon goût. Ils font grande quantité d'eau rose, & d'une autre sorte d'eau dont ils se servent comme de teinture, pour se rougir tantôt les mains & tantôt les ongles; & ils la tirent d'une certaine racine appellée *Hina*. Il y a dans cette ville trois Carvanseras, & plusieurs grands Bazards ou marchez qui sont des ruës couvertes & voûtées autour des places de même qu'aux autres villes de Perse. Ces ruës sont remplies de boutiques de Marchands & d'Artisans, & il n'y a

d'ordinaire dans chacune qu'une même sorte de marchandise. Il se fait à Yezd plusieurs étoffes de soyes mêlées d'or & d'argent que l'on apelle *Zerbaste*, d'autres de pure soye apellée *Darai* qui sont comme nos tafetas unis & rayez. On en fait aussi de moitié soye & moitié coton, & d'autres de pur coton qui aprochent de nos futaines. On y fait encore des serges d'une laine particuliere, qui est si fine & si délicate que cette étofe est plus belle & plus chere que si elle étoit de soye, & j'en ai fait mention au chapitre précedent.

Quoi que je n'eusse rien à faire à Yezd je m'i arrêtai trois jours, parce que j'i trouvai quelques Armeniens de ma connoissance qui ne voulurent pas me laisser partir sans me regaler. D'ailleurs j'eus la curiosité de considerer avec un peu de loisir, si ce que j'avois oüi dire en bien des lieux des femmes d'Yezd étoit veritable, & je trouvai en effet qu'on leur faisoit justice de les estimer les plus belles femmes de la Perse. On ne fait point de festin qu'il n'y en ait toûjours cinq ou six qui viennent danser pour donner du divertissement aux conviez, & ces femmes-là ne sont pas des moins agreables. Quoi qu'il en soit ce proverbe est commun parmi les Persans; *Que pour vivre heureux il faut avoir une femme d'Yed, du pain d'Yesdecas, & du vin de Schiras.*

CHAPITRE X.

Des Carvanseras, & de la Police des Caravanes.

LES Carvanseras sont les hôtelleries des Levantins, bien differentes des nôtres, & qui n'en ont ni les commoditez ni la pro-

preté. Ils sont bâtis en quarré à peu prés comme des cloîtres, & n'ont d'ordinaire qu'un étage, & il est fort rare d'i en voir deux. Une grande porte donne entrée dans la court, & au milieu de chacun des trois autres côtez, en face à droit & à gauche, il y a une sale ou grande chambre pour les gens les plus qualifiez qui peuvent passer. A côté de cette sale sont plusieurs petites chambres où chacun se retire en particulier. Ces logemens sont relevez comme en parapet le long de la court de la hauteur de deux ou trois pieds; & les écuries les touchent derriere, où le plus souvent on est aussi-bien que dans les chambres. Il y en a plusieurs qui aiment mieux s'i retirer en hiver parce qu'il y fait chaud, ces écuries étant voûtées de même que les sales & les chambres. On pratique dans ces écuries devant la tête de chaque cheval une niche avec une petite fenêtre qui répond à une chambre, d'où chacun peut voir comme on traite son cheval. Dans chacune de ces niches deux ou trois personnes se peuvent ranger, & c'est où les valets vont d'ordinaire faire la cuisine.

Il y a deux sortes de Carvanseras. Les uns sont rentez, où on est reçû charitablement comme dans nos hôpitaux; les autres ne le sont pas, & on y paye ce qu'on y prend pour la bouche. Il ne s'en voit guere des premiers que depuis Bude jusques à Constantinople, & il n'est permis d'en bâtir de cette sorte qu'à la mere & aux sœurs du Grand Seigneur, ou aux Vizirs & Bachas qui se sont trouvez trois fois en bataille contre les Chrétiens. Dans ces sortes de Carvanseras qui d'ordinaire sont bâtis de legs pieux, on donne honnêtement à manger aux passans, &

quand ils partent ils n'ont qu'à remercier le Concierge sans rien débourser. Mais depuis Constantinople jusqu'en Perse les Carvanseras ne sont point rentez, & on ne vous y offre que les chambres toutes nuës. C'est à vous à vous pourvoir de matelas & d'ustansiles pour la cuisine, & vous achetez à assez bon compte ou du Concierge ou des Païsans qui viennent des villages circonvoisins, des agneaux, des poules, du beurre & des fruits selon la saison. On y trouve aussi de l'orge & de la paille pour les chevaux, à la reserve de quelques lieux que j'ai marquez dans les routes. On ne paye rien à la campagne pour le loüage des chambres des Carvanseras, mais on paye dans les villes; & ce qu'on paye est fort peu de chose. D'ordinaire les Caravanes n'i entrent point; parce qu'ils ne pourroient contenir tant d'hommes & de chevaux, & il n'i peut guere loger commodement que cent cavaliers. Dés qu'on est arrivé chacun a droit de prendre sa chambre, le pauvre comme le riche, car on n'a nul égard en ces lieux-là à la qualité des gens. Quelquefois par honnêteté ou par interêt un petit Mercier cedera la place à un gros Marchand; mais il n'est pas permis de debusquer qui que ce soit de la chambre qu'il a prise. La nuit le Concierge ferme la porte & doit répondre de tout, & il y a toûjours quelqu'un de garde autour du Carvansera.

Pour ce qui est des Carvanseras de Perse, j'ai remarqué ailleurs qu'en general ils sont plus commodes & mieux bâtis que ceux de Turquie, & que dans des distances raisonnables on en trouve presque par tout le païs. Il est aisé de voir par cette description des Carvanseras, que s'ils ne sont pas si commo-

des pour les riches que nos hôtelleries d'Europe, ils le sont plus pour les pauvres qu'on ne refuse pas là de recevoir, & qu'on ne contraint pas de boire & manger plus qu'ils ne veulent, étant permis à chacun de regler sa dépense selon sa bourse.

On peut voyager en Turquie & en Perse de plusieurs manieres, ou en Caravane, ou en compagnie de dix ou douze hommes, ou avec un guide seul. Pour moi qui ai passé six fois en Asie, & qui l'ai croisée en bien des lieux, j'ai été obligé de voyager de toutes façons dans toutes les routes du Levant. Le plus seur est de se joindre à une Caravane, mais le voyage est plus long, parce qu'elles marchent lentement, particulierement celles de chameaux. Car il faut remarquer d'abord que dix ou douze hommes de compagnie qui ne portent que de l'argent sans aucun embarras de marchandise, font en un jour ce que les Caravanes de chevaux ne font qu'en deux, les Caravanes de chameaux en quatre.

Les Caravanes sont comme de grands convois composez de quantité de Marchands, qui s'assemblent en certains temps & en certains lieux pour être en état de se défendre contre les voleurs qui courent souvent par grosses bandes dans des païs qu'il faut traverser, & qui la pluspart sont fort deserts. Ces Marchands élisent entr'eux un Chef que l'on appelle *Caravan-bachi*, & c'est lui qui ordonne la marche, prescrit les journées, & qui avec les principaux de la Caravane juge les differens qui peuvent survenir sur le chemin. Il n'i a guere d'honnête homme qui ambitionne cette charge, parce que le Caravan-bachi devant acquiter de certains pe-

tits droits le long de la route, de quelque maniere qu'il se conduise il est toûjours soupçonné de peu de fidelité. Quand les Marchands Turcs sont le plus grand nombre dans la Caravane, le Chef qu'on élit est Turc; & quand il y a plus d'Armeniens que de Turcs, le Caravan-bachi est Armenien.

Il y a de deux sortes de Caravanes : il y en a de chameaux qui sont les plus ordinaires, parce que c'est la voiture qui coûte le moins; les chameaux, comme je dirai plus bas, étant de peu de dépense, & portant la charge les uns de trois chevaux, les autres de quatre ou cinq. Mais dans ces Caravanes de chameaux il y a aussi des chevaux & des mules que les Marchands achetent pour leurs personnes, la voiture du chameau pour l'homme étant incommode quand il ne va que le pas; car s'il alloit toûjours le grand trot elle est assez douce. Il y a aussi des Caravanes qui ne sont que de chevaux, & si les Marchands n'en veulent pas acheter, ils trouvent des gens dans la Caravane qui leur en loüent. Les valets montent sur les chevaux de bagage qui sont les moins chargez; & on trouve à Smirne quantité de bons chevaux à un prix raisonnable, depuis trente jusques à soixante écus. Pour ce qui est des gens qui n'ont pas la volonté ou le moyen de faire de la dépense, ils prennent un âne, & ils n'en manque pas en ce païs-là. Sur tout il faut necessairement dans les Caravanes de chameaux se pourvoir de chevaux de bât pour porter du vin; car les Chameliers qui sont presque tous Mahometans, par une étrange superstition ne permettent pas qu'on en charge sur les chameaux, parce que cet animal est particulierement consacré à Mahomet

qui a défendu si étroitement le vin. On le porte dans des oudres qui sont faits de peau de bouc, le poil en dedans & bien poissé. Il y a de ces peaux à qui on ôte le poil, mais elles ne sont pas si bonnes, & il s'i fait toûjours quelque petit trou.

Ces Chameliers sont gens insolens & dont on ne pourroit venir à bout si on ne trouvoit moyen de les châtier. Il y en eût un qui fit le méchant & qui me fâcha sur la route de Smirne à Tauris; mais étant arrivé à Erivan je fus me plaindre au Kan, qui lui fit donner sur le champ cent coups de bâton. C'est de cette maniere qu'on met cette canaille à la raison, sur tout quand on arrive à Smirne ou aux autres lieux où les Francs ont des Consuls, qui sur les plaintes qu'ils font au Cadi obtiennent d'abord justice. L'exemple de plusieurs de ces Chameliers qui ont été châtiez tient les autres en bride, & ils se sont rendus plus traitables depuis quelque temps.

C'est la coûtume dans le Levant de faire les journées d'une traite, soit qu'on marche en Caravane, soit que l'on voyage seul. Mais ces journées ne sont pas égales, elles sont tantôt de six heures de marche, tantôt de dix & tantôt de douze, & c'est la commodité de l'eau qu'on ne trouve pas par tout qui les doit regler. En tout temps la Caravane marche plus de nuit que de jour, en Eté pour éviter la chaleur, & dans les autres saisons pour arriver en plein jour au lieu où l'on doit camper. Car si on arrivoit aux approches de la nuit, on ne pourroit dans l'obscurité bien disposer toutes choses, dresser les tentes, penser les chevaux, faire la cuisine, & pourvoir à tout ce qui est necessaire

à un campement. Il est vrai qu'au cœur de l'Hiver & dans les grandes néges on ne part guere qu'à deux ou trois heures aprés minuit, & quelquefois même on attend jusqu'à la pointe du jour. Mais en Eté selon la traite que l'on a à faire on part à minuit, ou une heure aprés le Soleil couché. A mon dernier voyage en partant de Smirne nôtre Caravane étoit de six cens chameaux, & presque d'un pareil nombre de gens de cheval. Elles se trouvent quelquefois beaucoup plus grosses, & les chameaux n'allant qu'à la file, comme je dirai bien-tôt, une Caravane paroît une armée, & soit dans la marche, soit quand elle campe, elle occupe beaucoup de terrain. De ce qu'on marche ainsi la nuit dans l'Asie, il s'ensuit que l'air n'i est pas mal sain; & en effet les voyageurs, qui la plusspart couchent toûjours dehors sur un tapis étendu par terre, ne s'en trouvent point incommodez.

Les chameaux qui vont en Perse par les Provinces septentrionales de la Turquie, ne marchent qu'à la file, & de sept en sept. Ils sont attachez l'un à l'autre par une corde de la grosseur du petit doigt & d'une brasse de long, laquelle tient au derriere du bât du chameau qui va devant, & qu'on nouë à l'autre bout, avec un petit cordon d'une espece de laine qu'on passe dans une boucle qui pend aux narines du chameau qui suit. Ces petits cordons que les Chameliers s'amusent à faire en marchant sont aisez à rompre, & sont faits exprés de cette façon, afin que si le chameau de devant vient à s'abatre ou à tomber dans quelque fosse, le chameau qui suit n'en souffre pas. Car alors le cordon se rompt & laisse le chameau en liber-

te ; au lieu que si la corde qui est forte passoit dans la boucle, elle l'entraîneroit sur l'autre chameau qui est tombé ou qui a fait un faux pas, & lui emporteroit une piece du nez. Et afin que le Chamelier qui marche à la tête de sept chameaux, tenant le premier par une cotde qui passe sur son épaule, sçache si tous les six chameaux suivent, le dernier a une sonnette penduë au col, & dés qu'elle ne se fait plus entendre, c'est une marque que quelqu'un de ces petits cordons est rompu, & que les chameaux sont arrêtez. Le septiéme est celui qui d'ordinaire porte les provisions. Car il faut remarquer que si un Marchand a dans la Caravane six chameaux chargez, on lui en doit un septiéme pour porter son bagage & sa cuisine, s'il n'en a que trois, on lui doit une demie charge de chameau, & s'il en a neuf ou douze, on lui porte à proportion sans rien payer des provisions de bouche, & toute autre chose qu'il lui plaît. Chaque Marchand avec ses valets se tient dans la marche proche des chameaux chargez de ses marchandises, & particulierement dans les nuits obscures, parce qu'il y a quelquefois de subtils voleurs qui avec de bons tranchans viennent couper adroitemeut les deux cordes qui attachent le chameau devant & derriere, & le détournent sans bruit dans des sentiers écartez, parce que le chameau n'ayant point de corne, & par consequent ne pouvant être ferré, on ne l'entend pas marcher. Les uns & les autres, tant Marchands, que valets & Chameliers, pour se desennuyer & s'empêcher de dormir, s'amusent ou à fumer du tabac, ou à chanter, ou à s'entretenir de leurs affaires : mais une heure ou deux avant le

jour, lors que le sommeil abbat d'ordinaire & saisit les yeux, on n'entend pas le moindre bruit dans toute la Caravane. Il arrive assez souvent dans ce sommeil qu'il est difficile de surmonter, que l'on tombe de cheval ; mais dans les païs où on ne craint pas les voleurs, les maîtres par petites bandes prennent le devant, & vont dormir à leur aise au lieu qu'ils trouvent le plus commode sur le grand chemin. Quelques-uns ont soin de porter un coussinet sur la selle de leur cheval lequel leur sert de chevet, d'autres se contentent d'un caillou, & pendant qu'ils dorment ils ont chacun au bras la bride de leur cheval. Ils reposent de la sorte jusques à l'arrivée de la Caravane, & ceux qui passent les derniers prennent le soin de les réveiller.

La Caravane campe dans les lieux qu'on sçait être les plus propres, & sur tout proche des eaux. Quand le Soleil est couché, des Chaoux, qui sont de pauvre gens, ou Turcs, ou Armeniens, ont soin de faire la garde autour du camp, & de veiller sur les marchandises. Ils se promenent par tout, & crient l'un aprés l'autre en Arabe ou en Armenien, *Dieu est un, il est misericordieux*, & de temps en temps ils ajoûtent, *Prenez garde à vous*. Quand ils voyent que l'heure s'approche qu'il faut partir, ils en avertissent le Caravan-bachi, qui leur donne ordre de crier que l'on selle les chevaux, & demie heures aprés ils crient qu'on charge. C'est une chose à admirer que au second cri des Chaoux tout est prêt en un moment, & la Caravane commence à marcher en grand ordre & en grand silence. Chacun a soin dés le soir de se tenir prêt, parce qu'il est dangereux de demeurer der-

riere, sur tout dans les païs que les voleurs frequentent. Pour le payement de ces Chaoux on prend un quart de piastre par bale depuis Smirne jusqu'à Erivan.

Quand les traites sont longues & qu'on juge qu'on n'arrivera qu'à neuf ou dix heures du matin, d'ordinaire une heure aprés le Soleil levé huit ou dix Marchands de compagnie prennent le devant, chacun portant derriere soi sa petite valise en forme de deux sacs qui pendent de côté & d'autre de la croupe du cheval. Dans l'un des sacs il y a une bouteille de vin, & dans l'autre quelque chose à manger; & arrivez au lieu où ils trouvent à propos de déjûner, ils étendent par terre un grand tapis sur lequel chacun met sa petite provision en commun, le repas se faisant joyeusement. Les valets en font autant de leur côté, & ils ont quelquefois l'adresse de détourner une bouteille de vin qu'ils boivent sans bruit.

Quand on part de Constantinople, de Smirne, ou d'Alep, pour se mettre en Caravane, il faut s'ajuster selon la mode des païs où on doit passer, en Turquie à la Turque, en Perse à la Persienne, & qui en useroit autrement passeroit pour ridicule, & quelquefois même auroit de la peine à passer en bien des lieux, où la moindre chose donne de l'ombrage aux Gouverneurs, qui prennent aisément les étrangers pour des espions. Toutefois ayant par les chemins une veste d'Arabe avec quelque méchante ceinture, bien qu'un eût dessous un habit à la Françoise, on peut sans rien craindre passer par tout. Pour porter le Turban il faut necessairement se faire raser la tête, parce qu'il glisseroit & ne pourroit tenir avec les cheveux. Pour ce qui est de la

barbe on n'i touche point dans la Turquie, & celles qui sont les plus grandes sont les plus belles ; mais en Perse on se fait raser tout le menton & on garde la moustache ; les plus grosses & les plus longues sont les plus estimées, & je me souviens d'avoir vû un portier du Roi de Perse qui en avoit une si grande qu'il l'a pouvoit lier derriere la tête, ce qui lui avoit fait obtenir double pension. De plus il faut se pourvoir de botes à la mode du païs : elles sont de marroquin jaune, rouge ou noir, & doublées d'une toile, & comme elles ne passent pas le genouil, elles sont aussi commodes à marcher que des souliers. Pour des éperons on ne s'en sert point, parce que le fer du dessous de l'étrié qui est quarré sert à piquer le cheval, d'autant plus aisément qu'on ne tient point les jambes plus basses que le ventre du cheval, comme on le pratique dans toute l'Asie.

Il faut encore avant le départ se pourvoir de plusieurs ustensilles de ménage, & particulierement de bouteilles qu'on apelle *matares*, qui sont faites de bon cuir de Bulgarie. Chacun porte la sienne penduë à l'arçon de la selle, ou à une boucle de fer mise exprés au côté de la selle par derriere, ce qui ne peut incommoder le cheval. Il faut de plus acheter des oudres dont j'ai parlé plus haut, & il n'y a rien de plus commode, parce qu'ils ne sont pas sujets à se rompre, & qu'il y en a qui tiennent jusques à cinquante pintes. Les plus petits servent d'odinaire à tenir de l'eau-de-vie, ce qui est fort necessaire aux voyageurs. Pour les matares ou bouteilles de cuir on les emplit d'eau, & le cuir dont elles sont faites a cela de propre que l'eau s'y tient fraîche. Il faut penser ensuite aux provisions de

bouche, & prendre du ris & du biscuit jusqu'à Tocat : car pour des poules, des œufs, & autres choses de cette nature on en trouve presque par tout, comme aussi de la provision pour les chevaux, & du pain frais en quelques endroits. Enfin il faut porter une tente & tout ce qui sert à la dresser, un matelas & des couvertures pour couvrir les chevaux la nuit, particulierement dans les grandes néges où on les trouve comme ensevelis le matin.

Quand la Caravane aproche du lieu où elle doit s'arrêter, chaque Marchand prend le devant pour se saisir s'il peut d'un lieu un peu éminent pour y poser les balots qui lui apartiennent, afin que s'il vient à pleuvoir l'eau ait du penchant peut s'écouler. Ils ont même soin en ce cas-là de mettre des pierres sous les balots, & un tapis par dessus de peur qu'ils ne soient mouillez. C'est aussi alors que les valets font promtement un fossé autour de la tente, afin que l'eau qui tombe dessus ait ou s'écouler. Quand le tems est beau on ne s'amuse guere à dresser la tente, ou si on la dresse on la plie dés qu'on a soupé, afin que tout soit plûtôt prêt quand il faut marcher, & qu'on puisse voir plus aisément autour de soi pour se garder des voleurs qui pourroient venir des villages circonvoisins. Mais quand il y a aparence de mauvais temps, on laisse la tente jusqu'au premier cri que font les Chaoux. C'est au devant de la tente qu'on attache les chevaux à des cordes qui tiennent à des clous de fer, & on les lie par les pieds de derriere à d'autres cordes qui les empêchent de se remuer loin de leur place. Quand la Caravane arrive, si ce n'est plus la saison de manger de l'herbe que les valets vont

couper, on achete des païsans qui viennent au camp, de la paille & de l'orge pour les chevaux, n'i ayant point d'avoine ni dans la Turquie ni dans la Perse.

Pour ce qui est de la cuisine, on suit la coûtume du païs en faisant un trou en terre pour mettre le feu dedans & la marmite dessus. C'est où on fait cuire le pilau de la maniere que je l'ai décrit dans la relation du Serrail, & c'est la nourriture ordinaire de tout le Levant.

Mais je n'ai pas encore touché une des plus grandes incommoditez que les voyageurs souffrent dans les Caravanes, & c'est lors que l'on arrive aux eaux, qui sont ou des sources, ou des puits, ou des cîternes, & où deux ou trois seulement peuvent puiser à la fois. Car d'ordinaire depuis qu'on est arrêté, les Marchands languissent aprés de l'eau deux heures durant, parce que ceux à qui apartiennent les bêtes de voiture ne permettent à qui que ce soit de prendre de l'eau, que leurs chameaux, leurs chevaux, leurs mules & leurs ânes n'ayent été abreuvez. A mon dernier voyage d'Asie je ne fus pas sujet à cette incommodité, & j'avois toûjours de l'eau de bonne heure, sans quoi on ne peut faire du pain ni faire cuire le ris. J'étois favorisé de la sorte par le moyen de mon neveu âgé de dix à onze ans, lequel je menois avec moi pour lui faire aprendre plus aisément dans ce bas âge les langues d'Orient, & l'accoûtumer à la fatigue des voyages que j'avois dessein de lui faire continuër. Comme il étoit fort jeune je ne lui avois acheté qu'un âne, dont l'allure étoit douce & qui rendoit autant de service qu'un cheval. C'étoit lui qui alloit d'ordinaire à l'eau avec deux ou trois pots, &

les

les voituriers voyant un petit garçon qui leur en demandoit de bonne grace, ne pouvoient le refuser & ils lui emplissoient aussi-tôt ses pots. Comme chacun des gens qu'on méne avec soi à son office quand la Caravane vient à camper, que l'un fait un trou en terre pour la cuisine, que l'autre coupe du bois, & qu'il y en a qui vont dans les villages & aux montagnes voisines pour chercher les provisions necessaires tant pour les hommes que pour les chevaux, l'office de mon neveu étoit de nous pourvoir d'eau, parce qu'un valet que j'aurois pû y envoyer n'auroit pas été bien reçû des Chameliers, qui ne lui auroient permis d'en prendre qu'aprés que toutes les bêtes auroient été abreuvées. Quand on voyage de la sorte avec plusieurs gens qui mettent tous la main à l'œuvre & s'aident les uns les autres, quelques mauvaises journées que l'on puisse avoir on peut dire que l'on voyage assez agreablement. Voilà quelle est la difficulté d'avoir de l'eau de bonne heure, & quand on en veut venir à la force contre les Chameliers & les Muletiers, comme ce sont des gens rustres il en arrive souvent des meurtres, comme je le montrerai par un exemple qui doit suffire pour tous.

Etant parti un jour du Bander-abassi pour Ispahan avec un Marchand de Bagdat, comme nous fûmes arrivez au Carvansera de la premiere couchée qui s'apelle *Guetchi*, le Marchand commanda à un de ses esclaves qui étoit un Cafre des côtes de Mozambique de lui aller querir de l'eau fraîche à la citerne pour boire : le Cafre y fut & revint sur ses pas sans en aporter, disant à son maître que les Chameliers & Muletiers qui étoient en grand nombre l'avoient voulu batre, & ne lui

avoient pas voulu permettre d'aprocher de la cîterne. Le Marchand mal-avisé ou ignorant la coûtume le renvoye en colere, & lui ordonne de fraper sur ceux qui voudroient l'empêcher de tirer de l'eau. Le Cafre retourna à la cîterne, & y trouvant de la résistance comme la premiere fois il dit des injures aux uns & aux autres, ce qui porta un des Muletiers à le fraper. Le Cafre en même-temps tira sa cangiare, & lui en donnant dans le ventre le jette mort sur la place; toute cette canaille se jette aussi-tôt sur lui, on le lie, on le ramene au Bander-abassi afin que le Gouverneur le fit mourir. Le maître du Cafre accompagné de plusieurs Marchands furent representer au Gouverneur l'insolence de ces gens-là, & comme la chose s'étoit passée, se plaignant de leur méchanceté à empêcher qu'on ne pût avoir de l'eau, & qu'ils avoient les premiers maltraité le Cafre. Le Gouverneur de son autorité ôta ce miserable d'entre leurs mains & le fit garder, ensuite dequoi ayant ordonné qu'on se saisit de dix ou douze de ces Muletiers, il leur fit donner des coups de bâton pour n'avoir pas voulu laisser prendre de l'eau au valet d'un Marchand. Il en fit mettre aussi quelques autres en prison, qui furent aprés relâchez à la priere de ceux dont ils voituroient les Marchandises & qui en avoient besoin. Le Gouverneur traînoit l'affaire en longueur afin que ces gens-là se retirassent, ce qu'ils firent enfin à la reserve de deux qui étoient freres du mort. Quelques jours aprés le Gouverneur leur dit que pour ce qui étoit de lui il ne pouvoit leur faire justice, parce que le mort étoit des terres du Gouvernement de Schiras, & que tout ce qu'il pouvoit faire étoit d'I

envoyer le criminel, ce qu'il fit en même temps. Le Maître du Cafre étoit fort riche & aimoit cet esclave, parce qu'il l'avoit toûjours trés-bien & fidelement servi. Il fut en diligence à Schiras pour prévenir le Kan, & lui dire de quelle maniere la chose s'étoit passée. Je me souviens qu'étant à deux journées de Schiras, je trouvai en chemin quantité de pauvres gens parens du mort, qui attendoient là le Cafre pour le conduire devant le Kan & lui demander justice. Je rencontrai encore à trois lieuës de Schiras le pere & la mere du défunt avec sa femme & deux petits enfans, qui en me voyant passer se jetterent par terre & me conterent toutes leurs doleances. Je leur fis dire par mon *Kalmachi*, que s'ils me croyoient le plus court pour eux & le plus avantageux étoit de prendre une somme d'argent du Maître du Cafre, & de mettre fin à cette affaire. Cette proposition qui auroit été acceptée par bien des gens dans la Chrétienté, fut rejettée bien loin par ces pauvres Mahometans; le pere s'arrachoit la barbe, les femmes les cheveux, criant de toute leur force que si les Franquins vendoient le sang de leurs parens, ils n'en faisoient pas de même, & qu'ils ne seroient pas contens qu'ils n'eussent bû le sang du meurtrier. Les autres parens du mort étant arrivez à Schiras avec le Cafre, le Kan fit tout ce qu'il pût pour obliger la veuve à prendre de l'argent; mais n'ayant pû l'i faire résoudre il falut enfin mettre le Cafre entre les mains des parens pour en faire à leur volonté, & je partis de Schiras à la même heure pour Ispahan sans avoir sçû comment ils le traiterent.

Voilà en peu de mots tout ce qui regarde la police des Caravanes. Il ne reste plus qu'à

dire quelque chose en particulier de la nature du Chameau, de ses diverses especes, & de la maniere dont on éleve cet animal qui rend un si grand service à l'homme.

CHAPITRE XI.

De quelle maniere on éleve le Chameau, de sa nature, & de ses differentes especes.

LA femelle du chameau porte son fruit onze mois, & son lait est un remede souverain pour guerir l'hidropisie. Il faut en boire tous les jours une pinte pendant trois semaines, & j'ai vû des exemples de cette guerison à Balsara, à Ormus & en d'autres lieux du Golfe Persique en plusieurs matelots Anglois & Hollandois, qu'on faisoit sortir des vaisseaux pour prendre de ce lait qui les remettoit en bon état.

Dés que le Chameau est né, on lui plie les quatre pieds sous le ventre & on le couche dessus, aprés on lui couvre le dos d'un tapis qui pend jusqu'à terre, sur les bords duquel on met quantité de pierres, afin qu'il ne se puisse lever, & on le laisse en cet état l'espace de quinze ou vingt jours. On lui donne cependant du lait à boire, mais peu souvent, afin qu'il s'accoûtume à boire peu. C'est aussi pour les accoûtumer à se coucher quand on les veut charger, qu'on leur plie les jambes de la sorte, & ils sont si promts à obéïr que la chose est digne d'être admirée. Dés que la Caravane arrive au lieu où elle doit camper, tous les Chameaux qui apartiennent à un même Maître, viennent se ranger d'euxmêmes en cercle, & se coucher sur les quatre

pieds, de sorte qu'en dénoüant une corde qui tient les balots, ils coulent & tombent doucement à terre de côté & d'autre du Chameau. Quand il faut recharger le même Chameau vient se recoucher entre les balots, & étant attachez il se releve doucement avec sa charge, ce qui se fait en trés-peu de temps sans peine & sans bruit. Aprés que les Chameaux sont déchargez, on les laisse aller à la campagne pour chercher quelque brossaille à brouter, & demie heure avant que le Soleil soit couché ils reviennent d'eux-mêmes, si ce n'est que d'avanture quelqu'un s'égare, & on le rapelle aisément par un certain cri. Quand ils sont de retour ils se rangent tous en rond, & on leur jette à chacun deux pelotes de farine d'orge paîtrie, chacune de la grosseur de deux poings. Le Chameau, quoi qu'il soit grand & qu'il travaille beaucoup, mange fort peu, & se contente de ce qu'il trouve dans quelques bruyeres, où il cherche particulierement du chardon qu'il aime beaucoup. Mais il y a bien plus dequoi admirer la patience avec laquelle ils souffrent la soif, & la derniere fois que je passai les Deserts, d'où la Caravane ne pût sortir en moins de soixante & cinq jours, nos Chameaux furent une fois neuf jours sans boire, parce que pendant neuf jours de marche nous ne trouvâmes point d'eau en aucun lieu. Ce qui est encore plus admirable, est que quand le Chameau est en chaleur il demeure jusques à quarante jours sans manger ni boire, & il est alors si furieux, que si on n'i prend garde on court risque d'être mordu. Par tout ou ils mordent ils emportent la piece, & il leur sort de la bouche une écume blanche avec deux vessies des deux côtez grosses

& enflées comme une vessie de pourceau.

Au Printemps tout le poil tombe au Chameau en moins de trois jours. La peau lui demeure toute nuë, & alors les mouches l'importunent fort. Le Chamelier n'i trouve point de remede qu'en lui gaudronnant le corps, & il n'est pas bon alors de s'en aprocher.

Il est juste de penser le Chameau aussi-bien que le Cheval, mais le Chamelier n'a pour toute étrille qu'une petite baguette dont il frape sur le Chameau, comme on bat un tapis pour en ôter la poussiere. Si le Chameau est blessé, & qu'il se soit fait quelque trou ou quelque écorchure sous le bât, ils ne font que l'étuver avec de l'urine, & n'i aportent point d'autre façon.

Il y a principalement deux sortes de Chameaux, les uns qui sont propres pour les païs chauds, & les autres pour les païs froids.

Les Chameaux des païs chauds, comme sont ceux qui vont d'Ormus jusqu'à Ispahan, ne peuvent marcher si la terre est moüillée & glissante, & ils s'ouvriroient le ventre en s'écartelant par les jambes de derriere. Ce sont de petits Chameaux qui ne portent que six ou sept cens livres, mais aussi ils sont de peu de dépense, & souffrent long-temps la soif. On ne les lie point à la queuë l'un de l'autre comme dans les païs froids, mais on les laisse aller à leur gré comme des troupeaux de vaches. Le maître Chamelier les suit en chantant & en donnant de temps en temps un coup de sifflet. Plus il chante & siffle fort, & plus les chameaux vont vîte, & ils s'arrêtent dés qu'il cesse de chanter. Les Chameliers pour se soulager chantent tour à tour, & quand ils veulent que les Chameaux pendant

une demie heure cherche quelque chose à brouter par la campagne, ils s'amusent à fumer une pipe de tabac, aprés quoi se remettant à chanter, aussi-tôt les Chameaux marchent. Les Chameaux des deserts sont à peu prés de même nature; ils sont beaux, mais délicats, & il les faut traiter doucement ne leur faisant pas faire de longues traites. En revanche ils mangent & boivent moins que les autres, & suportent la soif plus patiemment.

Les Chameaux des païs froids, comme sont ceux de Tauris jusques à Constantinople, sont de grands Chameaux, qui portent de gros fardeaux, & se tirent de la bouë. Mais dans les terres grasses & chemins glissans, il faut comme j'ai dit ailleurs, étendre des tapis & quelquefois jusqu'à cent de suite, afin qu'ils passent dessus, autrement ils seroient en danger de s'écarteler par les jambes de derriere. Quand les derniers Chameaux ont passé, on prend les derniers tapis pour les étendre devant; mais si le chemin où on craint que le Chameau ne glisse se trouve trop long, il faut necessairement attendre qu'il seche. Ces Chameaux portent d'ordinaire jusques à mille livres pesant; mais quand les Marchands sont d'intelligence avec les Chameliers, en aprochant des doüanes, particulierement de celle d'Erzerom qui est la plus rude, on donne à chaque Chameau jusqu'à quinze cens, & de trois charges on n'en fait que deux. Le Marchand cherche en cela son profit, & quand le Doüanier qui se doute de la chose demande pourquoi il y a tant de Chameaux à vuide, on lui répond que ce sont des Chameaux qui ont porté des provisions: mais il fait rarement cette

demande, & il ferme les yeux à cette œconomie du Marchand, de peur de perdre sa chandalise, & de l'obliger à prendre d'autres chemins.

Il y a de la fourberie entre les Marchands de Chameaux comme entre nos maquignons. Je me souviens qu'étant à Casbin au retour de mon quatriéme voyage de Perse, un Marchand Persien croyant avoir acheté huit beaux Chameaux, fut trompé de quatre qui lui avoient paru les meilleurs. Ils sembloient être gras & en bon état, mais la tromperie fut aussi-tôt découverte, & il se trouva qu'ils étoient souflez. Ces gens-là ont l'adresse de leur faire une ouverture prés de la queuë, à quoi l'acheteur ne prend pas garde, & laquelle ils sçavent subtilement refermer : c'est par où ils souflent le Chameau, & de maigre qu'il est ils lui donnent une belle aparence, qui trompent souvent les yeux les plus clair-voyant, sur tout dans la saison que le poil lui tombe, & quand on l'a froté de gaudron qui cache encore davantage la tromperie.

CHAPITRE XII.

Des Monnoyes de Perse.

JE dois parler dans mes Relations des Monnoyes d'or & d'argent qui ont cours dans la Turquie, dans la Perse & dans les Indes, parce que cet article est un des plus necessaires au Voyageur qui veut être instruit. J'ai traité dans ma Relation du Serrail des especes d'or & d'argent qui ont cours dans tout l'Empire d'Ottoman ; & il me faut par-

ler dans ce volume où je m'arrête particulierement à la description de la Perse, des monnoyes qui ont cours dans ce Royaume, comme celles des Indes se verront dans le Tome III.

Il faut remarquer en premier lieu qu'on ne bat point de pieces d'or en Perse que lors que les Rois viennent au Trône, pour faire des liberalitez au peuple, & il en demeure toûjours quelques-unes dans le tresor : ainsi ce n'est point une monnoye courante. Quand le triomphe est passé ceux qui ont de ces pieces n'ont pas la curiosité de les garder comme nous garderions une médaille, & ils les portent au Changeur qui leur en rend la valeur en especes courantes du païs. Ces pieces d'or peuvent valoir environ cinq francs, & sont au titre de nos ducats d'Allemagne. J'en ai reçû autrefois dix mille en payement d'un Marchand ; mais ce fut aprés avoir accordé de la valeur ; car quoi qu'elles ayent leur taxe, on les fait valoir tantôt plus & tantôt moins. Mais enfin il s'en voit rarement, & on n'en trouve guere que chez les Changeurs qui profitent de quelque chose en les achetant.

En second lieu il faut observer que toute sorte d'argent est bon en Perse, en barre, en vaisselle ou en monnoye, & on le prend pour son titre. Car on est obligé en entrant dans le Royaume, soit à Erivan, soit à Tauris où on bat monnoye, de déclarer tout l'argent qu'on porte, pour être fondu & battu au coin du Roi, à peine d'une grosse amende aux contrevenans si on les peut découvrir. Mais si les affaires d'un Marchand ne lui permettent pas de s'arrêter ni à Erivan, ni à Tauris, & qu'il lui soit plus commode de

porter son argent à la monnoye d'Ispahan, il n'a qu'à prendre un billet du Maître de la monnoye d'Erivan ou de Tauris, par lequel il atteste comme il a fait deuëment sa déclaration.

Ceux qui peuvent adroitement faire passer leur argent à Ispahan quand c'est la saison d'aller aux Indes, ont un grand benefice sur la Reale, & les Marchands qui passent aux Indes leur en donnent jusqu'à treize Chayets & demi, & jusqu'à quatorze. Je dirai un peu plus bas ce que vaut le Chayet. Mais il y a peu de Marchands qui portent leur argent jusqu'à Ispahan, parce que les Maîtres des monnoyes des frontieres leur font present d'un flâcon d'argent, ou de quelque autre chose de cette nature, pour les obliger à faire battre à Erivan ou à Tauris.

Ceux qui vont en Guilan pour le negoce des soyes vont passer à Teflis, où le Maître de la monnoye leur donne deux pour cent de benefice de leur argent. La raison est que celui qu'on leur rend est un peu alteré, mais il passe par tout dans le Guilan.

En troisiéme lieu, il faut remarquer que sur les especes d'argent, tant pour le droit du Roi, que pour la fabrique de la monnoye cela va à septiéme & demi pour cent. Mais sur la monnoye de cuivre il n'a qu'un demi pour cent, ou un au plus. D'où vient que le plus souvent quand un ouvrier à besoin de cuivre, pour ne pas perdre le temps à en aller acheter ; il aime autant fondre des *casbeki* dont je vais parler, comme si nous fondions nos doubles pour en faire une marmite, à quoi nous ne trouverions pas nôtre compte, parce que la chose n'est pas égale.

Voici les noms & la valeur de chaque es-

pece d'argent : Il y en a quatre, les *Abaſſis*, les *Mamoudis*, les *Chayets* & les *Biſtis*. Mais pour les Biſtis il s'en trouve peu à preſent.

Les pieces de cuivre s'appellent *Caſbeké*, & il y en a de ſimples & de doubles.

Le ſimple *Caſbeké* vaut cinq deniers & une maille de nôtre monnoye.

Le double vaut onze deniers.

Les quatre ſimples ou les deux doubles valent un *Biſti*.

Les dix ſimples *Caſbeké*, ou les cinq doubles valent un *Chayet*.

Deux Chayets ſont un *Mamoudi*.

Deux *Mamoudis* ſont un *Abaſſi*.

La reale ou l'écu de France vaut trois *Abaſſis* & un *Chayet*, & à compter la reale à ſoixante ſols, l'*Abaſſi* vaut dix-huit ſols ſix deniers. A compter les choſes juſtes, ſur les trois *Abaſſis* & un *Chayet* il y a trois mailles de plus que l'écu.

Toutes ces eſpeces d'argent ſont rondes, hormis le *Biſti* qui eſt en ovale, de même que le *Caſbeké*, ces *Caſbeké* ne ſont pas plus grands que nos doubles, mais ils ſont bien plus épais.

Pour ce qui regarde les marques des monnoyes, les eſpeces d'argent n'ont point comme en Europe, ni les armes ni l'effigie du Roi. On voit ſeulement écrit d'un côté le nom du Roi ſous le regne duquel la piece a été battuë, & de l'autre le nom de la ville avec l'année de l'Hegyre de Mahomet.

Pour ce qui eſt de la monnoye de cuivre, d'un côté il y a un Lion avec un Soleil ſur ſon dos ; de l'autre côté le nom de la ville où elle a été fabriquée.

Quoi qu'à Ormus & en d'autres Ports du Golfe qui ſont au Roi de Perſe, comme en

l'Ile de Bahren, où se fait la pêche & la vente des perles, on fasse les payemens en Abassis, on n'i parle toutefois que de *Larins*.

Le *Larin* est une ancienne monnoye de Balsara & d'Arabie, & qui a cours jusqu'à l'Ile de Ceilon, où l'on ne parle que de *Larins*. Cette monnoye est un fil d'argent plié en deux de la grosseur d'un tuyau de plume ordinaire, & long de deux travers de doigt ou environ. Sur ce fil d'argent ainsi plié on voit le nom du Prince dans le païs duquel cette monnoye a été fabriquée. Les huit Larins font un *Or*, & les quatre-vint Larins un Toman.

Un *Or* n'est pas le nom d'une espece, mais seulement une maniere de compter entre les negocians, & un *Or* fait cinq Abassis.

Un *Toman* n'est pas non plus une espece de monnoye, mais seulement une maniere de compter, & l'on ne parle en Perse dans les payemens que par *Toman*, & par *Or*. Quoi qu'on dise ordinairement qu'un Toman fait quinze écus. Il fait en effet à compter juste quarante-six livres un denier & $\frac{1}{5}$

Pour ce qui est des especes d'or, le Marchand ne se charge que de ducats d'Allemagne, des dix-sept Provinces, ou de Venise, & est tenu de les porter à la monnoye en entrant dans le Royaume ; mais s'il peut les cacher adroitement pour les vendre à des particuliers, il en a plus de profit. En sortant du Royaume il est obligé de déclarer les especes d'or qu'il emporte, & les gens du Roi prennent un chayet par ducat, & quelquefois davantage. Mais s'il en emporte sans les déclarer, & qu'il vienne à être découvert, il n'en va pas comme des marchandises où

l'on en est quitte en payant le double de doüane, tous ses ducats lui sont confisquez.

Le ducat ordinairement vaut deux écus, & ce seroit en Perse à raison de vingt-six *Chayets*; mais il n'i a point en ce païs-là de prix fixé pour les ducats, & ils valent plus ou moins selon les rencontres. Car quand on sçait qu'un Marchand en a apporté, & que c'est la saison de passer aux Indes, ou que la Caravane part pour la Mecque, tant les Marchands que les Pelerins qui cherchent des ducats qui sont aisez à porter, les font monter jusqu'à vingt-sept & à vingt-huit chayets, & quelquefois même à davantage.

Voilà tout ce qui se peut dire de plus particulier de toutes les monnoyes de Perse.

Fin des routes de Paris à Ispahan par les Provinces Septentrionales de la Turquie.



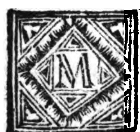
VOYAGES DE PERSE.

LIVRE SECOND.

Des diverses routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris à Ispahan, ville capitale de la Perse, par les Provinces Meridionales de la Turquie, & par le Desert.

CHAPITRE PREMIER.

Du second Voyage de l'Auteur de Paris à Ispahan, & premierement de son embarquement à Marseille pour Alexandrette.



ON premier voyage en Perse fut par la route de Constantinople à Erivan, que j'ai amplement décrite avec toutes les autres que l'on peut prendre par les Provinces septentrionales de la Turquie. Il faut maintenant parler des Provinces du Midi, & de celles du Desert où il y a plusieurs Emirs ou Princes Arabes, dont quelques-uns sont puissans. Il y en a qui ont

sur pied jusques à trente mille chevaux, & j'ai parlé à cinq de ces Princes à qui je fis de petits presens, & qui en revanche m'envoyerent du ris, des moutons, des cabas de dates, & du sorbet, qui ne me manquoit point tandis que je fus auprés d'eux, & j'en faisois largesse à ceux de ma compagnie, parce que cette boisson ne se peut garder longtemps. C'est par cette route du Desert qu'à mon second voyage que je commençai en 1638. je me rendis d'Alep à Ispahan. Ce fut une année trés-glorieuse à la France par la naissance du Roi, dont j'eûs l'honneur de porter les premieres nouvelles en plusieurs villes de Turquie, de Perse & des Indes, & le plus loin qu'on allât alors par terre, s'étant fait par tout de grandes rejoüissances, comme je dirai dans la suite de mes Relations. Mais il faut parler premierement de mon embarquement à Marseille pour Alexandrette, ce qui sera la matiere de ce chapitre.

Je m'embarquai à Marseille le 13. Septembre 1638. sur un vaisseau Hollandois de quarante cinq pieces de canon. Nous étions aux Iles & sur le point de lever les ancres, lors que de la part des Consuls il vint un ordre au Capitaine de ne point partir sans nouvel avis. Le lendemain les mêmes Consuls envoyerent à bord porter la nouvelle de la naissance du Roi, ce qui remplit de joye tout nôtre vaisseau, & tandis qu'on chanta le *Te Deum* à Marseille & qu'on y fit de grandes réjoüissances, nous donnâmes de nôtre côté toutes les marques qu'il nous fut possible de la part que nous prenions tous à cette grande nouvelle. Ainsi nous ne fîmes voile que deux jours aprés l'ordre reçû des Consuls,

qui sçachant que nous prenions la route de Malte, envoyerent au Capitaine des lettres pour le Grand Maître.

Toute nôtre navigation jusques à Alexandrette fut assez heureuse, & les premiers jours nous découvrîmes seulement vis à vis de Piombin un vaisseau qui faisoit mine de nous vouloir aborder. Nos matelots jugerent aussi-tôt que c'étoit un Corsaire de Barbarie, & ne se tromperent pas, comme on le reconnut avec des lunettes d'approche quand nous en fûmes prés. Il y avoit dans nôtre bord plusieurs Chevaliers de Malte, qui obtindrent du Capitaine qu'on envoyât au Corsaire trois volées de canon, pour lesquelles il nous en renvoya une en poursuivant son chemin. Tous ceux du vaisseau furent fâchez de ne l'avoir pû joindre, & particulierement nos Chevaliers, quoi qu'il y en eût une partie que la mer avoit rendus malades; mais s'il en eût fallu venir aux mains ils auroient été bien-tôt gueris. A la pointe meridionale de Corse nous apperçûmes deux galeres qui prirent d'abord la fuite.

Comme nous fûmes arrivez à Malte, les lettres pour le Grand Maître furent mises aussi-tôt entre les mains du Sieur de Colbron, qui avoit la charge de Capitaine du Port, & avec lequel j'avois fait le voyage de Vienne à Constantinople. Nous demeurâmes douze jours à Malte pour espalmer le vaisseau, selon la coûtume, afin qu'il courut plus vîte, & nous y prîmes aussi quelques rafraichîssemens. Comme il y a dans cette Ile une prodigieuse quantité de cailles dans la saison, nous en fîmes provision de plus de deux mille que nous mîmes dans les galeries du vaisseau, mais en deux ou trois jours il

s'en trouva cinq ou six cens de mortes, que des rats ou d'autres insectes qui s'engendrent dans les vaisseaux avoient tuées.

De Malte nous fîmes voile à *Larneca*, qui est une bonne plage de l'Ile de Cipre, au couchant de Famagouste, qui n'en est éloignée que d'une journée par terre. Comme nous voulions gagner la côte sur les deux ou trois heures aprés minuit, l'obscurité étant fort grande nous apperçûmes tout d'un coup un vaisseau sur nous, & chacun de part & d'autre commença à crier, dans la crainte qu'ils ne vinssent à heurter l'un contre l'autre. Mais le vaisseau passa outre, & nôtre Capitaine qui vouloit lui envoyer une volée de canon, en fut dissuadé puisqu'il ne nous disoit mot.

Le matin l'ancre fut jettée, & nous décendîmes à terre. Il y a une grande demie lieuë de la plage de Larneca jusqu'au lieu où demeurent les Consuls & Marchands des trois nations Françoise, Angloise & Hollandoise, & ce lieu-là n'est qu'un trés méchant village: Il y a toute-fois une petite maison de Capucins qui desservent la Chapelle du Consul de France, & un autre de Religieux Italiens qui dépendent du Gardien de Jerusalem. Nous ne demeurâmes que deux jours à Larneca, nôtre Capitaine n'i ayant autre chose à faire qu'à s'informer s'il y auroit quelque chose à charger à son retour, comme d'ordinaire on y charge des cotons filez & à filer, & de grosses laines pour des matelas.

De trois Consuls qui ont accoûtumé d'être à Larneca, il n'i en avoit alors que deux, & le Consul François faisoit la fonction du Consul Hollandois dont la place étoit vacante. Dans toutes les Echelles du Levant,

c'est la coûtume que lors qu'il manque un Consul de quelque nation qu'il soit, le Consul François remplit sa place jusqu'à ce que la nation y ait pourvû. Pendant le peu de sejour que nous fîmes en ce lieu-là, le Consul François & le Consul Anglois nous traiterent le mieux qu'il leur fut possible, & autant que le temps & le lieu le pûrent permettre, & nous donnâmes tous à l'envi les uns des autres des marques de nôtre joye pour la naissance du Roi.

De Larneca jusques à la vûë des côtes de Sirie nous eûmes toûjours le vent favorable; mais sur la fin s'étant rendu un peu contraire, au lieu de nous porter à Alexandrette, il nous jetta au Nord deux ou trois lieuës plus haut, vers une ville nommée les *Païasses*, sur la côte de Cilicie. A une demie lieuë de cette ville il y a en mer une grosse roche, & entre cette roche & la terre il y a une grande hauteur d'eau: Et c'est en cet endroit où les gens du païs croyent que la baleine rejetta Jonas; quoique la commune opinion veüille que ç'ait été au Port de Jaffa dans la Palestine. Le long de cette côte depuis Alexandrette jusques aux Païasses & au delà, le chemin est si étroit & si pressé par la montagne, qu'en bien des endroits il faut que les chameaux & les chevaux mettent le pied dans la mer; il faut toutefois de necessité passer par là en venant des côtes de Sirie pour aller à Constantinople. Ce fut entre Alexandrette & les Païasses que le Chevalier Paul monté sur un vaisseau de trois cens hommes faillit à surprendre la Caravane qui porte tous les ans à Constantinople le tribut d'Egipte, lequel ne s'envoye plus par mer de peur des Maltois. Ce Chevalier avoit

déja mis ses gens à terre & les avoit fait cacher; mais par malheur pour lui son dessein fut découvert, & la Caravane qu'il auroit pû aisément enlever se tint sur ses gardes.

Nous étions assez prés de la côte, lors que nous vîmes arriver un esquif avec quinze ou seize Turcs, qui venoient de la part de celui qui commandoit quatre galeres de Rhodes demander à nôtre Capitaine le present accoûtumé. Ces galeres étoient encore à l'ancre aux Païasses, & y avoient déchargé des munitions de guerre pour Bagdat que le Grand Seigneur alloit assieger. C'est la coûtume que lorsque les Galeres du Grand Seigneur sont en mer, & qu'il passe quelque vaisseau étranger, on lui demande un present qu'il faut que le Capitaine donne de gré ou de force. Quand le Bacha de la mer, qui est le grand Admiral de Turquie, est en personne sur les galeres, le vaisseau qu'il rencontre n'en est pas quitte pour deux mille écus; & quand elles partent de Constantinople pour aller en course, les vaisseaux des Francs qui en ont avis font ce qu'ils peuvent pour les éviter. Il y en a eu qui dans ces rencontres ont voulu se sauver à la vûë des galeres, mais ils s'en sont mal trouvez; & il arriva un jour que le vent ayant cessé elles aborderent un vaisseau Marseillois, dont le Capitaine & l'Ecrivain furent saisis & châtiez sur le champ. On leur donna à l'un & à l'autre tant de coups de bâton, que leurs corps en furent tout meurtris, & il s'en fallut peu qu'ils n'en mourussent, sans que ce rude suplice les dispensât de donner l'argent qu'on leur demandoit. Soit que nôtre Capitaine ignorât cet exemple, soit que de son naturel il eût le sang un peu chaud, il se mit peu en

peine des mauvaises suites que son procedé pouvoit atirer, non seulement à tout le vaisseau, mais encore à tous les Francs. Il se moqua de ceux de l'esquif qui venoient lui demander un present, & leur dit brusquement qu'ils se retirassent, & qu'il n'avoit que des boulets de canon à leur donner. Ainsi ils s'en retournerent tous honteux vers les galeres, qui nous délivrerent bien-tôt en quelque sorte de la juste crainte où nous étions, que la brusquerie de nôtre Capitaine ne nous attirât une trés-méchante affaire. Pendant que nous tenions la mer le long de la côte pour voir quelle seroit la contenance des Turcs, les galeres leverent les ancres, & tournerent la prouë vers l'Ile de Rhodes. Mais avant que de s'éloigner elles nous envoyerent une volée de canon; & nôtre Capitaine, quoique nous lui puissions dire, leur en renvoya une autre, ce qui nous rendoit plus criminels. Car les Turcs prétendent que lors que l'armée navale est en mer, ou seulement une esquadre, & qu'un vaisseau étranger est à la vûë, il est tenu d'aprocher autant que le vent le lui permet, sans donner la peine de l'aller chercher, laquelle lui est cherement contée. Les Consuls & les Marchands d'Alep qui sçûrent comme la chose s'étoit passée, blâmerent fort le Capitaine de son procedé, & craignirent avec beaucoup de raison que la chose n'allât plus loin; mais par bonheur elle s'étouffa d'abord, & il ne s'en parla plus.

Le même jour sur le soir le vent s'étant tourné à l'Oüest-nord-oüest nous arrivâmes à la plage d'Alexandrette, où on jetta l'ancre environ à un quart de lieuë de terre. Sur les avis qu'on a de Chrétienté de la charge des vaisseaux, dés que ceux d'Alexandrette en décou-

vrent un, & qu'ils en ont reconnu le pavillon, le Vice-conſul de la Nation, d'où eſt le vaiſſeau, ne manque pas d'en avertir auſſi-tôt le Conſul d'Alep par un billet qui lui eſt porté en quatre ou cinq heures, quoi qu'il y ait plus de deux journées de cheval. On attache ce billet ſous l'aîle d'un pigeon qu'on a inſtruit à faire promtement ce voyage, & qui va droit au lieu d'où il a été aporté. Pour plus de ſûreté on en envoye d'ordinaire d'eux, afin que ſi l'un s'égare quand l'air eſt obſcur, ce qui eſt arrivé quelquefois, l'autre puiſſe ſupléer à ce défaut.

Alexandrette n'eſt qu'un amas confus de méchantes maiſons habitées par des Grecs, qui tiennent cabaret pour les matelots & autres petites gens: car pour les Marchands, ils vont loger chez les Vice-conſuls de leur nation. Il n'y en a que deux, un Vice-conſul François, & un Vice-conſul Anglois; le premier faiſant d'ordinaire la fonction de Vice-conſul Hollandois; & ils ont chacun un logis aſſez commode. Ce ne ſont gueres que des gens intereſſez & qui aiment fort l'argent, qui acceptent ces charges où il y a grand profit. Car l'air d'Alexandrette de même que celui d'Ormus, eſt ſi extraordinairement mauvais, ſur tout en Eté auquel temps il eſt dangereux d'i arriver, que ceux qui n'en meurent pas ne peuvent éviter de facheuſes maladies. S'il s'en trouve quelques-uns aſſez robuſtes pour pouvoir réſiſter trois ou quatre ans, & s'accoûtumer à ce méchant air, ils font bien d'i demeurer, car s'ils veulent paſſer en quelqu'autre lieu où l'air eſt bon, ils courent riſque d'i mourir bien-tôt. Le ſieur Philipe Vice-conſul Anglois a été le ſeul qui a vécu vingt-deux ans à Alexandrette; mais il faut

remarquer que c'étoit un homme gai & de bonne chere, & que cela est dû à l'excellence de son temperament; ce qui n'empêcha pas qu'il n'y eut aucune partie de son corps où il ne fût contraint d'avoir un cautere. Ce qui contribuë le plus à ce mauvais air, est un amas de plusieurs marais dans les plaines voisines qui s'étendent au Levant & au Midi; & dés que les grandes chaleurs aprochent, la plûpart des habitans d'Alexandrette vont les passer à la montagne prochaine dans un village apellé *Belan*, où il y a de bonnes eaux & d'excellens fruits. On y vient même d'Alep quand il y a quelque bruit de peste dans la ville, & toutefois il y a peu de gens dans ce village qui ne soient attaquez d'une sorte de fiévre qui leur rend les yeux jaunes & battus, ce qui leur demeure toute leur vie.

Environ à une demie lieuë d'Alexandrette, à la droite du grand chemin & vis-à-vis du marais qui est de l'autre côté, il y a une tour où on voit encore les armes de Godefroi de Boüillon. Selon les aparences elle a été bâtie pour défendre le chemin, qui de côté & d'autre est bordé de ces grands marais dont les exalaisons sont si dangereuses.

Il n'y a que trois petites journées de cheval d'Alexandrette à Alep, & quelques-uns qui ont été bien montez en ont fait le chemin en deux. Il n'est pas permis aux Francs d'i aller à pied, ce qui semble étrange, & en voici la raison en peu de mots. Avant cette défense, comme le chemin est court, quelques matelots qui se trouvoient un petit fonds de cent écus, plus ou moins, alloient à pied à Alep, & s'i rendoient aisément en trois jours avec trés-peu de dépense. N'ayant que peu d'argent à employer, & étant bien-aises

d'expedier leurs affaires, ils ne se soucioient pas de quatre ou cinq pour cent de plus des marchandises qu'ils achetoient, ce qui étoit de trés-dangereuse conséquence pour les Marchands. Car il faut remarquer, que quand les vaisseaux arrivent, le premier qui par précipitation ou par ignorance, d'une marchandise qui ne vaut qu'un écu en donne deux sols de plus, est celui qui y met le prix, & qui est cause que toute la marchandise suit de même; de sorte que les Marchands qui font des achats jusqu'à dix ou douze mille écus, ont grand interêt que de petits matelots ne prennent pas le devant pour faire encherir les marchandises. Cette même coûtume est aussi exactement pratiquée dans toutes les Indes, & particulierement aux mines de diamans, comme je dirai en son lieu.

Pour remedier donc à ce desordre, les Marchands obtinrent qu'il seroit ordonné qu'à l'avenir les Etrangers ne pourroient plus aller à pied d'Alexandrette à Alep, mais qu'ils seroient tenus de prendre des chevaux, & de payer six piastres pour chaque cheval, & autant pour le retour; de sorte qu'à present en contant les autres frais tant du chemin que du sejour à Alep, le voyage ne se peut guere faire à moins de trente piastres, ce qui mangeroit tout le profit qu'un pauvre matelot pourroit faire sur la petite somme qu'il veut employer.

On demeure d'ordinaire à Alexandrette trois ou quatre jours, tant pour se délasser de la mer, que pour faire quelques petites provisions pour le voyage d'Alep. Car quoi qu'on rencontre tous les soirs d'assez bons gîtes, les Janissaires qui vous conduisent sont bien-aises que vous ayez dequoi manger & boire.

par les chemins. Pendant ces jours-là nous renouvellâmes avec les Vice-consuls nos réjoüissances accoûtumées pour la naissance du Roi, & à l'envi l'un de l'autre ils nous firent grande chere.

En sortant d'Alexandrette on marche prés de deux heures dans une plaine jusqu'au pied d'un haute montagne que l'on apelle *Belan*. Il y a au milieu une grande ouverture qui donne passage au vent de Nord-est, & quand il soufle avec vehemence il agite de sorte la plage d'Alexandrette, qui d'ailleurs est trés-bonne, qu'il n'i a point de vaisseau qui puisse tenir. Tous ceux qui s'i trouvent alors levent promtement les ancres & gagnent la mer, autrement ils se mettroient en grand danger de perir. Presqu'au dessus de la montagne on trouve un Carvansera; mais quoi qu'il soit bon & bien bâti avec de belles fontaines à l'entour, les Marchands ne s'y arrêtent guere, & vont d'ordinaire un peu plus loin chez un Grec qui parle Italien, & qui traite assez bien pour le païs. En partant on lui donne un écu pour le repas, ce qui se pratique aussi aux autres gîtes, par une certaine coûtume que les Francs ont eux-mêmes établie, & qui ne se change point.

En décendant la montagne on découvre au Sud-est la ville d'Antioche bâtie sur un côteau. On prenoit autrefois le chemin par cette ville; mais depuis quelques années les Janissaires du lieu voulant exiger une piastre de chaque personne, on a quitté cette route. Antioche n'a plus fait de bruit dans le monde, & est tombée en ruine, depuis que le canal qui alloit de la ville à la mer & où les galeres pouvoient entrer, a été bouché par la quantité de sable qui s'i est jeté de temps en temps.

Quand

Quand on est au bas de la montagne, on découvre du côté du Nord & à demie lieuë du grand chemin un château élevé sur un côteau détaché, d'où l'on peut voir une partie de la plaine d'Antioche. Elle a environ quinze lieuës de long & trois de large à l'endroit de la route où il faut la traverser. A peu prés à la moitié du chemin on trouve une longue chaussée entrecoupée de plusieurs ponts, à cause des ruisseaux qui la traversent, & sans cela on auroit bien de la peine à se tirer du chemin. Les frequentes revoltes de Bagdat & de Balsara que le Grand Seigneur a été souvent obligé d'aller assieger, porterent le Grand Visir sous le regne d'Achmet, d'entreprendre cette chaussée, qui avec les ponts fut achevée en moins de six mois, ce qui passa pour une merveille. Ce fut pour faire passer l'artillerie & les autres munitions de guerre qu'on tiroit de la Romanie & de la Gresse, pour le siege de Bagdat, ce qui étoit d'une difficulté presque insurmontable avant que ce grand ouvrage eût été fait. Au bout de cette chaussée il y a un pont fort long & solidement bâti, sous lequel passe une riviere, qui avec les autres ruisseaux qui serpentent dans la plaine, forme un lac vers le Midi que l'on apelle le lac d'Antioche. Il est de grand revenu à cause de la pêche des anguilles qui s'y fait d'ordinaire deux mois avant le Carême, afin qu'on ait le temps de les transporter à Malte, en Sicile, & autres lieux d'Italie.

Cette plaine est remplie de quantité d'oliviers, ce qui produit le grand commerce de savon qui se fait à Alep, d'où on le transporte dans la Mesopotamie, dans la Chaldée, dans la Perse, & dans le Desert; cette

marchandise étant un des plus agreables presens qu'on puisse faire aux Arabes. On leur fait aussi beaucoup de plaisir de leur donner de l'huile d'olive, & dès qu'on leur en presente ils ôtent leur toque, & s'en frotent la tête, le visage & la barbe, en levant les yeux au ciel, & criant en leur langage *graces à Dieu*. Ils n'ont rien perdu en cela de l'ancienne coûtume des Orientaux, & il en est assez souvent fait mention dans l'histoire sainte.

Environ une lieuë & demie par delà la plaine on trouve une grande route, sous laquelle il y a un petit étang profond où l'on prend quantité de poisson qui ressemble à nos barbeaux. J'en tuai un avec mon fusil, & le trouvai de bon goût, mais à Alep on n'en fait point de cas.

Deux heures aprés on passe à gué une riviere apellée *Afrora*; mais s'il arrive qu'il ait beaucoup plu, il faut atendre que les eaux soient écoulées. De la riviere, au bord de laquelle on fait alte pour manger & faire repaître les chevaux, on vient coucher à un méchant village apellé *Chaquemin* où il y a un Carvansera. Ce sont les païsans du lieu qui donnent à manger aux passans; & soit qu'on mange ou que l'on ne mange pas; il en coûte à chacun une piastre par une coûtume que les Francs, comme j'ai dit, ont établie, & dont les gens du païs prétendent de faire un droit. Depuis que l'on a quité la plaine d'Antioche jusqu'à Chaquemin, les chevaux en Eté sont si fort tourmentez d'une sorte de grosses mouches, qu'il seroit impossible de passer trois ou quatre heures de chemin, si l'on ne prenoit à droit ou à gauche dans la campagne, qui est remplie de cette sorte de chardons longs dont se servent les cardeurs

de laine. Comme ils sont hauts & qu'ils montent jusques à la croupe du cheval, ils empêchent que les mouches ne les piquent, & que le cavalier ne soit fatigué.

En quittant le village de Chaquemin on marche pendant sept heures parmi des pierres, & à la moitié de ce fâcheux chemin on ne voit à deux ou trois lieuës à la ronde que des ruines d'anciens Monasteres. Il y en a encore quelques-uns qui sont presque tous entiers bâtis de pierre de taille, & environ à une demie journée de la route tirant au Nord on voit le Monastere de saint Simeon Stilite, avec un reste de sa colomne si renommée qui est encore sur pied. Les Francs qui vont à Alep se détournent d'ordinaire pour aller voir ce lieu-là. Ce que je trouve de plus entier & de plus beau entre les ruines de ces Monasteres, ce sont des citernes voûtées de pierre de taille, & que le tems n'a guere endommagées.

De Chaquemin on vient dîner à un village appellé *Angare*, où on est traité pour chacun sa piastre comme aux gîtes précedens. Il y a dix heures de marche d'un village à l'autre, & trois heures seulement d'Angare à Alep. Nous fûmes décendre au logis du Consul François qui étoit alors Monsieur de Bremon. Les Doüaniers vinrent d'abord visiter nos hardes, aprés quoi nous fûmes à la *Quaisserie*, qui est un lieu où les étrangers se mettent en pension à demi-écu par jour, & un quart pour le valet. On y est raisonnablement traité, & on n'y est pas plûtôt arrivé que les autres Nations vous viennent rendre visite.

CHAPITRE II.

Description d'Alep, qui est aujourd'hui la ville capitale de la Sirie.

ALep est une des plus celebres villes de la Turquie, tant pour sa grandeur & sa beauté, que pour la bonté de son air accompagnée de l'abondance de toutes choses, & pour le grand commerce qui s'y fait par toutes les nations du monde qui y abordent. Elle est au 71. degré 45. minutes de longitude, & au 36. degré 15. minutes de latitude, dans un assez bon terroir. Quelque recherche que j'aye pû faire, je n'ai pas bien sçû comme elle s'appelloit anciennement. Les uns veulent que ce fut *Hierapolis*, & les autres *Berraca* : & les Chrétiens du païs sont de cette derniere opinion. Les Historiens Arabes qui marquent sa prise la nomment *Aleb*, sans faire mention d'aucun autre nom. Surquoi il faut remarquer que si les Arabes appellent cette ville Aleb, & les autres Alep, cela peut venir de ce que les Arabes n'usent point de la lettre P dans leur langue, & qu'elle manque dans leur Alphabet. Cette ville fut prise par les Arabes l'an 15. de l'Hegyre de Mahomet, qui est environ l'an 637. du Christianisme, sous le regne d'Heraclius Empereur de Constantinople.

Cette ville est bâtie sur quatre collines, & le château est sur la plus haute qui fait le milieu d'Alep, & qui est soûtenuë par des voûtes en quelques endroits de peur que la terre ne s'éboule. Le château est grand & peut avoir cinq ou six cens pas de tour. Ses mu-

tailles & ses tours quoi que de pierre de taille sont de peu de défense. Il n'y a qu'une porte pour y entrer du côté du midi sans pont-levis, & on s'y rend sur quelques arcades qui traversent le fossé profond d'environ six ou sept toises. Il n'y en a guere que la moitié où l'eau se puisse arrêter, & même est-ce une eau croupie qui ne coule point. Le reste du fossé est sec, & en general le lieu ne sçauroit passer pour une bonne place. Il y vient de l'eau par un canal des fontaines de la ville, & on y tient d'ordinaire une grosse garnison.

La ville à plus de trois mille de circuit, & plus de la moitié est sans fossé, ce qu'il y en a n'étant pas profond de plus de trois toises. Les murailles sont assez bonnes & toutes de pierre de taille, avec plusieurs tours quarrées distantes les unes des autres d'environ soixante-dix ou quatre-vingt pas, entre lesquelles il y en a d'autres plus petites. Mais ces murailles ne sont pas par tout égales, & il y a bien des endroits où la hauteur n'excede pas quatre toises. On entre dans la ville par dix portes qui n'ont ni fossez ni pont-levis, & sous l'une desquelles il y a un lieu que les Turcs ont en veneration : Ils y tiennent des lampes allumées, & disent que c'est l'endroit où le Prophête Elisée a demeuré quelque temps.

Il ne passe point de riviere dans Alep, & il n'y en a qu'une petite hors la ville que les Arabes appellent *Coïc*. Quoi que ce ne soit proprement qu'un ruisseau, on ne laisse pas d'en tirer une grande utilité, parce qu'il sert à arroser tous les jardins où il croît des fruits en abondance, & particulierement des pistaches plus grosses & d'un goût plus relevé que

celles qui viennent proche de Casbin. Mais s'il ne passe point de riviere dans Alep, il y a d'ailleurs beaucoup de fontaines & de reservoirs d'eaux qu'on fait venir de deux lieuës loin de la ville.

Les édifices tant publics que particuliers ne sont beaux que par dedans; les murailles sont revêtuës de marbre de differentes couleurs, & les lambris enrichis de feüillages & écritures en or. Tant dedans que dehors la ville il y a environ six vingt Mosquées, dont il y en a six ou sept assez superbes avec de beaux dômes, & il y en a trois couverts de plomb. La principale & la plus grande de toutes étoit une Eglise de Chrétiens que l'on appelloit *Albba*, c'est-à-dire *Oüye*, & qu'on croit avoir été bâtie par sainte Helene. Dans un des fauxbourgs il y a une Mosquée qui a été aussi autrefois une Eglise de Chrétiens. On y voit une chose remarquable. Dans le mur qui est à côté droit de la porte, il y a une pierre de deux à trois pieds en quarré, où il se trouve une figure bien faite d'un calice & d'une hostie au dessus de la bouche du calice, avec un croissant qui couvre l'hostie, & dont les deux pointes décendent justement sur les bords de la bouche du calice. On croiroit d'abord que ces figures seroient de pieces rapportées comme les peintures à la Mosaïque : mais tout y est naturel comme je l'ai éprouvé avec quelques François, ayant graté la pierre avec un ferrement hors de la vûë des Turcs. Il y a eu plusieurs Consuls qui l'ont voulu acheter, & il en a été offert par quelques-uns jusques à deux mille écus; mais les Bachas ou Gouverneurs d'Alep n'ont jamais voulu la vendre. A demie lieuë de la ville il y a un côteau agreable qui est la pro-

menade des Francs. On y voit une grotte où les Turcs disent que Hali a demeuré quelques jours, & parce qu'il y a une figure assez mal faite d'une main imprimée dans le roc, ils croyent que c'est celle de Hali qui a voulu laisser de ses marques dans cette grotte.

Il y a deux ou trois colleges dans Alep, mais peu d'écoliers, quoi qu'il y ait des gens de lettres gagez pour enseigner la Grammaire, une espece de Philosophie, & les choses qui concernent leur Religion, qui sont les sciences où ils s'appliquent le plus.

Les ruës de la ville sont toutes pavées, horsmis celles des Bazars qui sont des ruës où les Marchands & les Artisans tiennent leurs boutiques, comme je l'ai dit ailleurs. Les principaux Artisans & qui font le plus grand nombre, sont les ouvriers en soye, & ceux qui font le camelot de poil de chevre.

Soit dans la ville, soit dans les fauxbourgs il y a environ quarante Carvanseras, & cinquante bains publics, tant pour les hommes que pour les femmes, chacun à son tour. Ce sont les délices pour les femmes que d'aller aux bains, & elles épargnent toute la semaine pour y porter la collation & se réjoüir ensemble.

Les fauxbourgs de la ville sont grands & peuplez, & presque tous les Chrétiens y ont leurs maisons & leurs Eglises. Il y a à Alep quatre sortes de Chrétiens Levantins; des Grecs, des Armeniens, des Jacobites ou Suriens, & des Maronites. Les Grecs y ont un Archevêque, & sont environ quinze ou seize mille: leur Eglise est dédiée à saint George. Les Armeniens ont un Evêque qu'ils appellent *Vertabet*, & sont à peu prés doux mille ames; leur Eglise est dédiée à la Vierge.

Les Jacobites ont auſſi un Evêque, & ne paſſent pas dix mille; leur Egliſe eſt de même ſous le titre de la Vierge, comme celle des Armeniens. Les Maronites dépendent du Pape, & ne ſont guere plus de douze cens; leur Egliſe eſt dédiée à ſaint Elie. Les Catholiques Romains ont trois Egliſes ſervies par des Religieux, qui ſont les Capucins, les Carmes Déchauſſez, & les Jeſuites. Le Conſul François avoit alors un Cordelier pour ſon Chapelain. On fait compte en tout, tant dans la ville que dans les fauxbourgs d'Alep, d'environ deux cens cinquante mille ames.

Il ſe fait grand trafic à Alep d'étofes de ſoye & de camelots de poil de chevre; mais principalement de noix de gale & de valanede qui eſt la coque du gland, ſans quoi les conroyeurs ne peuvent bien préparer leurs cuirs. Il s'y fait auſſi grand negoce de ſavon, & de pluſieurs autres marchandiſes, & il s'y rend des negocians de tous les endroits du monde. Sans parler des Turcs, des Arabes, des Perſans, & des Indiens, il y a toûjours à Alep quantité de François, d'Italiens, d'Anglois & de Hollandois, chaque nation ayant ſon Conſul pour le ſoûtien de ſes interêts & de ſes droits.

Ce commerce ne ſe fait pas comme quelques-uns ont écrit, par la commodité des deux rivieres de l'Euphrate & du Tigre, par leſquelles ils diſent que les marchandiſes ſe tranſportent en décendant & en montant. Si cela étoit, je ne ſerois pas venu de Bagdat à Alep en traverſant le deſert, & une autrefois pour me rendre d'Alep à Balſara; je n'aurois pas encore paſſé le deſert, où par une avanture que je dirai ailleurs je demeurai en chemin ſoixante cinq jours. Pour ce qui eſt de

l'Euphrate, il est constant que la grande quantité de moulins qu'on y a bâtis pour tirer l'eau afin d'arroser les terres, en empêchent la naguation & la rendent dangereuse.

J'ai vû, je l'avouë, en 1638. décendre sur l'Euphrate une partie de l'armée du Grand-Seigneur, & plusieurs munitions de guerre, quand il fut mettre le siege devant Babilone; mais il fallut alors ôter tous les moulins qui sont sur cette riviere, ce qui ne se fit pas sans peine & sans de grands frais. Pour ce qui est du Tigre, il n'est guere naviguable que depuis Bagdat jusqu'à Balsara où on le monte & on le décend avec des barques. En décendant on fait d'ordinaire le chemin en neuf ou dix jours. Il y a cela d'incommode qu'au moindre village ou pavillon d'Arabes que l'on trouve sur le bord, il faut aller raisonner, & y laisser quelque argent. Il est vrai que les Marchands de Moussul, de Bagdat, & autres qui viennent de la Chaldée pour negocier à Balsara, font remonter leurs marchandises jusqu'à Bagdat; mais comme il n'y a que des hommes qui tirent, les barques demeurent quelquefois en chemin jusqu'à soixante & dix jours. Sur ce pied-là on peut juger du temps & de la dépense qu'il faudroit faire, pour faire monter les marchandises par l'Euphrate jusqu'au Bir où on les débarqueroit pour Alep. N'étoit la digue qui traverse le Tigre à deux journées au-dessous de Moussul, on pourroit aussi remonter de Bagdat jusqu'à cette ville; mais cela ne se peut comme je dirai ailleurs.

Enfin quand on auroit la commodité du *Moratsou* (c'est ainsi que les Turcs appellent l'Euphrate) & qu'on pourroit transporter toutes les marchandises par cette riviere, les

Marchands ne prendroient pas encore cette route ; parce que les Caravanes n'allant d'ordinaire que l'Eté, elles pourroient rencontrer souvent des Princes Arabes, qui en ce temps-là viennent camper sur les bords de l'Euphrate avec toute leur suite & tout leur bestail, pour y trouver l'eau & les herbages qui leur manquent alors dans le desert, & il n'y en a pas un qui ne fit payer aux Marchands le tribut qu'il lui plairoit.

J'en vis un exemple en venant un jour de Bagdat à Alep. Nous ne rencontrâmes dans toute la route qu'un seul de ces Princes qui se tenoit à *Anna*, & il fit payer à la Caravane quarante piastres pour chaque charge de chameau. Le pis fut qu'il nous retint là plus de cinq semaines, afin que son peuple nous vendant ses denrées reçût quelque argent de nous. La derniere fois que je passai le desert nous y trouvâmes un de ces Princes Arabes avec son frere qui étoient tous deux fort jeunes, & il ne voulut jamais nous laisser passer qu'il n'eût eu de nous deux cens mille piastres en espece pour des *Larins*, qui est une monnoye du païs dont je parlerai ailleurs. Il nous força de les prendre, malgré tout ce que les Marchands qui ne trouvoient pas leur compte à cet échange purent dire pour s'en dégager. La dispute dura inutilement vingt-deux jours, il fallut en passer par là, le bon droit ne pouvant rien où prévaut la force. On peut juger par là ce que feroient les autres Princes Arabes qui ne sont pas plus traitables, & si les Marchands feroient de grands profits à prendre la route de l'Euphrate. C'en est assez pour ce qui regarde le commerce d'Alep, je viens au gouvernement.

La ville est gouvernée par un Bacha qui

commande à toute la Province depuis Alexandrette jusques à l'Euphrate. Sa garde est pour l'ordinaire de trois cens hommes, & depuis quelques années il a été fait Vizir. Il y a aussi un Aga ou Capitaine de Cavalerie tant dedans que dehors la ville, qui commande environ quatre cens Maîtres. Un autre Aga qui a sous lui sept cens Janissaires est maître des portes de la ville dont on lui apporte les clefs tous les soirs, & il ne releve point du Bacha. Le Château est aussi sous un autre Commandant envoyé immediatement de Constantinople; & il a sous lui deux cens mousquetaires, & tout le canon en son pouvoir. Il y en a vingt-cinq ou trente pieces, huit grosses, & les autres fort petites. Il y a encore un Aga ou Capitaine de la ville qui commande trois cens arquebuziers, & de plus un Sou-bachi, qui est comme un Prevôt des Maréchaux, ou un Chevalier du Guet, faisant la ronde la nuit avec ses Officiers par la ville & les fauxbourgs. C'est lui qui fait mettre à execution la sentence du Bacha quand il a condamné quelqu'un à mort.

Pour ce qui regarde le civil & la police, il y a un Cadi ou President qui est sans assesseurs. Il juge seul toutes les causes tant civiles que criminelles, & quand il condamne quelqu'un à mort; il l'envoye aprés au Bacha avec son procez, & le Bacha en use comme il lui plaît. Ce Cadi fait tous les contracts de mariage & les dissoût; tous les actes de ventes & d'achats se passent en sa presence; & c'est lui qui crée les Maîtres Jurez de chaque métier, lesquels font leur visite afin que l'on ne fraude point le travail. La recepte des droits du Grand Seigneur est faite par un *Tefterdar*

ou Tresorier general, qui à sous lui des Receveurs particuliers en divers départemens.

Pour ce qui est enfin de la Religion, le *Moufti* est le Chef & Interprete de la Loi, tant en ce qui concerne les ceremonies, que les causes qui y pourroient survenir. Il y a encore entre les gens de la Loi un *Chieke* ou Docteur, ordonné pour instruire tous les nouveaux convertis au Mahometisme, & leur en apprendre les maximes & les coûtumes.

A nôtre arrivée à Alep, les premiers soins du Consul François furent de donner des marques publiques de la joye que lui causa la nouvelle que nous lui apportâmes de la naissance du Roi. Il en demanda la permission au Bacha selon la coûtume, laquelle ayant obtenuë il fit un festin magnifique, où les principaux des nations Angloise & Hollandoise furent invitez, & on tira plusieurs boites, ce qui fut suivi de toutes les marques de réjoüissance qu'il étoit possible de donner en ce lieu-là.

Trois jours aprés mon arrivée à Alep, le Grand Seigneur Sultan Amurat y fit son entrée, & alloit joindre son armée qui étoit en marche pour assieger Bagdat. Je ne m'amuserai point à faire la description de cette ceremonie, où il n'y eut rien de fort extraordinaire, & je me contenterai de remarquer seulement une chose qui est assez singuliere, & dont il y a lieu de s'étonner. Il y a proche d'Alep du côté du levant une maison de *Dervis*, qui a été autrefois un beau Convent de l'Ordre de S. Basile. Il est encore en bon état, & toutes les sales, les chambres & les galeries sont revêtuës de marbre. Tous ces Dervis furent à une demie lieuë de la ville au-devant

du Grand Seigneur jusques au mont *Ozelet*, & le Superieur à la têre de sa Communauté ayant fait la harangue à sa Hautesse, deux de ces Dervis vinrent lui faire la reverence en particulier, aprés-quoi depuis ce lieu-là jusqu'au château d'Alep, pendant une demie heure de chemin ils marcherent devant le cheval du Grand Seigneur en tournant incessamment de toute leur force, tant que l'écume leur sortoit de la bouche, & que les yeux de ceux qui les regardoient étoient ébloüis. Il y a de ces Dervis qui tournent de la sorte deux heures de suite sans aucun relâche, & tirent vanité d'une chose à qui nous donnerions le nom de folie.

Pendant que le Grand Seigneur fut à Alep, le Bacha du Caire y arriva suivi de deux mille Janissaires. Il ne se pouvoit rien voir de plus leste, ni de mieux en ordre. Chacun d'eux avoit le haut de chausse d'écartale qui lui décendoit jusqu'au coup du pied, avec la robe à la Turque de drap d'Angleterre, & la camisole de toile de coton piquée de differentes couleurs. La plûpart avoient des boutons d'or & de soye, & tant la ceinture que le sabre, tout étoit garni d'argent. Le Bacha marchoit à la tête de cette magnifique infanterie avec un habit modeste : mais le harnois de son cheval étoit d'autant plus riche qu'il s'étoit négligé pour sa personne, & dans cette belle occasion il n'avoit rien épargné pour paroître devant le Grand Seigneur dans un superbe équipage.

Deux ou trois jours aprés l'arrivée de l'Empereur, les Consuls des Francs envoyerent demander s'ils pourroient avoir audience de sa Hautesse, & l'ayant obtenuë, le Consul de France y fut le premier, & ils lui firent des presens accoûtumez.

C'est une necessité de faire quelque sejour à Alep, tant pour disposer ses affaires, que pour attendre que la Caravane soit assemblée, quand on ne veut pas se hazarder d'aller seul avec un guide, ce que j'ai fait pourtant plus d'une fois. Mais on n'a pas lieu de s'ennuyer dans une si grande & si belle ville, qui est assurément aprés Constantinople & le Caire, la plus considerable de tout l'Empire des Turcs. Mais enfin il faut se mettre en chemin pour la Perse, où on peut se rendre par diverses routes, que j'ai toutes tenuës en plusieurs voyages en allant & en revenant.

CHAPITRE III.

Des diverses routes en general pour se rendre d'Alep à Ispahan, & particulierement de la route du grand Desert.

IL y a cinq routes principales pour aller d'Alep à Ispahan, lesquelles jointes aux deux autres que j'ai décrites par la Natolie font les sept routes que l'on peut tenir pour se rendre en Perse, en partant de Constantinople, de Smyrne ou d'Alep.

La premiere de ces cinq routes en partant d'Alep, est sur la gauche vers l'orient d'Esté par Carmis & Tauris. La seconde en tirant droit au levant dans la Mesopotamie par Moussul & Amadan. La troisiéme en prenant à droite à l'orient d'hiver par Bagdat & Kengavar. La quatriéme en tirant plus au midi & au travers du petit desert que l'on passe d'ordinaire par Anna, Bagdat & Balsara. La cinquiéme par le grand Desert, qui est une route extraordinaire, & où on ne passe qu'u-

ne fois l'année, quand les Marchands de Turquie & d'Egipte y vont pour acheter des chameaux. C'est de ces cinq routes dont je dois traiter separement & en differens chapitres : Et je parlerai premierement en celui-ci de la route du grand Desert, qui est celle que j'ai tenuë en mon second voyage d'Asie.

Les Caravanes qui vont à Balsara par cette route ne se mettent point en chemin que les pluyes ne soient tombées pour trouver de l'eau dans le Desert, & elles ne cessent d'ordinaire que dans le mois de Decembre. C'est ce qui m'obligea de faire à Alep un sejour de sept semaines, pour attendre que la Caravane fût en état de partir.

Cependant je donnai ordre pour mes provisions de ris, de beurre, de fromage, d'amandes, de noisettes, de figues, & d'autres sortes de fruits secs, de boutarde, de caviard, de langues de bœuf & de cervelats, qu'il faut manger en cachette, parce qu'autrement on courroit risque d'être mal-traité des Turcs, à qui le pourceau est défendu. Je fis aussi remplir quelques oudres de bon vin, & je n'oubliai pas de prendre de l'huile & du savon pour régaler les Arabes, à qui on ne peut rien donner qui leur soit plus agreable.

La Caravane partit le jour de Noël, mais je ne la suivis que deux jours aprés, parce que je sçavois qu'elle en passeroit trois ou quatre à une demi-journée d'Alep, en un lieu où la plupart de ceux qui la composoient, & entr'autres le *Caravan-bachi*, avoient toutes leurs tentes. D'ailleurs Monsieur de Bremon nôtre Consul avoit souhaité que je demeurasse encor deux jours auprés de lui, & à mon départ il me donna deux *Bedouins*, qui sont des gens du païs, pour me conduire jus-

ques à la Caravane. Ayant monté à cheval le soir je la joignis le lendemain au lever du Soleil, & je la trouvai qui se rejoüissoit, & faisoit bonne chere sur son départ. Elle étoit composée d'environ six cens chameaux, & de quatre cens hommes tant maîtres que valets, le seul Caravan-bachi étant à cheval, pour aller devant découvrir les eaux, & choisir les lieux propres pour camper. Car il faut remarquer qu'on ne se sert point de chevaux dans les Caravanes qui marchent lentement, pour traverser les Deserts; parce qu'on est quelquefois trois jours entiers sans trouver de l'eau, & que les chevaux ne peuvent souffrir la soif comme font les chameaux.

Quand je dis que je montai à cheval pour joindre la Caravane, il faut aussi observer que dans toute la Turquie il n'y a que les seules villes de Constantinople, de Smirne & d'Alep, où par tolerance & en faveur du commerce les Francs peuvent tenir des chevaux à l'écurie & les monter, soit pour aller à la chasse, soit pour leurs affaires. Cette liberté est encore plus grande à Alep qu'à Constantinople ni à Smirne; mais en d'autres lieux, comme à Damas, à Seyde & au Caire, hors les Consuls des nations qui sont personnes publiques, il n'i a point de Franc qui ose aller à cheval. Comme le Caire est une trés-grande ville, il leur est seulement permis de tenir un âne ou d'en loüer, y en ayant toûjours plusieurs dans les places & carrefours pour la commodité du public.

Le lendemain on décampa dés la pointe du jour, & sur le midi nous arrivâmes à un lieu où il y a trois puits distans l'un de l'autre de cinq cens pas. L'eau en est excellente, & parce qu'on n'en trouve pas de si bonne plus

avant, on en remplit les oudres de toute la Caravane. Sur les quatre heures du soir elle campa dans un lieu où il n'i avoit point d'eau.

Le jour suivant il n'étoit guere que midi quand nous trouvâmes deux puits, dont l'eau n'est guere bonne, & il n'y eut que les chameaux qui en burent. Nous campâmes en ce lieu-là & ne fîmes pas plus longue traite, parce qu'on voulut voir si les bats ne blessoient point les chameaux, & si les charges étoient bien égales sans peser plus d'un côté que d'autre. Il y avoit dans la Caravane un *Padre Carlos* Neapolitain Religieux Carme Déchaussé, qui alloit visiter les maisons de son Ordre qui sont à Balsara, en Perse & aux Indes. Le chameau qui le portoit étoit fort blessé, parce qu'outre que le Religieux étoit fort puissant, il avoit rempli le dessous de son *Cajava* de quelques oudres de vin & d'autres provisions qui pesoient beaucoup, & dont il ne vouloit pas qu'on eût connoissance. Ces *Cajavas* sont comme des cages couvertes en demi rond de toile cirée, & pour les Dames de belle écartale; & il y a au-dessous une espece de petite armoire qui ferme, ou on peut mettre les choses dont on a le plus souvent besoin dans le voyage. On met deux Cajavas de côté & d'autre du chameau, dans chacun desquels un homme est assez commodément assis, & quand il n'i a lieu que de mettre un Cajava; on donne au chameau une bale de l'autre côté pour faire le contrepoids. Le chameau du Religieux étant donc blessé, & le Caravan-bachi jugeant que c'étoit par trop de charge, pria civilement le Pere Carme de vouloir que ce qu'il avoit mis sous son Cajava fut chargé sur un autre chameau, à qu[illegible] ne voulut jamais consentir.

quelque raison que l'on lui pût aporter, & quelque priere qui lui en fut faite. Cette opiniâtreté qui n'étoit pas bien fondée fâcha enfin nôtre Caravan-bachi, d'autant plus que le Religieux s'emportoit, en le menaçant de retourner à Alep pour faire ses plaintes aux Consuls. Il se mit même en chemin, quoi qu'on lui eût representé qu'il n'iroit pas loin, & qu'il se mettoit au hazard que l'on lui coupât la gorge. Un Arabe eut la charité de courir aprés lui pour le ramener, mais il ne le put atteindre, & l'ayant perdu de vûë, parce que la colere donne des aîles; & que le Carme marchoit de toute sa force, il revint une heure aprés sans pouvoir nous en dire des nouvelles. Le Soleil se couchoit lors que j'apperçûs de loin un homme seul qui venoit à grands pas du côté d'Alep, & quand il fut proche je reconnus que c'étoit nôtre Religieux. Il avoit fait reflexion sur le danger que nous lui avions exposé, & étant revenu à soi il vit bien que le meilleur parti étoit de rejoindre la Caravane. Quoi qu'il eût déja de l'âge, il étoit encore un peu novice pour ces sortes de voyages, & me croyant en cela un peu plus sçavant que lui: je lui fis comprendre que le Caravan-bachi avoit raison, & toutes choses allerent aprés au gré de l'un & de l'autre. Je rendis au Pere Carme pendant le voyage tout le service dont j'étois capable, & de son côté il me témoigna qu'il avoit en moi une entiere confiance. Je lui donnai aussi à Balsara des marques de l'estime que je faisois de sa probité, en lui confiant un horloge de prix, dont je crois qu'il fit present au Prince de Balsara, & dont il promit de m'envoyer le payement de Goa; à quoi il ne manqua pas [illegible]

Puisque nous avons déja marché deux jours dans le desert, avant que d'aller plus loin j'en ferai la description en peu de mots. On commence à y entrer à deux ou trois lieuës d'Alep, où peu à peu on ne trouve plus que des tentes au lieu de maisons. Il s'étend à l'Orient d'hiver le long de l'Euphrate jusqu'à Balsara & au rivage du golfe Persique, & du côté du Midi jusqu'à la chaîne de montagnes qui le sépare de l'Arabie Petrée & de l'Arabie Heureuse. Ces deserts sont presque par tout des plaines de sable, qui en quelques endroits est plus fin & plus délié qu'en autres, & il est très-difficile de les passer qu'aprés que les pluyes sont tombées, & que le sable s'est rendu ferme. C'est rarement qu'on rencontre dans ces deserts quelque côteau ou quelque valon où il y a d'ordinaire un peu d'eau, & quelques petites brossailles qui servent à faire cuire le ris. Car dans tout le desert on ne trouve point de bois, & quelques petites bûches avec un peu de charbon qu'on charge d'ordinaire sur les chameaux en partant d'Alep, ne peuvent guere durer que huit ou dix jours. Surquoi il faut remarquer que de six cens chameaux qui passent le desert, à peine y en a-t'il cinquante chargez de marchandises, qui sont d'ordinaire de gros draps, quelque peu de quinquaille; & principalement des toiles teintes en noir & en bleu, dont se servent les Arabes qui les usent sans les blanchir. Tous les autres chameaux ne sont chargez que de provisions de bouche, & il n'en faut pas en petite quantité pour un long voyage dans des païs tout-à-fait deserts, où il ne se trouve rien de ce qui est necessaire pour le soûtien de la vie.

Pendant les quinze premieres journées de

nôtre marche dans le desert, nous ne trouvâmes de l'eau que de deux jours l'un, & quelquefois de trois en trois jours. Le vingtiéme jour de nôtre départ d'Alep la Caravane vint camper auprés de deux puits dont l'eau étoit bonne. Chacun fut bien-aise de pouvoir laver son linge, & le Caravan-bachi faisoit son compte de s'arrêter là deux ou trois jours. Mais une nouvelle que nous apprîmes dés le soir même nous obligea de décamper avant le jour, pour éviter une rencontre qui nous auroit été tout-à-fait préjudiciable. A peine avions-nous mis ordre à nôtre cuisine pour le soupé, que nous vîmes arriver un Courier avec trois Arabes, chacun monté sur un dromadaire, lequel portoit la nouvelle de la prise de Bagdat à Alep, & en d'autres villes de l'Empire. Ils s'arrêterent aux puits pour faire boire leurs bêtes, & d'abord nôtre Caravan-bachi & les principaux de la Caravane lui firent present d'un peu de fruits secs & de quelques grenades dequoi il témoigna nous sçavoir bon gré. Il eût la charité de nous avertir que les chameaux qui portoient le bagage du Grand Seigneur & de sa suite étant fatiguez, on ne manqueroit pas de se saisir des nôtres pour les soulager si on venoit à nous rencontrer; & il nous conseilla de nous éloigner d'*Anna* ville située sur l'Euphrate, de peur que si l'Emir de ces quartiers-là avoit le vent de nôtre marche il ne nous fit arrêter.

Sur cette nouvelle nôtre Caravan-bachi fit partir la Caravane sur les trois heures aprés minuit, & tirant droit au midi nous nous enfonçâmes dans le desert.

Huit jours aprés nous vinmes camper auprés de trois puits accompagnez de trois ou quatre maisons, où nous trouvâmes des dates

à acheter, & quelques gens de la Caravane y firent du pain. Nous y avions été deux jours à prendre de l'eau, & nous étions sur nôtre départ quand nous vîmes arriver trente Cavaliers fort bien montez, qui venoient de la part d'un des Emirs de ces deserts dire au Caravan-bachi qu'il vouloit nous voir, & lui ordonner d'arrêter la Caravane. Nous l'attendîmes trois jours avec grande impatience, & étant enfin venu nôtre Caravan-bachi fut le saluër à l'ordinaire, c'est-à-dire en lui portant un present. Il lui donna une piece de satin & une demie piece de drap d'écarlate, avec deux grandes chaudieres de cuivre, chacune de la grandeur d'un demi-muid. Il portoit ces chaudieres à Balsara, & étant propres à faire cuire le ris, ce present ne pouvoit être que très-agreable à ce Prince Arabe, qui n'en avoit peut-être pas de si belles dans sa cuisine. Toutefois il témoigna qu'il n'étoit pas content de si peu de chose, & il exigea de plus quatre cens écus. Nous contestâmes en vain pendant sept ou huit jours pour nous défendre de lui donner cette somme. En tous lieux il faut ceder à la force : chacun de nous se cottisa selon ses moyens, & la somme lui étant payée, il traita les principaux de la Caravane, avec du pilau, du miel & des dattes, & leur donna en les quittant cinq ou six moutons boüillis.

Trois jours aprés que nous eûmes quitté ce Prince Arabe, nous trouvâmes deux puits auprés de quelques vieilles mazures de brique cuite au Soleil. Car dans tout le desert, & generalement dans toutes ces regions meridionales, il n'i a point de bois de chaufage, & on ne trouve que des broussailles en quelques endroits dont on se sert à faire cuire le ris,

L'eau de ces deux puits est si amere que nos chameaux n'en voulurent point boire; mais cela ne nous empêcha pas d'en emplir nos oudres qui étoient vuides, dans la pensée que nous eûmes qu'en la faisant boüillir avec quelques broussailles que nous pourrions rencontrer, elle perdroit son amertume, & serviroit à cuire le ris. Mais nous éprouvâmes la verité de ce qui se dit d'ordinaire, que de ce qui ne vaut rien de soi on n'en peut jamais rien faire de bon; & cette eau fut une charge inutile tant pour les chameaux que pour les hommes.

De ces deux puits qui ne nous servirent de rien, nous marchâmes encore prés de six journées sans trouver de l'eau, lesquelles jointes aux trois précedentes font les neuf jours dont j'ai parlé ailleurs, & que nos chameaux passerent sans boire. Ce ne fut pas sans beaucoup souffrir, & la soif ne tourmenta pas moins les hommes dans une si longue traite. Enfin au bout de neuf jours nous traversâmes un païs de collines qui dure trois lieuës, & il y a trois de ces collines où au pied de chacune se trouve une grande mare. Nos chameaux qui sentirent l'eau d'une demie lieuë loin, se mirent à aller leur grand trot qui est leur maniere de courir, & entrant à la foule dans ces mares, en rendirent d'abord l'eau épaisse & bourbeuse, qui auroit gâté nos oudres si nous les en eussions remplis. C'est ce qui fit résoudre nôtre Caravan-bachi & nos principaux Marchands à s'arrêter là trois jours, tant pour donner lieu à chacun de laver son linge, que pour attendre que l'eau se fut éclaircie afin d'en faire provision. Nous fûmes aussi bien aises de nous prévaloir de quantité de brossailles qui étoient autour de ces mares

& dans ces côteaux pour faire cuire du ris, où nous mîmes des raisins, des abricots secs & des amandes: car nous n'avions rien mangé de chaud depuis nôtre départ d'auprés du Prince Arabe, pendant les neuf jours de marche que nous avions fait sans eau & sans bois. Mais sur tout on fut ravi d'avoir le moyen d'i faire du pain, & voici toute la ceremonie qu'on y apporte. On fait un trou rond en terre de demi-pied de profond & de deux ou trois de diametre, dans lequel on jette de cette brossaille où on met le feu, & au dessus des caillous qui deviennent rouges & chauffent bien-tôt la place. Cependant sur le Sofra ou cuir rond qu'on étend à terre, & qui sert tout ensemble de table & de nape pour manger, on prépare la pâte, & on n'a point dans le desert d'autre instrument pour pétrir. Le trou étant chaud autant qu'il est necessaire, on ôte les cendres & les caillous, on le nettoye proprement pour y mettre la pâte qu'on couvre des mêmes caillous, & on la laisse cuire de cette sorte à loisir du soir au matin. Le pain qui sort de ce trou est de très-bon goût, épais seulement de deux doigts, & de la grandeur ordinaire des gâteaux que nos boulangers donnent la veille des Rois aux bonnes maisons qu'ils ont accoûtumé de servir.

Pendant le sejour que nous fîmes aux trois mares, je me divertis à tuer quelques lievres & quelque perdrix, dont il y en a quantité en ce lieu-là, & dont nous fîmes le meilleur repas que nous eussions fait dans toute la route. Car il faut remarquer que si dans le desert on trouvoit par tout du bois, on trouveroit par tout au voisinage des eaux dequoi faire bonne chere, vû la quantité de dains,

de lievres & de perdrix qui s'y trouvent; & sur tout de lievres qui viennent passer entre les pieds des chameaux, & que les chameliers assomment souvent à coups de bâton. Mais sans bois la cuisine ne peut être que trés-froide, & le gibier que trés-inutile, ne servant alors que de divertissement à la vûë sans que le ventre s'en puisse sentir. La veille de nôtre départ nous remplîmes nos oudres de l'eau de ces mares, qui étoit bonne & fort claire & qui avoit eu le temps de se rasseoir. Ce n'est que de l'eau de pluye qui s'assemble & se conserve dans des cavitez pendant les mois d'Octobre & de Novembre, & dés que l'Eté & la chaleur commencent elles sont à sec.

Mais le Caravan-bachi voyant que nous avions passé neuf jours sans trouver de l'eau, résolut de ne plus continuër la marche vers le Midi, mais de tirer droit au levant, & si on ne trouvoit point d'eau dans deux ou trois jours, de prendre au Nord-est ou à l'Orient d'Eté pour trouver l'Euphrate. Deux jours aprés que nous eûmes changé de route, nous passâmes entre deux petites collines où nous trouvâmes une mare, auprés de laquelle étoient deux Arabes ayant chacun leur femme & leurs enfans avec un troupeau de chevres & de moutons. Ils nous dirent qu'ils alloient vers Moussul, & nous enseignerent la meilleure route pour trouver de l'eau; & en effet depuis ce lieu-la jusqu'à Balsara nous ne marchâmes jamais plus de trois jours sans en rencontrer.

Cinq jours aprés que nous eûmes quitté ces deux familles Arabes, nous découvrîmes un grand Palais tout de brique cuite au feu; & il y a de l'apparence que le païs a été

autre-

autrefois semé, & que les fourneaux où on a cuit cette brique ont été chauffez avec du chaume : car à quinze ou vingt lieuës à la ronde il n'i a pas une broussaille ni un brin de bois. Chaque brique est d'un demi-pied en quarré & épaisse de six pouces. Il y a dans ce Palais trois grandes courts, & dans chacune de beaux bâtimens avec deux rangs d'arcades qui sont l'un sur l'autre. Quoi que ce grand Palais soit encore entier, il est toutefois inhabité, & les Arabes fort ignorans de l'antiquité ne me sçûrent apprendre par qui il a été bâti, ni d'autres singularitez dont je m'informai, & dont j'aurois bien voulu qu'ils m'eussent instruit. Devant la porte de ce Palais il y a un étang accompagné d'un canal qui est à sec. Le fond du canal est de brique, de même que la voute qui est à fleur de terre, & les Arabes croyent que ç'a été un conduit par lequel on faisoit passer l'eau de l'Euphrate. Pour moi je ne sçaurois qu'en juger, & ne puis comprendre comme on pouvoit faire venir de l'eau si loin, l'Euphrate étant éloigné de ce lieu-là de plus de vingt lieuës.

De ce Palais nous tirâmes au Nord-est, & aprés une marche de quatre jours nous arrivâmes à un méchant bourg, autrefois nommé *Cufa*, & à present *Meched-Ali*, où est la sepulture d'Ali gendre de Mahomet dans une Mosquée qui n'est pas fort belle. Il y a d'ordinaire quatre flambeaux allumez autour du tombeau, & quelques lampes qui brûlent au dessus attachées à la voûte. Quoi que les Persans ayent beaucoup de veneration pour Ali, ils viennent rarement en pelerinage à son tombeau, parce que n'y ayant point d'autre chemin pour s'y rendre que par Bagdat qui est sous la domination du

Grand Seigneur, on y exige huit piastres de chaque Pelerin, ce qui ne plaît pas au Roi de Perse. Cha-Abas qui ne vouloit pas que ses sujets fussent tributaires des Turcs, tâcha de les détourner de ce pelerinage au tombeau d'Ali, par une autre devotion qu'il établit à *Mecheed* sur la route de Tauris à Candahar, & les Rois ses successeurs se sont montrez difficiles à accorder à leurs sujets la permission d'aller à cette sepulture de leur Prophête Ali, parce qu'ils tiennent pour affront le tribut que le Grand Seigneur leur fait payer. C'est la cause pourquoi on neglige d'enrichir cette Mosquée où il vient peu de Persans, & outre les flambeaux & les lampes qui brûlent continuellement auprés du tombeau, il y a seulement deux Moullahs qui lisent dans l'Alcoran selon la coûtume. Il n'y a dans ce bourg que trois ou quatre méchans puits dont l'eau est comme à demi-salée, & un canal à sec qu'on dit que Cha-Abas fit faire pour y conduire de l'eau de l'Euphrate pour la commodité des pelerins. Nous ne trouvâmes en ce lieu-là que des dates, des raisins & des amandes qu'on nous vendit cherement. Quand il vient des Pelerins, ce qui est fort rare, & qu'ils n'ont pas dequoi se nourrir, le *Scek* leur fait distribuer à midi du ris cuit avec de l'eau & du sel, & un peu de beurre par dessus. Car il n'i a point-là de pâturage pour nourrir du bestail, & par consequent on n'i trouve point de viande, & le pis est, qu'on n'i trouve point de bois.

Nous poursuivions nôtre route, lorsqu'à deux journées du bourg de Ali, sur les neuf heures du matin, nous vîmes arriver deux jeunes Seigneurs Arabes qui prennent entr'eux le nom de Sultan. C'étoient deux

freres, l'un âgé de dix-sept ans, & l'autre de treize; & comme nous étions encore campez ils firent dresser leurs tentes proche de nous. Elles étoient d'un beau drap d'écarlate, & comme elles sont au dedans separées en plusieurs chambres, il y en avoit une qui faisoit comme un second pavillon au dessous du grand, & qui étoit tenduë d'un velours rouge avec un large galon d'argent. Dés qu'ils furent dans leurs tentes, nôtre Caravan-bachi fut les saluër, & je l'accompagnai en cette visite. Ayant appris qu'il y avoit des Francs dans la Caravane, ils me firent demander si je n'avois point de curiositez à leur vendre; à quoi je répondis que je n'avois rien qui fut digne d'eux. Mais ils ne me voulurent pas croire, & ils ordonnerent au Caravan-bachi de faire apporter nos coffres qu'il falut ouvrir en leur presence. Le grand Ecuyer de l'un des deux ne voulut pas permettre qu'aucun de leurs gens demeurât auprés des coffres tandis qu'ils furent ouverts, afin que nous ne perdissions rien; car s'il y a des Arabes qui font métier de voler, il y en a aussi qui ont de la bonne foi & des sentimens d'honnêteté, comme parmi les nations de l'Europe. J'avois amené avec moi un jeune peintre qui avoit dans son coffre plusieurs tailles douces enluminées, païsages & figures, & entr'autres plusieurs portraits de courtisanes à demi-corps. Ces deux jeunes Seigneurs ne prirent que vingt de ces courtisanes qui leur plûrent, & dont je voulus leur faire present; mais ils témoignerent qu'ils entendoient me les payer, & particulierement le jeune qui paroissoit le plus genereux. J'avois aussi avec moi un Chirurgien, & le plus jeune des deux qui avoit les dents gâtées, fut ravi qu'il les

lui nettoyât, ce qu'il fit à son gré avec la lime. Pendant ce temps-là on fit leur cuisine, & ils envoyerent à manger pour le Caravan-bachi, pour moi & ma suite ce qu'ils avoient de meilleur. Le Caravan-bachi leur fit present de la moitié d'une piece d'écarlate, & de deux pieces de brocart d'or & d'argent. Allant prendre congé d'eux aprés soupé, le jeune Sultan s'avança vers moi, & voulut absolument que je prisse douze ducats pour les tailles douces; & nous ne fûmes pas plûtôt de retour à la Caravane, qu'ils nous envoyerent deux cabas de dates, les plus belles & les meilleures que nous eussions trouvées depuis le départ d'Alep.

Sur la minuit ces Princes décamperent, & prirent la route de l'Euphrate, du côté du Nord. Nous partîmes bien-tôt aprés eux, & tirâmes aussi vers l'Euphrate, mais du côté du Levant. Aprés quatre jours de marche, un des plus puissans Emirs d'Arabie qui tiroit du Sud au Nord vint croiser le chemin que nous suivions. Il étoit âgé environ de cinquante ans, bien-fait & de grande mine, & n'avoit alors avec lui que deux mille chevaux, de vingt-cinq ou trente mille qui avoient passé, à ce qu'on nous dit quelques jours auparavant. Les deux mille chevaux qui l'accompagnoient étoient suivis de cinquante chameaux chargez de femmes, & leurs Cajavas étoient couverts de drap d'écarlate avec des franges de soye. Au milieu des chameaux il y en avoit six entourez d'Eunuques, & les franges des Cajavas étoient de soye mêlée d'or & d'argent. Les Arabes ne témoignent pas d'être si jaloux de leurs femmes comme en Turquie & en Perse, & ils conduisoient ces chameaux le long de nôtre

Caravane ſans nous faire retirer comme on le pratique ailleurs. Ils furent camper à un quart de lieuë de-là, au même endroit où nous croyions nous poſter, pour la commodité de trois ou quatre mares d'eau dont il nous fallut priver. Ce Prince Arabe avoit quantité de beaux chevaux avec de riches harnois ; mais il en avoit auſſi beaucoup ſans ſelle & ſans bride, le Cavalier avec une ſimple baguette faiſant aller aiſément le cheval de côté & d'autre ; & quand il court, n'y ayant qu'à le prendre par le crin pour l'arrêter. Il y a de ces chevaux qui ſont d'un prix exceſſif, comme je dirai ailleurs, & il faut remarquer qu'on ne les ferre point, & qu'ils peuvent demeurer vingt-quatre heures ſans boire.

Nôtre Caravan-bachi jugeant bien qu'il ne ſortiroit pas bague ſauve d'avec un Seigneur ſi puiſſant, penſa au preſent qu'il lui pourroit faire. Il ſe trouva un Marchand dans la Caravane qui avoit aporté de Conſtantinople une riche ſelle avec la bride & les étriers, le tout bien garni d'argent maſſif, & il y avoit de plus un carquois en broderie avec les fléches & la rondache, le tout à ce qu'on pouvoit juger revenant à onze ou douze cens livres. Le Caravan-bachi joignit à cela une piece d'écarlate, avec quatre pieces de brocart d'or & de ſoye, & ſix autres d'argent & de ſoye, & fit porter tous ces articles au Prince pour lui en faire preſent. Mais il ne voulut rien prendre de tout cela ; & témoigna ſeulement qu'on lui feroit plaiſir, ſans que cela, dit-il, nous pût incommoder, de lui donner deux cens mille piaſtres pour des Larins ; puis que c'étoit la monnoye courante au païs où nous allions. Cet échange étant fort à ſon avantage,

& nullement à celui des Marchands, il y eut grande dispute; mais enfin considerant qu'il auroit pû nous arrêter & nous faire perir-là, on tâcha au moins d'avoir quelque composition, & d'en être quitte en lui donnant la moitié de ce qu'il nous demandoit. Quoi qu'il eût témoigné qu'il ne vouloit point de present, il ne laissa pas de prendre la selle, la bride & les étriers, avec le carquois, les fléches & la rondache, & peut-être aussi n'auroit-il rien pris, si on lui eut donné les deux cens mille piastres. On fut deux jours, tant à les compter, qu'à les peser; pendant lesquels ce Prince envoya suffisamment des vivres pour les principaux de la Caravane: & à nôtre depart il nous fit present de douze cabats de dates, & de quatre jeunes chameaux, qui pouvoient valoir chacun trente-cinq ou quarante écus.

Deux jours aprés nous rencontrâmes un *Scek*, qui parmi les Arabes est Chef de la loi: Il alloit traverser une partie de l'Arabie heureuse pour gagner la Mecque, & son train étoit de dix ou douze chameaux: Il passa la nuit avec nous: & un de ses valets ayant été dangereusement blessé depuis deux jours d'un coup de mousquet, mon Chirurgien le pensa & lui donna de l'onguent & des tentes, dequoi le Schek me sçut trés-bon gré: Il m'envoya à soupé un grand bassin de pilau, & le lendemain à son départ un mouton. Nôtre Caravan-bachi lui fit present de deux aulnes d'écarlate.

Le lendemain il ne nous arriva rien de considerable; mais le jour suivant nous rencontrâmes un autre Emir, âgé d'environ vingt-cinq ans, qui venoit du côté de l'Euphrate & prenoit sa route vers l'Arabie heureuse. Il

avoit avec lui prés de cinq cens chevaux & trois cens chameaux chargez de femmes. Il envoya d'abord reconnoître la Caravane : & ayant apris qu'il y avoit des Francs & entr'autres un Chirurgien, il fit prier le Caravan-bachi de suivre la Caravane jusqu'au lieu où il alloit camper ; ce qui ne nous éloignoit pas de nôtre chemin. Nous n'avions pas fait nôtre compte d'aller si loin ce jour-là ; mais cette rencontre nous fut favorable, & nous trouvâmes au lieu où il nous mena la meilleure eau de tout le desert. La tente du Prince étant dressée, il envoya querir mon Chirurgien, & je fus avec lui pour voir dequoi il étoit question. Il avoit au bras gauche une dartre avec une vilaine croûte de la grandeur d'un écu, & cette dartre s'en alloit & revenoit toutes les années en de certains temps. Ayant demandé si on pouvoit le guerir, mon Chirurgien lui dit que cela n'étoit pas impossible, pourvû qu'il eût les remedes necessaires, & que peut-être il les trouveroit à Balsara dont nous n'étions éloignez que de deux journées : Car s'il eût répondu absolument qu'il le pouvoit guerir, sans ajoûter qu'il n'avoit pas alors les remedes necessaires, je courois risque de perdre mon Chirurgien que cet Emir auroit emmené avec lui sans grande ceremonie. Il lui voulut faire donner aussi-tôt cinq cens écus pour acheter ce qu'il jugeroit à propos pour sa guerison ; mais je lui fis dire par mon Chirurgien que cela ne coûteroit pas tant d'argent, & que s'il trouvoit ce qui seroit necessaire il en feroit trés-volontiers les avances. Le Prince content de cette réponse nous donna un Arabe des principaux de sa maison pour venir avec nous à Balsara, & ramener mon Chirurgien avec les

remedes. Il y demeura trois jours, pendant lesquels, pour nous défaire honnêtement de l'Arabe, nous fûmes avec lui en plusieurs boutiques demander de certaines drogues que nous jugions bien que nous n'y trouverions pas, & cela nous servit d'excuse pour le renvoyer, en lui faisant comprendre que la presence du Chirurgien seroit inutile sans les drogues que nous ne pouvions trouver.

La marche du lendemain aprés que le Prince Arabe nous eut quittez, fut encore toute entiere en un païs inhabité; mais le jour suivant, qui fut la soixante-cinquiéme & derniere journée tant de nôtre marche que de nôtre sejour dans le desert, nous trouvâmes pendant quelque temps de grandes masures, & de côté & d'autre du chemin des ruines de maisons; ce qui fait juger que c'étoient des ruës, & qu'il y a eu autrefois en ce lieu-là une grande ville.

Enfin nous arrivâmes à *Balsara*, dont je ferai la description avec celle de Bagdat lors que je prendrai ma route par l'Euphrate. Le Pere Visiteur dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre ne voulut jamais souffrir que je fusse décendre ailleurs qu'à la maison des Carmes où je demeurai trois jours, aprés quoi je pris logis dans la ville pour moi & pour ma suite.

Dés le lendemain de nôtre arrivée, je renouvellai avec les Francs qui étoient à Balsara les réjoüissances qui se faisoient dans toutes les villes de ma route aux nouvelles que j'y aportois de la naissance du Roi. Les Peres Carmes & les Peres Augustins, quoi que les premiers fussent Italiens & les autres Portugais, ne laisserent pas d'en celebrer le matin la solemnité dans leurs Eglises, &

le soir nous soupâmes tous ensemble, ces Religieux ayant d'excellent vin qui leur avoit été envoyé de Goa par les vaisseaux Portugais.

Pendant mon sejour à Balsara qui fut environ de trois semaines, il y arriva un Ambassadeur du Grand Mogol, qui venoit de Constantinople, & s'étoit rendu à Bagdat pour feliciter le Grand Seigneur de la prise de cette ville, dont il s'étoit rendu maître en peu de temps. Sa Hautesse lui fit present de trés-beaux chevaux, & d'un petit horloge fort bien travaillé, dont la boëte étoit toute couverte de rubis & d'émeraudes. L'Ambassadeur qui ne connoissoit pas encore bien comme il faloit manier cette petite machine, voulut entreprendre de la monter, & la monta à rebours; ce qui fit rompre la corde. Comme c'étoit un present du Grand Seigneur il fut fort affligé de cet accident, & croyant que les Francs sont sçavans en toutes choses, il envoya incontinent en la maison des Carmes pour les prier de remettre son horloge en bon état. Car il craignoit qu'il n'y allât de sa tête, si à son retour auprés de son Maître, il ne lui montroit cette piece en son entier. Les Religieux qui n'entendoient rien à l'horlogerie, & qui, à m'en oüir parler jugeoient bien que je ne l'ignorois pas entierement, me conjurerent de rendre ce bon office à l'Ambassadeur, du crédit duquel ils pouvoient avoir besoin. J'ai toûjours fort aimé l'horlogerie, & j'ai pris souvent plaisir à défaire une montre, à en bien connoître toutes les pieces, & à les rassembler, pour pouvoir moi-même dans les païs où il n'y a point d'Horlogeurs, remedier aux défauts des montres que je portois avec moi, fois

pour mon usage, soit pour faire des presens. Je m'offris donc volontiers, à la priere des Peres Carmes, de remettre une corde à l'horloge de l'Ambassadeur, qui ayant sçû à qui il étoit redevable de ce service qu'il prisoit beaucoup; quoi qu'à mon égard il fut fort petit, & aprenant en même temps que j'avois fait dessein de passer en Perse & aux Indes, vouloit absolument me mener avec lui, & me fit des offres tout-à-fait honnêtes que je ne pûs accepter. On craignoit alors que le Grand Seigneur ne vint prendre Balsara; parce qu'il avoit eu principalement en vûë de se rendre maître de cette ville qui est très-riche, ce qu'il ne pouvoit faire sans avoir pris auparavant Bagdat. Dans cette aprehension les Peres Carmes & Augustins me témoignerent que je leur ferois plaisir de prier l'Ambassadeur d'obtenir en leur faveur une Sauvegarde du Grand Visir; afin que si les Turcs prenoient Balsara, leurs maisons & leurs Eglises fussent conservées. Je m'aquitai incontinent de cette commission, & l'Ambassadeur obtint ce qu'il desiroit par une lettre qu'il en écrivit au Grand Visir. Mais le dessein des Turcs sur Balsara ne fut pas executé; parce qu'ils aprirent que le Roi de Perse avançoit, & que d'ailleurs on entroit dans la saison des pluyes où il étoit impossible de tenir la campagne, jusques là que huit jours plus tard le Grand Seigneur auroit été contraint de lever le siege de Bagdat.

J'ai parlé plus haut de la bonté des chevaux Arabes, & il y en a qui montent jusqu'à un prix excessif. L'Ambassadeur du Mogol en ayant acheté quelques-uns, de trois, de quatre & de six mille écus la piece, en offrit d'un autre extraordinairement beau jusqu'à

huit mille écus. On ne lui voulut jamais laisser à moins de dix mille, & bien que son dessein fut de l'acheter pour le Roi son Maître, il ne voulut pas en donner tant d'argent & le laissa. A son retour des Indes, aprés avoir presenté au Grand Mogol les chevaux qu'il amenoit pour son écurie, & qui furent trouvez parfaitement beaux, il lui dit qu'il avoit offert huit mille écus d'un autre cheval qui passoit tous les autres en beauté & en bonté; mais que le vendeur s'étant tenu ferme à en vouloir dix mille, il s'étoit opiniâtré de son côté à n'en donner pas plus de huit & le lui avoit laissé. Le Mogol irrité de ce que l'Ambassadeur ne lui avoit pas amené ce beau cheval, & qu'il s'étoit tenu à peu de chose pour un grand Roi, le plus riche de l'Asie, lui reprocha aigrement cette honteuse lesine, & le bannit pour jamais de sa presence en le releguant dans une Province éloignée de la Cour. Le Roi fit aussi-tôt écrire aux Anglois pour ce cheval, qui fut acheté & amené à Surate où le Gouverneur du lieu paya l'argent. Mais par malheur il mourut à Brampour entre Surate & Agra, soit par le changement de climat, soit par le changement de nourriture.

Il ne faut pas que j'oublie de remarquer, que pendant que je fus à Balsara il y passa par deux fois une si prodigieuse quantité de sauterelles qui paroissoient de loin comme un gros nuage, que l'air en fut entierement obscurci. Il en passe d'ordinaire quatre ou cinq fois l'an à Balsara, & le vent les jettant par dessus l'Euphrate elles vont tomber dans le desert, où aparamment elles meurent toutes. Si ces sauterelles ne passoient de la sorte, il ne demeureroit rien sur la terre en plusieurs

endroits de la Chaldée. Il y en a quantité le long du golfe Persique, & quand les vaisseaux se rendent à Ormus dans la saison, il y a de petites boutiques où on vend de ces sauterelles frites au beurre pour ceux qui aiment cette sorte de ragoût. J'eus un jour la curiosité d'ouvrir le ventre à une de ces sauterelles longue de six pouces, j'y en trouvai dix-sept petites qui remuoient toutes ; d'où l'on peut juger comme cette insecte multiplie, particulierement dans les païs chauds.

Il part fort souvent d'Ormus des barques chargées de dates pour en fournir les deux côtes du golfe Persique, où il ne se mange ni pain ni ris. Je m'acordai avec le Patron d'une de ces barques, & mis dans mon marché qu'elle ne seroit chargée qu'à moitié, parce que d'ordinaire on les charge trop, & que survenant un mauvais temps on est souvent contraint de jetter une partie de la charge dans la mer pour sauver le reste.

De Balsara jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate on conte vingt lieuës d'eau douce, & on les dévale dans une marée, parce qu'elles sont fortes en ces quartiers-là. Nous demeurâmes sept jours entiers à attendre le vent, & s'étant enfin rendu favorable nous passâmes au Banderric en quarante-huit heures. C'est l'endroit où il faut aborder pour aller en Perse, à moins que de vouloir décendre jusqu'à Ormus. Il n'i a au Banderric que cinq ou six méchantes hutes de pêcheurs, & ces hutes ne sont que de deux clayes dressées l'une contre l'autre sous lesquelles ils se retirent avec leur famille. On trouve en ce lieu-là des ânes qui viennent charger des dates, & au défaut de chevaux il m'en fallut prendre

pour moi & mes gens & pour mon bagage.

Nous fûmes six jours en chemin jusqu'à Cazerom. C'est un païs de montagnes & on y trouve des bois en quelques endroits ; mais il faut camper tous les soirs, & il n'i a ni villages ni Carvanseras dans cette route. Le chemin est assez agreable en quelques lieux, & on marche le long de plusieurs petits ruisseaux où on trouve une grande quantité de tourterelles. Nous en tuâmes beaucoup, & en mangeâmes partie dans le pilau au lieu de poules, partie à la broche, une petite branche d'arbre en faisant l'office. Car nous avions fait bonne provision de ris, de beurre & de farine, & tous les soirs je faisois faire du pain de la maniere qu'on le fait dans le desert.

Cazerom n'est qu'une petite ville trés-mal bâtie, & où il n'y a qu'un méchant Carvansera, qui ne donne point d'envie aux voyageurs de s'y retirer.

De Cazerom à Schiras il y a cinq journées de chemin. On marche presque toûjours dans des montagnes trés-rudes, & on ne pourroit passer en bien des lieux sans les soins d'Ali-Couli-Kan Gouverneur de Schiras, dont je parlerai ailleurs, & qui a fait tant de bruit en Perse. Il fit faire des chemins où il n'y en avoit point, & joindre des montagnes par des ponts, sans quoi il auroit été impossible de traverser ce païs qui étoit inaccessible. Au milieu de ces montagnes il y a une grande ouverture où s'étend une plaine de quinze ou vingt lieuës de circuit. Elle n'est habitée que par des Juifs, qui travaillent en étofes de soye, & qui nous aporterent d'excellent vin dont je fis provision jusqu'à Schiras. Dans toutes ces montagnes on ne rencontre que des

tentes de pastres qui viennent de la Chaldée pour y chercher la fraîcheur & les pâturages pendant l'Eté.

Je donnerai la description de Schiras, lorsque je viendrai à la route d'Ispahan à Ormus, & je dirai seulement ici qu'aprés y avoir demeuré quatre jours au logis des Peres Carmes, je pris des chevaux pour Ispahan où j'arrivai en neuf jours. Le païs qu'on traverse entre ces deux villes est un païs mêlé de montagnes & de plaines, de terre en friche & de terres cultivées. A trois journées de Schiras on passe la montagne de *Mayen*, petite ville où il n'i a rien de remarquable. Deux journées au delà on entre dans les plaines de la Province de *Cuscuzar*, où le Roi de Perse tient ses haras. Le lendemain j'arrivai à *Yesdecas*, où se fait, comme j'ai dit ailleurs, le meilleur pain de la Perse. C'est une petite ville sur une roche où il y a un trés-beau Carvansera. Il y a une petite riviere qui passe au pied, & de là coule dans un valon où il vient d'excellent bled, qui fait le bon pain que l'on mange en cette ville.

En trois jours je me rendis d'Yesdecas à *Ispahan*, où je remplis d'abord de joye tous nos François par la nouvelle que je leur portai de la naissance du Roi. Ils furent tous ensemble la faire sçavoir au Roi de Perse; qui étoit alors Cha-Sefi petit fils du grand Cha-Abas. Les François étant tout-à-fait bien venus à Ispahan, il ne falut pas demander permission comme en Turquie pour les réjoüissances qu'ils voulurent faire. Plusieurs Armeniens de ceux qui avoient été en France se mirent de la partie, on fit des feux de joye qui furent suivis de plusieurs festins: & quelques jours aprés ayant été voir le Roi, il

me dit qu'il avoit apris que nous nous étions fort réjoüis de la naissance d'un Fils qu'avoit eu le Roi de France. Dans mes relations des Indes je dirai jusqu'où je portai cette heureuse & importante nouvelle, & de quelle maniere elle fut reçûë dans chaque Province de ce grand Empire.

CHAPITRE IV.

De la route d'Alep à Ispahan par la Mesopotamie & par l'Assirie, qui est celle que l'Autheur a tenuë dans son troisiéme voyage.

JE partis de Paris pour mon troisiéme voyage d'Asie le sixiéme Décembre 1643. & me rendis à Ligourne où je trouvai la Flote Hollandoise qui faisoit voile en Levant. Le vaisseau sur lequel je m'embarquai paroissoit plûtôt un vaisseau de guerre qu'un vaisseau Marchand, & étoit monté de trente-cinq pieces de canon, le Capitaine & le Canonier étant assez braves de leurs personnes. Nous passâmes par le canal de Messine, où nous demeurâmes quatre jours à l'ancre devant la ville. De là ayant passé la Morée nous entrâmes ensemble dans l'Archipel, où les vaisseaux commencerent à se séparer & prendre chacun la route du lieu où il étoit destiné. Celui où j'étois tira droit au Levant pour gagner Alexandrette, & nôtre naviguation ayant été jusqu'alors assez heureuse, elle fut retardée de quelques heures par la rencontre que nous eûmes d'un Corsaire à la pointe Orientale de Candie. Nous avions eu toute la nuit un vent favorable, & le jour paroissant nous nous vîmes environ à une lieuë

l'un de l'autre. La mer se rendant calme, le vaisseau Corsaire qui paroissoit grand, & qui à ce que nous pouvions juger, portoit quarante ou quarante-cinq pieces de canon, mit incontinent ses deux chaloupes en mer pour tâcher de nous aprocher jusqu'à la portée du canon. Pour ce qui est de nous qui ne croyions pas être les plus forts, nous tâchions de reculer à mesure que les autres avançoient ; mais quoi que nôtre vaisseau pût se servir de rames, & que les gens de nôtre chaloupe que nous avions aussi mise en mer tirassent de toutes leurs forces, nous ne pouvions faire que peu de chemin. Les Corsaires gagnoient davantage, & aprés une heure & demie de travail, voyant qu'ils étoient à peu prés à la portée de nôtre canon, ils retirerent leurs chaloupes qui couroient risque d'être renversées ; nôtre Canonier ayant épié une heure durant l'occasion de tirer dessus, ce qu'il auroit fait s'il eût jugé que le canon eût pû porter jusques-là. Cependant nous avions mis des palissades de drap rouge autour du vaisseau, & chacun aporta son matelas pour garnir l'endroit où il étoit posté. Les Corsaires voyant qu'ils ne pouvoient nous aborder nous envoyerent quatre ou cinq volées de canon, qui passerent au-dessus de nôtre vaisseau sans que nous en reçussions aucun dommage. Nôtre Canonier leur en renvoya autant, dont l'une démonta leur mât de proüe, & de trois autres volées qu'il redoubla courageusement, il y en eut une à ce que nous pûmes juger qui donna dans la chambre de proüe, & leur tua quelques gens.

Dans ce moment celui de nos matelots qui étoit de garde au haut du grand mât, cria *vaisseau qui vient du côté du Sud.* Nous vîmes

en même-temps que le Corsaire tourna son bord pour aller vers ce vaisseau, dequoi nous ne fûmes pas fâchez : car si son mât de prouë n'eût pas été rompu, & qu'un peu de vent lui eût permis de nous aborder, il nous auroit assurément donné de la peine : Car en comparaison de ces Corsaires qui pouvoient bien être trois ou quatre cens tous bien armez, nous n'étions que peu de gens, & s'ils eussent pû nous acrocher ils nous eût bientôt falu ceder au nombre.

Voilà toute l'avanture que nous eûmes dans nôtre naviguation de Ligourne à Alexandrette, où nous arrivâmes heureusement ; & delà sur des chevaux je me rendis avec mes gens à Alep par la même route que j'ai décrite au chapitre précedent.

J'étois en état de partir d'Alep dés le vingtiéme de Février avec la Caravane qui étoit prête ; mais les Peres Capucins me prierent instamment de la faire retarder pour attendre deux Religieux de leur Ordre, qui devoient arriver du Caire dans peu de jours. La Caravane n'étant presque composée que de Chrétiens, j'eus moins de peine à la faire résoudre à differer son départ que si le nombre des Turcs se fût trouvé le plus grand, & d'ailleurs le carnaval aprochant, la plûpart ne furent pas fâchez de le passer à Alep, & d'avoir occasion de se réjoüir avant leur départ.

Les deux Peres Capucins arriverent à Alep le Dimanche gras, qui est le dernier jour que ces Religieux, & même les Armeniens mangent de la viande. Nous leur laissâmes tout le lendemain pour donner ordre à leurs affaires, & le propre jour du Mardi gras nous nous mîmes en chemin avec la Carava-

ne, qui n'étoit que de chevaux & de mules dont le nombre pouvoit monter à trois cens.

Le sixiéme Mars 1644. je partis d'Alep en la compagnie des deux Peres Capucins; l'un vit encore à Ispahan & s'appelle le Pere Raphaël, de qui j'aurai occasion de parler souvent; l'autre s'appelloit le Pere Yves, & est mort aux Indes à Surate où je lui fis faire un tombeau avec une Epitaphe. Il y avoit aussi dans la Caravane un Venitien nommé *Dominico de Sanctis*, dont je parlerai bien-tôt & dont l'histoire est assez particuliere.

D'Alep au *Bir* où l'on passe l'Euphrate il y a quatre journées de Caravane à cheval. Le païs qu'on traverse est assez bon, & la plûpart des terres bien cultivées. Nous fûmes au gîte ce soir-là à *Arabkoui* petit bourg avec un Carvansera.

Le septiéme une grosse pluye nous empêcha de faire la traite ordinaire, & nous ne pûmes gagner *Telbechar* autre bourg où il n'i a point de Carvansera. Nous fûmes contraints de nous arrêter à une lieuë au deça, & d'aller à une grote où il peut tenir prés de trois mille chevaux. C'est un lieu où se retirent souvent les *Bedoüins* où pastres des environs qui vivent à la mode des Arabes, & qui n'ont d'autres maisons que des rochers ou des hutes. Cette grote a été creusée de temps en temps, & on y voit des niches comme de petites chambres. Nôtre Caravan-bachi craignant quelque embûche, usa de précaution & prit le devant pour reconnoître le lieu. L'ayant trouvé vuide nous y passâmes la nuit, & le lendemain huitiéme Mars nous regagnâmes la lieuë que la pluye nous avoit fait perdre, & fûmes au gîte à *Mezara*. Ce n'est qu'un village sans Carvansera, & il ne se

voit rien sur cette route de fort remarquable. Je dirai seulement qu'auprés de la grote qui est dans la montagne il y a de fort bonne eau, & qu'autrefois il y a eu une forteresse dont on voit encore quelques vestiges. De dessus la montagne on découvre des plaines de tous côtez autant que la vûë se peut étendre, & en bien des endroits ce sont de bonnes terres arrousées par des canaux où on fait aller l'eau de l'Euphrate. Tous les ruisseaux qu'on passe depuis Alep jusques au Bir viennent de la même riviere dont ils sont coupez pour donner de l'eau à tout le païs, qui sans cela ne pourroit rien rapporter.

Le quatriéme jour de nôtre départ d'Alep qui fut le neuviéme Mars, nous arrivâmes au bord de l'Euphrate. Le Bir étant de l'autre côté, & les marchandises ne pouvant pas quelquefois se décharger toutes en un jour ; il y a deça le fleuve un beau & grand Carvansera qui ferme bien, à cause des courses des Bedoüins qui viendroient inquieter les Marchands, & les voler s'ils n'étoient en un lieu sûr & bien clos de toutes parts.

On passe l'Euphrate dans de grands bacs, & dés qu'on est de l'autre côté le Maître de la doüane acompagné de ses Commis vient conter toutes les bales, & écrire le nom des Marchands à qui elles apartiennent. La Caravane n'entre point dans la ville qui est bâtie en amphitheâtre sur le penchant d'une montagne fort roide ; mais elle passe à côté par un chemin trés-fâcheux, pour gagner un Carvansera qui est au-dessus de la montagne. Il y a tout autour plusieurs chambres pratiquées dans le roc ; où, quand le Carvansera est plein, ceux qui n'i ont pû trouver place vont se retirer. Sur le soir le Doüanier vient pren-

dre ſes droits, qui ſont deux piaſtres pour chaque charge de marchandiſe, ſoit de cheval, ſoit de mule; quoi que les mules portent beaucoup plus que les chevaux, & demie piaſtre pour chaque bête qui porte les proviviſions. Pour ce qui eſt des chevaux ou mules de ſelle le Doüanier ne prend rien.

Le *Bir*, ou *Berygeon*, comme les gens du païs l'apellent, eſt une aſſez grande ville pour le Levant, aſſiſe comme j'ai dit, ſur la pente d'une montagne. Il y a au bas le long de l'Euphrate un château qui marque fort ſon antiquité. Il tient en longueur la moitié de la ville, mais il eſt étroit & ſans défenſe, ſinon que d'une tour qui bat ſur la riviere, & où il y a huit où neuf méchantes coulevrines. Au lieu le plus éminent de la ville il y a un château ou demeure le Gouverneur, qui eſt un Aga, & que quelques-uns l'apellent Bacha, qui a pour ſa milice environ deux cens Janiſſaires & quatre cens Spahis. La ville eſt mal bâtie comme la plûpart des villes de Turquie; mais il y a abondance de toutes choſes neceſſaires à la vie, d'excellent pain, de bon vin, de beaux fruits, & quantité de poiſſon des meilleures ſortes.

Le dixiéme Mars aprés avoir marché onze heures dans les premieres terres de la Meſopotamie, qui s'étend entre les deux rivieres de l'Euphrate & du Tigre, & qu'à preſent on apelle *Diarbekʒ*, nous arrivâmes le ſoir à *Charmeli*. C'eſt un bon village avec un fort beau Carvanſera & des bains autour. A deux portées de mouſquet on voit une montagne détachée des autres, comme eſt Montmartre auprés de Paris. Tout autour ce ſont des plaines, & au deſſus il y a une fortereſſe avec une garniſon de deux cens Spahis, parce que les

Arabes passent quelquefois l'Euphrate, & viennent faire des courses de ces côtez-là. L'an 1631. un grand Visir revenant de Bagdat qu'il n'avoit pû prendre, & où il avoit perdu une grande partie de l'armée du Grand Seigneur, craignant pour sa tête s'il retournoit à Constantinople, & considerant qu'il avoit beaucoup de crédit parmi les soldats de son armée, prit résolution de se cantonner sur cette montagne, & d'i bâtir une forteresse où il put être à l'abri de l'orage qu'il aprehendoit. Il n'i a point de doute que s'il eût pû l'achever, il se seroit rendu maître de la Mesopotamie, & auroit donné de la peine au Grand Seigneur. Car pour se rendre à Alep, soit de Tauris, soit de Moussul, soit de Bagdat, à moins que de passer par le desert il faut de necessité tomber à Charmeli & reconnoître cette forteresse, les voyageurs qui cherchent les eaux & les rafraîchissemens ne pouvant prendre d'autre chemin. L'ouvrage étoit presque à hauteur de défense, & le Visir avoit déja fait clorre toute la montagne avec le Carvansera d'une muraille épaisse de prés de vingt pieds & de trois toises de haut, lors qu'il fut étranglé par ceux en qui il se confioit le plus, & que le Grand Seigneur sçût gagner par menaces ou par adresse.

Le lendemain onziéme Mars aprés dix heures de marche, nous fûmes au gîte à *Ourfa*, où la Caravane s'arrête d'ordinaire huit ou dix jours, parce que c'est le lieu d'où sont ceux qui loüent les mules & les chevaux, & qu'ils y ont toûjours quelques affaires. Nous fûmes loger au Carvansera qui est éloigné de la ville de trois ou quatre cens pas du côté du Nord. Quand il y a trop de monde, on peut se retirer dans des grotes qui sont proche &

où l'on est assez bien. Le Doüanier vient d'abord conter les balots qu'il n'ouvre point ; mais si on a quelque sac il faut payer pour demie charge, sinon, il le faut ouvrir pour voir s'il n'i a point quelque marchandise ; car s'il s'i en trouve elle doit payer.

Ourfa est la ville capitale de la Mesopotamie, bâtie au lieu où l'on croit qu'Abraham a demeuré, & où étoit l'ancienne Edesse, où ceux du païs disent que le Roi Abagarus faisoit sa résidence ordinaire. On voit encore les ruines du château, d'où ils ajoûtent que ce Roi envoya prendre le portrait de JESUS-CHRIST, & lui offrir les terres & toutes ses forces pour le défendre contre les Juifs qu'il avoit apris être ses ennemis. Les Chroniques des Armeniens portent qu'Abagarus étoit de leur nation, & que dés ce temps-là ils commencerent à être Chrétiens, & à recevoir le baptême des mains de l'Apôtre que JESUS-CHRIST envoya à ce Prince aprés sa Resurrection. Ce château n'est toutefois pas si ruiné qu'on n'i voye encore une grande sale, avec trois ou quatre chambres assez belles, & quelques restes de peintures à la Mosaïque. J'eus la curiosité de voir tout ce qu'il y a de remarquable dans cette ville. On me mena d'abord à une grande fontaine qui ressemble à un vivier, dont la source est au fond de la principale Mosquée de la ville qui a été bâtie à l'honneur d'Abraham. Les Chrétiens du païs disent que c'est le lieu où il se mit à genoux pour faire sa priere avant que de se mettre en devoir de sacrifier son fils, & que de dessous ses genoux sortirent deux sources d'eau de la grotte où il étoit, lesquelles entretiennent le vivier qui est prés de la Mosquée. Il est revêtu de pierre

de taille, & si plein de poissons qu'ils suivent le monde qui se promene le long du bord & qui leur jette du pain. On n'oseroit y toucher, les Turcs ayant de la veneration pour ce poisson qu'ils appellent poisson d'Abraham; & même ils couvrent de beaux tapis plus de vingt pas en largeur la place qui est autour du vivier, dont l'eau se va épandre par toute la ville, & se rendre dans une petite riviere qui passe au pied des murailles. Pour ce qui est de la grotte où sont les deux sources, qui que ce soit n'y peut entrer que déchaussé, & c'est avec de grandes difficultez que les Chrétiens en peuvent avoir la vûë. Je trouvai toutefois le moien d'y entrer avec les deux Peres Capucins, & ma curiosité me coûta six piastres. Je vis aussi l'Eglise sous le portail de laquelle on dit que saint Alexis passa dix-sept ans pour y mener une vie cachée. Elle est au milieu d'un cimetiere sur la plus haute éminence de la ville, & ce sont les Armeniens qui la possedent; Mais leur principale Eglise est à un quart d'heure de la ville, & elle fut bâtie par saint Ephrem qui y est enterré. Le Monastere est encore en son entier & clos de belles murailles. Je vis dans l'Eglise une grosse Bible en caracteres Armeniens. La sepulture de saint Ephrem est dans une grotte sous la montagne, où il y a une petite Chapelle dans laquelle on entretient deux ou trois lampes allumées, & où on dit la Messe tous les huit jours. Il y a encore d'autres grottes autour de celle-là, où l'on trouve des sepulcres de Chrétiens qui sont fort antiques. La ville d'Ourfa est assise dans une campagne fertile & bien cultivée, & elle s'étend à perte de vûë du côté de l'Orient. Il y a quantité de beaux jardins proche des murail-

les, & ils reçoivent l'eau de plusieurs petits ruisseaux que l'on y conduit. Le terroir produit aussi de bon vin, & on peut faire à Ourfa aussi bonne chere qu'en aucun lieu de la Turquie. Pendant le sejour que nous fûmes obligez d'i faire, je passai le temps dans ces jardins à tuer des grives qui passent à grandes troupes, & tout le païs en general est bien fourni de gibier. Les murailles de la ville sont de pierre de taille avec leurs creneaux & leurs tours, ce qui pourroit faire croire qu'anciennement les François y ont mis la main. Mais au dedans ce ne sont que de petites maisons mal construites & la plûpart ruinées, & on y voit de grands vuides; ce qui donne moins à Ourfa l'image d'une ville que d'un desert.

La ville est gouvernée par un Bacha qui commande cent cinquante Janissaires & six cens Spahis, ayant plus besoin de cavalerie que d'infanterie; parce que les Arabes font souvent des courses dans la plaine, particulierement lorsque l'on coupe les grains. Enfin Ourfa est une des trois villes où se font les beaux maroquins, comme j'ai remarqué au premier livre quand j'ai parlé de Tocat, & ce sont les eaux qui sont particulieres à chaque païs qui leur donnent ce beau lustre. Le jaune se fait à Ourfa, le bleu à Tocat, le rouge à Diarbequir, & on n'en peut faire de si beaux en aucune autre lieu de Turquie.

Le vingtiéme de Mars nous partîmes d'Ourfa, & aprés une marche de six heures nous vinsmes camper auprés d'un méchant village, dont le Carvansera est tout rompu. Il y a auprés une belle source d'eau, & c'est tout l'avantage de ce lieu-

là;

là ; car d'ailleurs on n'y trouve aucune chose à manger.

Le vingt-uniéme nous marchâmes neuf heures, & vinmes camper auprés de plusieurs cavernes qui sont fort profondes, & où on trouve à l'entrée comme de petites chambres. C'étoit anciennement, à ce que l'on peut juger, la demeure des gens du païs qui y tenoient leurs troupeaux. Il y a de l'eau de pluye dans quelques concavitez du rocher. A moitié chemin de cette journée il y a environ une lieuë de roches à passer, où il est presque impossible & trés-dangereux de se tenir à cheval.

Le vingt-deuxiéme aprés une marche d'onze heures nous prîmes encore nôtre gîte auprés d'une caverne, & passâmes à gué la riviere qui coule au pied. Il y a des deux côtés d'autres grandes grottes, où les passans se retirent, & les gens du païs y apportent tout ce qui est necessaire pour les hommes & pour les chevaux. Les Doüaniers qui viennent d'un Fort, éloigné de cette caverne de deux ou trois lieuës, font payer par charge de cheval ou de mule deux piastres & demie, & visitent les sacs pour voir si on n'y a point caché de marchandise. Environ à moitié chemin de cette journée on trouve les ruïnes d'une ville que les habitans ont desertée, & un quart d'heure durant on marche entre des tombeaux de pierre, où il y a une croix au milieu avec quelques caracteres Armeniens.

Le vingt-troisiéme nous fîmes une traite d'onze heures & vinmes au gîte à *Dadacardin*. On voit que ç'a été un gros bourg;

mais il est tout ruiné, & il n'i est resté qu'un pont de pierre fort long & trés-bien bâti, sur lequel on passe une riviere qui est fort large quand elle vient à se déborder. Les Païsans du lieu n'ont point d'autre habitation que le creux des rochers, & ils apportent aux passans des poules, du beurre, du frommage, & autres denrées qu'ils donnent à bon marché.

Le vingt-quatriéme la traite fut de neuf heures, & nous vinmes au gîte à un village appellé *Cara*, bâti sur une colline, La Caravane logea dans le Carvansera qui est au bas; mais pour les Peres Capucins & moi nous fûmes passer la nuit chez un Chrétien, tout le village étant habité par des Nestoriens à la reserve de quelques familles Turques qui les commandent. Comme il y avoit encore quelques heures de Soleil, nôtre hôte nous mena à l'Eglise où étoit le *Vertabet* de Merdin; c'est-à-dire l'Evêque, qui étoit venu à ce village pour quelques affaires. C'est une trés-pauvre Eglise, & nous ne vîmes que quatre bâtons plantez en terre pour soutenir deux méchantes planches qui servoient d'autel. Ils n'osteroient y laisser aucuns ornemens, & quand le Prêtre a achevé le service, il faut qu'il ait soin de tout ôter, & les aix, & le parement d'autel qui n'est que de toile peinte; parce que le premier Turc qui passe quand il fait mauvais temps, rompt la porte de l'Eglise, met ses chevaux dedans, brûle l'autel, & prend tout ce qu'il y trouve.

A la sortie de l'Eglise, l'Evêque nous mena souper chez un païsan où il logeoit; mais le repas auroit été maigre si nous

n'y eussions pourvû d'ailleurs, & nous eûmes soin sur tout d'envoyer acheter du vin à une lieuë de-là dans un village dont tous les habitans sont aussi Nestoriens.

Il y a dans le village où nous étions un étang tout bordé de grandes pierres de taille, qui ont été tirées des Eglises Chrétiennes & des tombeaux qui étoient aux environs. Entr'autres il y en a une fort grande avec une épitaphe en gros caracteres latins, par lequel l'on connoît que ç'a été le tombeau d'un Gentilhomme Normand qui étoit Capitaine d'Infanterie. L'Evêque nous dit qu'ils aprennent par leurs histoires que les François ont été long-temps en ce païs-là, du temps que les Chrétiens étoient maîtres de la Syrie. Ce païs est une grande plaine qui a environ vingt lieuës de long, & qui pourroit être presque par tout bien cultivée, n'étoit la tirannie des Turcs & les courses des Arabes qui reduisent ces pauvres Chrétiens à la derniere misere.

Le vingt-cinquiéme aprés avoir marché huit heures nous campâmes à un village appellé *Cousafar*, où il n'y a point de Carvansera. Il y avoit autrefois trois grands Monasteres à un quart de lieuë l'un de l'autre. Les Turcs en ont ruiné deux à la reserve des tours des Eglises qui y sont encore. Le troisiéme & le plus beau est en son entier & sert de Mosquée. On a fait des boutiques autour du cloître, au milieu duquel il y a une belle source d'eau.

Le vingt-sixiéme nous nous arrêtâmes à *Cousafar*; parce que c'est-là où il faut payer la Doüane pour Diarbekir qui n'en est qu'à deux journées, à sçavoir deux piastres & un quart pour chaque charge de marchandise.

Merdin n'est qu'à deux lieuës de *Cousafar*.

C'est une petite ville assise sur une montagne avec de bonnes murailles, & une belle fontaine qui vient du Château. Ce Château est du côté du Nord dans un lieu encore plus élevé, d'où il commande à la ville; & il y a un Bacha qui a sous lui deux cens Spahis & quatre cens Janissaires. Merdin est le lieu d'où est sortie la Signora *Maani Gioerida premiere femme de Pietro della Valle*, assez connu par ses fameux voyages.

Ce ne fut qu'à mon quatriéme voyage que je fus voir cette ville, & à nôtre retour à *Cousasar* je trouvai les Doüaniers qui faisoient la visite des marchandises. Quand ils sçûrent qu'il y avoit des Francs dans la Caravane, ils nous demanderent six piastres par tête; mais enfin aprés une longue contestation, & les menaces que nous leur fîmes d'écrire à Constantinople à l'Ambassadeur de France, s'ils ne se contentoient pas de prendre ce qui leur est dû sur les marchandises sans s'ataquer aux personnes, les Marchands Turcs soûtenans d'ailleurs nôtre parti, nous en fûmes quittes chacun pour trois quarts de piastre, & nous demeurâmes bons amis. Le soir ils nous envoyerent secretement de bon vin, & nous firent prier que nous ne le montrassions à personne.

Avant que de partir de *Cousasar*, il faut remarquer que ce village, qui est assez grand, est habité pour la plus grande partie par des Chrétiens Armeniens & Nestoriens. Les Armeniens font le service en leur langue, & les Nestoriens en langue Chaldaïque. Ces derniers me montrerent deux Bibles en grand volume dans la même langue Chaldaïque, écrites sur du velin, & dont toutes les lettres capitales sont d'or & d'azur. Elles paroissent

fort anciennes, & un de leurs Prêtres me dit qu'il y a neuf cens trente-ſept ans que l'une eſt écrite; mais que pour l'autre il n'y a que trois cens ſoixante & quatorze ans. Dés que le ſervice eſt achevé ils les enferment dans un coffre, & ils les cachent ſous terre. Je voulus donner deux cens piaſtres de la plus vieille de ces deux Bibles; mais ils n'oſerent me la vendre; parce qu'elle apartenoit à l'Egliſe, & qu'ils n'étoient pas en droit d'en diſpoſer.

Le vingt-ſeptiéme aprés une marche de neuf heures nous arrivâmes au gîte à *Karaſera*, qui a été autrefois une grande ville; & ſans doute habitée par des Chrétiens, comme on peut juger par ſept ou huit Egliſes qu'on y voit encore à moitié rompuës, & dont les clochers ne ſont pas gâtez. Elles ſont aſſez éloignées les unes des autres, & au Nord d'une de ces Egliſes il y a une belle galerie, au bout de laquelle on trouve une petite porte par où on décend un eſcalier d'environ cent marches dont chacune à dix poulces de haut. Venant ſous cette Egliſe on en trouve une autre plus grande & plus haute de voute, laquelle eſt ſoûtenuë par pluſieurs piliers. Le bâtiment eſt fait avec tant d'art, qu'on y voit plus clair que dans celle de deſſus; mais depuis quelque temps la terre a bouché pluſieurs fenêtres. Le grand Autel eſt dans la roche, & au côté droit on y voit une chambre qui reçoit le jour de pluſieurs petites fenêtres pratiquées dans le roc. Sur la porte de l'Egliſe d'enhaut on voit une grande pierre de taille où il y a pluſieurs lettres qu'on ne peut pas connoître. Au Nord de la même Egliſe il y a deux grandes cîternes ſous terre chacune d'environ quatre cens cinquante pas de long, avec deux grandes arcades ſoûte-

mes de plusieurs piliers. Tous les ans on les emplit d'une eau qui décend de la montagne prochaine, & fait une petite riviere. A un quart lieuë de cette Eglise on décend huit ou neuf cens pas parmi des roches, & on n'y trouve de côté & d'autre que de petites chambres creusées dans le roc. Sur chaque porte il y a une croix, & dans chaque chambre comme une table, un banc, & une petite place un peu creusée de la longueur d'un homme, avec une forme de chevet au bout comme une maniere de lit, le tout taillé dans le roc. Au fond de ces roches on trouve une grande sale, autour de laquelle est entaillé un banc pour s'asseoir. Ce qui sert de plancher d'enhaut est tout uni & non pas en voute, & au milieu il y a un trou qui perce jusqu'au dessus de la montagne. Comme il ne donne point de clarté, il y a aparence qu'il n'a été fait que pour laisser sortir la fumée s'ils y faisoient la cuisine, ou bien pour attirer la fraîcheur, comme j'ai vû en plusieurs villages le long du golfe Persique. Sur la porte de cette derniere grote on voit entaillée dans la roche la figure d'un feu, où sont representées plusieurs personnes au milieu des flâmes. Au dessus de la plus haute de ces montagnes il y a un méchant village, d'où on peut tirer des vivres. Mais avant que la Caravane arrive, quelques Marchands, vont s'informer des Pastres s'il n'y a point de voleurs dans les grottes où ils se viennent souvent cacher. L'an 1638. Sultan Amurat allant assieger Bagdat passa par ce même lieu, tant pour voir ces ruines, que pour faire raser un Fort qui étoit à deux lieuës de *Karasera*, & qui servoit de retraite aux voleurs du païs. Il fit nettoyer en même temps quatre journées de chemin,

qui étoit trés-incommode à cause d'une prodigieuse quantité de pierres, qu'il fit ôter & acumuler par monceaux d'espace en espace, ce qui servoit à montrer le grand chemin. Il fit bâtir aussi un pont pour passer la riviere; & le passage du Grand Seigneur dans ces quartiers-là fut avantageux aux voyageurs.

Le vingt-huitiéme nous marchâmes huit heures, & arrivâmes à *Nesbin* anciennement *Nisibis*. Deux ou trois heures au deçà il y a assez proche du chemin une espece d'hermitage. C'est une petite chambre dans un enclos de murailles, & dont la porte est si basse qu'il se faut presque traîner sur le ventre pour y entrer. A mon quatriéme voyage ayant pris la même route jusques à Moussul, trois ou quatre Juifs de nôtre Caravane s'avancerent vers cet heritage pour y aller faire leur devotion; parce qu'ils croyent que c'est le lieu où est enseveli le Prophête Elisée.

Le païs qui s'étend depuis Cousasar jusqu'à Nesbin est une large campagne, & la premiere journée on ne voit autre herbe sur la terre que de la pimprenelle, dont la plante est si grosse qu'il s'en trouve d'un pied & demi de diametre. La journée suivante la campagne est couverte d'une grande feüille verte, large & épaisse, dont l'oignon est gros comme un œuf d'oye. On y voit aussi quantité de fleurs jaunes, rouges & violettes; des tulipes de differentes couleurs, & des anemones & narcisses simples. En general la plus grande partie de la Mesopotamie est infertile & en friche,& il n'y a que peu de bons endroits, qu'on pourroit rendre meilleurs en y apportant plus de travail & d'industrie.

Nesbin n'est plus que l'ombre de l'ancienne

Nisibes, & ce n'est à present qu'un gros village dont la plûpart des habitans sont Chrétiens Armeniens & Nestoriens. Nôtre Caravane fut camper à une demie lieuë plus loin dans un cimetiere qui touche l'Eglise des Armeniens. Le lendemain à la pointe du jour entendant chanter j'eus la curiosité d'entrer dans l'Eglise, où je vis un Evêque Armenien avec sa mitre & sa crosse qui n'étoit que de bois, acompagné de plusieurs Prêtres & de beaucoup de gens qui assistoient à la Messe. Les Peres Capucins étoient avec moi, & l'Evêque voyant que nous étions Francs, dés que l'Office fut achevé, nous vint faire civilité, & s'offrir de nous faire voir ce qu'il y avoit de remarquable en ce lieu-là. Il nous mena sous l'Eglise dans une Chapelle, où il nous montra le sepulcre de saint Jaque Evêque de Nisibe. Il y a dans leur cimetiere une pierre d'un pied d'épaisseur & haute de six ou environ, sur laquelle nous vîmes apliquées plusieurs chandelles de cire & de suif, que ces pauvres gens vont offrir dans leurs besoins, & particulierement dans leurs maladies. Ils croyent que cette pierre a servi de piédestal à la statuë d'un Saint qui étoit dessus & que les Turcs ont abatuë, & ils rendent les mêmes honneurs à la pierre qu'à la figure du Saint. On y voit bien encore quelques caracteres Romains, mais à demi effacez & interrompus en quelques endroits, de sorte qu'on n'en peut tirer aucun éclaircissement certain pour sçavoir à l'honneur de qui la statuë avoit été élevée. A une grande demie-lieuë de Nesbin du côté du Levant il passe une assez belle riviere qu'on traverse sur un pont de pierre. On voit sur le chemin plusieurs pans de muraille avec une grande

arcade, d'où l'on peut juger qu'anciennement la ville s'étendoit jusqu'à la riviere. A deux portées de mousquet du pont vers le couchant le long de cette grande riviere, on trouve une pierre à moitié terre enterrée, sur laquelle sont écrits quelques mots Latins, qui font connoître qu'elle a servi de couverture au tombeau d'un General d'armée qui étoit François; mais dont on ne peut lire le nom que le temps a effacé. Le même Evêque nous aprit qu'autrefois les Mores ayant assiegé la ville, une étrange multitude de moucherons étant venuë en une nuit, tourmenterent si furieusement & les hommes & les chevaux qu'ils furent contraints de lever le siege. On paye à Nesbin la doüane comme aux autres lieux, c'est-à-dire deux piastres & demie par charge de mule ou de cheval. Nous y demeurâmes trois jours entiers, pendant lesquels nous nous fournîmes des provisions necessaires jusqu'à Moussul éloigné de Nesbin de cinq journées, le païs étant presque par tout desert & inhabité. On ne trouve de l'eau qu'en deux endroits, laquelle n'est pas trop bonne, & de temps en temps quelques pauvres Pastres qui habitent sous des tentes.

Le premier jour d'Avril nous partîmes de Nesbin, & aprés avoir marché onze heures nous vinmes camper auprés d'un ruisseau où quelques Bergers nous aporterent des poules.

Le second nous fûmes dix heures à cheval, & vinmes au gîte auprés d'un méchant village où il ne se trouva rien à manger.

Le troisiéme la traite fut de treize heures, & nous nous arrêtâmes proche d'une méchante fontaine dont à peine l'eau étoit bonne pour nos chevaux.

Le quatriéme nous marchâmes dix heures, & vinmes camper auprés d'une petite riviere, où on voit les ruïnes d'un pont & d'une forteresse qui l'acompagnoit.

Le cinquiéme il falut marcher onze heures pour arriver à Moussul qui est peu éloigné de l'ancienne Ninive.

Moussul est une ville qui paroît belle au dehors avec de hautes murailles de pierre de taille ; mais au dedans elle est presque toute ruinée, & n'a que de petits bazars borgnes, avec un petit château sur le Tigre qui est la demeure du Bacha. En un mot, il n'y a rien de curieux à voir à Moussul, & le lieu n'est considerable que par le grand abord des negotians, sur tout des Arabes & des Curdes, qui habitent l'ancienne Assirie qu'on apelle aujourd'hui *Curdistan*, où il se fait une grande recolte & un grand commerce de noix de gale. Il y a dans la ville quatre sortes de Chrétiens, des Grecs, des Armeniens, des Nestoriens & des Maronites. Les Capucins y avoient une petite maison le long du Tigre ; mais le Bacha leur ayant fait une avanie, parce qu'ils vouloient un peu l'acroître, ils ont été contraints de l'abandonner. La ville est gouvernée par un Bacha, qui entretient pour sa milice, tant de Janissaires que de Spahis, prés de deux mille hommes.

Il n'y a que deux méchans Carvanseras dans Moussul, & s'étant trouvez pleins à nôtre arrivée, je fis dresser ma tente dans le Meidan qui est la grande place du marché. Nôtre Caravan-bachi appellé *Cogia Sapha* Armenien de religion & né à Ispahan, ayant passé souvent à Moussul, & étant connu du maître du Carvansera y obtint deux chambres. Il ne voulut pas dresser sa tente comme

nous, pour n'être pas obligé de faire garde la nuit; mais il eut lieu de s'en repentir le lendemain par le peu de sûreté qu'il trouva dans un lieu où il la croyoit entiere. Quoi-que le Carvansera ferme bien toutes les nuits, il ne laissa pas d'être volé fort subtilement. Comme il ne vouloit demeurer-là que deux ou trois jours, il se contenta de mettre en pile ses bales de marchandise auprés de sa chambre; mais il ne s'aperçût pas qu'un côté du Carvansera donnoit sur la muraille de la ville, & que quelque canaille s'étoit laissée enfermer exprés le soir dans le Carvansera; ce qu'il est mal-aisé de reconnoître parmi tant de monde. Sur la minuit des voleurs se tenant sur la muraille jetterent une corde avec un crochet au bout à leurs camarades qui étoient en bas, & enlevant les bales en haut les ouvrirent à la hâte, & en tirerent ce qu'il y avoit de meilleur. Leur vol fut particulierement de martes zebelines, & ils en prirent environ pour mille écus, de dix mille que les bales pouvoient valoir. Ils en avoient déja enlevé quatre, & à la cinquiéme qui tomba avec bruit un valet du Caravan-bachi s'éveilla, & mit d'abord l'allarme dans tout le Carvansera. Chacun courut aussi-tôt aux armes, & nous qui étions sous nos tentes dans la place où répond la porte du Carvansera, nous tirâmes en même-temps en l'air quelques coups de pistolet & d'arquebuse. Le Bacha surpris de ce bruit sortit aussi-tôt avec plusieurs Janissaires pour y mettre ordre, & s'étant informé du fait nous envoya avertir de sa venuë, avec commandement de ne plus tirer. Quelque recherche que l'on pût faire cette nuit-là & les jours suivans, on ne pût avoir aucune nouvelle des voleurs; & il y a

bien de l'aparence que le Bacha eut la part du vol, soit qu'il fut du complot, soit qu'il fermât les yeux aprés avoir découvert l'affaire.

Avant que de passer la riviere pour aller voir l'ancienne Ninive, je dirai ce que j'ai remarqué en general du Tigre & de l'Euphrate touchant la difference de leur cours & de leurs eaux. L'eau de l'Euphrate me parut rougeâtre, & moins rapide que celle du Tigre, qui semble blancheâtre comme celle de la Loire. Le cours de l'Euphrate est beaucoup plus long que celui du Tigre, & j'ai parlé de sa source au livre précedent. Dans la suite de mes relations j'aurai lieu de dépeindre plus particulierement le cours & la nature de ces deux rivieres, & pour cette heure je passerai le Tigre sur un pont de batteaux, pour aller voir les tristes ruïnes d'une ville qui a fait tant de bruit & qui n'a conservé presque aucune marque de son ancienne splendeur.

Ninive qui étoit bâtie sur la rive gauche du Tigre du côté de l'Assyrie, n'est à present qu'une confusion de vieilles masures qui s'étendent environ une lieuë le long du fleuve. On y voit quantité de voûtes ou cavernes inhabitées, sans qu'on puisse bien juger si ces voûtes servoient de demeure aux habitans, ou s'il y a eu au-dessus quelque chose d'élevé, la pluspart des villages de Turquie étant comme enfoncez dans la terre, ou ne venant guere qu'au premier étage. A une demi-lieuë du Tigre il y a une petite colline entourée de plusieurs maisons, & au dessus une assez belle Mosquée. C'est où ceux du païs disent que le Prophête Jonas est enterré, & ce lieu-là leur est en si grande veneration, qu'il n'y a point de Chrétien qui puisse y entrer, si ce n'est secrettement, par une faveur particuliere, & en

donnant de l'argent. Ce fût de la sorte que j'y entrai avec les deux Peres Capucins; mais il nous falut attendre la nuit, & nous déchausser selon la coûtume. Au milieu de la Mosquée on voit un sepulchre couvert d'un beau tapis de Perse de soye & d'argent, & aux quatre coins quatre grands chandeliers de cuivre avec des cierges, outre plusieurs lampes & œufs d'Aûtruche qui pendent au plancher. Nous vîmes quantité de Mores hors de la Mosquée, & dedans il y avoit deux Deruis qui lisoient dans l'Alcoran.

On voit hors de Moussul à la portée du Mousquet vers l'Occident d'été, un grand Monastere ruïné avec un clos de hautes murailles dont la plus grande partie est encore debout.

Nous demeurâmes huit ou dix jours à Moussul, & tout étant prêt pour continuër nôtre voyage nous nous mîmes joyeusement en chemin: Mais ayant à faire une histoire assez particuliere au sujet d'un Venitien qui se mit avec nous à Alep dans la Caravane, j'ai crû à propos de laisser prendre haleine au Lecteur, & de lui faire un chapitre à part de ce qui nous arriva dans la suite du voyage depuis Ninive jusqu'à Ispahan.

CHAPITRE V.

Suite de la même route depuis Ninive jusqu'à Ispahan, avec l'histoire d'un Ambassadeur nommé Dominico de Santis.

APrés avoir passé le Tigre nous ne fûmes camper qu'à trois quarts d'heure de Ninive, pour attendre quelques Marchands qui venoient grossir la Caravane. La route que

nous voulions tenir n'est pas la route ordinaire pour gagner la Perse ; mais il y a moins de doüanes à essuyer de ce côté-là, & même le chemin est plus court, la Caravane n'ayant mis que cinquante-huit jours pour aller d'Alep à Ispahan. Du bord de la riviere jusqu'au lieu où nous campâmes ce soir-là ce sont de continuelles ruïnes ; ce qui nous persuade assez que c'est le même lieu où étoit située l'ancienne Ninive.

Nous demeurâmes campez deux jours assez proche de la Mosquée où est le sepulcre de Jonas, selon la tradition des Turcs, & on fit choix d'un des principaux Marchands Curdes pour être nôtre Caravan-bachi ; quoi que ces peuples soient naturellement larrons, & qu'il faille toûjours avec eux être sur ses gardes. Mais il fallut user de politique, parce que nous allions traverser leur païs, qui est, comme j'ai dit, l'ancienne Assyrie, connuë aujourd'hui sous le nom de *Curdistan*, & que le langage de cette Province est un langage tout particulier.

Les deux premieres journées nous passâmes plusieurs petits ruisseaux qui viennent des montagnes, & se vont rendre dans le Tigre. Nôtre premier gîte fut en rase campagne proche d'un petit ruisseau ; & le second soir nous vinmes camper au bord d'une grande riviere qui sort des montagnes du côté du Nord, & court au Midi se décharger dans le Tigre. Elle s'appelle *Bohrus* & est fort rapide, & entre la quantité de poisson que l'on y trouve il y a sur tout d'excellentes truites. La Caravane fut deux jours à passer cette riviere à cause qu'il n'y a point de batteaux. On lie de longues perches ensemble cinq ou six l'une sur l'autre comme un train de bois flotté,

ce qu'en leur langue les gens du païs nomment un *Kilet*. Ils le font carré, & ils mettent au dessous environ cent peaux de bouc pleines de vent; afin que le Kilet qui en est supporté soit plus haut sur l'eau. Il faut que le Marchand ait soin d'étendre dessus de gros feutres épais qu'il porte avec lui; afin que l'eau ne puisse percer, & que les bales de marchandises qui font enfoncer le Kilet ne soient pas moüillées. Il y a quatre perches aux quatre coins qui servent de rames, & qui ne peuvent pas faire grand effet pour surmonter la rapidité de l'eau; de sorte qu'on est contraint de remonter du côté de deçà environ quatre cens pas, & de devaler autant de l'autre au dessous du lieu où on doit aborder, tant l'eau est forte, principalement aprés la pluye qui fait enfler la riviere. Quand on a gagné l'autre bord, il faut à force d'hommes remonter le Kilet jusqu'au lieu où les marchandises doivent être déchargées. Toutes les bales étant à terre on tire le Kilet hors de l'eau, tant pour r'habiller les oudres, que pour le remonter plus aisément à force de mules sur lesquelles on le charge. Pour ce qui est des chevaux, des mules, & des ânes qui portent tant les hommes que les marchandises, dés que les Pastres qui sont dans les montagnes voisines découvrent une Caravane ou quelques gens à cheval, ils viennent promptement au bord de la riviere pour les passer. Ils n'ont qu'un sac de toile ou de poil de chevre qui leur sert d'habit, & quand il faut passer ils tirent ce sac de dessus leur corps, & se l'entortillent autour de la tête comme un Turban. Chacun d'eux se lie une peau de bouc enflée sur l'estomac, & deux ou trois des plus experts montant sur pareil nombre des meilleurs chevaux

qui sont bridez, entrent les premiers dans l'eau, & d'autres se mettent à la nage pour chasser devant eux les chevaux & les mules. Ils prennent d'une main la queuë de l'animal, & de l'autre ils se frappent, & s'ils en reconnoissent quelqu'un de foible ils lui attachent une oudre enflée sous le ventre pour le soulager. Par ces difficultez qui se trouvent à passer cette riviere, il est aisé de juger qu'une Caravane de cinq ou six cens chevaux y employe plus d'un jour.

Toute la Caravane ayant heureusement gagné l'autre bord, elle poursuivit sa route pendant deux ou trois jours par un chemin trés-fâcheux. La premiere journée les chevaux furent continuellement dans l'eau jusqu'à mi-jambe, & la journée suivante avec une partie de la troisiéme nous marchâmes dans une campagne fort deserte, où il se trouva toutefois un peu d'herbe pour les chevaux, & quelques broussailles pour faire cuire du ris. Ce mauvais chemin étant passé nous vinmes à une autre riviere appellée la grande *Zaibe*, & nous la passâmes sur un pont de vingt-neuf arcades de pierre de taille. On croit que ce pont a été fait par Alexandre le Grand, pour passer son armée quand il marchoit contre Darius. A un quart de lieuë de ce pont vers l'Occident d'Eté, il y a deux rivieres qui s'assemblent, & qui vont se rendre dans le Tigre. Du pont nous vinmes à une petite ville appellée *Cherezoul*, qui est sur une éminence, & a comme trois redoutes. Il y a un Bacha à qui il falut faire un petit present pour laisser passer la Caravane, & nous demeurâmes-là deux jours campez au bord d'un petit ruisseau. Delà nous marchâmes une journée entre des montagnes arides sans trouver de

l'eau, & le lendemain nous entrâmes dans une belle plaine où il y a quantité d'arbres fruitiers. C'est la plaine d'Arbele où Alexandre défit Darius, & elle a bien prés de quinze lieuës de tour. Elle est arrosée de quantité de ruisseaux, & environ le milieu de la plaine s'éleve une petite montagne de demi-lieuë de circuit. Elle est couverte des plus beaux chênes que l'on puisse voir, & il y a au dessus des ruïnes d'un Château qui a toutes les marques d'avoir été un bel édifice. Ceux du païs disent que c'est le lieu où Darius étoit quand il donna la bataille contre Alexandre. A trois lieuës de-là prés d'une grande montagne du côté du Nord on voit encore les ruines d'un autre Château & de plusieurs maisons, où ils ajoûtent que Darius avoit une partie de ses femmes quand il perdit la bataille, & ce Château est assis en une admirable vûë. Du pied de cette montagne il sort une source qui, à un quart de lieuë de-là, fait une riviere qui pourroit porter de grands bâteaux. Elle va serpentant autour des montagnes qui sont au Midi, & à deux journées de-là vient passer prés d'une ville appellée *Cherazoul* où il y a un beau pont de pierre de dix-neuf arcades, dont le grand Cha-Abas en fit rompre trois aprés qu'il eut pris Bagdat. Cette ville de *Cherazoul* est construite d'une autre maniere que les autres villes, étant toute pratiquée dans le roc escarpé l'espace d'un quart de lieuë, & on monte aux maisons par des escaliers de quinze ou vingt marches, tantôt plus & tantôt moins selon l'assiette du roc. Ces maisons n'ont pour toute porte qu'une maniere de meule de moulin qu'on n'a qu'à rouler pour l'ouvrir le jour & la fermer la nuit, les jambages de la porte étant

taillez au dedans pour recevoir la pierre qu'on roule, qui est alors au nivèau du roc. Au dessus des maisons qui sont comme des niches dans la montagne, on a creusé des caves où les habitans retirent leur bestial ; ce qui fait juger que ce lieu-là a été une forte retraite pour défendre la frontiere contre les courses des Arabes & des Bedoüins de la Mesopotamie.

Nous arrivâmes à *Cherazoul* la veille de Pâques, & nous y demeurâmes trois jours pour nous rafraîchir aprés le Carême que nous avions passé tous ensemble assez maigrement. Le jour de Pâques je fis étendre un tapis proche de quelques sources qui sortent à gros boüillons, & invitai à manger les deux Peres Capucins : Mais m'ayant prié d'attendre qu'ils eussent achevé leur Office, l'impatience me prit, & ayant mangé un morceau de pain, je me fis verser un verre de cette eau avec un peu de vin ; ce qui lui donna une pointe d'aigreur telle que l'ont d'ordinaire les eaux minerales. J'en bûs un second verre, & quelques momens aprés je sentis tout-à-coup du desordre dans mon ventre, deux verres de cette eau produisant le même effet qu'une forte purgation. Je n'eus presque pas le temps de me reconnoître, & ayant la curiosité de sçavoir si cette eau feroit un aussi prompt effet sur d'autres que sur moi, j'ordonnai à un valet d'en verser aussi aux Peres quand ils mangeroient. Ils n'en eurent pas plûtôt bû, que je m'aperçûs qu'elle faisoit déja son operation ; mais ils en furent travaillez un peu moins que moi, n'ayant pas voulu qu'ils en bussent un second verre. Ces sources boüillonnent sur le bord d'une riviere nommée *Altun sou*, ou riviere d'or,

qui se jette dans le Tigre environ à trois journées au-deçà de Bagdat.

Le lendemain nous vîmes au gîte à un méchant village sur la frontiere de Turquie & de Perse.

Le jour suivant qui fut le cinquiéme de nôtre départ de Ninive, nous passâmes quantité de marêts & des eaux chaudes qui font la separation des deux Empires. A cette entrée de la Perse on trouve d'abord une haute montagne pleine de beaux chênes qui portent la noix de gale, & la Caravane ne peut gagner le dessus en moins de quatre heures. En montant & sur tout quand nous fûmes au sommet, nous oüîmes tirer plusieurs coups de mousquet, & ne pûmes nous imaginer autre chose, sinon que les gens du village d'où nous étions partis le matin étoient à la chasse des porcs sauvages dont ces marêts sont remplis, & des cerfs & des biches qui courent par troupes dans ces montagnes. Je me souviens que ces païsans ne nous vouloient rien vendre que pour de la poudre & du plomb, & que nôtre Caravan-bachi nous avoit avertis de ne leur en point donner, de peur qu'ils ne s'en servissent contre nous-mêmes. Les coups étans trop frequens & trop gros pour des chasseurs, nous étions dans l'incertitude de ce que ce pouvoit être; ce qui nous obligea à nous tenir sur nos gardes, & nous aurions sans doute doublé le pas, si nous eussions sçû le malheur dont nous étions menacez, comme nous l'aprîmes dans la suite. Ayant passé la montagne nous entrâmes dans une fort belle plaine entrecoupée de plusieurs ruisseaux, & la nuit aprochant nous fîmes dresser nos tentes ne craignant plus rien; parce que nous étions sur les terres

du Roi de Perse où l'on voyage avec une entiere sûreté. Nous envoyâmes nos valets aux tentes des païsans qui étoient aux environs pour chercher des vivres; mais presque tout le pain qu'ils nous aporterent n'étoit que de glan, une partie de ces pauvres gens n'en mangeant pas d'autre. Ce glan est de la grosseur de nos noix, & je pris plaisir dans un autre voyage d'en aporter à Alep une branche où il y avoit trente glans & vingt-trois noix de gale; dequoi je fis present à Monsieur nôtre Consul.

La Province où nous marchions alors fait la plus grande partie de l'ancienne Assirie, & celui qui en étoit Gouverneur s'apelloit *Soliman-Kan*. J'ai dit qu'en partant d'Alep un Venitien apellé *Dominico de Santis*, se mit dans la Caravane, & j'en ferai l'histoire à mesure que nous aprocherons d'Ispahan. Il avoit des lettres de créance du Pape, de l'Empereur, du Roi de Pologne & de la Republique de Venise pour le Roi de Perse, & étoit passé dans la Caravane sur les terres du Grand-Seigneur sans qu'on sçût qui il étoit, ni le sujet de son voyage: mais dés qu'il fut hors de la Turquie il se déclara ouvertement, & n'ayant plus rien à craindre prit la qualité d'Ambassadeur de la Republique de Venise.

De la plaine où nous avions campé il y a deux bonnes journées de chemin jusqu'à un gros bourg acompagné d'une petite Forteresse de brique cuite au Soleil. C'est où le Gouverneur de la Province tient un Lieutenant, qui a environ deux mille chevaux sous son commandement pour garder cette frontiere. La Forteresse est à la droite vers le Midi éloignée de trois heures du grand chemin,

& le Caravan-bachi, fut, ſelon l'ordre, donner avis à ce Lieutenant que la Caravane étoit arrivée, & pour lui faire ſçavoir auſſi quelles ſortes de gens & de marchandiſes il y avoit. Ce Venitien, comme je dirai ailleurs, étoit un trés-petit genie, qui répondoit mal à la qualité d'Ambaſſadeur, & l'ayant vû autrefois aux Indes en trés-pauvre état au ſervice d'un Eccleſiaſtique noir que le Pape honora depuis d'un Evêché, je crus que la charité m'obligeoit de lui donner de bons avis en cette rencontre, comme je l'avois aſſiſté de ma bourſe en d'autres. Sans les Peres Capucins & moi il auroit été ſouvent fort embaraſſé, & je voulus bien qu'il ſe ſervit d'ordinaire de mon Trucheman. Mais j'avois lieu de m'étonner de ce que de ſi grands Princes & une ſi ſage Republique, envoyoient un homme de cette ſorte en Ambaſſade pour une affaire de l'importance de celle dont il s'agiſſoit alors. Le Grand-Seigneur avoit porté ſes armes dans la Candie, & il étoit queſtion de porter le Roi de Perſe à lui déclarer la guerre pour détourner cet orage de deſſus la Chrétienté. Je repreſentai donc à l'Ambaſſadeur qu'il étoit à propos de faire ſçavoir ſon arrivée au Commandant de la Fortereſſe; afin qu'il en pût donner avis à Soliman-Kan, Gouverneur de la Province, & Soliman-Kan au Roi, ſelon qu'il ſe pratique d'ordinaire. Il me remercia de mon conſeil, & me pria d'envoyer mon Trucheman; ce que je lui acordai trés-volontiers. C'étoit un jeune homme de Bagdat, qui parloit ſix langues & ne manquoit pas d'eſprit. Un peu aprés la minuit la Caravane commençant à marcher, le Caravan-bachi & mon Trucheman prirent le chemin de la Forteresse, faiſant leur compte

de nous venir joindre le soir où la Caravane devoit camper : Mais le Caravan-bachi & mon Trucheman ne revinrent que le lendemain avec le Sous-commandant du Fort, qui vint faire compliment à l'Ambassadeur de la part du Commandant, & à moi ensuite, nous priant l'un & l'autre de ne point passer outre sans manger avec lui. Il ne prioit point les Peres, parce qu'on lui avoit dit qu'ils étoient indisposez; mais il leur envoyoit des vivres qui ne leur furent pas fort necessaires : Car dés qu'on est dans la Perse, les Pastres, tant des montagnes que de la plaine, qui vivent tous sous des tentes, aportent aux Caravanes quantité de vivres, le païs étant bon en cet endroit, soit pour le bestial, soit pour la chasse.

L'Ambassadeur & moi suivis de mon Trucheman & de quelques Marchands Armeniens qui parloient un peu Italien, partîmes avec le Sous-commandant, & marchâmes environ trois heures dans les montagnes. A moitié chemin nous passâmes un bois où nous ouîmes sifler, sans sçavoir ce que pouvoit être. Le Sous-commandant, qui vit que cela nous surprit nous fit passer au lieu d'où venoit ce sflement, & nous trouvâmes que c'étoit un serpent de la grosseur d'une cuisse d'homme & de douze pieds de long, dont la tête s'étoit prise entre deux branches; ce qui lui causoit de la douleur, De ces Montagnes nous entrâmes dans une agreable plaine, où le Commandant de la Forteresse nous attendoit sous sa tente. Il l'avoit fait dresser au bord d'une riviere entre plusieurs gros noyers qui donnoient de l'ombre, & étant assis sur un grand tapis de soye, dés que nous parûmes il se leva & nous salua d'une maniere

tout-à-fait civile. Il nous dit que nous étions les bien-venus, & qu'assûrement Cha-Abas son maître seroit ravi de voir que les Monarques Chrétiens lui envoyoient un Ambassadeur; qu'il en alloit écrire à Soliman-Kan Gouverneur de la Province, & qu'en cette qualité c'étoit à lui à le faire sçavoir au Roi. Pendant qu'il écrivit, on nous apporta des fruits nouveaux & des confitures séches & liquides, avec des melons de l'année précedente, qui étoient aussi frais que si on fût venu de les prendre sur la plante. La lettre étant écrite, il fit partir son courier, & lui donna ordre de dire à un *Deroga* ou Juge d'un lieu par où nous devions passer, qu'il nous donnât des vivres pour nous & pour nos montures jusqu'à ce que nous fussions auprés de Soliman-Kan. Le courier étant parti, le Commandant nous fit plusieurs questions touchant la guerre entre le Grand Seigneur & les Venitiens; combien de milliers d'hommes le Turc pouvoit avoir tant par mer que par terre, & quel étoit le nombre de ses galeres & de ses vaisseaux; surquoi nous le satisfîmes selon la connoissance que nous en avions. Pendant cet entretien on étendit le Sofra sur le tapis où nous étions assis, & il fut aussi-tôt couvert de grands plats de pilau & de quelques autres viandes assez bien apprêtées pour le païs. Il nous fit donner de trés-bon vin, mais il n'en voulut pas boire. Quand nous nous levâmes de table il étoit environ onze heures de nuit, & sans de grands complimens nous remerciâmes le Commandant & prîmes congé de lui. Pendant que nous mangions on avoit eu soin de nos chevaux que nous trouvâmes sellez & bridez, & le même Sous-commandant qui nous avoit amenez revint nous conduire. Sur

les trois heures aprés minuit nous arrivâmes à la Caravane où tout le monde dormoit, & nous demeurâmes au même lieu tout le long du jour pour faire nos provisions de bouche tant pour les hommes que pour les chevaux. Nous envoyâmes à quelques villages pour avoir du vin; car au lieu où nous étions campez jusqu'à *Sneirne* qui est la Ville où le Gouverneur demeure, il y a quatre journées de chemin par un païs assez rude. Il n'est habité que par des Pastres, que dans le païs on appelle *Turcomans*, qui viennent dans les montagnes avec leurs troupeaux pour manger l'herbe six mois de l'année. Nos valets revenus avec les provisions necessaires, nous décampâmes sur les dix heures du soir, & le Sous-commandant ayant pris six soldats aux villages circonvoisins, nous dit qu'il avoit ordre de ne nous point quitter qu'il ne nous eut conduits jusqu'à *Sneirne*, & remis entre les mains de Soliman-Kan.

Le second jour nous vinmes camper entre des collines proche de plusieurs tentes de ces Pastres. C'étoit le lieu où le Commandant avoit ordonné par son Courier que nous fussions bien traitez par le Deroga. Un *Deroga* est, comme j'ai dit, un Juge de village: Mais celui-ci étoit Chef de plusieurs familles, dont quelques-unes sont de la Mesopotamie, & d'autres de l'Arabie. Ce sont tous des Pastres qui n'habitent point dans des maisons, mais qui se retirent avec leurs troupeaux dans le creux des rochers, soit que la nature les ait creusez de la sorte, soit que l'art & le travail des hommes ayent contribué à leur rendre ces petites habitations commodes.

Dés que nous eûmes mis pied à terre quatre bons vieillards vindrent nous prendre

l'Ambassadeur & moi, & nous menerent à la tente du Deroga. Elle étoit fort grande, & on y voit comme plusieurs chambres & une sale au milieu couverte de beaux tapis. On nous fit asseoir sur des carreaux, & on nous presenta d'abord à chacun une pipe de tabac, avec de l'eau pour nous laver les pieds. Une heure aprés on apporta le pilau & quantité d'autres viandes, & à nôtre départ, qui fut sur la minuit ayant voulu presenter quelque chose au fils du Deroga, le Pere s'en fâcha fort, & nous témoigna qu'il croiroit faire un crime de prendre quelque chose des hôtes du Roi, sur tout des personnes étrangeres qui venoient des païs éloignez.

Le lendemain nous vinmes camper entre des collines où il y avoit une prodigieuse quantité de lis de plusieurs couleurs dont la terre étoit toute couverte. Il n'y en a point de blancs; mais ils sont tous ou d'un beau violet, avec une raye rouge au milieu de chaque feüille, ou d'un beau noir qui les fait plus estimer. Ils sont de la forme de nos lis, mais beaucoup plus grands; & en bûvant pendant quinze jours de l'eau où on fait infuser l'oignon de ces lis, particulierement de ceux dont les feüilles sont les plus noires, c'est un remede souverain & infaillible pour guerir le mal venerien. Nous voulions nous remettre en marche dés le soir pour arriver le matin à *Sneirne*; mais nôtre Conducteur nous pria d'attendre que l'ordre du Gouverneur fût venu. Quelques heures aprés nous vinmes un homme de bonne mine qui paroissoit Arabe; mais qui parloit Persien, & que Soliman-Kan envoyoit à l'Ambassadeur pour lui faire compliment. Il nous accompagna jusqu'à la tente que ce Gouverneur avoit fait

dresser pour l'Ambassadeur dans un jardin proche de la Ville, où il fit aussi donner un logis aux Peres Capucins. L'Ambassadeur envoya complimenter le Kan par mon Truchement, & l'heure étant venuë que nous devions l'aller voir, il envoya six de ses Capitaines de cavalerie pour conduire l'Ambassadeur qui me prioit toûjours de l'accompagner. La maison où il demeure est une des plus belles de Perse, & nous le trouvâmes dans une galerie qui donne sur un jardin, de laquelle le pavé étoit couvert de tapis d'or & de soye, avec de grands carreaux de brocart de même nature, qui étoient rangez le long du mur. Aprés quelque entretien touchant l'état des affaires de l'Europe on servit le soupé, où il y eut quantité de viandes; mais on ne nous donna point de vin, & nous n'eûmes qu'une espece de sorbet & du jus de grenade à la glace, avec du sucre pour ceux qui en vouloient mettre; les Turcs croyant que le sucre dissipe les vents que cause cette boisson. On demeura fort long-tems à manger; parce que c'est la coûtume en Perse que quand l'un se leve aprés avoir achevé de manger, un autre prend incontinent sa place, & le maître du festin a la patience d'attendre que plusieurs de suite ayent pris refection, aprés quoi on fait tout lever sans autre ceremonie. Il arriva à l'Ambassadeur de faire une action indécente durant le repas, & ce fut sa précipitation qui en fut cause. On ne se sert point en Perse de cüilleres d'or ni d'argent comme en nôtre Europe, mais seulement de longues cüilleres de bois qui peuvent atteindre de loin. Comme il y avoit un certain broüet dans une grande porcelaine creuse qui garde long-temps sa chaleur, l'Am-

baſſadeur ayant avancé ſa cüillere pour la remplir, & avalé tout d'un coup ce qui s'y trouva, il ne put jamais en ſupporter la chaleur, & aprés pluſieurs grimaces il fut contraint de rejetter le tout avec la main en preſence de toute la compagnie.

Aprés avoir demeuré cinq jours à *Sneirne*, le Caravanbachi voulut pourſuivre ſa route, de quoi nous fûmes bien-aiſes, & les Peres Capucins & moi accompagnâmes l'Ambaſſadeur pour aller prendre congé du Kan, à qui il fit preſent d'une montre & d'une paire de piſtolets. En revanche le Kan lui envoya le ſoir quand il fut retiré dans ſa tente un beau cheval, & un poulain de deux ans. Le lendemain nous décampâmes à trois heures du matin & ſuivîmes nôtre route vers *Amadan* qui eſt éloignée de *Sneirne* de trois journées.

Amadan eſt une ville des plus grandes & des plus conſiderables de la Perſe, aſſiſe au pied d'une montagne d'où il ſort une infinité de ſources qui vont arroſer tout le païs. Son territoire eſt fertile en bled & en ris, dont il fournit la plûpart des Provinces voiſines; & c'eſt pour cette raiſon que pluſieurs tiennent qu'il n'eſt point du tout avantageux au Roi de Perſe d'avoir Bagdat; parce qu'il lui coûte des ſommes conſiderables à entretenir, & qu'il tire d'Amadan ce qui eſt neceſſaire aux autres Provinces. Au contraire le Grand Seigneur par le voiſinage de la Meſopotamie & de la Chaldée, le cours des rivieres, & les Arabes ennemis des Perſes, peut aiſement entretenir Bagdat, tous les vivres étant à grand marché en ce païs-là, & les païſans ne ſçachant où les aller debiter quand le Roi de Perſe en eſt maître.

Nous demeurâmes à Amadan environ dix

jours à cause des pluyes qui tomberent, durant lesquelles les Caravanes ne peuvent marcher. Pendant ce temps-là nous reçûmes plusieurs visites de riches Marchands, principalement de quelques Chrétiens de Babylone, qui viennent tous les ans faire leurs emplettes tant à *Amadam* qu'à *Ispahan*. Ils furent ravis de nous voir dans la crainte qu'ils avoient euë qu'on ne nous eût menez liez au Bacha de Bagdat, suivant l'ordre qu'il en avoit donné au Bacha de *Karkou* & au Bey de *Charassou* qui commande la frontiere de Turquie, comme ils l'avoient appris avant leur départ. La mousqueterie que nous oüîmes dans la montagne étoit des gens qui nous cherchoient pour nous faire un méchant parti, & si ce malheur nous fût arrivé, on auroit dû en rejetter toute la faute sur l'Ambassadeur Venitien, & sur la malice d'un Rabbi qui partit avec nous d'Alep dans la Caravane. Ce Rabbi voyant le temps court pour celebrer en Perse la fête des Tabernacles qui approchoit, & que nous avions encore un long chemin à faire pour nous rendre à Ispahan, nous quitta à Ninive pour aller passer la fête avec les Juifs de Babilone dont il étoit bien plus proche. Pour se faire de fête il fut donner avis au Bacha qu'il avoit laissé dans la Caravane un Frinquis qui portoit la mine d'un espion, & d'un Envoyé en Perse de la Republique de Venise; parce qu'il n'avoit point de bales comme les autres Marchands : mais seulement trois grands cofres où il y avoit de fort belles hardes. Car le Venitien les ouvroit quelquefois par vanité ou par imprudence, & exposant aux yeux de chacun des habits de satin & de

brocart, des miroirs, & autres nippes. Le Rabbi qui avoit tout remarqué mit dans l'esprit du Bacha que c'étoit pour faire des presens à la Cour de Perse. En effet, lors que nous fûmes hors de Turquie il se déclara ouvertement, & mit au jour, comme j'ai dit, tout ce qui étoit dans ses coffres; mais avec le caractere d'Ambassadeur il n'en avoit pas les qualitez. Il se montroit si resserré & si chiche en toutes choses, que s'il falloit quelquefois reconnoître le serviteur d'un Kan, ou des païsans qui nous aportoient quelques rafraîchissemens, il ne mettoit jamais la main à la bourse. Il falloit que tout sortit de la mienne, tandis qu'il en recevoit tout l'honneur; ce qui me fit résoudre de faire bande à part, lui laissant mon Trucheman avec les deux Peres Capucins.

Aprés avoir demeuré quelques jours à Amadan je partis avec trois valets & un guide pour Ispahan, où on se peut rendre à cheval le neuviéme jour, la Caravane qui marche lentement y en employant le double.

N'ayant pas dessein de faire long sejour à Ispahan, & voulant passer promptement aux Indes, les Hollandois ne voulurent pas permettre que je prisse d'autre logis que le leur. Le Nazar ou grand Maître de la maison du Roi ayant appris que l'Ambassadeur que j'avois laissé dans la Caravane devoit arriver dans peu de jours, me pria de lui en faire le portrait. Pour l'honneur de nôtre Europe je ne voulus pas lui dire ce que j'avois reconnu de son humeur mesquine, & je feignis de n'avoir pas fait grande habitude avec lui. La veille de son arrivée le Nazar, selon la coûtume, fit avertir tous les Francs de la part du Roi qu'ils eussent à aller au-devant de

l'Ambassadeur ; ce qui fut fait, & nous le conduisîmes d'abord à la porte d'Ali qui touche le Palais du Roi. C'est la coûtume que tous les Ambassadeurs aillent saluër cette porte, à cause d'une pierre de marbre blanc, faite en dos d'âne & qui sert de marche, laquelle on tient avoir été anciennement aportée de l'Arabie où ce Prophête faisoit sa demeure. Lors qu'on a enjambé cette pierre sans la toucher, ce qui seroit un crime, on entre dans une espece de galerie, où d'un côté on voit plusieurs chambres qui servent d'azile & de lieu de franchise aux criminels, le Roi même ne les en pouvant tirer. Le jour que le nouveau Roi reçoit en ceremonie les marques de la Royauté, il va enjamber cette même pierre, & si par mégard il la touchoit, il y a quatre gardes à la porte qui feroient semblant de le repousser rudement. Le Maître des ceremonies voulut ensuite mener le Venitien dans un logis que le Roi donne d'ordinaire aux Ambassadeurs selon la qualité du Prince qui les envoye ; & le bruit couroit que celui-ci étoit envoyé de la part de trois grands Monarques & d'une puissante Republique. Mais il le remercia, & pour des raisons qu'il eut, il aima mieux aller loger chez le Sieur Pietro Pentalet de race Venitienne, chez lequel le Maître des ceremonies le conduisit & y fit porter le dîné, quoi que Pentalet y eût déja pourvû de son côté. Comme nous fûmes au milieu du repas, j'eus la curiosité de sçavoir de combien de sortes de langues on y parloit, & il s'y en trouva jusques à treize. On y parloit *Latin*, *François*, *Alemand*, *Anglois*, *Hollandois*, *Italien*, *Portugais*, *Persien*, *Turc*, *Arabe*, *Indien*, *Syrien*, & *Malaye*, qui est la langue des doctes depuis

le fleuve Indus jusques à la Chine & au Japon, & dans la plus grande partie des Isles d'Orient comme le Latin dans nôtre Europe, sans conter le petit *Moresque* ou Jargon du païs. Il est malaisé de cette sorte de remarquer ce qui se dit dans une compagnie; parce que le même discours qui sera commencé dans une langue, sera poursuivi dans une autre, & achevé dans une troisiéme: car à cause de ce mélange de nations il n'y a guere de Turcs & d'Armeniens qui ne sçachent trois ou quatre langues.

La civilité des Persans est grande, & le Maître des ceremonies dit à l'Ambassadeur, que si la cuisine de Perse ne lui plaisoit pas, il avoit ordre de l'*Atematdoulet*, qui est comme le grand Visir en Turquie, de lui offrir de l'argent au lieu des vivres, pour se traiter à sa mode & faire aprêter les viandes selon son goût. L'Ambassadeur qui étoit extraordinairement avare accepta l'offre de tout son cœur, & deux heures aprés on lui aporta un sac de cinquante tomans, qui font environ huit cens écus. Tous les Francs, scandalisez de cette sordide avarice, ne firent plus d'état de l'Ambassadeur, & lui laisserent faire sa cuisine, qui étoit fort froide; se contentant souvent d'une Rave ou d'un Oignon, & ayant été élevé dans cette mesquinerie. Quelques jours aprés il eut audience du Roi, à qui il presenta ses lettres de creance. Il en avoit, comme j'ai dit, du Pape, de l'Empereur, du Roi de Pologne & de la Republique de Venise. Celles des trois derniers Etats furent bien reçûës, parce qu'elles avoient des seaux d'or, avec plusieurs enjolivemens de feüillages d'or au papier, comme on le pratique envers les Princes, &

particulierement en Asie ; mais celles du Pape furent rejettées avec dédain, parce qu'elles n'avoient que des seaux de plomb, comme on en met d'ordinaire aux Bulles, & n'étoient écrites que sur une simple feüille de papier : Car les Rois de Perse, qui sont délicats sur cet article veulent que les choses frappent la vûë ; ce qu'autrement ils prennent pour un mépris. Dominico de Santis eût beaucoup mieux fait de se contenter de la qualité d'Envoyé, sans prendre celle d'Ambassadeur qu'il sçavoit si mal soûtenir, & qui lui fut contestée par un veritable Ambassadeur de Pologne qui arriva à Ispahan quelque temps aprés, & qui en usa bien mieux que lui. Tous les Francs furent au-devant de lui ; le Maître des ceremonies le mena en un beau logis, & lui ayant fait les mêmes offres qu'au Venitien ou de vivres ou d'argent, il répondit galamment, que quoi que ce fût que le Roi lui envoyât à manger il le tiendroit à un grand honneur, & que s'il eût été question de manger de l'or, le Roi de Pologne son Maître lui en auroit donné la charge de trente mulets. C'est de ces sortes de gens qui font les choses dans l'ordre & de bonne grace, dont les Princes Chrétiens se doivent servir dans leurs Ambassades du Levant, & particulierement pour celle de Perse, où les esprits sont plus rafinez & les plus grands politiques de toute l'Asie.

Pour achever l'histoire du Venitien il en faut joindre le commencement avec la fin, & je ferai en peu de mots le portrait du personnage. Un Indien qui avoit naturellement beaucoup d'esprit ayant embrassé le Christianisme & la profession Ecclesiastique, fut à Rome pour achever ses études qu'il avoit

commencées à Goa, où ensuite le Pape qui l'avoit pris en affection le renvoya pour Vicaire. Dominico de Santis qui étoit alors à Rome se mit à son service, & le suivit jusqu'aux Indes, où je le vis la premiere fois en assez mauvais état. A son retour à Venise, où auparavant il n'étoit en nulle consideration, il fit acroire qu'il entendoit parfaitement le negoce de l'Asie, & quelques particuliers lui confierent de la marchandise qui fut perduë à Seide par un naufrage. Dénué de toutes choses il retourna à Goa, où il reçut huit écus de quelques contributions charitables. Puis il se rendit à Ispahan, où il trouva le Pere Rigordi Jesuite avec lequel il fit bientôt connoissance. D'Ispahan ils passerent ensemble en Pologne, où Dominico de Santis s'étant vanté à la Cour d'avoir aquis de belles lumieres dans l'Asie, & d'en connoître parfaitement bien l'état present, le Roi le chargea de la commission dont j'ai parlé pour la Cour de Perse. L'Empereur suivit son exemple, la Serenissime Republique de Venise en fit autant, & ces trois puissances, pour rendre son Ambassade plus solennelle & lui donner plus de poids, y firent joindre le Pape; Mais ce Dominico de Santis & autres de sa sorte qui vont en Asie sans être foncez, & sans avoir le genie à faire les choses de bonne grace, ne font que s'attirer du mépris & prostituer la réputation des Princes qui les employent. Ce fut le même Pere Rigordi qui ayant été envoyé pour Missionnaire à Seide, en partit sans ordre de ses Superieurs avec un jeune Marchand de Marseille à qui on avoit fait toucher trois ou quatre mille écus pour negocier. Il lui fit accroire qu'il deviendroit grand Seigneur par son crédit : mais étant

arrivé à Goa ſans pouvoir montrer d'obedience, les Portugais, qui n'aiment guere les Religieux d'une autre nation que de la leur, lui donnerent bien-tôt ſon congé, & il ſe rendit à Iſpahan. Comme il ne pouvoit vivre que d'intrigue, il s'inſinua à la Cour par la propoſition qu'il oſa y faire du mariage du Roi de Perſe qui étoit jeune & bienfait, avec Mademoiſelle d'Orleans. Sous ce prétexte il fut bien reçû du Roi, qui lui ordonna un bon traitement & lui fit quelques preſens, & Mademoiſelle ayant ſçû à Paris la folie & la temerité du perſonnage, ne fit qu'en rire avec ceux qui lui en firent le conte.

Pour ce qui eſt du Venitien il n'oſa retourner en Europe par la Turquie; parce qu'il ſçavoit qu'on avoit des avis de ſa perſonne, & qu'on l'épioit à ſon paſſage. L'Atematdoulet, qui étoit bien-aiſe de s'en décharger, pria un Ambaſſadeur de Moſcovie qui retournoit en ſon païs de le recevoir en ſa compagnie; ce que celui-ci ne pût honnêtement refuſer. Mais quand ils furent ſur le point de s'embarquer ſur la mer Caſpienne pour Aſtracan, le Moſcovite fit entendre au Venitien qu'il ne pouvoit le mener plus loin; de maniere qu'il fut contraint de rebrouſſer chemin à Iſpahan, & de-là à Goa, où les Portugais le firent embarquer par charité pour Liſbone. Enfin il ſe rendit à Veniſe, où bien loin d'être bien reçû, il s'en manqua peu que le Senat, mal ſatisfait de ſa negotiation, n'en fit un châtiment trés-ſevere.

CHAPITRE IV.

De la route que l'Auteur a tenuë dans son quatriéme voyage d'Asie pour se rendre de Paris à Ormus ; & premierement de la navigation de Marseille à Alexandrette.

AYant résolu de passer pour la quatriéme fois en Asie, je partis de Paris avec Monsieur d'Ardiliere, fils de Monsieur du Jardin, le dix-huitiéme Juin 1651. Nous arrivâmes à Lion le vingt-neuviéme, & prîmes une barque pour Avignon, où nous nous rendîmes le deuxiéme Juillet. Le lendemain nous prîmes des chevaux pour Marseille où nous arrivâmes le sixiéme, & n'y trouvant aucune commodité pour le Levant, il nous y falut demeurer jusqu'au vingt-cinquiéme d'Août, jour de saint Loüis. Nous nous embarquâmes aux Isles sur un vaisseau nommé sainte Crispine, commandé par le Capitaine Glaize Marseillois. Le vingt-sixiéme nous fîmes voile avec un vent de Nord-oüest, qui continua le vingt-septiéme & le vingt-huitiéme ; mais qui devint si foible, qu'enfin le vingt-neuf & le trentiéme le vent étant Nord-oüest, nous prîmes nôtre route pour découvrir l'Isle de Sardaigne. Le premier Septembre nous tinmes le même chemin, mais sans avancer beaucoup à cause du calme. Le second au lever du Soleil, nous nous trouvâmes proche de la côte de Sardaigne qui regarde le couchant, & environ à six mille de terre, où le calme nous prit, nous aperçûmes un vaisseau qui commença à fuir à force de rames. Sur le midi le vent s'étant remis au Nord-oüest,

nous reprîmes nôtre route, & le troisiéme nous vîmes sur la côte d'Afrique l'Isle appellée *Galita*. Le quatriéme nous découvrîmes l'Isle de *Zambino* qui est devant Tunis, & sur le soir le *Cap-Bon*, qui est la pointe la plus septentrionale de l'Afrique. Le cinquiéme nous eûmes la vûë de l'Isle *Pantaleria* & des côtes de Sicile. Le sixiéme nous aperçûmes l'Isle de *Goze*, & le septiéme le château qui porte le même nom. Le vent s'étant tourné à l'Oüest, nous ne pûmes aborder à Malte, & nous tinmes la mer le long du jour. Sur le soir un Chevalier, Capitaine du port, vint à nôtre bord avec un esquif, & prit nos patentes. Sur la minuit le vent s'étant mis à l'Est nous poussa dans le port, où nous entrâmes le huitiéme à quatre heures du matin, jour de la Nativité de la sainte Vierge. Sur les sept heures le Capitaine du port nous donna l'entrée, & étant à terre nous allâmes voir les ceremonies qu'on fait tous les ans en ce jour-là, pour rendre graces à Dieu de ce que le Turc en pareil jour leva le siege de devant la ville. La ceremonie se fait en cette maniere.

Le Grand-Maître va à l'Eglise de saint Jean, acompagné de tous les Grand-Croix vétus de leurs robes de Commandeur, & de la plus grande partie des Chevaliers. Tous les païsans de l'Isle sont en armes dans la ville avec les bourgeois, pour aller à l'Auberge d'Auvergne acompagner le Chevalier qui y va prendre l'Etendart. Ce Chevalier est vétu d'un hoqueton de velours rouge où il y a une Croix de l'Ordre devant & derriere. Il a le pot en tête, l'étendart sur l'épaule, & à son côté un Page du Grand-Maître, qui porte d'une main une épée & de l'autre un poi-

gnard ; le tout richement garni, & qui a été donné à l'Ordre par l'Empereur Charle-Quint. Le Page qui portoit l'épée & le poignard étoit petit Neveu du Pape Innocent dixiéme. Ils vont ainsi jusqu'à la porte de l'Eglise, où les soldats & les bourgeois qui marchent devant, se mettent en haye pour laisser passer le Chevalier & le Page. Ils vont tous devant le grand Autel, où le Chevalier fait trois fois la reverence ; mettant la pointe de la demi-pique de l'étendart en terre ; & en ayant fait autant devant le grand-Maître, il se tient debout au côté droit de sa chaise, & le Page à gauche tient l'épée & le poignard droit. La Messe se chante avec Musique, & à l'Evangile le grand-Maître prend des mains du Page l'épée & le poignard, & les tient la pointe en haut, ne les lui rendant qu'aprés que la Messe est achevée. Pendant l'élevation le Chevalier fait avec l'étendart la même ceremonie qu'il avoit faite en entrant, toutes les cloches sonnent alors, on tire tout le canon, & les soldats font par trois fois la décharge. La Messe finie, le grand-Maître sort de l'Eglise acompagné comme auparavant, & ayant de plus tous les Ordres Ecclesiastiques de la ville, avec l'infanterie qui marche devant, vers Nôtre-Dame de la Victoire, où ils vont tous en procession. Pendant qu'on y fait une station, l'infanterie fait encore une décharge, & tout le canon tant de la ville que des galeres & des vaisseaux qui sont dans le port répond. Aprés cela ils retournent tous à saint Jean dans le même ordre qu'ils sont venus ; puis l'infanterie ramene l'étendart à son Auberge, & le grand-Maître s'en retourne à son Palais acompagné des Commandeurs & des Chevaliers.

Le neuviéme nous employâmes la journée à voir les fortifications, où il y a de trés-beaux canons pour les défendre.

Le dixiéme aprés dîné nous vîmes faire l'exercice par les Pages devant le grand-Maître dans une des sales de son Palais, où il y avoit plusieurs Grand-Croix. Ces exercices sont de voltiger, de faire des armes, joüer de la pique, & ils ne font cela qu'une fois l'an en presence du grand-Maître, qui à la fin de l'exercice leur fit apporter de toutes sortes de confitures en cinq ou six grands bassins.

L'onziéme nous fûmes voir l'arsenal, où on m'assura qu'il y avoit pour armer quinze ou vingt mille hommes. Il est bien entretenu & en trés-bel ordre.

Le douziéme nous visitâmes l'infirmerie, où les Chevaliers malades sont servis en vaisselle d'argent, tant les pauvres que les riches.

Le treiziéme nous allâmes voir le bourg, qui est l'ancienne ville.

Le quatorziéme nous vîmes les fortifications de dehors & le Convent des Capucins, & les jours suivans jusqu'au dix-neuviéme nous nous promenâmes dans des barques autour de l'Isle.

Le vingtiéme sur les dix heures du matin nous fîmes voile avec un vent Oüest-sud-oüest, qui dura jusqu'au vingt-deux; mais sur le soir étant venu Sud-sud-oüest & assez fort, cela fut cause que le vingt-troisiéme nous vîmes la côte de la *Morée*, dont même nous approchâmes assez prés pour reconnoître le terrain qui étoit *Navarin*. Sur le soir nous vîmes la ville de *Coron*, où il se fait grand négoce d'huile d'olive. C'est de ce port-là que l'armée des Turcs sortit l'an 1645. quand elle alla en Candie.

Le vingt-quatriéme sur la minuit nous eûmes le vent Est-nord-est. Le matin nous découvrîmes le cap *Matapan*, qui est une pointe de la Morée & la plus meridionale de toute l'Europe ; & à midi l'Isle de *Cerigo*, où nous apperçûmes trois vaisseaux qui nous donnerent la chasse plus de trois heures, tenant la même route que nous ; ce qui nous fit croire qu'ils étoient Corsaires : mais ils nous quitterent voyant que nous étions meilleurs voiliers qu'eux.

Le vingt-cinquiéme nous avançâmes vers l'Isle de *Candie* ; & le vingt-sixiéme nous vîmes une montagne de cette Isle appellée la *Cameliere*, & quelques pointes de terre qui regardent le Midi.

Le vingt-septiéme au matin nous aperçûmes cinq vaisseaux, dont deux nous donnerent la chasse environ six heures. Dés que nous les eûmes découverts nous fîmes force de voile vers le Sud ; parce qu'ils avoient le vent sur nous ; mais quand ils virent qu'ils ne nous pouvoient joindre, ils nous quitterent, & nous reprîmes nôtre chemin quand nous les eûmes perdus de vuë.

Depuis le vingt-septiéme jusqu'à Alexandrette nous trouvâmes la mer toute couverte de pierre ponce, & cela provenoit d'un tremblement de terre qui quelque-temps auparavant avoit abîmé la moitié de l'Isle *Santorini*. On croit que cela arriva à cause du soulphre dont la terre étoit pleine, & auquel le feu se mit, ce qui causa la mort de sept cens cinquante de ces Insulaires, tant de ceux qui furent acablez dans les ruines, que de ceux qui moururent de frayeur. Ceux qui resterent devinrent noirs comme du charbon, & la vapeur qui sortit de cet abîme ne noircit

pas seulement ceux de l'Isle; mais même jusques dans Constantinople elle noircit tout l'argent qui s'y trouva, & on entendit le bruit de ce tremblement jusqu'à Smirne.

Le vingt-huitiéme au matin nous vîmes un vaisseau; mais chacun tint sa route, & bientôt nous le perdîmes de vûë.

Le vingt-neuviéme à la pointe du jour nous découvrîmes l'Isle de *Cypre*. Nous tirâmes vers le Nord pour reconnoître le port où nous voulions aller; mais la bonace nous en empêcha. Sur les cinq heures du soir le vent vint Est-sud-est qui nous remit dans nôtre route; & vers la minuit nous aperçûmes un vaisseau au clair de la Lune. Parce qu'il ne changeoit point son chemin nous crûmes que c'étoit un Corsaire, & nous nous tinmes prêt pour nous défendre; mais quand il fut proche, nous reconnûmes que c'étoit un Caramousali Grec qui prenoit la route d'Alexandrette.

Le trentiéme ayant eu bonace jusques à midi, il nous vint un vent d'Est-sud-est, avec lequel nous tirâmes toûjours vers terre.

Le premier Octobre sur les huit heures du matin nous moüillâmes devant les *Salines* qui est un des ports de Cypre où sont nos Consuls.

Le deuxiéme nous fûmes à terre pour visiter le Consul François qui nous reçût bien. Je m'informai de plusieurs Chrétiens du païs que je trouvai-là, comment ils pouvoient vivre & payer leur carage. Ils me dirent que c'étoit avec beaucoup de peine; parce que cette Isle étant fort denüée d'argent, ils ne pouvoient rien gagner, & que cela étoit cause que depuis trois ou quatre mois il y avoit plus de quatre cens Chrétiens qui s'étoient

rendus Mahometans pour ne pouvoir payer leur carage, qui est le tribut que le Grand-Seigneur leve sur tous les Chrétiens de ses Etats. Il exige tous les ans des plus pauvres six piastres par tête ; mais il y en a qui en payent jusqu'à cent & cent cinquante, & ils doivent le tribut dés l'âge de dix-huit-ans. Je ne doute pas qu'il n'y ait plusieurs descriptions de l'Isle de Cypre dans les relations des voyageurs, mais cela ne me doit pas dispenser de donner mes remarques sur l'état present de cette Isle, dont j'ai eu soin de m'instruire toutes les fois que j'ai eu occasion de m'y arrêter.

L'Isle de *Cypre* est une des plus considerables de la mer Mediterranée, & plus au levant que toutes les autres, portant titre de Royaume, & d'environ cinq cens mille de circuit. Sa largeur est inégale, & dans sa figure elle forme comme un triangle dont les côtez sont aussi fort inégaux. Elle a plusieurs Caps ou Promontoires, dont les principaux sont *Sant' Epiphanio* qui regarde le couchant ; le Cap de *Grate* qui s'avance vers le midi, le Cap de *Diegrega* qui envisage l'Orient d'hiver, le Cap de *Cormachiti* qui est vers le Nord, & le Cap de *S. André* qui est la pointe la plus Orientale de l'Isle. Ses plages principales sont celle des *Salines* ou de *Larneca* où demeurent les Consuls des Francs, & de laquelle j'ai parlé ailleurs ; celle de *Papho*, & celle de *Cerines* ou de *Cerigni*. Le havre de *Famagouste* ne vaut rien pour les grands Navires, & il n'y a que les petits bâtimens qui y peuvent donner fond. Les Venitiens y avoient fait autrefois un petit môle pour quelques galeres ; mais il est à present tout ruiné. La plage de *Cerines* est celle où donnent fond les barques & galiottes

qui viennent de la Caramanie & des *Payasses*; & c'est où se débarquent les Bachas ou Gouverneurs de l'Isle quand ils viennent de Constantinople pour entrer dans leur gouvernement. *Nicosie* est leur residence ordinaire. Cette Ville est presque au milieu de l'Isle, & autrefois elle étoit fort grande comme le témoigne l'enceinte de ses anciennes murailles, dont on voit des restes. Les Venitiens la firent fortifier, mais les bastions ne sont pas finis ni élevez comme ils devroient être selon le dessein. Les nouvelles murailles de la Ville sont bien terrassées par le dedans, & en état de défense. Il y a trois portes; l'une qui regarde le Levant & s'appelle de *Famagouste*, celle de *Papho* qui est au Couchant, & celle de *Cerines* qui est vers le Nord. La Ville n'est pas desagreable, & les Venitiens y ont bâti de fort beaux Palais; mais les Turcs les démolissent tous les jours dans la pensée qu'ils pourroient y trouver quelque tresor caché, & ils vendent les pierres pour en faire des maisons nouvelles. Les Turcs se sont saisis de la Cathedrale nommée *Sainte Sophie*, qui est un bel édifice, pour en faire leur principale Mosquée, & ils en ont pris encore une autre qui étoit autrefois un Monastere de l'Ordre de saint Augustin. Les Grecs y ont quatre Eglises, & les Francs deux, à sçavoir les PP. Capucins Missionnaires François, & les Soccalans Missionnaires Italiens. Les premiers ont l'Eglise qui se nomme saint Jacques, & les autres celle de Sancta Croce. Les Armeniens en ont aussi une qui est assez belle, & qui du temps des Francs étoit un Monastere de religieuses nommé la *Cartusiane*. C'est ce que montrent les tombeaux qu'on voit encore dans la Cour de l'Eglise, où il y a des figures

gravées de religieuses, & particulierement d'une Abesse avec une crosse à la main, l'écriture qui est gravée autour de la pierre étant en caracteres François. L'assiette de la Ville est à peu prés au milieu de la campagne de l'Isle en un trés-bel endroit & bien temperé, dans un terroir trés-fertile, & où il y a abondance d'eaux. Elle est plus longue que large, & elle avoit anciennement neuf milles de tour; mais les Venitiens voulant la fortifier la reduisirent à trois. Les travaux étoient si beaux, & les proportions si bien observées en toutes choses, que les plus fameux ingenieurs l'estimoient la plus belle & la meilleure forteresse du monde, quand le Grand-Seigneur Selim II. y envoya une armée sous la conduite de Mustapha son grand Visir.

Famagouste est une ville maritime du côté du levant, & la principale Forteresse de cette Isle. Elle est bien entretenuë, & le Château qui est dedans est fait en forme de citadelle. Les Turcs ont converti en Mosquée les Eglises des Chrétiens, à qui il n'est pas permis de demeurer dans la Ville. Ils ont seulement la liberté d'y venir le jour, & d'y avoir des boutiques qu'ils ferment le soir, aprés quoi ils se retirerent en leurs maisons qui sont dans les villages voisins. La Ville est gouvernée par un Bey, indépendant du Gouverneur de l'Isle, & qui est obligé d'entretenir une galere pour garder ses côtes.

Cerines est une autre ville fort petite & sans défense, & dont la plus grande partie des murailles tombent en ruïne. Il y a une Forteresse à la marine qui est assez bien bâtie, & où on tient une garnison. A trois lieuës de cette Ville il y a un beau Monastere de Religieux Grecs, bâti en quelque maniere à la

Françoise, & ils ont quelques cellules au bord de la mer où ils pêchent de bon poisson. Toute la campagne prochaine porte du coton, qui est le principal revenu du Monastere. Il n'y a que cette Forteresse de *Cerines* du côté du Nord; parce que l'Isle est moins ouverte que du côté du levant ou du Midi, où il y a outre Famagouste le fort des Salines, & ceux de Limosso & de Papho. Les habitans de l'Isle sont Grecs pour la plûpart, sur tout dans les villages. Ils sont tous vêtus à l'Italienne tant hommes que femmes, & les hommes portent le chapeau comme les Francs, retenant leurs coûtumes autant qu'il leur est possible. Le commerce de Cypre est le coton en laine qui est le plus beau de tout le levant, & la soye qui n'est pas fort belle ni en abondance. L'Isle de sa nature est assez fertile: mais elle n'a pas assez d'habitans pour la cultiver. Les vivres, comme le pain, le vin, la viande, le fromage & le laitage, y sont à grand marché, & il s'y fait de l'huile d'olive autant qu'il en faut pour le païs: Mais pour ce qui est du vin, il y en a en assez grande abondance pour en fournir les païs voisins, & on le transporte en divers endroits, particulierement aux lieux de negoce. Le meilleur croît au pied du mont Olympe du côté qui regarde le Midi, & il est délicieux à boire. Les trois premiers Mois aprés la vendange il conserve une agreable douceur, qui aprés se tourne en force & devient violent. La campagne qui est entre Nicosie & Famagouste, est celle d'où provient le plus de coton, & il y en a aussi en quantité aux environs de Paphos & de Limisso. Le principal lieu où se fait la soye s'appelle *Cyterea*, gros village qu'arrouse une petite riviere qui sort de la fontaine de

Venus. Elle fait moudre quantité de moulins, qui sont les Principaux revenus du Bacha de Cypre. Il se fait encore de la soye en d'autres villages entre Limisso & Papho; & sur le chemin on en trouve un qui s'appelle *Piscopi*, où il y a des aqueducs qui conduisent l'eau dans les chambres & magazins où on faisoit autrefois le sucre: mais à present cela va tout en ruine. Depuis que l'Isle fut prise sur les Venitiens, un Bacha qui y avoit été envoyé pour Gouverneur, fit brûler toutes les cannes de sucre qui étoient dans une grande campagne. En tirant à la marine proche de Limisso, on voit un des plus beaux jardins de Cypre, que l'on appelle *Chui*. Il est fort grand & acompagné d'une magnifique maison & d'une trés-belle orangerie. Ce fut l'ouvrage d'un riche Venitien qui se plaisoit en ce lieu-là & qui y avoit acquis beaucoup de terres où il vient encore des cotons. La pointe qui regarde l'Orient d'Hiver, où il y a une petite tour bâtie pour la garde de l'Isle, tire son nom de ce lieu voisin, & s'appelle *Chiti*.

Il se prend en Cypre une grande quantité de petits oiseaux comme une maniere d'ortolans, sur tout du côté de la montagne appellée *Santa Croce*. Aux mois de Septembre & d'Octobre les païsans des villages circonvoisins font de petites hutes à la campagne, où ils sçavent qu'ordinairement ces oiseaux se viennent poser pour manger la graine d'une certaine herbe qui croit en l'Isle. Quand elle est seche ils l'entourent de gluaux, & prennent les oiseaux de cette maniere, mais c'est lorsque le Maestral regne & que l'air est froid, car avec le vent du Midi ils n'en prennent point. Il y a des années qu'ils en

prennent beaucoup, & d'autres fort peu, & cette sorte d'oiseaux est une friandise pour les Venitiens, qui ne font point de festins au carnaval sans en servir des bassins en piramide. Ils ont soin d'en faire acheter tous les ans, & pour les transporter on les accommode de cette maniere. Aprés leur avoir ôté la plume, & les avoir fait boüillir deux ou trois boüillons, ils les mettent avec le sel & le vinaigre dans des barils. Quand on les veut manger on les met entre deux plats sur un rechaud, & ils sont si gras qu'ils font eux-mêmes leur sauce. Il s'en transporte quelquefois hors de Cypre jusques à mille barils, & n'étoit ce negoce les pauvres Chrétiens de l'Isle verroient peu d'argent.

Sur la montagne apellée *Sancta Croce* il y a une Eglise qui lui donne ce nom, & ceux du païs disent que sainte Helene revenant de Jerusalem laissa un morceau de la Croix de nôtre Seigneur aux Chrétiens de Cypre, qui firent bâtir cette Eglise de la liberalité de cette même Princesse. Depuis ce temps-là ceux du village de *Leucara* l'ont enlevée de ce lieu-là, & portée dans leur Eglise où je l'ai vûë. Le morceau est grand comme la paume de la main, & enchassé dans une grande croix de leton à figures cizelées.

Le Royaume de Cypre a un Archevêque & trois Suffragans. L'Archevêque a son titre de Nicosie, d'où dépend Famagouste, & le païs qui est entre Nicosis & Famagouste, qu'on apelle la *Morée*, avec le territoire de Nicosie & tous les villages des environs. Il a sa maison à une lieuë de Nicosie où il fait sa résidence ordinaire, & où il y a le meilleur de son revenu. Depuis quelques années il a embelli l'Eglise, ayant fait peindre & dorer le

grand Autel, dont la structure est fort belle. L'Archevêque tient de la sorte sous sa jurisdiction le milieu de l'Isle avec la partie qui regarde le Levant; & les Evêques sont ceux de Papho au couchant de l'Isle; de Cerines au Nord, & de Larneca vers le Midi.

Je ne dirai rien ici, ni ailleurs, de la Religion des Grecs; parceque j'aprens que plusieurs en ont écrit, & que c'est une chose assez connuë. Je remarquerai seulement qu'ils sont fort atachez à leurs coûtumes & à leurs anciennes ceremonies; que leur chant est musical, & qu'ordinairement ils ne disent que de grandes Messes qui sont fort longues. Ils se levent les Dimanches & les Fêtes entre une & deux heures aprés minuit pour chanter matines. Pour cet effet un Clerc va de porte en porte qui frappe avec une creselle pour éveiller le monde, en criant en leur langue, *Chrétiens allez à l'Eglise*. Les hommes & les vieilles femmes qui ont le plus de zele ne manquent pas d'y aller; mais pour les filles & les jeunes femmes elles ne sortent point la nuit, à cause des Turcs; & elles n'assistent qu'à la priere du matin & à la Messe qui se dit ensuite. Il y a sept ou huit villages dont la plûpart des habitans sont Maronites, qui sont venus du mont Liban, & ils parlent entr'eux Arabe dans leurs maisons, & Grec avec les vrais Insulaires. Ils suivent la Religion Romaine, & ont leurs Eglises libres où ils officient en langue Chaldaïque.

L'air de Cypre n'est pas fort sain, & l'Isle est si sujette à être tourmentée des sauterelles, qu'il y a des années qu'elles mangent tous les bleds en herbe, & gâtent tous les jardins. Dans les chaleurs elles s'élevent en l'air & l'obscurcissent, comme si c'étoit un

gros nuage; mais quand le vent de Nord vient à souffler il les porte en mer où elles perissent.

Il se trouve en Cypre trois sortes de terre en couleur, sçavoir de gris noir, de rouge, & de jaune, & les Venitiens en enlevent quantité pour les grisailles & les peintures grossieres. Il s'y trouve encore une mine d'Alun de plume, qui est la pierre appellée *Damianclius*. On croit qu'anciennement on avoit le secret de la réduire en une espece de coton qu'on filoit, & qu'on préparoit en sorte qu'il s'en pouvoit faire une toile qui ne se consumoit point au feu; mais au contraire qui s'y blanchissoit parfaitement. Les Indiens ensevelissoient autrefois les corps morts de leurs Rois dans des suaires de cette sorte de toile; puis les jettant dans le feu ils trouvoient aprés les cendres renfermées dans ce suaire qui n'étoit pas brûlé, & qu'ils mettoient ensuite dans le tombeau qui leur étoit preparé.

Quand le Bacha de Cypre veut aller voir la Forteresse de Famagouste, il envoye avertir le Bey qui en est Gouverneur. Il est au pouvoir du Bey, s'il le juge à propos, de lui en refuser l'entrée; ce qui s'est fait quelquefois. Le Bacha *Ali-Giorgi* beau Vieillard âgé de cent & deux ans, étant parti de Nicosie dans la littiere avec deux cent cavaliers comme il fut à une demie-lieuë de Famagouste; le Gouverneur de la place lui envoya son Lieutenant avec cent cavaliers pour lui faire compliment & le conduire à la Forteresse; Mais ils prirent d'abord possession de la litiere du Bacha dont les gens se retirerent en cedant la place aux autres, & il ne pût retenir auprés de lui que huit ou dix de ses principaux Officiers. Il fut ainsi conduit dans la place

place au bruit du canon, & régalé magnifiquement par le Gouverneur. Mais le Bacha n'y toucha point, & dés qu'il eut vû le lieu il se retira, conduit par les mêmes cavaliers jusqu'au lieu où ils l'avoient pris le matin. Les salves furent réïterés; & comme il étoit tard le bon vieillard fut coucher à un village de Grecs peu éloigné de la ville. Voila en peu de mots ce que j'ai pû remarquer de l'état present de l'Isle de Cypre. Poursuivons nôtre route, & gagnons Alexandrette, dont nous ne sommes pas loin.

Le troisiéme Octobre sur les trois heures du matin nous fîmes voile avec le vent Oüest-nord-oüest, & sur le midi nous découvrîmes Famagouste, où on nous avoit assuré pendant nôtre sejour en Cypre que nous ne pouvions avoir èntrée à cause de la guerre d'entre les Turcs & les Venitiens. A ce que je pûs juger de loin le port est de difficile accez, & pour ce qui est de la ville je n'en pûs rien discerner.

Le quatriéme à la pointe du jour, nous aperçûmes la côte de Sirie, le Cap Canger, & le golfe d'Antioche. Sur le soir nous arrivâmes à la plage d'Alexandrette. Aussi-tôt nôtre Vice-Consul dépêcha à Alep ses messagers ordinaires; & de deux pigeons qu'il envoya il n'y en eut qu'un qui pût passer, l'obscurité l'ayant fait retourner. Nous fûmes souper & coucher chez le Vice-Consul Anglois, & il n'y en avoit point alors de Hollandois: le Vice-Consul François en faisoit l'office.

Le cinquiéme nôtre Vice-Consul nous traita; & conjointement avec le Vice-Consul Anglois nous fournit toutes les provisions necessaires pour le voyage d'Alep, où

nous arrivâmes le septiéme ayant fait diligence & rencontré de trés-bons chevaux.

Nous demeurâmes à Alep depuis le septiéme Octobre jusqu'au trentiéme Décembre, & nous en serions partis plûtôt sans la guerre qui étoit alors entre les Arabes & les Curdes qui habitent l'Assirie. Ceux-ci le plus souvent passent le Tigre à la nage avec leurs chevaux de la maniere que j'ai dit au chapitre précedent, & viennent enlever les troupeaux des Arabes. Peu de temps auparavant ils avoient volé deux Caravanes, dans l'une desquelles qui étoit partie d'Alep il y avoit trois Portugais & un Franciscain qui alloient à Goa, qui furent dépoüillez tous nuds.

Le vingt-huitiéme Décembre nous fîmes marché de nos chevaux de voiture jusques à Moussul ou Ninive; & le trente-uniéme à quatre heures du matin nous fûmes joindre la Caravane, qui ne marcha ce jour-là que quatre ou cinq heures. Nous fimes à peu prés les journées que j'ai marquées dans mon troisiéme voyage, & sans aucune fâcheuse avanture nous arrivâmes à Moussul le deuxiéme Février. Nous y demeurâmes jusques au quinziéme, parce que voulant baisser le Tigre, il fallut attendre que les Kilets ou bâteaux du païs fussent en état. Nous en avions besoin de quatre; parce que nous étions beaucoup de monde; & les gens du lieu n'en tiennent point de prêts, se contentant de les faire quand ils voyent les hommes & les marchandises qu'ils doivent charger. Il en étoit parti le jour de devant nôtre arrivée, mais ils venoient de Diarbequir & portoient des munitions de guerre pour Babilone.

Il faut que j'acheve de dépeindre ces *Kilets* dont j'ai parlé au passage du *Bobrus*, à deux

jours des ruines de Ninive. J'ai dit qu'ils sont faits de perches comme des trains de bois floté; mais il faut remarquer que ces perches au lieu d'être rondes sont quarrées, & que le Kilet entier est un quarré de trente-six pieds. Ils le font double de peur que les passagers & les marchandises ne se moüillent, & pour ce sujet ils élevent comme un autre Kilet de deux ou trois pieds de haut sur le premier : Mais pour laisser une place pour les rameurs, y en ayant un à chaque coin du Kilet, celui d'enhaut a deux pieds moins d'étenduë à l'entour que celui de dessous, & par ce moyen il se trouve comme une galerie, sous laquelle sont atachez plusieurs oudres selon la grandeur du Kilet & la charge qu'on met dessus. Il y en a quelquefois jusques à trois cens; & celui où j'étois alors en avoit bien cent cinquante. Ces oudres sont des peaux de bouc qu'on a soin d'enfler soir & matin, & on prend garde s'il n'y en a point quelqu'un de crevé par des pierres aiguës où des branches qui se peuvent rencontrer en décendant la riviere. Nôtre Kilet portoit trente passagers & soixante quintaux de marchandise poids d'Alep, qui font trente-trois mille livres poids de Paris. Ce fut sur de semblables radeaux que nous décendîmes le Tigre jusqu'à Babilone.

CHAPITRE VII.

Suite de la route que l'Auteur a tenuë dans son quatriéme voyage d'Asie, & particulierement de sa décente sur le Tigre depuis Ninive jusqu'à Babilone.

LE quinziéme Février nous sortîmes de Moussul, & ayant vogué six heures nous vinmes coucher auprés d'un bain chaud qui est à une portée de mousquet du Tigre. Il y avoit alors quantité de malades qui y étoient venus pour recouvrer la santé. Toute la nuit nous fimes le guet ; mais comme on couche sur le bord de la riviere où l'on a fait exprés des plateformes, nous ne pûmes si bien prendre garde à nous, que quelques Arabes ne vinssent la nuit comme entre deux eaux dérober deux couvertures à un Marchand, & l'habit d'un Turc de nôtre Caravane qui étoit allé au bain. Dés qu'on se fut apperçû du vol chacun prit ses armes, & nous tirâmes deux ou trois coups de fusil. En même-temps nous oüimes en plusieurs endroits du village comme un bruit de troupes de canards qui entrent dans l'eau, & c'étoient les Arabes que la peur de nos armes faisoit fuir, & qui se jettoient à la nage pour se sauver, & plongeoient entre deux eaux.

Le seiziéme aprés que nos rameurs eurent travaillé cinq heures nous abordâmes auprés d'une digue qui traverse le Tigre d'un bord à l'autre. Elle a deux cens pieds de large, & fait faire à la riviere en décendant une cascade d'environ vingt brasses. Elle est bâtie de grosses pierres qui par la succession du temps se



GDAT

E



ſont endurcis comme de la roche. Les Arabes diſent que ce fut Alexandre le Grand qui la fit faire pour détourner la riviere, & d'autres veulent que ce fut Darius pour empêcher que les Macedoniens ne puſſent décendre par-là. Nous ſortîmes tous du Kilet, & il falut faire ôter les marchandiſes pour les faire porter à une lieuë de là ſur des chevaux & des bœufs que les Arabes nous amenerent.

Le paſſage de cette digue eſt une choſe digne d'admiration : Car on ne peut voir ſans étonnement la chûte de ce Kilet qui tombe tout d'un coup de la hauteur de prés de ſix-vingts pieds, & qui paſſant parmi les ondes qui boüillonnent entre les rochers eſt ſoûtenu des oudres, & demeure toûjours ſur l'eau. Les hommes qui le conduiſent ſe lient à une perche courbée en demi-cercle, où ils ont auſſi leur rame atachée, de peur que les ondes ne les emportent. C'eſt de cette digue dont j'ai parlé au ſujet du commerce d'Alep, & elle empêche abſolument la navigation des barques ſur le Tigre.

Nôtre Kilet ayant abordé au lieu où nous l'atendions, nous rechargeâmes nos marchandiſes, & couchâmes au même endroit ſur le bord de l'eau où il nous falut faire bon guet. Quand les Arabes voyent qu'il n'y a que deux ou trois perſonnes ſur le Kilet, s'ils reconnoiſſent que les Marchands qui ſont proche ſoient endormis, ils coupent les cordes du Kilet, & le laiſſant aller à vau-l'eau ils le ſuivent à la nage avec les oudres ſous le ventre ; & vont prendre ce qu'ils peuvent.

Le dix-ſeptiéme aprés trois heures de chemin nous trouvâmes la riviere apellée *Zab*, qui ſe jette dans le Tigre du côté de la Chaldée. A demie lieuë au-deſſus de cette riviere

il y a un beau Château de brique, bâti ſur une petite colline; mais n'y ayant perſonne dedans il commence à ſe ruïner. Cette journée nous fûmes douze heures ſur l'eau, & couchâmes en un endroit où il y a des bocages. Nous coupâmes du bois, & fimes grand feu toute la nuit à cauſe des lions qui ſe retirent d'ordinaire en ce lieu-là; & de temps en temps nous tirâmes nos arquebuzes.

Le dix-huitiéme nous voguâmes treize heures, & couchâmes au bord de l'eau du côté de l'Aſſirie. Ce ſoir les Arabes nous aporterent des laitages & du beurre frais. Ils viennent à la nage de l'autre côté du Tigre, un oudre ataché ſous le ventre, & un autre ſur la tête où ils mettent ce qu'ils aportent, dequoi ils ne veulent point d'argent, mais il leur faut donner du tabac, ou du biſcuit, ou du poivre.

Le dix-neuviéme aprés quatre heures de chemin, nous trouvâmes la riviere nommée *Altum-ſou*; c'eſt-à-dire, riviere d'or. Elle vient des montagnes des Medes, & je l'ai côtoyée environ trois jours en revenant de Tauris à Alep, & paſſant le Tigre à Meſia. L'eau de cette riviere eſt trés-excellente, & elle entre dans le Tigre du côté de l'Aſſirie. Il y a auſſi en cet endroit-là le long du Tigre quantité de ſources d'où il ſort du bitume, & d'autres ruiſſeaux d'eau chaude qui ſentent le ſoulphre. Tout ce jour-là nous ne vîmes qu'Arabes & Curdes qui marchoient le long du fleuve; les Arabes du côté de la Meſopotamie, & les Curdes du côté de l'Aſſirie. Ils étoient en guerre, & marchoient en bon ordre, tant d'un côté que de l'autre. La jeuneſſe alloit devant avec l'arc, les fléches & quel-

ques mousquets, & plusieurs portoient la demi-pique. On voyoit suivre les femmes, les filles & les petits enfans, avec leurs troupeaux de bœufs, de moutons, & quantité de chameaux; & les vieillards marchoient les derniers. Tant les Arabes que les Curdes envoyoient trois ou quatre cavaliers faire la découverte sur des éminences: car aussi-tôt qu'ils voyent l'ocasion de se jetter sur leurs ennemis, ils passent promptement la riviere à la nage avec leurs chevaux de la maniere que j'ai dit auparavant. Comme nous ne voulions pas nous fier à ces gens-là, nous voguâmes dix-neuf heures de suite pour les éviter.

Le vingtiéme nous fûmes onze heures sur le Tigre, & vinmes coucher proche d'une ville apellée *Tegrit* du côté de la Mesopotamie. Il y a un Château à moitié ruïné ayant encore quelques belles chambres de reste, & la riviere lui sert de fossé du côté du Nord & du Levant; mais il en a un fort profond & revétu de pierre de taille du côté du Couchant & du Midi. Les Arabes disent que ç'a été autrefois la plus forte place de la Mesopotamie, quoi qu'elle soit commandée par deux éminences qui en sont fort proche. Les Chrétiens avoient leur demeure à un quart de lieuë de la ville, & on y voit encore les ruïnes de l'Eglise, & une partie du clocher qui témoignent que ç'a été un grand édifice.

Le vingt-uniéme aprés trois heures de chemin nous trouvâmes un village du côté de l'Assirie qu'on apelle *Amet-el-tour*, du nom de celui qui y est enterré dans une Mosquée, & qu'ils tiennent pour un Saint. C'est un lieu de devotion parmi ces peuples, & il y vient beaucoup de monde en pelerinage. Ce jour-

là nous fûmes douze heures sur le Tigre, & couchâmes au bord de l'eau.

Le vingt-deuxiéme ayant vogué deux heures nous trouvâmes un canal du côté de la Mesopotamie, qui a été coupé du Tigre pour arroser les terres, & il va jusques vis-à-vis de Bagdat où il rentre dans le Tigre. Nous mîmes alors pied à terre du côté de l'ancienne Chaldée, à cause de quelques Turcs qui étoient avec nous, & qui vouloient aller faire leur priere à une Mosquée qu'ils apellent *Samara*. Elle n'est qu'à une demie lieuë de la riviere, & il y vient en devotion beaucoup de Mahometans, & sur tout des Indiens & des Tartares; parce, disent-ils, que quarante de leurs Prophêtes y sont enterrez. Quand ils sçûrent que nous étions Chrétiens, ils ne voulurent jamais permettre même pour de l'argent que nous y missions le pied. A cinq cens pas de cette Mosquée on voit une tour fort ingenieusement bâtie. Elle a deux escaliers par dehors faits en limaçon, l'un desquels est plus enfoncé dans la tour que l'autre. Je l'aurois mieux considerée s'il m'eût été permis d'en aprocher de plus prés. Je remarquai seulement qu'elle est de brique & qu'elle marque fort son antiquité. A demie lieuë de-là on voit aussi trois grands portaux qui semblent avoir été l'entrée de quelque palais. Il y a même de l'aparence qu'il y a eu autrefois en ce lieu-là une grande ville; car plus de trois lieuës le long du fleuve, on ne voit que des ruïnes. Nous fûmes ce jour-là douze heures sur l'eau, & couchâmes selon nôtre coutume au bord du Tigre.

Le vingt-troisiéme comme nous ne décendîmes à terre que pour aprêter à manger, nous voguâmes vingt heures, & tout le jour

nous vîmes tant d'un côté que de l'autre de la riviere de méchantes hutes faites de branches de palmier, où logent des pauvres gens qui tournent des roües, avec lesquelles ils tirent l'eau de la riviere pour arroser les terres voisines. Nous trouvâmes aussi ce jour-là une riviere apellée *Odoine*, qui entre dans le Tigre du côté de l'ancienne Chaldée.

Le vingt-quatriéme nous fîmes chemin vingt-deux heures de suite sans sortir de dessus le Kilet. La raison est, que les Marchands ayant ôté du Kilet tout leur argent, & la plûpart de leurs marchandises, ils les donnerent en garde aux païsans, qui les porterent fidellement à Bagdat en y allant vendre leurs denrées. Les Marchands en usent de la sorte pour ne pas payer les cinq pour cent de doüane en cette ville-là. Je leur confiai aussi quelque chose dont ils me rendirent bon conte aussi-bien qu'aux autres, & pour leur peine ils se contentent de peu.

Le vingt-cinquiéme sur les quatre heures du matin nous arrivâmes à Bagdat, qu'on apelle aussi d'ordinaire Babilone. Ils ouvrirent les portes environ sur les six heures du matin, & les Doüaniers s'y trouvent pour visiter les marchandises, & foüiller même les personnes. S'ils ne trouvent rien sur eux, ils les laissent aller; mais s'ils ont quelque chose qui doive payer, ils les menent à la Doüane, où on écrit ce qu'ils ont; aprés quoi on les laisse aller en liberté. Toute la marchandise qui est sur les Kilets y est aussi portée, & les Marchands la vont reprendre deux ou trois jours aprés, en payant la Doüane; ce qui se fait avec grand ordre & sans bruit.

J'avois déja été une fois à Bagdat en 1632.

& alors je n'y demeurai que cinq jours; mais dans le voyage dont je fais à present la relation je m'y arrêtai vingt jours entiers, & je les employai à voir ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville, où je logeai chez les Peres Capucins.

Quoi que Bagdat porte aussi vulgairement le nom de Babilone, elle est pourtant bien éloignée de cette ancienne Babilone, dont je parlerai quand il sera temps. Voici quel est l'état present de Bagdat, qui est l'ancien sujet des guerres que les Turcs ont eües avec les Persans.

Bagdat est une ville assise sur le rivage du Tigre du côté de la Perse, & séparée de la Mesopotamie par ce même fleuve. Elle est à 33. degrez 15. m. d'élevation polaire. Les Chroniques des Arabes disent qu'elle fut bâtie par un de leurs Califes, nommé *Elmansour*; en l'an de l'Hegire de Mahomet 145. & du Christianisme 762. ou environ. Ils la nomment *Dar-al-sani*, c'est-à-dire, *lieu ou maison de paix*. Quelques-uns disent qu'elle a tiré son nom d'un Hermitage qui étoit dans un pré, où à present elle est bâtie, & qui fut donné à un certain Hermite qui y faisoit sa demeure, d'où elle fut appellee *Bagdat*; ce qui en Persien signifie *Jardin donné*. Il y a environ quarante ou cinquante ans qu'en creusant les fondemens d'un Carvansera, on trouva dans une petite cave un corps entier, vétu à la façon d'un Evêque, avec un encensoir & de l'encens auprés de lui. Il paroissoit encore en ce lieu-là quelques chambres de Religieux, par où l'on peut croire ce que plusieurs Historiens Arabes rapportent, qu'au même lieu où Bagdat est bâti il y avoit anciennement un grand Monastere acompagné

de quantité de maisons ou habitoient des Chrétiens. La ville a environ quinze cens pas de long & sept ou huit cens de large, ne pouvant avoir que trois mille au plus de circuit. Ses murailles sont toutes de brique & terrassées en quelques endroits, avec de grosses tours en forme de bastions. Sur toutes ces tours il y a environ soixante pieces de canon, dont la plus grosse ne porte que cinq ou six livres de bale. Les fossez sont larges & profonds de cinq ou six toises. Il n'y a que quatre portes ; trois du côté de terre, & une sur la riviere, qu'on passe sur un pont de trente-trois bâteaux, éloignez l'un de l'autre de la largeur d'un bâteau. Le Château est dans la Ville prés d'une des portes appellée *El-Maazan* du côté du Nord. Il est en partie sur la riviere, & n'est ceint que d'une simple muraille terrassée en peu d'endroits, & garnie de petites tours, sur lesquelles il y a environ cent cinquante petites pieces de canon, qui sont sans affût. Le fossé est étroit & profond seulement de deux à trois toises, & il n'y a point de pont-levis à la porte. La garnison est de trois cens Janissaires qui sont commandez par un Aga. La ville est gouvernée par un Bacha qui est ordinairement Visir. Sa maison est le long de la riviere & a assez d'aparence, & il a toûjours prêts de six ou sept cens hommes de cheval. Il y a aussi un Aga qui commande trois ou quatre cens Spahis. Ils ont encore une autre sorte de cavalerie qui s'apelle *Guinguliler*, c'est-à-dire gens de courage, commandez par deux Agas ; & ils sont d'ordinaire trois mille, tant à la ville, qu'aux villages circonvoisins. Les clefs des portes de la Ville & du pont, sont entre les mains d'un autre Aga, qui a sous lui deux

cens Janissaires. Il y a enfin six cens hommes de pied qui ont leur Aga particulier, & environ soixante canoniers, qui étoient alors commandez par un habile homme apellé *Signor Michaël* qui passoit pour Franc, quoi qu'il fut né en Candie. Il se donna au Grand Seigneur Sultan Amurat quand il alla assieger Bagdat en 1638. Il eut le bonheur de l'emporter en peu de temps; mais ce ne fut pas tant par la bréche faite par la baterie que le Signor Michaël avoit dressée, que par la révolte qui arriva en même-temps dans la ville, dont voici l'histoire en peu de mots.

Le Kan qui au commencement soûtenoit le siege, étoit originaire d'Armenie, & se nommoit *Sefi-couli-Kan*. Il y avoit long-temps qu'il commandoit dans la Ville, & l'avoit même déja défenduë deux fois contre l'armée du Turc qui ne l'avoit pû prendre. Mais le Roi de Perse ayant envoyé un de ses Favoris pour commander en sa place, & étant entré dans la ville un peu devant que le canon eût fait bréche, le vieux Kan qui se vit dépossedé par les patentes du nouveau venu, aima mieux mourir que de survivre à l'affront qu'on lui vouloit faire. Il fit venir en presence de ses Officiers & de sa milice, sa Femme & son Fils, & prenant trois coupes pleines de poison, dit à sa Femme que si elle l'avoit jamais aimé, elle lui en donnât des marques en mourant genereusement avec lui. Il fit la même exhortation à son Fils, & en même-temps ils avalerent chacun une coupe de poison; ce qui fut suivi d'une prompte mort. Les soldats qui aimoient ce Gouverneur ayant vû un si funeste spectacle, & sçachant que le Grand-Seigneur se préparoit à un assaut general par la bréche qui

étoit fort avancée ne voulurent point obéïr à leur nouveau Kan, & se porterent aussi-tôt à la révolte. Ils traiterent avec le Turc à condition qu'ils sortiroient armes & bagage ; mais on ne leur tint pas parole : Car dés que les Turcs furent dans la ville, les Bachas remontrerent au Grand-Seigneur que pour affoiblir le Roi de Perse son ennemi, il falloit mettre au fil de l'épée tous les soldats qui étoient dans la ville ; sur lesquels en effet on fit main basse, & il y en eut bien vingt-deux mille de tuez. Les Turcs s'étoient emparez du logis des Capucins ; mais le Signor Michaël, Chef des Canoniers le leur fit restituër. Les Capucins par reconnoissance en écrivirent en France au Pere Joseph, qui pria le Cardinal de Richelieu d'obtenir du Roi des lettres de noblesse pour ce Signor Michaël, lequel a encore depuis empêché plusieurs fois que ces Religieux n'ayent été chassez de la Ville.

Je viens au gouvernement civil de Bagdat. Il n'y a qu'un Cadi ou President qui fait tout, & même la charge de Moufti, avec un *Chiekelassan* ou *Tefterdar* pour recevoir les revenus du Grand-Seigneur. On y voit cinq Mosquées, deux desquelles sont assez belles & ornées de grands dômes couverts de tuiles vernissées de differentes couleurs. Il y a dix Carvanseras assez mal bâtis, à la reserve de deux qui paroissent assez commodes. En general la Ville est trés-mal bâtie, & on n'y voit rien de beau que les Bazars qui sont tous voûtez ; parce que sans cela les Marchands n'y pourroient pas durer à cause de la chaleur. Il faut même les arroser deux ou trois fois le jour, & quantité de pauvres gens sont payez pour ce service qu'ils font au public.

La ville est fort marchande; mais non pas tant que lors qu'elle étoit au Roi de Perse; car quand le Turc la prit, la plûpart des riches Marchands furent tuez. On y vient pourtant de tous côtez, soit pour le negoce, soit pour la devotion; & tous ceux qui suivent la secte d'Ali, croyent qu'il a demeuré à Bagdat. D'ailleurs quand ils veulent aller à la Mecque par terre, ils sont obligez de passer par-là, & chaque pelerin paye au Bacha quatre piastres. Il faut remarquer que dans Bagdat il se trouve deux sortes de Mahometans; les uns que l'on nomme *Rafedis*, c'est-à-dire heretiques; les autres qu'on appelle observateurs de la Loi, qui sont tous égaux en leur maniere d'agir à ceux de Constantinople. Les *Rafedis* ne veulent ni manger ni boire en aucune sorte avec les Chrétiens, ni même avec les autres Mahometans qu'avec grande difficulté. S'il leur arrive de boire dans un même vase qu'eux, où de les toucher, ils se vont aussi-tôt laver, se croyant immondes. Les autres ne sont pas si scrupuleux, & ils conversent, mangent & boivent indifferemment avec tout le monde. En 1639. aprés que le Grand-Seigneur eut pris Bagdat, un porteur d'eau qui étoit du nombre de ces Rafedis, refusa de donner à boire à un Juif qui lui en demandoit dans le marché, & lui dit même quelques injures. Le Juif alla s'en plaindre au Cadi, qui envoya incontinent querir le porteur d'eau avec sa tasse & son oudre. Quand il fut en sa presence il demanda sa tasse; & l'ayant prise il y fit boire le Juif, & lui-même y bût aussi; aprés quoi il fit donner des coups de bâton au Rafedi, en lui remontrant pendant qu'il le faisoit châtier que nous sommes tous creatures de Dieu,

tant Mahometans, que Chrétiens & Juifs. Cela les empêche maintenant de faire si fort paroître leurs superstitions; quoi qu'ils soient en grand nombre & qu'ils fassent la plus grande partie des habitans de la Ville. Je ne dirai rien des opinions de leur secte; parce qu'il y a peu de difference de celles des autres Mahometans, & que plusieurs en ont amplement écrit. Je rapporterai seulement ce que j'ai remarqué de particulier dans leurs funerailles.

Quand le mari est mort, la femme se décoiffe, laissant ses cheveux épars, & se va noircir le visage au cul d'un chaudron, aprés quoi elle fait des sauts & des gambades, plus capables de faire rire les gens que de les faire pleurer. Tous les parens, les amis, & le voisinage entier s'assemblent dans la maison du défunt, & se retirent à part en attendant qu'on fasse les funerailles : Mais les femmes à l'envi les unes des autres font mille singeries; se frappent les joües, crient comme des Bacchantes, & puis tout d'un coup se mettent à dancer au son de deux tambours qui sont à peu prés comme des tambours de Basque, & que des femmes battent pendant un quart d'heure. Cependant il y en a une d'entr'elles acoûtumée à ce badinage qui entonne des airs lugubres, & les autres femmes lui répondent en redoublant leurs cris; de sorte qu'on les entend de bien loin. Il seroit alors inutile d'entreprendre de consoler les enfans du défunt : car ils paroissent tellement hors d'eux-mêmes qu'ils ne peuvent rien entendre, & ils sont obligez d'agir de la sorte à moins qu'ils ne veüillent encourir le blâme de n'avoir point eu d'amitié pour leur Pere. Quand on porte le corps en terre, quantité

de pauvres s'y trouvent avec des bannieres & des croissans, qu'ils portent au bout de grands bâtons comme des piques, & ils chantent en marchant quelques airs funebres. Les femmes n'assistent point à l'enterrement : car elles ne peuvent sortir de la maison que le Jeudi qu'elles vont au sepulcre prier pour les Trépassez. Et comme par la Loi le Mari est obligé de coucher avec sa legitime Epouse, particulierement la nuit du Jeudi au Vendredi, les femmes aussi vont le Vendredi matin aux bains pour se laver, se jettant quantité d'eaux de senteur sur le corps & sur la tête. Elles peuvent encore sortir quelquefois quand le mari leur donne permission d'aller voir leurs parens; mais allant par la Ville elles se couvrent depuis les pieds jusques à la tête d'un linceul qui a deux trous à l'endroit des yeux pour voir à se conduire, & on ne peut reconnoître une femme en cet équipage, non pas même le mari s'il la rencontroit par les ruës. Il faut remarquer en passant que dans la Perse les femmes demeureroient plûtôt toute leur vie à la maison, à moins que d'être bien pauvres, que de sortir sans être à cheval. Et il y a une marque par laquelle on peut aisément discerner une honnête femme d'avec une courtisane; c'est que la courtisane met toûjours le pied dans l'étrier, & l'honnête femme ne le met jamais que dans les corroyes ausquelles l'étrier est attaché. Les femmes de Bagdat sont à leur mode fort superbement vêtuës: mais il y auroit parmi nous quelque chose de bien ridicule: Car elles ne se contentent pas de porter des joyaux aux bras & aux oreilles, elles portent encore un collier autour du visage, & se font percer les narines où elles

atachent des anneaux. Les femmes Arabes se contentent de se faire percer l'entre-deux des narines, où elles passent un anneau d'or de la grosseur d'un tuyeau de plume, lequel est creux pour éparger l'or & pour la legereté; car il y en a qui en ont de si grands, que l'on y passeroit presque le poing au travers. De plus pour une plus grande beauté elles se noircissent le tour de l'œil avec un certain noir; & tant les hommes que les femmes dans le desert s'en mettent même dans les yeux, pour se conserver, disent-ils, la vuë contre l'ardeur du Soleil.

Il me reste à parler des Chrétiens qui sont dans la ville de Bagdat. Il y en a trois sortes; des Nestoriens qui ont leur Eglise, des Armeniens & des Jacobites qui n'en ont point, & qui viennent chez les Peres Capucins qui leur administrent les Sacremens. Les Chrétiens vont souvent en devotion à un petit quart de lieuë de la Ville, où il y a une Chapelle dédiée à un Saint qu'ils nomment *Keder Elias*, & pour en avoir l'entrée ils payent quelque peu de chose aux Turcs qui en tiennent les clefs. A deux journées de la Ville il y a une Eglise ruïnée avec un méchant village, & ils tiennent que saint Simon & saint Jude ont été martirisez & enterrez en ce lieu-là. Si un Chrétien meurt, tous les autres viennent à son enterrement, & au retour le soupé est prêt à la maison du défunt, où tous ceux qui s'y trouvent sont bien reçûs. Le lendemain ils retournent prier sur la fosse du défunt, & derechef le troisiéme jour auquel on prépare le dîné à tous venans. Il s'y trouve quelquefois jusques à cent ou cent cinquante personnes. Ils réïterent les mêmes ceremonies le septiéme, le quinziéme, le

trentiéme & le quarantiéme, ayant une grande devotion pour les Trépassez pour lesquels ils prient trés-souvent. Cette coûtume de festiner est trés-desavantageuse aux pauvres; parce que voulant imiter les riches & ne pouvant fournir à tant de dépense, ils s'engagent tellement, que quand il leur faut payer leur dettes ou leur carage, ils sont contraints de vendre leurs enfans aux Turcs pour s'en aquiter.

Il y a aussi des Juifs dans Bagdat, & tous les ans il en arrive quantité qui viennent en devotion au sepulcre du Prophête Ezechiel, qui est à une journée & demie de la Ville. Enfin depuis la prise de Bagdat par Sultan Amurat, le nombre des habitans ne peut guere monter qu'à quinze mille ames, ce qui montre assez que la Ville n'est pas peuplée selon sa grandeur.

Il faut ajoûter ici ce que j'ai pû remarquer de ce que le vulgaire étoit des restes de la Tour de Babilone, de laquelle on donne aussi d'ordinaire le nom à Bagdat; quoi que cette Ville en soit éloignée de plus de trois grandes lieuës. On voit donc à une journée & demie de la pointe de la Mesopotamie, & dans une distance presque égale du Tigre & de l'Euphrate, environ à dix mille d'Italie de part & d'autre, une grosse motte de terre qu'on apelle encore aujourd'hui *Nemrod*. Elle est au milieu d'une grande campagne, & on la découvre de bien loin. Le vulgaire, comme j'ai dit, croit que ce sont les restes de la tour de Babilone: mais il y a plus d'aparence à ce qu'en disent les Arabes qui l'apellent *Agarcouf*, & qui tiennent que cette Tour fut bâtie par un Prince Arabe qui y tenoit un fanal pour assembler ses sujets en temps de guerre.

Voici la deſcription de cette Tour dans l'état où je l'ai vûë. Cette maſſe avoit environ trois cens pas de circuit; mais il n'eſt pas ſi aiſé de juger de ſon ancienne hauteur, étant tombée en ruine, & ce qui reſte ſur pied ne pouvant avoir au plus que dix-huit ou vingt toiſes de haut. Elle eſt bâtie de briques qui ne ſont pas cuites au four; mais ſechées au ſoleil, & chaque brique a dix pouces de Roi en quarré & trois d'épaiſſeur. La fabrique étoit de cette maniere. Sur un lit de cannes ou roſeaux concaſſez & mêlez avec de la paille de bled de l'épaiſſeur d'un pouce & demi: Il y a ſept ordres ou rangs de ces briques les unes ſur les autres, y ayant entre chacune un peu de paille. Aprés il y a un autre lit ou couche de mêmes roſeaux ſur lequel on met ſix rangs de brique, puis une troiſiéme ſuivie de cinq autres rangs de brique, & cela continuë ainſi en diminuant juſques au haut. Il eſt malaiſé de juger de la forme du bâtiment, les pieces en étant tombées de tous côtez. Il ſemble pourtant qu'elle ait été plûtôt quarrée que ronde, & au plus haut de ce qui reſte, il paroît encore une fenêtre & un petit trou de demi-pied en quarré, qui ſervoit aparemment à faire écouler les eaux, ſi ce n'eſt que ce fût un trou qui ſervoit à quelque échafaudage. Voila tout ce que je puis dire de ce reſte d'édifice appellé vulgairement Tour de Babilone, & qui ne merite pas qu'on prenne la peine de l'aller voir: Car enfin il n'y a nulle aparence que ce ſoient les reſtes de l'ancienne Tour de Babilone, ſelon la deſcription que Moïſe nous en a fait dans l'hiſtoire de la Geneſe.

Voici le plan de la ville de Bagdat, dont le tour, tant par terre que par eau, se fait en deux heures.

Le plan de la Ville.

B. La Forteresse.
C. Porte appellée Maazan-capi.
D. Le boulevart neuf.
E. L'endroit où le Grand-Seigneur Amurat dressa sa premiere baterie, lors qu'il assiegea Bagdat en 1638.
F. Vieux boulevart.
G. Porte murée.
H. Vieux boulevart.
I. L'endroit où le même Amurat dressa sa seconde baterie qui fit la bréche quand il prit la ville.
K. Porte murée.
L. Vieux boulevart.
M. Vieux boulevart.
N. Cara-capi, ou la porte noire.
O. Vieux boulevàrt.
P. Sou-capi, ou la porte de l'eau.

CHAPITRE VIII.

Suite de la même route depuis Bagdat jusqu'à Balsara, où il est parlé de la Religion des Chrétiens de saint Jean.

LE quinziéme de Mars nous prîmes une barque pour décendre sur le Tigre de Bagdat à Balsara. Ce fleuve au dessous de Bagdat fait deux bras, dont l'un court le

long de l'ancienne Chaldée, & l'autre vers la pointe de la Mesopotamie, ces deux bras faisant une grande Isle traversée de plusieurs petits canaux.

Quand nous fûmes arrivez à l'endroit de la separation du Tigre, nous vîmes comme l'enceinte d'une Ville qui pouvoit avoir eu autrefois une grande lieuë de circuit. Il y a des restes de murailles qui sont si larges qu'il y pourroit passer six carosses de front. Elles sont de brique cuite au feu, & chaque brique est de dix pieds en quarré & de trois d'épais. Les Chroniques du païs disent que ce sont les ruïnes de l'ancienne Babilone.

Nous suivîmes le bras du Tigre qui va du côté de la Chaldée, de peur de tomber entre les mains des Arabes qui avoient alors la guerre avec le Bacha de Bagdat, pour ne vouloir pas payer à l'ordinaire le tribut au Grand-Seigneur. Nous demeurâmes dix jours en chemin pour venir de Bagdat à Balsara, & couchâmes toûjours dans la barque, y faisant nôtre cuisine. Quand nous trouvions des villages nous envoyions nos gens pour acheter des vivres que l'on nous donnoit à bon marché. Voici les noms des villages que nous trouvâmes le long de ce bras du Tigre, *Amurat* où il y a un Fort de brique cuite au soleil. *Satarat* avec un Fort tout semblable. *Mansouri* gros bourg; *Magar*, *Gazer* & *Gorno*. C'est en ce dernier lieu où l'Euphrate & le Tigre se mêlent ensemble, & l'on y voit trois Châteaux; l'un sur la pointe où les deux rivieres se viennent joindre, qui est le plus fort des trois, & où le fils du Prince de Balsara commandoit alors; le second est du côté de la Chaldée, & le troisiéme du côté de l'Arabie. Quoi que la Doüane se paye là

fort exactement, neanmoins on ne foüille pas les personnes. Les marées montent jusqu'à cet endroit, & n'y ayant plus que quinze lieuës jusqu'à Balsara, nous les fîmes en sept heures, parce que nous avions vent & marée. Tout le païs qui s'étend entre Bagdat & Balsara est entre-coupé de digues comme en Hollande, & il y a environ cent soixante lieuës d'une Ville à l'autre. C'est un des meilleurs païs que le Grand-Seigneur possede, & il n'y a presque par tout que de grandes prairies & d'excellens pâturages, où l'on nourrit quantité de bétail, particulierement des cavales & des bufles. Les femelles bufles portent jusqu'à douze mois, & sont si abondantes en lait, qu'il y en a qui en rendent par jour jusques à vingt-deux pintes. Il s'y fait une si grande quantité de beurre, que dans quelques-uns des villages que nous trouvions sur le Tigre, nous vîmes jusqu'à vingt & vingt-cinq barques chargées de beurre, qu'on va vendre le long du golfe Persique, tant du côté de la Perse, que de l'Arabie.

A moitié chemin de Bagdat & de Balsara nous aperçûmes plusieurs pavillons tendus dans des prez le long du fleuve, & étant décendus pour voir ce que c'étoit, nous reconnûmes que c'étoient les tentes d'un *Tefterdar* qui venoit de Constantinople pour prendre les droits du Grand-Seigneur dans ce païs-là. Je le fus voir, & lui fis present de trois aulnes de drap d'Angleterre & d'un pistolet de poche. Il m'envoya civilement de son côté deux moutons, douze poules, du beurre & du ris, & fut bien-aise que je m'arrêtasse quelques momens auprés de lui. Dans l'entretient que nous eûmes ensemble, il me dit que les bufles tant mâles que femelles, depuis

Bagdat jusques proche de *Gorno*, chaque tête lui devoit une piastre & un quart par an, & que cela valoit tous les ans au Grand-Seigneur plus de cent quatre-vingt mille piastres. De plus que chaque cavale payoit deux piastres, & chaque mouton dix sols de nôtre monnoye, & que si les païsans ne le trompoient point il emporteroit cinquante mille piastres & au delà plus qu'il ne faisoit.

Aprés que nous eûmes quitté le Tefterdar, le Patron de nôtre barque voyant que le temps étoit fort beau sur le soir, & qu'il n'y avoit point de danger sur la riviere fit voguer toute la nuit, & le matin du vingt-cinquiéme de Mars nous arrivâmes à Gorno. C'est une bonne Forteresse qui est à la pointe où se viennent rejoindre les deux rivieres; & de côté & d'autre il y a un autre petit Fort; de sorte que le passage est assez bien défendu. Nous trouvâmes au fort de la pointe, où il y a quantité de pieces de canon, le fils du Prince de Balsara qui étoit Gouverneur de ce païs-là, & c'est au même Fort où est le bureau de la Doüane. Bien que l'on y visite les barques avec une grande exactitude, nous fûmes traitez avec assez de civilité, & on ne foüilla point nos personnes. Comme entre les deux planches qui font l'épaisseur de la barque, & qui sont dans quelque distance l'une de l'autre, on pourroit cacher quelque piece d'étofe; parce que cet entre-deux est couvert par dessus de fagots, de cannes ou roseaux qui empêchent que la vague n'entre dans la barque, les Doüaniers ont de grands foirets avec lesquels ils la percent par les côtez de dedans en dehors pour voir si on ne leur cache rien. Ils couchent les marchandises sur leur registre; mais on ne paye qu'à

Balſara, où l'on examine ſi tout ſe rapporte à ce qui a été déclaré au Bureau de la Doüane de Gorno.

Le même jour en entrant dans le canal que l'on a fait venir de l'Euphrate dans Balſara, nous trouvâmes le Chef des Hollandois qui eſt là pour leur negoce, & qui nous fit beaucoup de civilité. Il ſe promenoit ſur la riviere dans une petite barque couverte d'écarlate, & nous allâmes enſemble à Balſara, où pendant le ſejour que nous y fîmes, il ne voulut pas que nous priſſions d'autre logis que le ſien.

Ayant fait deux voyages à Balſara, le premier en 1639. où j'y demeurai trente-deux jours, & celui-ci où j'y en paſſai quatorze, je pourrai dire quelque choſe de certain de l'état de cette Ville.

Balſara eſt du côté de l'Arabie deſerte, à deux lieuës des ruïnes d'une Ville qui s'apelloit autrefois *Teredon*, & qui étoit dans le deſert, où on voit encore un canal de brique qui y aportoit l'eau de l'Euphrate. Ces ruïnes témoignent que c'étoit une grande Ville, & les Arabes y vont enlever des briques pour les vendre à Balſara où l'on en fait les fondemens des maiſons. La ville de Balſara eſt à une demie lieuë de l'Euphrate, que les Arabes apellent en leur langue *Scetel-areb*, c'eſt-à-dire riviere d'Arabie. Les habitans de Balſara en tirent l'eau par un canal de demie lieuë de long, & qui porte des vaiſſeaux de cent cinquante tonneaux; au bout duquel il y a une Forteresse qui empêche que l'on n'entre par force dans le canal. La Mer en eſt éloignée de quinze lieuës: mais le flux monte quinze autres lieuës au-deſſus juſques au delà de la forterceſſe de Gorno. Tout le païs eſt ſi bas que ſans une digue qui regne le long de la

la Mer, il ſeroit ſouvent en danger d'être ſubmergé. Elle a plus d'une lieuë de long, & eſt bâtie de bonne pierre de taille. Les quartiers ſont ſi bien joints que les ondes ne la peuvent rompre, bien que la Mer y ſoit rude comme étant le bout du golfe Perſique.

Il y a environ cent ans que Balſara apartenoit aux Arabes du deſert, & qu'elle n'avoit point de commerce avec les nations de l'Europe. Ces peuples ſe contentoient de manger leurs dates, en ayant une ſi grande quantité qu'ils ne vivent que de cela. Il en eſt de même tout le long du golfe de côté & d'autre, & depuis Balſara juſqu'au fleuve Indus, l'eſpace de ſix cens lieuës, comme du côté de l'Arabie juſques à Maſcaté, le petit peuple ne ſçait ce que c'eſt que de manger du pain ni du ris, & ne vit que de dates & de poiſſon ſalé & ſeché au vent. Les vaches ne mangent point de verdure; & bien qu'on les laiſſe aller aux champs, elles n'y trouvent que trés-peu de choſe qui leur ſoit propre parmi des broſſailles; mais tous les matins avant que d'aller aux champs, & tous les ſoirs quand elles reviennent, on leur tient prêts pour leur nourriture des têtes de poiſſon & des noyaux de dates qu'on fait cuire enſemble.

Les Turcs ayant eu guerre avec les Arabes prirent Balſara; mais parce que les Arabes étoient tous les jours autour de la ville, & pilloient tout ce qu'ils pouvoient attraper, ils firent un traité avec eux, & furent d'acord que juſqu'à une lieuë proche de la ville les Arabes poſſederoient le deſert, & les Turcs demeureroient maîtres de la ville, où ils mirent un Bacha pour Gouverneur. Mais le traité ne dura pas fort long-temps: car il y a au milieu de la ville une forteresse apellée

Auchel Bacha, c'est-à-dire *Cour du Bacha*, que les Turcs avoient bâtie, & la garnison étant de soldats Turcs, les habitans qui étoient Arabes ne pouvoient souffrir cette domination, ce qui les faisoit quelquefois venir aux mains avec les Turcs. Les Arabes du desert venoient au secours des habitans, & assiegeoient le Bacha dans la forteresse. Enfin parce qu'il ne se pouvoit faire aucun acord qui fut ferme, il y eut un Bacha nommé *Ajud*, qui aprés plusieurs disputes & révoltes qu'il lui falut essuyer, voulut se délivrer de tant de peine, & vendit son Gouvernement pour quarante mille piastres à un riche Seigneur du païs, qui leva aussi-tôt un grand nombre de soldats pour tenir le peuple en bride, Il se fit nommer *Efrasias Bacha*, & étoit ayeul de *Hussen Bacha* qui gouvernoit dans Balsara lors que j'y passai. Cet Efrasias secoüa d'abord le joug des Turcs, & prit la qualité de Prince de Balsara, Ce Bacha qui vendit son gouvernement ne fut pas plûtôt arrivé à Constantinople, qu'il fut étranglé; mais celui qui l'acheta ne voulut plus, comme j'ai dit, reconnoître le Grand-Seigneur, & se rendit souverain du païs: Mais depuis que Sultan Amurat a pris Bagdat, pour s'entretenir avec la Porte, le Prince de Balsara lui envoye de temps en temps quelques presens, qui consistent le plus souvent en chevaux; parce qu'ils sont trés-beaux en ce païs-là. Le Grand Cha-Abas Roi de Perse ayant pris Ormus, envoya une puissante armée sous la conduite d'Iman-couli-Kan Gouverneur de Schiras pour prendre Balsara; mais le Prince qui y commandoit se voyant foible pour résister aux Persans, s'avisa de faire acord avec les Arabes du desert; afin qu'ils allassent

rompre la digue en quelques endroits par laquelle la Mer est arrêtée. La chose ayant été faite, la Mer entra dans le païs avec une telle impetuosité qu'elle monta quinze lieuës jusqu'à Balsara, & plus de quatre au-delà; ce qui obligea l'armée de Perse qui se vit environnée d'eau, & qui aprit en même-temps la nouvelle de la mort de Cha-Abas, de lever promptement le siege, laissant son canon devant la ville où je l'ai vû dans les voyages que j'y ai faits. Cette inondation a été cause que plusieurs jardins & terres ne rapportent rien ou fort peu jusqu'à present, à cause de la salure de la Mer qui y est restée.

Le Prince de Balsara fait amitié avec plusieurs nations étrangeres, & de quelque part qu'on y vienne on y est bien venu. La liberté y est si grande & l'ordre si bon, qu'on peut aller la nuit dans la ville avec toute sûreté. Les Hollandois y viennent tous les ans & y aportent des épiceries. Les Anglois y aportent aussi du poivre & quelque peu de clous de girofle; mais pour le négoce des Portugais il a tout-à-fait cessé, & les Peres Augustins qui étoient de leur nation s'en sont aussi retirez. Les Indiens aportent aussi à Balsara des toiles, de l'Indigo & autres sortes de marchandises. Enfin il se trouve souvent en même-temps dans cette ville des Marchands de Constantinople, de Smirne, d'Alep, de Damas, du Caire, & d'autres lieux de Turquie, pour acheter ces marchandises qui viennent des Indes, & dont ils chargent de jeunes chameaux qu'ils achetent sur le lieu: Car c'est-là où les Arabes les amenent pour les vendre, & où il s'en fait le plus grand négoce. Ceux qui viennent à Balsara de Diarbequir, de Moussul, de Bagdat, de

la Mesopotamie & de l'Assirie, font remonter leurs marchandises sur le Tigre ; mais avec beaucoup de peine & de dépense : Car n'ayant pour tirer les barques que des hommes qui ne peuvent faire au plus que deux lieuës & demie par jour ; & qui ne peuvent marcher lors que le vent est contraire, ils ne peuvent se rendre de Balsara à Bagdat en moins de soixante jours, & il y en a eu qui ont demeuré plus de trois mois en chemin.

La Doüane de Balsara est de cinq pour cent, & on a toûjours quelque courtoisie du Doüanier ou du Prince méme, de sorte que l'on ne paye effectivement que quatre pour cent. Ce Prince de Balsara fait si bien son compte, qu'il peut mettre tous les ans en reserve trois millions de livres. Il tire ses prinpaux revenus de quatre choses, de la monnoye, des chevaux, des chameaux, & des palmiers : mais c'est ce dernier article qui fait sa principale richesse. Tout le païs depuis la jonction des deux fleuves jusques à la Mer l'espace de trente lieuës est couvert de ces arbres, & qui que ce soit n'ose toucher à une date qu'il n'ait payé pour chaque palmier trois quarts de larin, qui reviennent à neuf sols de France. Le profit que le Prince fait sur la monnoye, vient de ce que les Marchands de dehors sont obligez de porter leurs reales à sa Monnoye, où on les bat & convertit en larins, & cela lui vaut prés de huit pour cent. Pour ce qui est des chevaux, il n'y a point de lieu au monde où l'on en trouve de plus beaux & de meilleurs pour la fatigue, & il y en a qui peuvent marcher jusqu'à trente heures de suite sans manger ni boire, sur tout les jumens. Mais pour revenir aux palmiers, c'est une chose digne

d'être remarquée, que pour faire venir un de ces arbres, il faut beaucoup plus de mistere que pour les arbres communs. On fait un trou en terre, dans lequel on range deux cens cinquante ou trois cens noyaux de dates les uns sur les autres en forme de piramide, la pointe en haut qui finit par un seul noyau, ce qui étant couvert de terre, le palmier en provient. Plusieurs du païs disent, que comme parmi les palmiers il y a mâle & femelle, il les faut planter l'un proche de l'autre; parce qu'autrement la femelle ne porteroit aucun fruit: Mais d'autres assurent que cela n'est pas necessaire, & qu'il suffit quand ces arbres sont en fleur, de prendre de la fleur du mâle & d'en mettre dans le cœur de l'arbre femelle par le haut de la tige; parce que sans cela tout le fruit tomberoit avant qu'il eut la moitié de sa grosseur.

Il y a à Balsara comme en Turquie un Cadi qui administre la justice, & qui y est établi sous l'autorité du Prince qui y commande. On y voit de trois sortes de Chrétiens, des Jacobites, des Nestoriens, & des Chrétiens de saint Jean. Il y a aussi une maison de Carmes déchaussez Italiens, & il y en avoit une d'Augustins Portugais, qui ont quitté, comme j'ai dit, depuis que ceux de leur nation ont abandonné le négoce de cette ville.

Les Chrétiens de saint Jean sont en grand nombre à Balsara & dans les villes circonvoisines, & il y a des choses assez particulieres dans leur Religion pour m'obliger à en aprendre au Lecteur les principales maximes.

Je commencerai par leur origine, & voici ce que j'en ai pû découvrir pendant le sejour que j'ai fait à Balsara. Les Chrétiens de saint Jean habitoient anciennement le long

du Jourdain où saint Jean baptisoit, & d'où ils ont pris leur nom. Du temps que les Mahometans conquirent la Palestine; quoi qu'auparavant Mahomet eut donné de sa main à ces Chrétiens des lettres favorables, par lesquelles il ordonnoit qu'on ne les molestât point, sans quoi à peine en fut-il resté un seul : neanmoins aprés la mort de ce faux Prophête ceux qui lui succederent résolurent d'abolir cette nation, & pour cet effet ruïnerent leurs Eglises, brûlerent leurs livres, & exercerent sur eux les dernieres cruautez. C'est ce qui les obligea de se retirer dans la Mesopotamie & dans la Chaldée, & ils furent quelque temps soûmis au Patriarche de Babilone, duquel ils se separerent il y a cent soixante & dix ans ou environ. Ils vinrent s'habituer en Perse & en Arabie dans les villes qui sont aux environs de Balsara, & en voici les noms que j'ai eu la curiosité de marquer dans mes memoires : *Souter*, *Desfoul*, *Rumez*, *Bitoum*, *Mono*, *Endecan*, *Calafabat*, *Aveza*, *Dega*, *Dorech*, *Masquel*, *Gumar*, *Garianous*, *Balsara*, *Onezer*, *Zech & Loza*. Ils n'habitent ni en ville ni en village qu'il n'y ait une riviere, & plusieurs de leurs Evêques m'ont assuré que les Chrétiens de tous ces lieux-là, sont bien prés de vingt-cinq mille maisons. Il y a parmi eux quelques Marchands; mais la plûpart sont gens de métier, comme Orfèvres, Menusiers & Serruriers.

Quant à leur creance; elle est remplie de quantité de fables & d'erreurs grossieres. Les Persans & les Arabes les nomment *Sabbi*, c'est-à-dire gens qui ont quitté leur Religion pour en prendre une nouvelle. En leur langue ils s'apellent *Mendai Jahia*, c'est-à-dire Disciples de saint Jean, duquel ils assurent

qu'ils ont reçû la foi, leurs livres & leurs coûtumes. Tous les ans ils celebrent une fête l'espace de cinq jours, pendant lesquels tant grands que petits, ils viennent à troupes vers leurs Evêques qui les rebaptisent du baptême de saint Jean.

Ils ne baptisent jamais que dans les rivieres, & que le Dimanche seulement. Avant que d'aller au fleuve, ils portent l'enfant à l'Eglise, où se trouve un Evêque qui lit quelques prieres sur la tête de l'enfant, & de là ils le portent à la riviere acompagné d'hommes & de femmes, qui entrent dans l'eau avec l'Evêque jusqu'aux genoux. Alors l'Evêque lit derechef quelques prieres dans un livre qu'il a entre les mains, aprés quoi il arrose l'enfant trois fois d'eau, repetant à chaque fois ces paroles; *Beesme brad er-Rabi, Kaddemin, Akreri, Menbal al gennet Alli Koulli Kralek*, c'est-à-dire : *au nom du Seigneur premier & dernier du monde & du paradis, le plus haut Createur de toutes choses.* Ensuite l'Evêque recommence à lire quelque chose dans son livre, pendant que le parain plonge l'enfant dans l'eau & le retire aussi-tôt; & enfin ils s'en vont tous ensemble dans la maison du pere de l'enfant où d'ordinaire le festin est préparé. Quand on leur dit que la forme de leur baptême n'est pas suffisante, parce que les trois personnes divines n'y sont pas nommées, ils se défendent fort mal & n'aportent aucune bonne raison; Aussi n'ont-ils point de connoissance du mistere de la sainte Trinité; & ils tiennent seulement avec les Mahometans que JESUS-CHRIST est l'esprit & la parole du Pere éternel. L'aveuglement de ces pauvres gens est tel, que de croire que l'Ange Gabriel est le fils de Dieu engendré

de lumiere, ſans vouloir admettre la generation éternelle de JESUS-CHRIST entant que Dieu. Ils avoüent bien qu'il s'eſt fait homme pour nous délivrer de la coulpe encouruë par le peché; qu'il a été conçû dans le ventre de la ſainte Vierge ſans operation d'homme; mais que ce fut par le moyen de l'eau d'une certaine fontaine dont elle but. Ils croyent qu'il fut crucifié par les Juifs, & qu'il reſſuſcita le troiſiéme jour; & que ſon ame montant au Ciel, ſon corps qui étoit en terre reſta ici-bas. Mais ils corrompent toute cette creance comme les Mahometans, & diſent que JESUS-CHRIST diſparut quand les Juifs le voulurent prendre pour le crucifier, & qu'il mit en ſa place ſon ombre ſur laquelle ils crurent exercer leur cruauté.

Pour ce qui eſt de l'*Eucbariſtie*, quand ils veulent celebrer ils ſe ſervent de pain fait de farine qu'ils pétriſſent avec du vin & de l'huile; parce, diſent-ils, que le corps de JESUS-CHRIST étant composé de deux principales parties, de chair & de ſang, la farine & le vin les repreſentent parfaitement, ce que ne peut faire l'eau qui n'a aucune convenance avec le ſang; joint que JESUS-CHRIST faiſant la Cene avec ſes Apôtres n'uſa que de vin, & non pas d'eau. Ils y ajoûtent de l'huile, pour repreſenter la grace qui ſe donne en la reception du Sacrement, & pour ſe ſouvenir de la charité qu'on doit avoir envers Dieu & le prochain. Pour faire leur vin, ils prennent des raiſins cuits au ſoleil, qu'ils apellent en leur langue *Zebibes*, & mettent de l'eau deſſus qu'ils y laiſſent pendant quelque temps. C'eſt de cette ſorte de vin dont ils ſe ſervent pour la Conſecration du Calice. Ils ſe ſervent de ces raiſins ſecs; parce qu'il leur

eſt plus facile d'en avoir que non pas du vin, les Perſans, & principalement les Arabes ſous la domination deſquels ils vivent en ces quartiers-là, ne leur permettant pas d'en avoir, & y prenant garde de bien prés. De tous les peuples qui ſuivent la loi de Mahomet, il n'y en a point de ſi contraires aux autres Religions que ces Perſans & Arabes du voiſinage de Balſara. Les paroles de leur conſecration ne ſont autres que de certaines longues prieres qu'ils font pour loüer & remercier Dieu, beniſſant en même-temps le pain & le vin en memoire de JESUS-CHRIST, ſans faire aucune mention de ſon corps & de ſon ſang : cela, diſent-ils, n'étant pas neceſſaire; parce que Dieu ſçait leur intention. Aprés toutes ces ceremonies, le Prêtre prend une partie de ce pain qu'il conſomme, & il diſtribuë le reſte aux aſſiſtans.

Pour ce qui eſt de leurs Evêques & de leurs Prêtres, quand il en meurt un, s'il a un fils ils l'éliſent en ſa place; & s'il n'en a point, ils prennent un de ſes plus proches parens, qui leur paroît le plus capable & le mieux inſtruit de leur Religion. Ceux qui font cette élection diſent quantité de prieres ſur celui qui eſt nommé Evêque ou Prêtre. Si c'eſt un Evêque, aprés qu'il eſt reçû & qu'il veut ordonner d'autres Prêtres il jeûne ſix jours entiers, pendant leſquels il recite inceſſamment des prieres ſur celui qui eſt fait Prêtre, lequel de ſon côté jeûne & prie pendant ce temps-là. En diſant qu'un fils ſuccede à ſon pere dans la dignité de Prêtre & d'Evêque, c'eſt aſſez dire que parmi ces Chrêtiens-là les Evêques & les Prêtres ſe marient comme le reſte du peuple, & qu'en cela ils ne different en rien du commun, ſinon que leur

premiere femme étant morte ils ne peuvent se remarier qu'à une vierge. Il faut que ceux qui sont reçûs aux charges Ecclesiastiques soient de race d'Evêques ou de Prêtres, & que leurs meres ayent été vierges, lors qu'elles se sont mariées. Tous leurs Evêques & Prêtres portent les cheveux longs, & une petite croix faite à l'aiguille.

Je viens à leur *Mariage*, dans lequel ils observent d'ordinaire ce qui suit. Tous les parens & conviez s'assemblent en la maison de la fille avec son futur époux. L'Evêque s'y rend en même-temps, lequel s'aprochant de la fille qui est assise sous un pavillon, lui demande si elle est vierge. Si elle répond qu'elle l'est, il le lui fait confirmer par serment, aprés quoi il retourne vers les assistans, & envoye sa femme acompagnée de quelques autres qui ont la connoissance de cette sorte de choses, pour visiter l'Epouse. Si elles trouvent qu'elle soit vierge, la femme de l'Evêque revient & en fait serment; & alors tous ceux qui sont presens vont vers le fleuve, où l'Evêque les baptise l'un & l'autre selon les ceremonies accoûtumées. Cela fait ils reviennent à la maison, & s'arrêtent lors qu'ils en sont proches. Alors l'Epoux prend l'Epouse par la main; & par sept fois marche avec elle du lieu où la compagnie a fait alte jusqu'à la porte de la maison, l'Evêque les suivant toûjours, & lisant quelque chose dans un livre qu'il a entre les mains. Enfin ils entrent dans la maison, & l'Epoux & l'Epouse vont prendre place sous le pavillon où ils se mettent les épaules l'un contre l'autre, & l'Evêque lit quelque chose, leur faisant toucher la tête par trois fois; ensuite il ouvre un livre qui traite des moyens de deviner, &

cherchant dedans le jour qui ſera le plus heureux pour la conſommation du mariage, il en avertit les mariez. Mais ſi aprés que la femme de l'Evêque a viſité la fille, il arrive qu'elle ne la trouve pas vierge, l'Evêque ne peut en aucune façon aſſiſter au mariage; & ſi le jeune homme veut paſſer outre, il faut qu'il ait recours à un ſimple Prêtre qui acheve la ceremonie. Le peuple tient à grand deshonneur d'être marié par d'autres que par l'Evêque; & quand un Prêtre marie, c'eſt une marque infaillible que la fille n'eſt pas vierge. Auſſi comme ils croyent que c'eſt un grand peché à une fille de ſe marier n'étant pas vierge, les Prêtres ne font ces mariages que par contrainte, & que pour éviter les inconveniens qui en pourroient arriver : Car ſi on ne les marioit pas, de dépit ils iroient ſe faire Mahometans. La raiſon pour laquelle ils veulent que la fille ſoit viſitée, eſt afin de maintenir le droit de l'Epoux qui ſeroit trompé en s'imaginant de prendre une vierge qui ne le ſeroit pas; & auſſi pour tenir les filles en bride. Quelques-uns de ces Chrétiens ont deux femmes par la corruprion du païs.

Il faut toucher enſuite ce qu'ils croyent *de la creation du monde*. Ils diſent que l'Ange Gabriel voulant créer le monde ſelon le commandement que Dieu lui en fit, prit trois cens trente-ſix mille Demons, & rendit la terre ſi fertile, que ſemant le froment au matin on le receüilloit le ſoir. Que le même Ange enſeigna à Adam la maniere de ſemer & de planter les arbres, & tout ce qui eſt neceſſaire pour la vie humaine. De plus que cet Ange fabriqua ſept ſpheres ici-bas, dont la plus petite va juſqu'au centre du monde, tout de même que les Cieux, & fabriquées

de la même sorte l'une dans l'autre. Que la matiere de ces spheres est de divers metaux, & qu'à les prendre de bas en haut, la premiere qui est proche du centre est de Fer, la seconde de Plomb, la troisiéme d'Airain, la quatriéme de Leton, la cinquiéme d'Argent, la sixiéme d'Or, & la septiéme est la Terre. Que c'est elle qui contient toutes les autres, & tient le principal lieu comme la plus feconde, la plus utile aux hommes, & la plus propre à la conservation du genre humain, au lieu que les autres semblent n'être que pour sa destruction. Ils croyent qu'au dessus de chaque ciel il y a de l'eau; d'où ils concluent que le Soleil nage sur cette eau dans un Navire, & que le mât du Navire est une croix. Qu'il y a quantité d'enfans & de serviteurs proche des Navires du Soleil & de la Lune pour les conduire. De plus ils dépeignent une barque qu'ils disent être d'un Ange qui s'apelle Bacan, lequel Dieu envoye pour visiter le Soleil & la Lune, & voir s'ils marchent droit & s'acquitent de leur devoir.

Pour ce qui est de l'autre monde & de la vie à venir, voici quelles sont leurs opinions. Ils croyent qu'il y a un autre monde que celui où sont les Anges & les Diables, & les ames des bons & des méchans. Qu'il y a des villes, des maisons & des Eglises, & que les esprits immondes ont mêmes des Eglises où ils font leurs prieres en chantant, en joüant des instrumens, & en mangeant comme nous faisons en ce monde; Que lors que quelqu'un est à l'agonie de la mort, il vient un nombre infini de Demons avec leurs Chefs & Capitaines; Qu'il y en a trois cens soixante principaux qui assistent à la mort; & qu'aussi-tôt que l'ame est sortie du corps elle

est conduite en un certain lieu, où il y a quantité de serpens, de chiens, de lions, de tigres & de diables; Que si cette ame est d'un méchant homme mort en peché, elle est mise en piece par ces animaux; qu'au contraire si elle est d'un homme juste, mort en la grace de Dieu, elle passe sur le ventre des mêmes animaux jusques à ce qu'elle arrive en la presence de Dieu, qui est assis dans son siege de Majesté avec ses Ministres pour juger le monde; Qu'il y a aussi deux Anges qui pesent dans une balance les actions de chaque ame; laquelle étant jugée digne de la gloire y est introduite incontinent. Que parmi les Anges & les Diables il y a des mâles & des femelles, comme parmi les hommes; & qu'ainsi ils engendrent des enfans; Que l'Ange Gabriel est fils de Dieu engendré de sa lumiere, & qu'il a une fille nommée *Souret*, laquelle a deux fils; Que cet Ange Gabriël est Capitaine de plusieurs legions de Demons qui sont comme ses soldats, & d'autres comme ses satellites, qui lui servent pour punir les pecheurs. Enfin que ces satellites courent çà & là par toutes les places des villes, pour voir s'ils trouveront quelques gens oisifs, ou qui commettent quelque méchante action dont ils ont charge de les châtier severement:

Pour ce qui est de leur creance touchant les *Saints*, ils avoüent que JESUS-CHRIST laissa douze Apôtres en sa place pour aller prêcher aux peuples; Que la glorieuse Vierge n'est pas morte, mais qu'elle vit encore à present, allant par le monde: quoi qu'on ne sçache par où elle est; Que saint Jean aprés elle est le plus grand saint qui soit au Ciel, puis Zacharie & Elizabeth, dont ils racontent plusieurs miracles & choses fort apocri-

phes. Car ils croyent qu'ils engendrerent saint Jean par leurs seuls embrassemens ; qu'étant devenu grand ils le marierent, & qu'il eut quatre enfans qu'il engendra des eaux du Jourdain ; que quand il vouloit un enfant, il le demandoit à Dieu qui le tiroit de ces mêmes eaux, & que saint Jean le mettoit entre les mains de sa femme, qui ne lui servoit à autre chose que pour le nourrir ; qu'il mourut de sa mort naturelle : mais qu'il commanda à ses disciples qu'ils le crucifiassent aprés sa mort, pour être semblable à JESUS-CHRIST, duquel il étoit proche parent ; enfin qu'il mourut dans la ville de Fuster, & fut enterré dans un sepulcre de cristal aporté miraculeusement en ce lieu-là, & que ce sepulcre étoit dans une certaine maison proche du Jourdain.

Ils portent grand honneur à la *Croix* & en font souvent le signe : mais ils prennent bien garde que les Turcs ne le voyent, & même pendant leurs ceremonies ils mettent des gardes aux portes de leurs Eglises, de peur que les Turcs n'y entrent, & ne prennent sujet de leur faire quelque avanie, ce que nous apellons parmi nous une injuste amende. Quand ils ont adoré la Croix, ils la separent en deux morceaux, & ne les remettent ensemble que lors que le service doit recommencer. Ce qui est cause qu'ils ont tant de veneration pour la Croix, est un livre qu'ils ont parmi eux intitulé *le Divan*. Entre les choses qui sont contenuës dans ce livre, il est dit que tous les jours de grand matin les Anges prennent la Croix & la mettent dans le milieu du Soleil, qui reçoit d'elle la lumiere aussi-bien que la Lune. Ils ajoûtent une autre semblable fable, & disent que dans le même

livre sont dépeints deux Navires, l'un desquels se nomme le Soleil, & l'autre la Lune, & que dans chacun de ces Navires il y a une croix pleine de sonnettes. Que si dans ces deux Navires il n'y avoit point de croix, le Soleil & la Lune seroient privez de lumiere, & les Navires feroient naufrage.

Les fêtes principales qu'observent les Chrétiens de saint Jean sont les trois suivantes. L'une en hiver qui dure trois jours, en memoire de nôtre premier Pere & de la creation du monde. L'autre au mois d'Août qui dure aussi trois jours, & qu'ils apellent la fête de saint Jean. La troisiéme au mois de Juin qui dure cinq jours, pendant lesquels ils se font tous rebaptiser avec la même ceremonie que j'ai dit plus haut. Ils observent le Dimanche, & ne font aucun travail ce jour-là. Ils ne jeûnent point, & ne font aucune penitence. Ils n'ont aucuns livres canoniques : mais bien quantité d'autres qui ne traitent que de sortileges, avec lesquels ils assurent que leurs Prêtres font tout ce qu'ils veulent, & que les diables leur obéïssent. Ils disent que toutes les femmes sont immondes, & qu'il ne leur est pas loisible d'entrer dans l'Eglise.

Ils ont entr'eux une ceremonie qu'ils apellent *de la Poule*, dont ils font grand état, & qui n'est permise qu'aux seuls Prêtres nez d'une vierge lors de son mariage. Quand donc il est question de tuër une poule, le Prêtre qui doit faire l'action quitte ses habits ordinaires, & en prend d'autres destinez à cet effet. Il se couvre d'un linge & se ceint d'un autre, & en met un troisiéme sur ses épaules en façon d'étole. Puis il prend la poule, qu'il plonge dans l'eau pour la

laver & la rendre nette ; aprés quoi il se tourne du côté de l'Orient pour lui couper la tête avec un couteau, ne la quittant point de la main jusqu'à ce que le sang en soit tout sorti. Pendant que la poule saigne, le Prêtre a toûjours les yeux levez au ciel comme s'il étoit extasié, & repete en sa langue les paroles suivantes : *Au nom de Dieu, que cette chair soit profitable à tous ceux qui en mangeront.* Ils observent la même ceremonie quand ils tuent des moutons. Ils nettoyent premierement avec grand soin le lieu où elle doit être faite, l'arrosant d'eau & le couvrant ensuite de rameaux, & une grande quantité de gens assistent à cette ceremonie, comme si c'étoit à un sacrifice solennel. Quand on leur demande pourquoi les seculiers n'ont pas la permission de tuër des poules, ils disent qu'il ne leur doit pas être plus permis que de consacrer, & ne sçavent aporter d'autre raison. Au reste ils ne mangent d'aucune chose aprêtée par les Turcs, si ce n'est par une grande contrainte ; ni même des animaux qu'ils auroient tuez. Ils ont une telle haine contr'eux, qu'ils ne voudroient pas même boire dans un vase où auroit bû un Turc, & si un Turc leur demande à boire, dés qu'il a bû ils rompent le vase, de peur qu'aucun des leurs ne vienne à y boire sans y penser & ne soit immonde. Enfin leurs Prêtres pour leur donner plus d'horreur des Turcs, leur dépeignent Mahomet sous la forme d'un grand Geant, enfermé dans une prison de l'Enfer, avec quatre autres de ses parens, & leur disent que tous les Turcs sont conduits en ce lieu rempli de bêtes immondes pour les devorer.

La creance qu'ils ont de leur *Salut* est telle. Ils prétendent être tous sauvez, & voici

surquoi ils se fondent. Aprés que l'Ange Gabriël eut fait le monde par le commandement de Dieu, il lui tint le discours qui suit. *Seigneur Dieu, voila que j'ai bâti le monde que vous m'avez commandé. J'ai eu beaucoup de peine pour ce sujet, & mes Confreres aussi, qui m'ont aidé pour élever de si hautes montagnes qui semblent toucher & soûtenir les Cieux. Hé qui pouvoit sans grand travail avoir fait chemin aux rivieres parmi ces montagnes, & donner son lieu à chaque chose : De plus, grand Dieu, par l'aide de vôtre bras tout-puissant, nous avons donné à ce monde une telle perfection, que les hommes ne sçauroient s'imaginer aucune chose pour leur profit qui ne s'y trouve ; Cependant pour la satisfaction que je devrois avoir d'avoir fait un si bel ouvrage, je ressens beaucoup d'affliction.* Que Dieu lui demandant ce qui la pouvoit causer, l'Ange Gabriël continüa de parler ainsi : *Mon Dieu & mon Pere, je vous dirai ce qui me donne de la peine ; c'est qu'aprés avoir fait le monde de la façon qu'il est, & avec tant de travail, je prévois qu'il viendra un nombre prodigieux de Juifs, de Turcs, d'Idolâtres, & autres infidelles, ennemis de vôtre nom, indignes de manger & de joüir du fruit de nos labeurs.* Que Dieu repliqua pour lors à l'Ange Gabriël : *Ne te chagrine point, mon fils, il y aura au monde que tu as bâti, des Chrétiens de saint Jean qui seront mes amis, & qui seront tous sauvez.* Que l'Ange s'étonnant comment cela se pouvoit faire ; *Quoi*, poursuivit-il, en parlant à Dieu, *n'y aura-t'il pas entre ces Chrétiens-là quelques pecheurs, & par conséquent vos ennemis ?* Que Dieu pour conclusion lui dit ; *Qu'au jour du Jugement les bons feroient priere pour les méchans, & que par ce moyen ils auroient tous remission de leurs pechez, & obtiendroient le salut.*

Avant que de finir le discours de la Religion de ces Chrétiens de saint Jean, il faut remarquer encore la grande aversion qu'ils ont pour la couleur bleuë apellée Indigo, jusques-là qu'ils ne la veulent pas même toucher. La raison qu'ils en donnent, est que certains Juifs eurent en dormant une vision, qui leur fit entendre que leur Loi devoit être abolie par le baptême de saint Jean. Ce que les autres Juifs ayant apris, & voyant que saint Jean se préparoit à baptiser JESUS-CHRIST, poussez de rage, ils aporterent quantité d'Indigo, qu'ils apellent *Nil* en langue du païs, & qu'ils jetterent dans les eaux du Jourdain. Ils ajoûtent que ces eaux resterent immondes pour quelque temps, & qu'elles eussent empêché le baptême de JESUS-CHRIST, n'eût été que Dieu miraculeusement fit aporter par les Anges un grand vase qu'il fit remplir des eaux prises du Jourdain, avant que les Juifs eussent jetté cet Indigo, & qu'ils enleverent le vase au Ciel; & que lors que saint Jean baptisa JESUS-CHRIST, les mêmes Anges aporterent le vase où étoit l'eau, de laquelle saint Jean se servit pour le baptême; ensuite dequoi Dieu donna sa malediction à cette couleur. Voila tout ce que j'ai pû découvrir de la Religion des Chrétiens de saint Jean.

CHAPITRE IX.

Suite de la même route depuis Balsara jusques à Ormus.

LE dixiéme Avril nous partîmes de Balsara pour le Bander-Congo, & pour faire ce voyage nous prîmes une *Terrade* ou barque exprés; parce que celles où on transporte les dates sont d'ordinaire si chargées, comme j'ai dit plus haut, qu'il y a du risque quand il s'éleve un orage. Il faut remarquer avant que de passer outre que la sortie de la riviere de Balsara est trés-difficile & dangereuse, à cause des sables dont elle est remplie, & il se trouve aussi plusieurs bancs le long du golfe, qui en rendent la navigation fâcheuse. Des deux côtez du golfe qui separe la Perse d'avec l'Arabie, ce sont de pauvres gens qui n'ont guere d'autre métier que de pêcheurs, & ils sont encore plus miserables du côté de l'Arabie, qui n'a sans doute été apellée heureuse qu'à l'égard des deux autres, qui sont presque entierement desertes & qui ne raportent rien. Dans un voyage que je fis de Surate à Ormus, la saison étant contraire & fort avancée, nous fûmes contraints de gagner le cap de *Raz-algate* pour prendre les vents de terre qui viennent de la côte de l'Arabie, tenant toûjours le plus proche de terre que nous pouvions. Ces pauvres pêcheurs ne manquoient pas de venir tous les jours à nôtre bord, nous aportant quantité de poisson frais & salé, & la plus grande partie étoit de trois & de quatre pieds de long. Quoique nous pussions faire ils ne voulurent jamais pren-

dre de l'argent de nous ; mais il nous leur falut donner du ris en payement, & ils ne nous demanderent autre chose. Le Capitaine de nôtre vaisseau ayant compassion de leur misere, voulut leur faire donner du plus beau ris qu'il avoit ; mais ils le refuserent, & demanderent du ris rouge & grossier qu'ils avoient vû dans l'auge de la cage des poules, & qu'on donne d'ordinaire pour nourriture à cette volaille & aux cochons. Je crois qu'ils ne demanderent de celui-là que parce qu'ils le voyoient plus gros, & qu'ainsi ils en auroient davantage. Un jour il vint sept ou huit barques de ces pêcheurs qui monterent tous sur nôtre vaisseau avec quantité de beau poisson. Il y avoit parmi eux des enfans & des vieillards, dont quelques-uns pendant qu'on leur montroit le ris qu'on leur vouloit donner pour leur poisson, le dos tourné contre les cages de nos poules, mettoient la main par derriere pour dérober quelques pincées de gros ris. Le Capitaine considerant cette grande pauvreté, fit signe aux Matelots de les laisser faire, tout leur larcin ne pouvant passer deux livres de ris. J'eus pitié de leur misere, & je priai le Capitaine de m'en donner un sac de trente ou quarante livres que je leur distribuai, les exhortant à en faire bonne chere le soir quand ils seroient de retour chez eux : Mais un des vieillards me dit qu'ils se garderoient bien de le manger, qu'au contraire ils le conserveroient pour des malades ou pour quelque mariage, ce qui fait voir la grande pauvreté de ces Arabes ; & si le reste de l'Arabie heureuse étoit de la sorte, ce seroit assurément un païs trés-malheureux.

Il y a plusieurs Isles dans le golfe Persique ; mais la principale de toute est l'Isle de *Baba-*

ren, où se fait tous les ans la pêche des perles, dequoi je parlerai en son lieu. Dans toute cette Isle l'eau est fort mauvaise, & voici quelque chose de surprenant. Ceux qui veulent avoir de bonne eau ont leurs plongeurs, qui vont le matin en mer à la portée de deux ou trois mousquets de l'Isle. Quand ils sont là, ils plongent au fond de la mer, & remplissent quelques pots de terre de cette eau qui est douce & bonne; puis ils bouchent bien les pots, & sortent ainsi du fond de la mer. Ils vont porter cette eau à ceux qui les ont envoyez, & elle est trés-excellente à boire; ce qui ne se trouve en aucun lieu qu'auprés de cette Isle, m'en étant particulierement informé dans tous mes voyages. Je dirai seulement (ce qui est encore digne de remarque) qu'au cap de Comorin & le long des côtes de Coromandel, & de Malabar, où il n'y a point d'eau douce, & où ils ne s'amusent point à faire des étangs pour recevoir l'eau de pluye comme aux autres lieux des Indes: quand la mer est retirée les femmes viennent avec des cruches, & le plus prés de la mer qu'elles peuvent elles creusent environ deux pieds dans le sable, où elles trouvent de l'eau douce & assez bonne, dont elles emplissent leurs cruches avec une écuelle. On en fait de même le long de deux rivieres que nous passons dans le Royaume de Visa, auparavant que de nous rendre à la mine des diamants. L'eau de ces rivieres étant fort mauvaise & comme salée, les habitans du lieu font aussi des trous dans le sable le plus proche de la riviere qu'il leur est possible, & trouvent de bonne eau.

De Balsara jusques où l'Euphrate entre dans la mer, il y a une petite Isle où l'on jette

l'ancre pour atendre le bon vent. Nous y demeurâmes quatre jours, & de là au Bander-Congo il nous en falut quatorze, & nous y arrivâmes le vingt-troisiéme Avril. Ce lieu-là seroit beaucoup meilleur pour les Marchands que le sejour d'Ormus, qui est trés-mal sain & trés-dangereux, comme je dirai ailleurs. Mais ce qui empêche que le Bander-Congo ne l'emporte sur Ormus pour le commerce, est que le chemin jusqu'à Lar est trés-mauvais, & qu'il n'y a que les chameaux qui y puissent aller ; les passages difficiles & le manquement d'eau en bien des endroits rendant la route presque inaccessible pour les chevaux : mais d'Ormus à Lar le chemin est tolerable. Nous demeurâmes deux jours au Bander-Congo, où il y a un Facteur Portugais qui prend la moitié des doüanes, comme il est porté par l'acord entre les Portugais & le Roi de Perse. Ce Facteur nous reçût fort civilement, & ne voulut jamais permettre que nous prissions d'autre logis que le sien, où il nous régala le mieux qu'il lui fut possible.

Avant que d'aller plus loin, il faut remarquer que les grands vaisseaux qui veulent entrer dans le golfe, & aller d'Ormus à Balsara, doivent de necessité prendre des Pilotes du païs, & qu'il faut avoir toûjours la sonde à la main ; parce qu'il y a par tout quantité de bancs.

Le trentiéme nous prîmes une barque pour le Bander-Abassi, & sur les deux heures aprés midi nous fîmes voile, & vinmes reposer trois ou quatre heures à un village qui est sur le bord de la mer dans l'Isle de Kechmich.

Kechmich est une Isle de trois lieuës de tour, & à cinq ou six d'Ormus. Elle passe en fer-

tilité toutes les Isles de l'orient, où il ne croit ny froment ny orge; mais à Kechmich il y en vient en quantité, & sans cela on auroit de la peine à subsister à Ormus ; parce que c'est de cette Isle d'où l'on tire la plus grande partie des provisions pour les chevaux. Il y a dans l'Isle une bonne source d'eau, & c'est pour sa conservation que les Persans y ont bâti une forteresse, de peur que les Portugais qui tenoient alors Ormus ne s'en pussent prévaloir : Car comme je dirai dans la description de cette Isle que je ferai en un autre lieu, elle n'a point d'autre eau douce que celle qui se rassemble de la pluye dans les citernes ; & comme elle vient à tomber sur une terre salée, il ne se peut faire qu'elle ne retienne quelque chose d'acre qui lui donne un mauvais goût : Mais l'eau des citernes du Bander-Congo est beaucoup meilleure, & c'est en partie ce qui en rendroit le sejour plus propre pour le commerce, n'étoit comme j'ai dit, les six journées de mauvais chemin de ce lieu-là jusqu'à Lar.

Pour retourner à l'Isle de *Kechmich*, les Hollandois l'assiegerent sur un different qu'ils eurent en 1641. & 1642. avec le Roi de Perse pour le negoce des soyes. Voici en peu de mots quelle en fut la cause. Les Ambassadeurs du Duc d'Holstein étant arrivez en Perse, les Hollandois s'imaginerent qu'ils venoient pour enlever toute la soye, & dans cette pensée la hausserent jusqu'à cinquante tomans, quoi que le prix d'alors ne fut qu'à quarante-deux. Dés que les Ambassadeurs furent partis les Hollandois ne voulurent plus la payer qu'à quarante-quatre, qui étoit deux tomans de plus qu'ils n'avoient accoûtumé. Le Roi piqué de ce qu'ils ne vouloient pas

tenir leur parole, ne vouloit plus aussi qu'ils vendissent leurs marchandises sans payer les Doüanes dont ils sont exempts en prenant les soyes. Les Hollandois voyant la resolution du Roi prirent aussi la leur, & vindrent tenir la plage d'Ormus pour empêcher le negoce. Ils assiegerent en même temps la forteresse de Kechmich, dans l'esperance de se rendre maîtres de cette Isle; mais la chaleur est si grande & si insuportable à Ormus depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin de Septembre, que les vaisseaux croisant dans la plage, comme il faut avoir à toute heure la sonde à la main; parce que la Mer est basse en bien des endroits, à mesure qu'on changeoit de bord, les Matelots en fondant tomboient de défaillance sur le tillac. Ainsi ils perdirent une grande partie de leurs gens, & quitterent l'entreprise, ayant enfin obtenu, aprés plusieurs presens faits aux Grands de la Cour, qu'ils ne payeroient que quarante-six tomans de la soye.

Larec est une autre Isle plus proche d'Ormus que Kechmich, & qui est inhabitée. Le sieur Hollebrand commandeur Hollandois y avoit fait faire un jardin auprés d'une mare; où les cerfs & les biches de l'Isle viennent boire. Il y en a une telle quantité qu'en un jour nous en tuâmes quarante-cinq. Il y nourrissoit des poules & des moutons, & en avoit fait un lieu de plaisir pour s'y aller divertir avec ses amis.

De Kechmich nous fîmes voile à Ormus, où nous arrivâmes le lendemain premier de May entre neuf & dix heures du matin. Le Commandeur Hollandois envoya aussi-tôt prendre nos hardes qui étoient à la Doüane sans que nous payassions rien. Il est vrai que

nous avions mis nos meilleures marchandises dans un coffre, qui avoit été cacheté par le Capitaine Hollandois qui étoit à Balsara, & qui avoit écrit dessus, *pour le Commandeur Hollandois qui est à Ormus.* Cet écrit en Hollandois fit croire aux Doüaniers que c'étoit pour la Compagnie Hollandoise, laquelle ne paye point de Doüane en ce païs-là. Les Hollandois nous firent bien des caresses pendant nôtre sejour à Ormus ; & je parlerai de cette Ville quand je partirai d'Ispahan pour aller aux Indes.

La navigation des golfes est ordinairement plus dangereuse que celle de l'ocean ; parce que dans les tempêtes qui surviennent les ondes y sont plus courtes, & qu'on ne peut pas prendre le large comme en pleine mer. Sur tout il y a des risques à essuyer le long du golfe Persique : car il y a des bas fonds en plusieurs lieux, & quantité de langues de terre qui avancent en mer où il y a trés-peu d'eau ; ce qui oblige les vaisseaux qui entrent dans le golfe, de prendre des pilotes à Ormus ou au Bander-Congo, jusqu'à Balsara ; & il en faut faire autant de Balsara à Ormus. Ces pilotes sont des pêcheurs qui n'ont que la seule routine de cette mer, & de laquelle ils connoissent tous les endroits qu'il faut éviter. Le golfe du côté de la Perse est bordé presque par tout d'un païs aride & sablonneux où on ne trouve point d'eau, & il est impossible de se rendre par terre de ce côté-là de Balsara à Ormus. Les Marchands auroient été bien-aises de trouver un chemin du côté de l'Arabie pour gagner Mascaté, d'où l'on peut faire aisement un canal au Sindi, à Diu, ou à Surate, qui sont les trois premiers ports des Indes. Le different qui étoit survenu

pour le prix des soyes entre le Roi de Perse & la compagnie Hollandoise à l'ocasion des Ambassadeurs de Holstein, porta l'Emir de Vodana, Prince d'Arabie, dont je parlerai au dernier livre de mes relations, aprés qu'il eut pris Mascaté sur les Portugais, à se rendre à Ormus pour proposer aux Hollandois qui croisoient dans la plage une route aisée par terre de Mascaté à Balsara; & les Marchands de Balsara qui vont à Ormus pour le négoce des épiceries, & à Elcatif pour celui des perles, auroient souhaité, comme j'ai dit, qu'elle eut été établie. L'Emir offroit de fournir des chameaux jusqu'à Mascalat, & l'Emir de Mascalat en donnoit d'autres jusqu'à Elcatif; Mais les Hollandois considerant qu'en acceptant cette offre ils romproient avec le Roi de Perse, ce qui leur porteroit un notable préjudice, ils remercierent l'Emir de Vodana de sa bonne volonté, & lui firent connoître les raisons pour lesquelles ils ne pouvoient prendre cette route. En effet le Roi de Perse pendant que le different dura, fit sçavoir aux Hollandois que ses sujets se passeroient aisément de leurs épiceries, & qu'il avoit dans son Royaume une plante qui étoit aussi forte & aussi chaude que pouvoient être le poivre & le clou; Ainsi les Hollandois qui vendoient tous les ans en Perse pour quinze ou seize cens mille livres d'épiceries, dequoi ils payoient les soyes, n'auroient pas trouvé leur compte à fâcher le Roi en quittant Ormus pour s'établir à Mascaté; ce qui leur ôta entierement la pensée de cette nouvelle route, qui toutefois auroit été trés-commode. Voici en peu de mots le chemin qu'on auroit pris.

De Balsara on se seroit rendu à Elcatif ville

maritime de l'Arabie heureuse, auprés de laquelle il se fait une pêche de perles qui apartient à l'Emir d'Elcatif : car pour la pêche de l'Isle de Baharen qui est vis-à-vis, elle est au Roi de Perse. D'Elcatif on auroit été à Mascalat autre ville d'Arabie, & résidence d'un autre Emir ; & de Mascalat à Vodana, qui est une assez bonne ville assise à la rencontre de deux petites rivieres qui portent des barques jusqu'à la mer, & qui prennent ensemble le nom de *Moyesur*. Le terroir de Vodana ne produit point de blé, & ne porte que trés-peu de ris ; mais d'ailleurs il abonde en fruits, & particulierement en prunes & en coins, qui n'ont pas l'âpreté des nôtres, & qu'on mange comme des pommes. Il y a aussi de trés-bons melons, & quantité de raisin ; & comme les Juifs remplissent un grand quartier de la ville, l'Emir leur permet de faire du vin. Depuis Vodana jusques au golfe le païs de côté & d'autre est plein de datiers, les dates servant de nourriture ordinaire au peuple, qui n'a pas le moyen d'acheter du blé ni du ris qu'on aporte de loin & qui sont fort chers. De Vodana il n'y a plus que quinze lieuës jusqu'à Mascaté, quoi que les cartes Geographiques, qui ne sont pas fort justes, marquent une distance bien plus grande entre ces deux villes.

L'Emir de Vodana étant venu à Ormus pendant le different des Hollandois avec le Roi de Perse, pour s'aboucher avec le Chef de la Compagnie, qui étoit alors Monsieur Constant, qu'on envoya en la place du sieur Obrechit, il lui montra une perle parfaitement ronde & transparente qui pesoit dix-sept Abas, c'est-à-dire, quatorze carats & sept octaves : Car il faut remarquer que dans

tous les lieux d'Orient où se fait la pêche des perles, on ne parle que d'abas, & un abas fait sept octaves de carats. Monsieur Constant étant fort de mes amis, pria l'Emir qu'il lui permit de me montrer la perle, ce qui lui fut acordé, & je la considerai avec loisir. D'Ormus je passai aux Indes, & le Gouverneur de Surate m'ayant demandé si je n'avois pas oüi parler de cette perle, je lui dis que non-seulement j'en avois oüi parler; mais aussi que je l'avois vûë. Allant prendre congé de lui l'année suivante, comme je retournois en Perse, il se souvint de la perle, & me pria en repassant à Ormus d'en offrir pour lui jusqu'à 60000. Roupies. Dès que j'eus quitté le vaisseau je fis dépêcher un Arabe à l'Emir de Vodana de la part du Chef des Hollandois; afin que son message fut mieux reçû, pour lui demander s'il vouloit donner la perle pour 30000. piastres qui font 60000. Roupies. Mais il n'en voulut rien faire, disant qu'il l'avoit refusée à plusieurs Princes d'Asie qui lui en avoient offert beaucoup d'argent, & qu'il la vouloit garder. La feuë Reine Mere me montra un jour une perle en poire de même nature, & qui pesoit six ou sept carats.

CHAPITRE X.

Du cinquiéme voyage de l'Auteur, & des avantures de quatre François.

DAns mes quatre premiers voyages j'ai pris quatre differentes routes, dont je crois avoir fait assez exactement la description. Il me reste à parler des deux derniers,

que j'ai faits par la même route que j'ai tenuë dans le deuxiéme, à sçavoir par Smirne & Tauris jusqu'à Ispahan.

Je partis donc de Paris pour mon cinquiéquiéme voyage au mois de Février de l'année 1657. & me rendis à Marseille où je m'embarquai pour Ligourne dans un petit vaisseau Marseillois. Ayant levé l'ancre de grand matin, nous découvrîmes aprés midi un Corsaire qui venoit fondre sur nous, & qui nous donna la chasse jusques proche de la côte. Nous la gagnâmes à force de voile, & mîmes pied à terre à un petit havre entre la Cioutat & Toulon. J'avois pris sur moi tous mes joyaux, & n'avois laissé dans le vaisseau que ce qui se pouvoit aisement porter, & qui toutefois pouvoit bien monter à vingt-cinq ou trente mille livres. Ni moi ni plusieurs de ma compagnie ne voulûmes pas nous hazarder de nous remettre sur le vaisseau, dans la crainte que nous eûmes que le Corsaire ne l'atendit, & ayant trouvé des chevaux au lieu où nous étions décendus nous regagnâmes Marseille. Nôtre petit vaisseau où j'avois laissé un de mes gens se hazarda dés le lendemain de se remettre à la voile, & sans mauvaise rencontre le deuxiéme jour se rendit à Ligourne avec un vent favorable.

Etant de retour à Marseille nous vîmes arriver un vaisseau Anglois qui venoit d'Espagne & s'en alloit à Ligourne. Il moüilla aux Isles, & pour l'obliger à expedier ses affaires & à partir quand il nous plairoit; Monsieur le Baron d'Ardiliere, deux fils de Monsieur Thibaut Bourgemaistre de Middelbourg & moi, fimes entre nous une bourse de quarante pistoles dont nous fimes present au Capitaine. Ainsi nous fimes voile deux j[illegible] aprés

l'arrivée du vaisseau, & eûmes assez bon vent jusques vis-à-vis de Masse; où s'étant changé nous fûmes contraints de nous aprocher de l'Isle de Corse, & d'aller enfin jetter l'ancre derriere la Gorgone, petite Isle à trois lieuës de Ligourne. Nous y demeurâmes quatre jours entiers, non sans crainte des Corsaires qui passent souvent entre ces deux Isles, mais nous eûmes le bonheur de n'en voir paroître aucun.

Le vent s'étant rendu favorable nous vinmes en quatre heures à Ligourne; où nous fûmes obligez de faire une espece de quarantaine; parce que la ville de Marseille étoit suspecte de contagion. Mais nous ne fûmes pas enfermez long-temps, & pendant que la flote se préparoit pour le Levant, je fus passer quelques jours à Pise auprés du Grand Duc, qui voulut que je l'entretinsse souvent de mes voyages, & qui à mon retour à Ligourne me fit l'honneur de m'envoyer des fruits, du fromage, des saucissons & d'excellent vin. Deux jours avant nôtre départ je retournai à Pise pour prendre congé de son Altesse; & le Cardinal de Medicis m'ayant demandé si j'avois trouvé le vin de Florence bon; je lui dis que j'en avois fait part à ceux de ma compagnie, & que nous l'avions trouvé si excellent qu'il ne nous en étoit point resté pour le voyage. Le Cardinal me repartit en souriant qu'il m'entendoit bien, & le dit en même-temps au Grand-Duc; de sorte qu'étant de retour à Ligourne, son Altesse m'envoya le lendemain six grands quaissons de vin, & son Eminence deux; & aprés en avoir regalé plusieurs honnêtes gens du vaisseau, j'en eus encore assez à mon arrivée à Smirne dequoi en faire present au Consul François.

Nous partîmes de Ligourne sept vaisseaux de conserve, deux destinez pour Venise, un pour Constantinople, un pour Alep, trois pour Smirne, & je montai sur un vaisseau Hollandois. Nous touchâmes à Messine, & il ne nous arriva rien de particulier dans nôtre naviguation jusques à Smirne. Mais avant que d'en partir pour prendre la route de Tauris, je raconterai au Lecteur l'histoire de quatre François, dont les divers incidens donneront beaucoup de lumiere pour s'instruire des mœurs & des coûtumes tant des Turcs que des Persans.

Dans l'atente du départ de la Caravane qui ne pouvoit être prête que de cinq ou six semaines; & sur l'avis que j'eus qu'un riche Juif, Marchand joüaillier à Constantinople avoit à vendre quelques perles de prix, tant pour leur grosseur que pour leur beauté, ce qui est la meilleure de toutes les marchandises qu'on puisse porter aux Indes, j'envoyai à Constantinople un homme que je menois avec moi, & qui entendoit fort bien cette sorte de négoce. Un Gentilhomme Normand nommé de Reville se trouvant à Smirne se joignit avec lui dans ce voyage, & ils passérent ensemble dans le même vaisseau qui menoit à Constantinople Monsieur de la Haye Ambassadeur de France & Madame sa femme. Ce Gentilhomme avoit deux ou trois mille ducats en bourse, & ne manquoit ni d'esprit ni de courage qui répondoient à sa bonne mine; mais il n'avoit peut-être pas de la conduite à proportion, & il alloit un peu trop vîte dans les affaires pour ce païs-là, où il est besoin de beaucoup de retenuë. Il avoit quité le service des Moscovites croyant entrer dans celui des Venitiens en Candie:

mais le Commandeur de Gremonville qui y commandoit alors n'ayant pû lui donner un emploi tel qu'il souhaitoit, il résolut de passer en Perse. Pendant qu'il fut à Constantinople il s'avisa de joüer une piece à un Juif, ce qui faillit à lui attirer une trés-méchante affaire, & voici comme la chose arriva. Les Juifs qui ne perdent point de temps pour tâcher de profiter des ocasions qui se presentent, venoient trouver souvent l'homme que j'avois envoyé; & outre les perles dont il étoit question & qu'il n'acheta point, parce qu'on les lui mettoit à trop haut prix, lui aportoient des pierres de prix pour voir si quelqu'une lui donneroit dans la vûë. Le Gentilhomme Normand fit connoissance avec eux; & tirant un jour à part celui qui lui sembloit le plus riche, lui dit qu'ayant dessein de passer aux Indes il vouloit employer la valeur de quatre mille ducats en perles, & qu'il le prioit de lui en chercher. Il ajoûta qu'il payeroit moitié en argent, & moitié en marchandise, & lui fit voir en même-temps deux mille ducats que le Juif devoroit déja des yeux. Quelques jours aprés il lui aporta quatre belles perles avec quelques émeraudes, & ils convindrent aisément du prix; parce que le Gentilhomme n'avoit autre dessein que de se moquer du Juif. Pour la deuxiéme fois il lui exposé en vûë les deux mille ducats, que le Juif, qui croyoit avoir trouvé sa dupe, contoit comme étant à lui. Il ne restoit plus qu'à produire la marchandise qui devoit faire l'autre partie du payement; & le Juif demandant à la voir, le Gentilhomme sans le faire languir, lui dit aussitôt que la marchandise qu'il avoit à lui donner, étoit une bonne & forte fiévre quarte

qu'il gardoit depuis long-temps, qu'il n'en pourroit jamais trouver de meilleure, & qu'il ne la mettoit pas à trop haut prix ; puis qu'il ne la lui contoit que pour deux mille ducats. Le Juif qui étoit riche & avoit grand crédit à la Porte, fut si outré de cette raillerie, qu'il s'en manqua peu qu'il n'en arrivât beaucoup de bruit : Car sur ce que le Gentilhomme lui avoit dit qu'il vouloit aller en Perse & aux Indes, il auroit pû aisement le faire passer pour espion, & lui attirer une trés-méchante affaire. Mais les Juifs ne pouvant guere rien faire dans leur négoce sans les Marchands François, quelques-uns representerent à celui qui avoit reçû l'affront, que c'étoit un trait de folâtre qu'il falloit excuser, & le prierent que la chose ne passât pas outre, ce qu'ils obtinrent enfin ; parce que les Juifs, comme j'ai dit, ont besoin d'eux. Mon homme voyant que les Juifs tenoient leur marchandise trop chere, hâta son retour, & revint sans avoir rien acheté. Le Gentilhomme Normand qui craignoit avec raison que sous main les Juifs ne lui fissent faire quelque piece, le pressoit de son côté de partir, & étans venus par mer de Constantinople à Burse, ils firent le reste du chemin par terre jusques à Smirne.

Pour faire de suite & en peu de mots l'histoire de ce Gentilhomme & de son compagnon de voyage, & la joindre avec celle de deux autres François de bonne famille, dont les avantures donnerent lieu à une fâcheuse disgrace qui arriva aux deux premiers à Babilone, je passerai plusieurs circonstances qui ne sont pas beaucoup necessaires à mon recit.

De Reville étant de retour à Smirne, se mit dans un Almadier qui est comme une

petite barque armée, qui d'ordinaire touche à Schio & à Rhodes pour aller en Cypre, où presque tous les jours on trouve des commoditez pour gagner Alexandrette. De-là il fut à Alep, où il pourvût à ce qui lui étoit necessaire pour le voyage de Babilone & pour delà passer en Perse.

Quelques jours avant que Revifle fût arrivé à Alep, il y vint deux François, l'un nommé Neret, & l'autre Hautin Auditeur des Comptes. Ils avoient quatre quaisses pleines de fausses pierreries mises en œuvres, dont la plûpart étoient de celles du Temple, sur lesquelles ils se flâtoient de faire un grand gain en Perse. De Marseille ils s'étoient rendus à Seïde, de Seïde à Damas, ayant oüi dire qu'ils pourroient passer à Bagdat avec le Topigi-bachi, dont j'ai parlé au chapitre précedent. Il faut que le lecteur se souvienne que ce Topigi-bachi ou Chef des Canoniers étoit celui qui avoit aidé à Sultan Amurat à prendre Bagdat, & qu'en reconnoissance de ses services le Grand-Seigneur lui avoit donné à Damas un Timar de plus de quatre mille écus de revenu. C'étoit sa coûtume de passer tous les ans de Damas à Bagdat dans la saison que le Roi de Perse pouvoit l'assieger, & cette saison ne durant que trois ou quatre mois, dés qu'elle étoit passée & qu'elle alloit faire place aux vents & aux pluies, il retournoit à Damas. Il prenoit d'ordinaire avec lui vingt-cinq ou trente chevaux, & faisoit le chemin en dix-huit jours ou en vingt au plus, coupant droit par le desert, où les Arabes avoient charge de lui aporter des vivres sur le chemin. Il est bien-aise dans ce voyage de faire plaisir aux Francs, & de les conduire par cette route la plus courte de toutes, quand il s'en presente,

parce qu'il en tire de l'avantage, & qu'il en reçoit toûjours une honnête récompense. Les deux François l'ayant donc prié qu'ils pûssent passer en sa compagnie, le Topigi-bachi leur promit de leur faire cette grace; mais en les avertissant que ce ne pouvoit être que dans deux ou trois mois, & qu'il faloit avoir patience jusques-là, dequoi ils demeurerent d'acord de part & d'autre. Mais les François n'eurent pas demeuré à Damas sept ou huit jours, qu'ayant fait connoissance avec un Spahi renegat Marseillois, ils écouterent la proposition qu'il leur fit de les mener par la route ordinaire de la Mesopotamie, leur representant qu'ils seroient à la Cour de Perse avant que le Topigi-bachi partit de Damas. Malheureusement pour eux ils suivirent ce conseil, & s'étant pourvûs secretement de chevaux, ils partirent de Damas sans bruit, & sans que le Topigi-bachi en eût connoissance. Dés qu'il eut eu avis de leur départ, aprés la courtoisie qu'il leur avoit faite, il se sentit si offensé de leur procedé qu'il prit résolution de s'en vanger. Il dépêcha sans perdre temps un de ses valets Arabes par le desert au Bacha de Bagdat, pour lui donner avis que deux François devoient passer par cette ville, & qu'il ne manquât pas de les faire arrêter; Que c'étoient assurément deux espions, qui ne passoient en Perse que pour aller porter des avis au Roi contre les interêts du Grand-Seigneur, & qu'il n'en avoit pû juger autrement pendant le sejour qu'ils avoient fait à Damas. Il les lui dépeignit depuis les pieds jusqu'à la tête; la taille, le poil, les traits du visage, & il n'avoit pas envie qu'ils échapassent du piége qu'il leur dressoit.

Les deux François arriverent donc à Alep avec leur Spahi, qui avant que de partir de Damas s'étoit mis dans l'esprit de leur joüer un mauvais tour à Ourfa. On se repose d'ordinaire quelques jours en ce lieu-là pour faire des provisions de bouche, & cependant le traître Spahi fut avertir le Bacha qu'il menoit deux François qui ne pouvoient être que deux espions. C'en fut assez pour obliger le Bacha à les faire prisonniers, & à se saisir en même-temps de tous leurs effets. Il mit d'abord la main sur huit cens piastres qu'ils avoient en especes, & par bonheur ils avoient de l'or cousu sur eux où il ne fut point touché. Le Spahi ne manqua pas d'avoir sa part du butin, & cela doit bien instruire les voyageurs à prendre garde avec qui ils se mettent en chemin dans la Turquie.

Quelques jours aprés il arriva à Ourfa un serviteur du Consul François d'Alep, qu'il envoye tous les ans pour acheter des laines à Erivan & à Tauris. Comme il avoit vû que le Consul son maître avoit fort bien reçu ces deux François quand ils passerent à Alep, il fut surpris d'aprendre qu'ils étoient arrêtez à Ourfa par le Bacha, & étant connu de lui il le fut trouver, pour lui representer que ces François n'alloient en Perse que pour passer aux Indes, où on leur avoit fait esperer que les bagatelles qu'ils portoient se vendoient bien. Enfin à force de prieres, & en l'assurant que la nation lui en feroit obligée, les deux François furent relâchez; mais les huit cens piastres demeurerent pour les frais, & il n'y eut pas moyen de les recouvrer. Le Spahi ayant repris le chemin de Damas, & les François n'ayant personne avec eux qui entendit le langage du païs, ils n'eurent point

de meilleur recours qu'au serviteur du Consul, quitant heureusement pour eux la resolution de passer par Bagdat; ou sur l'avis du Topigi-bachi le Bacha leur auroit fait un méchant parti. Quoi que le chemin fut beaucoup plus long par Tauris, ils le suivirent par cette route, & même il les conduisit jusqu'à Ispahan, où il ne fut pas récompensé comme meritoit le service qu'il leur avoit rendu.

Il faut maintenant reprendre l'histoire du Gentilhomme Normand, qui va bien-tôt souffrir la peine que le Topigi-bachi crût être düë à l'affront qu'il prétendoit avoir reçû des deux François. Trois ou quatre jours aprés leur départ d'Alep, Reville & son compagnon y arriverent, & ayant pris plusieurs lettres de recommandation pour la Perse, tant du Consul que des principaux Marchands, ils eurent le bonheur de n'attendre que sept ou huit jours le départ d'une Caravane pour Babylone. Dés qu'ils eurent mis pied à terre hors du Kilet; sur la creance que l'on eut assez vrai-semblablement que c'étoient les deux hommes dont le Topigi-bachi avoit écrit au Bacha, ils furent menez d'abord devant lui, & on se saisit en même temps de toutes leurs hardes & de leurs lettres. Le Bacha ayant envoyé querir les Peres Capucins pour avoir l'explication de ces lettres, il ne s'en voulut pas tout à fait fier à eux, & fit venir pour les lire un Medecin Sicilien qu'il avoit à son service, avec son Tresorier qui avoit été fait esclave au commencement des guerres de Candie: Mais ni le Medecin, ni le Tresorier, non plus que les Capucins, ne voulurent pas expliquer au Bacha quelques endroits de ces lettres qui

auroient pû nuire aux deux François, ce qui n'empêcha pas qu'ils ne fussent enfermez dans une étable pleine d'ordure, & qu'on ne les menaçât tous les jours de les faire mettre à la bouche du canon s'ils ne confessoient la verité: Car en effet le Bacha les croyoit coupables, & ajoûtoit foi à ce que le Topigi-bachi lui avoit écrit contr'eux. Mais comme il étoit atendu de jour en jour, les Capucins & le Cadi même prierent le Bacha de suspendre son arrêt jusqu'à l'arrivée du Chef des Canoniers, pour voir s'il les reconnoîtroit, & s'il n'y avoit point quelque méprise; afin qu'il rendit un jugement équitable. Le Bacha n'ayant pû refuser cette grace à leur priere, ils demeurerent vingt-deux jours dans cette sale prison. Le Topigi étant arrivé fut saluër le Bacha, qui lui dit qu'il avoit arrêté les deux François sur l'avis qu'il lui en avoit donné; mais que devant être fatigué du voyage il lui falloit laisser prendre du repos, & que le lendemain il les pourroit voir.

Le jour venu, par l'ordre du Bacha on amena les deux prisonniers en sa presence; & quoi qu'il y eût quelque ressemblance de poil & de taille entr'eux & les deux autres François, le Topigi-bachi qui avoit eu le temps de prendre tous les traits de ceux qui lui avoient fait affront, dit au Bacha que ces deux François qu'il voyoit-là n'étoient pas ceux dont il lui avoit donné avis pour les arrêter. Le Bacha entra en colere à ce discours, & croyant que le Topigi-bachi se voulut moquer de lui, ou qu'il eût pris d'autres sentimens depuis son arrivée en faveur des deux François; d'où te vient, lui dit-il, un si subit changement; N'est-ce pas le même poil que tu m'as marqué par ta lettre; N'y en a-t-il pas un âgé? N'y

en a-t-il pas un jeune? Ne sont-ils pas tels que tu les as dépeints; Assûrément les Capucins t'ont fait cette nuit un present pour te dédire, & sans cela tu ne parlerois pas comme tu fais. Le Topigi-bachi qui n'est guere moins consideré dans Bagdat que le Bacha même, fut piqué de ce discours, & ménagea si bien les choses avec le Cadi, que le Bacha relâcha enfin les prisonniers, à condition qu'ils n'iroient pas en Perse, & qu'ils prendroient le chemin de Balsara pour les Indes où ils furent en effet. Mais il fallût sur toutes choses que le Bacha eût son droit; & Reville avant que de sortir de Bagdat y laissa une partie des ducats dont il avoit fait montre au Juif de Constantinople.

Reville & son Compagnon étant arrivez aux Indes passerent jusqu'en Bengale, & furent voir le *Nabab-Mirgimola* General des armées du Grand-Mogol. Ils lui furent presentez par les Anglois qui avoient affaire avec ce Prince, & qui lui firent connoître que ces deux François souhaitoient de prendre parti auprés de lui: Mais le Nabab lui representa qu'outre qu'ils ignoroient la langue du païs & leur maniere de faire la guerre, il ne jugeoit pas à leur mine qu'ils fussent gens à se contenter dans plusieurs marches d'une pipe de tabac par jour avec de l'eau & une poignée de ris, & d'une simple toile sur la tête qui sert aussi de ceinture pour toute tente & tout abri contre les chaleurs excessives de ces païs-là.

Reville voyant qu'il n'y avoit rien à faire pour lui aux Indes, se rendit à Ispahan dans l'esperance d'y trouver quelque emploi. Les Anglois le reçûrent en leur logis, & firent sçavoir *au Nazar* ou grand-Maître de la maison du Roi, qu'il étoit arrivé un Gentilhomme

François qui étoit brave & entendoit bien la guerre. La rencontre des affaires sembloit assez favorable pour Reville; parce qu'on avoit eu avis à la Cour qu'il y avoit plusieurs Corsaires sur la mer Caspienne qui faisoient des décentes dans le Guilan & le Mazandran. Le Nazar fit réponse que dés qu'il verroit l'ocasion propre il ne manqueroit pas de le dire au Roi, qui étoit alors Cha-Abas II. & s'en aquita ainsi qu'il l'avoit promis.

Il y avoit alors à la Cour un vieux Roi de Georgie âgé de plus de quatre-vingt ans, & que le Roi de Perse y avoit fait venir adroitement aprés plusieurs refus, sur la promesse qu'il lui fit de rétablir ses enfans. Le Roi pour le divertir vouloit qu'il fut de tous ses plaisirs; il le menoit à la chasse, il ne bûvoit point sans lui; mais avec toutes ces caresses il ne tint pas ce qu'il lui avoit promis. Trois ou quatre jours aprés que les Anglois eurent donné avis à la Cour de l'arrivée de Reville, le Roi se trouvant de belle humeur & dans la débauche avec le vieux Roi de Georgie, le Nazar prit son temps pour lui dire qu'il étoit venu un Franc à Ispahan, tel que les Anglois lui avoient dépeint. Le Roi commanda aussitôt qu'on le fit venir, & sur cet ordre Reville se rendit à la Cour suivi du Trucheman des Anglois. Quand il eut salué le Roi, sa Majesté demanda au Nazar ce qu'il avoit oüi dire de ce Fringuis-là. Le Nazar répondit qu'il avoit apris qu'il avoit eu d'assez beaux commandemens dans les armées, ce que le Roi se contenta de sçavoir pour cette fois. Demie heure aprés sa Majesté demanda aussi au Trucheman ce qu'il en avoit oüi dire de son côté; à quoi celui-ci repartit qu'on lui avoit assuré qu'il avoit toûjours commandé mille

hommes. Aprés cela le Roi demeura encore quelque temps sans s'informer d'autre chose. Puis il ordonna au Trucheman de lui demander à lui-même quel commandement il avoit en Chrêtienté; à quoi Reville répondit qu'il étoit Capitaine de la Compagnie des Gardes du Corps du Roi d'Angleterre, qui étoit de deux cens hommes. A cette réponse de Reville le Roi se mit en colere, & regardant le Nazar de mauvais œil; chien que tu es, lui dit-il, tu m'as dit que ce Frinquis avoit commandé mille hommes, & il avouë lui-même qu'il n'a été Capitaine que d'une Compagnie de deux cens hommes; demande-lui pourquoi il est venu en ce païs. Reville répondit que c'étoit pour tâcher de dissiper en des païs éloignez le chagrin qui lui duroit encore de ce qu'on avoit fait mourir le Roi d'Angleterre qu'il servoit, & qu'il n'avoit pû se résoudre depuis ce temps-là à demeurer dans la Chrêtienté. Le Roi plus fâché qu'auparavant d'entendre un tel discours; comment étoit-il possible, dit-il à Reville, en lui jettant un regard de colere, que tu fusses Capitaine des Gardes du corps du Roi qui t'avoit à son service, & que toi & tous tes gens n'ayent pas peri pour sa défense, & donné jusqu'à la derniere goute de leur sang? Tu n'es pas digne de vivre, poursuivit le Roi, & en même-temps commanda au Nazar de se saisir de sa personne, & de le faire mettre en lieu de sûreté où il lui en pût répondre. L'ordre du Roi fut incontinent executé, & Reville eut pour prison le logis du Nazar, où il fut assez doucement traité, les viandes ne lui manquant pas & les Francs ayant soin de lui envoyer du vin; de sorte qu'il avoit tout ce qu'il pouvoit souhaiter

pour la bouche. Il faut remarquer que c'est la coûtume en Perse, que lors que le Roi a fait mettre quelqu'un en prison, il n'y a qui que ce soit qui ose lui parler en sa faveur; & il faut de necessité que son élargissement vienne du pur mouvement du Roi; & le malheur étoit pour le prisonnier que le Roi ne pouvoit guere se souvenir de lui, ayant un peu bû lors qu'il le chassa de sa presence. Enfin au bout de vingt-deux jours, les Eunuques du Roi, à la priere d'un Franc apellé Claude Musin armurier de la Cour qui faisoit d'ordinaire le folâtre avec eux, se hazarderent d'en parler au Roi, qui ordonna que Reville le vint saluër le lendemain. Selon la coûtume on lui donna la *Calate*, qui est la veste ordinaire de ceux qui vont saluër le Roi, & de la sorte il eut son congé. Depuis ce temps-là il repassa en Europe, & je le rencontrai à Amsterdam.

Je reviens aux deux François qui furent la cause innocente de la disgrace que Reville essuya à Bagdat, & que le serviteur du Consul François d'Alep conduisit à Ispahan. Comme ils sçûrent que j'avois montré quantité de beaux joyaux au Roi de Perse, & qu'il m'en avoit acheté pour plus de quarante mille écus, ils eurent honte pendant mon sejour à Ispahan d'exposer leurs babioles du Temple; Mais sept ou huit jours aprés mon départ, ils furent montrer leurs belles marchandises au Nazar, & le prier de les faire voir au Roi. Le Nazar à la vûë de ces fausses pierres se mit en colere, leur disant pour qui ils prenoient le Roi, & qu'il n'achetoit point de semblables bagatelles; que sa Majesté avoit de l'argent pour l'employer à de bonnes pierres, & qu'il n'en entroit point d'autres dans

son palais; que s'ils n'étoient François, & si le Roi n'aimoit la nation, en ayant plusieurs à son service, il feroit mettre leurs marchandises en pieces & sçauroit punir leur effronterie. Ainsi les deux François furent renvoyez honteusement, & voyant qu'il n'y avoit rien à faire pour eux à Ispahan, ils résolurent de passer aux Indes. Ils s'embarquerent à Ormus sur un vaisseau Hollandois qui alloit à Masulipatan sur la côte de Coromandel. Quatre ou cinq jours aprés qu'ils eurent fait voile, le sieur Hautin mourut en mer, & le sieur Neret tombant malade fut toûjours languissant jusques à la fin. Comme il y a toûjours sur les vaisseaux de Hollande quelques matelots François, on lui en donna un pour le servir; mais il ne le servit pas fidellement: car dans le fort de sa maladie il se saisit de sa ceinture où il y avoit bon nombre de pistoles d'Espagne, qu'il ne garda guere comme je dirai bientôt. Le vaisseau étant heureusement arrivé à Masulipatan, le Commandeur Hollandois envoya aussi-tôt prier les Capucins de Madrespatan, qui est un fort des Anglois proche de saint Thomé, de venir prendre un François malade & de l'emmener chez eux: ce qu'ils firent promptement, & il mourut au bout de huit jours.

Le matelot François qui s'étoit saisi de la ceinture voulut se servir de ce qui étoit dedans, & changeant à diverses fois au cabaret quelques pistoles d'Espagne, dont d'ordinaire les gens de sa sorte ne sont pas fort chargez, cela fit soupçonner qu'ayant servi le François malade, il lui auroit fait quelque larcin. La chose étant venuë aux oreilles du Commandeur Hollandois, il fit venir le matelot, & fit si bien qu'il découvrit le vol, &

lui fit tout rendre à deux ou trois pistoles prés qu'il avoit mangées. Il eut soin aussi de faire vendre leurs pierres du Temple le plus avantageusement qu'il fut possible, & les Peres Capucins de leur côté raporterent à la masse tout ce qui apartenoit à celui qui étoit mort chez eux. La Compagnie Hollandoise eut soin de faire tenir tout cet argent à Amsterdam, & il fut compté fidellement à Paris à Monsieur Chandelier Avocat en Parlement, Beau-frere du sieur Hautin & son principal heritier.

Ce n'est pas-là le seul exemple que je pourrois produire du bel ordre établi dans tout l'Orient, pour la conservation des biens d'un étranger, de quelque païs éloigné qu'il soit, qui vient à mourir ou en Turquie, ou en Perse, ou dans les Indes: Car si ces biens tombent entre les mains des Mahometans, ils les enferment soigneusement sous la clef, & quand il y auroit des marchandises qui pourroient se gâter, ils n'y toucheront jamais, que les veritables heritiers du défunt & bien reconnus pour tels par des preuves authentiques ne viennent les reclamer. Si ces mêmes biens viennent à la direction des Anglois ou des Hollandois, ils en prennent un inventaire & en donnent avis aux heritiers à qui ils les font toucher fidellement, & je doute fort qu'en plusieurs endroits de nôtre Europe on apportât en de semblables occasions tant de sincerité & d'exactitude.

Voila quelles furent les avantures des quatre François, & elles peuvent servir à instruire le Lecteur de plusieurs choses assez singulieres qui se pratiquent parmi les Turcs, les Persans & les Indiens.

Je reviens à *Smirne* où j'atendis quelque

temps la Caravane pour le voyage de Perse. Toutes choses étant prêtes nous prîmes la route de Tauris que j'ai amplement décrite, & il ne nous arriva rien dans le chemin qui soit digne d'être remarqué. Je dirai seulement que lorsque nous fûmes à Tocat les chaleurs étant fort grandes, nous laissâmes le chemin ordinaire du côté du Nord, pour prendre par les montagnes où il y a toûjours de l'ombrage & de la fraîcheur. En bien des endroits nous trouvâmes de la neige & quantité de trés-belle oseille; & sur le haut de quelques-unes de ces montagnes on trouve des coquillages comme sur le bord de la Mer, ce qui est assez extraordinaire. D'Erzerom nous fûmes passer à Cars, & de Cars nous vinmes à Erivan. Le Kan en étoit alors absent, & s'étoit retiré pendant les chaleurs dans les montagnes, à une journée de la ville. Son Lieutenant qu'il y avoit laissé m'ayant dit qu'il n'étoit pas de la bienseance de passer outre sans aller rendre mes devoirs au Kan, je suivis son conseil, & je le trouvai sous ses tentes dans un beau valon où il y avoit encore quantité de neige. Aux endroits où elle commençoit à fondre on découvroit plusieurs belles fleurs, & l'on avoit en ce lieu-là l'été & l'hiver tout ensemble. Le Kan me fit un trés-bon accueil & à ceux qui m'avoient accompagné; il nous donna un beau pavillon couvert d'écarlate, & pendant dix jours que nous demeurâmes auprés de lui il nous envoya à manger de sa cuisine à tous les repas. Les deux premiers jours il ne nous envoya point de vin, pour nous faire croire qu'il étoit bon Musulman; mais jugeant bien qu'il nous seroit difficile de nous en passer, il ordonna à quelques cavaliers d'en aller pren-

dre au lieu le plus proche, & ils nous en apporterent de deux sortes qui étoit trés-bon. Nous fûmes aussi régalez de quantité de melons & de grenades, & pendant nôtre sejour en ce lieu-là je me divertis à la chasse. Je fis aussi quelques affaires avec le Kan, mais je ne voulus pas lui montrer ce que j'avois de plus precieux, voulant que le Roi en eût la premiere vûë : Car ceci est à remarquer que lors que l'on a montré quelques marchandises à un Kan ou Gouverneur de Province, il ne faut pas se hasarder d'aller l'exposer aux yeux du Roi, qui sçait tout ce qui se passe, & qui se sentiroit offensé que l'on eût montré une chose à son esclave avant que de la lui faire voir. Non seulement la marchandise seroit rebutée, mais encore le Marchand courroit risque d'être maltraité. Il y a d'ailleurs un autre inconvenient pour le Marchand : car aprés qu'il a montré au Roi ce qu'il a de curieux, il n'y a personne de ceux qui le sçavent qui voulut rien acheter de lui dans le dessein de le presenter au Roi, parce qu'on n'oseroit lui faire present d'une chose qu'il a vûë.

Quand on a passé Erivan on peut quiter quand on veut la Caravane, & dés que l'on est en Perse il n'y a plus de risque à courir sur le chemin. Ayant apris que le Kan de *Gengea* étoit homme à acheter pour quinze ou vingt mille écus de joyaux, je pris une partie de ceux que j'avois, & avec deux de mes gens je me mis en chemin pour cette ville : Mais je changeai de dessein à la premiere journée : car d'un côté le chemin me dégoûta de passer outre, étant excessivement mauvais, & ayant marché tout le jour dans des montagnes, où il n'y a que des roches, des

précipices & de petits lacs où on court risque à toute heure de tomber, je jugeai à propos de retourner en arriere; & d'autre côté je fis reflexion sur ce que je viens de remarquer, qu'en montrant au Kan une partie de mes joyaux, cela me pourroit faire tort pour l'autre qui étoit beaucoup plus considerable, & que je n'aurois plus rien osé montrer au Roi sans encourir sa disgrace. Le lendemain de cette rude journée je tournai bride pour rejoindre le reste de mes gens que j'avois laissé dans la Caravane, & je la rencontrai à Naksivan où elle se reposoit, pour continuer sa route jusqu'à Tauris où elle se devoit rendre.

De Tauris à Ispahan il ne m'arriva rien qui soit digne de remarque. Etant à la Cour je fus bien reçû du Roi, & je lui vendis pour soixante-deux mille écus de joyaux, & autres précieuses marchandises. Il m'honora de la Calate, & ayant reçû les mêmes honneurs à mon sixiéme voyage, je reserve ces particularitez pour la relation que j'en dois faire, ne voulant pas ennuyer le Lecteur par des repetitions inutiles.

Fin du second Livre.

VOYAGES DE PERSE.

LIVRE TROISIE'ME.

Du sixiéme & dernier voyage de l'Auteur, & des routes qu'on peut tenir pour entrer en Turquie & en Perse par les Provinces Septentrionales de l'Europe.

Avec une Relation particuliere de plusieurs païs voisins de la Mer Noire, & de la Mer Caspienne.

CHAPITRE PREMIER.

Du sixiéme & dernier voyage de l'Auteur depuis son départ de Paris jusqu'à son débarquement à Smirne.

JE commençai mon sixiéme voyage de Levant le vingt-sept de Novembre 1663. & partis de Paris pour Lion accompagné de huit de mes gens de differentes professions, selon qu'ils m'étoient utiles. Je portois avec moi la valeur de quatre cens

cens mille livres, soit en pierreries, soit en ouvrages d'orfévrerie, & autres pieces curieuses, que je destinois pour le Roi de Perse & pour le Grand Mogol. Etant arrivé à Lion j'achetai un miroir de fonte qui étoit rond & concave,& avoit environ deux pieds & demi de diametre. Son éfet étoit merveilleux, & lors qu'il étoit expose au soleil, & qu'on mettoit un écu blanc au point de la reflexion des rayons, il le faisoit fondre en un instant. Il rejettoit aussi les especes si fort en dehors, que si on lui presentoit une épée il sembloit qu'il en sortoit une autre. La nuit en mettant une chandelle au devant, on pouvoit lire une lettre à deux cens pas loin, en se posant au point de la reflexion. Cette piece étoit la plus belle de cette nature qu'on ait vûë depuis long-temps. Ainsi en faisant chemin je tâchai toûjours d'acquerir quelques raretez qui pussent être agreables à ces deux grands Monarques de l'Asie à qui j'avois eû le bonheur de plaire, & particulierement à l'oncle du grand Mogol qui me favorisoit en toutes choses, leur ayant vendu plusieurs pieces curieuses en mes précedens voyages.

De Lion je me rendis à Marseille, où je demeurai dix jours à atendre l'embarquement pour Ligourne, & je fis voile avec mes gens le dix Janvier 1664. Nous étions dans la barque du Patron Jean Flour, que l'on apelloit le Postillon; parce qu'il étoit estimé le plus habile & le plus diligent Patron du païs. Comme nous faisions assez heureusement nôtre route, nous aperçûmes le lendemain matin un grand vaisseau vers les Isles de sainte Marguerite. La mer n'ayant point d'ami, & voyant devant nous une barque qui faisoit, nous en fimes autant & vinmes moüiller à

une petite anse apellée le Port d'*Agaie*, à deux lieuës de Frejus, où il n'y a qu'un méchant Fort avec deux ou trois maisons seules. Nous fumes à terre parce qu'il n'étoit guere que midi, & nous vîmes là un jardin qui peut passer pour trés-beau, & qui est trés-bien entretenu. Il y a des allées d'orangers & de citroniers qui rendent le lieu aussi verd & aussi gai au cœur de l'hiver qu'en plein été, & on y void d'ailleurs plusieurs enjolivemens à la mode d'Italie qui en est voisine. Sur les quatre heures du soir nous retournâmes à bord, où nous ne fûmes pas plûtôt que nous aperçûmes une grosse barque qui venoit dans le Port à toutes voiles. Ayant demandé au Patron ce que c'étoit, il me répondit assez troublé que Messieurs de la Foraine avoient armé à Toulon cette barque, pour faire payer de gré ou de force certains droits à toutes celles qui font voile pour l'Italie, & que ceux de Marseille ne vouloient pas payer quand on les venoit exiger dans leur ville. Prévoyant le desordre qui pouvoit arriver, dés que je fus à bord je me fis donner une cassette que le Patron me gardoit, & où étoient mes plus précieux joyaux. J'en pris une partie sur moi, & donnai l'autre à la hâte à un de mes serviteurs, croyant qu'il ne me quitteroit pas, Ayant lieu de craindre que dans la confusion qui pouvoit suivre l'ataque de la barque de la Foraine qui en vouloit à nôtre Patron, je ne vinsse à perdre quelque riche piece, je crus que je ferois bien de passer dans une barque Genoise qui étoit à l'ancre proche de la nôtre, & qui ne devoit rien à la Foraine. Je me mis donc en devoir de sauter dans cette barque; mais n'ayant pas bien remarqué la distance qu'il y avoit entre

l'une & l'autre, au lieu de sauter dedans je tombai dans la mer, où on n'auroit pas songé à me secourir dans le tumulte, & où je courois risque de me perdre entre les deux barques, si je n'eusse heureusement rencontré une corde que je saisis par un nœud. Un de mes serviteurs me voyant dans ce danger sauta promptement dans la barque Genoise, & se servit de toutes ses forces pour m'aider à monter, ce qui ne se fit pas sans peine. Cependant la barque de la Foraine avançoit toûjours sur la nôtre, & en étoit déja si proche qu'on la pouvoit acrocher, & le Capitaine pour intimider nôtre Patron, crioit que si on ne se rendoit on ne donneroit quartier à personne. Comme ceux de la Foraine virent que Flour ne se mettoit point en devoir de se soûmettre, ils firent une décharge de plusieurs coups de mousquet. Un de nos Matelots fut blessé proche du mât & mourut trois jours aprés. Le fils du Patron eut un coup dans son jupon qui ne fit que lui effleurer la peau, & le Patron lui-même reçût deux bales dans son bonnet, ce qui l'étonna un peu. Il ne perdit pas pourtant courage, & comme un des plus habiles de son métier, il s'avisa par un tour d'adresse de mettre sa barque entre deux autres barques Genoises qui étoient à l'ancre dans cette baye, ce qu'il fit si à propos qu'il évita le danger où il alloit tomber sans ressource ; Car la barque de la Foraine qui vouloit joindre la sienne & s'en emparer, s'étant embarrassée dans les voiles & les cordages de tant de barques, il eut le temps & le moyen de sortir du Port, & de prendre le large à force de rames. Il faisoit un peu de vent, & dés qu'il fut à la mer il l'eut en poupe & si favorable, que le lendemain du

matin il arriva à Monaco, & de là en deux jours à Gennes.

Pour moi qui étois passé dans la barque Genoise, voyant celle du patron Flour où étoient mes gens échapée & hors de danger, je me fis mettre à terre avec celui des miens qui m'avoit suivi, pour voir quelle voye je devois prendre pour rejoindre nôtre barque. Mais ayant tout à propos trouvé un patron de Frontignan qui portoit du vin de Languedoc à la côte d'Italie, je fis marché avec lui pour me passer à Ligourne. Je me remis donc en mer dans sa barque, & nous touchâmes à Ville-franche, & ensuite à Monaco, où nous arrivâmes un matin de bonne heure.

D'abord à mon arrivée je montai au Palais, & fus saluër Madame la Princesse en l'absence de Monsieur le Prince qui étoit à Genes. Elle me reçût fort civilement, & commanda qu'on me fit voir la place, & ce qu'il y a de plus rare dans le cabinet du Prince. Il y a quantité de beaux tableaux, & plusieurs pieces curieuses d'horlogerie & d'orfévrerie; mais entre autres gentillesses & pieces rares, il y a deux morçeaux de crystal plus gros chacun que les deux poings, en l'un desquels il y a prés d'un verre d'eau dans le milieu, & dans l'autre de la mousse; ce qui s'y est naturellement enfermé lorsque le cristal s'en congele, & ces deux pieces sont fort curieuses. De ce cabinet on me conduisit au garde-meuble qui est en bas. C'est une grande chambre plus longue que large, remplie d'armoires, où l'on serre la vaisselle d'or & d'argent, plusieurs lits en broderie d'or & de semences de perles, & autres trés-riches ornemens. De la terrasse du Château qui est sur un rocher escarpé qui s'avance en

mer, on la découvre à plaisir, & ce rocher n'est ataché aux hautes montagnes de cette côte que par une langue de terre, qui avec les autres avantages que cette place reçoit de la nature & de l'art, la rend une des plus considerables de l'Italie. Je fus voir aussi la Monnoye, & c'est où l'on a batu une grande partie de ces pieces de cinq sols que l'on a portées en Levant.

Ayant remarqué que la barque de Frontignan qui étoit fort chargée alloit trop lentement, le lendemain de mon arrivée à Monaco je pris une petite felouque, & fis route le long de la côte qui est bordée de trés-beaux villages & de trés-belles maisons jusques à Savone; où ayant encore changé de felouque pour achever environ trente milles qui restent de-là jusqu'à Genes; nous fimes assez agreablement la moitié du chemin: mais un vent impetueux s'étant levé qui faillit à nous perdre, nous fûmes contraints de regagner la côte, dont nous étions alors éloignez de plus de trois mille. Il y a un gros village proche du lieu où nous prîmes terre, & comme il y avoit encore assez de jour pour entrer dans Genes, qui n'en est éloignée que de neuf milles, je fis chercher des chevaux pour moi &.celui de mes gens qui m'avoit suivi, & quoi qu'ils ne fussent pas des meilleurs nous les pressâmes si bien que nous arrivâmes à soleil couchant à Genes.

Il ne se peut rien imaginer au monde de plus agreable à la vûë que ces neuf milles de chemin le long du rivage: car d'un côté ce n'est qu'une suite continuelle de magnifiques maisons & de beaux jardins, & de l'autre un rivage uni où les vagues viennent doucement se rompre.

Etant arrivé à Genes j'y trouvai mes gens, qui n'avoient pû encore partir pour Ligourne à cause du vent contraire : mais au bout de deux jours le vent ayant changé & s'étant rendu bon pour Ligourne, nous y fûmes portez en vingt-quatre heures, & étant partis de Genes sur le midi nous y arrivâmes le lendemain à la même heure.

Je fus d'abord saluër le Gouverneur, qui me dit que le grand Duc étoit averti que je devois arriver, & qu'il avoit ordre de me presenter de sa part deux caisses de vin de Florence, & de me dire que son Altesse desiroit que je l'allasse trouver à Pise où il étoit avec sa Cour & toute sa famille. Ayant reçû cet ordre je me rendis incontinent à Pise, & j'y fus si bien reçû tant du grand Duc & de la grande Duchesse, que de la grande Princesse leur belle-fille, que j'en dois conserver le souvenir avec respect toute ma vie.

Le grand Duc étant alors au fort des affaires qui faisoient grand bruit en Italie, au sujet de l'insulte faite à Rome par les Corses à Monsieur de Crequi Ambassadeur de France, dequoi le Pape & le Roi l'avoient fait arbitre, il n'eut pas le temps de s'entretenir avec moi comme il souhaitoit, mais il me dit que les affaires qu'il avoit en main devant être terminées dans huit ou dix jours, il viendroit à Ligourne passer une partie du Carême.

Le grand Duc étant arrivé à Ligourne avec toute sa Cour, je fus le saluër dés le lendemain, & il me dit d'une maniere trés-obligeante qu'il auroit le temps de m'écouter pendant quinze jours, & qu'il prendroit bien du plaisir à s'entretenir avec moi de mes voyages. C'étoit la coûtume de ce Prince de se

retirer incontinent aprés qu'il avoit dîné, & de ne donner audience que sur les quatre ou cinq heures du soir ; pour moi, j'eus le privilege d'être admis tous les matins auprés de son lit où il me faisoit asseoir, & il ne s'en fallut guere que je n'eusse tous les jours cet honneur jusqu'à mon départ. Il n'y avoit alors personne dans la chambre du grand Duc qu'un muet qu'il avoit depuis fort longtemps à son service, & ils s'entendoient ensemble par signes comme s'ils eussent parlé l'un & l'autre. Je remarquai plusieurs fois avec admiration, que le grand Duc lui donnant la clef de son cabinet pour y aller prendre des lettres ou quelque autre chose, il ne manquoit jamais d'aporter ce que le Prince vouloit. Les heures que j'étois auprés de lui se passoient à lire plusieurs memoires de mes voyages que j'avois mis au net ; mais le plus souvent il aimoit mieux que je lui racontasse les choses de bouche, que de les entendre lire. Sur tout son Altesse prit beaucoup de plaisir à voir les operations du grand miroir d'acier dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre. Car enfin, comme j'ai dit, par la reflexion du soleil, il allumoit en un instant une piece de bois, & fondoit toutes sortes de metaux. La nuit, mettant une chandelle au devant, on pouvoit lire dans une grande distance de la maniere que je l'ai represénté, & le grand Duc eut bien envie de voir si cela feroit quelque operation à la lune ; mais par malheur elle ne fut point claire pendant tout le temps que je fus à Ligourne.

Aprés avoir pris congé du grand Duc, de la grande Duchesse, & de la grande Princesse ; le grand Duc m'envoya de trois sortes de vin pour mon voyage, des saucissons, du

fromage, des confitures, & un petit coffre où il y avoit plusieurs médicamens & contrepoisons. C'étoient d'excellentes drogues, & les Italiens en font grand état; mais elles ne me servirent guere : car dés que nous fûmes entrez dans les païs chauds, toutes ces huiles, confections & onguens, vinrent à boüillir par la chaleur, & à casser les bouteilles. De vingt-quatre boëtes de Theriaque qui étoient fermées à vis, il n'y en eut pas une qui échapât & dont le fond ne fut crevé.

Voyant le beau present que m'avoit fait le grand Duc, je crus que je devois l'en aller remercier, quoi que j'eusse déja pris congé de lui. Aprés que je lui eus fait mon compliment, il me dit d'une maniere trés-obligeante qu'il m'auroit bien envoyé autre chose qu'un coffre de médicamens; mais que souhaitant de me voir au retour en bonne santé, il avoit crû qu'il ne me pouvoit rien donner de meilleur pour la conserver, en prenant de temps en temps selon le besoin des cordiaux qu'enfermoit ce petit coffre. Aprés lui avoir fait la reverence je fus prendre congé du Cardinal de Medicis son frere; & le lendemain qui fut un Mecredi vingt-sixiéme Mars 1664. je m'embarquai aprés midi avec mes gens sur un vaisseau Hollandois, apellé *la Justice*, dont le Capitaine se nommoit Jacob. Lorsque nous entrâmes dans la barque pour aller à bord, le grand Duc avec la grande Duchesse & les Princes, vinrent sur un balcon qui regarde le port, & ils me firent l'honneur quand je passai devant eux de me souhaiter par deux ou trois fois bon voyage.

Le vingt-septiéme nous fûmes tout le jour bordoyant le long de la rade, atendant quelques vaisseaux qui n'avoient pas encore toute

leur charge. Sur les cinq heures du soir le grand Duc avec les Princes, les Princesses & une partie de la Cour, vinrent avec deux galeres & trois brigantins se promener autour de la flotte, chaque vaisseau les saluant de quelques coups de canon. Sur les sept heures celui qui commandoit la flotte fit tirer le coup de partance, aprés quoi les onze vaisseaux dont elle étoit composée se mirent à la voile; & prirent leur route pour Messine avec un vent de Nord-oüest. De ces onze vaisseaux il y en avoit deux de guerre & neuf marchands, à sçavoir quatre pour Smirne, trois pour Ancone & deux pour Venise. Toute la nuit nous eûmes le vent favorable, mais assez fort, & plusieurs traverses; ce qui fut cause que deux de nos navires se séparerent de nous, prenant leur route, comme nous pûmes juger, entre l'Isle d'Elbe & l'Isle de Corse, tandis que nous passions entre l'Elbe & l'Italie.

Le vingt-huitiéme sur les huit heures du matin nous nous trouvâmes entre Porto Ferraro & Piombin, & comme le temps étoit fort beau nous eûmes le plaisir de bien voir ces deux places. De là nous vinmes passer entre deux petites Isles, dont l'une s'apelle Palmajola, & l'autre n'a pas de nom. Sur les dix heures nous vîmes Port-Longo, puis de loin Monte-Christo. A une heure aprés midi nous découvrîmes Castiglion-fere, & tout le reste du jour nous côtoyâmes les Isles Gigio & Sanuti. Pour donner moyen aux deux autres vaisseaux qui nous avoient quitté de nous rejoindre, quoi que nous eussions le vent bon nous ne portâmes qu'une voile jusqu'à nuit close: Mais ne les ayant point aperçûs on remit toutes les voiles, avec lesquelles nous fîmes grand chemin toute la nuit.

Le vingt-neuviéme avec le même vent de Nord-oüest sur le matin nous découvrîmes les Isles Pontia & Palmerola, & sur le soir celles de Ventitione & d'Ischia. La nuit s'aprochant, & les deux vaisseaux que nous atendions ne paroissant point, il fut résolu qu'au lieu de passer dans le Phare de Messine on prendroit la route autour de la Sicile où on esperoit de les rencontrer. Sur les onze heures du soir le vent se fit nord-nord-oüest, assez foible, ce qui fut cause que cette nuit-là nous ne fimes que treize ou quatorze lieuës.

Le trentiéme tout le long du jour nous eûmes calme. Vers la nuit il se leva un vent de Sud-est, qui peu à peu se rendit si fort que nous passâmes la nuit assez mal; avec plusieurs traverses qui nous tourmentoient souvent.

Le trente-uniéme le même vent continua jusqu'au soir avec une mer fort haute, ce qui rendit fort malades plusieurs de nos passagers. Sur les neuf heures du soir le vent se tourna à l'Oüest, & nous reprîmes joyeusement nôtre route.

Le premier Avril le matin toute la flote se trouva écartée, tant à cause du mauvais temps du jour précedent, qu'à cause de l'obscurité de la nuit; mais sur les huit heures nous aperçûmes quelques-uns de nos vaisseaux, & en même-temps les trois Isles qui sont devant Trapano; sçavoir Levanzo, Maretima & Favagnana. Sur le midi tous les vaisseaux se rejoignirent assez proche de ces Isles, & le vent cessant sur les quatre heures du soir, nous fûmes en calme jusqu'à minuit qu'un vent de Nord-oüest se leva, mais si foible, que nous ne pûmes faire que trés-peu de chemin jusqu'au jour.

Le second le même vent Nord-oüest dura

jusques sur les dix-heures du matin ; mais le temps s'étant couvert il se changea en Est, & nous fit perdre de nôtre route pour ne pas tomber sur la côte de Barbarie. Le soir le vent se remit à l'oüest ; mais il étoit foible & nous ne fimes pas grand chemin toute la nuit.

Le troisiéme à la pointe du jour il se leva un grand broüillard qui fut suivi d'une pluie. L'inconstance du vent qui changeoit à tous momens nous rendit cette journée incommode, & nous fit seulement entretenir nôtre route en bordoyant jusques sur les six heures du soir que le vent se fit Nord-oüest, & nous fit reprendre nôtre route. Cette nuit du troisiéme Avril une femme Juive qui alloit à Smirne avec son mari & ses enfans, accoucha d'une fille, & la mere & l'enfant se porterent toûjours bien.

Le quatriéme à la pointe du jour nous découvrîmes l'Isle Pantalarea, & quoi que nous fussions plus proches de la Sicile, le broüillard qui venoit de ce côté-là nous empêcha de la voir jusques sur les dix heures que le temps s'éclaircit. Tout le soir & toute la nuit nous eûmes le même vent fort frais, & nous suivîmes toûjours la côte de Sicile.

Le cinquiéme le vent nous ayant été favorable toute la nuit, nous nous trouvâmes le matin à une lieuë & demie de la côte de Sicile vis-à-vis du cap Passaro, & comme le temps étoit fort beau nous eûmes la vûë du Mont-Gibel tout couvert de neige. L'apresdînée ayant doublé le cap nous découvrîmes la côte de Saragouse. Vers le soir le Soleil se couchant le vent cessa, & nous en eûmes fort peu toute la nuit, ce qui nous fut favorable dans le malheur qui faillit à nous arriver : Car sur les deux heures aprés minuit le

vaisseau de l'Amiral nous vint aborder par derriere, & si le vent eût été fort, on étoit en danger de se couler à fond l'un ou l'autre. Cela arriva par la faute du Pilote de l'Amiral qui ne fit pas faire bonne garde.

Le sixiéme sur le matin le vent cessa tout-à-fait, & nous fûmes en calme jusques sur les dix heures qu'un vent d'Est se leva, mais qui étoit foible. Comme nous ne faisions pas grand chemin, nous vîmes tout le long du jour le Mont-Gibel, & sur la minuit le même vent se rafraîchit.

Le septiéme au matin le temps étant beau nous découvrîmes le cap Spartivento, & le même vent d'Est continuant toute la journée, vers le soir nous vîmes quelques autres terres de la Calabre. Toute la nuit se passa presqu'en calme, & nous ne pûmes pas faire grand chemin.

Le huitiéme nous nous trouvâmes fort prés du cap Borsano, & le reste du jour nous vîmes le cap Stillo & le cap delle Collonne.

Le neuviéme sur la minuit un vent de Sud-est qui se leva assez rude, & la mer fort haute avec un temps couvert, furent cause que nous ne fimes point de chemin en vingt-quatre heures.

Le dixiéme sur le matin le vent s'étant tourné au Sud & le temps éclairci, nous vîmes que nous étions à l'entrée du golfe de Venise, entre le cap de sainte Marie, & la côte de la Grece, dont les montagnes étoient couvertes de neige. Sur les dix heures nous prîmes nôtre route, & trois des cinq vaisseaux qui étoient chargez, les uns pour Ancone & les autres pour Venise, se voyant hors de danger entrerent dans le golfe. Pour ce qui est des deux autres qui s'écarterent dés

la premiere nuit, nous ne pûmes sçavoir ce qu'ils étoient devenus. Sur la minuit le vent se changea au Nord.

L'onziéme au matin nous vîmes deux petites Isles, dont l'une s'apelle Fanu, l'autre Merlera, & nous découvrîmes aussi celle de Corfou. Sur le midi le vent s'étant fait Est nous tîmes la mer, & sur le soir il vint quantité de petits oiseaux sur nos cordages, dont nous fimes bonne chasse, & nous eûmes dequoi en faire une grande fricassée. Nous prîmes aussi quatre faucons, des hiboux, & nombre de tourterelles.

Les douze & treiziéme ayant toûjours le vent d'Est nous ne fimes que nous entretenir en bordoyant jusqu'au soir du treiziéme que le vent se mit au Nord, qui nous fit reprendre nôtre route. Sur la minuit s'étant fait Nord-oüest nous l'eûmes en poupe.

Les quatorze & quinziéme nous eûmes toûjours le même vent: mais fort foible, & fûmes ces deux jours sans voir terre, pendant lesquels nous prîmes quantité d'oiseaux.

Le seiziéme le même vent continuant nous nous trouvâmes le matin proche de l'Isle de Zante. Sur les huit heures le calme nous prit jusqu'à trois heures aprés midi que le vent d'Oüest se levant chassa nos petits oiseaux.

Le dix-septiéme nous demeurâmes tout le jour en calme.

Le dix-huitiéme le calme continua, si ce n'est que le matin & le soir un vent d'Oüest assez foible regna environ deux heures.

Le dix-neuviéme sur les sept heures du matin le vent vint Nord-oüest, & nous découvrîmes le cap Gallo entre Modon & Coron, dans la Morée.

Le vingtiéme avec le même vent qui s'étoit fort rafraîchi aprés minuit, nous nous trouvâmes le matin à la portée de deux canonnades du cap Matapan, qui est la pointe la plus meridionale de toute l'Europe. Sur le midi le vent se tourna tout-à-fait à l'Oüest, & donnoit si bien en poupe qu'en trois heures nous passâmes la pointe de l'Isle de Cerigo. D'abord nous vîmes de loin une barque qui n'avoit pas envie de nous atendre, & la nuit elle se déroba de nous.

Le vingt-uniéme le vent nous quitta sur les deux heures aprés minuit. Le matin nous découvrîmes les Isles Caravi & Falconera d'un côté, & le cap Schili de l'autre. A deux heures aprés midi le vent se fit Sud-oüest, nous poussant à souhait, & sur le soir nous vîmes l'Isle saint George. Le vingt-deuxiéme, quoi que nous eussions le vent assez foible, nous ne laissâmes pas d'avancer: car le matin nous nous trouvâmes entre l'Isle de Zea & la Morée, proche d'un cap apellé *delle Colonne*, du même nom que celui de la côte de Calabre. Nous découvrîmes ensuite l'Isle de Negrepont dont nous doublâmes le cap sur les trois heures aprés midi. Le vent Sud-oüest s'étant fort renforcé sur les dix heures du matin, nous fimes beaucoup de chemin cette journée-là, & nous vîmes aussi l'Isle d'Andro.

Le vingt-troisiéme le vent ayant été fort toute la nuit, nous nous trouvâmes le matin proche l'Isle d'Ipsera où le vent se fit Sud. Sur le midi nous étions à la pointe de l'Isle de Scio fort proche de terre. Le soir nous vinmes jetter l'ancre prés du Château à deux lieuës de la ville à cause du calme.

Le vingt-quatriéme sur les dix heures du matin le vent Nord-oüest se leva, qui nous

poussa dans le port de Smirne.

Le lendemain vingt-cinquiéme nous sortîmes du vaisseau & vinmes à terre. Nous n'étions aucunement fatiguez de la mer, & nous l'avions euë si commode pendant vingt jours, que j'écrivis dans le vaisseau avec autant de repos que si j'eusse été à terre dans un cabinet. Je mis en ordre quantité de memoires du voyage que je fis aux Indes en l'année 1652. Nous fûmes loger chez un François qui tenoit auberge au bout de la ruë des Francs, qui est ainsi nommée ; parce que tous les Francs, c'est-à-dire les Européens y demeurent, ce quartier leur étant le plus commode, à cause que la ruë est le long de la mer qui bat le derriere des maisons comme je l'ai dit ailleurs.

CHAPITRE II.

Suite du sixiéme voyage de l'Auteur depuis son départ de Smirne jusqu'à Ispahan.

NOus demeurâmes à Smirne depuis le vingt-cinquiéme Avril jusqu'au neuviéme Juin, pendant lequel temps il survint un furieux tremblement de terre qui se fit si bien sentir, que mon neveu âgé de dix à onze ans, que je menois avec moi, tomba de son lit, & qu'il s'en fallut peu que je n'en fisse de même.

J'ai fait ailleurs la description de Smirne, & je n'ai rien à en dire davantage. La Caravane étant prête pour Tauris, outre les gens que j'avois amenez de France, je pris trois valets Arméniens pour me servir dans la route, & pour faire promptement, lorsque l'on

vient à camper, toutes les choses necessaires en de semblables voyages : Car dés qu'on est arrivé au *Manzil*, c'est-à-dire, au lieu de la couchée, un valet va dans les prez couper de l'herbe qui n'apartient qu'aux passans, un autre va dans les villages voisins chercher un agneau ou quelques poules, un autre enfin va couper du bois quand il s'en trouve, & faire du feu ; ce que nos François trop délicats ne pourroient pas si aisément faire que ceux du païs, outre qu'ils n'en sçavent pas la langue.

Nous partîmes donc de Smirne un Lundi neuviéme Juin à trois heures aprés midi, & fûmes trouver la Caravane qui étoit campée à trois lieuës de là, proche du village de Pontgarbachi, qui est le lieu ordinaire du rendez-vous. La Caravane étoit de six cens chameaux, & le nombre étoit presque égal de gens de cheval. Nous ne partîmes pas le lendemain ; parce qu'il y avoit encore du monde à atendre, & nous ne commençâmes à marcher que l'onziéme à deux heures aprés minuit. Comme j'ai amplement décrit cette route, & la maniere de voyager dans les Caravanes, il seroit inutile de donner ici le journal de nôtre marche, dans laquelle il ne nous arriva rien d'extraordinaire, & je me contenterai de remarquer quelques rencontres qui servent à la liaison & à l'intelligence de mes relations.

Etant arrivez à Erivan un Samedi quatorziéme Septembre, nous fûmes camper dans une fort belle place herbuë entre la forteresse & la vieille ville, n'ayant pas voulu aller dans le Carvansera où nous aprîmes qu'il y avoit des Malades. Nous y demeurâmes douze jours, pendant lesquels je fus voir le

Kan qui me fit un grand accuëil. J'ai remarqué ailleurs que sur la riviere d'Erivan il y a un fort beau pont de pierre de trois arches, & que sous ces arches il y a comme des chambres où le Kan va quelquefois passer le temps durant la chaleur du jour. La premiere fois que je le fus saluër il étoit en ce lieu-là à se divertir avec plusieurs de ses Capitaines & autres Officiers de guerre. Ils avoient des bouteilles de vin qui rafraîchissoient à la glace, & de toutes sortes de fruits & de melons dans de grands plats, sous chacun desquels il y en avoit un autre plein de glace. Aprés que le Kan m'eut demandé de quel païs je venois & en quel lieu je voulois aller, il ordonna que l'on me versât à boire. Je le remerciai de cette civilité, & lui ayant dit que nôtre coûtume étoit de manger quand nous bûvions, il commanda aussi-tôt qu'on aportât le dîné. Cependant je fis venir un de mes gens qui portoit le present que je lui voulois faire, & qui consistoit dans les articles suivans: Une lunette à longue vûë; six paires de lunettes ordinaires; deux de ces autres lunettes qui font plusieurs reverberations; deux petits pistolets, & un fusil pour allumer la chandelle en forme de pistolet. Il témoigna que tout ce que je lui offrois lui étoit fort agreable, & principalement les six paires de lunettes; car il avoit plus de soixante ans. Dés que je lui eus fait mon present, il commanda qu'on me portât du vin dans ma tente, avec un agneau, des fruits & des melons, & qu'on me donnât tout ce qui me seroit necessaire. Je bûs trois coups pendant le dîné; mais le Kan ne bût point, parce qu'il étoit *Agis*, c'est-à-dire qu'il avoit fait son pelerinage de la Mecque, aprés quoi il n'est

pas permis en aucune ſorte de boire du vin, ni d'aucune autre boiſſon qui puiſſe enyvrer. Le Kan & ceux qui étoient avec lui me preſſoient fort de boire, & ſouhaitoient que je me rendiſſe gai; mais ayant haï toute ma vie la boiſſon au-delà du neceſſaire, je leur dis que les François ne bûvoient du vin qu'avec moderation & pour leur ſanté, & qu'ils n'imitoient pas pluſieurs autres Francs qui faiſoient vanité de boire du vin avec excez. Comme on eut achevé de dîner, je lui fis dire par un ſien Neveu qu'il donnât congé à la compagnie, & que je lui ferois voir en particulier une partie des joyaux que je portois au Roi. Il fut étonné de voir tant de rares pieces, & principalement une belle perle en poire du poids de cinquante-ſix carats, & dix autres perles en poire toutes parfaitement belles & d'une même eau, dont la moindre peſoit treize carats. Le travail d'orfevrerie de pluſieurs miroirs de criſtal lui plût fort auſſi, & il auroit bien acheté quelques-unes de ces pieces s'il eût oſé; mais lui ayant dit que le tout étoit pour le Roi, il fallut qu'il ſe contentât de la vûë que je lui en avois bien voulu donner. Voyant qu'il étoit de bonne humeur, je voulus lui faire ma plainte de l'inſolence du Doüanier d'Erivan, avec lequel j'avois diſputé le jour de mon arrivée. La choſe s'étoit paſſée de cette maniere. Le Doüanier a acoûtumé de faire ouvrir les coffres de tous les Marchands tant Turcs qu'Armeniens; afin que s'il y a quelque choſe de rare, le Kan d'Erivan le voye; & le plus ſouvent il achete quelque piece & l'envoye au Roi. Il ſembloit au Doüanier que je ne devois pas être exempt de cette regle, & il vint d'abord à mon arrivée pour me faire

ouvrir mes coffres, comme il en usoit envers les autres Marchands. Dés qu'il m'eut parlé d'ouvrir, il fut obligé d'aller à un autre lieu; d'où revenant deux heures aprés & voyant que je n'avois rien ouvert, il me demanda rudement pourquoi je n'obéïssois pas aux ordres. Je lui répondis d'un ton aussi ferme que le sien, que je n'ouvrirois point mes coffres qu'en presence du Roi, & que pour lui je ne le connoissois point. Sur cela il se retira en colere, & m'ayant menacé que s'il ne trouvoit mes coffres ouverts le lendemain, il me les feroit ouvrir par force; je lui dis que je ne les ouvrirois pas, & qu'il prit garde que je ne le fisse repentir de ses menaces. Voilà quel fut le sujet de nôtre querelle, & comme j'ai dit je voulois m'en plaindre au Kan; mais son Neveu me pria de n'en rien faire pour l'amour de lui, & me promit qu'il m'envoyeroit le Doüanier pour me demander pardon, ce qui fut fait; car en sortant d'auprés du Kan, le Doüanier se trouva-là, & me fit bien des excuses. Pour éviter une semblable rencontre je demandai au Kan un passeport; afin que l'on ne me demandât rien dans les terres de son Gouvernement, ce qu'il m'acorda incontinent & de bonne grace, usant de ces mêmes mots : *Venez aprés demain*, me dit-il, *dîner avec moi, & je vous le donnerai.* On n'aporta point de vin alors; car il se trouva à table plusieurs Moullahs ou Docteurs de la loi, qui la plûpart sont *Agis* ou revenus, comme j'ai dit, du pelerinage de la Mecque.

Le Vendredi vingt-sixiéme Septembre nous partîmes d'Erivan, & le neuviéme de Novembre nous arrivâmes à Tauris à cinq heures du matin, par la route ordinaire.

En partant d'Erivan deux de mes gens étoient fort malades, dont l'un Horloger de sa profession ayant beaucoup souffert en chemin, mourut deux heures aprés que nous fûmes arrivez à Tauris, dans le Calvansera où nous logeâmes. L'autre malade qui étoit Orfévre fut porté au Convent des Capucins, où nonobstant le grand soin qu'ils en prirent il mourut au bout de quinze jours d'une gangrene qui lui mangea la bouche & la gorge, qui est une maladie du païs. Je les fis enterrer tous deux dans le Cimetiere des Armeniens, ce qu'ils n'eussent pas permis s'ils eussent sçû que l'Horloger étoit de la Religion Protestante.

C'est ici qu'il faut remarquer l'exactitude avec laquelle les Persans conservent les biens des étrangers. Le Juge de Police ayant sçû la mort de ce jeune Horloger, fit sceller la chambre où étoit son équipage, pour le garder selon leur loi pour les parens du défunt, au cas qu'ils vinssent le demander. Je repassai à Tauris l'année d'aprés, & la chambre étoit encore fermée, d'où l'on peut juger que la faisant sceller ce n'étoit pas pour s'emparer de ses hardes, qui aparemment s'étoient pû gâter depuis ce tems-là.

Nous demeurâmes douze jours à Tauris, pendant lesquels j'envoyai à Ispahan mes plus grosses marchandises; & je fus à Chamaqui, ville frontiere de Perse, vers la mer Caspienne, à dix journées de Tauris, pour y vendre quelque chose au Kan; mais il en étoit absent, & selon sa coûtume toutes les années aprés les moissons il alloit recueillir vers la mer Caspienne les droits du Roi & les siens. Le bonheur voulut que je ne le trouvai pas à Chamaqui, car peut-être que je lui aurois

vendu quelque chose, & qu'étant à Ispahan j'aurois été mal reçû du Roi, comme le fut un nommé Claude Musin qui étoit en nôtre Caravane, qui ayant pris le devant pour aller à Chamaqui vendit quelque piece au Kan: Car lors qu'il fut arrivé à Ispahan, & qu'il voulut montrer au Roi ce qu'il aportoit, le Roi se fâcha & le renvoya honteusement, lui disant qu'il étoit bien hardi de lui venir montrer ce qu'il avoit fait voir à un de ses esclaves, le Kan de Chamaqui lui ayant aussitôt envoyé en present par un Courrier ce qu'il avoit acheté de cet homme. Je n'ignorois pas veritablement cette coûtume de Perse, qu'il ne faut rien montrer au Roi de ce que l'on a fait voir à quelqu'un de ses sujets: mais sçachant que le Kan de Chamaqui étoit homme à m'acheter pour quarante ou cinquante mille écus de marchandise, & mon dessein étant d'aller droit aux Indes, il m'étoit comme indifferent de vendre le reste au Roi de Perse, ou de le porter plus loin; au lieu que Musin qui bornoit son voyage à Ispahan, avoit dû mieux prendre ses mesures.

Deux journées au deçà de Chamaqui on passe l'Aras, où on prend des éturgeons en quantité, & pendant ces deux journées on marche dans une campagne toute pleine de meuriers blancs, le peuple n'étant ocupé qu'à travailler à la soye. Avant que d'arriver à la Ville on passe plusieurs collines; mais il faut plûtôt la nommer une grande Villaçe, où il n'y a rien de remarquable qu'un beau Château que le Kan y a fait bâtir, Je parle de cette Ville comme si elle étoit encore sur pied; mais au retour de ce sixiéme & dernier voyage, arrivant à Tauris j'apris que par un horrible tremblement de terre elle avoit été ren-

versée de fonds en comble, n'y ayant eu qu'un Fringuis Horloger de Geneve, & un Chamelier qui se fussent sauvez de cette déplorable subversion. J'avois fait plusieurs fois dessein dans mes autres voyages de retourner en France par la Moscovie, mais je n'avois osé m'y hasarder, parce que l'on m'assuroit qu'on ne permettoit pas à Moscou de passer de l'Europe dans la Perse, ny de la Perse en Europe, & que c'étoit par une grace toute particuliere que l'on avoit accordé passage aux Ambassadeurs du Duc d'Holstein. Au retour de ce dernier voyage j'avois tout-à-fait résolu de prendre cette route, & d'essayer si par des presens je m'ouvrirois le passage en France par la Moscovie. Je m'étois pourvû pour ce sujet de la charge de douze chameaux, dont quatre étoient de brocarts de diverses sortes, de pure soye, & d'or & d'argent, & les autres de marroquins & de chagrins de Perse, dont les Moscovites font grand état; mais la nouvelle de la ruïne de Chamaqui me fit changer de dessein, & je suivis la route de Smirne.

Pour reprendre la suite de mon sixiéme voyage, nous partîmes de Tauris le vingt-deuxiéme Novembre avec une petite Caravane, que nous quittâmes le vingt-septiéme à deux heures du matin, & je me joignis avec douze Armeniens pour gagner chemin & être plûtôt à Ispahan; mais la nuit étant fort obscure & nos Conducteurs fort ignorans, nous marchâmes quatre heures dans la plaine sans sçavoir où nous allions, si bien qu'au jour nous n'avions fait qu'une lieuë, de trois ou quatre que nous aurions pû faire si nous ne nous fussions pas égarez. Deux jours aprés nous nous détournâmes encore de deux grandes lieuës

dans l'obscurité ; & nous ne nous aperçûmes de nôtre erreur qu'au jour par la rencontre de quelques Pastres qui nous remirent dans nôtre chemin. De-là à Cachan il ne nous arriva rien de considerable, si ce n'est la rencontre d'un des Ambassadeurs de Moscovie vers le Roi de Perse, qui reprenoit le chemin de son païs avec soixante hommes ou environ, son collegue étant mort à Ispahan.

Enfin le Dimanche quatorziéme Decembre ayant monté à cheval dés trois heures du matin, & la gelée étant forte, aprés avoir beaucoup souffert de la glace qui fatiguoit nos chevaux, & ensuite de la bouë dont nous avions de la peine à nous tirer quand le soleil eut dégelé les chemins, nous arrivâmes sur le midi à Ispahan, dont je ferai la description au livre suivant.

CHAPITRE III.

Route d'Alep à Tauris par Diarbequir & Van.

J'Ai décrit toutes les diverses routes que j'ai tenuës dans mes six voyages en allant en Perse ; mais il y en a encore deux autres que l'on peut prendre ; l'une par le Nord de la Turquie ; & l'autre par le Midi. La premiere est par Diarbequir & Van, d'où l'on se rend à Tauris, & la seconde par Anna & le petit desert, en tirant à Bagdat. Quoi que je n'aye pris ces deux routes qu'au retour de quelques-uns de mes six voyages, j'ai jugé à propos de les ajoûter ici aux précedentes comme si je les avois suivies en allant en Perse ; afin que le lecteur puisse sçavoir de suite tous les chemins qu'on peut tenir pour se rendre à Ispa-

han, de Constantinople, de Smirne & d'Alep, qui sont, comme j'ai dit, les trois villes celebres d'où partent les Caravanes.

Je décrirai dans ce chapitre la premiere de ces deux routes par Diarbequir & Van, & j'irai d'un plein saut au Bir ou Beri sur la rive gauche de l'Euphrate, ayant déja fait le même chemin lors que je pris la route de Bagdat. Je marquerai exactement les lieux où il faut passer ; mais non pas si exactement les distances : parce que les marches sont tantôt plus promtes, & tantôt plus lentes, selon les voitures dont l'on se sert, & que les mesures de ces païs-là sont differentes des nôtres.

De *Bir* ou *Beri* on va le long de l'Euphrate jusqu'à *Cechemé*.

De *Cechemé* on vient à *Milsera*, où il faut payer la Doüane d'Ourfa quand on ne passe pas par cette ville, & l'on prend quatre piastres pour charge de cheval.

De *Milesara* on vient à *Arzlan-chaye*, c'est-à-dire *Riviere du Lion*, qu'on apelle de la sorte à cause de sa grande rapidité, & elle se va rendre dans l'Euphrate.

D'*Arzlan-chaye* on passe à *Seuerak*. C'est une ville qu'arrose une petite riviere qui se jette aussi dans l'Euphrate. Elle est environnée d'une grande plaine au Nord, au Couchant & au Midi : mais du côté du Levant dés qu'on est à une lieuë de la ville la campagne n'est qu'une roche fort dure qui continuë plus de quatre lieuës. Le chemin où passent les chevaux, les mules & les chameaux, est entaillé dans la roche, comme un canal profond de deux pieds, & large d'autant, & on prend en ce lieu-là demie piastre pour charge de cheval.

De *Seuerak* on vient à *Bogazi* auprés de deux puits où il n'y a point de maison, & quand on y fait gîte, il faut camper-là comme en beaucoup d'autres lieux de cette route.

De *Bogazi* on se rend à *Deguirman-Bogazi*, & de Deguirman-Bogazi à *Mirzatapa* qui est un Carvansera seul.

De *Mirzatapa* on vient à Diarbequir que les Turcs apellent *Car-emit*.

Diarbequir est une grande ville sur une éminence à la droite du Tigre qui forme en cet endroit une demi-lune, & des murs de la ville jusqu'à la riviere c'est un précipice. Elle est ceinte d'une double muraille, & à celle de dehors on voit soixante & douze tours, que l'on dit avoir été élevées à l'honneur des soixante & douze Disciples de JESUS-CHRIST. La ville n'a que trois portes, à l'une desquelles qui regarde le Couchant, on voit une inscription Grecque & Latine qui fait mention d'un Constantin. On y voit deux ou trois belles places, & une magnifique Mosquée, qui a été autrefois une Eglise de Chrétiens. Elle est entourée de fort beaux charniers, autour desquels demeurent les Moullahs, les Dervis, les Marchands de livres & de papier, & autres gens de la sorte qui servent à ce qui concerne la Loi. A une lieuë de la ville du côté du Nord on a coupé une petite partie du Tigre qu'on fait venir par un canal dans la ville. C'est de cette eau-là qu'on lave les marroquins rouges qu'on fait à Diarbequir; parce qu'elle a une qualité toute particuliere pour les rendre beaux; & ces marroquins, tant pour la couleur que pour le grain, surpassent de beaucoup tous les autres du Levant. Il s'y en fait une grande quantité, & ce travail-là ocupe un quart des habitans de

la ville. Son terroir est excellent & de grand rapport; on a à Diarbequir de trés-bon pain & de trés-bon vin, & on ne sçauroit manger ailleurs de meilleures viandes; mais sur tout on y mange des pigeonneaux, qui en bonté & en grosseur surpassent tous ceux que nous avons en Europe. La ville est fort peuplée, & on fait compte qu'il y a des Chrétiens seuls jusques à plus de vingt mille. Les deux tiers sont Armeniens, & le reste est de Nestoriens avec quelque peu de Jacobites. Il y a aussi depuis peu des Peres Capucins qui n'ont point encore de maison particuliere, & qui demeurent dans une petite chambre d'un Carvansera de la ville.

Le Bacha de Diarbequir est un des Vizirs de l'Empire. Il a peu d'Infanterie, parce qu'elle est peu necessaire en ce païs-là, & que les Curdes & les Arabes qui font de continuelles courses sont tous à cheval. Mais d'ailleurs il a beaucoup de Cavalerie, & il peut mettre sur pied plus de vingt mille chevaux. A un quart-d'heure au-deça de Diarbequir il y a un gros village avec un grand Carvansera, où les Caravanes qui vont en Perse & qui en reviennent vont d'ordinaire loger plûtôt qu'à Diarbequir; parce que dans les Carvanseras des villes on paye par mois trois ou quatre piastres de chaque chambre, & que dans ceux de la campagne on ne paye rien.

On passe le Tigre à Diarbequir, & toûjours à gué, si ce n'est lors que les neiges viennent à fondre & que la riviere s'enfle; car alors on l'a va passer sur un grand pont de pierre qui est à un quart de lieuë au-dessous de la ville. A une demie lieuë au-delà du Tigre il y a un village avec un Carvansera, où est le rendez-vous de toute la Caravane, & où les premiers

qui y arrivent ont le temps de faire leurs provisions pour neuf ou dix jours jusqu'à *Betlis*; car quoi que dans cette route on trouve tous les jours des Carvanseras ou des villages, on a de la peine à y trouver de bon pain.

Quand la Caravane se met en marche, la premiere journée est de quatorze heures de cheval; & de ce village proche du Tigre on vient au gîte à *Chaye-batman*, où l'on paye une piastre pour charge de cheval.

De *Chaye-batman* on se rend à *Chikaran*; de Chikaran à *Azou*, petite ville qu'on laisse à une lieuë du grand chemin, où les Doüaniers viennent prendre leurs droits, qui sont quatre piastres pour chaque charge de cheval.

D'Azou on vient à *Ziarat*, & de Ziarat à *Zerque*, où pour charge de cheval on paye deux piastres.

De *Zerque* on vient à *Cochakan*.

De *Cochakan* à *Carakan* trés-méchant Carvansera où on commence à entrer dans les montagnes, qui continuënt avec des torrens jusqu'à Betlis.

De *Carakan* on vient à *Betlis* en une petite journée. Betlis est la ville principale d'un Bei ou Prince du païs, le plus puissant & le plus considerable de tous; parce qu'il ne reconnoît ni le Grand-Seigneur ni le Roi de Perse, au lieu que les autres Beis relevent tous de l'un ou de l'autre. Ces deux puissances ont interêt de se bien entretenir avec lui, parce que de quelque côté qu'il vint à se ranger, il lui seroit aisé d'empêcher le passage à ceux qui veulent prendre cette route d'Alep à Tauris, ou de Tauris à Alep; Car il ne se peut voir au monde de détroits de montagnes plus faciles à garder, & dix hommes les défendroient contre mille. En aprochant de

Betlis quand on vient d'Alep, on marche un jour entier entre de hautes montagnes escarpées qui continuënt encore deux lieuës au-delà, & l'on a toûjours de côté & d'autre les torrens & la montagne, le chemin étant taillé dans le roc en beaucoup d'endroits, de sorte qu'il faut souvent que le chameau ou la mule passent bien juste pour ne pas tomber dans l'eau. La ville est entre deux hautes montagnes qui ne sont éloignées l'une de l'autre que de la portée du canon, & le château est sur une bute également distante des deux montagnes, & environ de la hauteur de la bute de Montmartre. Elle est en pain de sucre, & si escarpée de tous côtez, qu'on ne peut monter qu'en tournoyant. Le haut est comme une grande plateforme où est bâti le Château, & avant que d'y arriver on trouve trois pont-levis. On passe ensuite par deux grandes courts, & puis par une troisiéme qui est plus petite, & qui fait face aux sales de l'apartement du Bei. Le chemin est fâcheux pour monter au Château, & il faut avoir de bons chevaux. Il n'y a que le Bei & son Ecuyer qui y montent à cheval, d'autres que cet Ecuyer n'ayant pas ce privilege. La ville s'étend de côté & d'autre du pied de la bute jusqu'aux deux montagnes, & il y a deux Carvanseras, l'un dans la ville au pied de la bute, & l'autre comme hors de la ville, où les Marchands se retirent plûtôt qu'en l'autre; parce que celui de la ville est sujet à être rempli d'eau en un instant, quand cinq ou six ruisseaux qui sortent des montagnes voisines & qui passent dans les ruës viennent à grossir. Le Bei ou Prince qui commande en ce lieu-là, outre qu'il se tient fort de ces passages qu'on ne peut forcer, peut mettre sur pied vingt

ou vingt-cinq mille chevaux, & quantité de trés-bonne Infanterie composée de bergers du païs qui sont toûjours prêts au premier commandement.

Quand je passai à Betlis au retour d'un de mes voyages, dés que la Caravane fut arrivée on avertit le Bei qu'il y avoit un Frinquis, & il donna ordre aussi-tôt qu'on me fit dire qu'il souhaitoit de me voir. Aller voir un Bei ou Gouverneur de Province est en Turquie & en Perse une même chose. Je fus donc saluër le Bei de Betlis, & lui fis present en même-temps de deux pieces de satin, l'un rayé d'or, & l'autre rayé d'argent. Je lui donnai encore deux toques blanches comme les Turcs les portent, & des plus fines, avec de l'argent aux deux têtes, & deux pieces de mouchoirs blancs avec quelques rayes rouges mêlées d'argent. Il me sçût bon gré de ce present, & il m'envoya ensuite deux moutons, de bon pain & de bon vin, & deux grands bassins de raisins frais, ce qui étoit trés-rare pour la saison. Quelques-uns de ses principaux Officiers me vinrent prier quand je fus de retour à la ville, de leur vendre de ces mêmes pieces de satin dont j'avois fait present à leur Prince; mais en commençant à leur montrer quelque chose, ils jetterent d'abord les yeux sur quatre pieces de toile pour des turbans que j'avois fait teindre exprés en couleur de feu; ce qui leur plut si fort, que bien que j'eusse dessein de les garder je ne pus me dispenser de les leur vendre; mais ils me les payerent si bien, que cela me dédommagea du present que j'avois fait. J'oubliois de dire que tandis que j'étois avec le Bei, qui fit venir le caffe, selon la coûtume, il arriva un Courier de la part du Bacha

d'Alep, qui le prioit de lui rendre un Chirurgien François qui étoit son esclave, & qui avoit été pris aux guerres de Candie, se plaignant qu'il avoit emporté la valeur de trois mille écus. Le Bei qui sçavoit ce que c'est que la sainteté des aziles, & qui vouloit maintenir le François qui s'étoit refugié auprés de lui, rabroüa le Courier d'une étrange sorte, jusqu'à le menacer de le faire mourir s'il ne se retiroit promptement de devant lui. En le renvoyant de la sorte à son maître, il le chargea de lui dire qu'il se plaindroit de sa temerité au Grand-Seigneur, & que s'il ne le faisoit étrangler, il sçauroit bien s'en revancher d'une autre façon: Car en effet le Grand-Seigneur a bien plus d'interêt que le Roi de Perse de s'entretenir avec le Bei de Betlis; parce que s'il prenoit envie au Roi de Perse de venir assieger Van, le païs étant ouvert depuis Tauris jusques-là, le Grand-Seigneur ne pourroit que trés-difficilement la secourir que par les passages qui sont dans les terres de ce Bei, & il a assez de forces pour les lui refuser s'il étoit mal avec lui.

Au reste c'est un plaisir que de voyager dans tout ce païs des Curdes: Car si d'un côté les chemins sont rudes & difficiles, on voit d'ailleurs presque par tout de grands arbres, comme chênes, noyers, & autres belles especes; n'y en ayant pas un qu'un gros sep de vigne sauvage n'embrasse jusqu'au haut. Au dessus des montagnes où la terre se trouve unie & en plaine, il y croît le meilleur bled & le meilleur orge de tout le païs.

De *Betlis* où l'on paye cinq piastres par charge de cheval, on vient à *Taduan* où l'on en paye deux.

Taduan est un village à la portée du canon

du lac de Van, à l'endroit où la nature a fait un bon havre à l'abri de tous vents, étant fermé de toutes parts par de hautes roches, & son entrée, quoi que fort étroite, étant trés-aisée. Il peut contenir vingt ou trente grosses barques, & quand les Marchands voyent que le temps est beau & le vent favorable, ils font embarquer en ce lieu-là leurs marchandises pour Van. On s'y peut rendre en vingt-quatre heures, plus ou moins, & la naviguation n'est pas dangereuse; au lieu que par terre de Taduan à Van il y a prés de huit journées de cheval. Quand on vient de Perse, on se peut embarquer de même à Van pour Taduan.

De *Taduan* à *Karmouché*.

De *Karmouché* à *Kellat*.

De *Kellat* à *Algiaoux* petite ville, on l'on paye une piastre par charge.

D'*Algiaoux* à *Spanktiere*.

De *Spanktiere* à *Soüer*.

De *Soüer* à *Argiche*.

D'*Argiche* à *Quiatakierpon*.

De *Quiarakierpon à Perkeri*.

De Perkeri à *Zuarzazin*.

De *Zuarzazin* à *Souserat*.

De *Souserat* à *Devan*. On y paye deux piastres par charge de cheval, ou bien on les paye à Van.

De *Devan* on vient à *Van*, où l'on paye deux tomans & quatre abassis par charge de cheval. Quoi que Van soit sur les terres du Grand Seigneur, on y aime mieux la monnoye de Perse que celle qui a cours dans la Turquie.

Van est une grande ville sur le bord d'un grand lac de même nom. Elle a une bonne Forteresse sur une montagne détachée de toutes les autres, & il n'y en a pas une qui lui

puisse commander. C'est au bas de cette Forteresse que la ville est bâtie du côté qui regarde le Midi, elle est fort peuplée, & la plûpart des habitans sont Armeniens.

Le Lac de Van est un des plus grands Lacs de l'Asie; & a environ cinquante lieuës de tour. Il ne s'y trouve qu'une sorte de poisson qui est un peu plus gros que nos sardines, & la pêche s'en fait tous les ans au mois d'Avril en trés-grande quantité. Elle se fait de cette maniere. A une lieuë de la ville de Van il entre dans le Lac une assez grande riviere apellée *Bendmahi*, qui vient des montagnes d'Armenie. Tous les ans au mois de Mars quand la riviere commence à grossir par les neiges qui fondent en ce temps-là, ces poissons ne manquent pas d'y entrer, & quand les pêcheurs voyent qu'il y en est entré une grande quantité, ils font le plus promptement qu'il leur est possible une digue à l'embouchure de la riviere, afin que le poisson ne puisse plus rentrer dans le Lac, où sans cela ils ne manqueroient pas de retourner au bout de quarante jours. On les prend donc en ce temps-là auprés de la digue avec des mannequins, & il est permis à chacun d'y aller pêcher. Il se fait un grand négoce de ce poisson que l'on transporte en Perse & en Armenie; parce que lors que les Persans & les Armeniens boivent du vin, à la fin de leurs festins on leur sert ce poisson pour les exciter à boire. Ceux de Van content une histoire au sujet de cette pêche. Un riche Marchand l'a prit à ferme d'un Bacha qui en tira une bonne somme d'argent, & il fut défendu à qui que ce fût de prendre du poisson sans l'ordre du Fermier, la pêche ayant été auparavant libre à tout le monde. Le temps

de la pêche étant venu le Marchand fit pêcher selon la coûtume; mais au lieu de poisson il ne se trouva que des serpens. Ceux de Van disent que depuis ce temps-là cette pêche n'a plus été affermée; & il faut bien qu'il y ait quelque chose de veritable dans cette histoire: Car les Bachas & Gouverneurs de places en Turquie sont des gens qui ne laissent rien perdre, & ils donneroient cette pêche à ferme s'ils n'en étoient empêchez par quelque forte raison. Il y a dans le Lac de Van deux Isles principales du côté du midi, l'une s'apelle *Adaketons*, où il y a deux Convens d'Armeniens, l'un nommé *Sourphague*, l'autre *Sourp-kara*: L'autre Isle s'apelle *Limadasi*, & le Convent *Linquiliasi*, & ces Moines Armeniens vivent fort austerement.

De *Van* on vient à *Darchek*.

De *Darchek* à *Nuchar*, qui n'est qu'un méchant village de quatre ou cinq maisons. Il est sur les terres qui apartiennent à un Beï Curde, c'est à dire du païs qu'on nomme presentement *Curdistan*, & qui fait une partie de l'ancienne Assyrie. Ces Beis (car il y en a plusieurs en ce païs-là qui est un païs de montagnes) sont comme des Princes ou Seigneurs particuliers, qui sont sur les frontieres des Etats du Grand Seigneur & du Roi de Perse, & qui ne se soucient ny de l'un ny de l'autre. Ce sont comme autant de petits souverains, qui se tiennent forts des détroits & passages avantageux qu'ils ocupent, & qui ne craignent pas qu'on les y viennent attaquer. En general tous ces Curdes sont des peuples brutaux, & quoi qu'ils se disent Mahometans, ils ont parmi eux peu de Moullahs ou gens de loi pour les instruire. Ils ont une particuliere veneration pour le lévrier noir, &

qui entreprendroit d'en tuer un en leur présence courroit risque d'être assommé. On n'oseroit aussi devant eux couper un oignon avec un coûteau: mais il faut pour s'en servir l'écraser entre deux pierres, tant leur superstition est grande & ridicule.

Le Bei à qui apartient *Nuchar* tient dans ce village des Doüaniers qui prennent seize abassis par charge de cheval, sans le present qu'il faut faire, & qui va à sept ou huit tomans; & quelquefois au delà, selon que la Caravane est grosse. Le Caravan-bachi est obligé de porter ce present au Bei au lieu où il se trouve dans ces montagnes, & s'il y manquoit le Bei viendroit l'attendre à quelque mauvais passage & voler la Caravane, ce qu'il a fait bien souvent. Cela arriva à la Caravane où étoit mon Neveu en l'an 1672. & le bonheur voulut qu'il ne perdit qu'un chameau chargé de drap d'Angleterre, & deux autres qui portoient sa provision de bouche, la perte montant environ à mille écus. Le Bacha de Van & le Kan de Tauris se mirent en campagne pour tâcher de remedier à ce desordre; mais principalement le Bacha de Van, qui voyant que les Marchands fâchez d'être traitez de la sorte, étoient resolus d'abandonner cette route, tâcha de contraindre le Bei à rendre une partie du vol, & à laisser à l'avenir deux de ses sujets dans Tauris, & autant dans Van, pour être responsables de tout le mal qui pourroit arriver aux Caravanes, car les Marchands prennent volontiers ce chemin, qui est court, pour se rendre d'Alep à Tauris, & où ils trouvent mieux leur compte pour les Doüanes.

De *Nuchar* à *Kuticlar* il y a une grande journée, & toujours dans les montagnes, le long

de plusieurs torrens qu'il faut souvent traverser. Comme ils sont pleins de gros cailloux qui roulent des montagnes, il y a bien du danger pour les bêtes qui sont chargées & peuvent tomber dans l'eau. Ce mauvais chemin aporte de profit au Bei de Nuchar prés de cinquante pour cent; parce que si les Caravanes avoient à passer par des plaines & païs unis au lieu de ces rudes montagnes de trois charges de chameau, ou de mule, ou de cheval, on n'en feroit que deux, & on ne payeroit de la sorte la Doüane que pour deux. Dans ces rencontres il faut que le Marchand & le Chamelier fassent leur compte & s'entendent ensemble pour ces faux frais.

De *Kutislar* on vient à *Kalvat.*

De *Kalvat* à *Kogia.*

De Kogia à Darkavin.

De *Darkavin* à *Soliman-Sera.* Ces quatre derniers lieux sont quatre Carvanseras assez commodes.

De *Soliman-Sera* on vient à *Kours.* C'est une Ville où il y a un Bei tributaire du Roi de Perse. Il demeure dans un ancien Château qui en est à demie lieuë, & où il faut aller payer neuf abassis pour charge de cheval, à quoi il faut ajoûter quelque present; mais ce present ne consiste qu'en pains de sucre, en boëtes de dragées, & en quelques boëtes de marmelade ou d'autres confitures; ce Bei-la se piquant d'honneur, & ne voulant point d'argent en present. On trouve à Kours de bon vin doux & piquant.

De *Kours* on vient à *Devogli.*

De *Devogli* à *Checheme.* Entre ces deux derniers lieux, environ la moitié du chemin on traverse une plaine, qui du côté du midi dure une lieuë jusques aux montagnes, & du

côté du nord s'étend à perte de vûë. Le long du chemin on trouve à gauche une grande roche d'environ trois cens pas de circuit, & de septante ou quatre-vingts pieds de haut, autour de laquelle il y a plusieurs petites cavernes, qui ont servi aparemment de demeure à quelques bergers pour y tenir du bestail. Sous cette roche qui est creuse, il y a comme un grand bassin d'eau fort claire & fort froide, où l'on trouve une grande quantité de poisson, & il en vient par miliers au dessus de l'eau quand on leur jette du pain. Ce poisson a une grosse tête & une espece de moustache. Ayant tiré un coup de fusil chargé de grosse dragée, tous ces poissons disparurent, mais il en revint cinq ou six sur l'eau que nous prîmes aisément. Les Armeniens se moquoient de ce que j'avois tiré, croyant qu'on ne pouvoit prendre du poisson de cette maniere, & ils furent bien étonnez d'en voir revenir sur l'eau. Les Turcs & une partie des Armeniens de la Caravane n'en voulurent point manger, les croyant soüillez, parce qu'ils avoient été tuez & aprêtez par des Chrétiens; mais les Armeniens qui avoient été en Europe se moquerent de cette superstition, & en vindrent faire bonne chere avec moi le soir.

De *Chocheme* on vient à *Davachiler*.

De *Davachiler* à *Marand*, ville où l'on paye seize abassis par charge de chameau, & huit par charge de mule.

De *Marand* on vient à *Sofian*.

De *Sofian* à *Tauris*. Ces deux dernieres journées sont les plus grandes qu'on fasse sur cette route.

En revenant de Perse par ce chemin, il nous fut impossible en bien des lieux d'a-

voir du pain pour de l'argent, & il falut de necessité donner aux femmes quelques babioles qu'elles aimoient mieux. Quoi que tous ces peuples soient Mahometans, on ne laisse pas en bien des lieux de trouver de trés-bon vin.

CHAPITRE IV.

Autre route d'Alep à Tauris par Gezíré & autres lieux.

VOici une autre route que j'ai tenuë de Tauris à Alep au retour d'un de mes voyages de Perse; mais je la prendrai comme si j'allois d'Alep à Tauris.

D'*Alep* à *Bir* ou *Beri* où l'on passe l'Euphrate, jours 4

De *Bir* à *Ourfa* qu'on laisse à une demie journée, jours 2

D'*Ourfa* à *Diarbekir*, jours 6

De *Diarbekir* à *Gezíré*, jours 4

Gezíré est une petite ville de la Mesopotamie bâtie dans une Isle de la riviere du Tigre, que l'on passe en cet endroit sur un beau pont de bâteaux. C'est le lieu où s'assemblent les Marchands qui vont prendre la noix de gale & le tabac au païs des Curdes, & ceux qui viennent du même païs pour Alep. La ville est sous l'obeïssance d'un Bei, & lorsque je passai il y avoit deux jeunes Seigneurs fils du dernier mort, dont le plus âgé ne pouvoit avoir vingt ans.

Quand on a passé le Tigre, tout le païs qui s'etend depuis ce lieu-là jusqu'à Tauris est presque également partagé entre des montagnes & des plaines. Les montagnes sont

couvertes de chênes qui portent la noix de gale, & il y en a qui avec la noix de gale portent du glan. Les plaines sont pour le tabac qui se transporte en Turquie où il s'en fait grand negoce. A ne voir que la noix de gale & du tabac en ce païs-là, on croiroit qu'il ne seroit pas fort riche ; mais on se tromperoit aussi en le croyant ; puis qu'il n'y a guere de païs au monde où l'on porte plus d'or & d'argent qu'en celui-là, & où l'on se montre plus difficile pour les especes quand il y manque la moindre chose du titre ou du poids ; & ce que je dis ne doit pas être incroyable, la noix de gale étant si necessaire pour la teinture, & celles des autres païs n'étant pas à beaucoup prés si bonne ni si pesante que celle des Curdes, dont une livre fait plus d'effet que trois d'autres. Dans tout ce païs-là on ne voit point de villages, & toutes les maisons à la campagne sont separées les unes des autres au moins de la portée d'un mousquet. Il n'y en a point qui n'ait son petit quartier de vigne à part, & les habitans en font secher les raisins, parce qu'ils ne boivent point de vin.

De *Gezire* à *Amadié*, jours 2

Amadié est une bonne ville, où tous les païsans de la plus grande partie de l'Assirie aportent leur tabac & leur noix de gale. Elle est bâtie sur une haute montagne dont on ne peut gagner le sommet en moins d'une heure. Au milieu du chemin ou un peu plus il sort de la roche trois ou quatre grosses sources, & comme il n'y a point d'eau dans la ville, il faut que les habitans viennent jusques-là le matin & le soir avec leurs bêtes pour en emplir de grandes oudres. La ville est d'une mediocre grandeur, & il y a au

milieu une belle place où se tiennent toutes sortes de Marchands. Elle obéït à un Bei qui peut faire huit ou dix mille chevaux, & beaucoup plus d'Infanterie qu'aucun autre Bei, les terres qui lui apartiennent étant les plus peuplées de tout le païs des Curdes.

D'*Amadiê* à *Giousmark*, jours 4

Le *Giousmark* à *Albak*, jours 3

D'*Albak* à *Salmastre*, jours 3

Salmastre est une jolie ville sur les frontieres des Assiriens & des Medes, & la premiere de ce côté-là des Etats du Roi de Perse. La Caravane n'y entre pas, parce qu'elle se détourneroit de plus d'une lieuë : mais dés qu'elle a campé le Caravan-bachi avec deux ou trois Marchands des principaux de la troupe, va saluër le Kan qui y commande, & selon la coûtume lui faire un present. Ce Kan est si aise que la Caravane prend ce chemin-là, qu'il donne au Caravan-bachi, & à chacun des Marchands qui le vont voir ; la Calate, la Toque & la Ceinture, ce qui est le plus grand honneur que le Roi & les Gouverneurs des Provinces fassent aux étrangers.

De *Salmastre* à Tauris, jours 4

Il y a en tout par cette route d'Alep à Tauris trente-deux journées de cheval : mais quoi que ce soit la plus courte de toutes les routes, & qu'il n'y a d'ailleurs que peu de Doüanes à payer, les Marchands osent rarement se hazarder de la prendre ; parce qu'ils ont peur d'être maltraitez par les Beis qui ocupent tout ce païs : Car quand ils sont volez (ce qui est souvent arrivé) ils ne sçavent auquel des Beis recourir pour avoir raison de cette injustice, & même ils l'autorisent plûtôt que de la punir. Ils ataquent les Caravanes qui vont en Perse plûtôt que celles

qui en retournent, parce qu'en y allant elles portent de l'argent que ces peuples-là aiment beaucoup.

Avant que de quiter ce discours des routes par les Provinces septentrionales de la Turquie & de la Perse, je ferai une remarque necessaire de la Province de *Teren*, & de sa ville capitale que les Persans apellent *Cerijar*. Cette Province est entre le *Mazandran* & l'ancienne region des Perses, connuë aujourd'hui sous le nom d'*Hierac*, à l'Orient d'Eté d'Ispahan. C'est un païs des plus temperez, & qui ne se sent point de la malignité de l'air du Guilan, qui a été, comme je l'ai dit aileurs, le cimetiere de tant de milliers d'Armeniens que le grand Cha-Abas y envoya quand il les fit tous passer en Perse. C'est dans cette Province où le Roi va d'ordinaire l'Eté chercher la fraîcheur & prendre le divertissement de la chasse, & il y vient de bons fruits en bien des lieux. Sa ville capitale, à qui quelques-uns donnent aussi le nom de la Province, est de mediocre grandeur, & n'a rien qui soit digne de remarque; mais à une lieuë de-là on voit les ruïnes d'une grande ville, par lesquelles on peut juger qu'elle avoit environ deux lieuës de tour. Il y a encore quantité de tours de brique cuites au feu, & en plusieurs endroits de pans de muraille qui subsistent encore. On voit plusieurs lettres taillées dans des pierres qui sont cimentées dans ces tours; mais ni les Turcs, ni les Persans, ni les Arabes, n'y peuvent plus rien connoître. La ville étoit bâtie autour d'une haute colline, au-dessus de laquelle sont les ruïnes d'un château qui étoit, comme le disent ceux du païs, la résidence des Rois de Perse.

CHAPITRE V.

Route d'Alep à Ispahan par le petit Desert & par Kengavar.

IL me reste à parler de la route la plus courte de toutes pour se rendre d'Alep à Ispahan ; mais ne l'ayant prise qu'au retour de mon premier voyage, & par une ocasion suivie de plusieurs incidens dignes d'être remarquez, je la décrirai comme revenant d'Ispahan à Alep, ce qui instruira autant le Lecteur que de le mener d'Alep à Ispahan, comme j'ai fait dans toutes les autres routes.

Cette route est par Kengavar, Bagdat, & Anna, d'où l'on entre dans le desert, que je nomme le petit Desert, parce qu'il faut beaucoup moins de temps à le passer que le grand Desert qui s'étend au Midi jusqu'à l'Arabie heureuse, & qu'on y trouve plus souvent de l'eau, joint que dans la marche on ne s'éloigne guere des bords de l'Euphrate. Quand on est bien monté on peut par cette route faire le chemin d'Ispahan à Alep en trente-trois jours comme je l'ai fait, & même en moins de temps si l'on est pressé, & si l'Arabe que l'on prend à Bagdat pour guide sçait couper par des endroits qui abregent fort.

Les Caravanes de cheval font d'ordinaire quatorze ou quinze jours en chemin d'Ispahan à Kengavar; mais quand on est bien monté ou seul ou dix ou douze de compagnie, on fait le chemin en cinq ou six jours comme je fis. Le païs que l'on traverse est trés-fertile en bled & en ris. Il y croît d'excellens fruits & de trés-bon vin, particulierement au territoire

de Kengavar qui eſt un gros bourg & aſſez peuplé.

De Kengavar à Bagdat je fus prés de dix jours à cheval. Le païs eſt moins bon que celui d'Iſpahan à Kengavar; & ſe trouve pierreux en bien des endroits. Ce ne ſont que des pleines & des collines, n'y ayant point de hautes montagnes, qu'une ſeule trés-remarquable, dont je parlerai bien-tôt.

Voici de ſuite les lieux les plus conſiderables que l'on rencontre d'Iſpahan à Bagdat, ſelon les journées d'un homme de cheval qui marche avec peu de ſuite.

D'*Iſpahan* on vient à *Conſar*.

De *Conſar* à *Comba*.

De *Comba* à *Oranguié*.

D'*Oranguié* à *Nahouand*.

De *Nahouand* à *Kengavar*.

De *Kengavar* à *Sabana*.

De *Sabana* à *Policha*, c'eſt-à-dire pont Royal, où il y a un grand pont de pierre.

De *Policha* à *Maidacht*.

De *Maidacht* à *Erounabad*.

D'*Erounabad* à *Conagui*.

De *Conagui* à *Caſtiſciren*.

De *Caſtiſciren* à *Jengui-Conagui*.

De *Jengui-Conagui* à *Caſered*.

Dè *Caſered* à *Charaban*.

De *Charaban* à *Bourous*.

De *Bourous* à *Bagdat*.

Il y en a quelques-uns qui au lieu de paſſer par Kengavar, prennent par *Amadan*, ville des plus conſiderables de la Perſe, & de là à *Toucheré*; mais le chemin eſt plus long, & en venant d'Iſpahan par la route que je décris, on laiſſe Amadan à droite vers le Nord.

Entre Sahana & Policha on laiſſe auſſi au Nord la ſeule haute montagne qu'on voit ſur

cette route, & le long de laquelle il faut passer. Elle est escarpée & aussi droite qu'un mur, & autant que la vûë se peut porter jusques au haut, on y voit quantité de trés-grandes figures d'hommes vêtus en Prêtres, avec des surplis & des encensoirs à la main, sans qu'on puisse s'imaginer, ny que ceux du païs vous puissent dire, comment ny pourquoi elles ont été taillées en ce lieu-là. Il passe au bas une petite riviere sur laquelle il y a un grand pont de pierre.

A une journée ou environ de cette montagne on trouve la petite ville de...... que son assiette, les eaux qui l'arrosent, les bons fruits qui y croissent, & particulierement son excellent vin, rendent un sejour trés agreable. Les Persans croyent que c'est le lieu où Alexandre mourut à son retour des Indes; quoique d'autres veulent qu'il soit mort à Babilone. Le reste du chemin de cette Ville jusqu'à Bagdat est un païs de dates, & on y trouve de loin à loin de méchantes hutes qui ne sont faites que de branches de palmier.

De Bagdat on se rend à Anna en quatre jours par un païs fort desert, quoi qu'entre les deux fleuves.

Anna est une Ville de mediocre grandeur, & qui appartient à un Emir Arabe. A demie lieuë plus ou moins aux environs, la terre est bien cultivée, & on y voit des jardinages & des maisons pour s'y aller divertir. Cette ville ressemble à Paris pour son assiete: car elle est bâtie de côté & d'autre de l'Euphrate, & au milieu de la riviere il y a une Isle où se voit une fort belle Mosquée. Il y a aussi comme à Paris au voisinage de la ville plusieurs platrieres, & on ne diroit pas quand on est en ce lieu-là qu'il soit envi-

ronné de tous côtez de deserts affreux.

D'Anna à Mached-raba il y a cinq jours, & cinq autres de Mached-raba jusqu'à Taïba.

Mached-raba est une maniere de Forteresse sur une bute, au pied de laquelle il y a une fontaine qui fait comme un bassin, ce qui est fort rare dans les deserts. Ce sont de hautes murailles avec quelques tours quarrées, & au dedans de méchantes hutes où les habitans du lieu tiennent du bétail. J'y en vis une assez grande quantité, & plus de jumens & de chevaux que de vaches. Comme il ne se trouve point de fourage dans ces deserts, il faut necessairement que pour nourrir leur bétail ils en apportent des bords de l'Euphrate dont ils ne sont pas fort éloignez.

Taïba est aussi une espece de forte place en rase campagne, c'est à dire une haute muraille de terre & de brique cuite au soleil, ainsi qu'à Mached-raba. Auprés de la porte de cette place il y a aussi une fontaine qui sort de terre, & fait un petit étang. C'est le passage le plus frequenté de tout le Desert, à cause de cette source, tant pour ceux qui vont d'Alep & de Damas à Babilone, que pour ceux qui vont de Damas à Diarbequir, & qui veulent prendre le plus court chemin.

De Taïba à Alep il n'y a plus que trois jours; mais ces trois dernieres journées sont les plus dangereuses de toute la route pour les voleurs; parce que tout ce païs n'est habité que par des *Bedouins* ou Pastres Arabes qui ne cherchent qu'à piller, & dont j'ai parlé dans la route de Ninive.

A prendre maintenant d'Alep à Ispahan cette même route que je viens d'écrire, voici de suite les lieux que j'ai nommez avec leurs distances.

D'*Alep* à *Taïba*, jours 3
De *Taïba* à *Mached-raba*, jours 5
De *Mached-raba* à *Anna*, jours 5
D'*Anna* à *Bagdat*, jours 4
De *Bagdat* à *Bourous*, jours 1
De *Bourous* à *Charaban*, jours 1
De *Charaban* à *Casered*, jours 1
De *Casered* à *Conagui*, jours 1
De *Conagui* à *Cassiscerin*, jours 1
De *Cassiscerin* à un autre *Conagui*, jours 1
De *Conagui* à *Erounabad*, jours 1
D'*Erounabad* à *Maidacht*, jours 1
De *Maidacht* à *Sabana*, jours 1
De *Sabana* à *Kengavar*, jours 1
De *Kengavar* à *Nabouand*, jours 1
De *Nabouand* à *Oranguié*, jours 1
D'*Oranguié* à *Comba*, jours 1
De *Comba* à *Consar*, jours 1
De *Consar* à *Ispahan*, jours 1

De sorte que d'Alep à Ispahan, ou d'Ispahan à Alep, on peut aisément se rendre à cheval en trente-deux jours.

Surquoi j'ai fait cette observation, que n'y ayant en été, à qui veut faire diligence, que pour deux jours de chemin d'Alep à Alexandrette, & que s'y rencontrant un vaisseau à point nommé pour faire voile à Marseille, comme il y en eut un quand j'arrivai à Alep; si une forte maladie qui m'y surprit ne m'eut empêché de me servir de cet avantage, j'aurois pû me rendre en deux mois d'Ispahan à Paris, le vaisseau ayant fait heureusement le trajet en vingt & un jour, & en restant cinq de soixante pour faire au besoin la course de Marseille à Paris.

Je viens à l'ocasion qui me fit prendre cette route de Kengavar & du desert, plûtôt que celle de Tauris par où j'avois résolu de

retourner en Europe. Il s'étoit fait en France une compagnie de commerce de laquelle Monsieur le Duc de Montmorenci étoit le chef, & l'embarquement se fit à Nantes, d'où il partit trois grands vaisseaux & un petit, qui eurent une naviguation si heureuse, qu'ils passerent en quatre mois à Bantam, ville prés du détroit de la Sonde dans l'Isle de Java. Ces vaisseaux ayant été brûlez devant Batavie par une subtilité frauduleuse des Hollandois, comme j'en ferai l'histoire dans ma relation des Indes, chacun des matelots & des passagers prit parti selon son inclination & sa fantaisie; mais entr'aûtres un François natif d'Orleans, un Zelandois & un Portugais se joignirent ensemble pour revenir par terre des Indes à Ispahan, & de-là prendre le chemin de Bagdat, du Desert, & d'Alep, pour s'aller embarquer à Alexandrette: mais nôtre François étant tombé dangereusement malade à Kengavar, à six bonnes journées d'Ispahan, & ses camarades prévoyant la longueur de sa maladie l'ayant abandonné pour ne pas perdre l'oçasion de leur voyage; les Peres Capuçins qui en eurent avis s'adresserent à moi, & me prierent instamment de l'aller secourir dans une extrémité si déplorable. J'avouë que j'eus peine à m'y résoudre, & qu'ayant fait dessein de prendre la route de Tauris, il me fâcha fort de la changer pour une autre; neanmoins je me laissai vaincre aux persuasions de ces bons Religieux & me rendis à leurs instantes prieres, dans la seule vûë d'aller seçourir un pauvre malade abandonné; & en cas qu'il mourut, de prendre garde avec le Gouverneur de la place que son bien fut conservé à ses heritiers, suivant la loiiable coûtume qui se pratique en Perse.

Je mis donc ordre à mes affaires pour hâter mon depart, & me rendis en diligence auprés du malade. Le President des Anglois qui sçût que j'allois prendre la route de Kengavar & du Desert, me donna avis qu'il envoyoit un homme exprés au Consul d'Alep, & que si je voulois me joindre à lui j'épargnerois ce qu'il faut donner à un guide; mais je crois qu'il n'avoit pas tant de consideration pour ma bourse, que pour la sûreté des lettres dont il chargeoit son courier, & qu'il eut été bien-aise que j'eusse accepté son offre; parce que deux hommes peuvent passer avec moins de hazard qu'une personne seule. Il envoyoit un exprés; afin que les lettres pussent passer plus promptement en Angleterre par la mer Mediterrannée que par le grand Ocean, & il s'agissoit du different qué les Anglois avoient avec le Roi de Perse pour la Doüane d'Ormus; different qui dure encore, & qui aparemment n'aura point de fin, Dans le dessein que j'avois de m'arrêter à Kengavar pour assister le malade, je ne pouvois accepter l'offre du President des Anglois, & il ne m'auroit peut-être pas été avantageux d'aller avec son courier, qui fut tué en chemin par une avanture que je raporterai sur la fin de ce chapitre.

Je le laissai donc partir, & ayant expedié mes affaires je montai à cheval, & me rendis en six jours à Kengavar où on m'attendoit avec impatience. Y étant arrivé je fus décendre chez le pauvre malade que je trouvai en un pitoyable état, & sans perdre temps je fis venir le Medecin & le Chirurgien du lieu, & fis percer une apostume qui lui couvroit tout le côté gauche jusqu'à la mamelle, & qui étoit la source de son mal. Il en sortit

une si prodigieuse quantité de pus qu'il en sentit d'abord du soulagement, & ayant été ensuite soigneusement pensé & purgé de cette corruption, il se trouva au bout de dix jours en état de se mettre en chemin, & de se faire transporter à Bagdat, où nous arrivâmes heureusement, & fûmes décendre au logis des Peres Capucins, qui remirent le malade convalescent entre les mains d'un Chirurgien François qui y étoit nouvellement arrivé, & qui le rétablit dans une santé parfaite.

J'apris dés le jour même que l'exprés que le President Anglois avoit envoyé au Consul d'Alep avec un pacquet de lettres, étoit parti quelques jours auparavant avec deux Religieux qui prirent ensemble un Arabe pour passer le Desert. L'un étoit le Pere Blaise Capucin, qui retournant en France vouloit aller faire ses devotions à Jerusalem. L'autre étoit un Religieux Augustin qui venoit de Goa, pour porter en diligence des lettres du Vice-Roi au Roi d'Espagne, qui étoit aussi encore alors Roi de Portugal.

Je ne demeurai que quatre ou cinq jours à Bagdat, pendant lesquels je pourvûs aux choses necessaires pour mon voyage, & particulierement à m'assurer d'un Arabe pour me passer le Desert, moyennant soixante écus que je devois lui donner. Mais un Espagnol qui revenoit des Philippines par Goa & Ormus, se rencontrant à propos pour faire la même route, me déchargea de la moitié de l'argent que j'avois promis à mon guide Arabe, & en consideration de ce deuxiéme qui n'étoit pas entré dans nôtre marché, je lui fis encore present à Alep d'un arc & d'une fléche qui me coûterent six ou sept piastres.

Ainsi

Ainsi je quitai nôtre compatrioté à Bagdat, & je ne le revis que quelques années aprés à Orleans, revenant de Blois servir mon quartier dans la charge de Controleur de la maison de Monseigneur le Duc d'Orleans, qui me donnoit permission de m'absenter pour mes voyages d'Asie. Ce galant homme se souvenant des bons offices que je lui avois rendus, me témoigna bien de la joye de me revoir, & me pria de m'arrêter pour assister à ses nôces. Il se marioit contre le sentiment de tous ses proches, & prenoit une femme qui avoit quarante ou cinquante mille écus de bien: mais qui avoit déja mis sept ou huit maris en terre. Ces exemples ne l'étonnerent pas, il passa outre malgré toutes les remontrances de ses parens, & peu de temps aprés qu'il fut marié il accrut par sa mort le nombre des infortunez maris de cette femme.

Nous partîmes donc de Bagdat l'Espagnol & moi avec nôtre Arabe, qui étoit à pied & qui avoit bonnes jambes, étant toûjours à la portée du pistolet devant nos chevaux. Il ne nous arriva rien de remarquable jusques à Anna, sinon qu'un jour nous vîmes à cinq cens pas de nous un Lion & une Lionne accouplez, & nôtre guide croyant que nous avions peur qu'ils ne vinssent à nous, nous dit qu'il en rencontroit souvent, mais qu'ils ne faisoient jamais de mal.

L'Espagnol, qui selon le genie de sa nation étoit fort resserré & se contentoit d'un oignon à son repas, ne se faisoit guere aimer de nôtre Arabe; au lieu que j'étois bien avant dans ses bonnes graces; parce qu'il recevoit tous les jours de moi quelque douceur. Nous n'étions plus qu'à une portée de mousquet d'Anna, lors que nous trouvâmes un vieil-

lard de bonne mine qui s'avança vers moi, & prenant la bride de mon cheval ; Ami, me dit-il, viens-t'en laver tes pieds & manger du pain en ma maison. Tu es étranger, & puisque j'ai eu le bonheur de te rencontrer en mon chemin, ne me refuse pas la grace que je te demande. La priere que me fit ce vieillard tenoit de l'ancienne coûtume des Orientaux : dequoi nous voyons plusieurs exemples dans les saintes Ecritures. Il nous falut donc suivre le vieillard & aller en sa maison, où il nous régala le mieux qu'il pût de ce qu'il avoit, nous donnant de plus de l'orge pour nos chevaux. Nôtre Arabe étoit d'Anna; & du logis du vieillard nous fûmes au sien, où il tua aussi-tôt un agneau & quelques poules pour nous faire bonne chere. Son logis étoit prés de la riviere, & nous passâmes de l'autre côté pour aller chez le Gouverneur de la Ville prendre des Passéports, pour lesquels il nous falut payer chacun six piastres, deux pour l'Espagnol, deux pour moi, & deux encore pour nôtre guide. Nous nous arrêtames à une maison proche de la porte de la Ville pour faire nos provisions de pain, de biscuit, de dates, de raisins secs, d'amandes, & d'orge pour nos chevaux. La femme chez qui nous les prenions avoit une petite fille de neuf à dix ans tout à fait jolie & éveillée. Elle me plût si fort que je lui fis present de deux mouchoirs de ces toiles peintes, qu'elle fut montrer incontinent à sa Mere avec grande joye, & cette femme nous en sçût si bon gré, qu'elle ne voulut jamais prendre d'argent de ce qu'elle nous donna, quelques instances que nous lui en puissions faire.

Etant sortis de la ville nous rencontrâmes à cinq cens pas de la porte un jeune homme

de bonne famille suivi de deux valets, & monté à la mode du païs sur un âne dont le derriere étoit peint de rouge. Il m'aborda aussi-tôt, & aprés le salut rendu de part & d'autre; est-il, possible, me dit-il, que je rencontre un étranger, & que je n'aye rien dequoi lui faire present? Il auroit bien souhaité de nous mener à une maison de campagne où il alloit; mais comme il vit que nous voulions poursuivre nôtre chemin, & n'ayant rien à me pouvoir offrir que sa pipe, quoi que je me défendisse de la prendre, & que je l'assurasse que je ne pouvois souffrir le tabac & que je ne m'en étois jamais servi, il me fut impossible de la refuser, & je la pris enfin & la donnai ensuite à nôtre guide, ce qui lui fut un agreable present.

Nous n'étions encore qu'à deux lieuës d'Anna, où nous mangions prés d'une vieille mazure dans le dessein de nous reposer-là jusques à minuit, quand nous aperçûmes deux Arabes qui venoient de la part de l'Emir, dire à nôtre guide qu'il vouloit nous donner en main propre des lettres qu'il écrivoit au Bacha d'Alep, & qu'ils avoient ordre de nous ramener. Il n'y avoit rien à repliquer, & le lendemain matin rentrans dans la ville nous vîmes ce Prince qui alloit à la Mosquée, monté sur un beau cheval, & suivi d'un grand nombre de ses gens à pied, chacun avec une maniere de grand poignard qui passe par leur ceinture, dont la poignée leur vient jusqu'à la mammelle droite, & le bout sur la cuisse gauche. Dés que nous l'eûmes aperçû nous mîmes pied à terre, & nous rengeant vers les maisons où il devoit passer, nous le saluâmes quand il fut à nous. Ayant vû nôtre guide, & le menaçant de lui faire

ouvrir le ventre ; chien, lui dit-il, je te punirai comme tu merites, & t'aprendrai à passer des étrangers sans que je les voye. Mene-les, ajoûta-t'il, au logis du Gouverneur jusqu'à ce que je revienne de la Mosquée. Au retour de la priere l'Emir se rendit au logis du Gouverneur ; & s'étant assis dans une fort grande sale, il nous fit venir devant lui avec nôtre guide, qu'il menaça encore une fois de la mort, parce qu'il avoit osé nous passer sans lui en donner avis ; mais le Gouverneur l'excusa, & representa au Prince que ne croyant pas qu'il dût revenir si-tôt de la chasse où il étoit allé depuis deux ou trois jours, il nous avoit donné des passeports pour ne pas retarder nôtre voyage. Cela l'appaisa, & il commanda aussi-tôt qu'on apportât le caffé, & en même-temps il fit ouvrir nos petites bougettes que nous portions derriere nos chevaux, pour voir si nous avions quelque chose qui lui agreât. Il se trouva dans les miennes une piece de toile admirablement bien peinte pour la couverture d'un lit ; deux pieces de mouchoirs trés-fines ; deux écritoires à la Persienne couverte de ces vernis du Japon, & deux coûteaux d'acier de Damas, l'un garni d'or, & l'autre d'argent. Tout cela plût à l'Emir, & il se le fit donner ; & pour ce qui est de l'Espagnol, il ne se trouva qu'un vieux habit dans ses hardes ; mais il avoit quelques diamans cousus sur lui, comme je le reconnus à Alep, où il fut condamné par le Consul François & quelques Marchands, à me rembourser la moitié de ce qu'il m'avoit fallu donner à l'Emir d'Anna, les choses ayant été estimées selon leur valeur. Ce Prince satisfait de ce qu'il avoit pris, donna ordre que l'on vît si nous avions des provisions pour

nous & pour nos chevaux ; sinon, que l'on nous fournit ce qui nous seroit necessaire. Nos provisions étoient déja faites ; mais pour montrer que nous ne méprisions pas ce qu'il nous faisoit donner, nous prîmes seulement trois ou quatre poignées de fort belles dates.

C'est principalement entre Anna & Mached-raba que le guide doit bien prendre ses mesures pour arriver aux puits tous les matins à la pointe du jour, afin de n'y pas rencontrer des Arabes qui viennent prendre de l'eau au lever du Soleil, & dont on couroit risque d'être maltraité. Une lieuë ou environ avant que d'être aux puits, le guide a acoûtumé de se coucher sur le ventre & d'apuyer l'oreille contre terre pour écouter s'il ne se fait point de bruit vers ce lieu-là. Il y a de ces puits qui sont si profonds, qu'il est besoin de porter avec soi jusqu'à cinquante brasses de corde qui est tout ensemble forte & menuë, avec un petit seau de cuir qui peut tenir environ six pintes. Il tient peu de place ; parce qu'on le peut plier, & il s'étend aprés comme une calotte quand on veut puiser de l'eau.

Je puis dire que je ne vis jamais de si belle fille que j'en vis une à Mached-raba. J'avois donné une piastre à un Arabe pour me faire du pain, & deux heures aprés allant voir s'il étoit cuit, je vis cette jeune fille qui le mettoit au four, & qui étant seule me fit incontinent signe de me retirer. Je vis aussi en ce même lieu un poulain à peindre & de la derniere beauté, & on m'assura que le Bacha de Damas en avoit offert jusques à trois mille écus. Ce fut à Mached-raba que nôtre guide nous persuada d'en prendre encore deux autres, disant qu'ils sçavoient couper le chemin

plus droit; mais s'étant contentez de nous conduire cette nuit-là, ils nous quitterent dés le lendemain en nous montrant le chemin du doigt. Nous crûmes aisement que nôtre guide étoit aussi sçavant qu'eux; mais qu'il les avoit pris pour avoir sa part des trois piastres que nous leur donnâmes.

Entre Mached-raba & Taïba, nôtre Espagnol ayant demeuré derriere, perdit son épée qui pouvoit valoir quinze ou vingt écus. M'en étant aperçû quand il fut à nous, & ne la voyant plus à son côté, je l'avertis qu'il l'avoit perduë, & il pria instamment nôtre guide de retourner sur ses pas; mais comme nous avions déja fait plus d'une lieuë depuis l'endroit où il croyoit l'avoir perduë, ni lui, ni moi, ne pûmes jamais obliger nôtre Arabe à l'aller chercher; il prit pour excuse le besoin que nous avions d'avancer chemin pour gagner les puits. Comme j'étois assez avant dans sa confidence, il me dit quelque temps aprés que l'épée n'étoit pas perduë pour lui, & qu'il sçauroit bien la trouver à son retour: car j'ai déja dit qu'il n'aimoit pas l'Espagnol, de qui il ne recevoit pas la moindre douceur par le chemin. L'espoir que l'Arabe avoit de retrouver l'épée, fait assez voir comme ces sortes de gens qui traversent le desert, en sçavent toutes les routes, & qu'on peut bien se fier à eux pour ne faire pas plus de chemin qu'il ne faut.

Quand nous fûmes à Taïba nous n'y entrâmes point, nous nous arrêtâmes dehors contre la muraille. Nôtre Arabe seul y fut, & nous aporta un peu de paille hachée, ce qui fit grand bien à nos chameaux. Le Gouverneur du lieu sortit avec lui, & nous demanda à chacun vingt piastres pour les droits qu'il

prétendoit lui être dûs, bien qu'il ne lui en fallut que quatre, ce que je n'ignorois pas. L'Arabe me fit signe de l'œil que je ne me misse pas en peine & que je disse mot; parce qu'étant fâché contre l'Espagnol qui lui avoit une fois refusé quelque bagatelle, il vouloit lui faire piece. Le Gouverneur de Taïba s'étant retiré en colere & avec menaces, sur ce que nous refusions de lui donner ce qu'il demandoit, revint avec des chaînes de fer; & il auroit mené l'Espagnol enchaîné dans le Fort, s'il n'eût aussi-tôt payé les vingt piastres. Pour moi à qui il n'en restoit que deux, & qui ne voulois pas avoir la peine de tirer de l'or que j'avois cousu sur moi, je dis à nôtre guide qu'il accommodât la chose à mon égard avec le Gouverneur, & que je lui rendrois à Alep ce qu'il auroit déboursé pour moi. J'en fus quite pour quatre piastres selon la coûtume.

Entre Taïba & Alep nôtre guide qui connoissoit mieux que moi la bonté du cheval que je montois, me pria instamment de le lui vendre, ce qu'honnêtement je ne pus lui refuser aprés les grands soins qu'il avoit pris pour moi pendant le chemin, & je lui donnai pour soixante-dix piastres.

Les premieres maisons qu'on trouve en arrivant à Alep du côté du Desert, sont des maisons d'Arabes & de Bedoüins. Nôtre guide étant entré dans la seconde où il avoit quelque ami, je lui dis que puisqu'il avoit acheté mon cheval, je voulois le lui laisser dés à present, & que j'irois à pied chez le Consul. Je fis cela pour éviter de payer la Doüane d'une partie de belles Turquoises que j'avois sur moi, & les ayant mises avec mes hardes dans les bougettes que je portois der-

riere moi à cheval, je les jettai dans un coffre comme chose de peu de consequence, & le priai de me les garder un jour ou deux. Il me dit que quand ce seroit de l'or tout étoit en sûreté chez son ami ; & venant deux jours aprés avec un des miens pour les reprendre, je trouvai que rien n'y manquoit, & j'entrai dans Alep sans qu'on me demandât rien. Il n'en alla pas de même de l'Espagnol, qui croyant qu'il iroit de son honneur de ne pas entrer à cheval dans la ville, fut foüillé par les Doüaniers, qui pourtant ne lui trouverent rien ; parce qu'il avoit bien caché ses diamans. Il passa heureusement de la sorte, & il en fut quitte en donnant quelque chose aux serviteurs de la Doüane.

Le lendemain de mon arrivée à Alep je fus rendre visite au Consul Anglois, qui me demanda des nouvelles d'Ispahan. Je lui dis qu'il devoit en avoir eu d'aussi fraîches que celles que je lui pourrois dire ; puisque peu de jours avant mon départ le President Anglois lui avoit dépêché un Exprés avec un paquet de lettres. Le Consul bien surpris de ce que je lui disois, & de ce que j'ajoûtai qu'on m'avoit assuré à Babilone qu'il en étoit parti avec deux Religieux & un Arabe qu'ils avoient pris pour leur guide, & qui étoit parent du nôtre, crût que puisque cet Exprés n'étoit point venu, il lui étoit arrivé quelque malheur, ce qui le fâchoit fort pour les lettres dont il étoit chargé, & y ayant un vaisseau à la rade d'Alexandrette prêt à faire voile pour l'Angleterre : Il laissa passer deux ou trois jours, & l'Exprés n'arrivant point, il m'envoya deux Marchands pour me prier de leur confirmer ce que je lui en avois dit, & de leur en marquer encore toutes

les particularitez que je lui en pourrois aprendre. Je leur assurai que tout ce que j'avois dit au Consul Anglois étoit veritable, & qu'il pouvoit se reposer entierement sur mon raport. Dés que les Marchands furent de retour, il ne perdit point de temps, & demandant des gens au Bacha, qui lui permit d'en prendre autant qu'il voudroit, il dépêcha aussi-tôt huit hommes tant Arabes que Bedoüins, & le guide même qui m'avoit amené, pour prendre divers chemins, & aller chercher dans le Desert ce que pourroit être devenu l'Exprés, dont il étoit bien en peine. Le septiéme jour de leur départ il en revint deux, qui aporterent deux petites poches, dans l'une desquelles on trouva le paquet de lettres que le President Anglois d'Ispahan envoyoit au Consul d'Alep. Il y avoit aussi dans les poches quelque peu de hardes. Ces deux hommes firent leur raport, & dirent qu'entre Taïba & Mached-raba dans un endroit un peu écarté du droit chemin en tirant vers le Midi, ils avoient trouvé quatre corps étendus & sans vie sur le sable. Qu'il y en avoit un vétu de noir & haché par morceaux; & que pour les trois autres ils étoient entiers, mais avec plusieurs blessures, & éloignez les uns des autres environ de deux cens pas: Des deux Religieux qui s'étoient mis en chemin avec l'Exprés, il y en avoit un Capucin, & l'autre Augustin, qui aparemment étoit celui qu'on avoit trouvé vétu de noir & tout en morceaux. Quelque temps aprés l'histoire fut sçûë tant du côté de Damas, que du côté de Diarbequir; & les mêmes qui avoient tué ces quatre personnes publierent comme la chose s'étoit passée. C'étoient des Marchands de Damas qui alloient à Diarbekir

pour leur negoce. Un matin ayant aperçû ces quatre hommes qui venoient de Babilone proche d'un puits où chacun des deux partis se vouloit rendre ; ils détacherent deux des leurs pour reconnoître quelles gens ces quatre hommes pouvoient être. Le Pere Augustin qui, à ce qu'on peut juger, avoit quelques diamans sur lui, croyant que cens gens-là étoient des voleurs, tira son fusil sans consulter & en mit un par terre qui mourut sur le champ. Ces Marchands voyant un de leurs compagnons mort, & se trouvant les plus forts, de dépit & de rage se jetterent sur le Pere Augustin qu'ils mirent en pieces, & tuerent les trois autres, se contentant de cette vengeance, sans les foüiller, ni rien prendre de ce qu'ils portoient. Pour ce qui est de leurs chevaux, on ne sçait ce qu'ils devinrent ; s'ils coururent par le desert, ou si les Marchands les emmenerent, ce qui est le plus vrai-semblable. Les corps furent laissez où on les avoit trouvez, & on apporta seulement tous leurs habits à Alep. Ceux du Pere Augustin qui étoient tous en lambeaux furent brûlez, & on y trouva quelques diamans : car on jugea bien qu'en revenant de Goa il en aportoit avec lui, ces Religieux ayant pris la coûtume d'en prendre sur eux, & quelquefois pour des sommes considerables ; ce qu'étant venu à la connoissance des Doüaniers, est cause qu'on les foüille encore plus exactement que les Marchands. Pour les habits du Pere Capucin on n'y trouva qu'un peu d'argent qu'il avoit pour son voyage, & ce sont gens qui ne se mêlent en aucune maniere du negoce.

J'avois dessein de repasser en Europe sur le vaisseau Anglois qui devoit partir d'Alexandrette dans peu de jours ; mais je fus saisi

Alep d'une colique si rude & si opiniâtre, que je fus contraint d'y demeurer prés de six semaines. Etant délivré d'un mal si fâcheux, je m'embarquai à Alexandrette sur un vaisseau Marseillois apellé le Grand Henri. Nous eûmes le vent assez favorable jusqu'aux côtes de Candie ; mais ayant changé tout-à-coup, un vent d'Oüest nous obligea aussi de changer souvent de bord pour tenir la mer, & nous ne pûmes avancer durant deux jours. Un matin à la pointe du jour nous découvrîmes un Corsaire qui faisoit ses efforts pour venir sur nous. Voyant sa posture nous commençâmes à nous mettre en défense & à tendre nos pavesades, chaque passager apportant son matelats pour en border le vaisseau, & nous n'étions que quarante. Le Corsaire ne pût aprocher comme il souhaitoit ; parce que le vent cessa, & nous étions éloignez les uns des autres plus que de la portée du canon. Cela l'obligea de mettre ses deux chaloupes en mer qui furent remplies de gens pour tâcher de nous aprocher à force de rames. De nôtre côté nous mîmes aussi nôtre chaloupe en mer, & nôtre vaisseau avoit cela de bon qu'il pouvoit aussi se servir de rames. Tandis que nous faisions nos efforts pour nous éloigner, le Corsaire nous aproche à peu prés de la portée du canon, & nous en envoya deux ou trois volées : mais il n'y en eut qu'une qui toucha seulement le bout de nôtre éperon, par où nous pûmes juger qu'il tâchoit de tirer dans la chaloupe.

Nôtre Canonnier l'un des plus habiles de sa profession étoit Beau-frere du Capitaine de nôtre vaisseau, & il le pria qu'on aprochât le Corsaire jusqu'à une distance d'où le canon pût faire plus d'effet, promettant de

lui en envoyer quelques volées qui lui feroient peur. Le Capitaine n'étoit point du tout de cet avis ; mais tous les matelots & les passagers se montrant plus résolus, obtinrent qu'on avanceroit encore un peu vers le Corsaire, ce qui fut fait. Nôtre premier coup de canon porta si heureusement qu'il lui rompit le mât de Trinquet, & un second donna dans la poupe ; ce qui fit un grand fracas, & causa du desordre dans leur vaisseau, à ce que nous pûmes juger par nos lunettes. Nôtre Canonier tira un troisiéme coup, mais qui aparemment ne toucha point le Corsaire. Nous avions remarqué que les rameurs se lassoient, & les ayant changez plusieurs fois ; dés que le Capitaine vit que nous y allions si rudement, & qu'il avoit reçû deux coups de canon dans son vaisseau, il fit retirer ses deux chaloupes, que nôtre Canonnier avoit dessein de mettre à fond, & dont il seroit sans doute venu à bout s'il en eut été plus prés. Nous retirâmes aussi la nôtre, & la mer étant calme nos deux vaisseaux furent deux heures l'un devant l'autre à se regarder sans tirer d'aucun côté.

Il y avoit toûjours au haut de nôtre grand arbre une sentinelle pour découvrir ce qui paroissoit en mer. Sur les onze heures il se leva un petit vent frais, & en même-temps la sentinelle cria, *Vaisseau*. Le Pilote monta incontinent en haut, & reconnut que le vaisseau venoit du côté du Sud. Il n'eut que le temps de décendre en bas, que le Corsaire ayant découvert sans doute aussi-tôt que nous le même vaisseau, déploya toutes ses voiles pour aller sur lui. Nous ne fûmes pas fâchez d'être si heureusement échapez d'une rencontre qui n'est jamais agreable à des Mar-

chands qui ne cherchent que la paix ; & le vent s'étant rendu fort en peu de temps , & tout-à-fait favorable pour nôtre route , nous fûmes en deux jours à la vûë de Malte. J'étois bien-aise de voir cette Isle si celebre , & plusieurs des passagers avoient le même desir que moi ; Mais le Capitaine & les autres Officiers du vaisseau , qui ne vouloient pas perdre l'ocasion d'un si bon vent , avec lequel ils esperoient de se rendre en deux jours à Marseille , résolurent de passer outre , & préfererent leur interêt à la satisfaction des passagers. A peine étions-nous à quinze lieuës au-delà de Malte , que tout-à-coup le vent changea , & se rendit si contraire & si violent , qu'il nous fallut necessairement retourner vers Malte , où nous arrivâmes en peu de temps. La mer étoit si rude & si haute que nous courions risque de nous perdre , si nous eussions eu davantage de chemin à faire , & ce fut un bonheur pour nous de n'être pas beaucoup éloignez du port. Bien que nos patentes fussent nettes , & que nous ne vinssions point de lieux suspects , il nous fallut pourtant demeurer dans un coin de l'Isle prés de la vieille ville trois jours & trois nuits avant que d'avoir entrée. Elle nous fut permise le soir du troisiéme jour , & le lendemain nous nous joignîmes ensemble huit ou dix des passagers pour donner à dîner à nôtre Capitaine Marseillois , & le payer ensuite de ce qui lui étoit dû pour nôtre passage , ne voulant pas nous remettre dans le vaisseau , & ayant dessein de passer en Sicile & d'aller voir l'Italie.

Pendant que les galeres de la Religion s'aprêtoient pour aller en Sicile prendre des vivres selon leur coûtume , j'eus le temps de bien considerer tout ce qu'il y a de remarqua-

ble en l'Isle de Malte ; mais je n'en donne point ici la description, croyant aisément que plusieurs autres l'ont faite, & que peu de gens ignorent sa disposition & sa qualité. Comme ce n'est guere la coûtume de raporter de l'argent du Levant : mais plûtôt de l'employer en bonnes marchandises, sur lesquelles il y a à profiter ; je consultai ma bourse pour sçavoir s'il me restoit assez d'argent pour faire le voyage d'Italie, & quoi que je crusse en avoir suffisamment, j'aimai mieux, de peur qu'il ne me manquât, vendre une partie de Turquoises ou de Rubis. Je n'en avois pourtant pas encore bien formé le dessein ; lorsque passant dans la ruë des Orfévres, & considerant les boutiques avec quelque attention, un Marchand qui jugea que j'avois quelques joyaux à vendre me vint aborder civilement, & me pria d'entrer chez lui, ce que je fis. Je ne lui montrai que ma partie de Turquoises, & ne la lui fis que six cens écus. D'abord il m'en offrit quatre cens, puis vint à cinq cens ; & je jugeai par l'offre qu'il me faisoit que je lui en avois trop peu demandé, dequoi je me repentis. De peur qu'il ne me prit au mot, & étant bien-aise de me dégager d'avec lui, je lui dis que je venois d'un païs où l'on n'avoit qu'une parole ; & prenant prétexte qu'il étoit temps de dîner, je le quittai brusquement, en lui faisant esperer que je le reverrois sur le soir, & que je lui ferois peut-être voir quelque autre chose.

Etant sorti du logis de cet Orfévre, un autre qui demeuroit vis-à-vis & dont la maison traversoit dans une autre ruë, m'ayant observé dans la boutique que je venois de quitter, me vint aborder, & me dit en peu de

mots qu'il jugeoit à ma mine que j'étois galant homme ; qu'il l'étoit aussi, & que sans doute je trouverois mieux mon compte avec lui qu'avec aucun autre, si j'avois à vendre quelque chose. Je jugeai de même à l'entendre ainsi parler qu'il étoit franc, & que je ferois mieux mes affaires avec lui qu'avec l'autre Orfévre dont j'étois ravi de m'être défait. J'entrai donc en sa maison, où sa femme, contre la coûtume de ces païs-là, & un Prêtre de saint Jean son frere, me firent force caresses. Je lui montrai mes Turquoises, & m'ayant demandé ce que j'en voulois avoir, je les lui fis mille écus. Il me dit que c'étoit trop ; mais qu'il m'en donneroit huit cens belles piastres. Pour le faire court, le Prêtre partagea le different, & obligea son frere à me donner neuf cens écus. Comme je vis qu'ils procedoient l'un & l'autre si franchement & de si bonne grace, je lui donnai ma partie de Turquoises & pris son argent. Il ne voulut jamais me laisser aller sans que je mangeasse avec lui, & il me retint jusqu'à dix heures du soir à faire trés-bonne chere.

Cependant le premier Orfevre que j'avois vû étant venu par deux fois me chercher en mon logis, & ne doutant point que je n'eusse été faire affaire avec quelqu'autre, dequoi il étoit piqué, resolut aussi-tôt de me faire piece, & de donner avis que j'avois des joyaux que je voulois vendre sans payer les droits. Mon hôtesse qui en eut le vent ne manqua pas de m'en avertir étant le soir de retour en mon logis, & elle me dit que si quelqu'un venoit heurter à la porte de ma chambre je n'ouvrisse point si je ne l'entendois parler. Elle revint un moment aprés, & lui ayant ouvert je vis avec elle un homme

à qui elle n'avoit pû refuser la porte, & qui ayant en main un bâton garni d'argent pour marque de son pouvoir, me commanda de le suivre. Je fus mené au logis d'un Grand-Croix, François de nation, qui s'informa d'abord de quelques particularitez du païs d'où je venois. Un quart d'heure aprés son Neveu entra, & ensuite de quelques questions qu'il me fit aussi sur mon voyage, le Grand-Croix rompant le discours me dit qu'il sçavoit que j'avois quantité de joyaux, & que je n'avois pas payé les droits de saint Jean. D'abord je lui répondis fort civilement, & lui dis que je ne croyois pas avoir rien fait contre l'ordre; mais voyant qu'il parloit haut & qu'il commençoit à se fâcher, je lui dis enfin d'un ton assez ferme que je ne devois rien à saint Jean, puisque la somme dont il étoit question ne passoit pas mille écus, & que je ne me mêlois pas de voyager sans sçavoir les coûtumes des païs où il me falloit passer. Le jeune Chevalier voulut representer à son Oncle que la chose ne valoit pas la peine d'en parler; & que j'étois galant homme: & le Grand-Croix étant sorti de la chambre assez brusquement, son Neveu qui étoit brave & homme d'esprit, & qui ne sçavoit sans doute rien de ses intentions, me dit que je ne me misse pas en peine de quoi que ce fut, & qu'avant que je sortisse il vouloit que nous buvions ensemble, pour avoir le plaisir de m'entendre parler encore une heure de mes voyages, & la collation fut servie au même instant. Nous demeurâmes ensemble jusqu'à une heure aprés minuit à nous entretenir de plusieurs Provinces d'Orient & de leurs coûtumes; mais voyant qu'il étoit tard & me voulant retirer, le Cheva-

lier ordonna au même Officier qui m'avoit amené de me reconduire; & aprés qu'il m'eut fait passer de chambre en chambre & devaler un assez long escalier, je me trouvai insensiblement dans la prison, où il n'y avoit pas aparence que l'on me retint long-temps. Je me divertis le reste de la nuit avec quelques Officiers qui s'y trouverent alors, & dés qu'il fut jour le Geolier m'ayant conseillé lui-même d'écrire au Chevalier de Believre, il n'eut pas plûtôt reçû ma lettre qu'il vint en personne deux heures aprés me faire sortir, sans qu'on me demandât rien, ni pour les droits de la prison, ni pour quelque dépense que j'y avois faite. Le Chevalier de Believre ne se contenta pas de ce bon office qu'il me rendit avec tant de diligence, il y ajoûta encore bien des civilitez, & voulut que je dînasse avec lui.

Nous partîmes de Malte sept ou huit de compagnie sur deux galeres de la Religion, & ayant demeuré deux ou trois jours à Siracuse, & un peu plus à Messine, où nôtre compagnie se grossit de quatre personnes, nous prîmes une felouque pour passer à Naples. Allant terre à terre, un vent contraire & violent qui nous surprit à un quart d'heure de Paule, nous força d'y aborder promptement la veille de Pâques fleuries, & de nous y arrêter jusqu'au Mercredi suivant. Monsieur le Marquis de Paule étoit alors sur le rivage qui assistoit à la pêche des sardines, & aprés s'être informé d'où nous venions, un Chevalier de nôtre compagnie lui dit que s'il étoit curieux de sçavoir des nouvelles d'Orient, j'étois le seul de la troupe qui pouvois lui en donner de fraîches & de certaines, tant de Perse que de la Turquie. Le

Marquis s'avançant aussi-tôt me vint prendre par la main, & me pria d'une maniere fort obligeante de manger toûjours avec lui pendant que le mauvais temps nous retiendroit à Paule. Il me témoigna ensuite que mon entretien ne lui étoit pas desagreable, & il me fit bien des civilitez, & durant mon sejour & à mon départ. Le lendemain jour de Pâques fleuries nous fûmes voir le Convent de saint François de Paule qui est assez loin de la Ville, & en y allant on passe entre une haute montagne qu'on laisse à droite, & un précipice qui est à gauche. Cette montagne panche si fort qu'il semble qu'elle soit prête à tomber, & on voit au haut dans la roche l'empreinte d'une main qu'on croit être de saint François de Paule, qui apuya un jour cette montagne de la main, & empêcha qu'elle ne tombât. De Paulo nous fûmes tous ensemble à Naples où nous arrivâmes la veille de Pâques, & au moment que nous entrâmes dans le Port on déchargea tout le canon de la Ville à l'honneur de la Resurrection. Nous ne nous quittâmes point jusques à Rome, où nous nous separâmes enfin pour aller chacun où nos affaires nous apelloient.

CHAPITRE VI.

Autre route de Constantinople à Ispahan par le Pont-Euxin, ou la Mer Noire, avec quelques remarques sur les principales Villes qui sont à l'entour.

JE ne veux pas oublier aucune des routes par lesquelles on se peut rendre d'Europe en Perse & aux Indes, & il en reste encore

trois ; celle de Constantinople le long des côtes de la Mer Noire, celle de Varsovie en traversant la même mer de Caffa à Trebizonde, & celle de Moscou en décendant le Volga, laquelle a été amplement décrite par Olearius Secretaire de l'Ambassade du Duc d'Holstein. Je parlerai dans ce chapitre & dans le suivant des deux routes pour se rendre en Perse par la Mer Noire en partant de Constantinople & de Varsovie, ne sçachant pas que personne en ait rien écrit, & avant toutes choses je ferai une courte description des principaux lieux qui sont sur les bords de cette Mer, tant du côté de l'Europe que du côté de l'Asie, avec les justes distances de l'un à l'autre.

Villes principales de la Mer-Noire du côté de l'Europe.

De *Constantinople* à *Varna* on compte deux cens milles, dont les quatre font une lieuë d'Alemagne, milles 200

De *Varna* à *Balchiké*, milles 36

De *Balchiké* à *Bengali*, milles 70

De *Bengali* à *Constance*, milles 60

De *Constance* à *Queli*, milles 25

C'est à cette ville de Queli que le plus grand bras du Danube se jette dans la Mer-Noire. C'est aussi où tous les ans se fait la plus grande pêche de l'Eturgeon, des œufs duquel on fait le Caviard ou la Boutargue dequoi j'ai parlé ailleurs.

De *Queli* à *Aquerman*, milles 50

Cette ville d'Aquerman est au Kan de la petite Tartarie : mais ce n'est pas le lieu de sa résidence, & il se tient à Bacha-Serrail qui est à six-vingt milles en terre.

D'*Aquerman* à *Kefet* ou *Kaffa* il y a milles 358

C'est une grande Ville & de grand commerce, dans laquelle il y a environ mille maisons d'Armeniens, & environ quatre ou cinq cens de Grecs. Chacune de ces Religions a son Evêque & plusieurs Eglises. Saint Pierre étoit la principale, fort grande & fort belle; mais le service ne s'y fait plus, parce qu'elle tombe toute en ruïne, & que les Chrétiens n'ont pas le moyen de la faire reparer. Chaque Chrétien depuis l'âge de quinze ans paye une piastre & demie de tribut au Grand-Seigneur, qui est maître de cette ville; & il y envoye un Bacha qui demeure dans l'ancienne ville apellée *Frinc-Hissar*: mais il faut remarquer que le Kan de la petite Tartarie étend sa jurisdiction jusqu'aux portes de Kaffa.

De *Kaffa* à *Assaque*, milles 70

Assaque est la derniere ville du côté de l'Europe, & elle apartient aussi au Grand-Seigneur. Il passe auprés une grande riviere du même nom de la Ville, & de l'autre côté ce sont les terres du Grand Duc de Moscovie. C'est par cette riviere que décendent les Cosaques qui font tant de mal au Turc: Car il y a des années qu'ils viennent avec soixante ou quatre-vingt *Gelia*, qui sont une maniere de brigantins dont les plus grands portent cent cinquante hommes, & les moindres cent. Bien souvent ils se divisent en deux bandes, l'une qui va vers Constantinople, l'autre du côté de l'Asie où elle ravage toute la côte jusqu'à Trebisonde.

Le côté de la Mer-Noire qui borde l'Europe est de 861 milles.

Villes principales de la Mer-Noire du côté de l'Asie qui est de 1170. milles.

De *Constantinople* à *Neapoli*, on compte milles 250

C'est en cette Ville que se fabrique la plus grande partie des vaisseaux & des galeres du Grand-Seigneur.

De *Neapoli* à *Sinabes*, milles	250
De *Sinabe* à *Ouma*, milles	240
D'*Ouma* à *Kerason*, milles	150
De *Kerason* à *Trebizonde*, milles	80
De *Trebizonde* à *Rise*, milles	100
De *Rise* à *Guni*, milles	100
	milles 1170.

Cette ville de Guni est moitié au Grand-Seigneur, & moitié au Roi de Mengrelie, avec lequel il entretient toûjours bonne intelligence ; parce que la plus grande partie du fer & de l'acier qui se consomme dans la Turquie, vient de Mengrelie par la Mer-Noire.

Voici les seuls bons ports de la Mer-Noire du côté de l'Asie, à les prendre depuis Constantinople jusqu'en Mengrelie.

Quitros, *Sinabe*, ou *Sinope*, *Onnye*, *Samsom*, *Trebizonde*, *Gommé*.

Le port de Quitros est profond, & les vaisseaux y sont à l'abri de toutes sortes de vents ; mais l'entrée en est trés-difficile, & il n'y a que les Pilotes du païs, ou ceux qui ont fait plusieurs voyages sur cette même mer, qui la peuvent bien trouver. Il paroît qu'anciennement il y a eu de superbes bâtimens autour du port, & l'on y voit encore plusieurs belles colomnes le long du rivage

& jusques dans la Mer, sans parler de celles qui ont été transportées à Constantinople. Assez prés de la ville du côté du midi on voit une haute montagne, d'où il sort une grande quantité de fort bonne eau, & il s'en forme au bas une trés-belle fontaine.

Pour se rendre de Constantinople en Perse par la Mer-Noire, on s'embarque à Constantinople pour Trebizonde, & le plus souvent pour Rise ou pour Guni qui sont plus au Nord. Ceux qui débarquent à Trebizonde se rendent à Erzerom qui n'en est éloigné que de cinq journées, & d'Erzerom ils vont à Erivan, à Tauris & autres lieux de cette route : Mais il y a peu de gens qui s'exposent sur cette Mer, qui n'a pas de fond en bien des endroits, & est fort sujette à des tourmentes, outre qu'il y a trés-peu de bons Ports pour se sauver; & c'est ce qui lui a donné le nom de *Cara-denguis* ou de Mer-Noire, les Levantins ayant accoûtumé d'apeller noir tout ce qui est mauvais & dangereux.

Ceux qui font voile jusqu'à Rise & à Guni, se rendent à Teflis, ville capitale de la Georgie, & de Teflis on vient d'ordinaire à Erivan; parce que le chemin, quoi que difficile, est beaucoup plus doux & plus commode que celui qui va droit à Tauris. Voici les lieux principaux que l'on rencontre sur cette route de Teflis à Erivan, avec les distances de l'un à l'autre.

De *Teflis* à *Soganlouk*, lieuës	5
De *Soganlouk* à *Senouk-kupri*, lieuës	7
De *Senouk-kupri* à *Guilkac*, lieuës	7
De *Guilkac* à *Daksou*, lieuës	6
De *Daksou* à *Achikent*, lieuës	6
D'*Achikent* à *Dillou*, lieuës	6

De *Dillou* à *Yagegi*, lieuës 6
D'*Yagegi* à *Bicheni*, lieuës 4
De *Bicheni* à *Erivan*, lieuës 7

lieuës 52.

D'*Erivan* on poursuit la route ordinaire par Tauris, comme j'ai dit ci-dessus.

CHAPITRE VII.

Route de Varsovie à Ispahan par la Mer-Noire, & celle d'Ispahan à Moscou, avec les noms des principales villes & Isles de la Turquie, selon la prononciation vulgaire, & selon celle des Turcs.

J'Achèverai dans ce chapitre de parler des routes qu'on peut tenir pour se rendre des parties septentrionales de l'Europe en Turquie & en Perse, & je prendrai en premier lieu celle de Varsovie à Ispahan, en marquant les distances des principales villes, & les Doüanes qu'il faut payer.

De *Varsovie* sur la rive gauche de la Vistule, résidence ordinaire des Rois de Pologne jusques à *Lublin*, journées 6

De *Lublin* à *Ilvone*, journées 5

On y ouvre toutes les bales, & on y prend cinq pour cent de toutes les marchandises.

D'*Ilvone* à *Jaslovieer*, journées 12

C'est la derniere ville de Pologne du côté de la Moldavie, & si on y vend quelque chose il faut payer cinq pour cent.

De *Jaslovieer* à *Yaché*, journées 8

C'est la ville capitale de Moldavie, & la résidence du Vaivode que le Grand-Seigneur envoye pour gouverner le païs. On y ouvre

tout, & il y a un rôle de ce que chaque marchandise doit payer, ce qui peut revenir à cinq pour cent.

D'*Taché* à *Ourchaye*, journées 3

C'est la derniere ville de Moldavie, & il n'y a point de Doüane.

D'*Ourchaye* à *Akerman*, journées 4

On n'y ouvre point les bales de marchandises : mais on prend 4. pour cent.

D'*Akerman* à *Ozou*, journées 3

On ne voit point aussi les marchandises en ce lieu-là, & on n'y paye que deux pour cent.

D'*Ozou* à *Precop*, journées 5

On n'y ouvre point encore les charges, on se fie à la parole du Marchand, & l'on y prend deux & demi pour cent.

De *Precop* à *Kaffa*, journées 5

La marchandise y est prisée sans que l'on ouvre les bales, & on y prend trois pour cent.

Ainsi de *Varsovie* à *Kaffa* il y a cinquante & une journée de chariot, toutes les marchandises se transportant par cette voiture. Toutes les Doüianes ensemble montent à dix-huit & demi pour cent, à quoi il faut ajoûter les voitures & le passage de la Mer-Noire jusqu'à Trebizonde, où l'on paye trois piastres par charge de mule, & quatre par charge de chameau.

Il faut remarquer que les Armeniens ne s'embarquent pas d'ordinaire à Trebizonde : mais qu'ils vont chercher un autre port un peu plus vers le Couchant sur la même côte, où l'on ne paye qu'une piastre & demie par charge de chameau. Ce port-là s'apelle *Onnie* & est assez bon ; & il y en a encore un plus loin apellé *Samsom*, qui n'est pas mauvais, mais où l'air est tout-à-fait mal-sain & trés-dangereux.

Il y

Il y a encore une autre route de Varsovie à Trebizonde plus courte de trois journées que la précedente.

De *Varsovie* à *Yaché* par le chemin que j'ai remarqué ci-dessus, journées 31

D'*Yaché* à *Galas*, journées 8

Chaque marchandise est taxée en ce lieu-là & on en prend le droit à Yaché selon le billet que le Marchand a soin d'aporter de Galas, où l'on écrit sur sa parole les marchandises qu'il déclare. Galas est une ville de Moldavie.

De *Galas* à *Megin*, journées 1

On n'ouvre point les marchandises à Megin : mais on y paye trois & demi ou quatre pour cent.

De *Megin* à *Mangalia*, journées 8

C'est l'un des quatre ports du couchant de la Mer-Noire & le meilleur de tous. Les trois autres qui suivent au midi le long de la même côte sont *Kavarna*, *Balgik* & *Varna*. On ne prend à Mangalia que demie-piastre pour bale de marchandise. Quand on a passé à Trebizonde, j'ai dit au chapitre précedent qu'il n'y a que cinq journées jusqu'à Erzerom : Et voila ce que j'avois à remarquer de la route que prennent les Polonnois pour se rendre en Perse.

Je viens maintenant à la route de Moscovie; mais puis qu'elle a été assez exactement décrite par Olearius, comme je l'ai remarqué, dans le voyage que les Ambassadeurs du Duc d'Holstein firent en Perse, je la prendrai comme en revenant de Perse en Europe par la Moscovie, selon les bonnes instructions que j'en avois prises, lors qu'à mon premier voyage d'Asie je résolus de retourner en France par les provinces Septen-

trionales de l'Europe, ce que j'aurois fait sans le malade que je fus joindre par charité à Kengavar. Comme je n'ai point fait de voyage en Orient que je n'aye eu dessein de passer au retour par la Moscovie, j'ai eu soin de m'informer trés-particulierement de cette route, & des gens qui l'ont prise plusieurs fois m'en ont donné toute la connoissance necessaire.

Je ne partirai que de Chamaqui ayant déja conduit le Lecteur jusqu'à cette Ville, & je marquerai comme j'ai fait ailleurs toutes les distances d'un lieu à l'autre avec les Doüanes.

De *Chamaqui* à *Derbent*, journées 7

Derbent, que les Turcs apellent Demircapi, est la derniere ville du Roi de Perse, & il y passe une riviere qui s'apelle *Chamouika*.

De *Derbent* à *Tetarck*, journées 8

Il y passe une riviere qui s'apelle *Bocan*.

De *Tetarck* à *Astracan* on prend de petites barques où il y a douze rames. Tout le long du rivage ce ne sont que roseaux, où les barques se peuvent retirer en sûreté quand il y a trop de vent. Si le vent est favorable elles se servent d'une petite voile, & peuvent se rendre en quatre ou cinq jours à Astraçan; mais s'il faut ramer pendant tout le voyage, elles n'y peuvent aller en moins de neuf.

En s'embarquant sur la mer Caspienne, le long de laquelle on va terre à terre, il faut faire provision d'eau pour deux ou trois jours; parce que pendant ces trois premiers jours l'eau est amere & de trés-mauvais goût le long de la côte; mais on en trouve de bonne tout le reste du chemin. On paye de chaque barque soixante & dix abassis, qui font soixante & une livres cinq sols de nôtre monnoye. Si l'on porte de grosses marchandises on les peut charger dans de gros vaisseaux pour faire moins de dépense.

Etant arrivé à Astracan on fait décharger les bales de marchandises, ausquelles les Doüaniers viennent mettre leur cachet, aprés quoi on les fait porter au logis où le Marchand veut aller. Trois jours aprés le Doüanier vient ouvrir toutes les bales, & prend cinq pour cent. Si d'avanture le Marchand manque d'argent, & qu'il en veüille prendre à Astracan pour rendre à Moscou, il en paye quelquefois jusques à trente pour cent, selon le cours qu'ont les ducats d'or.

Si un Marchand a des diamans ou autres joyaux & qu'il les déclare, il en paye cinq pour cent. S'il ne le déclare pas, & que les Doüaniers en ayent quelque soupçon, ils en tirent ce qu'ils peuvent, & le Marchand se défend aussi le mieux qu'il peut; Mais s'il a quelques joyaux ou autre chose de rare, & qu'il déclare au Gouverneur de la Ville qu'il veut les porter à sa Majesté de Moscovie, il le fait acompagner par terre ou par eau sans qu'il lui en coûte rien; & envoye devant un Courier à la Cour pour en donner avis. Si le Marchand fait quelque petit present au Gouverneur, il n'y perd rien, & dans la suite il y trouve de l'avantage. On trouve d'assez bon vin à Astracan, & il y a un François qui en fait pour la bouche du Roi; Mais comme il y en a de beaucoup meilleur à Chamaqui, le voyageur fera bien d'en faire bonne provision en ce lieu-là.

D'*Astracan* à *Moscou* on se met sur le *Volga* dans de grandes barques qui vont à voile & à rames en remontant la riviere, & on pese tout ce qu'on embarque jusqu'à un tapis. La livre de Moscovie est trois Mens de Chah de Perse, & une Men de Chah fait douze de nos livres à seize onze la livre, On paye d'or-

dinaire de chaque livre quatorze Caya qui sont trois abaſſis & demi, & l'abaſſi vaut dix huit ſols ſix deniers.

Il faut remarquer que dans la Moſcovie on ne compte les chemins ni par lieuës ni par milles, mais par *Chagerons*, dont les cinq font un mille d'Italie. Voici le chemin qu'on tient par eau juſques à Moſcou, & les noms des plus grandes villes où l'on paſſe avec leurs diſtances.

D'*Aſtracan* à *Courmija*, chagerons	300
De *Courmija* à *Sariza*, c.	200
De *Sariza* à *Sarataf*, c.	350
De *Sarataf* à *Samarat*, c.	200
De *Samarat* à *Semiriskat*, c.	307
De *Semiriskat* à *Coulombe*, c.	300
De *Coulombe* à *Caſan*, c.	150

C'eſt une grande ville avec une grande fortereſſe.

De *Caſan* à *Sabouk-cha*, c.	200
De *Sabouk-cha* à *Godamijan*, c.	120
De *Godamijan* à *Niguina*, c.	280

Niguina eſt une grande & trés-bonne fortereſſe.

De *Niguina* à *Mouron*, c.	300
De *Mouron* à *Caſin*, c.	100
De *Caſin* à *Moſcou*, c.	250
D'*Aſtracan* à *Moſcou* il y a de chagerons	2950

qui reviennent à 590. milles d'Italie.

Quand on eſt à *Sataraf*, on peut ſortir de la barque & aller par terre juſqu'à Moſcou. S'il n'y a point de neiges on va en chariot: mais s'il y a des neiges on prend des traîneaux. Si c'eſt un homme ſeul, & que ſon bagage ne peſe pas deux cens livres, poids de Paris, on charge le tout ſur un cheval en deux balots, & l'homme ſe met au milieu; & pour ce qui eſt du port, tant de l'homme

que de son bagage, c'est le même argent que l'on donne d'Astracan à Moscou.

De *Sarataf* par terre à *Inserat*, on compte, journées 10

D'*Inserat* à *Tymnek*, j. 6

De *Tymnek* à *Canquerma*, j. 8

De *Canquerma* à *Volodimer*, j. 6

Volodimer est une ville plus grande que Constantinople. Il y a une fort belle Eglise sur une montagne qui est dans la Ville, & c'étoit autrefois la résidence des Empereurs de Moscovie.

De *Volodimer* à *Moscou*, j. 5

Ce sont en tout, journées 35

Il faut remarquer que l'on ne sort guere de la barque à Sataraf que par necessité, lors qu'en hiver la riviere commence à n'être plus naviguable à cause des glaces: Car de Sataraf jusqu'à Inserat il y a, comme j'ai dit, dix journées de chemin, où on ne trouve rien à manger où trés-peu de chose, tant pour les hommes que pour les chevaux; ainsi lorsque la riviere n'est pas prise, il vaut mieux demeurer dans la barque jusques à Semeriska, d'où jusqu'à Moscou on trouve incessamment des villages. La Doüane tant pour les joyaux que pour autres marchandises, va de même à Moscou qu'à Astracan, sçavoir cinq pour cent. Tous les Asiatiques, Turcs, Persans, Armeniens & autres peuples logent à Moscou dans des manieres de Carvanseras: & pour les Européens, comme François, Anglois, Hollandois & autres, ils ont un lieu affecté où ils logent tous ensemble. Voila ce que j'ai pû aprendre de plus particulier de cette route par la Moscovie, que j'aurois prise plus d'une fois au retour de mes voyages, si je n'en avois toûjours été détourné par des ocasions qu'on ne peut prévoir.

Noms de quelques Villes de l'Empire du Grand-Seigneur en langue Turquesque & Françoise.

COnstantinople aprés avoir été prise par Mahometh second de ce nom, onziéme Empereur des Turcs, le vingt-septiéme Mai 1453. a été nommée par les Turcs, Istam-Bol, qui est du nom composé de deux mots; d'Istam, qui veut dire *Salut* ou *sûreté*; & Bol, qui signifie *Spacieux*, *grand* & *large*, tellement qu'en leur langue cela signifie *grande sûreté*.

Andrinople est aujourd'hui apellée par les Turcs,	Edrené.
Burse,	Brousa.
Belgrade,	Beligrad.
Bude,	Boudim.
Le grand Caire,	Mesr.
Alexandrie d'Egypte,	Iskendrie.
La Mecque,	Meqqué.
Balsara,	Balsara.
Babylone,	Bagdad.
Ninive,	Mousoul.
Nisibe,	Nisbin.
Edesse,	Orufa.
Tiqueranger,	Diarbekir.
Eue-togea,	Tokat.
Teue Toupolis,	Erzerom.
Chamiramager,	Van.
Jerusalem,	Koutcheriff.
Damas,	Cam.
Tripoli de Sirie,	Cam Taraboulous.
Alep,	Haleb.
Tripoli de Barbarie,	Taraboulous.
Tunis,	Tunis.
Alger,	Gezaiir.

Candie,	Guirit.
Rode,	Rodes.
Cypre,	Kebres.
Chio,	Sakes.
Methelin,	Medilli.
Smirne,	Izmir.
Troye,	Eski inſtamboul.
Lenmos,	Limio.
Teuedo,	Bogge-adaſi.
Negrepont,	Egithtbos.
Les Dardanelles,	Bogaz-ki.
Athene,	Atina.
Barut,	Biroult.
Scéide,	Saida.
Tir,	Sour.
Saint Jean Dacre,	Acra.
Antioche,	Antekié.
Trebizonde,	Tarabozan.
Sinab,	Sinap.

En cette forterelle de Sinab on voit au bas des murailles une pierre, où il y a quelque écrit Latin en abregé, & il ſe voit même le nom de la ville de *Rome*, d'où l'on peut conjecturer que les Romains l'ont fait bâtir.

Les Turcs appellent,

La Mer Mediterranée,	Akdeniis.
La Mer Oceane,	Derijai-Mouhniit.
La Mer Noire,	Kara-Deniis.

Au reſte n'ayant pas voulu interrompre le diſcours des routes par des remarques aſſez particulieres que j'ai à faire ſur le negoce de l'Iſle de Candie, & des principales Iſles de l'Archipel, j'ai jugé à propos d'en faire un chapitre à part, & j'y joindrai auſſi quelques ſingularitez de pluſieurs villes de Grece,

voisines de l'Archipel, avec une relation particuliere de l'état present des galeres que le Grand-Seigneur entretient, tant à Constantinople que dans les Isles, & en d'autres lieux de son Empire.

CHAPITRE VIII.

Remarques sur le Negoce de l'Isle de Candie, & des principales Isles de l'Archipel, comme aussi sur celui de quelques villes de la Grece qui en sont voisines; avec une relation particuliere de l'état present des galeres que le Grand-Seigneur entretient, tant en terre ferme que dans les Isles.

De l'Isle de Candie.

DAns l'Isle de Candie les étrangers viennent enlever quantité de bled & d'huile d'olive, toutes sortes de legumes, des fromages, de la cire jaune, des cotons, des soyes, des cuirs, & particulierement de la malvoisie qui est son plus grand negoce. Quand la vendange aproche, les païsans qui doivent aller cüeillir les raisins, s'envelopent les pieds d'une peau de sanglier qui leur tient lieu de souliers, & ils la lient avec de la ficelle sur le haut du pied, à cause de la grande chaleur que rendent les rochers sur lesquels il faut qu'ils marchent. Ces peaux sont aportées de la Russie où il y a quantité de sangliers dans les forêts. Les Russes les aportent de Constantinople avec la Boutarque & le Caviar, dont j'ai parlé en divers endroits de mes Relations. J'ai parlé aussi de la maniere dont l'un & l'autre se font, & des lieux où se fait la plus grande pêche de l'Eturgeon.

J'ai fait voir comme le negoce en est grand dans toute la Turquie & toute la Perse, & même en Ethiopie; parce que tous ceux qui suivent la Religion Grecque & l'Armenienne ne mangent guere autre chose durant leur Carême. Il ne me reste plus qu'à remarquer que les Turcs sçavent faire de l'Eturgeon une colle forte, qui est d'un grand usage en Asie pour faire les arcs. C'est la meilleure colle du monde, & quand on s'en est servi à coller quelque chose, on la romproit plûtôt en un autre endroit qu'en celui où elle a été collée. Ils la font de cette sorte. Quand ils ont pris un Eturgeon & qu'ils l'ont éventré, il lui reste une peau au dedans qui couvre la chair, & ils tirent cette peau depuis la tête jusqu'au bout du ventre. Elle est gluante, & de l'épaisseur de deux feüilles de papier, & ils la roulent gros comme le bras pour la mettre ensuite secher au Soleil. Quand ils s'en veulent servir ils la battent avec un marteau, & étant bien batuë ils la rompent par petits morceaux, qu'ils mettent tremper avec de l'eau environ demie-heure dans un petit pot. On le met aprés sur un petit feu, en remuant toûjours jusqu'à ce que tout soit fondu, & prenant bien garde que la colle ne vienne à boüillir, ce qui la gâteroit entierement.

Lorsque les Venitiens étoient maîtres de la Candie, ceux qui faisoient quelque assassinât ou qui commettoient quelque autre crime digne de mort, s'ils pouvoient éviter d'être saisis par la Justice & sortir de l'Isle, se rendoient promptement à Constantinople pour avoir leur grace. Car il faut remarquer qu'il n'y avoit que l'Ambassadeur de la Republique de Venise qui étoit auprés du Grand-

Seigneur, qui eût le privilege de pardonner les crimes qui se faisoient en Candie. Quel qu'il pût être il avoit le pouvoir de donner la grace au criminel, & je veux bien en raporter un exemple du temps que le sieur *Dervisan* étoit Baile de Venise à Constantinople. Un Candiot qui s'étoit sauvé de l'Isle aprés avoir commis un horrible meurtre, obtint sa grace du Baile; mais toutefois son crime ne demeura pas impuni, comme je dirai ensuite. Il avoit voulu coucher par force avec une femme, laquelle n'y voulant pas consentir, lui dit qu'elle mangeroit plûtôt le foie de son enfant que de satisfaire à son infame desir. Ce brutal se voyant éconduit, & enragé de ce qu'il ne pouvoit venir à bout de son dessein, se saisit de l'enfant à l'insçû de sa mere, le tua & lui arracha le foie qu'il lui fit manger, aprés quoi il la tua aussi pour achever d'assouvir sa rage. Arrivant à Constantinople il fut d'abord implorer la grace du Baile, laquelle il obtint; mais le Baile écrivit en même-temps au Gouverneur de Candie de le faire mourir dés qu'il seroit de retour, ce qui fut fait: car autrement il n'auroit pas voulu lui faire grace pour un crime si énorme, & n'en usa de la sorte que pour conserver son privilege. On peut dire que cette nation Candiotte est une des plus méchantes qui soit sous le Ciel, & il seroit aisé d'en produire mille exemples beaucoup plus tragiques.

DE L'ISLE DE SCIO.

LA ville de Scio, dont l'Isle porte le nom, contient environ trente mille ames. Il y a à peu prés 15000. Grecs, 8000. Latins, & 6000. Turcs, avec quelque peu de Juifs.

Entre plusieurs Eglises Grecques & Latines, dont les dernieres sont restées du temps des Genois, il y en a quelques-unes d'assez belles ; & les cinq principales Eglises Latines sont la Catherale, & celles des Capucins, des Escolantins, des Dominicains & des Jesuites. Les Turcs y ont leurs Mosquées, & les Juifs leur Sinagogue.

A quatre milles de la Ville, presque sur le bord de la mer, on voit une grosse pierre qui a été taillée d'un rocher comme toute ronde; mais au dessus elle est plate & un peu creusée. Autour du dessus & au milieu on voit des formes de sieges taillez dans la même pierre ; mais il y en a un plus élevé que les autres, comme la chaise d'un maître qui enseigne, & la tradition du lieu veut que cette pierre ait été l'école d'Homere, qui y enseignoit ses disciples.

Il se trouve dans cette Isle une si grande quantité de perdrix, qu'il ne s'en voit point de pareilles en aucun lieu du monde : mais ce qui est encore plus rare est que les païsans les nourrissent comme nous nourrissons nos poules en France, & même d'une plus plaisante maniere, car ils les laissent aller à la campagne dés le matin, & sur le soir ils ont un certain signal auquel elles ne manquent pas de retourner chacune chez le païsan à qui elles apartiennent, de même qu'une troupe d'oyes ou des poulets d'Inde.

On travaille dans l'Isle de Scio quantité de damas & de futaines, qu'on transporte au Caire, & dans toutes les villes de la côte de Barbarie, comme aussi dans toute la Natolie, & particulierement à Constantinople.

A trois lieuës de la ville de Scio, dans une montagne qui est au midi, il croit de petits

arbrisseaux qui sont bien particuliers. Ils ont la feüille aprochante de celle du myrthe, & jéttent leurs branches si longues qu'elles vont à terre en serpentant: Mais ce qui est admirable est qu'aussi-tôt qu'elles sont en bas peu à peu elles se relevent d'elles mêmes. Depuis le commencement du mois de Mai jusqu'à la fin de Juin on a soin de tenir la place bien nette sous ces petits arbres; car pendant ces deux mois il sort par les endroits où l'on a entaillé les branches, une espece de gomme qui dégoute & coule à terre, c'est ce que nous apellons *Mastic*, & ce que les Turcs apellent *Sakes*, qui est le nom qu'ils donnent à l'Isle. Elle produit une grande quantité de ce mastic, il s'en consomme aussi beaucoup dans le Serrail de Constantinople, où toutes les femmes en mâchent incessamment. Elles disent que cela ôte la crasse & la saleté des dents, & les entretient nettes & blanches. Quand la saison aproche de recueillir ce mastic, le Grand Seigneur envoye tous les ans dans cette Isle un certain nombre de *Bostangis*; afin que personne n'en enleve, mais qu'il soit tout conservé pour le Serrail. S'il arrive qu'il y en ait abondance dans une année, & beaucoup au delà de l'ordinaire, la provision du Serrail étant faite, les Bostangis qui ont mis à part le moindre mastic pour en tirer de l'argent, dés qu'ils l'ont vendu le mettent dans des sacs qu'ils cachetent, afin que l'on les puisse transporter sans difficulté, parce que ceux qui gardent les Ports voyant ce cachet laissent aisément sortir les sacs. Il croît aussi dans cette Isle de bonne terebentine.

L'Isle de Scio fut autrefois engagée par les Turcs aux Genois; mais depuis les Turcs l'ont reprise par force, & en sont demeurez maîtres.

DE L'ISLE DE NAXIS.

IL n'y a aucun Port dans cette belle Isle, & les vaisseaux qui y vont pour trafiquer se tiennent dans le Port de l'Isle de Paros, apellé *Derion*, à six mille de Naxis, c'est un des plus beaux Ports de l'Archipel, & qui peut contenir plus de cent vaisseaux. Il reste encore seulement dans l'Isle de Naxis des ruines d'une muraille qui faisoit comme un mole, où se pouvoient retirer quatre ou cinq galeres. On voit encore dans la même Isle plusieurs ruines des maisons des anciens Ducs, & les écuries sont encore presque toutes entieres, toutes voutées, & toutes de marbre. Ces Ducs étoient Seigneurs de douze autres Isles. Celle de Naxis est remplie de quantité de villages, & il y a trois bonnes Villes, qui sont *Barequa*, *Qusa* & *Falet*.

Il y a proche de cette Isle, environ à un jet de pierre, une antiquité curieuse qui subsiste encore: c'est une roche plate, qui a de circuit autant d'étenduë que l'ancienne Cour du Louvre. C'étoit au milieu de cette roche qu'étoit bâti le Temple de Bacchus, qui étoit tout de marbre, & dont on ne voit plus rien que les fondemens. La porte y est encore faite de trois pierres, dont deux font les deux côtez, & la troisiéme fait le dessus, & sa hauteur est de vingt-cinq ou trente pieds, & sa largeur environ de quinze. De cette Isle jusqu'à la roche il y a un beau pont de pierre de taille, où on voit dessus & aux côtez les canaux qui portoient le vin dans de certains reservoirs du Temple, pour être bû le jour de la Fête de Bacchus. C'est aussi dans l'Isle de Naxis que se trouve la bonne pierre

d'Emeril ; Mais j'ai sur tout à faire une remarque sur le veuvage des habitans de cette Isle, & sur la coûtume qu'ils observent. Quand le mari ou la femme sont morts, le survivant ne sort point de la maison de six mois pour quelque affaire que ce soit, non pas même pour oüir la Messe. Il faut remarquer aussi que dans cette Isle il n'y a que des Latins & des Grecs, & ces derniers sont le plus grand nombre. Il y a un Archevêque Latin & des Chanoines dans la Metropolitaine, avec deux maisons de Religieux, l'une de Capucins, l'autre de Jesuites, & les Grecs ont aussi leur Archevêque.

L'Isle de Naxis a six-vingt milles de tour, & c'est une des plus agreables & des plus belles Isles de l'Archipel. Les anciens Ducs l'avoient choisie pour leur residence, & c'est d'où ils commandoient à la plûpart des Isles Cyclades. Il se fait dans Naxis quantité de sel blanc, & il y croit d'excellent vin tant blanc que clairet, ce qui avoit porté les habitans à y bâtir un Temple à l'honneur de Bacchus, qui choisit Naxis pour sa demeure, selon l'ancienne tradition des Naxiens. L'Isle porte de plus toutes sortes de bons fruits, nourrit quantité de bétail, & produit abondamment plusieurs autres choses necessaires à la vie. Il y a de grands bois où se trouvent de petits cerfs, & quantité d'Aigles & de Vautours. On croit aussi qu'il y a des mines d'or, mais les lieux sont inconnus, & on neglige de les découvrir. Voici les noms des Isles Cyclades, comme les prononcent ceux du païs.

1. *Dreloa* ou *Sdilis*.
2. *Giaroa*.
3. *Andros*.

4. *Paros.*
5. *Nicaria.*
6. *Samoa.*
7. *Pathmoa.*
8. *Olearoa.*
9. *Sitino.*
10. *Rhena.*
11. *Miconoa.*
12. *Tenoa* ou *Tinos*
13. *Sciroa* ou *Sira.*
14. *Subluma.*
15. *Syphnus* ou *Sifante.*
16. *Nixcia.*
17. *Chios* ou *Scio.*
18. *Astypalea.*
19. *Amorgus* ou *Amorgo.*

Des Isles de Zea, de Milo, de Paros, & autres Isles de l'Archipel.

Zea est une Isle qui n'a rien de remarquable, & d'où l'on ne peut rien transporter que de la valanede pour teindre les cuirs, dequoi j'ai parlé ailleurs. On n'y décharge aussi aucunes marchandises que celles qui y sont aportées par les Corsaires; mais c'est peu de chose, & les Insulaires ont soin chacun de se pourvoir ailleurs des choses qui leur sont utiles & necessaires.

Milo ne fournit que des pierres de moulin à moudre du bled, lesquelles on porte à Constantinople, & il ne se fait aucun negoce en cette Isle.

Paros où il n'y a de même aucun commerce, n'a rien de remarquable qu'une Eglise Grecque assez bien bâtie sous le titre de Nôtre-Dame. Elle est trés-belle, & toute de marbre.

Pour ce qui est des Isles de *Sifante*, de *Mitiani*, & d'autres Isles de l'Archipel, il ne s'y décharge aussi aucunes marchandises que celles que les Corsaires y aportent par hazard quand ils y touchent, & il ne s'y fait aucun commerce que pour l'entretien ordinaire des habitans. S'il y a des Consuls en quelques-unes de ces Isles ils n'y ont pas beaucoup d'ocupation, & ils ne sont là que pour acheter ces larcins. Les Consulats des Isles de l'Archipel où les François sont établis, se donnent par l'Ambassadeur de France que le Roi tient à Constantinople, & il en favorise qui il lui plaît. Comme ils ne sont pas de grand revenu, il les donne le plus souvent aux Grecs; parce qu'ils entendent mieux le négoce du païs.

Des villes d'Athenes, de Corinthe, de Patras, de Coron, & de Modon.

LA ville d'*Athenes* est éloignée de la Mer d'environ quatre mille, & elle contient prés de vingt-deux mille ames, sçavoir quinze mille Grecs, cinq ou six mille Latins, & mille Turcs. Entre plusieurs antiquitez qu'on y voit encore, celles qui sont dans le Château se sont les mieux conservées. Le Château est sur une colline, dont une partie de la Ville ocupe la pante du côté du Nord. Il enferme un fort beau temple & fort spacieux, tout bâti de marbre blanc depuis le haut jusqu'au bas, & soûtenu par de trés-belles colomnes de marbre noir & de porphire. On voit au frontispice de grandes figures en haut relief & au naturel, qui representent des cavaliers armez qui semblent se vouloir batre. Autour

au temple, & au défaut du toit, qui est aussi tout entier, de pierres plates de marbre trés-bien ordonnées, se voyent tous les beaux faits d'armes des anciens Grecs en bas relief, & chaque figure est environ de deux pieds & demi de haut. Il y a autour du temple une belle galerie, où quatre personnes peuvent se promener de front. Elle est soûtenuë par seize colomnes de marbre blanc de chaque côté en longueur, & de six à chaque bout, & toute couverte & pavée de même étoffe. Ce Temple est acompagné d'un fort beau Palais de marbre blanc; mais presentement il tombe en ruïne. Au bas du Château, & à la pointe de la ville du côté du Levant, il y a encore dix-sept colomnes de marbre, qui restent de trois cens que l'on dit avoir été anciennement au Palais de Thesée premier Roi d'Athenes. Ces colomnes sont d'une grosseur prodigieuse, & ont chacune au moins dix-huit pieds de tour. Elles sont hautes à proportion, mais non pas tout d'une piece, & sur la plûpart il y a deux travers de marbre blanc de seize pieds de long, & de dix-huit de large, qui portent d'un bout sur une colomne, & de l'autre sur celle qui soûtenoit tout l'édifice. Sur la porte qui est encore presque en son entier, on voit écrites ces paroles à la face de dehors.

Αἱ ἐισ' Ἀθλυῦαι τησέως ἡ πόριν πόλισ.

C'est-à-dire.

Cette ville d'Athenes est assûrement la ville de Thesée.

Au dedans de la même porte ces autres paroles sont écrites :

Αἱ δ' Ἀθλυῖαι Ἀδριανοῦ καὶ ὀχὶ τησέως πόλις

C'est-à-dire :

Cette ville d'Athenes est la ville d'Adrien, & non pas de Thesée.

Il y a encore dans Athenes plusieurs antiquitez qui meritent d'être vûës.

Corinthe qui a fait autrefois tant de bruit n'a plus qu'environ six-vingt maisons ; mais il y a des Turcs riches. La Ville est au bas du Château, qui est assis sur un rocher inaccessible, & gardé par des Grecs commandez par un Aga ou Capitaine Turc. On charge à Corinthe des raisins qui en porte le nom.

Patras en fournit aussi, & c'est-là tout le commerce de ces deux Villes.

Coron & *Modon* ont le negoce de l'huile d'olive, & elle y est si bonne & en telle quantité, que plusieurs vaisseaux Anglois, Hollandois, & autres, en viennent charger.

Il y a des Consuls à *Athenes*, à *Patras*, à *Coron*, à *Modon*, & à *Napoli de Romanie*.

Les negocians d'Athenes font venir des brocarts, des velours, des satins, des draps & d'autres sortes de marchandises, dont ils fournissent tout le païs. Celles que les étrangers en emportent, sont des soyes, des laines, des éponges, de la cire, des marroquins, des fromages ; & voila en peu de mots tout ce qui se peut dire du commerce de ces lieux-là.

Relation particuliere de l'état present des galeres que le Grand-Seigneur entretient, tant à Constantinople que dans les Isles, & autres endroits de son Empire.

ON a vû autrefois sortir de Constantinople jusques à cent cinq galeres; mais le Grand Visir s'étant aperçû que ce grand nombre en un même lieu causoit de la confusion, & que le Capitaine-Bacha ne pouvoit pourvoir à tout à la fois, ni donner si bien ses ordres, il ordonna qu'il n'en demeureroit à l'avenir que vingt-quatre à Constantinople, & que les autres seroient envoyées en divers ports, tant de la terre ferme que des Isles, pour être prêtes à aller en mer au premier ordre du Grand-Seigneur. Avant la guerre de Candie, le nombre des galeres étoit diminué, & beaucoup moindre que de cent cinq; mais comme elle se fut échauffée on en remit plusieurs en état, & on doubla à chaque Bei le nombre des galeres qu'il commandoit. Celui qui n'en commandoit qu'une en eût deux, un autre qui en commandoit deux en eut quatre, & ainsi du reste à proportion; ce qui causa enfin la perte de Candie pour les Venitiens. Aujourd'hui le nombre des galeres qu'entretient le Grand-Seigneur est de quatre-vingt. Voici les lieux où elles sont distribuées sous le commandement de leurs Beis ou Capitaines.

Il y a donc à Constantinople vingt-quatre galeres que commande le Capitaine-Bacha ou General de la Mer, & quand il sort pour aller en quelque expedition, les autres galeres se viennent joindre à lui selon l'ordre

qu'elles en reçoivent. Quand ce Bacha va en Mer, il donne à chacun des esclaves de sa galere, outre leurs habits ordinaires une maniere de casaque de drap rouge & un bonnet de même couleur, ce qui ne se fait que dans la seule galere du General qui se fait honneur de cette dépense. Cette galere a d'ordinaire trois cens soixante & six esclaves, & à chaque banc un Bonne-vole. Ce Bonne-vole sont gens qui se sont offerts de leur bon gré à servir, & on a soin qu'ils soient bien payez. Leur paye est de trois mille cinq cens aspres par voyage, & le voyage est d'ordinaire de sept ou huit mois. Ils sont nourris comme les autres esclaves; mais s'ils ne rament bien ils sont plus batus qu'eux; parce que les Bonne-voles n'ont point d'autre travail que la rame, & que les esclaves outre la rame sont employez à d'autres manœuvres. Mais il faut remarquer que les Bonnes-voles qui servent dans la Generale ont cinq cens aspres de paye plus que ceux des autres galeres, c'est-à-dire quatre mille aspres pour le voyage, ce qui d'ordinaire revient à quarante écus.

La Lieutenante generale a deux cens cinquante hommes, tant esclaves que Bonne-voles. Cette galere & celle du grand *Tefterdar* ou Tresorier sont les deux mieux équipées de toutes, le Lieutenant du Bacha de la Mer ayant le choix, ou de prendre quatre des meilleurs hommes de chaque galere pour la sienne, ou s'il n'en prend pas de recevoir trois mille cinq cens aspres pour chaque homme, ce qui lui est payé par le Capitaine de galere, & c'est ce qui rend ce Lieutenant du Bacha le plus riche de tous les Beis.

La galere du grand *Tefterdar* est du nombre des vingt-quatre galeres de Constantinople,

& il envoye un Tresorier particulier en qualité de Lieutenant pour la commander. Cette charge est fort briguée ; parce que cette galere, comme j'ai dit, est trés-bien équipée, trés-bien pourvûë de vivres, & que tous les Officiers des galeres font soigneusement leur Cour au grand Tefterdar, qui les récompense au retour du voyage, chacun selon leur merite.

La galere du *Janissaire-Aga* est encore du même nombre des vingt-quatre ; mais il ne va point en Mer, & il envoye qui il lui plaît pour commander en sa place.

Le Bei de *Rhodes* à qui on donne le titre de Bacha, a huit galeres.

Le Bei de *Stancho* qui est comme le Lieutenant du Bei de Rhodes n'a qu'une galere. Stancho est une Isle à 80. ou 100. milles de l'Isle de Rhodes.

Le Bei de *Sussam*, petite Isle prés de Scio, n'a qu'une galere, & son Lieutenant une autre. Toutes ces galeres sont destinées d'ordinaire contre les vaisseaux de Malthe & de Ligourne qui vont en course.

Le Bei de *Scio* n'avoit ci-devant que trois galeres ; mais depuis la guerre de Candie on lui en a donné trois autres, pour la commodité qu'il y avoit d'assister l'Armée des Turcs de cette Isle. On en fait de même à plusieurs autres Beis, comme j'ai dit au commencement.

Le Lieutenant du Bei de *Scio* a deux galeres ; & il y a encore dans la même Isle trois autres Beis qui commandent chacun une galere, & qui ne dépendent point du Bacha de Scio. Ils font leur résidence où il leur plaît, allant se pourvoir de vivres où ils sçavent qu'ils sont à meilleur marché.

Le Bei de *Smirne* & ſon Lieutenant ont deux galeres ; mais ils ne peuvent rien faire que par les ordres du Bei de Scio.

Le Bei de *Metelin* a deux galeres.

Le Bei de *la Cavale* petite Baye à douze milles ou environ au deça des Dardanelles du côté de l'Europe a une galere.

Le Bei de *Negrepont* a ſept galeres.

Le Bei de *Napoli de Romanie* a cinq galeres.

Le Bei de *Coron* ſur la côte de Romanie a une galere.

Le Bei de *Modon* proche de Coron a une galere.

Le Bei de *Famogouſte* en Cypre a ſix galeres.

Le Bei d'*Alexandrie* d'Egipte a cinq galeres.

Le Bei de la *Canée* a deux galeres.

Le Bei de *Candie* a une galere.

Le Bei de *Coſtel-tourneze* ou de *Navarin* a deux galeres.

Toutes ces galeres font, comme j'ai dit, le nombre de quatre-vingt.

Les galeres legeres ne ſont montées que de cent quatre-vingt & ſeize hommes, & le nombre devroit aller à deux cens ; mais les quatre qui manquent ſont pour le profit du Bei. Entre ces cent quatre-vingt & ſeize, il y a d'ordinaire vingt ou vingt-cinq Bonnes-voles.

Chaque Capitaine de galere à treize mille piaſtres pour ſon équipage. Vers les fêtes de Noël on donne à chaque eſclave un haut de chauſſe & une caſaque de gros drap avec un capot, & de la toile pour lui faire une chemiſe & un caleçon.

Chaque eſclave a tous les jours deux cens vingt-cinq dragmes, c'eſt-à-dire une livre & demie de bon pain, & rien autre choſe. Mais

le Vendredi, qui est aux Mahometans ce que le Dimanche est aux Chrétiens, on leur donne quelque chose de chaud, ce qui consiste d'ordinaire en quelques legumes, comme des pois, des féves, ou des lentilles cuites au beure. Ils reçoivent aussi quelquefois des aumônes des Grecs quand ils sont arrêtez en quelque port; mais ceux de Constantinople sont un peu mieux que les autres; parce que deux ou trois fois la semaine, tant les Turcs que les Grecs & autres Chrétiens, font des charitez aux *Bains*; c'est ainsi qu'on nomme le lieu où l'on tient les esclaves quand ils ne sont point en Mer, & on leur envoye des chaudieres de ris & de viande; de sorte que pour la nourriture ils ne sont pas toûjours si mal que plusieurs se l'imaginent.

Il faut remarquer enfin que quand on sort pour aller en Mer, il y a plusieurs de ces esclaves qui font les malades ou estropiez; mais les Turcs qui sont acoûtumez à cette fourbe, les examinent de si prés qu'ils les sçavent bien discerner, & que l'artifice de ces faux malades ne sert qu'à leur atirer un plus rude traitement.

CHAPITRE IX.

Relation de l'Etat present de la Georgie.

PUisque j'ai entrepris de faire une ample & exacte relation de la Perse & de toutes les Provinces qui en relevent, & que j'ai conduit le Lecteur le long des côtes de la Mer-Noire, & d'une partie de celle de la Mer Caspienne, je veux lui faire une courte description des Royaumes de Georgie & de

Mengrelie qui sont entre ces deux Mers, & de quelques autres Provinces voisines qui s'étendent le long de la Mer Caspienne, & touchent au Nord & au Levant la Moscovie & la Tartarie.

La *Georgie* que d'autres apellent *Gurgie* ou *Gurgistan*, s'étend au levant jusqu'à la Mer Caspienne, & est bornée au couchant par les montagnes qui la separent de la Mengrelie. Ce n'étoit cy-devant qu'un Royaume dont tout le peuple generalement étoit Chrétien; mais depuis peu il s'y est mêlé des Mahometans qui y ont pris pied, & le Roi de Perse ayant semé des divisions dans le païs, a si bien conduit les choses à son avantage qu'il en a fait deux Royaumes. Il ne les apelle que les Provinces, & il y met des Gouverneurs depuis vingt-cinq ou trente ans. Ce sont des Princes du païs, & pour être revêtus de cette dignité il faut qu'ils se fassent Mahometans. Dés qu'ils y sont élevez ils prennent le titre de Roi; & tant que la race dure le Roi de Perse ne peut deposseder leurs enfans.

Le premier de ces deux Rois & le plus puissant est celui qui fait sa residence à *Teflis*, & dans la langue du païs on l'apelle Roi *de Cartelé*. Celui qui l'est aujourd'hui est le dernier qui est demeuré Chrétien avec ses quatre fils, mais depuis quelque temps le Roi de Perse a fait en sorte d'attirer l'aîné auprés de lui, & tant par presens que par promesses il l'a porté à se faire Mahometan. Aussi-tôt il le fit déclarer Gouverneur de l'autre Province, & par la Loi que les Rois de Perse ont imposée à ces Princes, il n'auroit pû succeder à son pere s'il n'avoit embrassé le Mahometisme. Chacun de ces deux

Rois

Rois ou Gouverneurs de Georgie ont d'ordinaire pour leur garde trois cens Cavaliers Mahometans qui sont à leur solde, & dans les deux Royaumes il y a presentement dix ou douze mille familles de Mahometans.

Le Roi de *Teflis* fait batre monnoye au nom du Roi de Perse, & l'argent dont on la fabrique est de reales d'Espagne, d'écus de France, & d'autres especes de la sorte, que les Armeniens raportent d'Europe pour les marchandises qu'ils y ont venduës. La justice se rend par les Chrétiens du païs, & il n'y a pas un Mahometan, non pas même le Roi, qui y ait aucune part. Voici quelques exemples de la maniere dont se fait cette justice. Premierement pour ce qui regarde le vol, le larron en est quitte en rendant sept fois autant qu'il a dérobé. Il en revient deux parts à celui à qui on a fait le larcin, une à la justice, & les quatre autres au Roi. Si le larron n'a pas dequoi faire cette restitution, il est vendu; & si le provenu de cette vente ne suffit pas, & qu'il ait femme & enfans, on vend premierement la femme, & cela encore ne suffisant pas, on vend les enfans : Mais il y a ceci d'avantageux pour le larron, que si celui qui a été volé a pitié de lui, & veut bien le laisser aller sans rien prendre; ni le Roi, ni la Justice n'ont rien à prétendre de leur côté. Quand quelqu'un fait un meurtre la justice le condamne à la mort, & le remet entre les mains des parens du défunt pour en faire l'execution à leur volonté. Toutefois ils peuvent lui pardonner, pourvû qu'il ait le moyen de donner soixante vaches au plus proche parent du mort. Pour ce qui est des detes; un creancier peut d'autorité prendre tout le bien de son debiteur, & le faire vendre

jusqu'à la concurrence de la somme qu'il a prêtée; & si le bien ne suffit pas, il a droit de faire vendre sa femme & ses enfans s'il en a.

La plûpart des Chrêtiens de la Georgie sont trés-ignorans, & sur tout en ce qui regarde leur croyance dans la Religion. Ils aprennent le peu qu'ils en sçavent dans les Monasteres, comme aussi à lire & à écrire, & d'ordinaire les femmes & les filles en sçavent plus que les hommes. La raison est; parce que non seulement il y a beaucoup plus de Monasteres de filles que de Monasteres d'hommes; mais aussi parce que d'ordinaire tous les jeunes garçons s'adonnent au labourage ou vont à la guerre. Dés qu'une fille se fait un peu grande & qu'on la voit belle, on tâche de la dérober de bonne heure, & d'ordinaire elle est enlevée par quelqu'un de ses parens qui va la vendre aux païs étrangers, comme en Turquie & en Perse, & jusques sur les terres du Grand-Mogol. C'est ce qui fait que les Peres & les Meres pour éviter qu'on ne leur dérobe leurs filles, les mettent en trés-bas âge dans ces Monasteres, où la plûpart prennent plaisir à l'étude, & celles qui y ont fait quelque progrez y demeurent d'ordinaire toute leur vie. Elles font une espece de Noviciat & de Profession, aprés quoi quand elles sont parvenuës à un certain âge, elles ont permission de baptiser & même d'apliquer les saintes huiles, aussi-bien qu'un Evêque ou un Archevêque.

Comme la Georgie produit de grands vins, aussi les Georgiens sont de grands yvrognes. La boisson la plus forte est celle qu'ils aiment le mieux, & dans leurs festins ils boivent plus d'eau-de-vie que de vin, tant les femmes que les hommes. Les femmes

ne mangent point publiquement avec leurs maris ; & quand le mari a donné un repas à ses amis, le lendemain où un autre jour, la femme en donne un à ses amies. On remarque que lorsque les femmes se traitent ensemble, il se boit plus de vin & d'eau-de-vie que dans les festins des hommes. Le convié n'est pas plûtôt entré dans la sale du festin, qu'on lui presente deux ou trois dragées & une tasse qui tient demi-septier d'eau-de-vie pour exciter l'apetit. Ils sont grands mangeurs d'oignons & de toutes sortes d'herbes, qu'ils mangent sans les faire cuire comme on les aporte du jardin. Les Georgiens se plaisent fort à voyager, & sont grands negotians. Ils ont une merveilleuse adresse à tirer de l'arc, & sont en réputation d'être les meilleurs soldats de toute l'Asie. Le Roi de Perse en compose une partie de sa cavalerie, en tient dans sa Cour, se reposant fort sur leur fidelité & sur leur bravoure. Il y en a aussi beaucoup au service du Grand-Mogol, & ce sont des gens qui gardent opiniâtrement leur poste, & ne reculent jamais. Tous ces peuples ont le sang beau & le teint vermeil, on ne peut guere voir d'hommes mieux faits, & pour ce qui est des femmes, elles sont estimées les plus belles de l'Asie. C'est aussi de ce païs-là que le Roi de Perse fait venir la plûpart de ses femmes, & il est défendu de les tirer hors de ses Etats. Outre leur grande beauté les Georgiennes ont un autre avantage, & elles se peuvent vanter, sur tout à Teflis, d'avoir plus de liberté que les femmes n'en ont dans tous les autres endroits de l'Asie. Pour conclusion de ces remarques sur la Georgie, je dirai que Teflis, qui en est la ville capitale, est dans une belle assiette, assez grande & bien

bâtie, & qu'il s'y fait un grand negoce de soye; que les Georgiens comme j'ai dit, sont presque tous Chrétiens, & que leur Religion est un composé de l'Armenienne & de la Grecque: mais qu'ils tiennent moins de celle-ci que de l'autre, & qu'ils sont les plus traitables de tous les Chrétiens de l'Orient.

CHAPITRE X.

Relation de l'Etat present de la Mengrelie.

LA Mengrelie s'étend depuis la chaîne des montagnes qui la sépare de la Georgie jusqu'à la Mer-Noire, & est aujourd'hui composée de trois Provinces, qui ont chacune leur Roi. La premiere s'apelle la Province d'*Imerête*, ou de *Bassachiouc*, & le Roi à qui elle obéït prétend quelque autorité sur les deux autres, ce qui est cause qu'ils se font souvent la guerre, & fort cruellement; car dés qu'ils ont fait quelques prisonniers ils les envoyent vendre en Turquie. Ils sont tellement acoûtumez en ce païs à se vendre l'un l'autre, que lorsque le mari ou la femme ont besoin d'argent, ils envoyent vendre un de leurs enfans, & souvent ils le donnent en troc à des Merciers pour des rubans, de la toile, ou autres choses de cette nature.

La seconde Province s'apelle *Mengrelie* du nom de tout le païs, & on apelle celui à qui elle obéït, le Roi de *Dadian*.

La troisiéme est la Province de *Guriel*, & celui qui la commande est apellé par ceux du païs Roi de *Guriel*.

La Province de Mengrelie étoit ci-devant sujette au Roi de Bassachiouc, qui y envoyoit

un Intendant qu'en la langue du païs ils apellent *Dadian*. Un de ces Intendans qui étoit homme d'esprit, sçût si bien gagner l'amitié des peuples qu'ils le prirent pour leur Roi; & voila comme cette Province fut détachée de celle d'Imeréte.

Les principaux de la Province de *Guriel* voyant que ce *Dadian* s'étoit fait Roi, à l'imitation de ceux de Mengrelie secoüerent aussi le joug du Roi de Bassachiouc, & en élûrent un entr'eux, qui s'est maintenu dans l'autorité jusqu'à cette heûre de même que l'autre, par l'apui qu'ils ont du Grand-Seigneur. Il est bien-aise que ces Provinces soient divisées; parce que quand elles étoient toutes trois sous la puissance d'un seul, il avoit de la peine à les soûmettre, & le Roi de Bassachiouc lui résistoit fortement, pouvant mettre en peu de temps sur pied prés de cinquante mille hommes. Dés que Dadian se fut rebellé il s'acorda avec le Grand-Seigneur, & s'obligea de lui fournir tous les ans une quantité de fer, à condition que quand le Roi de Bassachiouc lui feroit la guerre, il donneroit ordre aux Bachas de Trebizonde, d'Erzerom & de Cars, de lui fournir de la cavalerie jusqu'à vingt mille hommes. J'ai remarqué ailleurs que la plus grande partie du fer qui se consomme en Turquie vient de Mengrelie.

Le Roi de Bassachiouc fait batre monnoye, de la même grandeur & du même poids que celle des Rois de Perse, & que celle de Teflis: Mais comme elle n'est pas au même titre & qu'il s'en faut deux pour cent, elle n'auroit pas cours dans le commerce, qui est assez grand entre les Etats du Roi de Perse & les siens, s'il ne s'étoit avisé d'un artifice, en

faisant mettre sur sa monnoye le nom du Roi de Perse avec le sien, ce qui fait qu'elle passe sans difficulté. Il en feroit bien batre aussi sous le nom du Grand-Seigneur, & il y auroit plus de profit : mais dans toute la Turquie il ne se bat que de la petite monnoye, à sçavoir des aspres, à la reserve de quelques ducats que l'on bat au Caire, dequoi j'ai amplement parlé dans ma relation du Serrail. Le Roi de Bassachiouc comme le Roi de Teflis, se sert de toute sorte de monnoye étrangere pour batre la sienne.

Ces trois Rois de Bassachiouc, de Guriel & de Mengrelie sont aussi Chrétiens. Quand ils vont à la guerre, tous les Ecclesiastiques les suivent, Archevêques & Evêques, Prêtres & Moines. Ce n'est pas pour se batre s'ils ne veulent : mais c'est pour exciter les soldats au combat, & pour faire les prieres.

Je me souviens qu'à mon premier voyage, je vis à Constantinople un Ambassadeur du Roi de Mengrelie qui donna souvent sujet de rire à tous les Francs par sa maniere de vivre tout-à-fait extravagante. Le present qu'il fit au Grand-Seigneur de la part de son Maître, étoit de fer & d'acier & d'un grand nombre d'esclaves. La premiere fois qu'il eut audience il avoit plus de deux cens personnes à sa suite; mais tous les jours il en vendoit quelqu'une pour fournir à sa dépense; de sorte qu'à son départ il ne lui resta plus que son Secretaire & deux valets. C'étoit un homme de bonne mine; mais qui n'avoit point d'esprit, & entre plusieurs impertinences qu'il fit, je ferai mention de deux ou trois. Toutes les fois qu'il alloit voir le grand Vizir il prenoit la toque blanche, & tous les Chrétiens s'étonnoient de ce que le Vizir le souffroit &

ne lui disoit rien : car si tout autre Chrétien eût entrepris de faire la même chose, il lui auroit fallu immanquablement ou mourir ou se faire Mahometan. C'est ce qui fait voir, comme le Grand-Seigneur ménage l'amitié du Roi de Mengrelie, & comme il aprehende de fâcher ceux qui lui sont envoyez de sa part. Il n'ignore pas que ces peuples ne souffrent rien, que pour la moindre chose ils mettent la main au sabre, & qu'il n'y a rien à gagner à les irriter.

Cet Ambassadeur s'avisa un jour d'aller rendre visite à un Colonel François, qui commandoit le reste du Regiment François qui étoit en garnison dans Pape & Vespringue, & qui se rendit au Turc dans la guerre de Hongrie, Ce Colonel parloit bon Turc, & étoit même du conseil de guerre du Grand-Seigneur. L'Ambassadeur au retour de sa visite fut surpris de la pluye en chemin ; & de peur de gâter ses souliers il les prit à la main & les couvrit de sa veste, aimant mieux aller nuds pieds jusqu'à son logis. Il avoit acoûtumé d'aller oüir la Messe aux Cordeliers qui ont leur Eglise à Galata. Le jour de la fête de saint François le service s'y fait avec beaucoup de solemnité, tous les Ambassadeurs Catholiques Romains qui sont alors à Constantinople ne manquent pas d'y assister ; & les Religieux souffrent en faveur de la fête que quelques Merciers étalent leurs marchandises autour du cloître. L'Ambassadeur de Mengrelie sortant de l'Eglise, & voyant plusieurs bagatelles étalées à ces petites boutiques, il acheta quelques bagues de laiton, deux ou trois petits miroirs, & une flûte qu'il mit à sa bouche, en joüant le long des ruës comme auroit fait un enfant

jusqu'à ce qu'il fut arrivé à son logis.

Pour revenir aux Provinces dont je viens de faire la description, il faut remarquer qu'il n'y a pas seulement des mines de fer; mais qu'il y en a aussi d'or & d'argent, qui se trouvent en deux endroits à cinq ou six journées de Teflis, dont l'un s'apelle *Soüanet*, & l'autre *Obetet*. Mais le malheur est qu'on ne peut que difficilement porter les gens du païs à y travailler, à cause du danger qu'il y a que la terre ne s'éboule & n'écrase le monde qu'on y employe; ce qui est souvent arrivé. Il y a encore une mine d'or dans une montagne proche du lieu qui s'apelle *Hardamonchê*, & une mine d'argent à *Gunitbe-Kané*, à cinq journées d'Erzerom, & autant de Trebizonde.

Parlons maintenant de quelques coûtumes & maximes de Religion des Royaumes de Georgie & de Mengrelie.

Premierement ces peuples se mettent fort peu en peine si leurs Prêtres & leurs Evêques sont ignorans & vicieux, & s'ils sont capables de les bien conduire. Les plus riches d'entr'eux sont ceux qui ont le plus de crédit, & qui font absolument la Loi aux pauvres. Il en est de même des Chefs de l'Eglise, qui ont pris une telle jurisdiction sur les peuples qu'ils les peuvent vendre, comme ils font souvent, tant aux Turcs qu'aux Persiens. Ils font choix des plus beaux garçons & des plus belles filles pour en tirer plus d'argent; & les Grands du païs joüissent à discretion des femmes mariées & des jeunes filles. Ils élisent leurs enfans pour Evêques quand ils sont encore dans le berceau, & si le Prince témoigne de n'être pas satisfait de cette élection, tout le Clergé se mettant du côté de celui qui est

tû; il se fait souvent de cruelles guerres: Car ils vont enlever des villages entiers, & vendent comme j'ai dit tout le pauvre peuple aux Persiens & aux Turcs. Enfin cette coûtume de vendre hommes & femmes est si commune en ces païs-là, qu'on peut dire que c'est un de leurs plus grands negoces, & cela se fait à toute heure & pour de trés-legeres ocasions. J'aurois bien des histoires à faire sur ce sujet: mais j'aime mieux passer à d'autres matieres, & achever de dire ce que j'ai pû sçavoir des coûtumes de ces peuples.

Les Evêques rompent quand ils veulent les mariages, & la séparation faite ils remarient les parties à d'autres, & envoyent vendre celui des deux qu'ils croyent avoir le tort. Si quelqu'un n'est pas bien marié à sa fantaisie, il quitte sa femme, & en prend une autre pour le temps qu'il lui plaît en la payant, comme font les Turcs. La plus grande partie de ces peuples ne sçait ce que c'est que de faire baptiser leurs enfans. Deux ou trois jours aprés que la femme est acouchée, le Prêtre vient avec de l'huile, fait quelques prieres, puis oint la Mere & l'enfant, & ils croyent que cela suffit pour le baptême. En general on ne voit pas que ces peuples-là, ni dans leurs prieres ni dans leurs ceremonies, soient poussez d'une grande devotion. Ils ont parmi eux comme j'ai dit, quantité de Monasteres ou Seminaires pour élever la jeunesse: mais il y en a beaucoup plus de filles que de garçons. Les filles s'apliquent plus à l'étude que les Prêtres mêmes; & quand elles y ont beaucoup profité, soit qu'elles demeurent dans le Convent, soit qu'elles se mettent au service des grands Seigneurs, elles confessent, elles baptisent les enfans, font les mariages, &

autres ſemblables fonctions de l'Egliſe, coûtume qui ne ſe pratique, que je ſçache en aucun lieu du monde qu'en ces païs-là.

CHAPITRE XI.

De la Comanie, de la Circaſſie, & de certains peuples que l'on apelle Kolmouchs.

LA Comanie eſt bornée au Levant par la mer Caſpienne; au couchant par les montagnes qui la ſeparent de la Circaſſie;au Nord elle touche la Moſcovie, & elle a la Georgie au Midi. Depuis les montagnes qui la bornent à l'Occident d'Hiver juſqu'à Terki, qui eſt une riviere qui fait la ſeparation de la Comanie & de la Moſcovie, ce n'eſt qu'un plat païs tres-excellent pour le labourage, & qui ne manque pas de belles prairies. Toutefois il n'eſt pas beaucoup peuplé, & c'eſt pour cette raiſon qu'on ne ſeme jamais deux années de ſuite en un même lieu. C'eſt à peu prés le même climat qu'entre Paris & Lion, il y pleut de temps en temps; mais cela n'empêche pas que les païſans ne coupent des rivieres pour conduire de l'eau par des canaux; afin d'arroſer les terres qu'ils ont ſemées, ce qu'ils ont apris depuis quelque temps des Perſiens. Ces rivieres tombent des montagnes du Midi, & elles ne ſont point marquées dans la Carte. Il y en a une entr'autres qui eſt fort grande, & qu'en quelque temps que ce ſoit on ne peut paſſer à gué. On l'apelle *Coyaſou*, c'eſt-à-dire eau épaiſſe; parce qu'elle eſt toûjours trouble, & ſon cours eſt ſi lent que l'œil a de la peine à juger de quel côté elle coule. Elle ſe va rendre ainſi doucement dans la mer

Caſpienne au Midi des embouchûres du Volga. Ce n'eſt pas loin de cette riviere que le long des côtes de la même Mer dans les mois d'Octobre & de Novembre il en ſort quantité de poiſſons qui ont juſqu'à quatre pieds de long. Sur le devant ils ont deux jambes comme celles d'un chien; & ſur le derriere au lieu de jambes ce ſont quatre griffes. Ces poiſſons n'ont point de chair, ce n'eſt qu'une graiſſe avec une ſeule aréthe au milieu. Comme ils ne peuvent pas marcher vîte quand ils ſont en terre, les païſans les aſſomment à coups de bâton, & en font de l'huile qui eſt un des meilleurs revenus de tout le païs.

Les peuples de la Comanie apellez *Comouchs* habitent la pluſpart au pied des montagnes, à cauſe des belles ſources qui en ſortent en ſi grande quantité, qu'il y a des villages qui en auront pour leur part juſques à trente ou quarante. Ils aſſemblent trois ou quatre de ces ſources, & en font un canal pour faire moudre leurs moulins; mais ce n'eſt pas ſeulement pour la commodité de ces eaux qu'ils vont habiter au pied des montagnes, car il ne leur en manque pas dans la plaine; mais comme ces peuples pour la pluſpart ne vivent que de larcins qu'ils font ſur leurs ennemis & entr'eux-mêmes, dans la crainte où ils ſont qu'on ne leur coure ſus, dés qu'ils en ont le moindre ſoupçon ils fuyent dans les montagnes avec leur bétail: Car tous ceux qui entourent leurs païs, les Georgiens, les Mengreliens, les Cirkeſſes, les Tartares, & les Moſcovites, vivent comme eux de larcins, & courent inceſſamment ſur ſes terres les uns des autres.

Il y a d'autres peuples apellez *Kolmouchs*, qui habitent la côte de la Mer Caſpienne,

entre les Moscovites & les grands Tartares. Ce sont des hommes robustes, mais les plus laids & les plus difformes qui soient sous le ciel. Ils ont le visage si plat & si large, que d'un œil à l'autre il y a l'espace de cinq ou six doigts. Leurs yeux sont extraordinairement petits, & le peu qu'ils ont de nez est si plat, que l'on n'y voit que deux petits trous au lieu de narines. Ils ont les genoux tournez en dehors; & les pieds en dedans; en un mot on ne se peut guere rien imaginer de plus laid que leur figure: Mais d'ailleurs ils sont bons soldats, & ne le cedent à aucune autre nation de ce côté-là. Quand ils vont à la guerre ils menent leurs femmes & leurs filles qui ont passé douze ans, elles se battent aussi courageusement que les hommes. Ils ont pour armes l'arc, la flêche, & le sabre, avec une grosse massuë de bois à l'arçon de la selle, & leurs chevaux sont des meilleurs de l'Asie. Leur Chef est tiré de quelque ancienne famille, & ils élisent d'ordinaire celui qu'ils estiment le plus vaillant. Le Grand Duc de Moscovie leur envoye tous les ans quelques presens pour entretenir leur amitié, & ces presens consistent principalement en draps. Il leur donne passage quand ils veulent faire des courses sur les terres des Mengreliens, des Georgiens, ou des Cirkesses, & ils sont encore plus habiles en ce métier-là que ne sont pas les petits Tartares. Ils avancent même quelquefois jusques dans la Perse, & dans la Province des *Usbeks*, qui fait partie de la grande Tartarie, poursuivant de là vers *Caboul* & *Candahar*. Enfin ils s'épandent de tous côtez, & vont courir jusques en Pologne. Pour ce qui est de leur Religion elle est toute particuliere, & ils sont grands ennemis des Mahometans.

Je reviens aux *Comouchs*, qui sont les peuples de la Comanie, Mahometans de religion, & des plus scrupuleux. Ils sont sous la protection du Roi de Perse, qui en fait grand cas & qui les aime, parce qu'ils gardent les passages de ce côté-là contre les *Calmouchs*, & autres ennemis des Persans. Ils sont habillez tant hommes que femmes comme les petits Tartares, & ils tirent de la Perse les toiles & les soyes qui leur sont necessaires; car pour ce qui est du drap, ils se passent de celui qui se fait en leur païs qui est fort grossier.

La *Circassie* est un beau & bon païs & fort diversifié. Il y a des plaines, des forêts, des montagnes, d'où sortent quantité de sources d'eau, & il s'en voit de si grosses qu'elles suffisent pour sept ou huit villages des environs. Mais d'ailleurs dans tous les ruisseaux qui se forment de ces sources il n'y a point de poisson. On a en ce païs-là toutes sortes de fleurs, & particulierement de belles tulipes. Il y croît une sorte de fraise qui a la queuë fort courte, & il y en a d'ordinaire quatre ou cinq en un bouquet. Les moindres sont grosses comme nos petites noix, & leur couleur tire sur le jaune pâle. La terre est si bonne que les fruits y viennent sans peine, très-bons & en abondance, & ils n'ont point d'autres jardins que les champs, qui sont couverts de cerisiers, de pommiers, de poiriers, de noyers, & d'autres bons arbres de cette nature. Leur plus grande richesse est en bétail, & sur tout en quantité de beaux chevaux qui aprochent fort des chevaux d'Espagne. Ils ont aussi quantité de chévres & de moutons, dont la laine est aussi bonne que celle d'Espagne, & les Moscovites la viennent enlever pour en

faire de grands feutres. Pour ce qui est des bœufs & des vaches, il n'y a rien que de mediocre, & ce n'est pas le bétail qui enrichit le plus la Circassie. Ces peuples ne sement ni bled ni avoine; mais seulement de l'orge pour les chevaux, & du millet dont ils font du pain; & ils ne sement jamais deux fois en un même endroit, changeans de terre toutes les années. Ce n'est pas que le païs ne soit propre à porter du bled; mais ils ne s'en soucient point, & ils aiment mieux le pain de millet. Ils ont de bonnes viandes, de bonnes poules, & de la venaison plus qu'ils n'en peuvent manger. Ils ne se servent point de chiens ni d'oiseaux pour la chasse, &, quand ils y vont ils s'assemblent d'ordinaire sept ou huit des principaux du village. Ils ont de si bons chevaux qu'à la course ils fatiguent la bête & la forcent de se rendre. Chacun tient toute prête une corde qui a un nœud coulant & est atachée à l'arçon de la selle, & ils sont si adroits à la jetter au col de la bête qui se rend de lassitude, qu'il y en a peu qui leur échapent. Dés qu'ils ont tué un cerf ils lui coupent les jambes, & lui cassent les os pour en manger la moüelle, croyant qu'il n'y a rien de plus souverain pour fortifier le corps. Quand ils veulent aller dérober quelque bétail, pour empêcher que les chiens qui les gardent ne viennent à aboyer & éveiller les bergers, ils portent avec eux des cornes de bœuf pleines de tripes cuites coupées en petits morceaux; car d'ordinaire chaque troupeau n'a pas moins de huit ou dix chiens pour sa garde, & de deux ou trois bergers. Ils épient le temps qu'ils sont endormis, & dés que les chiens commencent à aboyer ils leur jettent à chacun une de ces cornes, dont

le chien se saisit & s'écarte du troupeau pour la manger. La peine qu'il a à tirer ces tripes qu'on a fourrées de force dans la corne, & d'autre côté la crainte où il est qu'un autre chien ne vienne lui enlever sa proye, font qu'il ne songe plus à aboyer. Pendant ce temps-là, & que les bergers qui ont travaillé le jour sont ensevelis dans le sommeil, les voleurs font leur coup & enlevent ce qu'ils veulent du troupeau.

La boisson des Cherkes est de l'eau & du *bosa*. Ce bosa est une boisson faite avec du millet, & qui enivre comme du vin, n'y ayant point de vignes dans tout le païs. Il n'y a point de difference dans les habits des deux sexes, les femmes s'habillent comme les hommes, & les filles comme les garçons. Cet habit est une robe de couleur, de toile de coton, & un caleçon si large, que quand ils veulent satisfaire aux necessitez de la nature ils n'ont qu'à les lever de bas en haut, sans qu'il soit besoin de les dénoüer. Ils portent avec cela une petite camisole piquée qui leur vient jusqu'à la moitié des cuisses, & par dessus une maniere de casaque de gros drap qui décend jusqu'aux genoux, & est ceinte d'une corde. Les manches de la casaque sont fenduës dessus & dessous, & quelquefois ils se les attachent derriere le dos. Ils ne portent point de barbe qu'ils n'aprochent de soixante ans; & pour ce qui est de la chevelure, tant aux hommes qu'aux femmes, & aux garçons qu'aux filles, elle ne vient que jusqu'au bas de l'oreille. Les hommes jeunes & vieux se font raser sur le milieu de la tête de la largeur de deux doigts depuis le front jusques sur le col, & un petit bonnet comme une calotte du même drap que la casaque est

une coëfure commune pour tous les deux sexes. Il est vrai que depuis que les filles sont mariées, il y a quelque changement dans leur coëfure; car elles s'atachent derriere la tête une grosse pelote de feutre qu'elles couvrent d'un voile blanc qui est proprement fait avec de petits plis. Leurs bas s'atachent au-dessus du genouil & ne vont qu'à la cheville du pied; & leurs souliers qui dessus & dessous sont de marroquin, n'ont qu'une coûture sur le coup du pied, étant legers & taillez comme une maniere d'escarpins. Pour ce qui est de leurs lits, ils prennent plusieurs peaux de mouton qu'ils cousent ensemble, & les emplissant de feüilles de millet ils en font une espece de matelas. Quand ils batent le millet, cette feüille vient toute menuë comme de la bale d'avoine, & en se relevant de dessus ces matelats ils se relevent aussi d'eux-mêmes. Les carreaux ou coussins dont ils se servent sont faits de même : mais ils en remplissent aussi quelques-uns de laine. Je viens à leur Religion & à leurs ceremonies.

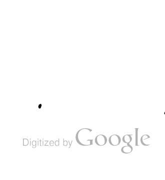
Ces peuples ne sont proprement ni Chrétiens ni Mahometans, & toute leur Religion ne consiste qu'en quelques ceremonies qu'ils font de temps en temps avec toute la solemnité dont ils les peuvent acompagner; car il faut alors que tous ceux du village y assistent, jeunes & vieux, sans que l'âge en puisse dispenser aucun. Je ne parle ici que des villages; parce que dans tous ces païs dont je viens de faire la description, il n'y a ni Ville ni Forteresse. Ces villages, sur tout dans la Circassie sont presque tous bâtis sur le même modelle, tous en rond avec une grande place au milieu, & la figure suivante en peut aisement donner l'idée au Lecteur.

CHAPITRE XII.

Des ceremonies & des coûtumes des peuples de la Comanie & de la Circassie.

LA principale des fêtes ou des ceremonies des Comouchs ou des Cherques ou Circassiens, est celle qu'ils font tous les ans sur la fin de l'Automne ; voici de quelle maniere elle se passe. Les trois plus anciens du village en sont les ministres, & s'acquitent de l'office qui leur est commis en presence de tout le peuple. Ils prennent un mouton ou une chevre, & aprés avoir dit quelques prieres ils l'égorgent, & l'ayant bien netoyée font boüillir la bête entiere, à la reserve de la fressure qu'ils font rôtir. Le tout étant cuit ils le mettent sur une table, & l'apportent dans une espece de grange qui est fort grande, où tout le peuple se rend. Les trois vieillards sont debout contre une table, & tout le peuple se tient aussi debout derriere eux, hommes, femmes & enfans. La table où le mouton boüilli a été mis étant aportée, les trois vieillards vont couper les quatre pieds & la fressure rôtie; puis ils levent le tout plus haut que leur tête avec une grande coupe pleine de *bosa*; afin que cela soit vû par le peuple qui est derriere eux. Dés qu'il voit élever cette viande & ce breuvage, il se prosterne en terre, & demeure dans cette posture jusqu'à ce que le tout soit posé sur la table, & que les trois vieillards ayent prononcé quelques paroles ; alors le peuple se releve, & demeurant debout, deux vieillards qui tiennent la viande en donnent chacun un petit morceau à celui qui

eſt au milieu & qui tient la coupe, & enſuite ils en prennent chacun un morceau pour eux. Aprés avoir mangé tous trois de cette viande, le vieillard qui a la coupe en boit le premier, puis ſe tournant du côté du vieillard qui eſt à ſa droite, il lui en donne à boire ſans quitter la coupe, & en fait enſuite autant à celui qui eſt à gauche. Cette premiere ceremonie achevée, les trois vieillards ſe tournent vers l'aſſemblée & vont preſenter de cette viande & de ce breuvage, premierement à leur Chef ou Seigneur, puis à tout le peuple qui en mange & boit également tant grands que petits. Ce qui peut reſter des quatre pieds eſt raporté ſur la table par les trois vieillards qui achevent de les manger. Cela fait ils vont s'aſſeoir à la table ſur laquelle eſt le mouton, & le plus vieux des trois prenant la tête en mange un petit morceau, & la donne au ſecond vieillard qui en mange auſſi, & la preſente au troiſiéme. Aprés que celui-ci en a mangé un morceau, il la remet devant le premier vieillard, qui lui commande de la porter au Seigneur du village; & le Seigneur la recevant avec grand reſpect, & en mangeant un morceau, la donne aprés à ſon plus proche parent, ou à celui de ſes amis qu'il conſidere le plus, & ainſi ils ſe donnent la tête l'un à l'autre juſqu'à ce qu'elle ſoit mangée. Cela fait les trois vieillards commencent à manger du corps du mouton chacun un morceau ou deux, aprés quoi le Seigneur du village eſt apellé, lequel s'aproche avec grand reſpect le bonnet ſous le bras & tout tremblant. Il prend un couteau de la main d'un de ces vieillards qui le lui preſente, & ayant coupé un morceau du mouton qu'il mange debout, & bû de la coupe pleine de *boſa* qu'un autre



...tion des Villages
...s Comouks

2
3
3
2
2

vieillard lui a presentée ensuite, il se retire avec une grande reverence. Tout le peuple en fait autant, les plus âgez passant les premiers, & pour les os qui restent, les enfans s'entrebatent à qui les aura.

Voici une autre fête qu'ils celebrent avant que de commencer à faucher les prez, & la ceremonie s'en fait en cette maniere. Tous ceux du village qui en ont le moyen prennent chacun une chevre (car pour leurs ceremonies ils estiment plus les chevres que les moutons) & ceux qui sont pauvres se mettent huit ou dix ensemble, & ne prennent qu'une chevre entr'eux. Chevre, mouton ou agneau, toutes ces bêtes étant assemblées chacun prend la sienne, l'égorge & en tire la peau, où ils laissent la tête & les quatre pieds. Ils étendent cette peau avec deux bâtons qui traversent d'un pied à l'autre & la mettent à une perche plantée en terre, dont le bout d'enhaut entre dans la tête de l'animal, comme on peut voir dans la figure suivante. Autant qu'il y a de bêtes tuées, autant y a-t'il de perches plantées en terre dans le milieu du village avec chacune sa peau, & chacun passant par devant fait une profonde reverence.

Chacun ayant fait cuire sa chevre la porte dans la place qui est au milieu du village, & la met sur une grande table avec toutes les autres bêtes qu'on a égorgées. Le Seigneur du lieu se trouve-là avec tous ses gens, & quelquefois il s'y rencontre quelque Seigneur d'un autre village. Toute cette viande étant sur la table, trois des plus âgez du village s'y viennent asseoir, & mangent chacun un morceau ou deux; puis ils apellent le Seigneur du lieu, & s'il y a quelqu'autre Seigneur de village, ils viennent ensemble avec quelques

uns des plus anciens du village. Etant tous assis ils mangent une de ces bêtes que les trois vieillards ont mise à part pour eux ; & toutes les autres sont partagées au peuple qui est assis à terre & qui mange tout. Il y a tel village où il y aura jusques à cinquante bêtes tuées , tant chevres , que moutons , ou agneaux , ou chevreaux. Pour ce qui est du *bosa* , ou de la boisson dont j'ai parlé , il y en a tel qui aporte plus de deux cens pintes , chacun selon ses moyens. Toute la journée se passe à boire & à manger , à chanter & à danser au son des flûtes , n'ayant point d'autre musique que celle-là. On ne peut pas dire qu'elle soit tout-à-fait mauvaise , & ils sont d'ordinaire une douzaine de flûteurs ensemble. Le premier a une flûte plus longue que le bras , & les flûtes des autres vont toûjours en diminuant , de sorte que la derniere n'est que comme un flajolet. Quand les vieillards qui sont à table ont pris leur refection ils se retirent chez eux , laissant réjoüir les jeunes gens , hommes & femmes , garçons & filles qui continuent leurs dances au son de ces flûtes. Elles durent autant que la boisson dure , & le lendemain la premiere chose qu'ils font est de se mettre en besogne pour faucher les prez.

Outre ces deux ceremonies publiques ; ils en ont d'autres qu'ils ne pratiquent qu'en particulier , & chacun dans sa famille. On fait une fois tous les ans en chaque maison une Croix en forme de marteau d'environ cinq pieds de haut , & les deux bâtons qui la composent sont de la grosseur du bras. La Croix étant faite le Pere de la famille la plante le soir dans sa chambre auprés de la porte , & faisant venir tous ceux de sa famille , leur donne à chacun un cierge allumé. Il attache

fien le premier contre la Croix, sa femme
a fait autant, aprés-quoi suivent les enfans
: les domestiques. S'il y a de petits enfans
ui n'ont pas la force d'atacher leurs cierges
: pere ou la mere en font l'office, & vont
atacher pour eux. Si un cierge s'éteint avant
u'il soit tout brûlé, ce leur est un pronosti-
ue que celui qui l'a attaché ne vivra pas jus-
u'à la fin de l'année. Si le cierge tombe c'est
ne marque que celui à qui il apartient sera
érobé; & si c'est celui d'un esclave, c'est si-
ne aussi qu'il sera dérobé, ou qu'il s'enfui-
ı: car j'ai déja remarqué que tous ces peu-
les sont de grands larrons, & qu'un village
érobe à l'autre tout ce qu'il peut, tant les
ersonnes que le bétail, & il n'y a que les
nfans des Seigneurs, & de ceux qu'ils tien-
ent pour Gentils-hommes à qui on n'ose
oucher.

Quand il tonne tout le monde sort aussi-
ôt du village, & toute la jeunesse de l'un &
e l'autre sexe commence à chanter & à dan-
er en presence des vieilles gens qui sont as-
s. Si le tonnerre en tuë quelqu'un ils l'en-
errent honorablement & le tiennent pour
ın Saint, tenant cela pour une grace de Dieu.
'il tombe sur une de leurs maisons, bien
ju'il ne tuë ni homme, ni femme, ni en-
ans, ni bête, la famille qui demeure dans
ette maison est entretenuë un an sans rien
aire, sinon danser & chanter. On envoye
ussi-tôt par tout le païs chercher un bouc
ılanc, le plus fort qu'on peut trouver, & ce
ouc est nourri par ceux du village où le ton-
ıerre est tombé, & gardé en grande venera-
ion jusques à ce que le tonnerre tombe en
juelque autre lieu. Tous ceux de cette fa-
nille vont de village en village avec tous

leurs parens : mais sans entrer dedans, & ils se tiennent dehors à danser & à chanter, chacun cependant leur aportant quelque chose dequoi les nourrir. Il y a un jour de l'année en la saison du Printemps, que dans le village où est le bouc tous ceux qui ont été visitez du tonnerre se trouvent ensemble. Alors ils prennent ce bouc, qui a toûjours un fromage pendu au col, de la façon & de la grandeur ordinaire d'un fromage de Parme, & le menent au village du premier Seigneur de la Province. Ils n'y entrent point, & le Seigneur sortant avec tous ceux du village, ils viennent tous ensemble se prosterner devant le bouc. Aprés quelques prieres ils lui ôtent le fromage, & en remettent à l'instant un autre à sa place. Le fromage qu'ils ont ôté est coupé en même temps par petits morceaux que l'on distribuë à tout le monde. On leur donne ensuite bien à manger, on leur fait quantité d'aumônes, & ils vont ainsi par tout le païs de village en village, où ils amassent beaucoup.

Ils n'ont parmi eux qu'un seul livre, de la grandeur d'un de nos plus gros *in folio*, & il est entre les mains d'un vieillard qui à seul le privilege de le toucher. Ce vieillard étant mort ils en élisent un autre pour le faire gardien du livre, & l'office de ce vieillard est d'aller incessamment de village en village où il sçait qu'il y a quelques malades. Il porte le livre avec lui, & aprés avoir fait allumer un cierge & sortir tout le monde de la chambre, il aproche le livre de l'estomac du malade, l'ouvre, lit dedans, soufle dessus plusieurs fois, de sorte que le soufle va contre la bouche du malade. Ensuite il lui fait souvent baiser le livre, il le pose sur sa tête par

plusieurs fois, & toute cette ceremonie dure environ une demie heure. Le vieillard se retirant, l'un lui donne un mouton ou un chevreau, l'autre un bœuf ou une vache, chacun selon ses moyens.

Ils ont aussi parmi eux de vieilles femmes qui se mêlent de guerir les malades, & elles s'y prennent de cette maniere. Elles tâtent d'abord le corps du malade, & principalement la partie qui lui fait mal, elles la manient & la foulent par plusieurs fois, pendant quoi elles laissent aller des rots de leur bouche, & plus la douleur du malade est grande, plus ces femmes-là font de gros rots. Les assistans qui les entendent roter de la sorte, & tirer ces vilains soupirs de leur estomac, croyent que le malade souffre beaucoup, & qu'à mesure que ces femmes rotent il sent du soulagement; mais à dire vrai, si cela est, ce ne peut être que par imagination, & de quelque maniere que la chose aille ces femmes-là ce font bien payer. Quand quelqu'un d'eux sent quelque douleur de tête, il n'y aporte point d'autre mystere pour le guerir, que d'aller aussi-tôt trouver celui qui le rase. Il lui donne sur la partie où est la douleur deux coups de rasoir en croix qui vont jusqu'à l'os, puis il met un peu d'onguent dessus pour fermer la playe. Ces gens-là croyent que les douleurs de tête ne procedent que d'un vent qui est entre l'os & la chair, & qu'en faisant ainsi deux incisions on lui donne du jour pour sortir, aprés-quoi le mal ne revient jamais.

Dans leurs funerailles ils tiennent beaucoup de la coûtume des Barbares; car quand ils acompagnent le mort, tous les parens & amis font des cris & des hurlemens épouven-

tables, les uns ſe coupent le viſage & plusieurs endroits du corps avec des cailloux tranchans; d'autres ſe jettent par terre & s'arachent les cheveux, & quand ils reviennent de l'enterrement ils ſont tout en ſang. Ils s'afligent de la ſorte pour les morts en les portant en terre: mais ils ne prient point pour eux, & c'eſt-là toute leur ceremonie pour cet article.

Voici ce qu'ils pratiquent dans leurs mariages. Quand celui qui ſe veut marier a vû quelque fille qui lui plaît, il envoye quelqu'un de ſes plus proches parens pour accorder ce qu'il donnera à ſon Pere & à ſa Mere; ou ſi elle n'en a point, à celui de ſes parens qui lui tient lieu de Pere ou de Tuteur. D'ordinaire ce qu'il donne conſiſte en chevaux, ou en vache, ou en quelque autre bêtail. Si les deux parties ſont du même village, quand l'acord eſt fait, les parens & le fiancé, avec le Seigneur du lieu vont au logis de la fille, & la menent chez celui qui doit être ſon Mari. Le feſtin y eſt préparé; & aprés qu'on y a fait bonne chere, qu'on a bien danſé, l'époux & l'épouſe vont ſe coucher ſans autre ceremonie. Si les deux partis ſont de differens villages, le Seigneur du village d'où eſt le garçon l'acompagne avec ſes parens au village de la fille, qu'ils vont querir pour l'amener au logis de ſon époux, où les choſes ſe paſſent de la maniere que je viens de dire.

S'il ſe paſſe quelques années ſans que le mari & la femme ayent des enfans, il eſt permis à l'homme de prendre pluſieurs femmes l'une aprés l'autre juſqu'à ce qu'il ait lignée. Si une femme mariée a quelque amourette, & que le mari rentrant en ſon logis la trouve couchée avec ſon galant, il ſort ſans rien dire,

& ne

& ne lui en parle jamais. La femme en fait de même quand elle ſurprend ſon mari avec une autre femme qu'il aime. Plus une femme a de galans, plus elle eſt honorée, & quand elles ont entr'elles quelque diſpute, elles ſe reprochent auſſi-tôt l'une à l'autre, que ſi elles n'étoient laides, & n'avoient quelques defauts, elles auroient plus de ſoupirans qu'elles n'en ont. Ces peuples comme dans la Georgie ont un trés-beau ſang, principalement les femmes qui ſont trés-belles & trés-bien faites, & paroiſſent toûjours fraîches juſqu'à l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans. Elles ſont toutes fort laborieuſes, & vont elles-mêmes querir la terre aux mines de fer, qu'elles fondent enſuite, & elles en forgent pluſieurs uſtencilles. Elles font quantité de broderie d'or & d'argent, pour mettre ſur les ſelles de cheval, ſur les carquois, les arcs & les fléches, ſur leurs eſcarpins, & ſur de la toile dequoi elles font des mouchoirs.

Si le Mari ou la femme ont ſouvent diſpute enſemble, & qu'ils ne ſe puiſſent pas acommoder, le Mari s'en plaignant le premier au Seigneur du lieu, celui-ci envoye prendre la femme qu'il fait vendre, & en donne une autre au Mari. Il en va ainſi de l'homme, ſi la femme ſe va plaindre la premiére. S'il arrive qu'un homme ou une femme ait ſouvent querelle avec ſes voiſins, & que les voiſins ſe viennent plaindre, le Seigneur fait prendre la perſonne dont l'on s'eſt plaint, & la fait vendre à des Marchands étrangers qui viennent pour acheter des eſclaves; afin qu'elle ſoit emmenée hors du païs; car ce ſont des peuples qui veulent vivre en repos.

Ceux qui tiennent parmi eux le rang de Gentilshommes, ſont tout le jour ſans rien

faire, demeurent assis, & parlent fort peu. Le soir venu quelquefois ils sortent à cheval, & ont un rendez-vous où ils se trouvent trente ou quarante pour aller faire des courses. Ces courses se font aussi-bien dans leur propre païs que dans les terres de leurs voisins (car ils se dérobent l'un à l'autre tout ce qu'ils peuvent) & ils en reviennent avec du bétail & des esclaves. Pour ce qui est des femmes nobles & de leurs filles, elles passent le temps à la broderie, & à d'autres ouvrages à l'aiguille, & font plusieurs gentillesses. On ne boit point de vin en ce païs-là, & on ne se sert point aussi de tabac ni de caffé. Tous les païsans sont esclaves du Seigneur du lieu où ils demeurent, & s'ocupent à travailler à la terre, & à couper du bois dont ils consument une grande quantité; Car comme ils ne sont pas trop bien vétus, ils tiennent du feu toute la nuit au lieu où ils dorment. Voila toutes les remarques qui se peuvent faire de ces païs-là; mais j'ai encore à en faire quelques-unes d'une partie des petits Tartares voisins de la Comanie, & qui ne sont pas fort éloignez de leurs coûtumes dans leur maniere de vivre.

CHAPITRE XIII.

Des petits Tartares apellez Nogaies, voisins de la Comanie.

LEs petits Tartares ont d'ancienneté une race de chevaux qu'ils cherissent jusqu'à la superstition, & ce seroit parmi eux un sacrilege d'en vendre aux étrangers, jusques-là qu'ils font difficulté d'en vendre à leur propre

nation. Ce sont de ces chevaux-là qu'ils montent quand ils se mettent cinquante ou soixante de compagnie, & quelquefois jusqu'à cent pour faire des courses sur leurs ennemis. S'ils connoissent quelque brave jeune homme qui soit soldat, & qui n'ait point de cheval de cette race, les vieillards qui n'ont plus la force de faire des courses leur en prêtent, à condition qu'ils auront au retour la moitié du butin. Ils font de si longues courses qu'ils viennent quelquefois jusques en Hongrie, & jusques prés de Comorre & de Javarin. J'ai remarqué au commencement de ces relations de mes voyages, qu'allant de Paris à Constantinople je rencontrai entre Bude & Belgrade, deux bandes de ces Tartares, l'une de soixante cavaliers, & l'autre de quatre-vingt. Ces chevaux tant de leur naturel, que parce qu'on les y a acoûtumez de bonne heure, peuvent se passer au besoin quatre ou cinq jours durant d'une poignée d'herbes qu'on leur donne de huit en huit heures, ou de dix en dix, avec un peu d'eau toutes les vingt-quatre heures. Dés qu'ils ont l'âge de sept ou huit mois, ils les font monter plusieurs fois le jour par de jeunes enfans, qui les promenent & les font courir environ une demie-heure à chaque fois ; mais ils ne s'en servent point pour aller en course qu'ils n'ayent pour le moins six ou sept ans. Il faut même immediatement avant que de s'en servir pour faire leurs courses, qu'ils ayent passé par un rude aprentissage de sept ou huit mois ; & voici de quelle maniere ils éprouvent ces chevaux. Leur bride n'est qu'un morceau de fer avec une boucle de chaque côté pour atacher les rênes & la têtiere. Huit jours durant ils mettent sur la selle un sac

plein de ſable ou de terre, de ſorte que le premier jour ce ſac eſt de la peſanteur d'un homme, & de jour en jour ils le rendent plus peſant, juſqu'à ce qu'au bout des huit jours il ſoit de la peſanteur ordinaire de deux hommes. A meſure qu'ils augmentent la charge du cheval, ils lui diminuent auſſi de jour en jour ſon herbe & ſon boire, & lui acourciſſent auſſi ſa ſangle d'un point. Durant ces huit jours on monte le cheval, & chaque jour on le promene deux ou trois lieuës. Huit autres jours durant on diminuë de jour en jour la charge du cheval, de maniere que le huitiéme jour il ne reſte preſque plus rien dans le ſac. On lui diminuë auſſi à proportion le manger & le boire comme aux huit jours précedens, & on lui acourcit la ſangle d'un point. Les trois ou quatre derniers jours des ſeize que dure cette rude épreuve, on ne donne à ces chevaux ni à manger ni à boire, ſelon qu'on voit qu'ils peuvent ſuporter la faim & la ſoif, avec le travail que l'on leur fait faire en même-temps. Le dernier jour ils les fatiguent juſqu'à ce qu'ils ſoient en eau, aprés quoi ils les deſſellent & les débrident, leur jettant quantité d'eau ſur le corps de la plus froide qu'ils puiſſent trouver. Cela fait ils les menent dans un pré, & les atachent par un pied avec une corde, la leur laiſſant longue ſelon qu'ils veulent qu'ils mangent, & leur en donnant un peu plus de jour en jour, juſques à ce qu'ils les mettent enfin en liberté pour aller dans le pré avec les autres. Aprés ce rude jeûne & ce grand travail, pendant quoi le peu qu'ils boivent & mangent ils le boivent & le mangent avec la bride, ils ſont ſi maigres & ſi décharnez que les os leur percent la peau, & qu'à les voir en ce pitoyable

Etat, ceux qui ne connoissent pas leur naturel ne croiroient pas qu'ils pussent jamais rendre service. Cette race de chevaux a la corne du pied si dure qu'on ne les ferre jamais, la marque du pied se voit sur la terre & sur la glace comme s'ils étoient ferrez. Ces petits Tartares sont si curieux d'avoir des chevaux qui puissent souffrir la fatigue, que dés qu'ils voyent quelque beau poulain dans leur haras, ils le prennent pour l'élever de la maniere que je viens de dire; mais de cinquante à peine peuvent-ils réüssir en huit ou dix. Quand ils vont en course chaque cavalier méne deux ou trois autres chevaux, & il ne monte point son bon cheval de fatigue, que lors qu'il a fait quelque prise, & qu'il est poursuivi des ennemis.

Pour ce qui est de leurs vivres, il y a de l'avantage pour eux de monter une cavale; car ils en boivent le lait. Ceux qui ont des chevaux prennent avec eux un sac de cuir plein de morceaux de fromage seché au soleil, & ont une petite oudre de peau de chevre qu'ils emplissent d'eau où ils en trouveut, dans laquelle ils mettent deux ou trois morceaux de ce fromage dur, qui se détrempe par le mouvement du cheval, sous le ventre duquel l'oudre est atachée. Il se fait de cela comme un petit lait aigre, & c'est leur boisson ordinaire. Pour toutes ustencilles de cuisine chaque cavalier a une écuelle de bois penduë à l'arçon de la selle, & qui lui sert tant pour lui-même, que pour donner à boire à ses chevaux. Ceux qui leur feroient la guerre n'auroient point de meilleur butin à esperer que leurs chevaux : mais difficilement les pourroient-ils prendre; parce que dés qu'un de ces chevaux sent que son Maître est tué, il

ſuit ceux qui fuyent, & on auroit de la peine à s'en ſaiſir. Joint que ces chevaux menez en d'autres païs ſe gâtent d'ordinaire en moins de ſix mois, & ne rendent pas le ſervice qu'en ſçavent tirer les petits Tartares.

Je viens à leurs habits qui conſiſtent en une peliſſe de peau de mouton; en Eté ils mettent la fourrure en dehors, & en Hiver en dedans. Ceux qui ſont comme la nobleſſe du païs ſe ſervent de peaux de loup, & ont une eſpece de chemiſe & de caleçons de groſſe toile de coton de diverſes couleurs, l'un rouge, l'autre bleuë, & le tailleur y aporte peu de façon.

Leurs femmes ſont fort blanches & aſſez bien faites. Elles ont la taille haute; mais pour le viſage elles l'ont un peu large, & les yeux petits, & paſſé l'âge de trente ans elles deviennent fort laides. Il n'y a guere d'homme qui n'ait deux ou trois femmes, & ils n'en prennent point que de leur tribu. Chaque tribu ou famille a ſon Chef qui eſt un des nobles du païs, & pour banniere une queuë de cheval atachée au bout d'une pique, & teinte de la couleur de la tribu. Quand elles marchent chacune ſçait le rang qu'elle doit tenir, & le terrein qu'il faut qu'elle ocupe quand elle vient à camper pour le pâturage de ſon bétail, une tribu ne frequentant guere l'autre. L'habillement de leurs femmes & de leurs filles eſt une grande chemiſe qui leur bat juſques ſur les pieds; la tête eſt couverte d'un grand voile blanc, & le front eſt bandé cinq ou ſix tours d'un grand mouchoir noir. Les femmes & les filles des nobles portent encore par deſſus ce voile une forme de bonnet, ouvert par derriere, & qui leur couvre le front, comme quand on ſe

bande la tête avec un mouchoir plié en trois pointes. Une de ces pointes leur va en haut au milieu du front, & est faite ou de velours, ou de satin, ou de drap, ou de brocart; & toute cette coëfure est couverte de pieces d'or & d'argent, de papillotes, & de plusieurs perles fausses dont elles se font aussi des brasselets. Elles portent des caleçons d'une simple toile de couleur, & leur chaussure est une maniere de botines de matroquin de la couleur qu'il leur plaît, & qui sont trés-proprement cousuës.

Quand un jeune homme se marie, il faut qu'il donne au Pere ou à la Mere de la fille qu'il épouse, ou à la maison où il la prend, certaine quantité de chevaux, ou de bœufs, ou de vaches, ou de quelque autre bétail; & cela se fait en presence de tous les parens, & de la plus grande partie des anciens de la tribu, le Moullah aussi present. Dés que l'accord est fait, qui est ce que nous apellons les fiançailles, le fiancé à la liberté de s'aller promener avec sa maîtresse; car avant cela il ne l'a point vûë, & il faut qu'il s'en raporte à ce que lui en dit sa Mere ou ses Sœurs, ou d'autres femmes qui ont été priées de s'en informer. Outre les trois femmes qu'il leur est permis de prendre, ils peuvent tenir de jeunes filles esclaves; mais les enfans qui en viennent demeurent esclaves & n'heritent point. Ces Tartares sont d'un temperament fort chaud, & les femmes plus que les hommes. Les uns & les autres ont la chevelure fort belle, mais ils ont fort peu de poil au reste du corps. Les hommes n'ont presque point de barbe, & s'il s'en trouve parmi eux qui en ayent un peu plus qu'à l'ordinaire, & qui sçachent lire & écrire, ils les font Moullahs.

Ces peuples n'ont point de maiſons, & ils n'habitent que ſous des tentes, ou dans des chariots qu'ils traînent par tout où ils ſe tranſportent. Les tentes ſont pour les vieilles gens & pour les petits enfans avec les eſclaves qui les ſervent. Les jeunes femmes ont chacune leur chariot bien fermé avec des ais, & du côté qu'elles veulent avoir de l'air, elles ouvrent une petite fenêtre faite comme une jalouſie. Il leur eſt permis le ſoir d'aller pour quelque temps dans les tentes. Dés que les filles ont atteint l'âge d'onze ou douze ans, elles ne ſortent plus de leur chariot qu'elles ne ſoient mariées, non pas même pour ſatisfaire aux neceſſitez de la nature. Il y a dans le fond du chariot une planche qui ſe leve, & ſi c'eſt en un lieu où l'on ſoit campé, une eſclave vient incontinent le nettoyer. On reconnoît le chariot d'une fille aux fleurs dont il eſt peint, & d'ordinaire il y a un chameau lié auprés, qui eſt auſſi barboüillé de diverſes couleurs avec pluſieurs bouquets de plume ſur la tête.

Les jeunes hommes ont auſſi chacun leur chariot, ſur lequel ils ne mettent qu'une oudre de peau de cheval de la groſſeur de plus d'un demi muids de vin, & qu'ils rempliſſent d'ordinaire de lait de jument qui eſt fort aigre. Chacun a encore un autre chariot auprés de celui où il eſt monté, & c'eſt pour y mettre pluſieurs oudres pleins de lait de vache qu'on fait aigrir. Quand ils veulent manger ils ſe ſervent de ce lait pour leur boiſſon; mais avant que d'en prendre ils le remuent fortement dans l'oudre avec un gros bâton, afin que ce qui ſe caille ſe mêle avec le petit lait. Pour ce qui eſt du lait de jument il n'eſt que pour la bouche du maître & de la maî-

treſſe, & avant que de boire de ces deux ſortes de lait ils les mêlent avec de l'eau. Quand un ami les vient voir ils prennent de ce fromage dur, dont j'ai parlé plus haut, & qu'ils appellent *Kourout* en leur langue. Ils les rompent en petits morceaux, & le mangent avec du beurre frais. Dans leurs fêtes ils tuent quelque vieux moutons, ou de vieilles chevres, car pour des chevaux ils n'en tuent qu'à la mort d'un parent pour traiter ceux qui aſſiſtent aux funerailles, ou à la naiſſance d'un enfant, ou à un mariage, ou enfin quand leurs gens reviennent de leurs courſes avec grand butin, c'eſt-à-dire avec quantité d'eſclaves. Ils ne boivent jamais autre choſe que du lait de vache ou de jument, & quand ils ne peuvent avoir ni de l'un, ni de l'autre, ils demeureront trois ou quatre jours ſans boire avant que de ſe réſoudre à boire de l'eau, parce que dés qu'ils en ont bû ils ſont attaquez d'une trés-rude colique. Ils ne mangent jamais de ſel, & ils diſent que cela gâte la vûë. Ces Tartares vivent long-temps, & ſont fort robuſtes, étant peu ſouvent malades.

Leur païs eſt uni, & on ne voit que de petites collines en quelques endroits. Il y a quantité de bons pâturages, & chaque tribu ou famille a ſes puits ou cîternes pour abbreuver ſon bétail. L'hiver ils ſe viennent camper le long des grandes rivieres, où il y a d'ordinaire au voiſinage des marécages & de grands bois, & ils y laiſſent aller tous leurs troupeaux. Comme il tombe tous les ans grande quantité de neige en ce païs-là, les bêtes gratent du pied juſqu'à ce qu'ils trouvent l'herbe qui eſt cachée deſſous, mais le plus ſouvent ce ne ſont que des roſeaux &

des broſſailles. Cependant les hommes coupent du bois, font grand feu, & s'amuſent à pêcher. Il y a des endroits de ces rivieres où le moindre poiſſon qu'ils prennent eſt de quatre à cinq pieds de long, & il y en a qui vont juſqu'à dix ou douze pieds. Ils font ſecher ces grands-là au vent, & les gardent pour l'Eſté. Ils en font auſſi fumer dans des trous qu'ils font ſous terre ; & pour ceux qui ſont de mediocre grandeur, ils les mangent aprés les avoir fait boüillir dans l'eau, ſans ſel ni autre aſſaiſonnement. Pour du pain il ne s'en parle point en ce païs-là. Aprés avoir mangé de ce poiſſon, ils rempliſſent une grande écuelle de bois de l'eau où il a boüilli, qui eſt fort graſſe, & ils l'avalent d'un trait.

Quand ils ne ſont point en guerre, où lors qu'ils ſont revenus de leurs courſes, ils n'ont d'autre occupation que la chaſſe ; mais ils ne ſouffrent aucune ſorte de chien dans leur païs que le levrier. Il faut qu'un Tartare ſoit bien pauvre s'il n'en a un avec un oiſeau de chaſſe, & ils mangent de toute ſorte de viande horſmis du pourceau : Mais il faut remarquer que ces petits Tartares, dont j'ai parlé juſqu'à cette heure, ſont de certains peuples voiſins de la Comanie, que les Turcs, les Perſans, les Mengreliens & les Georgiens appellent *Nogaïes*. On peut bien les mettre au nombre des petits Tartares : puiſqu'ils ſont commandés par le même Prince que le Grand Seigneur établit Kan ou Roi de la petite Tartarie, & qui en vient prendre l'inveſtiture à Conſtantinople, comme j'en ai décrit la ceremonie dans ma relation du Serrail.

Ces mêmes Tartares, dont je parle, ſuivent la religion Mahometane. Ils n'ont point

de Medecins parmi eux, & ils sçavent se servir des simples dont ils ont la connoissance. Quand le malade est à l'extrémité on envoye querir le Moullah, qui vient avec l'Alcoran qu'il ouvre & ferme jusqu'à trois fois, l'approchant du visage du malade, & disant quelques prieres. Si par hazard le malade guerit, il attribuë le recouvrement de sa santé à l'Alcoran, & il fait present au Moullah d'un mouton ou d'une chevre. S'il vient à mourir, tous les parens s'assemblent, & le portent en terre avec de grands témoignages de tristesse, & criant incessamment, *Alla Alla*. Etant enterré le Moullah fait plusieurs prieres sur la fosse, & est payé de ses peines selon la richesse des heritiers. Il demeure d'ordinaire pour les pauvres trois jours & trois nuits en cet exercice, & ne quittant point la fosse, mais pour les riches il y demeure un mois, & quelquefois jusques à sept ou huit.

Quand ils ont quelque blessûre, ils ne se servent point d'autre onguent que de quelque chair boüillie qu'ils appliquent bien chaude sur la playe. Si elle est profonde, ils y fourrent un morceau de graisse le plus chaud que le blessé peut l'endurer, & quand c'est quelqu'un qui a le moyen de faire tuer un cheval, il en est plûtôt gueri; car la chair & la graisse en sont plus medecinales, & ont bien plus de vertu que celles des autres bêtes.

Si la coûtume étoit parmi ces Tartares qu'on n'achetât point les femmes quand on se marie, il y auroit bien moins de femmes débauchées; mais comme il y a quantité de pauvres garçons qui n'ont pas le moyen d'acheter une femme, ils ne se marient point.

C'eſt ce qui les rend d'autant plus ſoldats, & qui leur donne de la hardieſſe à faire des courſes ſur leurs voiſins pour gagner quelque choſe, & avoir aprés dequoi acheter une femme s'il leur prend envie de ſe marier. Pour ce qui eſt des filles, on n'en voit point de corrompuës, parce que comme j'ai dit, dés l'âge de dix ou onze ans elles ſont renfermées dans leurs chariots, & n'en ſortent point que pour être mariées. Ce ne ſont que les femmes que l'on débauche, & on leur donne des rendez-vous quand elles ſortent pour aller querir de l'eau. Elles n'ont pas beaucoup de peine à ſe cacher de leurs maris, parce que la jalouſie regne peu entr'eux. Dés le matin tous les hommes ſont en campagne, ou pour avoir ſoin de leurs troupeaux, ou pour aller à la chaſſe, & les femmes de leur côté vont aux puits & aux ciſternes pour abreuver le bétail, & porter de l'eau à leur famille.

Il faut remarquer enfin que bien que cette nation des *Nogaïes* vive à peu prés comme les petits Tartares, & obéïſſe à un même Prince, elle les dédaigne fort. Car elle leur reproche qu'ils ne ſont pas ſoldats, puiſque la plûpart d'entr'eux habitent dans des maiſons & dans des villages, au lieu que de braves gens & de veritables ſoldats ne doivent coucher que ſous des tentes, pour être plus prêts à courre ſur l'ennemi.

Ceux qui courent à pied dans tous ces païs dont je viens de faire la deſcription, & même dans la Perſe, quand ils ſont fatiguez du chemin, pilent des noix, & s'en frottent la plante des pieds devant le feu le plus chaud qu'ils le peuvent endurer, ce qui les délaſſe incontinent.

Voila tout ce que j'ai pû remarquer de plus particulier des diverses routes que l'on peut tenir, pour se rendre des principales regions de l'Europe en Turquie & en Perse ; & comme ceux qui partent de Moscou doivent passer entre la Mer-Caspienne & la Mer-Noire, j'ai crû que le lecteur me sçauroit bon gré si je lui apprenois aussi quelques singularitez de plusieurs peuples voisins de ces deux Mers, & vassaux pour la plûpart du Grand-Seigneur ou du Roi de Perse.

Mais ayant parlé dans ces deux premiers livres de plusieurs villes de Perse qui se trouvent sur les routes que j'ai décrites, & ayant marqué les longitudes & les latitudes de quelques-unes selon les situations qu'on leur donne dans nos cartes : j'ai jugé à propos de donner ici une liste selon l'ordre de l'alphabet, de toutes les principales villes de ce Royaume, selon les mesures des Geographes de ces païs-là, qui doivent sçavoir mieux que nous l'assiette des lieux ; & voici comme ils les posent.

Longitudes & Latitudes des principales villes de Perse, selon l'assiette que leur donnent les Geographes de ces païs-là.

A.

Amoul est au 72. degré 20. minutes de longitude, & au 36. degré 35. minutes de latitude. Il y a grand commerce de denrées à *Bukara*, qui est en Perse ce que Brignole est en France, & on en tire d'excellentes prunes que son terroir porte en abondance.

Abeher est à 74. degrez 32. minutes de longitude, & à 36. degrez 15. minutes de latitude,

& à 12. lieuës de Casbin. C'est une petite Ville dont le terroir est fort bon.

Absecun est à 79. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 10. minutes de latitude. Ce n'est aussi qu'une fort petite Ville, mais dans un trés-bon terroir, & elle n'a pas besoin pour vivre du secours de ses voisins.

Addebil est à 60. degrez 20. minutes de longitude, & à 36. degrez 24. minutes de latitude. C'est une petite place qui dépend de Sultanie. Ses habitans sont presque tous Chrétiens, & on y voit encore beaucoup d'anciennes Eglises.

Arwaz est à 70. degrez 15. minutes de longitude, & à 31. degrez 15. minutes de latitude. C'est une petite Ville à demi-ruïnée de la Province de Belad-cowreston, & son terroir porte de beaux fruits.

Aibelle est à 69. degrez 50. minutes de longitude, & à 36. degrez 20. minutes de latitude. Ce n'est qu'une petite Ville champêtre où les denrées sont à grand marché.

Ardebil ou *Ardevil* est à 61. degrez 30. minutes de longitude, & à 38. degrez 15. minutes de latitude, & j'en ai fait une ample description.

Ardeston est à 77. degrez 10. minutes de longitude, & à 33. degrez 7. minutes de latitude. C'est dans cette Ville qu'il se fait une grande quantité de vaisselle & autres ustensiles de cuivre, & particulierement de trés-bonnes toiles.

Arion est à 74. degrez 32. minutes de longitude, & à 32. degrez 25. minutes de latitude. Son terroir est tout rempli d'oliviers, & il se fait grand commerce d'huile en cette Ville. J'ai parlé ailleurs de *Taron* & de *Kalkal* qui

en produisent beaucoup ; ce sont deux gros bourgs à demie-lieuë l'un de l'autre sur le chemin de Casbin à Ardeüil, & il n'y a que ces trois lieux dans toute la Perse où l'on fasse de l'huile d'olive.

Assed-Abad est à 63. degrez 40. minutes de longitude & à 34. degrez 50. minutes de latitude. C'est une petite ville vers le païs d'Amadan.

Ana est à 75. degrez 10. minutes de longitude, & à 34. degrez 40. minutes de latitude. Ce n'est qu'une fort petite place.

Azadkar autrement apellé *Yeuin*, est à 81. degrez 15. minutes de longitude, & à 36. degrez 32. minutes de latitude. Cette ville est dans une grande plaine où il y a quantité de *Kerizes* ou canaux soûterrains, & l'on en compte jusques à quatre cens.

B.

Bab El Abab, c'est-à-dire *porte des portes*, & on l'apelle aussi *Demir-capi*, c'est-à-dire *porte de fer*. Les Tartares la nomment *Moujon*. Elle est à 75. degrez 15. minutes de longitude, & à 45. degrez 15. minutes de latitude. Cette Ville, selon ce qui en reste, a été autrefois une place forte.

Badkeist est à 85. degrez 32. minutes de longitude, & à 35. degrez 20. minutes de latitude. Ce n'est qu'une trés-petite Ville, mais fort riante, & raisonnablement bien bâtie.

Baste est à 80. degrez 15. minutes de longitude, & à 29. degrez 15. minutes de latitude. C'est une Ville de la Province de Kerman, & qui n'a rien de particulier que la qualité de son air, qui est different de l'air des autres païs : Car bien souvent en un même jour on sent le froid & le chaud, & en Eté les matinées n'y sont pas seulement fraîches, mais

elles sont froides, & le reste du jour se sent de la chaleur ordinaire de la saison. Cette diversité de froid & de chaud n'empêche pas que l'air de cette Ville ne soit trés-bon, & c'est ce qui la rend fort peuplée.

Bafrouch, voyez *Mahmeter*.

Beilagon est à 63. degrez 53. minutes de longitude, & à 41. degrez 20. minutes de latitude. Cette ville est voisine de *Derbent* vers la mer Caspienne, & son terroir est fertile en bleds & en fruits.

Balk est à 91. degrez 36. minutes de longitude, & à 38. degrez 10. minutes de latitude. Il n'y a que trois journées de cette Ville à *Meultan* sur les frontieres de l'Inde.

Bem, ou *Bembe* est à 74. degrez 15. minutes de longitude, & à 28. degrez 20. minutes de latitude. On tient que cette Ville a été bâtie par le Calife *Mouktader*, & tout proche est le grand desert de *Berrsham*.

Berdoé est à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 35. degrez 30. minutes de latitude. L'air de cette Ville est excellent, il y a de bons pâturages en abondance, ce qui fait que les habitans y nourrissent force bétail, & sur tout de bonnes mules. On les accoûtume de bonne heure à aller l'amble, en leur attachant les pieds avec deux cordes d'égale longueur, soûtenuës au milieu par deux autres petits cordons attachez à la selle. On les promene de la sorte soir & matin, & on leur regle le pas qui se rend fort doux.

Berzendé est à 63. degrez 14. minutes de longitude, & à 38. degrez 40. minutes de latitude. Il se fait dans cette Ville quantité de gros droguets, dont les Chameliers & autres petites gens se servent pour s'habiller.

Beston est à 79. degrez 15. minutes de longi-

tude, & à 37. degrez 20. minutes de latitude. Le terroir de cette Ville est trés-fertile en bleds & en fruits.

Bimoncheer est à 74. degrez 10. minutes de longitude, & à 33. degrez 30. minutes de latitude. Il se fait en cette Ville un grand negoce de soye qu'on transporte ailleurs.

Bost est à 91. degrez 28. minutes de longitude, & à 32. degrez 16. minutes de latitude. C'est une grande ville acompagnée d'un Château des plus beaux & des plus forts de la Perse, & il y a aussi plusieurs beaux Carvanseras.

Bourou-Ierde est à 74. degrez 30. minutes de longitude, & à 34. degrés 20. minutes de latitude. Il y a quantité de bons fruits en cette Ville, mais ce qu'elle a de plus particulier est qu'il s'y recüeille beaucoup de safran qui se transporte dans tout le païs. Il est sorti de ce lieu-là de grands personnages qui ont laissé de fort beaux écrits.

C.

Chemkon est à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 41. degrez 15. minutes de latitude. Cette Ville a un trés-beau Château & de grands Carvanseras, avec quantité de Tours d'où l'on apelle le peuple pour venir à la Mosquée, dequoi j'ai parlé ailleurs.

Chiras est à 78. degrez 15. minutes de longitude, & à 29. degrez 36. minutes de latitude. Je ferai au livre suivant une ample & exacte description de cette Ville, qui est une des plus considerables de toute la Perse.

Chiruan est à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 38. degrez 32. minutes de latitude. C'est une ancienne Ville où abordent toutes les Caravanes de soye, & un des bons *Kanats*. C'est-à-dire un des bons gouvernemens de la Perse, à cause de son grand revenu.

L'an 1665. comme j'étois en ces quartiers-là, le Kan de Chiruan appellé *Mehmed*, avoit levé, outre ce qui lui étoit dû, 18000. tomans en neuf mois de temps depuis son entrée au gouvernement de cette Province. Aussi fut-il mis au *Krondouchaque*, c'est-à-dire au Carcan pour une extorsion si excessive, & son bien fut confisqué au Roi. Cette Ville est apellée par d'autres *Hirvan* ou *Erivan*.

D.

Dancon est à 78. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 20. miuutes de latitude. C'est une grande villace dont le terroir est ingrat.

Darabguierd est à 80. degrez 15. minutes de longitude, & à 30. degrez 15. minutes de latitude. A l'entour de cette Ville il se trouve en plusieurs endroits du sel de toutes couleurs; blanc, noir, rouge & verd. Il s'y fait de certaines bouteilles de verre à long col, & dont l'ouvrage est mignon. Le lieu est abondant en limons oranges, & il y a quantité de pommes dont l'on fait du cidre. Il se trouve aussi au voisinage une mine de soulphre, & de la Moumie qui est une drogue fort estimée en Perse, & de laquelle on fait une liqueur congelée, gluante & noire, fort propre & souveraine pour remettre les os disloquez.

Dehcston est à 80. degrez 15. minutes de longitude, & à 38. degrez 15. minutes de latitude. Ce n'est pas proprement une Ville, mais un nombre de villages qui sont peu éloignez les uns des autres.

Deras est à 79. degrez 30. minutes de longitude, & à 31. degrez 32. minutes de latitude. C'est une grande villace & trés-mal bâtie.

Deuinmaat est à 62. degrez 5. minutes de lon-

gitude, & à 38. degrez 40. minutes de latitude. C'eſt une petite Ville où il n'y a rien de remarquable.

Din Ver eſt à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 35. degrez de latitude. Cette Ville eſt dans un bon terroir qui fournit tout ce qui eſt neceſſaire pour la vie, ſe pouvant paſſer du ſecours de ſes voiſins. Il y a dedans pluſieurs moſquées.

Doulad eſt à 74. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 50. minutes de latitude. Le terroir de cette Ville eſt plein de meuriers blancs, & il s'y fait quantité de ſoye.

Dourak eſt à 74. degrez 32. minutes de longitude, & à 32. degrez 15. minutes de latitude. Il ſe fait dans cette Ville quantité d'*Aba-Habes*, qui ſont comme des ſoutanes ſans manches dont ſe ſervent les Arabes. Elles ſont de camelot à bandes du haut en bas, & de trois couleurs, blanches, noires & griſes. L'Euphrate & le Tigre qui ſe mêlent enſemble proche de Dourak à un lieu nommé *Hellá*, font des marais, où l'on ſeme des cannes ou roſeaux qui ſervent de plume à écrire les langues d'Orient, le Turc, le Perſien, l'Arabe, l'Armenien & l'Hebreu, qui demande grande varieté de traits; les uns plus gros, les autres plus menus ſelon le corps de la lettre; & il faut remarquer que ces lettres ne ſe peuvent bien former avec nôtre ancre qui eſt trop coulante. Car pour ces ſortes d'écritures il faut une ancre groſſiere, à peu prés comme celle de nos Imprimeurs : mais toutefois un peu moins épaiſſe. La moiſſon de ces cannes étant faite en ſa ſaiſon on les met tremper dans le marais par poignées, de la même façon qu'en France nous mettons tremper nos chanvres. Cela leur donne une vive couleur

de feüille morte, & étant séches & préparées, elles ont une certaine dureté qui les rend propres pour écrire, bien qu'elles soient plus épaisses que nos plumes ordinaires.

E.

Elalbetem est à 87. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 15. minutes de latitude.

Eltiib est à 70. degrez 15. minutes de longitude, & à 32. degrez 15. minutes de latitude.

Enderab est à 93. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 15. minutes de latitude.

Erivan, voyez *Chirvan*, que l'on prononce autrement *Hirvan*.

Espharaïen est à 81. degrés 40. minutes de longitude, & à 37. degrés 15. minutes de latitude. Le païs d'alentour produit quantité de pommes, de poires, & generalement tout ce qui est necessaire pour la vie.

Estakré est à 78. degrés 30. minutes de longitude, & à 30. degrés 15. minutes de latitude. Cette Ville est reconnuë pour la plus ancienne de la Province de *Fars*, qu'on apelloit autrefois proprement *la Perse*, elle étoit la capitale de tout le païs, trés-bien bâtie avec une enceinte de hautes murailles. Son terroir est abondant en vigne & en datiers; mais les habitans du lieu ne font pas pour cela beaucoup de vin, & ils convertissent la plus grande partie de leurs raisins en vin cuit, & en une espece de resinée. Ils font grand commerce de leurs dates qui se transportent en divers lieux, & cette Ville n'est guere plus éloignée de Chiras que de dix ou douze lieuës.

Esterabat est à 75. degrés 35. minutes de longitude, & à 36. degrez 50. minutes de latitude. On fait en cette Ville quantité de dro-

guets bruns & d'autres legeres étofes.

F.

Ferah est à 80. degrés 15. minutes de longitude, & à 39. degrez 15. minutes de latitude. Cette Ville est dans un bon terroir & trés-ancienne, ayant été bâtie par *Abdalla* fils de *Taber* du temps de *Maimon Rechid* l'un des Caliphes de *Beni-Abbas*.

Firouzabad est à 82. degrés 32. minutes de longitude, & à 30. degrés 10. minutes de latitude. C'est une petite Ville du ressort de Chiras, & anciennement on l'apelloit *Hourbeh-Ehion*. Son terroir porte quantité de dates & de fleurs de Narcisse, dont ceux du lieu font une huile de senteur que les Dames recherchent fort,

G.

Girefté est à 73. degrés 40. minutes de longitude, & à 31. degrés 10. minutes de latitude. Cette Ville est une des plus grandes de la Province de Kerman, toute environnée de marais. On trouve proche de là diverses pierres à aiguiser des coûteaux, des rasoirs, des canifs, & des lancettes; & ce qui est assez particulier, est qu'il s'en trouve de propres pour donner le fil & le tranchant à chacun de ces differens instrumens selon qu'il en est besoin. Tout le commerce de cette Ville consiste en froment que les Armeniens recueillent en quantité, n'y ayant qu'eux qui cultivent la terre, & il y croît peu de seigle. Ils ont aussi des dates dont ils peuvent faire part à leurs voisins.

Girreadegon que le vulgaire apelle *Paygon*, est à 75. degrés 35. minutes de longitude, & à 4. degrés 15. minutes de latitude. Il y a quantité de bons fruits en ce lieu-là.

Goutem est à 74. degrés 46. minutes de lon-

gitude, & à 37. degrés 20. minutes de latitude. Ce n'est qu'une petite Ville, mais on y fait bonne chere, & l'occupation de la plûpart des habitans est de faire de la soye.

H.

Hamadan est à 75. degrés 20. minutes de longitude, & à 34. degrés de latitude. Cette Ville est un lieu de passage pour aller à la Mecque, & ceux qui partent des hautes contrées de la Perse y viennent tomber. Le païs nourrit quantité de bétail dont on fait du beurre & des fromages, & de bonnes peaux qu'on transporte à Babilone. On y recueille aussi d'assez bon tabac.

Hasn Eltaf, comme qui diroit *le centre de la beauté*, est à 72. degrés 32. minutes de longitude, & à 34. degrés 40. minutes de latitude. Quoi que cette Ville ait un si beau nom, elle est pourtant habitée par des gens grossiers & tout-à-fait rustres. Elle est fort petite, & a été autrefois beaucoup plus grande, ayant eu pour fondement le *Kalife Mohtessen*. Aujourd'hui elle est presque toute en ruine.

Hawas est à 75. degrés 40. minutes de longitude, & à 33. degrés 15. minutes de latitude. Le terroir de cette Ville porte quantité de dates, & quelques autres fruits qu'on confit dans le vinaigre & qu'on transporte en divers païs.

Heaye est à 74. degrés 35. minutes de longitude, & à 32. degrés 50. minutes de latitude. C'est une grande villace.

Helauerde est à 91. degrés 30. minutes de longitude, & à 35. degrés 15. minutes de latitude, Celui qui bâtit cette Ville est le même *Abdalla* fils de *Taher* de qui j'ai parlé plus haut, du temps que *Maimon* étoit Calipho de Babilone.

Herat est à 85. degrés 30. minutes de longitude, & à 36. degrés 56. minutes de latitude. Cette Ville est dans la Province de *Corassan*, & fut bâtie par Sultan *Heussein-Mirza* qui y fonda quelques Colleges pour la jeunesse. On y voit plusieurs belles & longues allées d'arbres, sur lesquelles on dit que Cha-Abas I, du nom prit le dessein de la magnifique allée qu'il fit planter entre Ispahan & Zulfa.

Hesn-Medi est à 74. degrés 45. minutes de longitude ; & à 32. degrés 5. minutes de latitude. Il croît quantité de beaux fruits autour de cette Ville, & on les transporte à Balsara & en divers autres lieux.

Hessne Ebneamadé est à 70. degrés 45. minutes de longitude, & à 29. degrés 30. minutes de latitude. Cette Ville est fermée de hautes murailles, & il ne s'y fait aucun commerce, les habitans vivent assez à leur aise des fruits que la terre leur produit.

Hispahan, voyez *Ispahan*.

Hurmon est à 85. degrés 15. minutes de longitude, & à 32. degrés 30. minutes de latitude. Ce n'est qu'une petite Ville dont l'air n'est guere bon, & où les chaleurs sont excessives. Son terroir est abondant en datiers.

I.

Iemnou est à 78. degrés 15. minutes de longitude, & à 36. degrés 40. minutes de latitude. Il se fabrique en cette Ville plusieurs ouvrages de cuivre, ce qui fait tout son negoce.

Iend-Babbour est à 75. degrés 5. minutes de longitude, & à 31. degrés 15. minutes de latitude. C'est une ville trés-forte, où est le fameux tombeau de *Melek-Yakoubcha*, ancien Roi de Chiras. On y recüeille quantité de dates, & c'est-là tout son commerce.

Irson est à 80. degrés 35. minutes de longi-

tude, & à 36. degrés 50. minutes de latitude. L'air de cette ville est bon, & il y a des vivres en abondance.

Isphahan, nommé autrement *Hisphahan*, *Spahan*, & *Sephaon*, & qu'on appelle aussi *Darel-seltenet*, c'est à dire *ville & siege du Roi*, est à 86. degrés 40. minutes de longitude, & à 32. degrés 40. minutes de latitude. J'en ferai la description au livre suivant.

K.

Kaar est à 78. degrés 40. minutes de longitude, & à 42. degrés 30. minutes de latitude. Cette ville est aussi nommée *Kars*, & j'en ay fait mention au premier livre.

Kachan est à 76. degrés 15. minutes de longitude, & à 34. degrés 40. minutes de latitude. J'en ay aussi amplement parlé dans la description des routes par les Provinces septentrionales de la Turquie.

Kafre-Chirin est à 71. degrés 50. minutes de longitude, & à 34. degrés 40. minutes de latitude. Ce n'est qu'une petite ville, mais qui a été autrefois fort grande, & qui fut bâtie par un Roi de Perse appellé *Nouchireuon-Aadel*, surnommé le Juste. C'est sur les faits & dits de ce Roi qu'est fondée toute la Morale des Persiens.

Kaïen est à 83. degrés 20. minutes de longitude, & à 36. degrés 22. minutes de latitude. Cette ville joüit d'un trés-bon air, il y a d'excellens fruits, & elle est en reputation de nourrir les plus beaux esprits de la Perse.

Kalaar est à 76. degrés 25. minutes de longitude, & à 37. degrés 25. minutes de latitude. C'est une des plus considerables villes du païs de *Guilan*, & où l'on fait grande quantité de foye.

Kalin

Kalin est à 87. degrés 5. minutes de longitude, & à 35. degrés 35. minutes de latitude. Le terroir de cette ville est fertile en bleds; il y croît de trés-beaux fruits, & on y nourrit aussi beaucoup de bétail.

Karkouh est à 74. degrés 45. minutes de longitude, & à 32. degrés 15. minutes de latitude. C'est une ville de passage pour tous les Pelerins qui vont à la Mecque, & qui viennent des hautes contrées de la Perse.

Kasbin, ou *Kasuin*, est à 75. degrés 40. minutes de longitude, & à 36. degrés 15. minutes de latitude. C'est une ville ancienne, où il y a fort peu d'eau & fort peu de fruits; mais où il croît d'excellentes pistaches, comme je l'ai dit ailleurs.

Kassre-el-lebous, appellé ordinairement *Kengavar*, est à 76. degrés 20. minutes de longitude, & à 33. degrés 35. minutes de latitude. Le païs d'alentour est bon, & porte d'excellens fruits.

Kazeron est à 88. degrés 30. minutes de longitude, & à 28. degrés 30. minutes de latitude. Le terroir de cette ville porte quantité de citrons & de limons, dont l'on fait une liqueur qu'on debite en divers lieux. On y voit aussi beaucoup de ciprés qui viennent parfaitement beaux, la terre leur étant propre.

Kerah est à 86. degrés 40. minutes de longitude, & à 34. degrés 15. minutes de latitude. C'est une ville dans un bon païs, & qui se contente de ce qu'il produit, sans avoir aucun commerce au dehors.

Kerman, ou *Kirman* est à 81. degrés 15. minutes de longitude, & à 29. degrés 50. minutes de latitude. C'est la ville Capitale de la Province du même nom, de laquelle j'ai fait une ample description au second livre.

Kervak est à 87. degrés 32. minutes de longitude, & à 34. degrés 15. minutes de latitude. Il y croît de trés-bons fruits.

Kirmoncha est à 63. degrés 45. minutes de longitude, & à 34. degrés 37. minutes de latitude.

Kom est à 75. degrés 40. minutes de longitude, & à 35. degrés 35. minutes de latitude. J'ai parlé amplement de cette ville au discours des routes.

Kouh de Mauend est à 74. degrés 15. minutes de longitude, & à 36. degrés 15. minutes de latitude. Cette ville est fort petite, & étoit anciennement une des plus grandes de la Perse.

Koucht est à 83. degrés 40. minutes de longitude, & à 33. degrés 20. minutes de latitude. Le terroir de cette ville porte d'excellent bled & de trés-bons fruits.

Koi est à 60. degrés 40. minutes de longitude, & à 37. degrés 40. minutes de latitude.

Kevachir, autrement *Verdechir*, est à 80. degrés 30. minutes de longitude, & à 28. degrés 15. minutes de latitude.

L.

Labijon est à 74. degrés 25. minutes de longitude, & à 37. degrés 15. minutes de latitude. On fait dans cette ville plusieurs ouvrages de soye, & particulierement une étofe rayée que ceux du païs apellent *Teftile*, laquelle est moitié soye moitié coton, & dont ils font leurs vestes qu'ils nomment *Kabayes*.

Loussek, voyez *Toussea*.

M.

Maameter, appellée autrement Bafroucho, est à 77. degrés 35. minutes de longitude, & à 36. degrés 50. minutes de latitude.

Mehrouyon, appellé vulgairement *Bebbehan*,

est à 75. degrés 15. minutes de longitude, & à 39. degrés 35. minutes de latitude. On fait en cette ville quantité de tabac en feüille jaune, qu'on vient enlever de tous les côtez de la Perse, les Persiens n'aimant pas le tabac en corde, parce qu'il est trop fort à fumer incessamment comme ils font.

Meraqué est à 71. degrés 10. minutes de longitude, & à 37. degrés 40. minutes de latitude. Il y a quantité de beaux fruits en cette Ville, & c'est un des plus beaux jardins de la Perse.

Merend est à 63. degrez 15. minutes de longitude, & à 37. degrez 37. minutes de latitude. Le terroir de cette Ville porte d'excellens fruits, & en abondance.

Mervasaé est à 87. degrés 32. minutes de longitude, & à 34. degrés 15. minutes de latitude. Le païs d'alentour de cette Ville est fertile en bleds & en fruits.

Meruerond est à 88. degrés 40. minutes de longitude, & à 34. degrez 30. minutes de latitude. Cette Ville est dans un trés-bon terroir.

Meshed, voyez *Touss*.

Monkon est à 63. degrés 15. minutes de longitude, & à 37. degrés 40. minutes de latitude. On l'apelle aussi *Derbent*, & cette Ville n'est environ qu'à vingt lieuës de la mer Caspienne. La campagne est fort belle & fertile en bleds.

Mourjan est à 84. degrés 15. minutes de longitude, & à 37. degrés 15. minutes de latitude. Cette Ville est fort peuplée, & on y voit de belles Mosquées & de belles places.

N.

Nachevan ou *Nacsivan*, est à 61. degrés 32. minutes de longitude, & à 39. degrés 40.

minutes de latitude. J'en ai fait la description au premier livre.

Natel est à 77. degrés 40. minutes de longitude, & à 36. degrés 7. minutes de latitude. Il y a en cette Ville quantité de fruits & de bons herbages.

Nabuend ou *Nabouand* est à 73. degrez 45. minutes de longitude, & à 34. degrez 20. minutes de latitude. Ceux du païs tiennent que cette Ville a été avant le *Loufon*, c'est-à-dire le *deluge*.

Neher-Terii est à 75. degrés de longitude, & à 32. degrés 40.min.de latitude.Cette Ville fut démolie l'an 279. de l'Hegire de Mahomet.

Nessab est à 84. degrés 35. minutes de longitude, & à 38. degrés 40. minutes de latitude. Il croît d'excellens fruits en cette Ville.

Nichabur est à 80. degrés 55. minutes de longitude, & à 36. degrés 20. minutes de latitude. C'est au voisinage de cette Ville qu'est la mine des Turquoises de la vieille roche dont je parlerai ailleurs. C'est en ce lieu-là qu'il y eut de toute antiquité des *Chiai*, c'est-à-dire de vrais Mahometans Persiens.

O.

Oujon est à 61. degrés 35. minutes de longitude, & à 32. degrez 24. minutes de latitude. Il y a un fort beau Château dans cette Ville, & les fruits y sont trés-beaux.

R.

Rachmikdon est à 87. degrés 34. minutes de longitude, & à 35. degrés 15. min. de latitude.

Rembormons est à 74. degrez 45. minutes de longitude, & à 31. degrez 45.min.de latitude. Les Persiens disent que c'est dans cette Ville que nâquit *Selmon*, qui fut Pere nourissier d'*Ali*, gendre de *Mahomet*, qu'il éleva tendrement le portant entre ses bras en son enfance.

Rey eſt à 76. degrés 20. minutes de longitude, & à 35. degrés 35. minutes de latitude. Le terroir de cette Ville eſt des meilleurs de la Perſe, & on recüeille du bled, des fruits, & des herbages au-delà de ce qu'il en faut pour la nourriture des habitans.

Roudbar, & vulgairement *Roumar*, eſt à 75. degrés 37. minutes de longitude, & à 37. degrés 21. minutes de latitude. Il ſe fait beaucoup de ſoye en cette Ville comme étant de la Province de Guilan.

Ruyon eſt à 71. degrés 36. minutes de longitude; & à 36. degrés 15. minutes de latitude. On l'apelle auſſi *Mareſſon*, c'eſt-à-dire lieu de ſerpens; parce qu'il y en a beaucoup aux environs de la Ville qui eſt dans des marais de la Province de *Mazandran*.

S.

Saaſſour eſt à 86. degrés 20. minutes de longitude, & à 35. degrés 15. minutes de latitude.

Saron eſt à 76. degrés 20. minutes de longitude, & à 36. degrés 15. minutes de latitude. C'eſt une Ville de la Province de Guilan, & il s'y fait quantité de ſoye.

Sari eſt à 78. degrés 15. minutes de longitude, & à 36. degrés 40. minutes de latitude. Il ſe fait en cette Ville-là grand negoce de cuivre dont il y a des mines aux environs.

Sebzévoar eſt à 81. degrés 5. minutes de longitude, & à 36. degrés 15. minutes de latitude. Ce n'eſt qu'une petite Ville qu'on nommoit anciennement *Bihac*, & où on recüeille en quantité de la manne qui eſt jaunâtre.

Semiron eſt à 71. degrés 30. minutes de longitude, & à 34. degrés 40. minutes de latitude. C'eſt une petite Ville fort agreable, où il y a de bonnes & de belles eaux, & quantité de beaux fruits.

Sephaon, voyez *Ispahan*.

Serii-el-lan est à 63. degrés 15. minutes de longitude, & à 45. degrés 15. minutes de latitude.

Serkaïche est à 90. degrés 15. minutes de longitude, & à 32. degrés 50. minutes de latitude. Il se fait dans cette Ville quantité d'ouvrages d'ozier que l'on transporte en Turquie & en Perse.

Serkass, ou *Serakas*, est à 85. degrés 35. minutes de longitude, & à 36. degrés 15. minutes de latitude. Cette Ville est agreable, tant par son assiette, que par l'abondance de ses belles eaux.

Sermeghon est à 87. degrés 37. minutes de longitude, & à 37. degrés 32. minutes de latitude. Le terroir de cette Ville est assez fertile, & neanmoins produit fort peu de fruits.

Servestan est à 78. degrés 15. minutes de longitude, & à 29. degrés 15. minutes de latitude. Il y a autour de cette Ville de trés-bonnes terres labourables, & de trés-beaux jardinages.

Servon est à 79. degrés 15. minutes de longitude, & à 32. degrés 10. minutes de latitude. Ce n'est qu'une petite Ville, mais dont le terroir produit en abondance du vin, des dates & autres fruits.

Surjon est à 74. degrés 40. minutes de longitude, & à 30. degrés 10. minutes de latitude. C'est dans cette Ville où se font les plus beaux tapis de la Perse, qu'on apelle vulgairement tapis de Turquie. Il s'y fait aussi quantité de *Chaals* trés-fins, qui sont des ceintures de poil de chevre trés-bien travaillées, que les Persiens mettent en croisant par dessus leurs belles ceintures de soye, pour les laisser plus en vûë. On nourrit quantité de

bétail en ce lieu-là, & on y fait du beurre qu'on transporte ailleurs dans des peaux de bouc.

Sobreverede est à 73. degrés 36. minutes de longitude, & à 36. degrés 5. minutes de latitude.

Ssouff. est à 73. degrés 45. minutes de longitude, & à 32. degrés 15. minutes de latitude.

Sultanie est à 76. degrés 15. minutes de longitude, & à 39. degrés 40. minutes de latitude. Cette Ville est dans un bon territoire; mais dans l'espace du jour naturel l'air y est fort different: car le soir, la nuit & les matinées y sont trés-froides, & le jour y est trés-chaud.

T.

Taberon est à 80. degrés 34. minutes de longitude, & à 35. degrés 20. minutes de latitude.

Talikon est à 88. degrés 15. minutes de longitude, & à 36. degrés 32. minutes de latitude. C'est une Ville dans un bon païs fertile en bleds & en fruits, & où il y a de belles eaux.

Tauris, apellé aussi *Ssernerdebi*, est à 63. degrés 15. minutes de longitude, & à 39. degrés 10. minutes de latitude. Cette Ville est fort grande, mais sans murailles. Il y a de beaux Bazars & de grands bâtimens pour le païs, & il s'y fait plusieurs ouvrages de soye. J'en ai fait une ample description au discours des routes.

Tebess est à 80. degrés 40. minutes de longitude, & à 38. degrés 15. minutes de latitude. On l'apelle aussi *Atless*. Il y a dans cette Ville des manufactures de velours, de satin, & autres ouvrages de soye.

Teflis ville capitale de la Georgie, est à 60. degrés 15. minutes de longitude, & à 43.

degrés 15. minutes de latitude. J'en ai fait plus haut la description.

Toukon est à 82. degrés 45. minutes de longitude, & à 38. degrés 40. minutes de latitude. Le païs des environs est assez bon.

Touss, autrement *Meched*, l'une des principales Villes de la Province de *Corassan*, est à 82. degrés 30. minutes de longitude, & à 36. degrés 15. minutes de latitude. On y voit la fameuse mosquée d'*Iman-Raza* où il se fait grand plerinage. On travaille en cette Ville en peleterie, & en poterie plus belle & plus fine que la Fayance.

Toussea, autrement apellé *Loussek*, est à 85. degrés 40. minutes de longitude, & à 37. degrés 50. minutes de latitude. Le terroir de cette Ville produit quantité de bled & de trés-bons fruits.

Y.

Yezd est à 79. degrés 15. minutes de longitude; & à 32. degrés 15. minutes de latitude. Je l'ai amplement décrite au discours des routes.

Yevin, voyez *Azadkar*.

Z.

Zemme est à 89. degrés 14. minutes de longitude, & à 38. degrés 35. minutes de latitude. Cette Ville nourrit quantité de bétail à poil & à laîne.

Zenjon est à 73. degrés 36. minutes de longitude, & à 36. degrés 5. minutes de latitude. Ce n'est qu'une petite Ville, mais elle est celebre pour son antiquité, & pour avoir été autrefois le siege des sciences, plusieurs bons Auteurs Persiens en étant sortis, & l'ayant renduë fameuse par leurs écrits.

Zertab est à 79. degrés 30. minutes de longitude, & à 32. degrés 30. minutes de latitude.

C'eſt la plus grande Ville de la Province de *Belad-Ciſton*, & elle eſt acompagnée d'un fort Château qui a des foſſez profonds. Son terroir eſt excellent pour la vigne & pour les fruits à noyau.

Zour eſt à 70. degrés 20. minutes de longitude, & à 35. degrés 32. minutes de latitude. Il n'y a rien de remarquable en cette Ville qui eſt de la Province de *Belad-Coureſton*.

ZonZen eſt à 85. degrés 15. minutes de longitude, & à 35. degrés 39. minutes de latitude. C'eſt une Ville de la Province de Mazandran, & qui eſt aſſez jolie.

Zurend eſt à 73. degrés 40. minutes de longitude, & à 31. degrés 15. minutes de latitude. Il ſe fait dans cette Ville qui eſt la Province de *Kerman*, de trés-belle poterie qui ſurpaſſe la fayance, & il s'y trouve auſſi quantité de *Hanna*, qui eſt une couleur rouge dont les Perſiens ſe rougiſſent les ongles, ce qu'ils eſtiment un grand ornement. Ils en rougiſſent auſſi par parade le devant des chevaux, la queuë & le deſſous du ventre juſqu'au lieu ou touche l'éperon. On en fait de même aux chevaux du Roi; mais on y ajoûte une petite bordure dentelée tout autour, & qui va en pointe comme celle de nos anciennes couronnes Ducales; ce qui n'eſt pas permis de faire aux chevaux des particuliers.

Fin du Troiſiéme Livre, & du premier Tome.

TABLE

Des Livres & des Chapitres de cette premiere Partie, des Voyages faits en Turquie, & en Perse.

DESSEIN DE L'AUTEUR.

Où il fait une brève relation de ses premiers Voyages dans les plus belles parties de l'Europe jusqu'à Constantinople.

LIVRE PREMIER.

Des diverses routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris à Ispahan, ville capitale de la Perse, par les Provinces Septentrionales de la Turquie.

LIVRE SECOND.

Des diverses routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris à Ispahan, ville capitale de la Perse, par les Provinces Meridionales de la Turquie & par le Desert.

TABLE

LIVRE TROISIE'ME.

Du sixiéme & dernier Voyage de l'Auteur, & des routes qu'on peut tenir pour entrer en Turquie & en Perse, par les Provinces Septentrionales de l'Europe : Avec une relation particuliere de plusieurs païs voisins de la Mer Noire, & de la Mer Caspienne.

Fin de la Table du premier Tome.

SUITE DE L'AVIS DU LIBRAIRE au Lecteur.

VOicy un fait des dernieres années de feu M. Tavernier qui nous avoit échappé, & dont nous n'avons eu connoissance que quand toute l'Impression de nôtre Ouvrage a été achevée. C'est la Relation d'un petit Voyage que cet illustre vieillard plus qu'octogenaire eut le courage de faire en Brandebourg, comme un essai de ce grand & dernier, qu'il meditoit d'entreprendre pour les Indes environ un an aprés par la Moscovie, où la mort l'arrêta.

Cette Relation est tirée de la copie du Manuscrit de ce celebre Voyageur, qui n'étoit point chiche d'écrire, & qui pour marquer son exactitude sur cela, a mis dans ce Journal le détail de sa dépense jour par jour. Comme cette piece a du curieux, ç'auroit être une perte qu'elle n'eût pas paru. Elle est si honorable outre cela à la memoire de M. Tavernier qu'elle ne peut manquer d'être bien reçuë du public, à qui elle servira de supplement à ce qu'il vient de lire des dernieres avantures de nôtre heros. Mais ce Public doit avoir l'obligation du present qu'on lui fait, à M. Rousseau Auditeur des Comptes ..... qui garde le Manuscrit dans son cabinet, si rempli de bonnes & rares pieces, & qui, selon sa generosité & son honnêteté ordinaire, a bien voulu le communiquer à celui qui a travaillé à perfectionner la nouvelle Edition de ces Voyages. Voici donc ce qu'il y a dans cette petite Relation à la reserve de quelques minuties qui ne servent de rien.

M. Tavernier incapable de rester long-tems dans un lieu, & desolé de voir que son neveu ne répondant point à ses Lettres lui donnoit tout sujet de croire qu'il ne reviendroit point, & qu'il retiendroit les grosses sommes qu'il lui avoit confiées, étoit déterminé, nonobstant son grand âge & les prieres de tous ses amis de retourner aux Indes. Etant occupé de ce dessein il apprit que l'Electeur de Brandebourg, devenu à present Roi de Prusse, avoit envie d'établir en ses Etats une Compagnie de Commerce pour les Indes Orientales. Cette nouvelle lui parut favoriser sa resolution, & lui fit venir la pensée de l'aller trouver. Pour ce sujet il partit de Paris le 19. Avril 1684. passa à Lyon, delà à Geneve, à sa Baronnie d'Aubonne, qui n'en est qu'à trois lieuës, à Soleure, à Huningue, à Brisac, à Strasbourg; bien reçû dans toutes ces Villes par les Magistrats, & par les Gouverneurs mêmes. Il passa ensuite à Cologne, puis à Nimegue, à Utrecht, & à Amsterdam, où il fut visité & regalé par ses anciens amis. Il en partit pour Hambourg & delà à Berlin où il arriva le 30. Juin 1684.

M. Tavernier ayant aussi-tôt demandé permission de pouvoir saluer son Altesse Electorale de Brandebourg, Elle lui envoya un Gentilhomme qui lui témoigna qu'il étoit le bien venu, qu'on lui diroit le jour qu'il seroit reçû à l'audience, & que cependant il y avoit ordre de lui faire voir l'Arsenal. Il y fut conduit, & le Colonel de l'Artillerie ayant fait mê-

me tirer du Canon & des Mortiers lui fit tout voir. Il en fut étonné, & il avoüa qu'en quelque lieu d'Europe & d'Asie qu'il eût été, il n'avoit rien vû de pareil à cet Arsenal. Le jour de l'Audience étant venu, il y fut reçu du Prince avec tout l'honneur & l'agrément qu'il pouvoit esperer; & tout le tems qu'il resta dans cette Cour, qui fut de six semaines, il se servit des Carosses de son Altesse, mangea à sa table, ou à celle des Princes ses enfans; ses gens furent défrayez, & il étoit quitte là & en beaucoup d'autres lieux ensuite, pour signer un memoire de sa dépense que son Aubergiste lui presentoit.

Comme le sujet du Voyage de M. Tavernier étoit l'Etablissement d'une Compagnie de Commerce aux Indes Orientales, cela fit la matiere de tous les entretiens qu'il eut avec son Altesse Electorale & ses Ministres. L'Affaire fut arrêtée, on en dressa l'Acte dont voici la teneur.

NOUS Frederic Guillaume par la grace de Dieu, Margrave de Brandebourg, premier Electeur du Saint Empire, Duc de Prusse, Magdebourg, Juliers, Cleves, Bergue, Stetin & Pomeranie, des Cassubes & Vandales, comme aussi de Crossne, & Dargendorssen, Silesie, Bourgrave de Nuremberg, Prince de Halberstad, Mindin & Camin, Comte de la Marche de Ravensberg, Seigneur de Ravenstein, Lavvembourg & Buttau, &c. faisons sçavoir

& donnons à connoître à tous ceux qui ces presentes verront, que le Sieur Jean Tavernier, Chevalier, Baron d'Aubonne, étant venu en nôtre Cour, & nous ayant fait des propositions pour l'Etablissement d'une Compagnie sur les grandes Indes, Nous les avons agréées, & fait exposer en ce Memoire les conditions que nous accordons à ceux qui voudront entrer dans lad. Compagnie & fournir de l'argent pour en faire le negoce.

I.

En premier lieu, Nous promettons de donner à cette Compagnie nôtre Octroi, Pavillon & toute sorte de protection afin qu'elle puisse moyennant cela s'aller établir sur les Côtes des Indes, & y faire le commerce à l'exemple des Hollandois & autres Nations; & en cas que ladite Compagnie soit endommagée ou troublée là dedans, soit en Asie ou en Europe; Nous promettons de la maintenir par des represailles, & autres voyes convenables de même que nous ferions si on avoit fait insulte à nos propres Sujets.

II.

Il sera permis d'entrer dans cette Compagnie à des personnes de toutes sortes de Nations, lesquelles joüirons également aussi bien des droits & privileges que nous accordons à ladite Compagnie, que du gain & profit qui s'y fera.

III.

La somme pour laquelle on y voudra entrer sera assignée sur l'une des Chambres de Hambourg ou Emden, & les Interessez auront toute la liberté de disposer de leurs fonds en argent ou Vaisseaux, effets &

marchandises comme ils jugeront à propos.

IV.

Ils feront administrer le tout par les Directeurs & Officiers tels qu'il leur plaira, & suivant le Reglement dont ils conviendront pour cela entre eux.

V.

Le partage du profit sera fait à proportion des sommes que chacun y aura mis, toutes les fois que les Interessez le trouveront bon; parmi lesquels Interessez neanmoins personne ne pourra pretendre à la fonction du Directeur de la Compagnie, ni avoir voix parmi eux à moins que d'y être entré pour une somme de quatre mille écus.

VI.

Pour mettre ce Negoce en train & pour en faciliter les commencemens, Nous fournirons pour le premier Voyage que la Compagnie fera faire vers les Indes, nôtre Fregate le Charles Second, *que nous avons à Hambourg, en tel état que ledit Vaisseau se trouve presentement, & avec le Canon qui est dessus, sans en pretendre aucune retribution de ladite Compagnie.*

VII.

Nous lui preterons de même pour ce Voyage deux Planches de quinze à seize pieces de Canon, comme aussi cent Soldats & des Grenadiers à nôtre paye, sans que la Compagnie en soit chargée aucunement.

VIII.

Pour obtenir du grand Mogol la liberté de Commerce dans ses Etats, & particulierement celle de faire une Loge à Surate, Nous fournirons, des Mortiers, Bombes, Grena-

des, Pots à feu, dont on fera present au Grand Mogol, à condition neanmoins que les contrepresens de ce Prince soient & demeurent à nous privativement.

Le détail de cet article n'est pas énoncé dans cet Acte; mais le voici tel qu'il avoit été ordonné dans les Conferences qui precederent l'Acte.

SÇAVOIR;

400. Bombes de 40. liv. avec leurs Mortiers.
200. de 75. liv. avec leurs Mortiers.
200. de 180. liv. avec leurs Mortiers.
200. de 375. liv. avec leurs Mortiers.
200. de 500. liv. avec leurs Mortiers.
10000. Grenades, avec une infinité de Boulets à feu qui ne peuvent être éteints par l'eau; au contraire sont excitez à faire plus de ravage.

Dans les Memoires de ces Conferences susdites, il est marqué encore, quoiqu'il ne soit pas ici; Que l'Equipage du grand Vaisseau que fournira le Prince, sera de cent soixante hommes ou plus, Officiers, Matelots & Soldats, Celui d'après de quatre-vingt, & du troisiéme de soixante. Outre cela de plus de cent hommes de guerre qui ont tous été Officiers, & qui sçavent se servir de toutes les machines de guerre & de feux d'artifice; ces Gens devoient être habillez de fin drap d'Hollande bleu avec de larges galons d'or dessus.

IX.

Le susdit Sieur Tavernier aura soin de disposer & fournir une somme de quarante mille écus pour les frais de l'Equipage, marchandises & charge des Vaisseaux qu'il faudra pour ce premier Voyage.

X.

Les Provisions de bouche, payement des Matelots, Officiers, Directeurs & Sous-Directeurs de la Compagnie, & autres frais semblables se feront de même aux dépens de la Compagnie, sans que nous soyons obligez d'y fournir quoique ce soit.

X I.

Le premier Voyage étant fait & fini par un heureux retour, nous entrerons pour la valeur des trois Vaisseaux susdits dans la Campagnie, & ferons consigner le Capital de cette somme sur la Chambre d'Emden, avec promesse d'y obtenir du Magistrat de la Ville, exemption & affranchissement des droits d'entrée pour le premier retour, & ensuite pour tout le tems que cet Octroi durera, une taxe des droits & pilotages au plein contentement desdits Interessez.

X I I.

Le present Octroi sera pour vingt ans, pendant lesquels la Compagnie pour reconnoissance de la protection que nous lui donnerons, nous fournira cinq pour cent du gain qui se trouvera être fait à chaque retour, sans neanmoins que les deux premieres années nous pretendions d'y participer en aucune maniere.

X I I I.

Tous ceux qui voudront aux conditions marquées ci-dessus entrer en cette Compagnie, se pourront adresser à nôtre Amirauté de Berlin, & lui signifier leur nom & la somme pour laquelle il leur plaira de s'y interesser, & prendre part aux avantages que nous venons de leur offrir.

En foi dequoi nous avons signé les presentes de nôtre main, & y avons fait apposer le scel de nos armes. Fait à Coln sur la Sprée, le 10. Juillet 1684. Signé, FREDERIC GUILLAUME, *Electeur. Et scellé du grand Seau en cire rouge.*

L'Electeur de Brandebourg ayant ensuite honoré Monsieur Tavernier d'une charge de son Chambellan, de Gentilhomme de sa Chambre & de Conseiller de sa Marine, le nomma pour son Ambassadeur auprés du Mogol, & pour Amiral des Vaisseaux qu'il vouloit envoyer; & lorsqu'il fut sorti du Palais aprés son Audience de congé; l'Electeur lui fit porter par un de ses Grands Officiers, une belle Boëte garnie de diamans, dans laquelle étoit son portrait. Ce ne fut pas tout; Monsieur Tavernier étant allé saluer le Prince Electoral, ce Prince lui donna la Croix de son Ordre, qui se nomme de *la Generosité*, & qui est de toute ancienneté dans la Maison de Brandebourg.

Monsieur Tavernier ayant donc fini ses affaires à son contentement, reçu la Patente de l'Etablissement du Commerce des Indes; comblé d'honneurs & de presens, partit de Berlin le 15. Août 1684. pour revenir en France. L'Electeur le fit conduire dans un de ses Carosses à six chevaux, & défrayer jusqu'à Hambourg, où le Commissaire de la Marine suivant l'ordre qu'il en avoit de son Altesse Electorale, lui fit voir

les Vaisseaux destinez pour ce Commerce des Indes que l'on alloit établir. Monsieur Tavernier fut salué du Canon des Vaisseaux à l'entrée & à la sortie. Le lendemain Messieurs de Hambourg vinrent le prendre pour lui faire voir leurs grandes & magnifiques Caves qui ont communication des unes dans les autres, où tous les ans il entre pour plus de trois millions de Vins de toute sorte, que Messieurs de la République de Hambourg achetent, & dont eux seuls font negoce, pour du profit en payer leurs garnisons. De Hambourg M. Tavernier fut à Zeel. Ce grand & celebre nom de Tavernier voloit, pour ainsi dire, devant lui dans tous ces pays sur les aîles de la Renommée. Tout ce qu'il y avoit de grand, Princes, Princesses, Magistrats, l'attendoient à son passage, & se faisoient honneur de le bien recevoir & le regaler, & comme tous avoient lû ses Livres, ils vouloient avoir le plaisir d'en voir l'Auteur, & d'entendre de sa bouche ce que sa plume avoit écrit.

Le Duc de Zeel n'eut pas plûtôt sçû l'arrivée de M. Tavernier qu'il le fit appeller & lui dit qu'il ne vouloit pas qu'il mangeât ailleurs qu'à sa table. La Duchesse voulut aussi l'entretenir, & il resta là cinq jours. On paya la dépense de ses Gens à l'Auberge, & on lui donna une Calêche à quatre chevaux pour le conduire à Hanovre. Le Duc & la Duchesse lui firent tout le bon accueil possible. Dès la premiere Audience qu'il

eût, Son Alteſſe le mena dans ſon Cabinet, où ils s'entretinrent ſeul à ſeul plus de deux heures. Dans cette Cour il y avoit une Troupe de Comediens François; & là auſſi-bien qu'à la Cour de Zeel, de Brandebourg & d'Anhalt, on n'entendoit parler que la langue Françoiſe. Pendant les dix ou douze jours que M. Tavernier demeura là, il y eut bonne Compagnie; la Princeſſe d'Ooſtfriſe y vint; un Ambaſſadeur de Brandebourg y apporta les joyaux & les preſens pour conclure le Mariage du Prince Electoral avec la Princeſſe fille du Duc d'Hanovre. Ce ne fut que fêtes magnifiques & que regals: M. Tavernier fut de tout; & cette Nobleſſe ſe faiſoit un grand plaiſir de voir & d'entendre cet illuſtre vieillard les entretenir de ſes Voyages, & de tout ce qu'il avoit vû dans les Cours des Princes de Perſe, & des Indes Orientales. Il n'eut point d'autre table que celle de tous ces grands Seigneurs. Ses Gens ne payerent rien dans ſon Auberge. Un Officier du Duc lui apporta de ſa part un beau baſſin d'argent & l'éguiere le matin qu'il partit, & on lui donna une Caléche pour le porter à Breme, avec ordre de prendre des relais ſur le chemin s'il le trouvoit à propos.

De Breme il fut à Emden où le Bourguemaiſtre lui vint faire civilité, & le pria de voir l'Hôtel de Ville qui eſt trés-beau. Enſuite ſelon une Lettre de ſon Alteſſe de Brandebourg, on lui

fit voir le Port de la Ville qui est à trois lieuës de la Mer. Ce Port est fort bon, meilleur que celui de Hambourg ; les grands Vaisseaux y entrent facilement. Il y a toûjours assez d'eau, & il est trés-propre pour le Negoce que l'Electeur de Brandebourg vouloit faire aux Indes.

M. Tavernier partit d'Emden & vint à Groningue, delà à Levvarde, puis à Franequer, & à Harlingue, où s'étant embarqué il vint à Amsterdam. Il y reçut visite de plusieurs amis, & il en rendit aussi de son côté, particulierement à Madame la Comtesse de Soissons, à M. Vanbeuningue & Mr Boorel. Le Resident d'Angleterre le mena voir sa Maison où il vit outre un grand nombre de Tableaux de grand prix, une quantité surprenante de Porcelaines & de grands morceaux. Peu de jours avant ce Resident en avoit vendu pour plus de vingt mille écus.

Ayant passé par Leyde, il fut à la Haye pour saluer le Prince d'Orange. Mais il ne put, à cause qu'il étoit allé à Utrecht. Il eut pourtant l'honneur de faire la reverence à Son Excellence M. le Comte d'Avaux Ambassadeur du Roi aux Etats Generaux, qui ce jour-là eut la joye de recevoir l'Ordre du Saint Esprit que Sa Majesté lui envoya par un Gentilhomme exprés.

De la Haye M. Tavernier passa à Roterdam ; de Roterdam ayant été obligé de retourner à Leyde, il prit sa route par Utrecht ; de là à Nimegue, puis à

Cologne, à Cleves, à Coblentz, à Mayence, à Manheim, à Heidelberg. Comme les Portes étoient fermées, & qu'il n'y a ni fauxbourgs ni aucun lieu où l'on puisse avoir le couvert, ayant approché de la porte la Sentinelle cria: qui va là. Il répondit: Tavernier Baron d'Aubonne qui vient de la Cour de Brandebourg pour parler à Son Altesse Palatine. Sur ce nom celebre on avertit le Major qui fit ouvrir la porte, & en alla donner avis à l'Electeur, au coucher duquel il devoit se trouver. Quand M. Tavernier fut entré dans la Ville, six Soldats entourerent la Caléche, & deux hommes avec chacun un fanal marchant devant le conduisirent à l'Hôtellerie.

Le lendemain matin un Page de la Chambre de Son Altesse Electorale vint de sa part lui dire que ne pouvant lui donner Audience que l'aprés-dînée, il l'envoyeroit prendre avec un carosse vers les onze heures, pour le faire dîner avec Son Altesse Madame l'Electrice Royale, & Madame l'Electrice Doüairiere, ne pouvant pas le faire dîner avec lui, à cause d'une fiévre qui le fatiguoit depuis deux mois. Le carosse qu'on envoya étoit à six chevaux; car un moindre attelage ne suffiroit pas à rémonter de la Ville au Château, tant la montée est longue & rude. M. Tavernier à son entrée dans la cour du Château fut reçu par un Gentilhomme qui le conduisit à l'appartement des Princesses qui lui

firent beaucoup d'amitié & d'honnêteté. Aprés un peu de conversation on se mit à table ; quelques Seigneurs entre lesquels étoit M. de Schomberg Envoyé du Roy vers Son Altesse Electorale, furent du repas. Un peu aprés qu'on se fût levé de table, un Gentilhomme vint dire aux Princesses, que l'heure de l'accés de fiévre de Son Altesse étoit passée, & qu'apparemment il en étoit quitte, puisque c'étoit la troisiéme fois que la fiévre avoit manqué ; puis il témoigna à M. Tavernier l'impatience où étoit Son Altesse de le voir, mais qu'il seroit mieux de remettre la visite au lendemain, que cependant il pourroit voir les beautez du Château. Aprés qu'il eût pris congé des Princesses, trois Seigneurs de cette Cour le conduisirent dans la grande & magnifique Galerie où ses yeux ne pouvoient assez admirer tant de beaux tableaux qui y sont. Aprés avoir pris congé de ces Messieurs, on lui donna un carosse pour le remener à son hôtellerie.

Le lendemain le même Page qui étoit venu la premiere fois vint encore de la part de l'Electeur, avec un carosse pour le prendre, & l'ayant trouvé avec M. de Schomberg, ce Seigneur voulut l'accompagner au Château où ils dînerent avec les Princesses. Aprés le dîner le premier Conseiller d'Etat de l'Electeur introduisit M. Tavernier chez Son Altesse qui le reçut le plus honnêtement du monde, & aprés plus de deux heures de

conversation, eut peine de lui permettre de se retirer ; en le quittant il lui donna un de ses grands Officiers pour lui faire voir sa Bibliotheque remplie d'une prodigieuse quantité de Manuscrits en toutes langues, trés-belle encore & trés-nombreuse, nonobstant ce qu'on en a enlevé pour enrichir celle du Vatican. Il vit ensuite les Medailles & Medaillons d'or, d'argent & de cuivre, quantité d'Agathes Orientales onixtées, les unes gravées en relief, les autres en bas-relief. Ayant resté là jusques au soir, il salua l'Officier & s'en retourna en carosse à son hôtellerie.

Le même Page vint encore le lendemain avec le carosse prendre M. Tavernier pour aller dîner avec les Princesses ; car M. l'Electeur mangeoit en particulier à cause de son indisposition. Aprés dîner un Seigneur vint pour l'introduire chez Son Altesse, avec qui il eût un long entretien sur les choses de la Guerre, telle qu'elle se fait chez les Orientaux. On lui montra des sabres, des poignards, des brides, des housses trés-riches à la Turque, & une robe de brocard à fonds d'argent & fleurs d'or, doublée de satin verd, tout cela envoyé à l'Electeur, de ce qui fut prit à la déroute du grand Visir, quand il fut chassé de devant Vienne. Pendant tout ce long-tems que M. Tavernier resta à considerer ces raretez, Son Altesse se tint débout ; aussi étoit-ce sa coûtume, & dans les conversations il y demeuroit

quelquefois des quatre à cinq heures.

Comme il se faisoit tard M. Tavernier prit congé de Son Altesse, qui lui dit d'aller voir la fameuse Tonne. Quelques Seigneurs l'accompagnerent. Elle est dans une des grandes Cours du Château ; les deux fonds sont ornez de plusieurs figures de sculpture ; à côté il y a un degré pour monter jusqu'au haut de la Tonne, sur laquelle est une plate forme d'environ vingt pieds de long, entourée d'une balustrade, & un Bacchus plus grand que nature, à cheval sur le devant de la Tonne, tenant une coupe couverte, dont le couvercle sert de verre pour faire boire le *Vuilcom*, c'est-à-dire, la bienvenuë à ceux qui le veulent. M. Tavernier pria ces Messieurs de l'en dispenser, & étant sorti de la Cave où la vapeur du vin l'incommodoit, il monta en carosse pour retourner à son hôtellerie. Le lendemain son hôte lui fit signer le memoire de sa dépense, & ne lui demanda autre chose.

M. Tavernier partit donc de Heidelberg, vint à Strasbourg, delà à Basle, à Soleure, à Berne, parce qu'il étoit chargé d'une Lettre de Son Altesse de Brandebourg, pour ces Messieurs, qui le feliciterent des honneurs qu'on lui avoit fait dans toutes les Cours d'Allemagne, où l'on avoit admiré la vigueur & le courage de sa vieillesse, & la resolution où il étoit d'entreprendre des Voyages qui étonnent les jeunes gens & les plus

robuftes. De Berne il vint à fa Baronie d'Aubonne ; de là à Lyon, & enfin à Paris, où finit fon Journal qui porte toute fa dépenfe en détail de l'aller & du retour, dont le total fe monta à 1152. liv. 10. fols.

On n'a point vû que cet Etabliffement de Compagnie de Commerce de Brandebourg ait eu lieu. Mais il y a toute apparence que ce projet confirma entierement M. Tavernier dans fon deffein de retourner aux Indes, ce qu'il executa peu de tems aprés comme on a vû dans ce qui a été lû ci-devant.



CORRECTIONS ET NOTES *qui ne ſont venuës qu'aprés l'impreſſion de l'Ouvrage.*

TOME I. *pag.* 112. *lig.* 26. Boutarde, *liſez* Poutargue.

Pag. 119. *lig.* 25. Copliſou, *liſez* Ku-pri-Sou.

Pag. 161. *lig.* 8. le Chameau ſe couche & ſe releve à un certain mot qu'on lui dit en ſecoüant ſon licol.

Ibid. lig. 28. ils ſont bien plus long-tems ſans boire en Ethiopie.

Pag. 297. *lig.* 12. pieds, *liſez* pouces.

Pag. 348. au commencement du chapitre, *notez*, que M. Tavernier avoit avec lui ſon neveu, un Valet Armenien nommé Antoine; Deſtremeau Chirurgien; Komel Diamantaire Hollandois; Pitan ſon parent & Orfevre; Calvet natif de Caſtres & Orfévre; Bizot Horlogeur; & Deſlandes ſeul Catholique parmi ces Huguenots.

Pag. 350. *lig.* 33. il y eut une perle volée de la valeur de 6000. liv. qui fut retrouvée au retour du voyage. Mais y il a eu raiſon de taire cela.

Pag. 367. *lig.* 37. Novembre, *liſez* Octobre.

Pag. 368. *lig.* 1. de mes gens, *ajoutez*, Gueſneau & Calvet.

Ibid. lig. 14. l'horloger, *liſez* l'un & l'autre.

Pag. 402. *lig.* 36. chameaux, *lisez* chevaux.

Pag. 437. *lisez* au grec,

Αἵδ᾽ Ἀθῆναι Θησέως ἡ πρὶν πόλις.

Plus bas encore au grec, *lisez*,

Αἵδ᾽ Ἀθῆναι Ἀδριανοῦ καὶ οὐχὶ Θησέως πόλις.

Pag. 480. Aprés le titre du chapitre. Observez que ces positions de Villes ne répondent point à nos Cartes anciennes ni modernes, parce que ces gens là n'avoient pas posé les Meridiens comme nous, & n'ont pas connoissance de nos dernieres observations geographiques qui racourcissent beaucoup ces distances d'Occident en Orient. Ainsi les longitudes sont trés-differentes; mais les latitudes sont passables.

Exemple de la difference de la Geographie des Perses d'avec la nôtre.

ERIVAN selon eux a *63*. degrez de longitude, & selon nos Cartes a *62*.

TAURIS selon eux a 83. degrez de longitude, & selon nos Cartes a *67*.

CASBIN selon eux a 75. $\frac{1}{2}$, & selon nous a *68*.

SPAHAN selon eux a 86. $\frac{1}{2}$, & selon nous a 70.

SCHIRAS selon eux a 78. & selon nous a 72.

BANDAR-ABASSI & ORMUS selon eux est a 92. $\frac{1}{2}$, & selon nous a 75.

TOM. II. *pag.* 146. *lig.* 22. ce neveu resta à Tauris chez les Capucins deux ans, & s'y fit Catholique. Mais son oncle à son retour le ramena en France où il redevint Huguenot.

Pag. 155. *lig.* 16. un Hollandois appellé David Bazu Joüaillier.

Pag. 188. *lig.* 31. Daulier Deslandes.

Pag. 323. *lig.* 14. *chagrin.* Il faudroit dire, *sagri*, qui signifie *fesse*; car c'est de la peau des fesses des ânes, des mulets & des chevaux que se fait ce que nous appellons *chagrin*.

Pag. 395. *lig.* 24. *lisez* Koteli-Naal-Tchokeni.

Pag. 399. *lig.* 13. Tchelminar. Si cette antique de plus de deux mille ans, où il y a une infinité de caracteres que les Perses ni aucun autre n'ont pû & ne peuvent déchiffer, & des bas-reliefs sans nombre, n'a pas plû à M. Tavernier pour des raisons, on n'a pas laissé d'en mettre ici les estampes qui ont été dessinées sur les lieux, qui ont été estimées par d'habiles curieux, & que l'on sçait qui plairont au Lecteur.

Pag. 420. *lig.* 18. Cette blessure lui causa enfin la mort quelques mois aprés.

TOM. III. *pag.* 94. *lig.* 30. Aurengzeb. Il a vécu plus de cent ans, & est mort vers l'an 1706.

Page 165. *lig.* 23. ces portraits sont dans une planche au chap. VI. du livre 3. du Tom. 4.

Pag. 366. *lig*. 26. *Cargamon*, lisez *Cardomome*.

Tom. IV. *page* 205. le Royaume de Macassar : *lisez* finit au cinquiéme degré de latitude Meridionale suivant nos Cartes modernes.

Tom. V. *pag*. 1. Le fonds de cette Relation n'est que trop vrai. Mais il n'en est pas de même du tems, des circonstances, & des Acteurs de cette funeste Tragedie. C'est un Hollandois qui en avoit donné les memoires à Monsieur Tavernier qui les a communiquez tels qu'il les avoit reçus, mais qui ne les garantit pas.

Pag. 8. *lig*. 20. Niphon, *lisez* Ximo, la suite même est mal rapportée.

Pag. 14. *lig*. 32. vers l'an 1637.

Pag. 26. *lig*. 13. l'exactitude manque encore en cet endroit de la part du Hollandois.

Pag. 39. *lig*. 32. en 1708. les Hollandois pour diffamer les Jesuites ont publié une Relation Françoise remplie d'impostures de l'Isle Formose.

Pag. 66. *lig*. 7. le President. C'étoit le Sieur Caron.

Seconde partie de ce Tom. V. *pag*. 67. Cette Relation est bien vraye. Le sieur Deslandes en fut témoin oculaire.

Pag. 79. *lig*. 13. Antonio Tant.

Pag. 159. *lig*. *derniere*. Madagascar.

N.° 8

60

5-V.

